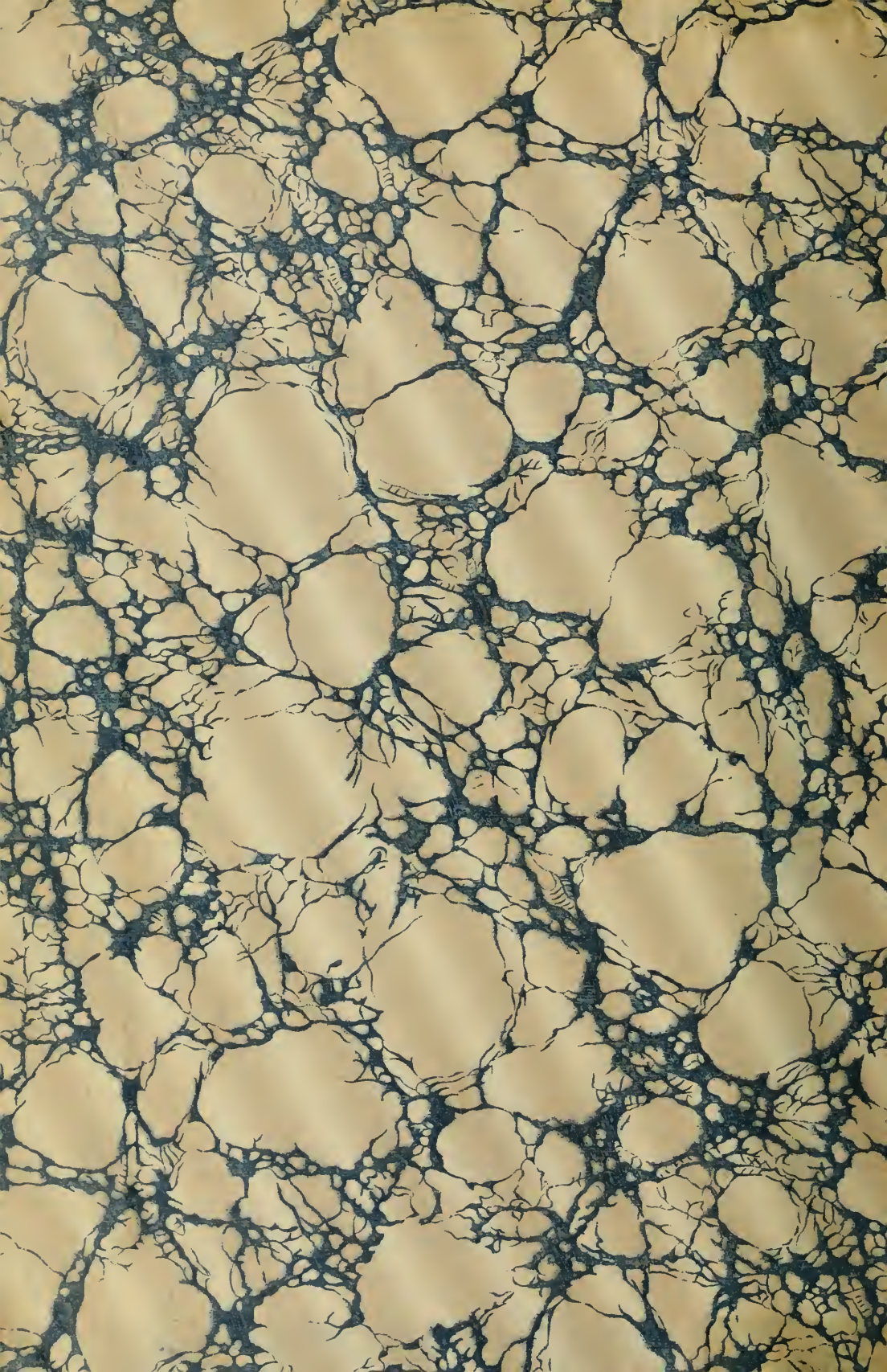
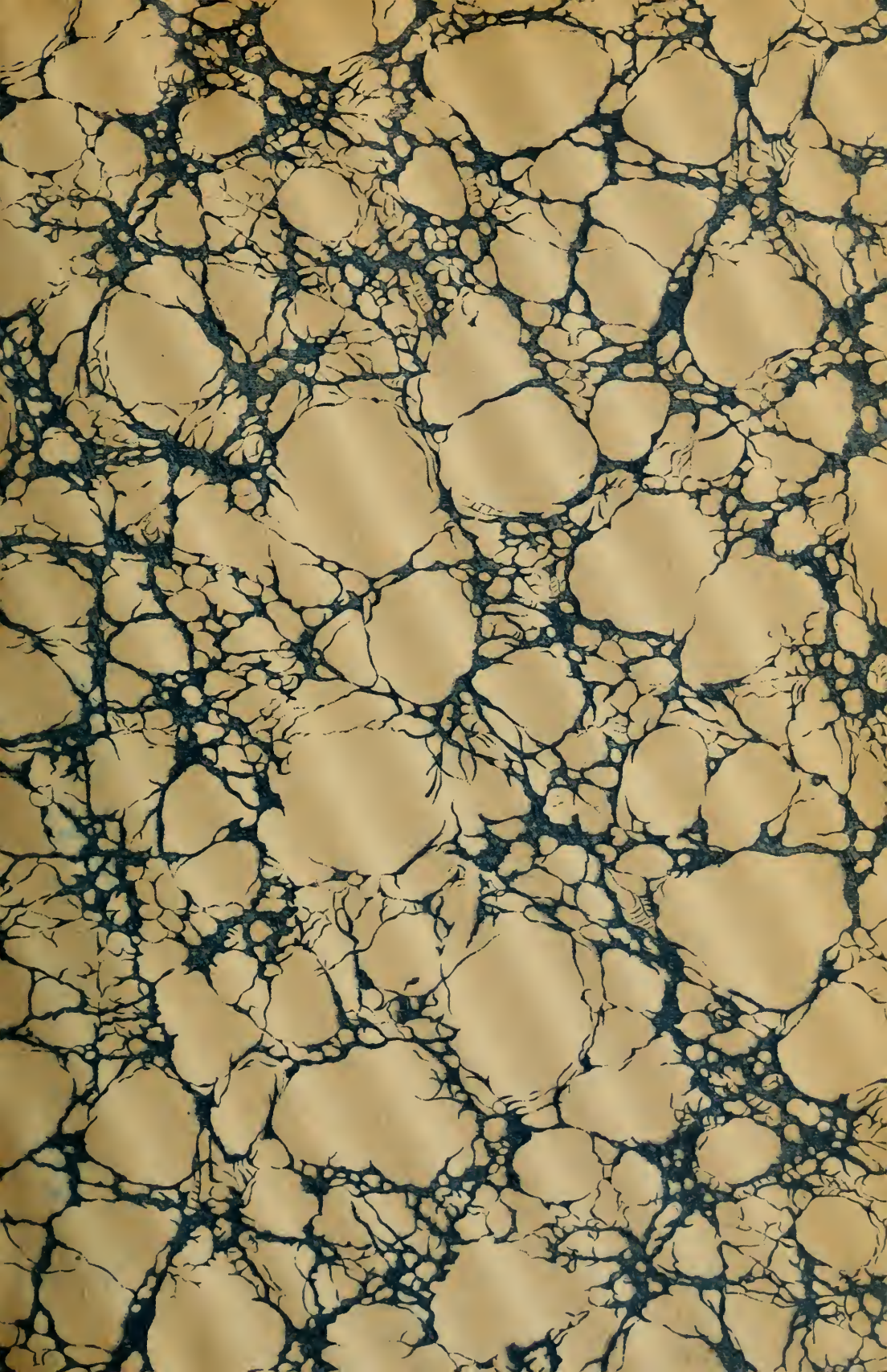




Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mmoiresling10soci

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

P
La
S

MÉMOIRES

(DE LA)

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

t.10(1898-1899)

TOME DIXIÈME

(19168
30.9.24

PARIS
LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR
67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER
1898

DES LOIS PHONIQUES[1].

À PROPOS DE LA CRÉATION
DU LABORATOIRE DE PHONÉTIQUE EXPÉRIMENTALE
AU COLLÈGE DE FRANCE.

Au moment où la création d'un laboratoire de phonétique expérimentale va ouvrir une voie nouvelle à cet ordre de recherches, il n'est pas hors de propos que nous échangions quelques idées sur un sujet qui a donné lieu à tant de controverses : *les Lois phoniques*. Je ne sais si les idées que je vais vous exposer seront toutes d'accord avec les vôtres : il s'est dit là-dessus beaucoup de choses qui me paraissent aussi contestables dans le fond qu'elles sont tranchées et absolues dans la forme. Il est temps que l'observation des faits succède au règne de la théorie. Rien ne sera plus propre que la nouvelle fondation à amener cet heureux changement.

Les lois de la phonétique sont fatales, sont aveugles.

On rapporte ordinairement à M. Osthoff cet axiome, quoique bien antérieurement Schleicher eût déjà dit quelque chose de semblable. Les mots de M. Osthoff sont : *Die Lautgesetze wirken blind, mit blinder Nothwendigkeit.* « Les lois phoniques sont aveugles. Elles exercent leur empire avec une aveugle nécessité. »

Que faut-il penser de cet axiome?

Si le savant professeur de Heidelberg s'était contenté de dire que ces lois sont constantes, attendu qu'elles sont l'effet de nos habitudes, et que nos habitudes, quand rien ne vient les contrarier, se manifestent d'une manière régulière et uniforme, il eût émis un principe incontestable. Mais nous ne pensons pas que ces lois soient ni fatales, ni aveugles.

Les changements phoniques partent *d'une* personne. Quand ils ne trouvent pas d'accueil, ils restent sans effet et sont vite oubliés. Catulle se moque[2] d'un personnage nommé Arrius qui, au lieu

[1] Sur la demande de quelques auditeurs, nous publions ces réflexions, qui ont formé, cette année, la première leçon du cours de Grammaire comparée.

[2] LXXXV.

IMPRIMERIE NATIONALE.

de *commoda*, disait *chommoda*, et changeait pareillement tous les *c* en *ch*. C'était le commencement de la substitution des consonnes : mais au lieu de changer l'aspect de la langue latine, cette prononciation, ne trouvant pas d'imitateurs, ne fit qu'attirer des railleries à son auteur. C'est ce qui donne de l'intérêt aux défauts de prononciation : on ne sait pas si l'on n'est pas au début d'une loi du langage. L'*Appendix ad Probum* corrige comme fautives certaines habitudes qui ont pris force de loi dans les langues romanes.

A une époque comme la nôtre, avec une tradition solidement assise, avec nos écoles et nos académies, l'individu a peu de pouvoir. Mais il n'en est pas toujours et partout ainsi. Supposons un peuple barbare : un homme ayant quelque autorité, quelque influence, émet certaine articulation d'une façon particulière, soit par un vice de conformation, soit pour quelque autre cause. Il est imité, d'abord dans sa famille, ensuite par ses proches. La particularité de prononciation se propage, elle augmente en se propageant, car il est naturel qu'une habitude partagée se fortifie. Si rien ne vient se mettre à la traverse, un changement phonique est réalisé. Mais où y a-t-il là quelque chose de fatal? Il en est de ce changement comme de ceux qui s'opèrent dans le costume, ou dans l'armement, ou dans l'habitation : fait historique, n'ayant ni plus ni moins que les autres faits historiques le caractère de la fatalité. Il est vrai qu'en allant à la cause initiale nous trouvons en dernière analyse un mouvement des organes vocaux : mais à quel acte de notre vie nos organes ne sont-ils pas la raison dernière? Pour admettre la fatalité, il faudrait supposer qu'à un jour donné, chez tous les individus d'une même agglomération, les organes de la parole se soient trouvés modifiés de la même manière[1].

Il y a un motif pour que les phénomènes du langage soient tout particulièrement matière à imitation. Étant un moyen de communication, le langage manquerait à sa condition essentielle s'il variait d'un individu à l'autre : il y perdrait sa raison d'être. De là, nécessité d'une prononciation uniforme. Mais il est clair qu'il s'agit d'une nécessité sociale, non d'une fatalité physique.

Un changement phonique peut être adopté : mais il peut aussi être rejeté, après une lutte plus ou moins longue. C'est qu'un peuple se compose d'individus qui ne sont pas tous du même âge, ni du même sexe, ni de même éducation et de même situation sociale. On sait qu'au XVIe siècle les Parisiens se mirent à prononcer les *s* comme des *r* et inversement les *r* comme des *s* :

[1] Voir des idées analogues exposées avec force par notre confrère M. Victor Henry, dans sa récente brochure : *Antinomies linguistiques*.

Paris devint *Pazis*, *mari* devint *mazi*, et d'autre part *un oiseau* devint *un oireau; je suis bien aise* se dit *je suis bien aire*. Le poète Marot en fit la matière d'une satire. Mais cette habitude fut combattue comme une affectation et un ridicule. Elle disparut, non sans laisser çà et là quelques traces[1].

Le grasseyement des incroyables du Directoire est un autre exemple d'une mode qui n'a pas duré.

Ces fluctuations nous expliquent un fait qui autrement serait incompréhensible : les variations de la carte géographique des patois. Si l'on faisait la carte linguistique de la France au XIIe siècle, au XIIIe, au XIVe ou au XVIe, on verrait les frontières se déplacer, telle province grandir, telle autre se réduire, pour regagner à l'époque suivante ce qu'elle avait précédemment perdu. Il en est de l'influence linguistique comme de la puissance politique : souvent, mais non toujours, les deux choses coïncident.

Les changements phoniques peuvent donc être suivis à la trace. Celui de *z* en *r*, dont nous venons de parler, est parti du Roussillon, monta lentement du Sud au Nord par le Languedoc, la Basse-Auvergne, l'Orléanais, gagna l'Ile-de-France et finit par s'étendre jusqu'aux îles normandes[2]. La seconde substitution des consonnes germaniques, celle qui a établi une différence profonde entre le haut-allemand d'une part et le bas-allemand, l'anglais, le scandinave de l'autre, est allée du Sud au Nord, jusqu'au 51e et 52e degré de latitude.

Ainsi s'explique ce fait que les classifications de la linguistique sont ordinairement en harmonie avec les données de la géographie. Le pushtoo forme le milieu entre l'indien et l'iranien. Le dialecte arcadien sert de lien entre les trois dialectes éoliens. Le grec occupe un point intermédiaire entre le perse et les langues de l'Europe. Le sarde est à moitié chemin entre l'italien et l'espagnol[3].

Il n'y a pas de dialecte absolument pur. Toute population est mélangée, a des rapports avec ses voisins, reçoit des immigrations du dehors. Une nation n'est jamais isolée, une province non plus. Un village ne l'est pas davantage : au contraire, plus les limites se resserrent, plus les rapports extérieurs sont fréquents, les distances à franchir étant moindres et les moyens de

[1] Une *chaise* (au lieu d'une *chaire*), des *besicles* (au lieu de *berycles*, du latin *beryllus*). Il y a encore des endroits qui s'appellent *Baroche* au lieu de *Bazoche* (*Basilica*); *Ozoir*, *Ozouer* au lieu de *Oroir* (*Oratorium*).

[2] Un *r* voisin de *z* existe encore aujourd'hui dans le patois normand de la Hague. — Sur le même phénomène, dans le midi de la France, voir Alphonse Blanc, *Revue des langues romanes*, 1897, p. 49.

[3] J. Schmidt, *Vokalismus*, II, 182 et suiv.; Schuchardt, *Vulgärlatein*, III, 32.

se faire comprendre plus aisés. L'unité ne se trouve même pas dans la famille, dont les membres sont en contact avec le dehors, mais non pas tous au même degré. Enfin, arrivés à l'individu, nous constatons que l'unité de prononciation et de phonétique ne s'y trouve pas davantage, car nous ne parlons pas, nous ne prononçons pas de la même manière en parlant à un seul ou à plusieurs, quand nous sommes de sang-froid ou sous l'empire de quelque passion, dans la plénitude de nos forces ou au bout d'une journée de travail. Nous ne parlons, nous ne prononçons pas de la même manière en nous adressant à un supérieur ou à un égal, car le langage est essentiellement une œuvre en collaboration, et notre interlocuteur y a toujours sa part. Ne dit-on pas de quelqu'un « qu'il sait parler à beaucoup de monde »? Toutes ces circonstances changent la prononciation [1]. Il faut donc compter la pureté phonétique des dialectes parmi les chimères de la linguistique.

C'est ce qu'un examen un peu attentif fait chaque fois reconnaître. Les félibres ayant composé une langue à laquelle tous les dialectes du Midi ont contribué, il s'éleva des protestations de différents côtés : Montpellier, en particulier, réclama, et l'un des poètes montpelliérains, pour affirmer les droits de son dialecte, composa une sorte de Marseillaise, chant national intitulé : *Lou cant dou Clapas* [2]. On devait supposer que la pureté en était absolue, mais un critique du cru y releva, non sans une certaine aigreur, bon nombre de « cévenolismes » et de « provençalismes ».

Tous les mots d'un même dialecte n'obéissent pas exactement aux mêmes lois phoniques. Une part doit être faite *au principe de la fréquence :* les mots que nous avons l'occasion de prononcer plus fréquemment, nous les prononçons par cela même avec plus de facilité (car il en est des mouvements des organes vocaux comme de tous les autres) : les prononçant plus facilement, nous y mettons moins d'attention et d'effort. C'est ainsi qu'ayant à signer notre nom une dizaine de fois, la dixième signature est ordinairement la moins lisible. Les mots prononcés à toute heure du jour sont ceux qui s'altèrent le plus vite. En espagnol, *vestra merced* est devenu *usted*. Chez nos soldats, *maréchal des logis* devient *marchi*. En allemand, *guten morgen* s'est abrégé en *g'morg'n*. *S'il vous plaît* sonne souvent à nos oreilles *s'plaît* [3].

L'altération a d'autant plus de prise sur un mot que nous fai-

[1] On le sait bien au théâtre : il y aurait beaucoup à apprendre des acteurs sur ce chapitre.

[2] Clapas est le nom familier de Montpellier en patois local.

[3] Les noms de lieu et de personne, les exclamations, les jurons en peuvent fournir d'autres exemples.

sons moins attention au sens des différents éléments dont il est formé. Aussi longtemps que nous percevons clairement la signification des deux parties d'un composé, ce composé reste intact : *porte-drapeau*, *garde du corps*. Mais la fréquence amène à sa suite un relâchement de l'attention, ou plutôt les différentes parties cessant d'être distinctes pour l'esprit, l'ensemble prend la valeur d'un simple signe : dès lors l'altération phonique fait sentir librement son action.

Ce qui est vrai pour les différentes parties d'un composé l'est également pour les suffixes : nous sentons la présence d'un suffixe abstrait *-isme* dans *égoïsme*, *héroïsme;* aussi ces mots sont-ils, malgré l'hiatus, préservés de l'altération. La présence de mots nombreux formés de la même façon, tels que *pessimisme*, *fanatisme*, *athéisme*, *socialisme*, empêchera toujours la contraction.

Les langues agglutinatives, comme le hongrois, le finnois, sont moins exposées à l'altération que les langues flexionnelles, chaque élément ayant une valeur distincte qui reste présente à l'esprit. Il est vrai que les langues flexionnelles ont dû débuter par un état analogue : mais leur système d'agglutination ayant été troublé par suite de causes diverses, les mots ont cessé d'offrir la même résistance.

Ce serait d'ailleurs se tromper que de juger de la perfection d'une langue par le plus ou moins de conservation des éléments constitutifs du mot. Le langage rend d'autant plus de services qu'il est plus dégagé de ses origines premières. La perfection d'un mot est d'arriver à l'état de signe simple, laissant clairement voir l'idée sans trouble ni réfraction.

Pour toutes ces raisons, les lois de la phonétique ne sont pas aveugles. On peut remarquer, par exemple, que les substantifs s'altèrent plus vite que les adjectifs, participes ou adverbes, parce que le substantif passe plus promptement à l'état de simple signe. On peut comparer, sous ce rapport, le substantif *dorsum* avec *deorsum* ou *deversum*, le substantif *prosa* avec *prorsus*. On peut comparer encore *contio* et *convenire*, *prætor* et *prœire*, etc.

Est-il vrai que le changement de prononciation atteigne les organes avant d'atteindre les mots ?

C'est ce qu'a affirmé M. Brugmann[1], mais ce qu'il nous paraît impossible d'admettre, sauf un seul cas : « L'altération pathologique. »

Supposons un enfant qui naisse avec un défaut des organes. Au lieu de *café* il dira, par exemple, *tafé;* ou au lieu de *châtaigne* il dira *fataigne;* ou au lieu de *soldat* il dira *holdat*. C'est ce qu'on

[1] *Die Bewegung beginnt bei den Sprachorganen selbst.* (Journal de Kuhn, XXIV, 4.)

peut appeler l'altération pathologique : non seulement il ne pourra prononcer les sons, mais à l'audition il ne les percevra point. Mais ce défaut, du moment qu'il est le résultat d'un vice de conformation bien avéré, n'est d'aucune influence sur le développement du langage : soit qu'on le corrige, soit qu'on le laisse passer, il est sans importance; personne ne l'imite.

Au contraire, les changements minimes, qui modifient d'abord si légèrement les articulations qu'on peut à peine en constater l'influence, ce sont là les changements importants, parce qu'ils sont contagieux et vont toujours grandissant. C'est par une série de petites modifications de ce genre, continuées et augmentées de siècle en siècle, que *capra* est devenu *chèvre*, que *sanctum* est devenu *saint*, que *frigidum* est devenu *froid*. Nulle part, on ne voit mieux ce qu'un écrivain moderne appelle « les petites forces » : ce sont ces petites forces, agissant durant des siècles, qui ont rendu étrangers l'un à l'autre les deux mots *quatre* et *vier*, quoiqu'il soit indubitable qu'ils dérivent d'un seul et même vocable.

Mais ces changements ont-ils leur cause première dans une modification des organes? — S'il en était ainsi, il faudrait que les sons ainsi transformés disparussent de la langue. Or nous voyons que les mêmes sons qui se transforment régulièrement dans la généralité des mots se maintiennent cependant en quelques-uns. Ainsi nous avons *cheval* et *cavalier*, *chef* et *capital*. Vainement on dira que ce sont des mots savants; nous parlons ici, non des éléments divers du vocabulaire, mais des organes, et ce sont bien les mêmes organes qui servent à prononcer les uns et les autres. Bien plus : pendant que ces sons se modifient d'une part, nous constatons que d'autre part ils se reforment, comme sur nouveaux frais, grâce à de nouvelles combinaisons de lettres. Le son du *k* ou *c* latin reparaît dans *quatre* et ses dérivés, comme *carême*, *carrière*, *quartier*, *carrefour*, dans *qualité*, *quand*, etc. La cause de ces changements ne doit donc pas être cherchée dans une modification des organes. C'est toujours la même lettre *k* que nous prononçons avec les mêmes organes depuis l'époque romaine, quoique les mots latins qui avaient cette gutturale, il y a vingt-cinq siècles, en aient fait d'abord *kj*, puis *tj*, puis *ch*, puis *ç*.

Quelle est donc la cause des modifications phoniques? Encore qu'elle soit vieille, la comparaison avec l'écriture reste toujours juste.

Sur les plus anciens monuments égyptiens, les hiéroglyphes sont de véritables dessins : nous y trouvons un ibis, une couleuvre, une tête de chien, un homme accroupi, un homme qui étend le bras, toutes figures gravées avec soin et d'une parfaite correction. Sur les monuments modernes les mêmes signes se

retrouvent, mais tracés comme en courant; à peine le graveur ou le scribe en indique-t-il les contours. Croirons-nous que la main des scribes s'est modifiée? que la vue des Égyptiens n'était plus la même? Il est bien évident que non. Encore moins dirons-nous que les hiéroglyphes s'étaient usés. La vraie, la seule cause, c'est qu'avec le temps les intelligences s'étaient de plus en plus habituées à ces caractères, et qu'il suffisait, pour les lire, d'une indication abrégée. On trouva dès lors inutile de reproduire le détail de ces figures : tout ce qui n'était pas essentiel fut omis. Et s'il s'agissait d'une suite de caractères présentant un texte toujours identique, une de ces formules invariables comme il y en a dans toutes les langues, les abréviations du dessin étaient encore plus fortes. La main et les yeux pouvaient courir sur ces lignes dont le contenu était connu à l'avance.

C'est donc dans l'intelligence, dans le cerveau, qu'il faut chercher la cause première des changements phoniques. Le mot est une sorte d'image vocale imprimée dans la mémoire et dont la reproduction plus ou moins complète est confiée à nos organes. L'esprit peu à peu se familiarise avec cette image. Il finit par ne plus se donner autant de peine, étant sûr d'être compris, comme on dit, *à demi-mot*. La volonté cessant de surveiller les organes, ceux-ci obéissent à leurs propensions. Mais de ces propensions il y a si loin à des nécessités, qu'un peu d'attention, un léger retour de volonté suffit pour remettre les choses au point. Les anciennes consonnes reparaissent, les syllabes contractées se reforment, le mot sonne à notre oreille en son intégrité première. Il n'est donc pas exact de dire que le changement de prononciation atteint les organes avant d'atteindre les mots.

Nous avons pris la comparaison des hiéroglyphes. Mais tout mouvement dirigé par la volonté aurait pu fournir une comparaison analogue. Si nous faisons vingt fois de suite le même geste, par exemple le geste pour saluer, il est probable que la vingtième fois il sera moins accusé que la première. Qui prétendra que le geste s'est usé?

Le *w*, cette articulation assez difficile à émettre, et que le grec a fini par éliminer, n'a pas disparu à la même heure de tous les mots : ce sont les mots les plus connus, les plus usités qui ont commencé. Sur les Tables d'Héraclée, où il est encore marqué exactement, le mot *οἶκος* (pour *Foῖκος*) «maison» en est déjà privé.

De changement insensible en changement insensible, il peut arriver cependant que certains sons disparaissent tout à fait de la langue, comme cela est arrivé par exemple en zend pour la liquide *l*, qui s'est confondue avec *r*. Si les organes se montrent alors inhabiles, ce n'est pas qu'ils soient autres, mais c'est que

l'éducation leur a manqué. Faites élever une jeune Parisienne par une gouvernante anglaise : elle risque d'avoir l'accent anglais en parlant français. Cela ne prouve pas qu'elle eût une conformation particulière des organes. Cela prouve que le langage fait les organes au moins autant que les organes font le langage.

Un troisième axiome est *qu'on ne remonte jamais l'échelle des sons*, c'est-à-dire qu'une articulation s'étant une fois modifiée, la langue ne la restitue plus dans sa pureté première. Nous avons encore une fois ici cette sorte d'anthropomorphisme qui consiste à présenter le son comme ayant une existence personnelle, au lieu d'envisager la seule chose qui ait une réalité, savoir : les hommes qui prononcent et qui parlent. Le nom de la ville d'*Orléans* était devenu au moyen âge *Olliens*[1] ; cependant la forme la mieux conservée a fini par prévaloir. Ce n'est pas — on le pense bien — *Olliens* qui est retourné en arrière : c'est la prononciation des classes instruites qui l'a emporté sur celle des illettrés.

L'habitude de la langue latine est de resserrer les mots : cependant *domnus* est au moins aussi ancien que *dominus*, *Hercles* que *Hercules*, *valde* que *validus*, *libra* que *deliberare*. Sur des inscriptions du temps de l'empire nous trouvons *discipulina* pour *disciplina*, *tempuli* pour *templi*, *Liberitas* pour *Libertas*, *magenæ* pour *magnæ*, *infera* pour *infra*[2].

Le changement de *s* en *r* est une des règles les plus générales de la langue latine. Mais ce changement n'a pu, de longtemps, s'imposer à certains noms propres, qu'un désir de fidélité ou une recherche d'archaïsme a maintenus en leur forme primitive : c'est ainsi qu'on a eu les *Numisii*, *Papisii*, *Fusii*. Est-ce l'*r* qui est retourné en arrière? est-ce l'*s* qui s'est arrêté en son évolution ? Si nous voulons parler sans métaphore, nous dirons qu'on a évité de prononcer ces noms avec le même laisser-aller que le reste de la langue.

La loi de substitution des consonnes germaniques, qu'on prend ordinairement comme le type et le modèle des lois phoniques, n'est pas sans présenter des exemples de « retour en arrière ». M. Noreen cite *tausend* en regard du gothique *thusundi*[3]. On peut citer *haben* en regard du latin *habere*.

Mais puisque nous venons de mentionner cette loi, nous ne pouvons nous empêcher de nous y arrêter un instant pour dire ce que nous en pensons.

C'est, selon nous, une erreur de présenter la substitution des consonnes germaniques comme un fait qui s'est réalisé à un

[1] De là le *cresson olénois* ou cresson d'Orléans.
[2] *C. I. L.*, X, 26, 1578, 1587, 2151, 5807.
[3] *Indogermanische Forschungen*, I, p. 102.

moment donné dans l'histoire des langues indo-européennes, et dont la durée peut être circonscrite entre deux dates. La substitution a duré pendant tout le moyen âge, comme on le voit par la façon dont les mots latins sont écrits en allemand [1], et elle dure encore aujourd'hui, ainsi qu'il est facile de s'en apercevoir en écoutant un Bavarois ou un Wurtembergeois parler français. Cette fois ce sont bien les organes qui en sont la cause. Habitués par l'usage de la langue allemande à une certaine façon de prononcer les explosives, ils transportent la même prononciation partout.

Mais comment doit-on se représenter le commencement de ce phénomène? Je dirai à ce sujet l'hypothèse qui, depuis longtemps, s'est offerte à mon esprit, et qui me paraît de plus en plus vraisemblable.

Il n'est guère croyable qu'une population se soit complu à défigurer les sons de sa langue, substituant comme à plaisir des fortes aux douces, des spirantes aux fortes, des douces aux aspirées. Ce que l'on comprend beaucoup mieux, c'est qu'un peuple allogène, en adoptant une langue indo-européenne, y ait apporté les habitudes de sa prononciation native. Si l'on suppose une aristocratie d'Aryens qui se soit soumis et assimilé une race à qui les consonnes indo-européennes fussent étrangères, ce grand phénomène linguistique de la *Lautverschiebung* trouve son explication la plus naturelle. Une telle supposition aurait probablement été produite depuis longtemps, si de fausses idées de noblesse ou de pureté de la race n'avaient hanté les esprits.

Ce que nous savons sur l'histoire du phénomène n'a rien qui contredise cette explication. La seconde substitution de consonnes, qui, comme on le sait, remonte du sud de l'Allemagne vers le nord, correspond probablement à un nouvel afflux de population étrangère — mettons, pour fixer les idées, et sans rien vouloir garantir, de population finnoise — laquelle, appliquant les mêmes habitudes de prononciation à un idiome déjà une première fois transposé, a déplacé les consonnes d'un nouveau degré, mais toujours dans le même sens. Ainsi se trouve expliquée la différence entre le haut-allemand et les idiomes bas-allemands et scandinaves, sur la frontière desquels est venue expirer cette nouvelle invasion.

Nous arrivons enfin à un quatrième et dernier principe, selon lequel *les changements de phonétique s'effectueraient toujours selon la loi du moindre effort.*

Il est certain que, dans la plupart des cas, en raison même

[1] Lat. *bedellus*, all. *Pedell* ou *Büttel;* ital. *boccale*, all. *pokal;* fr. *bannière*, all. *Panier;* fr. *buisine* (lat. *buccina*), all. *Posaune*, etc.

des causes que nous avons exposées précédemment, la tendance du langage est d'économiser l'effort, par conséquent de remplacer les sons qui exigent quelque énergie par des sons plus faibles. C'est ainsi que les labiales latines *p* et *b* aboutissent en français à un *v*, que certaines lettres cessent d'être prononcées, que des assimilations se font dans les groupes de consonnes, etc. Si nous entendions un Romain du IIe ou du IIIe siècle de Rome, nous serions probablement étonnés de l'énergie de sa prononciation, de l'intensité de ses articulations. Mais il ne serait pas exact d'y voir une règle constante. Le raccourcissement et l'allègement des mots n'ont pas toujours pour conséquence une diminution d'effort. A mesure que les mots s'altèrent, il se fait de nouveaux groupements de consonnes qui n'exigent pas moins de dépense, qui souvent même en exigent plus. Ainsi le français moderne présente des associations de lettres, telles que : *vl*, *lss*, *sp*, *sc*, *zc*, *ssd*, *nt*, *jt*, *dp*, etc., devant lesquelles le vieux français et le latin auraient reculé, et que les livres de phonétique déclarent impossibles. L'économie de temps a eu pour contre-partie une augmentation d'effort[1].

Il y a enfin toute une catégorie d'observations qui échappent aux règles ordinaires d'assimilation ou d'affaiblissement, et qui, mieux que tout le reste, montrent que le véritable siège des faits de phonétique doit être placé dans l'intellect. Ce sont les erreurs de langage récemment étudiées dans le livre de Meringer et Mayer[2], telles que métathèses, contaminations, anticipations, etc., erreurs qui font dire, par exemple, *char de cosse* au lieu de *cor de chasse* ou *polissaire de comice* au lieu de *commissaire de police*. Ces faits, quand ils se produisent dans un idiome sans littérature et sans enseignement, sont tout aussi contagieux que les autres : c'est ainsi qu'en grec la racine *spek*, qui a donné le latin *spec-tare* et le sanscrit *spaç*, est devenu *σκεπ* (d'où *σκέπ|ομαι*, *σκοπός*, *σκοπέω*) et qu'en français le latin *scintilla*, qui aurait dû faire *échintelle*, a donné *étincelle*. L'image vocale a été renversée.

Si le cerveau n'était pas la cause principale des faits de phonétique, nous ne verrions point la première consonne modifiée par la seconde (*dotto* venant de *doctus*) plus souvent que la seconde consonne modifiée par la première. On ne s'expliquerait pas davantage le phénomène de l'épenthèse (zend *pairi* pour *pari*), non plus que celui de l'*umlaut*. Comment un son qui n'est pas encore prononcé pourrait-il en influencer un autre qui le précède, si

[1] *Env'lopper, v'lours, sans l'sou, ç'pendant, s'couc-le, c'est la s'cond' fois, un pass'droit, n't'en va pas, n'te presse pas, j'tez-le dehors, j'te l'dis, d'puis midi*, etc. Voir Grammont, dans ces *Mémoires*, VIII, p. 55.

[2] *Versprechen und Verlesen*. Stuttgart, 1895.

l'idée du mot n'était pas présente à l'esprit et ne dirigeait tout le mouvement de l'appareil vocal?...

Telles sont quelques-unes des idées que je tenais à vous communiquer, et que je livre à vos réflexions, au moment où la création d'un Laboratoire de linguistique, annexé à cette chaire, et confié à l'homme le plus compétent, va faire entrer cet ordre d'études dans une phase nouvelle. Vous savez que déjà, il y a quinze ou vingt ans, les premiers pas dans la voie de la recherche expérimentale ont été faits à Paris, sous les auspices de la Société de linguistique, par MM. Louis Havet et le docteur Rosapelly. Vous connaissez d'autre part les beaux travaux et les ingénieuses inventions de l'abbé Rousselot, le futur préposé au Laboratoire. La phonétique, grâce à cette direction toute scientifique, va enfin noter les faits, au lieu d'énoncer des principes *a priori*. On cessera de faire de la phonétique à vide, avec grand renfort de termes techniques sans doute très savants, mais n'offrant que des idées inexactes ou vagues. Beaucoup d'axiomes que l'on prétendait inattaquables vont être jugés à la lumière de l'observation. Au lieu de raisonner sur des hypothèses telles que *les vélaires primitives* ou *le j indo-européen*, on verra ce que sont les articulations de tel ou tel individu dans le moment où elles se produisent dans sa bouche : grâce aux instruments d'Edison et de Marey, on pourra écrire les sons, ou plutôt ils s'écriront eux-mêmes, en sorte qu'on offrira à l'examen minutieux et librement prolongeable de la vue ce que l'oreille percevait de façon nécessairement confuse et fugitive. Il y a là tout un ordre de recherches et de découvertes qui s'offre aux linguistes, pour peu qu'ils aient aussi le goût de la physique et des sciences naturelles. Je ne doute pas que cette création, dont notre pays aura eu l'initiative, ne soit bientôt imitée ailleurs. Il n'est que juste d'en reporter avant tout l'honneur au nouvel administrateur du Collège de France, M. Gaston Paris. Des remerciements sont dus également aux professeurs du Collège de France qui ont demandé la création de ce laboratoire, au Ministre qui l'a proposée et aux Chambres qui l'ont votée. A la première nouvelle d'un laboratoire de phonétique expérimentale, beaucoup de personnes se sont étonnées : « A quoi cela pouvait-il bien servir? » Eh bien, je ne crains pas de le dire, dans une vingtaine d'années nos successeurs s'étonneront encore plus, quand on leur dira qu'il y a eu un temps où l'on faisait de la phonétique, où l'on en raisonnait, où on l'enseignait sans instruments et sans laboratoire.

Michel Bréal.

NOTES

DE

LEXICOGRAPHIE GÉORGIENNE.

EXAMEN DU MATÉRIEL EMPRUNTÉ.

Dans la présente étude je me propose d'analyser quelques éléments empruntés : la tâche que j'assume m'oblige à remarquer qu'il me sera impossible de borner strictement mes discussions au domaine ivérien. Si, en examinant une certaine partie du matériel lexicographique géorgien, nous avons pour but principal de signaler les faits qui intéressent spécialement cette langue, nous aurons aussi à examiner les influences étrangères qui se sont fait sentir, d'une manière générale, sur le terrain du Caucase.

L'histoire de la Géorgie, connue de nous dans sa marche générale, aussi bien que la situation géographique de la contrée peuvent nous fournir d'avance quelques renseignements positifs sur le caractère des influences auxquelles elle a été successivement soumise. Mais, comme je n'ai pas pour but de faire ici l'histoire de la civilisation ivérienne, il suffira de rappeler que parmi les influences anciennes les plus puissantes il faut mentionner l'influence grecque (byzantine), l'influence persane et, la plus ancienne de toutes, l'influence sémitique qui n'a pris fin qu'avec les Arabes. Je ne parle pas ici de l'Arménie, car les conditions de la vie historique des deux peuples voisins étaient à peu près pareilles, ne différant que par le rôle assez actif d'intermédiaire que jouait l'Arménie pour toute nouveauté venant du Sud.

Le grand prestige que le Bas-Empire avait en Orient était dû, à un certain point, aux relations religieuses, qui vont en se développant depuis l'introduction du christianisme, propagé par ses moines et ses prêtres.

Il est évident que tout événement historique de grande portée devait avoir assez de puissance pour produire quelques change-

ments dans la composition du lexique : et un fait aussi important que la réception de la religion nouvelle ne pouvait rester sans conséquences pour la langue. Cette religion étant reçue de Byzance, la Géorgie entra, comme la Russie plus tard, dans la sphère de l'église grecque-orientale, ce qui fait comprendre que tous les termes relatifs à la religion et au nouveau rituel ont été puisés à la même source grecque. En outre, sous l'influence de la littérature théologique aussi bien que des belles-lettres byzantines, le géorgien a reçu dans son lexique un nombre de mots d'une signification moins spéciale, et sans rapport particulier avec le culte. Exemples : იადონი *iadoni* « rossignol » = gr. *ἀηδών*; მარგალიტი *margaliti*[1] = gr. *μαργαρίτης*; ია *ia* « violette » = gr. *ἴον*; ლამპარი *lampari* « lampe » = gr. *λαμπάς*.

Il est à noter cependant que ces emprunts venaient toujours exclusivement par la voie littéraire, de sorte qu'il ne peut pas même être question de leur introduction directe dans le langage populaire. Le fait est d'autant plus étrange qu'il y a ailleurs une foule de termes byzantins popularisés.

Pour faciliter nos recherches, nous avons recouru à des langues où nous pouvons constater la présence d'exemples marqués du cachet populaire, ces spécimens vulgarisés ayant ce genre d'intérêt de nous forcer de rechercher dans le géorgien l'existence de faits comparables. J'entends parler des exemples comme fr. *église*, ital. *chiesa*, arm. եկեղեցի *ekeyeci* = gr. *ἐκκλησία* (géorg. ეკკლესია est un terme des lettrés); fr. *évêque*, ital. *vescovo*, esp. *bispo*, allem. *bischof* (angl. *bishop*), pol. *biskup* (gr. *ἐπίσκοπος*); russe известь *izvestĭ* « chaux » = gr. *ἄσβέστος*; russe уксусъ *uksus* « vinaigre » = gr. *ὄξος*; russe корабль *korablĭ* = byz. *κάραβος* (cf. lat. *carabus* et arm. *կարապ karap* « cygne »); gr. *κράββατος* = russe кровать *krovatĭ* « lit », arm. *քարաւոտ kharavot* (géorg. კრავატი *kravati* semble un emprunt fait récemment au russe).

Toutes les œuvres de la littérature géorgienne démontrent la reproduction soigneuse de mots grecs peu usités et qui n'étaient défigurés que par l'ignorance des copistes. Donc, tout en reconnaissant la valeur de la voie littéraire, il faut avouer qu'elle n'était pas seule, et quelques mots ont pénétré dans le géorgien, à ce qu'il paraît, par l'intermédiaire du syriaque et de l'arabe. Ainsi nous trouvons dans l'Apocalypse, XXI, 20, le syriaque ܒܪܘܠܐ *brûla* reproduisant le grec *βήρυλλος* et correspondant au géorgien ბროლი *broli*, d'un usage si fréquent dans les poèmes.

Mais le passage contenant le revêtement syriaque d'une dizaine

[1] Il y a aussi un *margariti*; cf. arménien մարգարիտ *margarit*, gen. *margartaj*.

de termes grecs est si instructif pour notre objet, que je le citerai volontiers en regard des versions géorgienne et arménienne :

ܗܘ ܩܕܡܝܬܐ ܐܝܐܣܦܝܣ. ܗܘ ܬܪܝܢܝܬܐ ܣܛܦܝܪܘܣ. ܗܘ
ܬܠܝܬܝܬܐ ܟܠܝܕܘܢ. ܗܘ ܪܒܝܥܝܬܐ ܣܡܪܓܕܐ (20) ܗܘ ܚܡܝܫܝܬܐ
ܣܪܕܘܢܟܘܣ. ܗܘ ܫܬܝܬܝܬܐ ܣܥܪܝܕܘܢ. ܗܘ ܫܒܝܥܝܬܐ
ܟܪܝܣܘܬܝܠܘܣ. ܗܘ ܬܡܝܢܝܬܐ ܒܪܘܠܐ. ܗܘ ܬܫܝܥܝܬܐ ܛܘܦܕܝܘܢ.
ܗܘ ܥܣܝܪܝܬܐ ܟܪܝܣܘܦܘܣܝܘܣ. ܗܘ ܚܕܥܣܪܝܬܐ ܗܘܐ ܗܘܝܩܝܢܬܘܣ.
ܗܘ ܬܪܬܥܣܪܝܬܐ ܐܡܘܬܝܣܛܘܣ.

(ὁ θεμέλιος) ὁ πρῶτος ἴασπις, ὁ δεύτερος σάπφειρος, ὁ τρίτος χαλκηδών, ὁ τέταρτος σμάραγδος, ὁ πέμπτος σαρδόνυξ, ὁ ἕκτος σάρδιον, ὁ ἕβδομος χρυσόλιθος, ὁ ὄγδοος βήρυλλος, ὁ ἔνατος τοπάζιον, ὁ δέκατος χρυσόπρασος, ὁ ἑνδέκατος ὑάκινθος, ὁ δωδέκατος ἀμέθυστος.

(საფუძველი) ერთი იასპი, მეორე საფჳრონი, მესამე ქალკიდონი, მეოთხე სამარაგდე. (20) მეხუთე სარდონიქს, მეექუსე სარდიოს, მეშჳდე ოქროჲქუა, მერვე ბივრილი, მეცხრე ტობაზიონ, მეათე ხრისოპრასოს, მეათერთმეტე. იაკანთე, მეათორმეტე ამეთჳსტო.

(Հիմն) առաջին (պարսպին) յասպիս, երկրորդ շափիղա, երրորդ-պղնձագոյն, չորրորդ զմրուխտ, հինգերորդ եղեգնաքար, վեցերորդ սարդիոն, եօթներորդ ոսկեքար, ութերորդ բիւրեղ, իններորդ տպազիոն, տասներորդ քրիսոպրասոս, մետասանն յակինթ, երկոտասանն ամէթոյս.

Il est aisé de voir qu'il y a dans les trois versions des coïncidences parfaites, quelques noms grecs étant reproduits d'une manière à peu près servile.

Syr. *iyaspîs*, géorg. *iaspi*, arm. *jaspis;* syr. *ṭôpadiyôn*, géorg. *tobazion*, arm. *tpazion* (de *tupazion*); syr. *sa'rîdôn*, géorg. *sardios*, arm. *sardion;* syr. *huiyaqînthôs*, géorg. *iakanthe*, arm. *jakinth;* syr. *amûthisṭôs*, géorg. *amethv'sto*, arm. *amethovs;* syr. *smaragda*, géorg. *samaragde;* syr. *sardônkôs*, géorg. *sardonikhs*.

Dans quelques cas, le géorgien a mieux conservé les formes grecques que le syriaque ou l'arménien : syr. *satphîrôs*, géorg. *saphv'roni* (arm. *śaphiγa* semble bien être popularisé); syr. *khalîdôn*, géorg. *khalkidoni*, syr. *khrisôpûsiyôs*, géorg. *xrisoprasos* (arm. *khrisoprasos*).

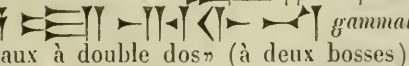
Dans d'autres cas, très rares, il recourt à la traduction : syr. *khrisôthilôs* (au lieu de *khrisôlithôs*), géorg. *okhroï khüa*, arm. (de

même traduit) *voskekhar*, l'arménien traduisant aussi χαλκηδών et σαρδόνυξ par *pnžaguyn* et *eyegnakhar*.

Le géorg. *bivriti* en face de l'arm. *biurey* semble un peu défiguré par le remplacement de *l* par *t*, et syr. *brûla*, passé au géorgien sous la forme de *broli*, nous fait remonter à la lecture *berûl* (βηρυλ).

Nous trouvons la preuve de notre opinion sur l'existence d'une voie particulière par laquelle les mots grecs venaient s'assimiler au géorgien en examinant les doublets géorgiens du grec ὑάκινθος : l'un *iakanthe*, arm. *jakinth*, syr. *hu'iyaqînthôs*, tous venus par la voie littéraire; l'autre იაგუნდი *iagundi*, qui se compare à l'arabe ياقوت *yâqût*, russe яхонтъ *yaxont*. La version arménienne du passage cité plus haut remplace le syr. *smaragda* et géorg. *samaragde* par un զմրուխտ, nom d'origine vulgaire, identique au doublet géorgien (du même caractère) ზურმუხტი *zurmuxti* (avec la métathèse) et qui se compare au n. pers. زمرّد *zumurrud* (d'où russe изумрудъ *izumrud*). La métathèse du géorg. *zurmuxti* consiste en ce que le groupe *mr* s'est changé en *rm*, et comme l'arménien suppose la phase antérieure *zumruxt* (d'où *zemruxt* d'après la loi phonétique spéciale), la coïncidence des deux noms est parfaite et nous devons les expliquer par le grec σμαραγδ- pareillement défiguré.

Aussi bien géorg. ნამუსი *namusi* « conscience, honneur », qui reflète le mot grec νόμος, est en rapport avec l'arabe ناموس *nâmûs* et même avec le syriaque ܢܰܡܽܘܣܳܐ *namûsa*.

Mais le nom de chameau აქლემი *akhlemi* que nous rapprochons du grec κάμηλος semble contredire notre théorie en ce qu'il paraît avoir été emprunté directement au grec. Il est curieux d'y voir une permutation aussi complète de sons, semblable à celle que nous observons dans le votiaque *azbar* = n. pers. *bâzâr*. Passé au mingrélien, il a régulièrement donné *alkhemi*, puisque le groupe géorgien *consonne* + *l* y subit habituellement la métathèse. Il est intéressant de noter le grec κάμηλος en géorgien en face de l'arm. ուղտ *ûlt* (de **ûtl*), nom d'origine iranienne, à ce qu'il paraît. Je le rapprocherais volontiers de l'assyrien *udru*, *uduru*, pl. *udrê*, *udurê*, expliqué une fois comme  *gammalê ša šunâ širišina* « les chameaux à double dos » (à deux bosses), le nom est évidemment emprunté à un dialecte iranien (peut-être vieux perse); cf. zd. *uštra*, n. pers. اشتر *uštur*.

Les traces de l'influence persane sont nombreuses et considérables, et il nous en reste une foule de mots de signification très variée. Les plus récents d'entre eux appartiennent au commen-

cement de l'époque moderne et à la fin de la période moyenne, comme cela est indiqué par la présence des aspirées, qui se montrent même dans les mots arabes venus par l'intermédiaire du persan.

Géorg. ბაღი *bayi* « jardin » = n. pers. باغ *bâγ*; — ლაშქარი *laškhari* « armée » = n. pers. لشكر *läskär*; — ხარო « cyprès » = n. pers. سرو *särû*; — ქისა *khisa*, ქესა *khesa* « bourse, group » = n. pers. كيسه *kisäh*; — პასუხი *pasuxi* « réponse » = n. pers. پاسخ *pâsux*; — ფული *phuli* « monnaie de cuivre » = n. pers. پول *pûl*; — ქანი *khani* « mine, gisement » = n. pers. كان *kân*; — ქუში *khuši* « peine, labeur » = n. pers. كوش *kûš* (cf. le verbe كوشيدن *kûšîdän*); — სუბუქი *subukhi* « léger » = n. pers. سبك *subuk*; — ჯიბე *ǧibe* « poche » = n. pers. جيب *ǧîb* (cf. magyare *zseb*; mot arabe de la racine جاب); — დუქანი *dukhani* « boutique » = arabe دكّان *dukkân*; — ქირა *khira* « louage » = arabe كرآء *kirâ'*.

Bien que la plupart des mots empruntés au phlevi soient communs au géorgien et à l'arménien et se montrent souvent sous des formes parfaitement semblables, on n'a pas à admettre nécessairement l'échange réciproque entre les deux langages, parce qu'il est aisé d'expliquer tous les cas par l'identité de la composition phonétique des deux alphabets.

Géorg. გამეში *gameši* « buffle » = arm. գոմէշ *gomeš* = n. pers. گاومیش *gâvmîš* (composé de *gâv* « bœuf » + *mîš* « brebis »); cf. arabe emprunté جاموس *ǧâmûs* (suppose peut-être le second élément موش *mûš* « souris » au lieu de ميش *mîš*); — géorg. განძი *ganzi* « trésor » = arm. գանձ *ganz* = n. pers. گنج *gänǧ*; cf. arabe emp. كنز *kanz* (au lieu de *ǧanz*) et magyar *kincs*; — géorg. *ambux* dans ამბუხება *ambux-eba* « tumulte » = arm. ամբոխ *ambox* « foule » = n. pers. انبوه *änbûh* « nombreux, multitude »; — géorg. *zor* (dans საზორავი *sa-zor-avi* « autel ») « victime, offrande » = arm. զոհ *zoh* = pehlvi **zohr*, zd. *zaoθra* « offrande »; — géorg. ნავი *navi* « bateau » = arm. նաւ *nav* = pehlvi *nāv* (cf. n. pers. ناخدا *nâxudâ* de ناوخدا *nâv-xudâ* « maître de bateau »); — géorg. ბევრი *bevri* « beaucoup » = arm. բիւր *biur* (qui vient régulièrement d'un plus ancien բէւր *bēvr* = osset. *beurä* = zd. *baevare-* = pehlvi **bēvar*; — géorg. პატივი *pativi* « honneur » = arm. պատիւ *pativ*, cf. v. pers. *pātuv* « (il) défend » dans une des inscriptions de Persépolis (H, 15, 16) : *imām dahyāum Auramazdā* = *pātuv* « A. défend (protège) ce pays »; — géorg. ტურა *tura* « chacal » = pehlvi *tûrak* = n. pers. تورة *tûräh*; — géorg. ქუდი *khudi* « casque » = pehlvi *khôd*, *khûd* (cf. zd. χaoδa, v. perse *khauda*) = n. pers. خود *xûd*; — géorg. ეშმაკი *ešmaki* « esprit méchant, diable » = zd. *aešma* (*daeva*) = pehlvi **ešmak*; — géorg. ხვეტა

spetaki « blanc » = arm. *սպիտակ spitak* (de **spētak*) = pehlvi *spēt* et *spētak* = n. pers. سفید *sifīd*.

La désinence pehlvie *ak* n'est pas rare, et nous la trouvons souvent, dans bien des cas, dans des variantes de formes en *a*, que le géorgien préfère : géorg. ჰასაკი *hasaki* « taille, âge » = arm. *հասակ hasak*; — géorg. მუშა *muša*, მუშაკი *mušaki* « ouvrier » = arm. *մշակ mṙšak*; — géorg. დანა *dana* « couteau » = arm. *դանակ danak*; — géorg. დორა *dora*, დორაკი *doraki* « mesure de capacité (6 thoung) » = arm. *դրակ dorak*; — géorg. აგარაკი *agaraki* « champ » — arm. *ագարակ agarak*; — géorg. ზუარაკი *zŭaraki* « bœuf » = arm. *զուարակ zûarak*.

Les correspondances arméniennes semblent indiquer que, dans les cas de ce genre, nous avons à admettre l'origine pehlvie, sauf pour quelques exemples dont l'origine est incertaine, faute de preuves historiques. Tels sont : géorg. გლახა *glaxa*, გლახაკი *glaxaki* « mendiant »; géorg. ბურნა *burna*, ბურნაკი *burnaki* « moustique »; ou géorg. ვაცი *vaci*, ვაციკი *vaciki* « bouc ».

Il y a aussi des exemples en *ag;* cf. géorg. ამხანაგი *amxanagi* « compagnon » qui se compare à n. pers. هم *häm* + خانه *xânäh* « maison » (sous sa forme ancienne *ham* + *xânak* ou *xânag*, que je préfère à la forme *xânagî* qui existe encore en persan moderne comme adjectif; cf. géorg. ამქარი *amkhari* « artisan » = n. pers. همکار *häm-kâr;* — ou les noms persans tels que همسایه *hämsâyäh* « voisin » (composé de *häm* + *sâyäh* « ombre »); — همقطار *hämqāṭâr* « collègue », etc.

Observation. — Il est évident qu'en dehors des désinences typiques *ak*, *ek*, le pehlvi avait aussi *ag*, *ax* et même *ah*, ce qui explique les différences dans le traitement de la finale pehlvie en géorgien, en arménien et en arabe, si nous admettons en principe leur alternance mutuelle. Ainsi, nous voyons que l'équivalent pehlvi du n. pers. گناه *gunâh* « péché » fut d'abord *vunâh* (cf. arm. *վնաս vṙnah*), puis *gunâh* ou *gunâx* (cf. arabe جناح *ǧunâḥ*); l'équivalent pehlvi du n. pers. کستاخ *gustâx* « hardi » était *vustah* (cf. arm. *վստահ vṙstah* et peut-être *vustâx* (cf. parsi *vastax*); celui du n. pers. چراغ *čerâγ* « lampe, éclaire » était *čirag* (cf. arm. *հրաւէր čṙrag* et arabe سراج *sirâǧ*). De même on peut croire qu'il y avait en pehlvi à côté de *pambak* (n. pers. پنبه *pämbäh*) une forme *pambag*, d'où arabe بمباج *bambâǧ*, et il est nécessaire d'admettre que l'arabe *ǧ* reproduit régulièrement le pehlvi *g;* cf. arabe بنج *banǧ* « hanebane » (*Hyoscyamus niger*) et n. pers. بنگ *bäng*, ou arabe شطرنج *šiṭreng* « échecs » et pehlvi *čatrang* qui peut-être provient du sanscr. *čatur-aṅga* « tétragone » (échiquier).

Des autres emprunts au pehlvi, nous pouvons citer géorg.

IMPRIM.-PAUL GEUTHNER.

კლიტე *klite* « clef », cf. n. pers. كليد *kilîd*, syr. emprunté ܩܠܝܕܐ *qlîda* dont la ressemblance avec le grec κλειδ- est due à la parenté du persan avec le grec.

De même, géorg. *ǧoǧox-* dans ჯოჯოხეთი *ǧoǧoxethi* « enfer » est identique à l'arm. ԴԺոխ *džox-* dans ԴԺոխք *džoxkh* (plurale tantum, même sens), produit d'un plus ancien *dęžox* (cf. *Matth.*, xvi, 18, դրունք դըժոխոց *drûnkh dęžoxoc* « les portes de l'enfer »), auquel correspond le n. pers. دوزخ *dûzäx*. En vue du n. pers. et de l'arménien nous conjecturons le pehlvi **dužux* qui pourrait dériver du zd. *dužuχta* « vœu méchant, malédiction ».

Le géorgien *ǧoǧox-* s'est formé immédiatement de *doǧox*, où *d* influencé par *ǧ* a passé à *ǧ* de la même manière que géorg. ცეცხლი *cecxli* « feu » est venu de **tecxli*, où *t* s'est assimilé à *c*, ce qui est bien attesté par la comparaison avec mingr. *dačxiri*.

L'origine pehlvie est aussi évidente dans le géorg. ვაჭარი *vaṭ̌ari* « marchand » = arm. վաճառ *vaṭ̌ar*, auxquels en pehlvi devrait répondre un **vāčar*. En effet, cette hypothèse est confirmée par le vieux perse; cf. l'inscription de Behistûn I, 64-66, où nous lisons : *âyadanâ tya gaumâta hya maguš viyaka adam niyarᶜârayam kârahya abâčariš gaiϑamčâ mâniyamčâ viϑibiščâ tyâdiš gaumâta hya maguš adina* « les lieux d'adoration que G. le mage détruisit, les pacages, les troupeaux, les habitations qu'il leur avait ôtés, je les ai rendus au peuple (et je les ai répartis) selon les clans ». Fr. Müller (dans la *Wiener Zeitschrift f. d. K. des Morg.*, Bd., I, 2 Heft, 87) traduit *abâčariš* par « Weideplätze, Marktplätze » et établit sa parenté avec n. pers. بازار *bâzâr;* par conséquent nous avons tout droit d'insister sur notre rapprochement, d'autant plus que l'arménien nous a conservé pour le mot en question le sens primitif : cf. *Matth.*, xxii, 5, *ի վաճառ բւր εἰς τὴν ἐμπορίαν αὐτοῦ.*

Pour l'*a* initial du vieux perse *abâčari* absent dans le nouveau persan, cf. arm. emprunté աշակերտ *ašakert* = n. pers. شاگرد *šâgird* « disciple », ou v. perse *aϑâga* = n. pers. سنگ *sâng* « pierre ». Le passage de *č* en *z* se retrouve dans pehlvi *pîrôči* = n. pers. فیروز *fîrûz* « victoire ».

Le *č* persan est souvent rendu en arménien et en géorgien par l'emphatique; cf. arm. ճրագ *črag* = n. pers. چراغ *čerâγ*; — géorg. ჭაბუკი *čabuki* « jeune » = n. pers. چابك *čâbuk* « vif, prompt »; — ou géorg. ჭეშმარიტი *češmariti*, arm. ճշմարիտ *čšmarit* « vrai », dont je rapproche le premier élément du n. pers. چشم *česm* « œil ». Cette manière de traiter le *č* persan rappelle celle des Arabes de rendre les *s*, *t*, *k* étrangers par leurs emphatiques.

Le pehlvi **vāčar* est connu même dans le magyar sous la forme *vásár*. Cette forme si antique, présente un beau spécimen

des emprunts qui attestent les relations des Magyars avant Arpad avec la civilisation persane de la période moyenne.

Parmi les exemples les plus frappants, il faut citer encore *híd* «pont» dont le caractère iranien est le mieux assuré par ossète *xed* = zd. *haetu* (skr. *sêtu*) et qui a passé au géorgien sous la même forme *xid-i*[1].

De plus, magy. *jég* «glace» (cf. votiaque *yö*) correspond à l'ossète *yex*, n. pers. یخ *yex;* magy. *szaru, szaro* «corne» = n. pers. سرو *särv;* cf. de même magy. *csillag* «étoile» au pers. *čirâg* dont nous avons parlé plus haut et tsigane *čergané* (ayant le même sens que le mot magyar), sans rien dire de tels mots que magy. *szaz* «cent» = n. pers. صد *säd;* — magy. *ezer* «mille» = n. pers. هزار *häzâr* (arm. emprunté հազար *hazar*), afgh. *zâr.*

Le même fait est constaté dans beaucoup d'autres langues ougro-finnoises, où nous trouvons de nombreux reflets de la civilisation iranienne.

Outre le rôle possible d'intermédiaire, les tribus ougro-finnoises jouaient un rôle tout particulier et exerçaient elles-mêmes une influence sur la civilisation des peuples caucasiques, ce qui est assez bien démontré par les noms ossètes de quelques métaux usuels, dernièrement examinés de nouveau par le professeur V. Miller dans ses *Études ossètes* (III, p. 11-12). Ainsi, je citerai ici comme emprunté à une langue finnoise le nom mingrélien de «chien» *phinie*, qui se compare aisément à mordvin *pine*, votiaque *pęnę*, esth. *peni*, etc. Il est aussi possible que géorg. (et mingr.) ქვა *khva* «pierre» (souane *kka*) correspondent aux finnois *kivi*, magyar (thème) *köv-*, tchouvache *kü*, etc.

En traitant la question des emprunts caucasiques au finnois, nous devons nous arrêter un peu sur le nom arménien de l'or ոսկի *voski.* Je ne pense pas qu'il soit possible de le confronter d'une manière décisive (comme l'a fait Lagarde, *Gött. Nachr*, 1882, p. 164) avec le sumérien 𒆬 𒆸 GUŠ KIN. L'état scientifique de la question sumérienne assez obscure jusqu'à présent n'offre pas de données satisfaisantes pour les déductions probantes. Pour ma part, je suis porté à tirer le mot arménien du finnois *vaski*, esth. *wask* «cuivre», étymologiquement identique au magy. *vas* «fer».

Bien que O. Schrader, dans sa *Sprachvergleichung und Ur-*

[1] Il est intéressant de noter l'absence de ce mot en arménien, son կամուրջ *kamûrǧ* étant d'une origine obscure. Le mot arménien typique հուն *hûn*, dans lequel nous pouvons voir le reste de i. e. **pǎntǎ* (lat. *pons*), a le sens de «gué» en rappelant au sens du v. sl. *putĭ* et ossète *fündag* «voie, chemin», lequel est apparemment primitif. Le changement de sens serait pareil à celui que nous constatons entre allem. *furt*, angl. *ford* «gué» et n. pers. پل *pul* «pont» dont le rapprochement est très admissible.

geschichte, considère comme inadmissible cette opinion, qui a été énoncée pour la première fois par A. Pictet, je la regarde comme fort vraisemblable en raison de ce que ce mot est connu dans le magyar avec la signification qui fait conjecturer que lè mot *vaski* désignait primitivement le métal en général (cf. indo-europ. **ayas*) et a passé en Arménie comme nom du cuivre et puis de l'or (cf. yakoute *altun* «cuivre» en face du turc *altûn* «or», et arabe صفر *ṣufr* «cuivre jaune, or»[1]).

Encore moins pouvons-nous tomber d'accord avec O. Schrader dans son opinion que l'arménien *voski* est apparenté avec géorg. ოქრო *okhro* : sa forme contredit ce rapprochement. Il a, il est vrai, en mingrélien la forme *orkho*, mais la métathèse mingrélienne est sans doute un phénomène tardif, comme il est prouvé par des changements de quelques mots empruntés.

Il y a, en effet, tout lieu d'admettre l'élément arménien dans le géorgien, et le grand nombre de mots communs aux deux langues et qui sont sans aucun rapport avec l'iranien doit le représenter en abondance. Mais un obstacle se présente dans cette étude, c'est le manque d'un critère positif pour pouvoir traiter scientifiquement le matériel arménien dans son ensemble. Malgré le progrès des recherches linguistiques, les travaux même les meilleurs étant bornés nécessairement aux rayons les plus étroits du matériel très pauvre, purement arménien, ne sont pas capables de rendre à clarté bien des faits d'une importance essentielle pour notre objet. Ainsi il existe une foule de spécimens d'une origine indéterminée et dont nous ne pouvons rien dire de sûr.

Tels sont : géorg. ერდო *erdo* «cheminée, toit» = arm. *երդ erd*; — ქალაქი *khalakhi* «ville» = arm. *քաղաք khałakh*; — géorg. (racine du verbe) შენ- *šen-* «construire» = arm. *շէն šēn*; — géorg. მაწონი *maçoni* «lait caillé, caillebotte» = arm. *մածուն maçûn*; — géorg. არწივი *arçivi* «aigle» = arm. *արծիւ arçiv*[2]; — géorg. ბოროტი *boroti* «mauvais» = arm. *բորոտ borot* «lépreux»; — géorg. გუთანი *guthani* «charrue» = arm. *դուխան gûthan*; — géorg. ტაძარი *taʒari* «temple» = arm. *տաճարն taǰarn*[3]; — géorg. ბოლოკი *boloki* «rave» = arm. *բոլկ bołk* (cf. ossète *bulk*).

Le dernier exemple a ce genre d'intérêt qu'il nous fournit aussi le correspondant ossète *bulk*, lequel est apparemment un emprunt fait au géorgien comme le sont bien d'autres noms de fruits et de légumes, dont les plus saillants ne laissent aucun

[1] Le sens habituel de la racine arabe est «jaune» (cf. fr. pop. *jaunet*). Nous constatons le même fait dans un dicton turc : صبر توی صاری الاتون *sabr tübü sarę altûn* «la fin de la patience, c'est de l'or jaune».

[2] Voir, cependant, H. Hübschmann, *Arm. Stud.*, s. v.

[3] Ce mot adhère, du reste, au v. perse *tacara* «salle, palais».

doute : « pastèque » — ossète *zazantro*, géorg. ბაზამთრო *sazamthro*; « menthe » — ossète *betina*, géorg. ბიტნა *pitna*; « prune » — ossète *čilaŭi* ou *cilaŭi*, géorg. *kliavi*.

Cependant, si nous cherchions à trouver des cas inverses et à en signaler la présence en ossète, nous en pourrions voir, par ex., dans le géorg. *ǧogi* « troupeau », lequel se compare aisément à l'ossète *žūg*, *žog* (même sens) et que je considérerais volontiers comme proprement ossète (voir l'opinion contraire dans *Études ossètes*, III, 152) avec *ž* initial parallèle au grec ζ dans ζυγόν. Il est vrai, pourtant, qu'il y a encore une tentation de le rapprocher de l'arabe زوج *zauǧ*, *zûǧ* « paire, couple » ou syr. ܙܘܓܐ *zauga* « joug » qui a évidemment passé en arménien sous la forme զուգ *zûg*. Dans ce cas, si le géorgien a pris le mot ossète, le *ǧ* initial peut s'expliquer de même manière que *š* dans géorg. შავი *šavi* « noir », qui représente, à ce qu'il semble, l'ossète *sau* (même sens).

Toutefois il faut avouer que la conjecture de l'emprunt à l'ossète ne s'impose pas, et il est aussi loisible de rapprocher le mot géorgien du n. pers. جوغ *ǧûγ* « joug ». Le changement de sens est ici pareil à celui qu'a éprouvé n. pers. جفت *ǧuft* « paire » après son passage dans le turc, où چفت *čift* désigne « couple (deux bœufs) » et چفتلك *čiftlik* (le même mot, pourvu du suffixe *lik*, veut dire « champs labourés, ferme, métairie »).

Quelques mots géorgiens ont été empruntés par l'arménien. Du moins, il est possible de l'admettre pour géorg. ვეშაპი *vešapi*, arm. վիշապ *višap* « dragon, monstre », qui est connu en géorgien encore sous la forme გველეშაპი *gvelešapi*, composé de გველი *gveli* « serpent » et de *šapi* (sens obscur), d'où aurait pu aisément résulter *vešapi* par l'intermédiaire de *gvešapi*.

Avec plus de raison encore, nous pouvons croire emprunté arm. ճանճ *čanč* « mouche », qui correspond au mingr. *čandi*, *čanǧi* (même sens). Par la comparaison du géorgien, nous savons qu'aux noms mingréliens terminés en *di* alternant avec *ǧi* correspondent les noms géorgiens en *ri*. Ainsi, par exemple, mingr. *cunǧi* « rosée » = géorg. ცვარი *cvari*; mingr. *ǧinǧi* = géorg. ძირი *ziri* « racine »; mingr. *cxvindi* « nez » = géorg. ცხვირი *cxviri*. D'après ces correspondances, je crois juste d'identifier mingr. *čanǧi* avec géorg. Მწერი *mčeri* « mouche » où *m* est prothétique et *č* correspond régulièrement au mingr. *č*. De là il s'ensuit que l'arménien a emprunté le mot au mingrélien et non pas au géorgien. Le fait, assez inattendu, doit être noté.

En abordant l'examen de l'élément sémitique, notre objet principal est de traiter le matériel ancien dans son ensemble. L'examen critique nous montre que la majeure partie du maté-

riel en question est d'origine syriaque, et quelques mots assyriens que nous y constatons ont été transmis, sans doute, par l'intermédiaire de l'araméen. Le fait indiqué est assez bien assuré par la fréquente apparition de *g* qui prouve contre l'hypothèse d'un intermédiaire arabe.

Des exemples les plus intéressants, on peut citer :

Géorg. თორნე *thorne* (de **thonre*) « four »; cf. syr. ܬܢܘܪܐ *thanûra* (zd. *tanūra*), hébr. תנור *thannûr*, arabe تنور *tannûr*, assyr. *tinnûru*; — géorg. ზეთი *zethi* « olive, huile d'olive » = arm. ձէթ *zēth*; syr. ܙܝܬܐ *zaytha*, hébr. זית *zayith*, arabe زيتون *zaytûn*; — géorg. გუნდი *gundi* « légion, armée » = arm. գունդ *gûnd*; cf. arabe جند *ğund*, pehlvi *gund* (du reste, ce mot est d'origine iranienne); — géorg. კუპრი *kupri* « bitume » = arm. կուպր *kupr*; cf. assyr. *kupru* (hébr. כפר *kopher*); — géorg. აგური *aguri* « brique » = assyr. *agurru*; cf. syr. ܐܓܪܐ *egara* « toit »; — géorg. მური *muri* « myrrhe » = arm. մուռ *mûr*, syr. ܡܘܪܐ *mûra*, hébr. מור *môr*; — géorg. გირგალი *girgali* « tourbillon, ouragan », que je compare à hébr. גלגל *galgal* « tourbillon, cyclone », par exemple Ps. LXXVII, 19 : קול רעמך בגלגל *qôl ra'amka bagalgal* « la voix (bruit) de ton tonnerre (retentit) dans le tourbillon (cyclone) »; cf. syr. ܓܝܓܠܐ *gîgla* « roue » et géorg. გრგოლი *grgoli* « cercle », გრგჳალი *grgŭali* « rond »; — géorg. მეხი *mexi* « orage » que je rapprocherais de l'assyr. *meḫû* (idéog. MIR). Bien que cette supposition puisse paraître un peu étrange, l'emprunt n'en est pas moins probable, surtout si l'on songe que le mot précédent, dont le sens en est à peu près semblable, est indubitablement emprunté.

Il faut avouer que l'élément sémitique ancien en question est plus richement représenté dans l'arménien, où nous retrouvons bien des exemples dont les correspondances manquent au géorgien; cf. քահանայ *khahanaj*, դպիր *dpir*.

Entre autres est digne d'attention arm. մաշկ *mašk* « peau, outre », dont la forme nous reporte à l'assyr. *mašku* « peau »; le rapprochement est bien vraisemblable, à cause du syr. ܡܫܟܐ *meška* et de l'arabe مسك *mask*.

Depuis la conquête musulmane sous les Omayades, on constate un considérable afflux de mots arabes qui, pour la plupart, restent dans une sorte de collection lexicographique commune à tous les peuples qui se sont trouvés sous l'influence immédiate de l'islam.

Tels sont : géorg. ბარათი *barati* « lettre, passeport » = arabe براءة *bara'at* « brevet, diplôme »; — géorg. თათბირი *thathbiri* « administration, politique » = arabe تدبير *tadbîr* « ordonnement, dis-

position »; — géorg. ხაბაზი *xabazi* « boulanger » = arabe خبّاز *ḫabbâz;* — géorg. ამაყი *amaqi* « sot » = arabe أحمق *'aḥmaq* « stupide »; — géorg. ხატი *xati* « image, visage » = arabe خطّ *ḫaṭṭ* « écriture, trait »; — géorg. სალამი *salami* « salut, congé » = arabe سلام *sâlâm;* — géorg. ტაბრი *tabli* « tambour » = arabe طبل *ṭabl.*

Ce dernier mot a une ressemblance remarquable avec géorg. ტაბლი *tabli* « table », mais je pense qu'il serait vain de les identifier et que le nom géorgien pour la *table* est un emprunt fait à l'Europe peut-être pendant les croisades (cf. arm. սեղան *seλan*, qui a une ressemblance avec l'hébreu שלחן *šulḥan*).

Avec la domination turque, le géorgien a reçu quelques mots turcs, par ex. : გემი *gemi* « navire » = turc گمی *gemi;* — géorg. შაბი *šabi* « alun » = turc شاب *šab;* — géorg. კოშკი *koški* « une tour » = turc كوشك *kösk* « tourelle, *kiosque* ».

De même, à une époque toute récente, il s'est assimilé quelques termes russes, par ex. : géorg. ბოჩკი *bočki* « tonneau » = russe бочка *bočka;* — géorg. ბლუტი *pluti* « fourbe, fripon » = russe плутъ.

Un mot particulièrement intéressant est géorg. ბეჭედი *beč̣edi* « sceau », qui rappelle un peu le russe печать *pečatĭ* (même sens). Le rapprochement est d'autant plus admissible que *beč̣edi* n'a aucune étymologie géorgienne satisfaisante, car l'expliquer par la racine ჭედ *č̣eda* « forger » qui serait la seule convenable à cet effet, est impossible grammaticalement.

Si notre conjecture est exacte, il faut admettre que l'emprunt a eu lieu à une époque reculée, peut-être à une source commune, d'où est issu aussi le mot russe qui a lui-même un air étranger.

Michel Riabinin.

DE

QUELQUES INSCRIPTIONS LYCIENNES.

1re PARTIE.

MM. Heberdey et Kalinka, les distingués compagnons du professeur Benndorf dans son exploration du sud-ouest de l'Asie Mineure, retournèrent en Orient dans l'automne de 1894 et le printemps de 1895. L'objet de leur mission était de reviser sur place, pour le compte de la Commission du *Corpus* projeté par l'Académie impériale de Vienne[1], les inscriptions copiées en Lycie, depuis Beaufort et Cockerell (1812, éditées en 1820), jusqu'aux savants autrichiens eux-mêmes[2]. Tout en poursuivant cette tâche ingrate, MM. Heberdey et Kalinka découvrirent une foule de monuments nouveaux, quelques-uns du plus haut prix pour l'histoire de ce curieux pays. Ces inscriptions inédites devaient-elles attendre le jour peut-être lointain de la publication du *Corpus?* L'Académie impériale ne le pensa pas. Aussi le premier fascicule du tome XLV des *Denkschriften der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften in Wien, philosophisch-historische Classe* (Carl Gerold's Sohn [1896]), qui a pour sous-titre *Bericht über zwei Reisen im Südwestlichen Kleinasiens ausgeführt... von Rudolf Heberdey und Ernst Kalinka*, et nous fait visiter les localités de Cibyra....., Limyra, Myra, Sura, Isinda, Apollonia[3], ainsi que Lissae, « Macri », Pinara, Tlos, Patara, Candyba, « Tüssa », « Bellenkli », Cyaneae, Olympos, Termessus, Balbura, Boubon, Oinoanda et Cadyanda[4], renferme-t-il les plus importantes de ces pièces inédites. Comme l'épigraphie lycienne y est représentée par

[1] Sur ce *Corpus inscriptionum Asiae Minoris* en préparation, voir *Mém. Soc. Ling.*, VIII, 472 (*Post-scriptum*).

[2] Voir *Muséon*, VIII, p. 319 et suiv., 617 et suiv.; IX, p. 484 et suiv.; *Mém. Soc. Ling.*, VIII, 453, note 2, 452, notes 1 et 4; Savelsberg, I, 1-3.

[3] Premier voyage, du 11 septembre au 10 novembre 1894 : sont publiées (p. 1-19) 60 inscriptions relevées durant cette visite.

[4] Second voyage, du 1er avril au 6 juillet 1895 (p. 19-56) : 81 inscriptions.

quinze inscriptions, je n'ai eu garde de négliger l'étude de ces monuments et je crois être arrivé par eux à certains résultats utiles à l'intelligence de la langue. Qu'on me permette de présenter ici la transcription des nouveaux textes lyciens,

1

= H. et K., p. 13, n° 42, à Limyra : « Nekropole im äussersten Osten. Einfaches Felsgrab. Inschrift unter den Rundbalken. rechts abgebrochen. »

ebẽⁿnẽ : qup[o] mẽti . . . . . .
hrpp[i] ticⁿ . . . . *e* . . . . . .
ladi : ehbi . . . . . .

2

= H. et K., p. 14, n° 43, à Limyra : « Nekropole westlich vom Theater, etwa in halber Höhe des Berges. Einfaches Felsgrab. Inschrift unter den Rundbalken. »

Midah.

C'est le nom de Midas au génitif; quelques inscriptions consistent ainsi en un nom seul d'homme, comme Limyra 33 : *Hlah*, et Limyra 34 : *Ddepⁿneveh*. Le nom de Μίδας se lit encore à Olympos, *Bulletin de correspondance hellénique*, XVI, 224, n° 73. H. et K. nous livrent les mentions non moins exotiques d'un Κροῖσος[1], d'un Ἀγαμέμνων[2], d'une Γῆ[3].

3

= H. et K., p. 14, n° 44, à Limyra : « Nekropole westlich vom Theater, hoch oben. Einfaches Felsgrab. Inschrift über der Thür. »

ebẽⁿnẽ : [q]up[o] : meti prⁿnavatẽ v(?)ekadetu : ⁿteri :

[1] Ἀμμίας | Κροίσου, p. 43, col. II, 8|9; ὑπὸ ἀ|γωνοθέτου Σιμωνίδου | Κροίσου Τληπολέμου δίς, p. 50, n° 67, 11|13; ὁ ἡλευθερωμένος οἰπὸ | Ἀμμιανοῦ Κροίσου, p. 52, n° 73, 2|3; ἐπὶ ἀγω|νοθέτου Αὐρηλίου | Κροίσου Σιμωνίδου | Κροίσου Τληπολέμου, p. 49, n° 64, 6|10.

[2] Γραμματεύοντος σεβασ|τῆς | πλατείας Αὐρ. Θεοδώρου β' Κλαυδίου | Ἀγαμέμνονος, p. 16, n° 50, l. 4, 5, 6.

[3] H. et K., p. 3, n° 7, Γῆν Νεάρχου, l. 2 et 7 (à Cibyra); p. 46, Γῆ Ρωμαία; p. 54, n° 78, Γῆν Κδαμόου τὴν μητέρα | ἱέρισσαν Θεοῖς; p. 45, l. 47, Λικιννία Γῆ καὶ Λυκία; l. 70, ἡ Γῆ ἡ καὶ | Λυκία.

4

= H. et K., p. 14, n° 45 : « Am Südrande der Berge zwischen dem Arykandos und dem Thale, in welchem der Weg nach dem Dorfe Aladschadagh führt. Abgebildet Reisen II Taf. XIII rechts. Inschrift auf der daselbst sichtbaren Langseite des Kastens.

« Ueber dem Längsbalken :

Κοδάρας Ὀσαιμιος

« Darunter » :

ebẽⁿnë : ⁿtatu : mëti prⁿnavatë : qudara : u. . . [l]adi : ehbi : ᵐmiye : se tideime : ehbiye
se piy[. . .] mlo : ⁿnazi : ebẽⁿnë : ⁿtatu : pttlezeye
se ladi e[h]bi maᵐmahaye : cbatri : ehbi : se tideime : ehbiye.

La forme de l'*ë* est curieuse par le prolongement du trait vertical au-dessous des deux angles du caractère *q*.

Remarquez aussi *cbatri* = Θυγατρί[1].

5

« Limyra 29 » = H. et K., p. 14, n° 46.

ddad.

Ailleurs :

araqa *qⁿtab[u]ra* *q[u ?]laqa.*

Ce sont probablement trois noms propres : le second est à Limyra 6 (*qⁿtaburahⁿ*); cf. Benndorf, n° 82 (page 93), Κίνδα-θυρις.

6

= H. et K., p. 17, n° 51, à Kekowa : « Felsgrab, bestehend aus einer umrahmten Thür, über welcher Rundhölzer und Deckbalken liegen. Auf den Deckbalken eine epichorische Inschrift. »

ebẽⁿnë qupo : mëti : prⁿnavatë : arᵐpp(?)lis(?)qa : s(?)qu(?)h
tidemi : hrppi ladi : ehbi : se tideime.

La gravure est des plus défectueuses; le nom du fondateur de

[1] Voir *Mém. Soc. Ling.*, VIII, 455. Le datif *cbatri* est encore à Limyra, nécropole est = Petersen, n° 154 (*ebẽⁿni : qupo : meti prⁿnav|até : uvihairi : cbatri : ehbi : plezziyeh|eye*).

la tombe commence comme *Ar^{m}pa* d'Yaghu = Petersen n° 24 (*Ipresida* ◇ *Ar^{m}pa* ◇ | *tideimi tubure* ◇). Voir la désinence *-σκος* dans H. et K., p. 15, n° 48, à Myra : Παρμενίσκος ὁ καὶ | Ἡραΐσκος, Ἀθηναγόρας ὁ καὶ Παρμενίσκος |..... Εἰρηναῖος Ἡραΐσκου, l. 18-20; *ibid.*, p. 16, n° 50, l. 14, Λεοντίσκος | Ζωσίμου; C. I. G., III, n° 4269^{d} (p. 1124), l. 7, Ἑρμαΐσκος Ἀπολλωνίου Λαοδικεύς, à Xanthus; et dans Hérodote, VII, 98, Κυβερνίσκος qui pourrait être maintenu = *Cuprlli*, Κύβερνις, à la condition de restaurer le nom suivant [Κοσ]σίκα, soit donc Κυβερνίσκος [Κοσ]σίκα : un très ancien copiste aura cru que la répétition de la syllabe *κος* était une faute et gardé seulement la désinence du premier nom[1].

7

= H. et K. [deuxième voyage], p. 20, n° 2 : « Pinara, Südwestabhang des Bachthales. Felsgrab im Holzbaustil, eine Thür mit einfacher Umrahmung, Inschrift unter der Rundhölzerdecke. In den Buchstaben vielfach Roth erhalten. »

ebê^{n}n[ë :] qupo : mëti : pr[^{n}na]va[të]...
emi hrppi : ladi ehbi : [se t]id[e]ime alad[ah] ali
avahari c....[a]day[ë?]

8

= H. et K., p. 22, n° 8 : « Tlos. In der verfallenen Moschee des Dorfes Düwer vermauert, jetzt in das Museum von Constantinopel überführt. Giebelstele aus Kalkstein, oben abgearbeitet, unten Bruch, Ränder etwas verstossen. Noch 0,44 m. hoch, 0,29 m. breit, 0,15 m. dick. — Das erste bisher bekannt gewordene Beispiel einer Grabstele mit lykischer Schrift. »

meqisttënë : ep-
tuvete : atli : eh
bi : sqquliyah : ti
deimi : sa ladi
ehbi : merimavay-
petënënch : tide
imi : se tideimi
ehbi : sqquliye.

[1] Voir sur *Cuprlli*, Babelon, *Perses Achéménides*, p. XCIII (au bas) et p. XCIX, et *Mém. Soc. Ling.*, VIII, 461, et IX, 527, note 3. Kretschmer (*Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache*, Göttingen, 1896) compare, d'autre part, *Koprlli*, c'est-à-dire *Cuprlli*, avec le Pisidien Κωβέλλις = Sterrett, II, 55, 59, 80, 41, en supposant que λλ sont pour ρλ par assimilation de ρ (p. 327, 298). Je n'en maintiens pas moins l'identité entre le chef lycien du temps de Xerxès, Κύβερνις ou Κυβερνίσκος, et le *Cuprlli* de la stèle xanthienne.

L. 4 : Il y a bien *sa*, au lieu de *se*, forme habituelle de la conjonction et qui se lit à l'avant-dernière ligne.

Les lettres sont bien gravées : le *s*, le *n*, le *q* sont ceux de l'ex-voto bilingue (*Mém. Soc. ling.*, VIII, 450); le *m* est plus anguleux, de même le *p*. Le *ë*, à la première ligne, est la lettre de Myra 4, à la sixième ligne celle de l'ex-voto bilingue.

Je réserve l'étude de ce curieux texte auquel il ne manque que peu de chose, à l'une des sections de la seconde partie de ce mémoire.

9

= H. et K., p. 29, n° 30, sur le plateau de Cyaneae : « Längs des oberen Randes des Sarkophagkastens verläuft unter einem sorgfältig ausgearbeiteten Eierstabe in einer langen Zeile eine lykische Inschrift, welche, völlig in der Erde versteckt, den bisherigen Reisenden entgangen war. »

ebë^{n}në : ẹzi : mene : ^{n}te : tuvetë : qudali
yë : murozah (:) tideimi : hrppidem.

10

= H. et K., p. 29, n° 31, au même lieu : trois lignes où revient deux fois la lettre particulière *ẹ* que j'étudierai plus loin. Ce texte est incomplet et illisible; le début peut avoir été *e[bë^{n}]ni qu[pa] [m]en adë.....*

11

H. et K., p. 30, n° 33 : « In der Ebene nahe dem Dorfe [Bellenkli] im Gestrüppe. Felsgrab im Holzbaustil, zweitheilig, eingeschossig, Inschrift auf dem Hauptbalken unter der Rundhölzerdecke. »

unuvëmiti pr^{n}navate
purihimrbbeseh tideimi
hrppi : ladi se tideime.

L. 2 : Les deux *b* n'ont pas de boucle supérieure; le *s* a la forme de la première variante, *Mém. Soc. Ling.*, VIII, 451, note 9, et le *p*, de la seconde variante (note 4).

12

= H. et K., p. 30, n° 34, toujours près de Bellenkli : « Auf

der Höhe des Berges. Ionisches Felsgrab, die Inschrift auf geglättetem Fels über der Façade, stark verwaschen.»

maqutav[a] pr^{n}navate [s?]ppeseh :
^{n}tato : atli : se ladi : se tideime.

13

= H. et K., p. 30, n° 35 : «Ebenda. Felsgrab im Holzbaustil, zweitheilig, einstöckig, von der Inschrift auf dem Hauptbalken über den beiden Thüren nur geringe Reste erhalten.»

[ebẽ^{n}nẽ : pr]^{n}navo : . . .

Autre fragment :

. . .rtu : mizrpprtahe.

Bien que l'*u* soit faiblement dessiné, je ne puis y voir un *a* et, convertissant le *r* de *rtu* en *a*, lire *[q^{n}tav]ata*, comme on me l'a suggéré. Abandonnons l'espoir de connaître là un hyparque de *Mithrapata*. Je sais bien que parfois des noms propres étrangers ont été écrits diversement, et nous avons pour le dynaste Artembarès les formes *Arttu^{m}para*, *Ertu^{n}pari*[1], et le dynaste Spp^{n}taza les formes *Spp^{n}taza*, *Asp^{n}taza*, à côté de l'orthographe habituelle suivie par Telmessus 3 et les légendes monétaires[2]. Ainsi *Mizrpatahe*, s'il était permis de lire de la sorte, n'aurait rien d'inacceptable et offrirait une correspondance digne d'attention de *th* = *z*. M. Krestchmer estime que le *θ^{r}* perse de *čiθ^{r}a* a pu passer dans l'écriture lycienne en se transformant en *zz* : «ci*θ^{r}*afrana» est devenu *Cizzapr^{n}na*[3], Τισσαφέρνης. D'ailleurs Ξανθίας est devenu en lycien non *Qssẽ^{n}thiya*, mais *Qssẽ^{n}ziya* (Rhodiapolis dans Petersen, n° 172), *qssẽ^{n}ziya | q^{n}tlapah : tideimi . . . . . qssẽ^{n}ziyaye*

[1] Sur Artembarès, voir *Mém. Soc. Ling.*, IX, 202, note 2, et 204, note 3. M. Six m'a signalé l'existence d'un statère portant non pas *[A]rtu^{n}pari*, mais *Ertu^{n}pari*, avec un *e* parfaitement clair.

[2] Telmessus 3 est une *rock-tomb* dont la situation est inconnue. Savelsberg ne l'a pas publiée; Deecke l'a étudiée, *Lyk. Stud.*, IV, p. 197, n° 11. Le maître du tombeau est *Te[vinezẽi : Spp^{n}tazah : asavozala | tideimi :*, l. 1, 2, 3. *Asp^{n}taza* est une légende monétaire inédite. *Spp^{n}taza*, par un *S* de forme particulière, est dans Hill, *Numism. Chronicle*, 1895, p. 27 et 28. *Spp^{n}teza* est dans *Monnaies lyc.* de Six, n°s 119-122, et Babelon, *Perses Achéménides*, n°s 468, 469 et 470.

[3] «Das erste Glied dieses Namens ist bekanntlich altpers, *čiθ^{r}a-*, avest. *čiθra-*, Nachkommenschaft. Die Lykier haben also den iran. Palatal mit ihrem *k* (= *c*), den altes *tr* vertretenden dentalen zischlaut ähnlich den griechen mit *zz* umschrieben.» (Kretschmer, *Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache*, Göttingen, 1896, p. 313, note 1.) Sur *Cizzapr^{n}na* = Tissapherne, voir *Mém. Soc. Ling.*, IX, 198, note 9.

l. 1 et 8), et à Myra 7 : *qllpasi qssẽ^{n}ziyah tid[eimi]*, l. 1 (= Petersen, n° 50)[1].

14

= H. et K., p. 32, n° 39 : « . . . Felsgrab in der Tschindam genannten Hügellandschaft südwestlich von Baghlydscha. . . . . » Ἡ σαρκοφάγος αὐτὴ κεῖται ἐν μικρᾷ κοιλαδί καλουμένῃ παρὰ τοῖς ἐγχωρίοις (τοῖς Τούρκοις) Τζίντα· παρὰ ταύτην εὑρίσκεται καὶ ἄλλη μικρὰ πεδιὰς, ἥτις ὀνομάζεται Γελῆ-μερι ἐπὶ τοῦ ὄρους Κράν-νταγ. Ἡ σύντομωτέρα ὁδὸς ἵνα φθάσῃ τις εἶνε ἀπὸ τοῦ ὁρμοῦ τοῦ Σεβέδου· ἀναβαίνει τις ἐντεῦθεν εἰς τὸ χωρίον Παϊντηριον (Φελλός) μετὰ μιᾶς περίπου ὥρας πεζοπορίαν ἐκ Παϊντηριου εἰς Πελεγκλῆ μία ὥρα καὶ ἐκ Πελεγκλῆ εἰς Τζίνταν μία καὶ ἡμίσεια ὥρα. Ἡ αὐτὴ ἀπόσ[τ]ασις εἶνε καὶ ἐξ Ἀντιφέλλου διὰ τοῦ χωρίου Αὐλὴ, καὶ μάλισ[τ]α σύντομωτέρα ἄλλη ὁδὸς εἶνε δύσβατος καὶ ἀνωφερὴς (Diamandaras[2]).

ebë^{n}në : pr^{n}navo meti pr^{n}nav
atë : ^{n}turpigaqo : thoi : tideimi ënë· arrppaquhe :
hrppi : ladi : ehbi : se tideime : ehbiye q^{n}tavata :

L. 2. J'ai suivi H. et K. pour la mention *^{n}turpigaqo* au lieu de *^{n}turigaqo*, que me donnait Diamandaras : le *p* est dans le premier interligne; peut-être était-ce une lettre oubliée qu'on a cherché à insérer après la gravure?

La fin de la ligne est dans la copie de H. et K., *arpppaquhe*, j'aime mieux Diamandaras qui a deux *r* et deux *p*[3].

Il n'a pas échappé aux éditeurs que *ënë arrppaquhe q^{n}tavata* des lignes 2 et 3 composait une phrase qui n'a de changé que le nom propre. Nous connaissions déjà les passages suivants :

b. Xanthus 8, l. 2.

merehi. . .| ënë : q^{n}tavata : qerigehe = le maître (étant) hyparque de Karikas.

[1] Myra 7 est incomplète dans Schmidt et par conséquent Savelsberg, II, p. 129, qui l'intitule *Kleines Bruchstück von Myra*. Le fragment auquel appartient le nom propre et qui complète si bien cette épitaphe, sert aujourd'hui de pierre tombale dans un cimetière turc où il fut retrouvé.

[2] C'est par M. Diamandaras que H. et K. furent renseignés (mai 1895) sur ce monument; le savant grec me fit l'honneur de m'adresser du site même, le jour de la découverte du sarcophage, en octobre 1894, une hâtive copie de l'inscription dont il saisit très bien l'importance historique : Σᾶς γράφω ἐκ Κυανέων (τῶν μεσογείων), me mandait-il; ἀμφιβάλλω δὲ ἀν λάβετε τὸ παρόν δελτάριον, δι' οὗ ἀνακοινῶ Ὑμῖν τὴν παροῦσαν λυκιακὴν ἐπιγραφήν. . . . . ἐν ᾗ μνημονεύεται ὕπαρχος τις τοῦ Ἁρπάγου. Plus tard, il m'en offrit le dessin, c'est une tombe isolée en chapelle gothique. La copie de l'inscription n'a presque pas de différence avec la copie autrichienne.

[3] Voir *Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 196 note 3, et 210 note 3.

c. Arneae (inédite), l. 5 et 6[1].

[Anonyme] *ënë peri. . .| q[n]tavata.*

Limyra 38 ou Tristomo (= Petersen, n° 112), l. 2.

qluvonimi. . .| ënë pericleh q[n]tavata.

Limyra 40 (nécropole est, l. 1 et 2).

qudrehila. . . ënë : pericleh | q[n]tavata[2].

Limyra 6, l. 3[3].

zetineri. . .| ënë : pericleh q[n]tavata = le maître (étant) hyparque de Périclès.

d. Port Sevedo (inédite), l. 2.

sbiceziyëi...| ënë : q[n]tavata : vataprddatehe = ...le maître [étant] hyparque d'Autophradate[4].

Le nom de *Thoi* suivi de *tideimi* (l. 2) devrait avoir la désinence du génitif; quelques inscriptions omettent de décliner certains génitifs : ainsi à Yaghu (= Petersen, n° 24), *Ar[m]pa | tideimi;* à Antiphellus (inédite[5]), *Uveze tideimi;* à Limyra 31, *Ep[n]quqa tideimi;* enfin H. et K., p. 17, n° 56, Ἐμβρόμου δὶς τοῦ Νηνιοις[6].

15

= H. et K., p. 33, n° 41, près de Dere-Agassy, à l'entrée nord de la vallée de Dembré, Lycie orientale : « Etwa 15 m., über dem Boden an senkrechter Felswand, zweitheilig, zweigeschossig. Inschrift unter der Rundhölzerdecke, die Buchstaben abwechselnd roth und farblos. Da bei der ungünstigen Lage der Inschrift ein Papierabdruck nicht herstellbar war, und dieselbe in unbequemer Lage mit dem Glase gelesen werden musste, sind uns trotz mehrstündiger Bemühung einzelne Buchstaben fraglich ge-

[1] *Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 232.

[2] Le dernier mot, bien que très effacé, a été lu par M. Arkwright.

[3] Voir *Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 193 et 194.

[4] *Mém. Soc. Ling.*, VIII, 465 et 466.

[5] Communiquée par M. Diamandaras.

[6] A Siména. Puisque la mention d'Ἐμβρόμου m'en fournit l'occasion, j'en profite pour constater que ce nom est plusieurs fois cité dans les inscriptions de H. et K. : le nominatif était Ἔμβρομος et non pas Ἔμβρομας, comme je le disais (*Mém. Soc. Ling.*, IX, 203, note 3) : Ἔμβρομος β' ὁ καὶ | Ζώσιμος, p. 16, n° 49, l. 12; Ἔμβρομος Εὐτυχέους, p. 16, n° 50, l. 17 (à Sura).

blieben; die Interpunktionen zumal liessen sich nur in wenigen Fällen bestimmt erkennen.»

ebe^{n}në : qupo : mene pr^{n}navatë qacbiya hrppi ladi ehbi se tide[i]|me : seine ^{n}tepitotu tiyenede quvati tice mei mene | [trk]kas tubidi se maliya eriyup(?)ama.

Sur la grande stèle il est fait mention de *qocbiya* (Est, 54), que M. Deecke regardait comme un nom propre, ou plus exactement comme le nom de *Qocbi* (Est, 7, 49) augmenté d'une désinence d'adjectif *-ya*. Ce savant traduit : *qocbiya : cumeziya* par *die Gaumannschaft von Chükbe.* (*Lyk. Stud.*, II, 329.) *Qocbiya* ou *Qacbiya*, c'est le même nom.

Les noms d'homme en *iya* sont assez nombreux, nous avons : *Qssë^{n}ziya* de Rhodiapolis, *Sideriya* de Limyra 19, *Eqeteiya* de Limyra 26, *Urttiya* de Myra 8, *Sqquliya* de Tlos, *Qupriya* de Cyaneae 1, *Qisteriya* de Pinara (inédite).

SECONDE PARTIE.

Mon but n'est pas de reprendre un à un les quinze textes que j'ai transcrits; il suffira de faire porter la discussion sur quelques-unes de ces inscriptions, afin d'en obtenir des informations intéressantes pour le déchiffrement général. Au reste je veux même revenir sur certains points insuffisamment traités dans mes deux derniers mémoires. Les sections de cette dissertation formeront autant de petites études séparées et sans lien entre elles.

Commençons par le déchiffrement d'une lettre.

I

La ressemblance des lettres 𐊗 et 𐊘 les a fait confondre par tous mes prédécesseurs : Schmidt substitua sans la moindre hésitation le second caractère au premier dans ses listes de mots[1]; Savelsberg, bien plus attentif à calquer sur l'original les inscriptions qu'il étudie, n'a vu dans 𐊗 qu'une simple variante graphique 𐊘[2]. Et pourtant la grande stèle et Xanthus 1, qui ont fait usage simultanément des deux lettres, sont très franches. Dès qu'il s'agit de certains mots, la stèle abandonne 𐊘 et inscrit nettement

[1] *Neue lykische Studien*, 1869, p. 62, 63, 72.
[2] *Beiträge*, I, 22.

𐤕. Le dessin ne permet pas de s'y tromper. Mais, pour nous convaincre de la réalité du fait de deux lettres distinctes, 𐤕 et 𐤔, nous avions besoin d'autres monuments; H. et K. nous les donnent, ce sont nos numéros 9 et 10.

Le n° 9 débute par les mots *ebẽnnẽ :* 𐤕*ezi* que, d'après mon alphabet (*Mém. Soc. Ling.*, VIII, 451), on ne lirait plus *ebẽnnẽ : ẽezi*, mais *ebẽnnẽ : fezi*. Cette valeur de *f* n'est, je me hâte de le dire, garantie sur rien : peu éclairé alors, je n'avais qu'un souci, distinguer les deux lettres, l'une voyelle, l'autre (celle-ci) consonne, mais je n'osais m'éloigner de la première et il me semblait qu'une soufflante pouvait être le développement consonnantique de *ẽ*. Ma solution reposait ainsi sur une conjecture, à savoir que *ẽ* = *eu*[1]. Puis une simple soufflante, comme le montre l'ombrien, termine le mot, tandis que 𐤕 suivi de *e* dans tous les exemples connus compose la syllabe initiale. D'autre part, un 𐤐 ou le *f* latin sont tout aussi inacceptables, car nous lisons *Cizzapⁿna* et nullement *Cizza*𐤕*ⁿna* (Tissapherne), *Sppⁿtaza*, *Aspⁿtaza* (Sphendasas), et jamais *S*𐤕*ⁿtaza*.

Toute seule, la nouvelle inscription ne nous donnerait pourtant qu'un exemple de plus d'un mot dont la première partie est 𐤕𐤉; mais ce mot est 𐤕𐤉*zi* qui semble être un doublet de T𐤉*zi* (= tombeau, dans Cyaneae 1 [2]). Donc nous soupçonnons que 𐤕 est un « t » *sui generis*. Remplaçant *fezi* par *ţezi*, nous retirons de notre nouvelle transcription un premier avantage qui est de constater que les six exemples de la stèle xanthienne ne sont pas du tout des mots isolés : ils sont à d'autres orthographiés avec T, ce que 𐤕*ezi* est à T*ezi*. En voici le relevé :

A. Face est, l. 2 et 3 : *seyesttebeli : punam*]. . . *ţereţere*[3].
= Tlos [Izraza], l. 5-7 : *seine : ti*. . .| *izraza tibei terⁿterⁿ*. . .| *punomadi*. . .[4].

B. Même face, l. 4 : *seţeţeris* = Rhodiapolis *b*, l. 7 : *seteteri : uhazata :*

C. Face sud, l. 42 : *qerëi : kastte terⁿ : tlahⁿ : erbbedi :*
= Tlos [Icuveti], l. 3 : *se* ⁿ*temlë kastte : teli : erbbe :*[5], où *teli* est un doublet de *terⁿ*, comme *atru*, *atro*, de *atla* (= personne).

[1] Sur la possibilité de la lecture *ei*, voir *Mém. Soc. Ling.*, IX, 209, note 3.
[2] Sur *tezi*, voir *Mém. Soc. Ling.*, IX, 222.
[3] Le dernier mot est sur un des nombreux fragments encore inédits et conservés au British Museum. On lit sur la même face, cette fois dans l'édition de Schmidt, l. 51, le mot *ţereţere* du début.
[4] Il s'agit de la longue inscription inédite communiquée par Benndorf et où j'ai déjà déchiffré les mentions de Pinara et de Cadyanda. Voir *Mém. Soc. Ling.*, IX, 206, note 6.
[5] Sur la stèle d'Icuveti, voir *Mém. Soc. Ling.*, IX, 202, note 2.

D. Nous lisons encore *ṭer* à la fin de la ligne 13, face nord (*erbbedi ⁿtube ṭer*) et de la ligne 33, face est.

Par notre transcription *ṭ*, nous restons en deçà de la vérité; mais comment se lisait cette lettre, c'est ce que nous pouvons seulement conjecturer, en admettant que *ṭ* ne soit autre que le Ϯ d'Halicarnasse = *σσ*, *ττ*, — le Ψ de Perga = *σσ*, — le *tsade* des Phéniciens interprété par l'oreille grecque, tantôt *σ* (*Σιδών*), tantôt *τ* (*Τύρος*).

Ce qui rend la question de *ṭerⁿ* plus intéressante, c'est qu'il existe de ce mot un homophone dont le sens est (ou paraît être) tout autre; je veux parler de *terⁿ* employé assez souvent par la stèle xanthienne, autant qu'il est possible de le savoir, avec l'acception d'« armée »[1]. Notre ignorance du lexique lycien nous empêche d'établir entre *ṭerⁿ* et *terⁿ* de ce même monument une relation telle qu'un helléniste pourrait le faire entre *σωρός* (« monceau », au figuré « multitude ») et *σορός* (« urne où l'on *rassemble* les os des morts »). Toutefois, le scribe xanthien s'applique visiblement à distinguer deux homophones, tandis que, n'ayant pas à parler des deux choses, le scribe du monument d'Izraza écrit simplement *terⁿ* sans adopter le *ṭ* de son collègue.

Pourtant il y avait *terⁿ* et *terⁿ*, comme en français il y a les *fils* (de tel homme) et les *fils* (d'une trame). Le lecteur ne s'y trompait guère. Le *terⁿ* de la grande stèle est si peu un mot nouveau que nous le revoyons à Pinara 2 à côté de l'ethnique *Trᵐmisⁿ*. Schmidt doit à cette dernière mention sa découverte de l'adversaire du roi Périclès, à savoir Artembarès, commandant des forces telmessiennes qu'il parvint à réduire; et quand, à Limyra 16, l'éminent savant relève la phrase : *ese pericle tebete arttuᵐparo*, il admet que le verbe *tebete* signifie « a vaincu, a mis en déroute[2] ».

Mais *tebete*, sur la stèle, précède *terⁿ* : ainsi, face sud, l. 39-40, *ese trbbënimi tebete terⁿ se | milasoⁿtrõ*, que Deecke traduit « und Trbböneme schlägt das Heer und den Melasuntra (etwa *Μελήσανδρος*)[3] ».

A la réserve du temps qu'il donne au verbe et de ses transcriptions de noms propres, je n'ai rien à objecter contre sa version.

[1] C'est aussi l'avis de Deecke, *Lyk. Stud.*, IV, 227.

[2] Voir *Mém. Soc. Ling.*, IX, 194, note 3. « Wir sind natürlich noch ausser Stande zu sagen, welche *engere* Bedeutung *teb* gehabt habe, wagen aber zu behaupten, dass ihm die *weitere* Bedeutung des *superare* innewohne, und einen Act bezeichne, an dem der Sieger Besiegten gegenüber kenntlich ist. . . . . » (Schmidt, *König Perikles*, dans K. Z., XXV, 451.)

[3] *Lyk. Stud.*, IV, 187. Cf. *Mém. Soc. Ling.*, IX, 202, note 5.

La même face sud, l. 43-44, porte : *ese qerëi tebete ter*^{n} | *se vaqsse pdd imi ëti zehi hboti CII uva*. Deecke traduit : « Und Chäroe schlägt das Heer und den Vaχssäpddeme, wobei am Tage (?) er tödtet 7 Leute », parce que CII lui rappelle le nombre d'hoplites (sept) terrassés en un jour par le fils d'Harpagus, selon son épigrammatiste (dixième vers grec)[1].

L'identité qu'établit Deecke entre *se*, conjonction traduite par les bilingues, et *ese* me paraît très douteuse; lui-même rend Limyra 16, *ese pericle tebete arttu*^{m}*paro*... par « als Perikles schlägt den Arttompara...[2] », suivant d'ailleurs l'exemple de Schmidt, dont voici la version : « nachdem als Perikles unterwarf den Artembares...[3] ». L'imparfait de l'indicatif, ou même le prétérit, est nécessité par le sens général, et je n'accepte pas l'idée que Tebursseli se construit une tombe, cependant que Périclès bataille contre Artembarès qu'il mettra tout à l'heure en déroute.

II

Le fondateur du monument découvert par H. et K. (mon n° 9) était un certain *Qudaliyë*, fils de Muroza. On peut se demander s'il ne serait pas le même que le personnage qui a acheté (?), *seyëni*[4], à Chukur Bagh une *tucedriya* (= Benndorf, p. 141, n° 103). Les noms en *ë* sont assez rares, il y a *Qssbezë* sur l'ex-voto bilingue, et *Utevë*, légende monétaire[5] : au génitif, *Qudaliyė* est *Qudaliyeh* (Chukur Bagh, l. 3). Voilà pour le sujet de la phrase, ou plutôt le déterminatif du sujet abstrait, *mene*.

Le verbe est naturellement terminé par *ë* = *tuvetë*. Ce mot était encore si rare en 1894 que j'écartais l'idée de son emploi au lieu et place de *pr*^{n}*navatë*[6]. Mais aujourd'hui nous lisons ce verbe neuf fois, ici, au n° 8, sur l'ex-voto bilingue, sur l'ex-voto de Putinezi[7], à Myra 4, à Myra de Petersen, n° 43, enfin sur la

[1] *Lyk. Stud.*, IV, 227. Cf. *Revue des Études grecques*, VII, 1894, p. 271, note 3. Voir, sur le nombre CII = VII, le présent mémoire, p. 56.

[2] *Lyk. Stud.*, IV, 188.

[3] *König Perikles*, 451.

[4] C'est une hypothèse de Schmidt que *seyëni* (il écrit *sejuni*) signifie *ἐωνήσατο*. Venant de citer *C. I. G.*, 4303 *h*[10] (*τὸν τάφον ἐωνήσατο Λαὶς...*), il dit : « Accedit quod in titulo Limyr. 8, 1 vocabulo *sejuni* vicinus est nominis *miitehi* (h. e. *πρόσλιμον, τιμή*) numerus plurativus, qui ultro nobis in memoriam redigit imprecandi formulam usitatissimam *ἐὰν δέ τις ἀγοράσῃ τὸ μνῆμα.* » Ceci pour justifier la proposition émise à la même page : « in quibus titulis aedificandi verbo *prúnavatu*, ni fallor emendi verbum *sejuni* substitutum est. » (*Comment. de nonnullis*, p. 8.)

[5] Babelon, *Perses Achéménides*, n° 467.

[6] *Mém. Soc. Ling.*, VIII, 456.

[7] *Mém. Soc. Ling.*, VIII, 456.

stèle xanthienne, face est, 51. Il doit, au n° 9, correspondre à *ἀνέθηκεν*. L'objet du verbe *ἀνέθηκεν* est *σ̓ήλην* (stèle xanth., face nord, 22) ou *σωματοθήκην*, *C. I. G.*, 4290. Ici *ẹezi*, précédé du démonstratif *ebë*^{n}*në*, et non pas ^{n}*te*, est l'objet de *tuvetë*. Schmidt a constaté que, lorsque au début d'une épitaphe, est inscrit le nom au régime direct, le démonstratif précède : l'inverse a lieu si ces mots suivent le verbe[1]. La présence du substantif *ẹezi* et du pronom démonstratif qui le précède dans le premier membre de phrase, prouverait à elle seule le bien fondé de mon assertion, à savoir que *ebë*^{n}*në ẹezi* est le régime de *tuvetë*.

Que signifie donc le petit mot ^{n}*te?*

Première surprise : c'est un substantif désignant la tombe; et deuxième surprise : contrairement à la loi de Schmidt, le pronom démonstratif, dépouillé de la désinence ^{n}*n*, précède ce substantif, alors que la position des mots après le verbe exigerait le contraire. Ceci a lieu dans Antiphellus 4, l. 6 et 7 : *mene tubeiti | mohoi huvedri tr*^{m}*mili : ebid alahadi ti ebei* ^{n}*te.*

Limyra 5, ligne 2, laisse voir que ^{n}*te* est bien un substantif, objet d'une phrase : *. . .ti* ^{n}*te hri-alahadi : tibe* ^{n}*te ti : hrppi-tadi tice. . .*

Je retire ma conjecture[2] que *ti* est l'adverbe de lieu; il vaut mieux y voir le pronom indéfini pris au grec et équivalent à *cbi mei* = quiconque autre; de là sa répétition avant chaque verbe (*hri-alahadi*, *hrppi-tadi*). Cette fois ^{n}*te* surgit dans les deux circonstances comme objet de la phrase. Ce n'est nullement dépasser les limites permises que de songer à identifier ce ^{n}*te* à ^{n}*tata*, ^{n}*tato*, ^{n}*tatu* des autres monuments, lequel mot désigne tout ou partie de la tombe.

Or Levissi traduit ainsi les trois premières lignes de son texte : (= l. 4-5).

ebë^{n}*në* ^{n}*tato mene pr*^{n}*navotë pulenyda. . . se dapara . . .*
τοῦτο τὸ μνῆμα ἐργασάντο Ἀπολλωνίδης καὶ Λαπάρας

seiye ti [e]seritadi tice ^{n}*tato ebehi. . .*
καὶ ἄν τις ἀδικήσηι τὸ μνῆμα τοῦτο

D'autres variantes de ^{n}*te* sont ^{n}*tene* (Tlos = *Mém. Soc. Ling.*, VIII, 456), ^{n}*tenë* (Sura, l. 5), ^{n}*tënë* (grande stèle, sud 8), enfin

[1] « Quando enim verbum, e quo sunt suspensa, praecedunt (pronomina *cbuínu* et *cbeija*), simul et ipsa nomen praecedunt, cui adjuncta sunt (e. c. *cbuínu gopu prínavatu*); quando autem subsequuntur, etiam nomini suo postponantur necesse est (e. c. *prínavatu gopu cbuínu*). Eandem legem etiam tertia observat pronominis demonstrativi forma *ebehi*. . . » (Schmidt, *Commentatio de nonnullis*, p. 8.)

[2] *Mém. Soc. Ling.*, IX, 216, note 1.

ⁿteto, s'il faut ainsi lire plutôt que *ⁿtato* à notre numéro 12, le mot étant effacé.

Prenons au mot le scribe de Levissi que *ⁿtato* = *τὸ μνῆμα*. Un certain nombre d'épitaphes grecques intitulent la tombe ainsi, ou bien *μνημεῖον*, littéralement « mémorial »; non seulement elles le font, mais encore elles inscrivent la phrase *μνείας χάριν*, *μνείας ἕνεκα*, *μνῆμης χάριν*, *μνῆμης ἕνεκεν*, par exemple *C. I. G.*, 4220, 4252 *c*, 4285, 4289, 4291, 4294, 4296, 4329; H. et K., p. 6, n° 17, et 26, n° 23.

Reproduisons H. et K., p. 6, n° 17, l. 18 = l. 4 (c'est une inscription bilingue) :

κατεσκεύασε τὸ μνημεῖ|ον καὶ τὸν ἀνδριάντα μνείας | χάριν.
= *instruxit mo|nimentum et statuam me|moriae causa.*

Et maintenant nous pouvons revenir à notre n° 9 : le mot *ⁿte* devant *tuvetë* est probablement employé adverbialement; ce sera le *μνεῖας χάριν* des épitaphes grecques : *ⁿte* est repris dans sa notion primitive de *mémoire* pour donner plus de force à *tuvetë*, car il y a lieu d'admettre que ce n'est pas son propre monument qu'élève Qudaliyë, mais celui en l'honneur de *Herpidémi* (*Hrppidem*[*eye*]?).

Si cela est fondé, *ëce* de Myra 4, qui précède le verbe *lati*, est aussi le mot *ⁿte* pris adverbialement = Limyra 14, *ⁿce* et ne peut se prêter à la traduction par *μόνους*[1]; Limyra 16, où *ëce* est inscrit, signifierait sans doute : *Tebursseli a construit* [*le trophée?*] *en mémorial, quand Périclès eut défait Artembarès et d'Embarès* [*le corps de mercenaires*[2]].

Cette curieuse inscription et deux autres encore plus courtes sont gravées au-dessous d'un tableau de bataille, morceau de sculpture fort remarquable. Dix guerriers en tout prennent part à l'action, casque en tête et lance au poing. Le héros est un jeune homme représenté dans l'attitude la plus martiale et se couvrant d'un bouclier rond plus grand que ceux des autres combattants[3].

La tombe (= Limyra 6)[4] est à une rangée inférieure, à côté de Limyra 1.

[1] Je ne l'avais admise (*Mém. Soc. Ling.*, IX, 220) qu'à défaut de meilleure indication.

[2] *tebursseli prⁿnavate | gasabala : ëce : ese : pericle | tebete : arttuᵐparo se ᵐparahe telëziyo.* Cf. Savelsberg, II, 40 : « Die obere Täburssäli-Inschrift. »

[3] Voir la planche contre la page 207 dans Fellows, *Lycia*.

[4] *Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 193-194.

III

Qui se serait jamais attendu à rencontrer dans une inscription lycienne, remplaçant *cbatri* dont le sens de « fille » est certain[1], le mot *tideimi*? A la vérité nous avions à Levissi et à Antiphellus 3, *tideime* au datif pluriel réunissant les fils et les filles des constructeurs = τοῖς ἔγγονοῖς, τέκνοις. Même en ce cas, on voit que l'homme avait repris la prédominance, en admettant que la gynécocratie décrite par Hérodote ait jamais régi la nation lycienne[2]. Cette fois, c'est plus fort! Meqisttënë, auteur de la stèle dont j'ai transcrit l'inscription au n° 8, qualifie sa femme de « fils de Petënëni »! Le fait est digne d'attention.

Le mot *tuhes*, nous le savions par l'ex-voto bilingue[3], est des deux genres, et c'est lui encore que nous rencontrons au pluriel pour désigner les neveux et nièces collectivement; ainsi à Kechiler[4],

ebẽnë : qupo : mene prnavatë
triyëtezi : sene piyetë
nëne : ehbiye : se tuhe III

où la troisième ligne est sur l'épitaphe voisine inscrite par le même Triendasis (*sene piyetë*) *ladi ehbi se tideime* (= γυναικὶ αὐτοῦ καὶ τέκνοις).

A Myra[5], nous lisons pareillement (l. 2) *hrpp-ëni : ehbi : se tuhe ehbiye.*

C'est bien encore le mot *tuhe* et non *tuhese*[6] qui se lit à Xanthus de Petersen (n° 11; cf. *Mém. Soc. Ling.*, VIII, 464), ainsi qu'à Limyra 31 :

[ὁ δεῖνα prn]*navate epnquqa tideimi hrppi*
[*nën*]*e se tuhe se muneite se qahbe*[7]

Sur le monument d'Icuveti nous trouvons (l. 2) *tuhesi*, mais

[1] *Mém. Soc. Ling.*, VIII, p. 455.
[2] Hérodote, I, 173. Voir *Muséon*, XII, 237.
[3] *Mém. Soc. Ling.*, VIII, 458.
[4] Tombes inédites. Voir *Mém. Soc. Ling.*, IX, 220, note 4. L'une de ces tombes, celle dont l'inscription se termine par le mot *tideime*, fut découverte par les Autrichiens. Cf. Petersen, p. 2, note 4.
[5] Petersen, p. 34, n° 45.
[6] *Mém. Soc. Ling.*, VIII, 458.
[7] D'après la revision de M. Arkwright.

ce doit être un nom propre, de même que le *tuhese* de Limyra 15; je traduis donc maintenant :

icuveti : pr^{n}navate : ipresidah tideimi [καὶ τοῦ δεῖνος]
tuhes ^{n}tatu atli se ladi ehbi tuhesi

« Icuveti a construit, d'Ipresida fils (et de N) neveu, le monument [pour sa] personne et sa femme Tuhesi. . . »;

ebë^{n}në : qupo : mëti : pr^{n} navatë : urss^{m}ma pr^{n}naziyehi icezi
ddavahomah : tuhes hrppi ladi ehbi tuhese

« Ce tombeau il a construit, Arsamès, (intendant?) de la maison, neveu de Ddavahoma, pour sa femme Tuhese[1]. »

Maintenant j'infère de la mention fréquente de *tuhes* et de *tideimi*, leur application habituelle à des hommes; ce sont des συγγενικά masculins qui néanmoins peuvent servir à désigner des femmes, et non des termes féminins détournés de leur rôle pour désigner des hommes. Si nous ne connaissons pas encore le mot spécial pour *nièce*, nous savons, et par l'ex-voto bilingue lui-même, le mot spécial pour « fille », et le texte de Kechiler nous laisse entrevoir le mot spécial pour « sœur ».

L'épouse de Meqisttënë porte un nom déconcertant en ce que l'harmonie vocalique n'y est pas observée : *Merimavay*[*e*] au lieu de *Merimevey*[*e*] ou de *Marimavay*[*e*]. Serait-ce un nom étranger, comme semble l'être celui de *Petënëneh* (l. 6)? nous n'oserons décider. Toujours est-il qu'un autre monument nous en donne la transcription grecque Μεριμαύα :

Telmessus (=*C. I. G.*, 4216)

Πολέμωνα | Εἰάσωνα Φαρνάκου, | Ὦλος Εἰάσων | τὸν ἑαυτοῦ πατέρα | καὶ Μεριμαύα[2] Σαμαυσδο | τὸν ἑαυτῆς ἄνδρα, | φιλοστοργίας ἕνεκεν | τῆς εἰς αὐτούς.

Bien curieux aussi est le nom (grec?) de *Sqquliya*, une fois au génitif, quand il s'agit du père de *Meqisttënë* (l. 3), et une

[1] J'ai comparé *Urss^{m}mi* à *Arsamès*, dans *Mém. Soc. Ling.*, IX, 207 : il y a eu des Arsamès en Lycie (Benndorf, n°s 51 et 52), tout comme des Pharnace (*C. I. G.*, 4203, 4216, 4303 i) et des Phraate (*C. I. G.*, 4199). — Au sujet de *tuhes*, Kretschmer s'est aussi demandé (*Einleit.*, p. 381, note 2) si ce mot n'avait pas pu être employé comme nom propre, vu les formes pisidiennes Τούης et Θουας?

[2] Le nom avait été lu Μεριμαύασα, par Moriz Schmidt, *Neue lyk. Studien* 1868, p. 43; Deecke, *Lyk. Stud.*, I, 129, n° 8; Kretschmer, *Einleit. in die Geschichte der griech. Sprache*, 1896, p. 315.

autre fois au datif quand il s'agit de son fils (l. 8); encore ce datif est-il *Sqquliye* avec omission de la désinence *ya*.

Le verbe suivant le nom propre au nominatif ne pouvait pas être *tuvetë* comme au n° 9, mais bien *tuvete*. Rien d'étrange ici, sauf cependant la place tout auprès du sujet d'un petit mot qui paraît être son attribut, et que je complète *epⁿ* : ce mot doit signifier *δὶς*, c'est la seule explication qui me semble admissible de cette dérogation à une règle de syntaxe[1] : *Meqisttënë epⁿ* = Μεγίσ͡τενις *δὶς*? étant considéré comme une seule dénomination qu'il y aurait eu par conséquent de l'absurdité à scinder.

IV

L'inscription de Kodaras (notre n° 4) présente de nombreux noms propres à divers cas : 1° au nominatif, *Qudara* = Κοδάρας, qui rappelle *Dapara* = Λαπαρας de Levissi, *Iyamara* de Rhodiapolis, *Qⁿtabura* de Limyra 6 et 29 (= mon n° 5), *Tubura* (Petersen, n° 24), ainsi que *Qudali* de Telmessus I et *Qudaliyë* de Chukur Bagh et de notre n° 9; 2° au génitif, Ὀσαιμιος, forme lycienne fruste *U* — : le nominatif Ὀσαιμις est comparable à Ἰμβιαιμις (= Benndorf, n° 40); 3° au datif, *ᵐMiye* (féminin), *Pttlezeye* (masculin), *Maᵐmahaye* (féminin).

Le nom de *Pttlezeye* était au nominatif *Pttlezëi* inscrit à Pinara 1.

Ἐπιτυ|νχά|νον|τος τ|οῦ Ὀρ|νίμυ|θου.
Pttlezëi sbicazah.

Malgré la pénurie de ce texte, Schmidt l'a admis dans une section de sa *Commentatio de nonnullis inscriptionibus Lyciis* (p. 9); mais il s'est borné à discuter laquelle est la meilleure de la leçon de Schönborn *altᵐi* ou de celle de Fellows, *Lycia*, pl. XXXVI, n° 10, *lezëi*? Le savant d'Iéna préféra la seconde, vu l'étrangeté de la leçon de Schönborn et étant donné les noms à même désinence et très certains, de *Tevinezëi* (Telmessus 3) et *Odⁿniyëi* (Limyra 20); nous ajouterons à la liste *Sbiceziyëi*, l'hyparque d'Autophradate [2], et le dynaste *Mutlëi*[3]. C'était déjà très bon. Plus tard Deecke remarqua sur la copie de Benndorf (p. 43, n° 18) le début du nom *ptt*[4] : que ne l'a-t-il accueilli, au lieu de conserver la leçon de Schönborn à peine modifiée, *altöe!*

D'après les textes de Telmessus, Limyra et Port Sevedo, la désinence *ëi* appartient à des noms au nominatif; il n'y a pas de

[1] *Mém. Soc. Ling.*, IX, 217.
[2] Voir plus haut, p. 31, n° 14, *d*.
[3] *Mém. Soc. Ling.*, IX, 209, note 4.
[4] *Lyk. Stud.*, I, 147.

raison de supposer un autre cas pour *Ptlezëi;* à tout événement, on n'a pas à admettre le datif, qui était (le monument de Kodasas le fait voir) *Ptlezeye.*

Si nous passons au grec de Pinara 1, nous constaterons en revanche deux génitifs, soit l'inverse de l'inscription de Kodaras qui donne d'abord un nominatif. Ἐπιτυγχάνοντος est en effet le génitif de Ἐπιτυγχάνων qu'on rencontre à Mylasa (Ἐπιτυγχάνων Δρακιντίδου)[1]. Le second nom est un nom propre purement anatolien (cf. Benndorf, n° 19), selon la remarque de Kretschmer qui signale la première partie d'Ὀρνίμυθου dans Ὀρνέπειμις (*Bulletin de corresp. hellénique*, X, 40) et constate que les noms grecs par Ὄρνις sont excessivement rares[2].

J'en infère que les deux noms du texte grec de Pinara 1 ne « traduisent » pas ceux du texte lycien; du reste, par la forme lunaire de l'*epsilon* et du *sigma*, comme par le Π, le grec ne remonte pas aussi haut que les inscriptions lyciennes prises dans leur ensemble.

Voilà où nous a entraîné un seul nom de l'inscription de Kodaras! La femme de notre Ptlezëi, en sa qualité de fille du constructeur, devait avoir sa mention à côté de celle de son mari; son nom est au datif, *Ma^{m}mahaye*, ce qui suppose un nominatif *Ma^{m}maha*. Deecke s'est trompé en n'accordant la désinence *-aye*, *-eye* qu'aux noms d'hommes au datif[3]. Il y a l'exemple du n° 4, celui du n° 8 (*Merimavaye*), *Ququeye*, *Quvataye* et *Plezziyeheye*, tous noms de femmes[4].

Ma^{m}maha a une forme grécisée Μάμα (dans Petersen 108 *a*), citée par Kretschmer. Et par ce nom, j'aborderai l'ingénieuse théorie du savant berlinois sur les « Lallnamen » usités tant en Lycie que chez les autres nations « sœurs » peuplant l'ouest et le sud de l'Asie Mineure.

Sans reproduire l'excellente dissertation de Kretschmer, traçons-en les lignes principales :

Quelques syllabes composent tout le bagage de l'enfant qui s'éveille à la vie : *ba*, *da*, *ma*, (*pa*), *na*, *ta*, (*ka*), *la*, *sa*, (*va*); 1re évolution, la syllabe se redouble : *baba*, *dada*, *mama*, *papa*, *nana*, *tata*, *kaka*, *lala*, (*sasa*), *vava;* 2e évolution, la deuxième

[1] Contoléon, Ἀνέκδοτοι Μικρασιαναὶ Ἐπιγραφαί (Athènes, 1890), p. 29.

[2] *Einleitung*, p. 324 et la note; cf. H. et K., p. 55, n° 80, Ὀρνεπεῖμιν Κινδυάπρου (l. 3).

[3] C'est du moins ce qui semble résulter de ce passage (*Lyk. Stud.*, I, 136) : « Weiblich sind ferner höchst wahrscheinlich die lykischen Städtenamen auf *-a*, und zwar wegen ihres Dativ-locativs auf *-e* (s. oben *more*), während die Masculina auf *-a* im Dativ *-aĩã* haben : s. *ẽiamaraĩã* (= Rhodiap. *b*, 1); ebenso *adadinaĩa* Lim. 14, 2; *soχenaĩã* (St. X. O. 63-64). » Le nom inexpliqué *Suqinaye* est ainsi d'office rangé parmi les noms d'homme!

[4] Les trois derniers noms sont dans Petersen, n°s 155, 150 et 154.

consonne se redouble, elle aussi : *mamma*, *pappa*, *nanna*, *tatta*, *kakka*, *lalla*, *sassa*; 3e évolution, la consonne initiale tombe : *aba* et *abba*, *ada*, *ama* et *amma*, *appa*, *anna*, *ata* et *atta*, *akka*, *assa*. Parfois à la voyelle *a* est substituée une autre voyelle, et l'on a *duda*, *susu*, *nonna*, *ninni*, *titti*.

Eh bien! les « Lallnamen » forment un nombre respectable de noms de personnes distribués dans les districts occidentaux et méridionaux de l'Asie Mineure et concourant, avec les désinences des dénominations ethniques ou topiques à imprimer aux langues de ces divers peuples un même air de famille. Que nous parle-t-on d'idiomes lycien, lydien, carien, mysien, comme s'ils étaient étrangers les uns aux autres! En réalité c'est partout la même langue, l'anatolienne, vu que ce que l'on constate dans une partie de la vaste péninsule est vrai ailleurs. Les membres de cette grande famille n'oublièrent jamais totalement leur parenté commune; tandis qu'au nord, Mysiens, Lydiens, Cariens, se réunissaient au même foyer religieux[1], des traditions opposaient à cette fédération celle des Lyciens, des Pamphyliens et des Ciliciens[2]. Ce sera l'honneur du professeur Kretschmer d'avoir assis sur de bonnes bases cette affirmation que (Bithyniens et Phrygiens, peuples venus du dehors et de langue indo-germanique, étant mis à part) l'Asie Mineure est une nation ayant ses mœurs et sa civilisation propres, comme l'Égypte et la Grèce[3]. Il reste à achever la démonstration par la comparaison de deux dialectes de cette langue anatolienne, à savoir le lycien et le carien : malheureusement, le déchiffrement des inscriptions cariennes[4] est peu avancé; et puis parenté n'est pas identité : le portugais, par exemple, n'est pas de l'espagnol; ne nous attendons pas à ce que le carien ne diffère du lycien que par l'écriture, et que les mêmes

[1] Hérodote, I, 171.

[2] Théopompe, fragm. 111. Cf. Hérodote, VII, 91; Pline, *H. N.* V, 26. *Mopsueste* aurait été un centre religieux analogue à *Mylasa*?

[3] « Wir können die nichtindogermanischen Völker Kleinasiens geographisch in zwei Gruppen teilen, eine westliche, aus Karern, Lydern und Mysern bestehend, und eine östliche, Lykier, Pisider, Isaurer, Lykaonier, Kilikier und Kappadokier umfassend; zwischen beide Gruppen haben sich keilförmig die Phryger und die ihnen nachfolgenden Bithyner hineingeschoben. —

« . . . In einem Ergebnis jedoch scheinen sie mir durchaus auf dem rechten Wege zu sein, zu welchem ich selbst unabhängig und gleichzeitig gelangt bin, dass wir es in Kleinasien von dem Phrygern abgesehen weder mit indogermanischen noch mit semitischen Stämmen zu thun haben, sondern mit einem *Volkstum sui generis* . . . » (Kretschmer, *Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache*, Göttingen, 1896, p. 370 et 392.)

[4] Elles ont été réunies et étudiées par le professeur Sayce, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, vol. IX (1887), p. 123-154. Voir pour d'autres publications de ces textes, le livre de Kretschmer, p. 376 et suiv.

termes de parenté aient été employés dans les deux langues. Il suffit actuellement de constater le très grand nombre de noms propres d'hommes et de lieux qu'elles possèdent en commun, et que dans cette liste les « Lallnamen » signalés par M. Kretschmer occupent une place en quelque sorte prépondérante[1].

V

La seconde phrase de l'inscription de Kodaras commence par les mots *si piy* (lacune) *mlo : ⁿnazi ebëⁿnë ⁿtatu.* Nous suppléons facilement la petite lacune par *piyetë*, en nous guidant sur Xanthus 1, l. 5 et 6; Antiphellus 4, l. 2; Kechiler, l. 2; et Sedek-Yaïla = Benndorf, p. 128, n° 100. Ce dernier texte n'est pas très lisible dans la copie publiée, mais M. Arkwright l'a revisé sur place, et sa copie ne laisse rien à désirer. Voici cette inscription d'ailleurs très courte :

ebⁿnë : qupo : mën-adë : qrehënube : së piyëtë : vaziyeye
sey-ëni : se piyetë : miⁿti : ⁿtavoto.

A Xanthus 5 *c* (= Savelsberg, II, pl. III), ce n'est pas le constructeur même du sarcophage, et par constructeur j'entends ici parler de l'homme qui se fait élever un tombeau, ce n'est pas Payava (*Xanthus 5 a* = Savelsberg, II, 192[2]) qui accomplit l'acte exprimé par le verbe *piyetë*, mais un autre personnage, le satrape perse Autophradate[3] :

(Xanthus 5 *c*) : *ebeiya : qruvata : meiy[en]e piyetë : vat[apr]data : qssadrapa : pa[rzz]|a . . .*

Je suis d'avis que ce verbe, s'il ne signifie pas « inaugurer solennellement », rend du moins une idée voisine, peut-être « prescrire », « commander », « ordonner »? M. Deecke traduit *sei piyëtë piyatu* d'Antiphellus 4 par « und sie bestimmten als bestimmte »[4].

[1] Kretschmer, *Einleitung*, ch. x : Les langues de l'Asie Mineure, p. 289-400. La section des « Lallnamen » occupe les pages 334 à 357 : c'est une liste de noms propres tirés des inscriptions grecques des diverses provinces : l'onomastique lycienne y est mise à contribution.

[2] Le texte porte *payava : manaqine : prⁿnavate : prⁿnavo : ebëⁿnë.* Ce nom de *Payava* accompagné de la qualification de *fils d'Ed . .* (=? *Edriyeuseh.* Cf. Icuveti, l. 5 *qalqqa : edriyeuseh*ⁿ) est encore à Xanthus *b* : un simple artiste autorisé à signer son œuvre n'aurait pas ainsi prodigué son nom avec tout le luxe de renseignements sur sa personne.

[3] Sur le nom d'Autophradate, voir M. Six, *Monnaies grecques, incertaines et inédites* (*Numismatic Chronicle* 1894, vol. XIV, 3ᵉ série, p. 329-330) et *Mém. Soc. Ling.*, VIII, p. 465-466 (notes 2 et 1).

[4] *Lyk. Stud.*, IV, 209. L'exemple de Sedek montre que *piyëtë* n'est qu'une variante de *piyetë*, et non la 3ᵉ personne du pluriel.

Il y a en effet un rapport étrange entre ce verbe et le latin *piā-re*, et *piyatu* ressemble à latin *piātum*[1]. Serait-il question d'un acte religieux?

Quoi qu'il en soit, un personnage dénommé non plus *Qudara*, mais *Mlo^{n}nazi* « sanctionne (?) ce monument pour Ptlezëi et sa femme M. sa fille (à lui) et ses enfants ».

La copie autrichienne a deux points entre *mlo* et *^{n}nazi* : je ne crois pas qu'il faille en tenir compte, et ce doit être de simples accidents de la pierre, comme le fait s'est produit ailleurs, par exemple à Limyra 6, où les noms de *Luso^{n}trah^{n}* et de *Zetineri* sont morcelés. Le suffixe *zi* a été remarqué depuis longtemps à la suite des ethniques *Surezi*, *Sppartazi*, *Veh^{n}tezi*. Le radical serait *Mlo^{n}na* ou même *Mlo-*, probablement Μλας qui entre dans le nom de la cité de *Mlaundos*, plus tard *Blaundos*, *Bla-udos* (= la ville de Mlas?) : Comparez *Ecatamla* qui sera devenu Ἑκατομνας et Ἑκατομνος[2].

Si *Mlas* était une divinité, *Mlo^{n}nazi* s'interpréterait donc par « le dévot à Mlas », c'est-à-dire Kodaras, car il est manifeste que les deux mentions se rapportent à la même personne; et aucune n'expliquant *Mlo^{n}nazi*, il faut supposer ladite appellation bien connue du lecteur lycien, comme seraient Σαρπήδονιος, Βελλεροφοντείος, Ἰοβατείος[3].

Maintenant je fais un pas de plus et je découvre dans Μλας une forme écourtée d'un nom de divinité, de même que Πισας est sans doute une forme abrégée de Πιξώδαρος[4]. Ce nom, une inscription grecque depuis longtemps connue (= *C. I. G.*, 4315 *b*; Petersen, n° 126, Tombe de Limyra), le livre en sa seconde ligne; voici cette épitaphe :

Ἀρμαπίας ἠργάσατο ἑαυτῶι καὶ τῆι γυναικὶ καὶ τοῖς υἱοῖς καὶ τοῖς οἰκείοις.

ΕΛΜΙΔΑΥΑΙ *καὶ* ΜΛΑΑΥΣΕΙ *καὶ* ΜΟΡΝΑΙ

L'*iota* n'est pas souscrit au datif, mais il l'est dans le milieu du nom ΜΛΑΑΥΣΕΙ : autrement dit, la chute de la fricative a rapproché les deux voyelles α. L'écriture lycienne plus conservatrice que la grecque, puisqu'elle tenait toujours au *digamma*, à la

[1] Ces rapprochements sont de Deecke.

[2] *Hécatos* est un des noms d'Apollon; le nom rappelait le Ζηνοποσειδῶν des Cariens, soit deux noms de divinités distinctes accolés? Sur Βλαυδος, voir Kretschmer, *op. laud.*, 306.

[3] H. et K., p. 22 et 23, n°s 9, 13, 14; *C. I. G.*, n° 4969 *d*, p. 1124. Cf. H. et K., p. 2, n° 6 Φλ. Ἀννιον Χρυσόβιον où le dernier nom a l'air d'être un dérivé de Χρυσοβις ou Θρωσιβις = *Crzzubi* (Arneae), *Trzzubi* (Limyra 13).

[4] Kretschmer, p. 318.

lettre *h*, à l'*y* de liaison, ainsi qu'aux formes archaïques des autres lettres, a « habillé » ce nom propre, *Mleyeusi* dans l'inscription de Limyra (= Petersen, n° 155). Donc Μλααυσει est pour Μλαιαυσει. (Cf. ἡρῶιον, *C. I. G.*, 4259; Benndorf, n° 29.)

Tant qu'on ne connaissait que l'épitaphe grecque, on pouvait croire que les trois noms de la seconde ligne désignaient les οἰκεῖοι d'Harmapias. En Lycie, les οἰκεῖοι n'étaient pas des esclaves[1]; ils se construisaient des tombes particulières où ils n'admettaient que des membres de leurs propres familles; c'étaient probablement des tenanciers d'un riche seigneur, et leur réunion composait à la longue des dèmes qu'on trouve mentionnés un peu partout.

On n'apercevait pourtant pas clairement le motif qui avait déterminé Harmapias à nommer trois οἰκεῖοι, lui qui ne nous donne pas les noms de sa femme et de ses fils (υἱοῖς, non τέκνοις): a-t-il voulu favoriser non pas tout le groupe de ses tenanciers, mais trois de ces gens qui lui étaient particulièrement chers? Quelle énigme!

Et surtout maintenant que dans une autre inscription également de Limyra, qu'ont découverte les Autrichiens, les mentions en cause ont trouvé place et dans le même ordre! Là il semble bien qu'Helmidavas, Mlaausis et Mornas sont des justiciers à qui le violateur de la tombe rendra compte de sa conduite. Dans ces conditions, et puisque l'inscription du monument d'Harmapias est complète, sauf une légère lacune, je ne vois d'autre issue que de prendre les trois noms comme ceux de divinités domestiques dont les statuettes étaient installées dans la tombe à côté des morts de la famille. Ces mêmes divinités étaient, du reste, communes à la famille d'Harmapias et à celle de Tilmezi, l'auteur de la nouvelle inscription.

Voici cette inscription publiée dans Petersen, n° 155 :

ebënë qupa mëti pr^{n}navatë tilmezi zaho|mah tideimi hrppi ladi ehbi ququneye | se tideime ehbiye se uve : ti hrppi-toti tice(,) mëne | tubidi hpp^{n}ter[us] mohoi se maraziya mi^{n}taha | hl^{m}mideve mleyeusi mur^{n}na[2].

En août 1893, M. Diamandaras, qui ignorait que cette inscription était publiée, me fit l'honneur de me communiquer sa copie. Son texte assez lisible dans l'ensemble, ne laissait pas que d'offrir de capricieux mélanges de lettres, *comme si on l'eût fait exprès!* Au lieu de *pr^{n}navatë tilmezi zaho|mah* que je donne plus haut (l. 1),

[1] « Das... Wort... wird hiernach nicht « Sclave » bedeutet haben, sondern eine höhere Stellung, wie etwa diejenige Kretischen οἰκεύς nach dem Gortynischen Gesetze war. » (Deecke, *Lyk. Stud.*, II, 321.)

[2] Cf. *Mém. Soc. Ling.*, IX, 224 et note 2.

il y avait *pr^{n}notilatë^{n} pilumeziïzvio*|. J'eus la clef du mystère par une communication d'un autre explorateur qui a le coup d'œil infaillible, M. Arkwright. J'appris par lui que, sous les lettres alternativement vertes et rouges de cette inscription, en existait une plus ancienne : c'est une façon de palimpseste, et dès lors tout s'explique! Ce qu'il y a d'intéressant, c'est la possibilité de relire le texte primitif; le résultat de l'étude qu'en a faite le savant anglais est assez inattendu : il a retrouvé le même texte que celui présenté par les lettres coloriées, seulement un peu plus court. Le nom de Tilmezi, notamment les deux premières lettres, lui est apparu. Voici sans doute ce qui s'est passé : Tilmezi fit inscrire son épitaphe qui consistait en trois lignes et avait pour dernier mot *muhoi* (non *mohoi*). A une date ultérieure, des dégradations s'étant produites, les descendants de Tilmezi restaurèrent l'inscription et ils la complétèrent par les mots *se maraziya mi^{n}taha hl^{m}mideve mleyeusi mur^{n}na.*

Je ne veux pas quitter ce curieux monument sans rouvrir le débat sur l'identité de *Mur^{n}na* et Μόρνας avec Marnas, dieu de Gaza. M. Six m'objecte que l'origine termile du dieu n'est appuyée sur rien, tandis que l'araméen suffit à expliquer son nom : ce serait *maran* = « notre seigneur », et cela nous éloignerait de la Lycie où il est peu probable que l'onomastique syriaque ait fait des incursions. Mais, répondrai-je, sans qu'il soit nécessaire d'adopter la théorie de Saint-Martin, nous devons faire une place à l'élément sémitique, et araméen particulièrement, car c'est à Limyra qu'a été découverte l'inscription araméenne du ve siècle étudiée dans le *Journal asiatique*[1] (1888, xii, p. 508-510) par notre regretté confrère James Darmesteter. Je ne renonce donc nullement à mon identification, mais seulement à ma première explication.

VI

Une inscription qu'on ne connaissait que par Schönborn et dont il manquait le début de chaque ligne, Limyra 36 (= Savelsberg, II, 100), a été retrouvée à peu près intégralement dans la nécropole orientale de la grande cité lycienne, par M. Arkwright. L'explorateur anglais a été contraint de faire enlever une quantité considérable de terre qui cachait cette tombe jusqu'au seuil de la porte. Voici le texte qu'il a copié, et qui, étant donné les lacunes comblées aujourd'hui, peut être considéré comme inédit :

L. 1. *** *ati : pr^{n}navate hrppi ladi : ehbi : mene ^{n}tepi-toti eb^{n}në : se lado ehbi*

[1] L'inscription araméenne est dans Petersen, p. 69, n° 140.

L. 2. ***pruma***u se qavarttu : seiye ti : eseri-tadi : tice qupa ebehi : tibete alahadi*

L. 3. *tice tiye : se qttadi : tice hruttla ebeiya : me ttlidi : ëni klahi ebiyehi : nu*^{n}*tota*

L. 4. [*o*]^{m}*m*[*o*]*ma : uva se niyepi zalatu : se ttiti : ëni klahi ebiyehi : r*^{m}*mazata : qhthase : ada : <* :

L. 5. *seve trbb-alahati : tava*

Savelsberg suppléa à la première ligne un mot *ënë* qu'il emprunte à la formule *ënë periclehe q*^{n}*tavata*. Ce n'aurait pas été trop mal s'il avait interprété *ënë* par « seigneur » au lieu de « dieses [Grab] ». Actuellement nous constatons que le verbe *pr*^{n}*navate* était précédé d'un nom propre, sujet de la phrase; mais les trois premières lettres du nom ont péri.

Au lieu de *se qavarttu* de la deuxième ligne, Schönborn donnait *useqai : rttu*, dont Savelsberg ne put rien faire. Vient ensuite une phrase employée par Levissi et Antiphellus 3, et coupée par une troisième lacune. Savelsberg suppose : *säijäti : äsäritadi : tikä k*$^{\varsigma}$*upa : äbähi : tibätä alahadi* [*tikä : tibä : hrppi*]*ttadi : tikä hruttla äbäija*[1], « und wenn dann (jemand) verletzt etwa dieses Grab, oder einen andern bestattet hat [etwa oder weg-]macht etwa diese Schrift. . ». Deecke donne (*Lyk. Stud.*, IV, 215) *säeiä te : äsäpetade : tekä χopa : äbähe : tebä tä alahade* : [*tekä tebä : ntäpe*] *tade : tekä hrottla : äbäeia*. . . . ,[2] « wer immer etwas herausthun sollte etwa aus der Gruft derselben (?), oder (sie) in etwas beschädigen sollte [etwa, oder hinein] thun sollte (jemand) etwa in Grabstätte diese, ... ».

Savelsberg et Deecke découvrent dans *nu*^{n}*tota* (que le second de ces savants unit à *o*^{m}*moma* = drachmes?), une expression numérique, *neunzig* pour Savelsberg, 9,000 pour Deecke.

A la ligne 4, Deecke a la sagesse de renoncer à interpréter *vasäneiäpe*. (*Lyk Stud.*, IV, 185, n° 3.) Savelsberg est moins circonspect; à la vérité il ne propose aucune traduction, mais il se demande si, par hasard, *p* ne serait pas *h*, et si, dans ce cas, *vasänijähi* ne serait pas le pluriel d'un mot *vasäni* (qui reste à découvrir), comme *prinäzijähi*, *οἰκεῖοι*, était le pluriel de *prinäzi*, etc. (II, 102.) N'insistons pas.

Donnons-lui gain de cause pour sa leçon *ramazata* (:) *k*$^{\varsigma}$*t*$^{\varsigma}$*t*$^{\varsigma}$*asä* confirmée par la nouvelle copie, tout en faisant des réserves au sujet de sa traduction *silbergeschlagene* (II, 103). Deecke voit dans *rmmazataχθθasä* le substantif *rmmazata* au pluriel neutre = deniers (?), le nombre *aχθθa* = huit (?), enfin la conjonction *sä*

[1] Il convient d'employer la transcription propre à Savelsberg, quand il s'agit de reproduire son texte.

[2] Je néglige un petit mot *te* imprimé entre le second et le troisième; c'est un *lapsus* évident.

qui réunit *ada* au reste de la phrase «(und er giebt.....) Silberlinge 8 und (eine) Ada.» (*Lyk. Stud.*, IV, 185, n° 3.).

Le chiffre qui suit le mot *ada*, et la ligne 5 n'étaient pas connus.

Reprenons le texte où il nous est présenté les démonstratifs *ebⁿnë* (l. 1), *ebehi* (l. 2), *ebeiya* (l. 3), *ebiyehi* (l. 4). Le premier de ces mots doit signifier *celui-ci*, c'est-à-dire le maître du tombeau, vu la facilité de traduire *mene ⁿtepitoti ebⁿnë : se lado ehbi*, par «on ensevelira *celui-ci* et sa femme[1]». Au lieu de *ebënë* : *qupo* qui sont les premiers mots de tant d'épitaphes, nous lisons à Sedek Yaila (= Benndorf, n° 100) *ebⁿnë qupo*[2]. Il suit de là que *ebⁿnë* est une variante de *ebënë*, et Sura l'emploie devant un substantif dans un passage analogue à celui de Limyra 36 : *mete ⁿtatuti | ebⁿnë hoto se lado* = «on ensevelira cet homme et (sa) femme[3]». M. Deecke a tort d'admettre un accusatif féminin en *ë*, ce qui l'oblige à traduire *hoto* par le féminin «personne», comme si la déclinaison lycienne distinguait les genres! A Limyra 13, le savant allemand apercevait *ebⁿnë*, l. 2 [*mene ⁿtepi*] *toti ebⁿnë ebei*, qu'il rendait «[hier hinein] thun sie sie dieselbe[4]»; une erreur qu'il partageait avec Schmidt[5] et Savelsberg[6] l'encourageait à persister dans cette voie[7].

Comme *ebënë*, les mots *ebehi* et *ebeiya* sont traduits dans les bilingues par les mêmes correspondants :

Antiphellus 3.

ebëⁿnë prⁿnovu..... = τουτὶ τὸ μνῆμα.

Levissi :

ebëⁿnë ⁿtato....., *ⁿtato ebehi* = τοῦτο τὸ μνῆμα, ... τὸ μνῆμα τοῦτο.

[1] «Sequuntur (scilicet verba *mene ⁿtepituti*) accusativi duo..... quorum priore perspicuitatis caussa nomen conditoris repetitur, idque more, ut videtur, solito. Nam idem in titul. Limyr. 5, 1; Myr. 6, 1, 2; Antiph. 4, 5, factum videmus, neque abhorrent aut Limyr. 36, 1, ubi *ebúnu* (sic : *i. e.* ἑαυτὸν) ad sepulcri auctorem respicit, aut Limyr. 12, 2, ubi voc. *kámis* [= *cᵐmis*], h. e. τοῦς προδηλουμένους, *C. I. G.*, 4264, una comprehenduntur omnes, quibus inferendi jus esse voluit conditor.....» (Schmidt, *Commentatio de nonnullis*, p. 19 et 20.)

[2] *ebⁿdë* est une faute de l'éditeur; l'avant-dernière lettre est bien un *n*, selon M. Arkwright qui a recopié l'inscription.

[3] Savelsberg, II, pl. II. Petersen, n° 81.

[4] Deecke, *Lyk. Stud.*, IV, 213, n° 23.

[5] *Commentatio de nonnullis inscriptionibus Lyciis*, p. 15.

[6] *Beiträge*, II, 78.

[7] Il traduit la première ligne de Limyra 13 façonnée par Schmidt : «Diese Gruft hier baute sich *Znoba*, des *Pomaza Tochter*» (*Lyk. Stud.*, IV, 213), et il soupçonne que *Znobä* aurait pour forme grécisée Ζηνοβία.

Limyra 19 :

ebeiya eravaziya . . . . . = τὸ μνῆμα τό δε . . . . .

Notez qu'ainsi que pour *mene* et *sene*, il existe une forme tout à fait simplifiée du démonstratif : *ebe*, *ebë*. A Port Sevedo, l'épitaphe débute par *ebë* (*ebë pr*^{n}*navo*) : rien ne prouve que ce soit le radical du mot, et, en tout cas, les suffixes ne paraissent pas donner des nuances de sens appréciables pour nous[1].

Limyra 36 livre une phrase dont nous relevons le début à Levissi et à Antiphellus 3 : c'est la phrase commençant (l. 2) par *seiye ti* et se terminant (l. 3) par *hruttla ebeiya*.

Voici ce que nous apprennent les bilingues :

Levissi (l. 2 = gr. l. 5).

seiye	*ti*	*seri ta* | *di*	*tice*	*ⁿtato*	*ebehi*	. . . . .
καὶ ἄν	τις	ἀδικήσηι		τὸ μνῆμα	τοῦτο	. . . . .

Antiphellus 3 (l. 3 = gr. l. 6).

seiye	*ti*	*edi*	*tice*	*mëtë*	. . . . .
ἐὰν δέ	τις	ἀδικήσηι ἢ ἀγοράσηι		τὸ μνῆμα	. . . . .

Le *seri-tadi* de Levissi est sans doute l'*eseri-tadi* de Limyra 36 ; nulle difficulté dès lors pour traduire la première partie de cette phrase « un quelconque usurpant d'aventure ce tombeau[2] ».

Probablement le verbe *edi* d'Antiphellus a une signification plus étendue que *eseri-tadi*, étant donné la glose, ἀδικήσηι ἢ ἀγοράσηι, qui dénonce le sacrilège comme disposant d'une chose ne lui appartenant pas, soit en l'affectant à son service, soit en l'aliénant à la place du légitime propriétaire. Il se trouvait des acheteurs de tombes; ainsi *C. I. G.*, n° 4212, Σησάμας κεραμεὺς ἐωνήσατο . . . . . = n° 4278 *h*, Τὴν ϖυαλίδα ἐωνήσατο Κλ. Εὐτύχης ἑαυτῷ . . . . . = n° 4288, Τὸ μνημεῖον Ἐπαφροδίτου — ὃ ἐωνήσατο διὰ τῶν ἐν Μύροις ἀρχείων ϖαρὰ τῶν σὺν Ἀρχισολίσῳ καὶ Ἀλεξάνδρῳ Μυρεῖ. = n° 4303 *h*[10], Τὸν τάφον ἐωνήσατο Λαῖς Ἀπολλωνίου Καυδύεισσα ϖαρὰ Καυδυέων τοῦ δήμου ἑαυτῇ καὶ ἀνδρὶ καὶ γαμβρῷ καὶ τέκνοις.

Ce mot *edi* paraît être une simple variante de *adi* et *adë*, et en ce cas, nous devons constater qu'il n'est pas toujours pris en mau-

[1] Nous avons aussi les formes *ebëhë*, *ebeho*.

[2] Sur *ti*, voir plus haut.

IMPRIMERIE NATIONALE.

vaise part. A Myra 5, le scribe attribue l'acte exprimé par ce mot au maître de la tombe :

qupo ebẽⁿnẽ mẽn adẽ hriqᵐma nẽne
= le tombeau celui-ci, il (fait)? Erigomas (pour) les sœurs

ehbiye .....
siennes .....

Cependant le verbe reparaît plus loin, et cette fois attribué à l'usurpateur éventuel *adi mẽyẽ tice .....*, *mene ..... koⁿti .....*!

Ce qui rend ce dernier passage important, c'est l'adjonction au verbe d'un complément direct: *qttbo*, car il y a *adi mẽyẽ tice qttbo tis ⁿce.....*

Nous revoyons *qttbo* immédiatement avant *adi* à Limyra 20, l. 2, *alahadi tice se qttbo adi*. Ces deux mots sont sur le point de n'en faire plus qu'un, comme le κακοργήσι de l'inscription pisidienne *C. I. G.*, 4380 *t;* et en effet, à la grande stèle, face est, l. 10, et à Rhodiapolis *b*, l. 2, ils se résolvent en *qttbadi*, et à Limyra 36, avec un degré d'altération de plus, en *qttadi*.

Limyra 36, comme Limyra 20, associe *alahadi* et *qttbadi*, *qttadi* (= *qttbo adi*). Tout ce paragraphe peut dès lors s'interpréter : « quiconque *usurperait* ce tombeau, ou l'*ouvrirait* (?) pour qui que ce soit (?) et *maltraiterait*[1] cette inscription (?), celui-là sera tenu de compter..... »

Mais que peuvent bien dire ces mots qui terminent l'inscription, après la mention des cinq adas dont le profanateur doit compte, *sevẽ trbb alahati tava?*

Nous revoyons là le verbe *alahadi* à un autre temps, probablement au futur, et analogue à *ⁿtepi toti*. participe présent *ⁿtepi tadi*. Si la conjecture est juste, nous devrions trouver une forme : *alahoti :* encore plus rapprochée de *ⁿtepi-toti;* et, en effet, Limyra 14, l. 5, nous livre cette forme, ainsi que Pinara 2, l. 3, qui porte *alahhoti*.

Sur ce dernier monument, *trbb* disparaît, car je ne suppose pas que *t* en soit l'abréviation et je laisse cette lettre au relatif *sẽt*[*i*] : il est au contraire maintenu à Limyra 10, l. 2 :

(*a*)*lahadi ti : me tava : trbb alahati.*

Ce passage présente le même verbe sous deux formes différentes; d'abord comme participe présent auquel est donné l'indéterminé *ti* pour sujet, puis au futur avec *me* comme sujet et *tava* comme régime direct. Donc *seve* de Limyra 36, *sẽt-* de Pinara 2, et *me* de Limyra 10 se correspondent parfaitement. A Limyra 5,

[1] Ce doit en être le sens littéral.

l. 2, nous relevons le verbe *alahadi* préfixé par *hri*, non loin de *tadi* préfixé par *hrppi*. Serait-il trop téméraire de considérer *trbb(i)*, au moins dans nos deux épitaphes, comme une préposition analogue à *hri*, *hrppi*, *ⁿtepi*, etc.? Ce petit mot *trbbi* n'est pas très fréquent; c'est la stèle du fils d'Harpagus, c'est-à-dire un monument inexpliqué, qui renferme ce terme = *trbbi* à la face est, l. 15 et 16[1], à la face nord, l. 3[2]; *trbbeit*, même face, l. 10[3]; *trbbës*, face sud, l. 18[4]; *trbbetë*, même face, l. 49[5]. Il entre aussi comme élément dans les noms d'homme Trbbënimi et Triyatrbba*[6].

Deecke fait choix d'une autre explication de *trbbi* qu'il tient pour un substantif aux divers sens de « Bau, Ort, Stadt »; de ce mot seraient dérivés *trbbetë* = « er baute, befestigte », et *trbbeit*[*i*] = « er möge bauen ». A Limyra 8, *trbb alahati* pourraient signifier « sollte er die Cella beschädigen[7] ». Malheureusement pour cette conjecture, le régime direct du verbe est *tava* qu'on oublie trop vite.

L'interprétation de *alahadi* par « endommager » ne me paraît pas non plus très heureuse. Je ne vois nulle raison de lui sacrifier la traduction de Schmidt, *ἀνοῖξας*.

Une des préoccupations des Lyciens, c'était d'interdire aux étrangers l'accès de leurs tombes. A Pinara, Telésias, fils de Tilomas, de la race des Diélites, formule sa défense en ces termes : *ἄλλωι δὲ μηδενὶ ἐξέσ[τ]ω ἐπανοῖξαι τὸ ἡρῶιον μηδὲ ϖροσ[τ]άξαι ἑτέρωι*, *C. I. G.*, 4259 = Benndorf, n° 29; à Antiphellus, Serisalos ne souffre pas non plus pareille violation : *ἄλλῳ δὲ μηδενὶ ἐξέσ[τ]ω ἐν]θαψαι ἢ ἀνοῖξαι μήτε τὸ ἀγγεῖον μήτε τὸ ὑποσόριον*, *C. I. G.*, 4300 *v*, Addenda. A Myra, l'auteur du monument, *C. I. G.*, n° 4303, voit déjà le sacrilège entrer de force dans sa tombe, *ἐὰν δέ τις βιάτηται ἀνοῖξαι τὸ μνημεῖον τοῦτο*, et il n'admet aucun prétexte [*κατὰ*] *ϖαρεύρεσεν ἠντινοῦν* : il le voue à tous les malheurs, *μήτε γῆ ἐνέγκῃ αὐτῷ καρπὸν μήτε*

[1] **vahe : trbbi : trus[n] : se tuburehi : stt* | * ënila*e : trbbi : ë[n]nei : mithrapata :*

[2] Lacune de cinq lettres, *li*ahe : trbbi : atonas : zqqote : ter[n] me.* M. Deecke traduit « und X des X (Sohn) *aus der Stadt* Athen » et il ajoute en commentaire « also ein athenischer Flüchtling in der Umgebung des Pharnabazos (= l. 1 et 2, *pr[n]na[baz]a : pr[n]naca]he tideimi se parzza qbide*), Φαρνάβαζος Φαρνάκου *υἱος* und der persische Prinz, wie Thukydides, VIII, 6, den Megarer Καλλιγείτος und den Kyzikener Τιμαγόρας als seine Agenten nennt, und wie Alcibiades später beim Tissaphernes sich aufhielt. » (*Berliner philol. Wochenschrift*, 30 juin 1888, col. 828.)

[3] *puv(a)]ti : azzalo : addeu trbbeit : emë : esbëte : q[n](t)]avatedi :*

[4] *trbbës atlahe : ehbiye :*

[5] *soma]ti : trbbetë : turaqssi zqqona ter[n] :*

[6] Voir *Mém. Soc. Ling.*, VIII, 471.

[7] *Lyk. Stud.*, I, 132.

θάλασσα πλωτὴ εἴη . . . . . ! Archédème vise à la fois l'usurpateur et le violateur ἐὰν δέ τις θάψῃ ἢ ἀνοίξῃ, *C. I. G.*, n° 4303 *c*.

Il n'est donc pas étonnant que Schmidt se soit déterminé à traduire par le verbe ἀνοίγω le verbe *alahadi* à Limyra 4. Voici cette inscription et la traduction du savant helléniste :

ebë^{n}në : qupo : meti : pr^{n}navatë : zahama : ddavopartah
tideimi : me ^{n}tepi-toti : zahomo : se : lado : se tideimis ehbi
[s] ebi : tice : ti ^{n}tepi-tadi : atlahi : tibe : ebiyehi
tibete : alahadi ti : mene : mohoi : tubeiti
* * *vedr*[*e*]^{n}*n*[*i*][1].

Version de Schmidt[2] :

τοῦτο μνημεῖον ὧδε κατεσκευάσατο Ζαόνας ΔαFοπάρτα
υἱὸς [ἐπὶ τῷ] εἰς-αὐτὸ-ἐντεθῆναι Ζαόναν καὶ γυναῖκα καὶ τέκνα
αὐτοῦ.
ἕτερος τις δὲ ἐνθεὶς αὐτὸν ἢ ἑτέρους[3]
ἢ καὶ ἀνοίξας αὐτὸ — ὀφειλέτω
κοινῷ.

^{n}*tepi-tadi* et *alahadi* offrent la même succession de mots que, sur la tombe d'Archédème, les verbes θάψῃ et ἀνοίξῃ. Sur la garantie de ce texte, on peut ne pas s'arrêter à ce qu'il y a d'insolite à mentionner l'acte de déposer les corps sur les banquettes du tombeau avant l'acte d'ouvrir (violer) cette sépulture. J'entrevois bien une explication, mais le texte grec me dispense de l'indiquer.

Le verbe *alahadi* se trouve dans une autre inscription qui se laisse, grâce au même savant, pénétrer aujourd'hui, Antiphellus 4 :

Idomaxas établit, ai-je dit ailleurs[4], pour la violation de la division supérieure de sa tombe, la peine du double de l'amende encourue pour la violation de la division inférieure, et il en dit le motif : c'est que dans cette partie, il doit reposer, lui et sa femme. Plus loin, il prononce que quiconque, parmi les étran-

[1] Cette transcription est faite sur les copies des Autrichiens et d'Arkwright. Le monument appartient à la nécropole orientale. Voir Daniell et Spratt, n° 21; Schönborn-Schmidt, pl. I; Savelsberg, II, 7; Petersen, n° 144. Le dernier mot a été restauré par Savelsberg, Schmidt, *Commentatio de nonnullis*, p. 21, et Deecke, *Lyk. Stud.*, IV, p. 218, n° 31 : [*hu*]*vedri*; Deecke soupçonne même un *t* commençant un second mot. Rien n'est venu confirmer la leçon [*hu*]*vedri*, et la lacune du début n'est pas suppléée; à la fin, le *t* du docteur Deecke est réellement un ^{n} suivi d'un *n* suffisamment clair.

[2] *Commentatio de nonnullis inscriptionibus Lyciis*, p. 20. Sur le sens de *meti*, *mene*, *mei*, voir *Mém. Soc. Ling.*, IX, 217.

[3] Je préférerais à αὐτὸν ἢ ἑτέρους, les adjectifs au neutre ἴδιον ἢ ἀλλότριον. Voir, du reste, *Mém. Soc. Ling.*, IX, 223.

[4] *Mém. Soc. Ling.*, IX, 226.

gers, ferait usage de sa tombe ou l'emploierait à la sépulture d'autrui, payerait au sénat et au trésor lycien : pourquoi ceci? Tout n'était-il pas dit déjà? Non, les amendes ne se confondent pas : tout à l'heure il s'agissait du préjudice matériel causé à Idomaxas et aux siens; maintenant c'est le sacrilège, le malfaiteur public qui est puni, et Idomaxas le proclame par cette petite phrase de la fin de l'épitaphe : *ebid*[1] *alahadi ti : ebei : ⁿte* = en ce [qu']il [a été] violant ce monument.

A Limyra 36, nous constatons une répétition non moins curieuse; d'abord, l'étranger qui aura empiété sur les droits de la famille devra payer « au seigneur de ce peuple », *ëni klahi ebiyehi*, un certain nombre de drachmes; puis on lui impose à nouveau le payement à cette même autorité, de cinq adas; on n'eût probablement pas manqué de se demander à quel titre cette seconde amende était édictée, si le scribe n'avait ajouté les mots *seve trbb alahati tava*, que nous croyons pouvoir traduire « [parce qu']il a *violé* la sépulture[2] ».

La même phrase que livre Limyra 8 doit s'expliquer, semble-t-il : « Sera considéré comme violateur (*alahadi*), celui qui aura violé la sépulture (*me tava trbb-alahati*) ».

A Pinara 2, *sët alahhoti miⁿti adai*[*yë*] OT signifierait : « Celui qui ouvrira (le monument), à la mindis (payera) *adas*..... »

VII

A la fin de la quatrième ligne de Limyra 36, le mot *ada* est suivi d'un signe : < : qu'est-ce que ce signe? Un chiffre sans doute, vu la présence habituelle d'une expression numérique, non pas avant, mais *après* le même mot. C'est également *après* certains termes de parenté que nous relevons des chiffres : ainsi, à Kechiler, on lit : *sene piyetë nëne ehbiye se tuhe* III, nullement *se* III *tuhe* « lui-même affecte [la tombe] à ses sœurs et à ses 3 neveux »; à Limyra (= Petersen, n° 132), on a construit pour le fils de Mornas Thoas et son père et (sa) femme et (ses) « 10 enfants » où le chiffre termine l'inscription : *ebeⁿnë : qupo meti prⁿnavatë ὁ δεῖνα*| (*hrppi*)[3] *tideimi murⁿnah tuhas se*[*y-ëni*]| *ehbi : se ladi : se tideime*

[1] Savelsberg (II, 155) et Deecke, *Lyk. Stud.*, IV, 209, n° 20, corrigent ce mot en *ebi* : mais il y a bien *ebid*[*e*] : voir Petersen, n° 123, et, d'ailleurs, Schönborn-Schmidt, pl. IV. C'est par des retouches de ce genre qu'on nuit au progrès du déchiffrement.

[2] J'ignore si *tava* est le mot σουα (prononcé *sova*) par lequel les Cariens dénommaient, d'après Étienne de Byzance, *s. v.* Σουάγγελα, tout un ensemble de constructions dépendant d'une grande sépulture.

[3] Je fais de *Tuhas* un nom propre, quoique *tuhes*, forme voisine de ce nom, signifie *neveu* et invite à traduire *Murⁿnah tuhas* « le neveu de Mornas »; mais

Δ ; à Limyra 9, paraît le signe même de Limyra 36 : *ebeli mëti siyëni : tele : se lada : se tideimi ehbi :* < : = « ce [tombeau] ils ont acheté, Télès et (sa) femme et ses enfants, 5 ».

La présence de chiffres après la mention d'*ada*, laquelle termine généralement les épitaphes, démontre qu'il s'agit bien d'une certaine somme à payer, et non, comme je le pensais naguère, de l'amende au sens abstrait. Voici les passages en question :

I. Pinara (inédite)[1], l. 2.

: alahadi : avasi : ada I

II. Xanthus 7 (l. 4).

seiye ⁿtadë : tesi miⁿti : aladaheli : ada : II

III. Xanthus 4 (l. 7 et 8).

seiye : ⁿtatotë : tesi miⁿti | aladahali : ada : III

Cadyanda (l. 3 à 6).

seiye ⁿtatotë | tasa : miⁿta : meleime | sey-aladahali | ada III

IV. Caria (de Beaufort = Telmessus), l. 3 à 5[2].

sedi | ⁿtatadë tesi miⁿti alad | ahali adë IIII.

V. Limyra 36 (l. 4).

rᵐmazata qthtase ada : < :

il est visible que *tideimi* est au datif, comme [*ëni*], *ladi* et *tideime* (= τέκνοις, Antiphellus 3). Dès lors, je dois suppléer *hrppi* avant *tideimi*. Que *Tuhas* soit un nom propre, nous n'en éprouvons aucune surprise (cf. p. 39 de ce mémoire). Sa forme grecque est Θόας (H. et K., p. 8, n° 22; p. 38, n° 51; p. 40, n° 55; p. 43, II, l. 2, 3, 6, 10, 14, 19, 20, 22; p. 44, l. 35, 45; p. 45, l. 59; p. 50, l. 7-8; p. 54, n° 76.)

[1] Communiquée par Arkwright.

[2] *Travels in various countries of the East*, by R. Walpole, 1820, p. 530, note; cette inscription est reproduite dans le recueil de Schönborn-Schmidt, à la planche V. L'éditeur Walpole la donnait comme spécimen d'inscription *carienne*, et cette prétendue origine carienne survécut à la rectification de Fellows, *Travels and researches in Asia Minor*, 1852, p. 412, note, assurant que notre épitaphe appartient à une tombe de Telmessus, aujourd'hui Macri, et bien que les savants l'aient regardée comme un texte lycien : Moriz Schmidt, *Neue lykische Studien*, p. 125; Savelsberg, I, p. 8; Deecke, *Lyk. Stud.*, IV, p. 203, n° 15. Mon ami, M. Arkwright, a retrouvé ce monument à Macri. Le constructeur de la tombe se nommait, si je lis bien les quatrième et cinquième lettres un peu frustes, *Tetecuzi*, avec un *c* en losange. Au nord-ouest de Macri, à une faible distance est un site nommé Χαροπία, « les Caroubiers », qui renferme un tombeau, cette fois, revêtu d'une inscription carienne, d'ailleurs publiée par Sayce, *Trans. Soc. Bibl. Arch.*, IX, pl. III, « Skopi ».

X. Levissi (l. 3).

meiye [*tub*]*eiti punamaththi aladahali : ada :* ▲ .

XII. Sura (l. 6).

mizratiyehe : cumehi : adaiyë : II— *uraziyë* . . . . .

Telmessus 2 (l. 3).

mi^{n}*ti : ada :* II—

XIII. Telmessus 3 (l. 4).

mi^{n}*ti : adaiyë :* III—

Xanthus 1 (l. 4 et 5).

sey ëtri : ^{n}*tata* | *ada :* III—

XV. Limyra 17 *a* et *b* (l. 3).

tesi : aladahali : —›
: tesi : aladahali : —ↄ

XVII. Xanthus (= Petersen, n° 11), l. 2 et 3.

s[*e*]*iye* | ^{n}*tetadë tesi mi*^{n}*ti ada* II—ↄ

XXX. Xanthus 1 (l. 3 et 4).

seiye ^{n}*tatadë : mi*^{n}*ti* | *aladehali : ada :* O— :

Xanthus, stèle inédite[1].

^{n}*teiyetotë : tesi mi*^{n}*ti* | *aladehali : ada* O —

LXV (?) Pinara 2 (l. 3).

: sët alahhoti : mi^{n}*ti : adai*[*yë*] : C T

Xanthus 3 (l. 7 et 8).

seiye ^{n}*tatetë* | *tesi mi*^{n}*ti : ada :*

[1] Voir, sur ce monument, mon article publié dans la *Revue des Études grecques*, VII, (1894), p. 273, notes 1 et 2, ainsi que le Ξενοφάνης, t. I, fasc. 7, p. 320-321 (Athènes, 1897).

Si l'inscription de Vazala, fils d'Erpemi (= *vazala erpemeh tid-[eimi]*), d'où j'ai tiré mon premier exemple, a été correctement copiée, il s'ensuit que l'on ne se dispensait pas d'écrire après l'ada le chiffre de l'unité simple. Nous n'avons donc aucun droit de supposer qu'à Xanthus 3, l'absence du chiffre équivaut à 1, ainsi que le croyait M. Deecke : le chiffre, ou bien a péri ou, comme ce fut le cas pour Pinara 2[1], a échappé à l'attention des copistes. Quoi qu'il en soit, nous relevons I, II, III, IIII; puis reviennent II, III, avant —.

Les Lyciens ayant en commun ces signes numériques avec les Phéniciens, rien n'empêche de leur appliquer les valeurs que les monuments de ces derniers leur imposent, c'est-à-dire 1 à I, 2 à II, 3 à III, 4 à IIII et 10 à —.

Ce n'est pourtant pas, à rigoureusement parler, un seul et même système de numération, car nous ne trouvons pas plus de quatre barres verticales sur les grands monuments lyciens, alors que le module exigu de leurs monnaies n'empêche pas les Phéniciens d'inscrire jusqu'à neuf barres, suivies de quatre fois le signe 20, pour la date 89[2]. Je pense que les Lyciens ont remplacé les cinq barres par un signe spécial et que ce signe était l'angle ou la demi-lune <, >, C, Ↄ, tourné indifféremment à droite ou à gauche. La valeur 5 convient fort bien au nombre des enfants de Télès, le fondateur de Limyra 9, et celle de 7 aux chiffres CII de la face sud de la grande stèle, l. 44, si on compare, avec M. Six, ce passage au dixième vers de l'épigramme grecque (*ἑπτὰ δὲ ὁπλίτας κτεῖνεν* . . . . .[3]).

Cette nouveauté à part, les Lyciens procèdent comme leurs contemporains de Tyr, de Sidon et de Citium; ils ne répètent jamais la barre horizontale, c'est-à-dire la dizaine : 30 ne se décompose pas en trois fois le chiffre 10, ou XXX, mais s'écrit à l'aide des chiffres 20 et 10. C'est la pure tradition phénicienne, avec son chiffre 20 répété autant de fois qu'il est nécessaire : la

[1] La copie autrichienne (dans Benndorf, p. 54, n° 20) est la seule à donner des chiffres.

[2] Voir Babelon, *Perses Achéménides*, 1893, n° 965. Le chiffre 20 est à Citium une sorte de M, de Σ ou de W; à Tyr O; partout ailleurs N. Visiblement, c'est le signe exprimant 10 répété; ainsi M et N seraient les deux angles; O, les deux demi-cercles; car il est remarquable qu'à Tyr (Babelon, *Catalogue*, n°s 2014, 2015, 2018, 2020, 2021), à côté de 20 figuré par O, on lit 10 figuré par ⌒. Ce signe est aussi sur la monnaie sidonienne classée à Straton II, dans Babelon, n° 1604. Or, admettez le passage de la forme curviligne à l'angle et par une altération plus grande, au simple trait horizontal, et tout s'explique : à Citium, nous relevons ce qui a été l'avant-dernier dessin de 10, c'est-à-dire ⊂ ou ⊃ (Babelon, n°s 718 et 719) : après cette forme, il n'y avait plus d'autre simplification que —. Mais, cette fois, elle cessait d'être génératrice d'un signe pour 20.

[3] *Revue Numismatique*, 1887, p. 5.

date 89 étant, comme je l'ai dit, formulée par quatre signes 20 précédés de neuf barres verticales; le nombre 90, par quatre signes 20 complétés à gauche par le signe *unique* de la dizaine.

Sur le monument bilingue de Levissi, le trait horizontal exprimant le chiffre 10, porte à gauche le Δ qui servait aux Athéniens pour 10 (*δέκα*, mot dont il est la lettre initiale[1]). Il ne faut pas prendre ce signe pour 5, vu le triangle qui ne se laisse pas confondre avec l'angle < et vu la longueur du trait horizontal; d'ailleurs, c'est précisément le même signe que l'on rencontre sur le monument de Tuhas (= Petersen, n° 132). Les Lyciens ayant à inscrire isolément le chiffre 10, ne se contentent pas du simple trait horizontal, mais ils y reviennent dès qu'il s'agit d'exprimer 12, 13, 14, 15, 17, 30.

Le chiffre 20 est le cercle, comme sur les monnaies de Tyr. La longue inscription de Tlos-Izraza, dont j'ai eu si souvent l'occasion de parler, répète le chiffre 20 deux fois, comme faisaient les Phéniciens[2]; voici d'ailleurs les nombres de ce curieux monument :

l. 13. *arailise* : I ^I ¦¦¦ ⊢ : *hakaduvehe* : ⊬H— T
l. 14. *ppebë^{n}ti* : OOH— *pagda* : O<III— : *purth*
l. 15. *m^{n}notahi* : O¦¦¦ ⊢ : *vinbëte* : OIII— :

Le signe ⊢ est celui de la drachme dans les inscriptions athéniennes, et T est le talent. J'ai supposé que le T de Pinara 2 était le talent, soit 60 mines babyloniennes, et que l'*ada* était à identifier avec la mine babylonienne, dont M. Lehmann a si heureusement retrouvé la valeur = 982 gr. 40 d'argent.

La division de l'ada est le sicle, soit un poids de 9 gr. 82.

Ainsi, un talent 5 adas = 65 mines = 6500 sicles = 63 kilogr. 856 d'argent.

A Antiphellus 4, (un) sicle serait l'amende du violateur d'une

[1] C'était la règle à Athènes de figurer les chiffres par les initiales des mots *πέντε*, *δέκα*, (*h*) *ἑκατόν*, *χίλιας*, *μυριάς*; le talent était écrit T, mais la drachme était notée ⊢; on écrivait quatre talents par quatre T, quatre drachmes par quatre ⊢; 50, 500, étaient rendus par des monogrammes avec le Δ ou le H dans le Π. S'agissait-il de 50 talents, le T s'ajoutait à Δ, etc. Voir l'inscription du Trésor du Parthénon (410 av. J.-C.), dans les *Inscriptions grecques du Louvre*, par M. Froehner, n° 46, p. 80 et suiv.

[2] Voir sur les chiffres lyciens Sharpe, dans la *Lycia* de Fellows, p. 480; Lassen, *Z. D. M. G.*, 1856 (pl. contre la page 334); Schmidt, *Vorstudien* et *Essay*, p. VI, col. 2; Deecke, *Lyk. Stud.*, IV, p. 242. Tous, moins Deecke, ont regardé le trait horizontal comme exprimant 10. Sharpe avait même décidé, en conformité avec le système phénicien, que O vaut 20, nullement 10, comme le suppose Deecke, sûrement influencé par le signe C pris pour la moitié du cercle, et auquel il prête, ainsi que nous-même, la valeur de 5.

partie de la tombe, deux sicles pour l'usurpation d'une autre section; vu la faiblesse de la somme, on doit reviser ces traductions [1]. Peut-être Idomaxas a-t-il voulu dire que l'on aurait à payer une somme indéterminée en sicles du pays pour l'occupation d'une section, et le double de ces mêmes sicles pour la profanation de l'autre. L'*absence* du chiffre justifierait cette solution. Quant à la peine, les magistrats sans doute devaient en décider selon les circonstances. Je tiens cette explication qui m'est donnée par M. Six, pour la bonne. C'est au même savant que je suis redevable de la détermination de la valeur de l'*ada* = la mine babylonienne.

J. IMBERT.

[1] Savelsberg et Deecke ont bien senti la difficulté; le second, voyant dans le mot énigmatique *aladehqqone*, qui suit *siqli*, l'adjectif «landesüblichen» (*δημόσιον*), part de là pour attribuer à ce sicle la valeur du talent. (*Lyk. Stud.*, IV, 209.) Mais pourquoi les Lyciens auraient-ils gardé un terme aussi connu que celui de *σίγλος*, pour désigner une monnaie bien supérieure? Sans doute quelque chose d'analogue s'est passé en Europe, où les termes *une livre* et *une livre sterling* offrent deux significations différentes; mais il faut, pour admettre pareille solution, une certitude historique que nous ne pouvons malheureusement pas invoquer ici.

ÉTYMOLOGIES.

Verbes neutres et verbes transitifs.

Un verbe neutre, en devenant transitif, est exposé à changer de signification. Quelquefois même le changement de signification est tellement grand qu'on a peine d'abord à s'en rendre compte. Il y a loin, par exemple, du sens de « se tenir debout » au sens de « comprendre » : c'est pourtant le changement que nous constatons dans *stehen* et *verstehen*. Il y a loin aussi du sens de « se porter d'un mouvement rapide » à celui de « demander » : c'est le changement que nous avons dans *impetus* et *petere*. Il y a loin enfin du sens de « se retirer » à celui d' « accorder »; l'un et l'autre sens se trouvent dans le verbe *cedere*. Et ce n'est pas une seule langue qui présente chaque fois cette association d'idées : elle s'est faite simultanément, avec un ensemble surprenant, quoique d'une façon indépendante, en plusieurs idiomes. Il y a donc là un fait qui intéresse à la fois la linguistique et la psychologie.

Verstehen, understand, ἐπίσ1αμαι.

Il n'y a point de philologue qui ne se soit demandé d'où il vient que le verbe *stare* a donné naissance, en plusieurs de nos langues, à des verbes signifiant « comprendre » ou « savoir ».

Allemand : *verstehen* « comprendre », d'où *verstand* « intelligence ». En moyen haut-allemand : *verstân;* vieux haut-allemand : *firstân.*

Anglais : *understand* « comprendre »; anglo-saxon : *forstandan.*

Grec : *ἐπίσ1αμαι* « savoir », d'où *ἐπισ1ήμη* « l'habileté, la science ».

Je crois que les verbes germaniques ont commencé par être des verbes réfléchis : le grec *ἐπίσ1αμαι* a toujours gardé la forme moyenne. D'autre part, on dit encore en allemand : *sich auf etwas verstehen; er versteht sich auf Astronomie, auf Literatur, auf Politik.* Les premiers arts n'ont pas été enseignés dans les livres : c'étaient des arts pratiques, où il fallait d'abord apprendre l'attitude et la

position convenables. Tel a été, je suppose, l'art de lancer le javelot ou de manier la massue, ou encore l'art de faire jaillir le feu, ou celui de dompter les chevaux. Nous voyons dès lors comment un verbe qui signifie « se tenir » peut passer au sens de « savoir ». *Er versteht sich auf das Speerwerfen, auf das Pferdebändigen.*

Homère, *Il.* XV, 282, emploie le participe ἐπισ*τ*άμενος d'une façon qui a fait supposer une ellipse :

> Τοῖσι δ' ἔπειτ' ἀγόρευε Θόας, Ἀνδραίμονος υἱός,
> Αἰτωλῶν ὄχ' ἄρισ*τ*ος, ἐπισ*τ*άμενος μὲν ἄκοντι,
> Ἐσθλὸς δ' ἐν σ*τ*αδίῃ.
>
> Iis autem concionatus est Thoas, Andræmonis filius,
> Ætolorum longe præstantissimus, peritus quidem jaculi,
> Strenuus etiam in stataria.

Les commentateurs proposent de sous-entendre μάρνασθαι. Mais cela n'est pas nécessaire; on pourrait traduire en allemand sans ellipse : *sich auf den Wurfspiess verstehend.*

Petere, ἱκνέομαι, sanscrit *jā*.

Le verbe latin *petere* n'exprime pas autre chose par lui-même qu'un élan rapide (*impetus*, *præpes*, *acipiter*, *petulans*). Mais, devenu transitif, il a marqué l'élan vers un but (*petere loca calidiora*, *petere solem*), et il a fini par marquer une recherche quelconque (*petere consulatum*, *honores*).

Il faut qu'il y ait une parenté naturelle entre les deux sens du latin *petere*, car nous trouvons la même succession en d'autres langues.

Le grec ἱκνέομαι, proche parent de ἵκω et de ἱκάνω, signifie « aller ». Mais, construit avec l'accusatif, il passe au sens de « prier »; je me contenterai de citer ces mots d'Eschyle, *Perses*, 216 :

> Θεοὺς δὲ πρεσ*β*ροπαῖς ἱκνουμένη.

Il a donné, en cette acception, le dérivé ἱκέτης « suppliant », d'où ἱκετεύω « implorer ».

En sanscrit, le verbe *jā*, dont le sens ordinaire est « aller », passe au sens de « prier » s'il est suivi d'un accusatif. Le védique *tat tvā jāmi* est interprété par *tat tvā jācē* « je t'implore ».

Cedo, εἴκω, *ich trete ab*.

Voici maintenant une association d'idées qui est la contre-partie de la précédente.

Les verbes qui signifient « se retirer », quand ils deviennent transitifs, prennent le sens de « céder, abandonner ».

Cedo signifie proprement « se retirer » : c'est le sens qu'il a gardé dans *recedo*, *discedo*. *Cedere alicui* a donc signifié « se retirer par égard pour quelqu'un, lui céder le pas ». L'idée de céder le pas étant devenue ensuite le symbole de toute espèce de concession, *cedo* a pris le sens de « céder ». Puis, par un nouveau progrès, il a été construit avec un accusatif et a signifié « accorder ». *Cedere multa multis de jure suo. Cedere possessionem. Cedere victoriam. Concedere amicis quidquid velint* [1].

La même succession de sens se retrouve en grec. Εἴκω signifie « se retirer ». Εἴκειν θυράων, κλισμοῖο, πολέμου « se retirer de la porte, d'un trône, de la guerre ». Les scoliastes le rendent par ὑποχωρέω, παραχωρέω.

Le vieux Priam, s'apprêtant à aller trouver Achille, crie à ses enfants qui cherchent à le retenir :

Εἴξατέ μοι, οὐρεῦσι διελθέμεν,

Faites-moi place pour que je puisse passer avec les mulets.

Et le poète ajoute :

Ὣς ἔφαθ' · οἱ δὲ διέσθησαν, καὶ εἶξαν ἀπήνῃ,

Il parla ainsi, et ceux-ci se rangèrent et firent place au char.

On a dit ensuite : εἴκειν ὀργῇ, θυμῷ, ἀνάγκῃ « céder à la colère, à la passion, à la nécessité ».

Mais εἴκω peut aussi se construire avec l'accusatif. En ce cas il prend le sens de « laisser, abandonner ». Nestor, faisant des recommandations à son fils pour une course de chars, lui dit qu'en tournant la borne il doit exciter de ses cris le cheval de droite et lui abandonner les rênes :

τὸν δεξιὸν ἵππον
Κένσαι ὁμοκλήσας, εἶξαι τέ οἱ ἡνία χερσίν.

Cette succession d'idées est si naturelle, qu'on peut s'attendre à la trouver encore en d'autres langues. En allemand par exemple, « se retirer d'une affaire » se dit *von einem Geschäft abtreten*. Le verbe ici est neutre et a sa signification première. Mais on peut dire, en faisant transitif ce même verbe : *Jemanden einen Acker, ein Recht, ein Land abtreten* « céder à quelqu'un un champ, un droit,

[1] Inversement, *obstare* est arrivé en français au sens d'« enlever ». On a dit d'abord : « *Ôter* la retraite à quelqu'un, lui *ôter* les moyens de vivre. »

un territoire[1] ». — En anglais, un confrère me signale le verbe *forego* ou *forgo*, qui signifie pareillement « se retirer » et « céder ».

Il y a, ce semble, une conclusion d'une autre nature à tirer de ces faits.

Quand on parcourt les listes de « racines » dressées par les grammairiens indous et adoptées, sauf rectification, par la science moderne, on constate que la plupart ont déjà le sens transitif. Ceci prouverait, s'il en était besoin, l'antiquité de la syntaxe. Mais on risquerait souvent de beaucoup s'éloigner de la vérité, si l'on croyait que le sens attribué à ces racines est le sens originaire et initial. Beaucoup, en prenant une valeur transitive, ont dû changer d'acception. Les exemples que nous venons de donner le démontrent surabondamment.

Changement de λ en ρ.

M. Gustave Meyer admet pour le grec ancien le changement de ρ en λ, tandis qu'il révoque en doute le changement contraire[2]. Cependant, dans les exemples suivants, l'antériorité du λ nous paraît extrêmement probable.

Ἦλθον· ἔρχομαι.

Pour ceux qui croient que ἔρχομαι et ἦλθον viennent d'une seule et même racine (et j'avoue que je suis de cette opinion), la question se pose de savoir si la forme la plus ancienne est ἐλ ou ἐρ. J'estime que c'est ἐλ. Nous avons, en effet, outre les mots comme ἐλεύθω, ἔπηλυς différentes formes conservées par Hésychius :

ἔλα· ἔάδιζε. Λάκωνες.
ἐλάσαι· φθάσαι.
ἔλασεν· ἐπέρασεν.

Encore aujourd'hui, en grec moderne, on dit : ἔλα « viens », ἐλᾶτε « venez », τὸ ἔλα « l'arrivée ».

Je crois qu'il y faut joindre le verbe ἐλαύνω, qui a le sens causatif : « faire aller, pousser ».

Si l'on fait attention à la difficulté qu'il y avait à prononcer le groupe λσκ, si l'on songe en outre qu'il s'agit d'un ρ lingual,

[1] Jacob Grimm, dans son Dictionnaire, considère le sens transitif comme le plus ancien. Il traduit par *decalcare*, et donne comme premier exemple : *den absatz vom schuh, den schuh vom fusz abtreten.* Dans la locution : *ein Land abtreten* « céder un territoire », il croit voir une image : *mit dem fusze von sich abtreten.* La métaphore serait, à tout le moins, bizarre.

[2] *Grammaire grecque*, § 161 et suiv.

très proche parent du λ, on n'aura pas de peine à admettre l'identité des deux racines ἑλ et ἐρ, en donnant l'antériorité à celle-là.

Εἶλον· αἱρέω.

En ce qui concerne le rapport de εἶλον avec αἱρέω, l'antériorité du λ est attestée par le changement en ν. Nous avons, en effet, dans Homère la forme γέντο « il prit », et dans Hésychius γέννου· λάβε [1].

De cette façon, les formes crétoises ἀναιλέθαι, ἀφαιλῆσθαι, ἐναιλεθέντος se trouvent être les mieux conservées.

Καλύπ/ω· κρύπ/ω.

Le latin *clepo*, le grec κλέπ/ω, le gothique *hlifan* « voler » ne permettent pas de douter que le λ a précédé. Dans καλύπ/ω l'α est la résonance du λ, comme en français l'*a* de *chaloupe* (*sloop*).

Ἀμέλγω· ἀμέργω.

La forme ἀμέλγω « traire » est plus ancienne que ἀμέργω. Cela ressort de la comparaison avec le latin *mulgeo* et l'allemand *melken*.

Στέλλω, σ/ρατός. — *Stlata* (*navis*).

Je terminerai par le mot σ/ρατός, qu'on fait ordinairement venir de σ/όρνυμι (latin *sternere*), comme si la qualité essentielle et fondamentale d'une armée était d'être étendue par terre. Cela peut arriver malheureusement, mais jamais il n'est venu à aucun peuple l'idée d'appeler son armée un abatis.

Στρατός est proprement « une expédition ». Cela ressort d'une quantité d'exemples, et particulièrement de l'expression ναυτικός σ/ρατός. L'étymologie est le verbe σ/έλλειν, qu'on trouve si souvent associé au substantif. Στρατός est pour un ancien στλατός.

De cette étymologie le latin fournit une confirmation inattendue.

Un navire armé en course s'appelait chez les Romains *stlata* (*navis*). Un ancien glossaire en donne cette définition : Πειρατικοῦ σκάφους εἶδος.

Ce n'est pas la première fois que nous voyons un mot se con-

[1] Voir ces *Mémoires*, VIII, 246.

server moins bien dans sa propre langue que dans la langue étrangère qui l'a emprunté[1].

Nous concluons donc que le changement de λ en ρ, comme celui de ρ en λ, appartient déjà aux plus anciens temps de la langue grecque.

G. Meyer admet le changement de λ en ρ, mais seulement à une époque moderne; il cite comme exemples : *orpida* = ἐλπίς, *aderfo* = ἀδελφός, *korfos* = κόλπος, *armiro* = ἁλμυρός. Les rapprochements qui précèdent montrent que le phénomène est beaucoup plus ancien.

Du changement de γ en j *et de* j *en* γ.

Σιωπῇ.

Il y a en grec deux adverbes qui veulent dire tous deux « en silence, en secret » : σιγῇ et σιωπῇ. Il serait difficile de découvrir une nuance de sens qui les sépare. On les trouve réunis comme synonymes dans ce vers d'Euripide, *Ion*, 432 :

ἢ καί τι σιγῶσ' ὧν σιωπᾶσθαι χρεών.

La similitude du sens et l'identité de la syllabe initiale doivent nous inviter à rechercher s'il n'existe pas quelque parenté entre ces deux mots.

Je crois que σιωπῇ est un composé de σιγῇ, et qu'il doit sa seconde partie à un fait d'analogie. Il a été fait sur le modèle de ἐνωπῇ, lequel veut dire « ouvertement, au grand jour ».

Voici des exemples où σιωπῇ est bien le contraire de ἐνωπῇ. Xénophon, *Hell.*, I, VI, 37. Σιωπῇ ἐκπλεῖν « s'embarquer en secret ». Id. *ibid.*, 38, τὰ χρήματα σιωπῇ ἐνθεμένους ἐς τὰ πλοῖα « embarquer les bagages secrètement ». Homère, *Od.*, X, 140 :

Ἔνθα δ' ἐπ' ἀκτῆς νηί κατηγαγόμεσθα σιωπῇ
Ναύλοχον ἐς λιμένα.

L'écrasement du γ entre deux voyelles nous est attesté par le béotien ἰών = ἐγών, le tarentin ὀλίος = ὀλίγος, l'arcadien Φιαλεία pour Φιγαλεία[2].

. . . Ces lignes étaient déjà écrites quand je me suis aperçu que Pott a déjà présenté quelque chose de semblable[3]. Mais on sait que tout se trouve chez Pott.

[1] Festus suppose que ce *stlata* vient d'un adjectif *stlatus* « large » : « *Stlata* genus navigii latum magis quam altum, et a latitudine sic appellatum. » La plupart des linguistes modernes ont cru ce renseignement sur parole.

[2] G. Meyer, *Grammaire grecque*, § 220.

[3] *Wurzel-Wörterbuch*, III, 359.

Seulement, il suppose que *σιωπῇ*, en sa seconde partie, contient *ὄψ* « voix ». Je crois que ce n'est pas au sens de l'ouïe mais à celui de la vue que *σιωπῇ* se rapportait d'abord. Il paraît avoir été particulièrement employé dans la langue maritime, pour exprimer un embarquement ou un débarquement clandestin.

Ἀνώγεον.

Mais nous avons aussi le fait contraire, c'est-à-dire le durcissement d'un *j* en *γ*. Le mot suivant va en fournir un exemple. Ces passages d'une articulation à l'autre sont probablement beaucoup plus accusés sur le papier que dans la réalité. Il suffisait d'un léger changement dans la position de la langue un peu relevée vers le haut du palais ou un peu abaissée vers les dents, pour produire soit un *γ* soit un *j*. Ces changements ne peuvent étonner ceux qui sont familiers avec les dialectes germaniques, où l'on trouve l'islandais *Frigg* en regard du vieux haut-allemand *Frija*. Sans sortir de l'allemand moderne, on a, en regard du bavarois *gegen* (prononcer *guégn*) le berlinois *jeǰ'n*. En grec moderne *ζώιον*, *κλαίω* ou plutôt *κλαιίω* sont devenus *ζῶγον*, *κλαίγω*.

J'ai expliqué le grec *ὑπερῴϊον*, qui désigne l'étage supérieur d'une maison, comme formé d'un ancien *ὑπέρω* à l'aide du suffixe *ιο*[1]. Ce que le grec homérique désigne par *ὑπερώιον* s'appelle *ἀνώγιον* ou *ἀνώγεον* en un grec plus récent. Le sens est le même : il s'agit de l'appartement d'en haut. L'adverbe *ὑπέρω* a été remplacé par l'adverbe *ἄνω*, et l'orthographe est légèrement modifiée.

Ceci ne doit pas nous empêcher d'admettre l'existence d'un mot *ἀνώγαιον* ou *ἀνωγέων*, formé de *γαῖα* ou de l'inusité *γέως* « terre », qui désigne un endroit de plain-pied, par opposition à *κατωγέων* qui désigne un local souterrain. Le langage courant a fini par confondre les deux termes.

Ἔκητι.

Parmi les instrumentaux conservés en grec à l'état d'adverbes, comme *πάντη*, *οὐδαμῇ*, *ὁμαρτῇ*, *εἰκῇ*, *κρυφῇ*, *λάθρη*, il faut placer **ἔκη* qui a dû signifier « par volonté » ou « volontairement ». C'est cette forme *ἔκη* qui a servi de base à *ἔκητι*, où le suffixe adverbial *-τι* est venu s'ajouter à un mot tout fléchi, probablement par analogie avec *ἑκοντί*, *ἐθελοντί*. Des influences diverses ont dû se croiser pour cette famille de mots, car nous trouvons aussi *ἑκοντῇ* et *ἑκόντως*, *ἑκοντήν* et *ἑκοντηδόν*.

Ce *ἔκη* répond exactement au sanscrit *vaçâ*.

[1] Voir ces *Mémoires*, t. IX, p. 28.

Οἶος « seul ».

On regarde généralement *οἶος* « solus » et *οἷος* « qualis » comme deux mots d'origine différente. Cependant la comparaison du latin *tantum* peut déjà faire présumer le contraire. *Tantum* est arrivé au sens de « seulement » par la suppression de son corrélatif *quantum*. Ex. : *Flaminius id tantum hostium, quod ex adverso erat, conspexit.* Une suppression analogue a eu lieu pour *οἷος*, qui suppose un corrélatif *τοῖος*.

Dans ce vers de l'Iliade (II, 247) :

Ἴσχεο, μηδ' ἐθέλ' οἷος ἐριζέμεναι βασιλεῦσιν
Desine, neu velis solus contendere regibus,

la pensée complète serait : *τοῖος οἷος ἐσσί.*

Il en est de même dans ce vers (IX, 437) :

Πῶς ἂν ἔπειτ' ἀπὸ σεῖο, φίλον τέκος, αὖθι λιποίμην
Οἷος;

Quomodo tandem a te, care fili, hic relinquar
Solus?

Comment m'abandonnerais-tu, tel que je suis?

Il est vrai que *οἶος* « seul » s'écrit avec l'esprit doux, au lieu qu'on a l'esprit rude sur *οἷος* « qualis ». Mais cela prouve simplement que la parenté avec le pronom relatif avait cessé d'être sentie. C'est ainsi que dans *ἄλοχος*, *ἀδελφός*, *ὄπατρος* a disparu l'ancien esprit rude, qui a subsisté dans *ἅπαξ*, *ἁπλόος*.

Nous avons déjà constaté des suppressions pareilles pour le mot *πᾶς* en grec et le mot *totus* en latin : *πᾶς* supposait un corrélatif *τᾶς*, et *totus* un corrélatif *quotus*. Les deux termes se balançaient : l'un des deux ayant été supprimé, le langage a gagné en énergie et en rapidité, mais il a perdu le souvenir de cette ancienne corrélation.

Κολούω.

« Mutiler » se dit en grec *κολούω*; « la mutilation » *κολοβότης*; « un homme mutilé » *κολοβός*.

Nous avons ici, dans un mot qui se trouve déjà chez Aristote, le changement de *lw* en *lb*.

Σμάραγδος.

On a souvent signalé la parenté du grec *σμάραγδος* ou *μάραγδος* « émeraude » avec le sanscrit *marakata*, quoique les savants

ne soient pas d'accord sur la nature du lien qui unit les deux mots. C'est évidemment le commerce qui a transporté le nom avec la chose, de la Grèce dans l'Inde ou de l'Inde en Grèce.

Il y a peut-être une autre parenté à indiquer, qui remonterait à une époque plus éloignée, et qui serait peut-être de nature à jeter du jour sur le sens primitif de ce mot. Les mêmes consonnes qui forment le commencement de *μάργ-δος* se retrouvent dans *marga-rita*. Il se pourrait donc que les deux mots fussent formés de quelque terme à sens général comme « bijou » ou « pierre précieuse ». Je serais heureux d'avoir à ce sujet l'avis de mes confrères sémitisants.

De la propagation des suffixes.

L'action de l'analogie est une action graduelle. Rétablir les intermédiaires qui expliquent la propagation d'une désinence est une opération nécessairement hypothétique, mais qui néanmoins s'impose au linguiste.

Je prends comme exemple le mot *cornua*. Selon toute apparence, ce mot était primitivement un thème en *o*. Varron, Lucrèce, Ovide emploient le nominatif-accusatif *cornum*. Comment est-il devenu un nom de la quatrième déclinaison?

Danielsson, *Zur altitalischen Wortforschung*, p. 4, fait intervenir ici le duel. Mais on ne voit pas pourquoi le duel aurait eu pour les cornes un rôle qu'il n'a pas pour les yeux, les oreilles, les mains, les pieds, etc. Il est beaucoup plus vraisemblable de supposer que *cornua* a subi l'influence de quelque autre substantif voisin. Mais lequel?

Je crois que c'est *ossua*. Les os et les cornes, cela va ensemble, quand il s'agit d'énumérer les menus profits d'une pièce de gros bétail. Le pluriel *ossua* est attesté plusieurs fois par les inscriptions. Pacuvius emploie le génitif *ossuum*. Il en est resté le substantif *ossuarium*, d'où *ossuaire*.

Mais *ossua* lui-même, où a-t-il été prendre sa forme?

Ici nous rencontrons un substantif qui, de toute antiquité, avait son thème terminé en *u* : c'est *genua*, de *genu*, grec *γόνυ*, sanscrit *gánu*.

Ainsi nous avons la série *genua*, *ossua*, *cornua*.

Cette même progression de l'analogie a failli atteindre le masculin *artus*. Plaute, dans les *Ménechmes* (V, 2, 102), a le vers suivant :

> Ita mihi imperas, ut ego hujus membra atque ossa atque artua
> Comminuam.

On voit que le sens est le vrai fil conducteur de l'analogie.

Un autre exemple nous est fourni par le grec. Plusieurs des or-

ganes du corps se présentent avec la même désinence : ὦτα « les oreilles », προσώπατα « les yeux », γόνατα « les genoux », οὔθατα « les mamelles », ἧπαρ (gén. ἥπατος) « le foie ».

On trouve même la tête tout entière, κάρη, affublée de ce suffixe :

Ἀμφὶ δέ οἱ σλεφάνους, νεοθηλέας ἄνθεσι ποίης,
Ἱμερτοὺς, περέθηκε καρήατι Παλλὰς Ἀθήνη.

Hésiode, *Théog.*, 578.

De ces substantifs, il en est deux dont la déclinaison peut être reportée dans la période indo-européenne. A οὖθαρ correspond *uber*, sanscrit *ūdhar*, allemand *Euter*. A ἧπαρ correspond le latin *jecur*, le sanscrit *jakṛt*, l'allemand *Leber*. Ces mots paraissent avoir eu dès cette époque une déclinaison mixte, une partie des cas venant d'un thème en *r*, l'autre partie d'un thème en *n*. Au thème en *n* se rattache le -ατ- grec.

Sermocinari, *ratiocinari*.

On n'est pas d'accord sur l'origine des verbes comme *sermocinari*. Voici comment je me représente cette série.

Le point de départ est *vaticinium*. L'importance des oracles, leur habitude de présenter les prédictions sous forme de vers, n'ont pas besoin d'être rappelées.

Mais le métier de prophète en tout pays est menacé de tomber dans le discrédit. Une nuance défavorable s'est attachée à ce *vaticinari*. Les verbes *sermocinari*, *ratiocinari*, qui ont été faits sur ce modèle, ont plus ou moins participé de cette nuance. Nous disons encore, avec une arrière-pensée de blâme, « un raisonneur ».

Sermocinari, *sermocinatio*, étaient devenus des termes d'école. Un exercice de commençant s'appela dès lors *tirocinium*. Puis le mot fut transporté hors de l'école et introduit dans la vie militaire et politique. Il désigna l'apprentissage de l'orateur ou du soldat. Par un nouveau progrès, à l'imitation de *tirocinium*, on fit, non sans une intention d'ironie, *latrocinium*, *lenocinium*.

Si nous examinions nos mots de la langue militaire faits à l'imitation de *turco*, nous trouverions une série non moins longue.

Leo, *draco*.

Ayant expliqué récemment les mots comme λέαινα, δράκαινα, par l'analogie d'un ancien κύαινα, j'ai oublié de dire ce que je pense du latin *leo* et *draco*.

Leo, *draco*, sont des mots imités du grec. Ils ont été faits sur

le nominatif (cf. *Scipio*, *Amphitruo*), avec cette particularité (que partagent d'ailleurs ces deux noms propres) qu'au lieu de modeler le génitif et les autres cas d'après *λέοντος*, *δράκοντος*, on leur a fait suivre le type de *mucro*, *temo*.

L'absence de lions en Italie pouvait déjà faire soupçonner un emprunt littéraire.

L'allemand *Kind*.

Parmi les exemples de génération spontanée d'un *d* après *n* (comme dans *mond*, *niemand*), il faut placer le germanique *kind*, qui se trouve dès lors correspondre parfaitement au latin *genus*, au grec *γένος*, au sanscrit *ǵanas*. Ainsi s'explique le genre neutre et le pluriel *kind-er*.

Il faut que le *d* soit très ancien, puisque nous le retrouvons dans toutes les langues germaniques. Le vrai sens de l'allemand *kind* est donc « progéniture, race ». Ce sens s'est conservé dans l'anglais *mankind*.

Allemand *schreien* « crier ».

J'ai déjà cité *schlieszen*, *schreiben*, *preisen*, comme exemples des verbes, soit latins, soit français, que l'ancien allemand, qui les a empruntés, a conjugués sur le type de sa conjugaison forte.

Il y faut joindre le verbe *schreien*, qui est notre ancien *escrier*. Le substantif *Schrei* est littéralement le français *escri*.

Sans noise faire et sans escri[1].

En vieux haut-allemand, on a *scrîan* et *screi*.

Kluge, qui considère le mot comme germanique, fait remarquer qu'il manque dans les dialectes autres que l'allemand. Cette absence s'explique, du moment qu'il s'agit d'un emprunt.

Je rappelle à ce propos que le même mot a dû être emprunté plusieurs fois : Wolfram von Eschenbach a le substantif *krîgierre* « crieur », pour désigner le héraut qui appelle les chevaliers au combat.

Allemand *Gaukler*.

Comme on vient de le voir dans ce dernier exemple, l'*i* ou le *j* du français est représenté quelquefois en allemand par un *g*; il l'est notamment dans le mot *Gaukler* qui est le français *jongleur*. L'emprunt est très ancien : le vieux haut-allemand a les formes *gougulâri*, *gouggilâri*, d'où le moyen haut-allemand *gouchelêre*. On

[1] Voir le Dictionnaire de Godefroy, s. v.

trouve aussi *jaukeler*, *jokeler*. Peut-être le voisinage de la gutturale dans la seconde syllabe a-t-il favorisé le changement de la consonne initiale.

L'allemand *Gaukler* désigne, exactement comme le français *jongleur*, un artiste errant, sachant toutes sortes de tours de force. C'est le latin *jocularius*.

A défaut de l'identité du sens, le suffixe *âri* révélerait l'origine latine.

Michel Bréal.

ANALYSE GRAPHIQUE DE LA CONSONNE.

SA DIVISION EN TROIS TEMPS.

CARACTÈRE VOCALIQUE DU DEUXIÈME TEMPS.

Le but de cette communication est de démontrer, au moyen de l'analyse des tracés graphiques, que la consonne est un *phonème complexe* et que l'un de ses éléments présente une analogie remarquable avec la voyelle.

§ 1. — *Caractères graphiques des voyelles.*

A un point de vue tout à fait général, une voyelle est un phonème essentiellement caractérisé par la résonance que les cavités phonétiques impriment à un son quelconque; ce son peut être un son laryngien musical comme dans la voix haute; un son laryngien soufflant comme dans la voix chuchotée; un souffle respiratoire comme dans la voix respiratoire; enfin, tout bruit extérieur aux organes phonétiques : diapason, soufflet, etc.

Mais si nous nous en tenons à la parole à voix haute, qui constitue la forme ordinaire du langage et qui nous a servi pour l'inscription des tracés, nous pouvons définir la voyelle : *un phonème constitué par un son laryngien, modifié par la résonance des cavités phonétiques.*

Le *son laryngien* est identique pour toutes les voyelles; la *résonance*, au contraire, est différente pour chaque voyelle : elle dépend de la forme spéciale que prennent les cavités phonétiques pour chacune d'elles.

Nous savons qu'une voyelle peut se prolonger et persister autant que le permettent les besoins de la respiration; or, pendant toute la durée de la voyelle, la forme des résonnateurs phonétiques doit rester invariable, sous peine de modifier le timbre de la voyelle, c'est à-dire la voyelle elle-même. Nous verrons plus tard, en étudiant les tracés de la langue, que cet organe prend pour chaque voyelle une position déterminée qui s'inscrit sur le tracé par une ligne droite et horizontale plus ou moins haute, suivant le degré d'élévation ou d'abaissement de la langue. Pour

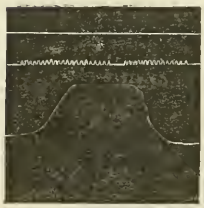
la voyelle A, qui doit nous servir à accompagner les diverses consonnes labiales que nous allons étudier, la langue est étalée sur le plancher de la bouche, qui lui sert de point d'appui, et ses mouvements sont nuls si l'on a soin d'empêcher la machoire inférieure de lui transmettre ses propres déplacements. Nous pouvons donc nous contenter, pour la simplification des graphiques, d'inscrire pour la voyelle A comme pour les consonnes labiales : 1° le tracé de la lèvre inférieure chargé de déterminer le degré d'ouverture de l'orifice buccal; 2° le tracé du larynx qui marque les périodes de production de son et celles de silence; 3° enfin le tracé de la pression nasale qui indique l'état d'ouverture ou de fermeture de l'orifice pharyngo-nasal par l'abaissement ou l'élévation du voile du palais.

Dans la partie de ces graphiques qui appartient à la voyelle initiale ou finale, les lignes du voile du palais et des lèvres sont droites et horizontales; celle du larynx est horizontale et ondulée. Les graphiques, d'accord avec les autres moyens d'observation, permettent donc de définir la voyelle : *un son persistant émis pendant une position déterminée et invariable des organes de résonance.*

§ 2. — *La consonne est composée de trois éléments dont le second est un élément vocalique.*

Par opposition à la définition que nous venons de donner de la voyelle, on serait tenté de définir la consonne : *tout bruit accompagnant un mouvement des organes phonétiques;* mais ceci demande à être examiné de plus près, et, pour cela, nous allons prendre comme exemples les différents graphiques obtenus avec les consonnes labiales.

Fig. 1.



A B A

Le graphique de ABA se présente sous la forme ci-contre (fig. 1).

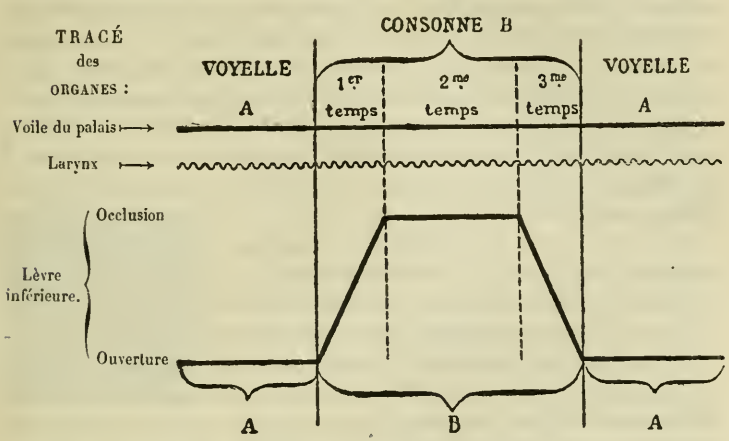
Eliminons les tracés des voyelles A, initiale et terminale, après les avoir délimitées par deux lignes verticales; il nous reste les tracés intermédiaires qui constituent le graphique de la consonne B (fig. 2).

Sur ce graphique la ligne du voile du palais reste droite et horizontale, parce que cet organe garde sans modification la position qu'il avait pendant A; de même le larynx donne le tracé des vibrations qui persistent comme pendant la voyelle A.

La ligne des lèvres, au contraire, prend successivement entre A initial et A terminal trois positions différentes : 1° Une direction ascendante, pendant le mouvement que font les lèvres pour se rapprocher; 2° Une direction horizontale, pendant la durée

de l'occlusion des lèvres; 3° Une direction descendante, au moment où les lèvres s'écartent pour permettre l'émission de la voyelle terminale.

Fig. 2.



1er schéma. — Schéma analytique du graphique de ABA.

De la présence de ces trois directions différentes du tracé des lèvres, je conclus que la consonne B n'est pas un phonème simple comme la voyelle A, mais un phonème composé de *trois temps*. De ces trois temps, le premier et le dernier correspondent d'ailleurs à deux éléments des consonnes qui sont bien connus : *l'implosion* et *l'explosion;* mais entre l'implosion et l'explosion existe un autre élément : c'est *l'état d'occlusion des lèvres.*

Pendant la durée de cette occlusion, le tracé des lèvres, comme celui des autres organes, forme une ligne horizontale, de sorte que si, par deux traits pointillés verticaux, on établit les limites des trois temps du B, on obtient pour le deuxième temps une figure qui présente avec le graphique des voyelles une frappante analogie : dans l'un comme dans l'autre on ne trouve que des lignes droites horizontales, indiquant l'immobilité des organes de résonance, et la ligne également horizontale mais ondulée du larynx, indiquant la persistance des vibrations pendant la consonne aussi bien que pendant la voyelle.

Le graphique (fig. 2) montre en outre que ce deuxième temps de la consonne, analogue aux voyelles par la forme de ses tracés, est au moins égal à leur durée moyenne et que cette durée est environ deux fois plus considérable que celle du premier ou du troisième temps. Le deuxième temps a donc, par sa durée, une importance double de celle soit de l'implosion, soit de l'explosion, et il constitue par sa durée la moitié de la consonne entière.

Si, après avoir étudié les tracés fournis par les instruments, nous faisons appel au témoignage de l'oreille, il nous fournit des indications tout à fait concordantes. Pendant le temps d'occlusion des lèvres, l'oreille perçoit pour la consonne B un son continu comme celui des voyelles et qui, comme lui, peut être prolongé volontairement; enfin, comme le son des voyelles, ce son peut se produire aux différentes hauteurs de l'échelle musicale, ainsi que nous l'avons démontré dans une précédente communication[1].

Le son du B est assurément moins clair que celui des voyelles, mais cela tient à ce qu'il se produit dans une cavité close où il est étouffé au lieu d'être émis à l'extérieur pour aller frapper directement l'oreille.

En somme, par ses caractères acoustiques comme par ses caractères graphiques, le deuxième temps de B ressemble à une voyelle. Passons maintenant à d'autres consonnes.

Le graphique de AMA (fig. 3) nous présente également, abstraction faite de l'A initial et de l'A final, *trois temps*, qui correspondent à l'implosion, à la période d'état et à l'explosion. Ici ce n'est pas seulement la ligne des lèvres qui est brisée, comme dans le B, c'est aussi celle du nez qui montre que, pendant que les lèvres se ferment pour produire l'implosion labiale, le voile du palais s'abaisse pour ouvrir l'orifice pharyngo-nasal et livrer passage à l'air qui doit être émis par les narines, et inversement qu'au moment de l'explosion labiale, tandis que les lèvres se rouvrent, le voile du palais referme l'orifice pharyngo-nasal. Le premier temps de M est donc accompagné de deux phénomènes simultanés : l'occlusion des lèvres et l'ouverture du voile; le troisième temps par les deux phénomènes inverses, toujours simultanés. Entre les deux temps, nous trouvons comme dans le B une période d'état.

Fig. 3.

A M A

Seulement il y a lieu d'observer ici que le graphique obtenu par la pression de l'air qui sort des fosses nasales ne donne pas, entre le premier et le troisième temps, une ligne horizontale, mais une ligne ascendante puis descendante qui marque les variations de pression de l'air expiré; un appareil approprié, ou simplement l'index, appliqué directement sur le voile du palais montre que cet organe s'abaisse au premier temps, reste immobile pendant la durée du deuxième temps et se relève au moment du troisième temps.

D'ailleurs le son perçu par l'oreille pendant le deuxième temps présente, avec celui des voyelles, une analogie plus marquée

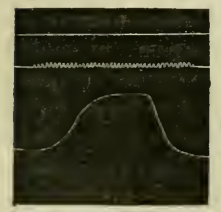
[1] *Mémoires de la Société de linguistique*, t. IX, p. 490 et suiv.

pour M que pour B : cela tient à ce que dans M le son n'est pas étouffé comme dans B, mais qu'il est, comme pour les voyelles, émis à l'extérieur; la seule différence avec les voyelles pures, c'est qu'au lieu d'être émis par la voie buccale, il l'est par la voie nasale.

C'est parce qu'ils ont été frappés de cette ressemblance que les linguistes ont, depuis longtemps, admis un M voyelle. L'M voyelle, c'est le deuxième temps de l'M complet.

Le graphique de AVA (fig. 4) est exactement semblable à celui de ABA si ce n'est que l'ascension de la ligne des lèvres est moins marquée, les lèvres ne se fermant pas complètement, soit qu'on prononce le V usuel, c'est-à-dire le V labio-dental, soit qu'on prononce le V bilabial.

Fig. 4.



AVA

L'occlusion de l'orifice buccal pendant le deuxième temps du V étant incomplète et la voie nasale étant fermée, c'est par la bouche qu'est émis le son laryngien, absolument comme pour les voyelles pures.

A ce son s'ajoute un souffle buccal produit par le passage de l'air entre l'orifice rétréci des lèvres; ce souffle n'est pas un élément étranger aux voyelles et s'il est peu intense et même négligeable dans les voyelles ouvertes *a*, *o*, *é*, dans lesquelles le rétrécissement des cavités est nul ou peu marqué, il se fait entendre nettement dans les voyelles fermées *ou*, *u*, *i*.

Pour AFA (fig. 5), même graphique que pour AVA, sauf l'absence de vibrations laryngiennes pendant le deuxième temps. Ici le souffle interlabial, plus fort que dans le V, est le seul élément sonore qui accompagne le deuxième temps de la consonne; en raison de la faiblesse du bruit des plosions, c'est le souffle renforcé par la résonance buccale qui caractérise pour l'oreille la consonne F.

Fig. 5.

A F A

Entre la consonne M *sourd*, d'ailleurs peu usitée, et M sonore, les rapports sont les mêmes qu'entre F et V, c'est-à-dire que la seule différence réside dans la présence ou l'absence de vibrations laryngiennes.

Le tracé de M *sourd*, que nous ne reproduirons pas ici, est remarquable par l'extrême élévation de la ligne du nez; cette élévation résulte de la grande quantité d'air que laisse passer la glotte complètement ouverte.

Je n'insiste pas sur ce point parce que M *sourd* est à peu près complètement inusité; cependant, dans le langage des Alsaciens, le phonème M paraît s'en rapprocher.

Le graphique de APA (fig. 6) reproduit celui de ABA, avec cette seule différence que les vibrations laryngiennes s'interrompent pendant le deuxième temps de la consonne. Du reste, dans le P comme dans le B et dans toutes les autres consonnes que nous avons étudiées, nous trouvons les lignes droites caractéristiques de l'immobilité des organes de résonance; la longueur de ces lignes montre que le deuxième temps de P est égal à celle du deuxième temps des autres consonnes, et dépasse de beaucoup celle des plosions.

Fig. 6.

APA

Il n'y a plus, à la vérité, dans le deuxième temps du P, ni son laryngien, ni souffle buccal : c'est un temps de silence complet; mais le silence n'est pas plus négligeable en phonétique qu'en musique; dans l'un et dans l'autre cas, il a d'une part une valeur rythmique, et d'autre part il fait contraste avec les sons voisins; et c'est, en partie du moins, à cause de ce contraste que les consonnes silencieuses ont reçu le nom de fortes ou de dures, par opposition à l'impression acoustique plus douce des consonnes sonores. Donc, même dans les consonnes silencieuses, le deuxième temps mérite d'être comparé aux voyelles.

Enfin il existe une catégorie de phonèmes dont le deuxième temps arrive à la complète identité avec les voyelles pures : ce sont les consonnes-voyelles. Je prendrai comme exemple la labiale W. Le graphique de W, pris dans les mêmes conditions que celui des consonnes précédentes, c'est-à-dire entre deux voyelles A, mais où nous avons prononcé un *w* redoublé (long), nous donne la figure 7.

En comparant ce graphique avec celui de ABA et de AVA on voit qu'ils sont presque identiques; comme le B et le V, le W est une consonne labiale sonore formée de trois temps, dont le premier et le dernier sont des plosions caractérisées par l'obliquité de la ligne des lèvres; la seule différence réside dans la hauteur de cette ligne oblique, considérable pour le B, dans lequel l'occlusion des lèvres est complète, moindre pour le V, où cette occlusion est incomplète, plus petite encore pour le W, où le rapprochement des lèvres est encore moins marqué; le W n'est en somme qu'un V *bilabial* moins fermé. On doit remarquer aussi que le second temps est réuni aux lignes obliques des plosions, non plus par un angle plus ou moins net

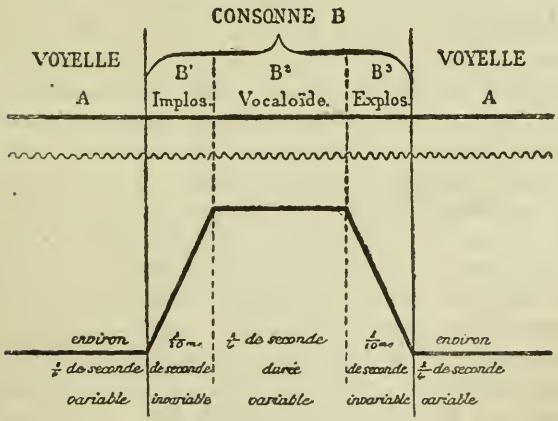
Fig. 7.

AWWA

comme dans le B et le V, mais par une courbe insensible, qu'on trouve aussi dans le V *bilabial*. Cette forme de tracé marque l'hésitation de la lèvre inférieure à prendre sa position, pour laquelle elle ne trouve ni le point d'appui fourni au V par les incisives supérieures, ni celui qui est fourni au B par le contact avec la lèvre supérieure; c'est ce manque de point d'appui qui paraît avoir fait abandonner dans la pratique le V *bilabial* au profit du V dento-labial; le V *bilabial* ne trouvant pas un point d'appui fixe est une consonne éminemment instable, se transformant en B si le mouvement de la lèvre est exagéré et en voyelle si ce mouvement est insuffisant. Pour le W, le second temps conserve une plus grande stabilité parce qu'il emprunte son mécanisme à celui de la voyelle *ou*, c'est en effet le son de la voyelle (française) *ou* qui est perçu par l'oreille; aussi le W est-il constamment confondu dans la pratique et particulièrement dans l'orthographe avec la voyelle *ou*.

Cette identité de son deuxième temps avec une voyelle n'empêche pas le W de se comporter comme une consonne pure dans les combinaisons de phonèmes, où les consonnes subissent des modifications plus ou moins profondes, ainsi que j'ai pu m'en assurer par de nombreuses observations. J'ai parlé jusqu'ici du W *sonore;* comme toutes les consonnes, le W peut s'accompagner d'un silence du larynx qui en fait une consonne sourde : W *sourd*.

Fig. 8.



9e *schéma.* — Schéma des *trois temps* de la consonne B.
Exemple d'analyse graphique d'une consonne quelconque.

Les considérations que vient de nous fournir l'analyse des différentes consonnes du groupe labial peuvent s'appliquer aux

consonnes des autres groupes : ATA, ADA, ANA, ASA, AZA; AKA, AGA, AⁿGA, etc. Mais je crois inutile d'entrer actuellement dans plus de détails et je conclus que *toute consonne complète* est composée de *trois temps*, dont le deuxième ressemble aux voyelles. Je propose de donner à ce deuxième temps le nom de *vocaloïde*, et lorsqu'il sera utile de distinguer les différents temps d'une même consonne, je les indiquerai par des exposants : ainsi, B^1 voudra dire implosion du B; B^2, vocaloïde du B; B^3, explosion du B.

§ 3. — *Caractères des vocaloïdes.*

Pour rassembler dans un tableau les caractères du vocaloïde que nous avons relevés dans l'analyse qui précède, je dirai que :

Le vocaloïde a pour condition, comme la voyelle, l'immobilité des organes de résonance;

Dans les consonnes sonores, il possède des vibrations laryngiennes identiques à celles des voyelles comme nature et comme hauteur de son; identiques aussi comme intensité, même pour les consonnes où ce son, étouffé par l'occlusion des voies phonétiques, n'arrive à l'oreille qu'affaibli;

Le souffle buccal, qui joue un rôle important dans beaucoup de vocaloïdes, qui même est le seul phénomène sonore de quelques-uns, n'est pas un élément étranger aux voyelles pures;

La durée du vocaloïde égale pour toutes les consonnes, sans en excepter celles qu'on a appelées *momentanées*, est en même temps sensiblement égale à celle des voyelles et très supérieure à celle des plosions; celle-ci, dans la parole ordinaire, est généralement d'un dixième de seconde; celle des vocaloïdes et des voyelles, d'environ un quart de seconde. Dans la diction lente, la durée des plosions est invariable; l'allongement porte également sur les vocaloïdes et sur les voyelles, et est limité dans les deux cas par des nécessités physiologiques de même ordre;

Enfin, comme les voyelles, les vocaloïdes peuvent être prononcés isolément et, de fait, ils le sont quelquefois; il existe en effet des interjections composées d'un vocaloïde isolé, comme il y en a qui ne sont formées que d'une voyelle seulement, tandis que l'orthographe de *ah! oh!* etc., est à peu près fixée; celle des vocaloïdes ne l'est pas; ainsi le son qu'on écrit *hum! hem!* etc., n'est autre que M^2, le vocaloïde de M. Dans la prononciation allemande, le vocaloïde joue souvent le rôle de voyelle pure; ainsi N de *Haydn* n'est autre que le vocaloïde de N, ou N^2. Cette dislocation de la consonne qui peut perdre son implosion, son explosion et même les deux à la fois, et rester uniquement composée de son vocaloïde, est intéressante à suivre dans les diverses

combinaisons de phonèmes, mais forme un chapitre trop important pour essayer même de l'effleurer ici.

§ 4. — *La parole se compose d'éléments vocaliques et de plosions.*

En dernière analyse, on trouve dans le langage deux catégories de phénomènes; d'une part, les voyelles pures et les vocaloïdes, qui correspondent à des *positions fixes* des organes pendant une durée relativement longue; et, d'autre part, les plosions qui correspondent à des *mouvements* dont la durée est beaucoup plus courte. Avec cette manière d'envisager les actes mécaniques de la parole, l'implosion serait le passage de la voyelle au vocaloïde; l'explosion, le passage du vocaloïde à la voyelle, de sorte que, dans une succession alternative de voyelles et de consonnes, comme celles que nous avons étudiées, nous aurions la succession des phénomènes suivants : voyelle, implosion, vocaloïde, explosion, voyelle, etc.

Cette analyse radicale des phénomènes mécaniques de la parole me paraît devoir porter de la clarté dans l'étude de certaines modifications linguistiques qui sont dues aux mouvements des organes phonétiques, mais le but unique de la présente communication a été d'établir le caractère complexe de la consonne; je me propose d'étudier ultérieurement les diverses modifications que la consonne peut subir dans les différentes combinaisons de phonèmes qui peuvent se rencontrer.

Dr Rosapelly.

YASNA XLV, 2.

Gāth. *nā*.

M. Justi pose un thème *na-* « notre » pour expliquer l'ἄπαξ *nā* de Yasna, XLV, 2 :

nōiṭ nā manâ nōiṭ səngha nōiṭ xratavō
.....
nōiṭ daēnâ nōiṭ urvąnō hacaintē

M. Bartholomae admet encore l'existence de ce thème, *Grundr. der iran. phil.*, I, 241. Mais l'adjectif possessif de la première personne du pluriel en zend est partout ailleurs *ahma-* = lesb. ἄμμο- ou le dérivé *ahmāka-* = skr. *asmāka-*. Or, dans ce passage, *nā* désigne « les deux esprits », *maiṇyū*, et occupe la place normale des enclitiques, immédiatement après le premier mot accentué : il est surprenant qu'on n'y ait pas encore reconnu le génitif duel enclitique répondant pour la forme à v.-sl. *na* et pour le sens à skr. *nau*.

Le verbe *hacaintē* « conviennent, sont d'accord », qui termine la phrase, rappelle immédiatement les emprunts arméniens : *hačim* « je me complais dans, j'approuve », *hačoy* « agréable », *patšač* « convenable » (cf. Hübschmann, *Arm. gr.*, I, 225). Ce fait ne devra pas être perdu de vue quand on voudra rendre compte du persan *sazīdan* (Horn, *Neupers. etym.*, n° 738).

A. MEILLET.

LES NOMS DE PERSONNES

CHEZ LES GERMAINS.

Certains savants contestent qu'il faille chercher un sens aux noms composés de personnes chez les Germains. M. Franz Stark[1], s'appuyant sur l'étude du *Polyptyque de Saint-Germain-des-Prés*, constate qu'à la date de ce document, vers l'année 800, l'usage existait déjà d'emprunter souvent les deux éléments du nom composé d'un enfant, l'un au nom du père, l'autre à celui de la mère. Ainsi la fille de *Teud-ulfus* et d'*Ercam-berta* s'appelait *Teud-berta*, le fils d'*Adal-badus* et d'*Ing-ildis* s'appelait *Ingo-badus*. M. Stark rencontre aussi cet usage en des temps postérieurs. On en a conclu que cet usage devait remonter aux temps les plus reculés, et que, par conséquent, il n'y avait pas à chercher un sens aux noms propres germaniques de personnes.

Seulement il n'y a pas de preuve, d'abord, que cette coutume eût grande importance à l'époque mérovingienne. Les noms des fils issus du mariage de *Chlodo-vechus*, « Clovis », et de *Chrot-hildis*, que nous devrions appeler Rohaut, ne sont aucuns formés en conséquence de cette coutume; ni *Ingo-meris*, ni *Chlodo-meris*, ni *Childe-berethus*, ni *Chlotha-charius*, n'offrent cette association d'éléments empruntés au nom du père et à celui de la mère; on ne la trouve que dans le nom de la fille de Clovis, appelée *Chlot-childis*, par suite peut-être d'un emprunt fait pour le premier élément au nom du père *Chlodo-vechus*, et pour le second au nom de la mère *Chrode-childis*.

Si des enfants de Clovis nous passons à ceux de Clotaire Ier, *Chlotha-charius*, nous pouvons observer que ce roi eut de trois femmes sept fils et une fille. Un seul porta un nom créé suivant la coutume susdite, ce fut *Gunt-harius*, fils d'*In-gundis*. Dans *Gunt-harius*, le premier élément, *Gunt*, est le second élément d'*In-gundis;* le second élément, *harius*, est le second élément de *Chlotha-charius*. Les autres enfants de Clotaire, *Chlotha-charius*, et d'*In-gundis* furent *Childe-ricus*, *Chari-berethus*, *Gunt-hramnus*, *Sigi-berethus*, *Chlotsinda;* Clotaire eut aussi, d'*Are-gundis*, *Chilpe-ricus*, et de

[1] *Die Kosenamen der Germanen*, Vienne, 1868, p. 159.

IMPRIMERIE WITTERSHEIM

Chunsina, *Chramnus*. La formation du nom de ces sept derniers n'a aucun rapport avec la coutume en question.

Enfin il n'y a pas de raison pour supposer que même les noms composés par emprunt au nom paternel et au nom maternel n'offrissent pas un sens, tant que les deux éléments, appartenant à la langue courante, furent compris du public. *Chlot-childis*, nom de la fille de *Chlodo-vechus* et de *Chrode-childis* que nous appelons bien à tort *Clotilde*, veut dire « illustre guerrière »; *Gunt-harius*, nom d'un des fils de *Chlotha-charius* et d'*In-gundis*, signifie « celui qui a une troupe de bataille ». En grec changez le premier terme d'Ἱππαρχος, « celui qui commande aux chevaux », vous avez Δήμαρχος, « celui qui commande au peuple », Πολίαρχος, « celui qui commande à la ville », Πολύαρχος, « celui qui commande à beaucoup », etc.

Au VIe siècle de notre ère on attribuait un sens aux noms de personnes, et ce sens était conforme à la vérité. Nous avons sur ce point le témoignage de Fortunat, qui traduit par « puissant, vigoureux auxiliaire » le nom du roi Chilpéric Ier :

> Chilperice potens; si interpres barbarus esset,
> « Adjutor fortis », hoc quoque nomen habes.
>
> *Carmina*, IX, 1, 27-28.

Chilpe- est le thème d'où dérive l'allemand moderne *helfen*, « aider », « secourir »; *-ricus* est identique à l'allemand moderne *reich*, « riche, opulent », plus anciennement « puissant », originairement « roi ».

Quand arriva l'époque carolingienne, la langue se trouva modifiée de manière à rendre souvent inintelligibles les mots qui sont pour nous aujourd'hui les plus clairs. Smaragdus, abbé de Saint-Mihiel, dans son *Expositio in partibus Donati*, écrite au commencement du IXe siècle, explique le nom d'homme *Rich-mir* par « potens mihi [1] », tandis que ce nom d'homme veut dire : « célèbre par la puissance »; *Rich-mir* est identique au nom de *Richomēres*, *domesticorum comes* en 377 (Ammien Marcellin, l. XXXI, c. VII, § 5), à celui de *Rici-mēris*, patrice d'origine suève, mort en 462, après avoir joué un grand rôle dans l'empire romain d'Occident.

Sidoine Apollinaire appelle ce dernier personnage au nominatif *Ricimer*, à l'ablatif *Ricimere*, à l'accusatif *Ricimerem*. (*Carmina*, II, vers 352, 357, 360.) Nous trouvons encore ce nom chez Grégoire de Tours, qui parle de *Theudo-meres*, roi des Francs, filius *Richi-meris*. L'adjectif *mēris*, *mērĕs*, eut une forme secon-

[1] *Zeitschrift für deutsches Alterthum*, herausgegeben von Moriz Haupt, t. I. 1841. p. 390. Cf. Mabillon, *Vetera Analecta*, in-8°, II, 422; in-fol., 358.

daire, *mēris*. Le roi des Francs *Chlodo-mēris* ou *Chlodo-mērès*, appelé au nominatif *Chlodo-meris* par Grégoire de Tours, *Historia Francorum*, l. III, c. 1, édit. Arndt, p. 109, l. 11; p. 113, l. 8, *Chlodomeres*, par Frédégaire, l. III, c. XXIX, p. 103, devient, dans le *Liber Historiæ Francorum*, *Chlodo-miris* au nominatif, c. XIX, p. 274, l. 7-8; c. XXI, p. 276, l. 16, *Chlodo-mirem* à l'accusatif, c. XIV et XX, p. 261, l. 5; p. 275, l. 18, etc., c'est-à-dire que *mēris*, « célèbre », se change en *mīris* par assimilation de l'*ē* à l'*i* suivant. Ce phénomène se rencontre non seulement chez les Francs, mais chez les Wandales et chez les Ostrogoths. (Ferdinand Wrede, *Die Sprache der Wandalen*, p. 81, 82, 92; *Die Sprache der Ostgoten*, p. 58-60.)

En haut allemand une mutation toute différente se produisit; l'*ē* long de l'adjectif *mēris* se changea en *ā;* l'équivalent du franc-mérovingien *mēris* fut *māri* = **mēria-z* = **mēr-io-s*. De là le nom d'homme *Ric-marius*, dans *Riemari-villa*. (*Polyptyque de Saint-Remy-de-Reims*, c. XXIV, § 1, édit. Longnon, p. 318.) *Ric-marius* est le même nom que *Richo-meris*, *Rici-meris* ou *Richi-meris;* on voit par là que la prononciation du haut allemand avait pénétré chez les Carolingiens.

Telle est la raison pour laquelle Smaragdus, contemporain du *Polyptyque de Saint-Germain*, n'a pu comprendre le nom d'homme *Richmir* et l'a rendu par *potens mihi*. A la date où écrivait Smaragdus et dans les temps postérieurs, le franc-mérovingien *mēris*, *mīris*, avait été supplanté par le vieux haut-allemand *māri;* bien des modifications de son analogue s'étaient produites et avaient rendu inintelligibles divers éléments antiques des noms composés germaniques de personnes. Dans les documents carolingiens et dans les documents plus récents il peut fréquemment devenir imprudent de proposer un sens pour bien des noms propres d'origine germanique; mais de là ne se suit pas qu'à l'époque mérovingienne la même difficulté doive s'être produite aussi souvent.

H. d'Arbois de Jubainville.

VEDICA.

(3e SÉRIE.)

N. B. — La traduction des hymnes à Agni des maṇḍalas I-V par M. H. Oldenberg (*Sacred Books of the East*, vol. XLVI) a paru durant l'impression de cette série. Pour éviter d'interrompre l'exposition, on relèvera les divergences importantes dans un *Addenda* final.

10. Une survivance indo-européenne : **dhvar-*.

R. V. III. 6. 10 *c*, on lit la comparaison *adhvaréva*, qui donne un vers faux (une syllabe de trop, placée, qui plus est, de façon à fausser la césure, licence tout à fait inadmissible) et, à quelque point de vue qu'on l'envisage, ne fournit qu'un pur non-sens : « [le ciel et la terre] se tiennent debout en face d'[Agni] . . . comme les deux sacrifices. » Qu'il fût question du double sacrifice céleste et terrestre, cela serait, à la rigueur, possible; mais en quoi le ciel et la terre ressemblent-ils respectivement aux sacrifices qui s'y célèbrent? et quelle nécessité y avait-il de commettre un vers faux pour exprimer cette pensée amphigourique?

Remarquons que la scansion *prâcy adhvaréva*, qui sauverait la situation, difficilement admissible en tout état de cause, est ici absolument impossible puisque *prâcī* est sûrement au duel (pada *prâcī úti*).

Sur ce passage comme sur bien d'autres, on se perd à chercher la véritable pensée de M. Ludwig[1] : il traduit « beim Opfer », comme si le texte portait *adhvaré* sans *iva*, et au commentaire il explique que Sāyaṇa doit être dans le vrai en glosant *adhvarā* par *adhvarau;* or Sāyaṇa glose en effet *adhvaréva* | *adhvarāv iva* | *yajñāv iva*, qui ne peut absolument signifier autre chose que « comme les deux sacrifices ».

Grassmann, plus logique, propose une correction au texte : il lit *adhvaré va* « comme au sacrifice », son expédient habituel lorsqu'un *iva* le gêne[2]. Mais, sans vouloir ici le discuter au fond,

[1] *R. V.*, I, p. 334, et IV, p. 298.
[2] Cf. *Vedica*, n° 3 = *Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 106.

on doit faire observer qu'il n'aboutit qu'à un sens bien pâle, et qu'au surplus le vers reste irrémédiablement faussé.

Je le rétablis en supprimant une syllabe. La lecture **dhvâreva* « comme deux battants de porte » se laisse aisément justifier.

1° Linguistiquement : on sait que la forme **dhvârā* (gr. θύρα, lat. *forēs*, got. *daúr*) est la seule légitime, et qu'on ne s'explique point sans un faux-fuyant, d'ailleurs fort ingénieux, la chute de l'aspiration dans *dvârā* (refait sur **durbhyām*).

2° Au point de vue de la critique verbale : si une tradition accidentelle avait conservé dans ce passage la forme régulière **dhvârā*, il était naturel qu'à un moment donné, cette forme n'étant plus comprise, un rédacteur s'avisât de changer **dhvâreva* en *adhvaréva*, qui du moins avait l'air de faire un sens et cadrait avec le mysticisme confus que les exégètes tendaient à insinuer sous la phraséologie naturaliste du Véda.

3° Au point de vue du sens : rien non plus n'est plus naturel que de comparer le couple Ciel-et-Terre, généralement féminin et dans ce vers même, à deux battants de porte (sk. *dvâr* fm.) appliqués l'un contre l'autre; et l'opportunité de la comparaison apparaît d'autant mieux qu'il s'agit ici du rôle liturgique de ce couple divin, qui appelle presque irrésistiblement l'idée des « deux portes du sacrifice[1] », couramment invoquées en nombre d'endroits et figurant toujours dans les āpriyas.

4° Au point de vue de la liaison des idées : le mot *suméke* signifierait (P. W. et p. w.) « bien établis, solidement fondés », et, si nous n'avons pour garant de ce sens qu'une étymologie douteuse[2], encore est-il que la conjecture **dhvâreva* = *dvâreva* peut y trouver un appui et la confirmer à son tour.

Je traduirai donc : « Comme deux vantaux inébranlables, [le Ciel et la Terre] saints et véridiques se tiennent debout en face d'[Agni] le fils de la sainteté. »

5° Je rappelle en terminant que notre confrère, M. E. W. Fay[3], a tenté d'expliquer le mot *adhvará* par un composé possessif qui signifierait « sans porte » : nous posséderions donc déjà un type védique du mot qui aurait conservé intacte l'aspirée initiale; mais il n'en est que plus intéressant de la retrouver, et, si je ne me trompe, avec une quasi-certitude, dans le mot simple lui-même.

[1] Il se pourrait fort bien que ce fût là aussi la transition inconsciente par laquelle on eût passé de **dhvâreva* à *adhvaréva*.

[2] Voir l'article suivant.

[3] *Proceed. Am. Philol. Assoc.*, XXV, p. IX, n. 2.

11. *suméka.*

Bergaigne s'est toujours refusé à traduire ce mot, et peut-être n'avait-il point tort, tant qu'on n'en apportait aucun autre éclaircissement que la dérivation hypothétique de la racine *mi*. A l'appui du sens « bien fondé », je crois pouvoir alléguer, outre la stance qu'on vient de lire, un argument tiré de mon principe général d'interprétation par l'« antithèse védique », à laquelle je me propose de consacrer quelque jour une étude systématique, mais que je crois pouvoir dès à présent utiliser pour l'exégèse de détail, puisque, après tout, cet artifice de style est plus ou moins reconnu par tous les interprètes, y compris même ceux qui pourraient me reprocher d'en exagérer l'importance[1].

R. V. III. 15. 5, la stance est inintelligible, faute d'un nombre suffisant de verbes : Sāyaṇa, à peu près suivi par Grassmann, ne s'en tire qu'en supposant deux fois l'ellipse assez invraisemblable de *kuru*, et M. Geldner[2] n'en traduit que le quart, encore est-ce en forçant le sens de *ácha*. En fait, le commencement et la fin de la phrase doivent s'entendre comme formant opposition ou corrélation d'idées : ce ne sont point du tout des invocations, mais de simples constatations antithétiques, entre lesquelles se place, comme entre parenthèses, une invocation à Agni. Pour comprendre ainsi, il n'est pas même nécessaire de corriger *jaritaḥ* en *jaritúḥ*, ni davantage de supposer l'ellipse facile de l'enclitique *te* bien suffisamment suggéré par *tvám* (en *d*) et par le mouvement de la pensée; soit donc : « O chantre [Agni], tu as maints refuges inexpugnables, ... et à nous le ciel et la terre sont [deux demeures] solidement fondées. » Dans l'intervalle marqué par les points s'insère une prière d'un type bien connu : « En brillant, ô Agni, amène[-nous] les dieux, comme un char conquérant [amène] le butin. »

Dès lors, le parallélisme constaté entre *áchidrā* et *suméke* permet, ce semble, conjointement avec l'étymologie probable, d'arrêter définitivement le sens de ce dernier mot.

12. *mahiṣá* et *máhiṣī.*

1. Dans ma traduction de l'Atharva-Véda (XIII. 2. 32, et cf. 33 et 42), j'ai admis pour *mahiṣáḥ suparṇáḥ* le sens métaphorique « le buffle aux ailes puissantes » ou « le buffle qui est un aigle »,

[1] Cf. *Vedica*, n° 4 = *Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 108.
[2] Pischel et Geldner, *Ved. Stud.*, I, p. 160.

et j'en trouve une première confirmation dans la métaphore identique qui se lit R. V. v. 47. 3 *a*, sans possibilité d'équivoquer sur les termes. Je persiste donc, malgré l'autorité du P. W., à penser que c'est là le seul sens qui se justifie pleinement : l'image s'applique sans difficulté au soleil, si souvent dénommé soit aigle soit taureau; le mot *mahiṣá* ne signifie autre chose que « buffle » dans la langue classique, il n'y a aucune raison de lui assigner en védique une valeur différente, et je ne perdrai point cette nouvelle occasion de critiquer la déplorable tendance exégétique qui diluerait dans un fade verbiage toute la richesse et la variété d'images de la vieille poésie. Pourquoi, sur la foi des commentateurs, traduire çà et là *mahiṣá* par « grand »? Que tel en soit le sens étymologique et, si l'on veut, préhistorique, je ne le conteste pas, ni que le buffle ait été ainsi surnommé parce qu'il était « la grosse bête »; mais tout indique que, dès l'époque des Védas, l'épithète ancienne était devenue un nom générique parfaitement spécialisé. S'aviserait-on, en traduisant un poète français, d'interpréter parfois le mot « sanglier » par l'adjectif « singulier », sous prétexte qu'en étymologie tous les deux ne font qu'un?

L'idée que j'exprime est bien aussi, au fond, celle de Grassmann : presque partout il traduit *mahiṣá* par « buffle »; il ne se fait pas scrupule d'admettre qu'un dieu puisse être dénommé « buffle » au même titre que « taureau » ou « lion », ou que l'épouse favorite du roi soit désignée par le sobriquet honorifique de « femelle du buffle » (*máhiṣī*). Bref, il proscrit à bon droit le sens vague de « gross, gewaltig », et ne le maintient que dans quatre passages, infime minorité. Cette dernière circonstance est de nature à le rendre suspect, même là; et, somme toute, on se convaincra sans peine qu'il n'y avait aucun motif pressant de le sauver pour si peu de chose, qu'il y a même avantage à s'en passer partout.

Quand le pluriel *mahiṣás* désigne les dieux, et plus particulièrement certaines classes de dieux qui ont avec le taureau céleste une incontestable affinité (les *marudādayas*, Sāy. sous R. V. x. 45. 3), c'est alors surtout, semble-t-il, que le sens de « buffle » s'impose; et aussi Grassmann le juge-t-il le plus plausible, sauf dans deux passages où le mot apparaît au singulier, mais où l'hésitation n'est pas davantage permise.

1° R. V. III. 46. 2 : *mahāñ̃ asi mahiṣa víṣṇiebhir* (Gr., fausse référence, 380. 2, corrigée à la ligne suivante). Pourquoi préférer ici le sens de « grand »? A cause du voisinage de *mahán* « grand »? Mais, au contraire, c'est une raison de plus de le proscrire : le poète a joué sur les mots, il n'a pu prendre plaisir à rabâcher. Disons donc avec lui : « Tu es grand, ô buffle [Indra], par tes mâles exploits. »

2° R. V. IX. 97. 41 : *mahát tát sómo mahiṣáṣ cakāra*..... Même observation : non pas « voici ce qu'a fait de grand le grand Sôma », mais « voici le grand exploit du buffle Sôma », avec rapprochement intentionnel des deux mots qui font allitération.

Restent deux autres passages où *mahiṣá* est également au singulier et où je me rencontre à peu près avec M. Ludwig[1].

3° R. V. IX. 82. 3 : *parjányaḥ pitā mahiṣásya parṇíno*..... Sans difficulté : « Parjanya est le père du buffle ailé », qui, ici comme au passage précédent, est Sôma, non le Soleil; le contexte et le classement de l'hymne en font foi. Il est clair que, dans la poétique védique, chaque dieu à tour de rôle peut devenir le buffle qui vole.

4° R. V. X. 66. 10 : *vātāparjanyā mahiṣásya tanyatóḥ*..... Il n'est pas moins clair que cette qualification ne saurait convenir à aucun plus qu'au dieu mugissant par excellence. Traduisons donc sans hésiter, avec ellipse de *dhartārā* qui figure au pâda précédent : « Vâta et Parjanya qui soutiennent (qui créent) le buffle tonitruant » (« le buffle-tonnerre », dirait V. Hugo).

En résumé, le sens « grand » doit être biffé, et, comme le classique n'en présente pas d'autre que celui de « buffle », aucun doute ne peut subsister sur la traduction des vers où se lit le mot *mahiṣá*.

II. Mais il n'en va pas de même de *máhiṣī*. Le classique reconnaît à ce mot deux sens distincts : « femelle du buffle » et « première épouse du roi, reine, princesse ». Il est infiniment probable que le second procède du premier et que par conséquent tous deux sont également védiques; seulement, le hasard a voulu que les trois emplois du mot au R. V. laissassent la question quelque peu indécise. Un seul indice tendrait à faire penser dès l'abord que *máhiṣī* n'est pas rigoureusement le féminin logique de *mahiṣá* « buffle » : il ne porte pas le même accent. Il est vrai qu'on remarque un changement analogue dans d'autres féminins en *ī*, soit *taviṣá táviṣī*, *aruṣá áruṣī* (Whitney); mais, précisément aussi, *áruṣī* n'est presque jamais employé que comme substantif, nom propre même, désignant l'Aurore, et *táviṣī* est encore bien moins le féminin logique de *taviṣá*, puisqu'il signifie « vigueur » et non « vigoureuse ». Une déviation, une nuance d'acception est donc possible entre *mahiṣá* et *máhiṣī*[2]. Vérifions sur les textes cette induction encore bien précaire.

[1] Sans toutefois saisir l'opportunité de faire de Tanyatu un nom propre ni surtout de donner des feuilles au lieu d'ailes à Sôma : une fois dans la cuve, il n'est plus une plante.

[2] La règle Pā. IV. 1. 63 sur les noms de femelles d'animaux (cf. B. Liebich, *Pāṇini*, p. 103) est sans application ici, puisque le msc. est oxyton et le fm. proparoxyton, à l'inverse de ce qu'on attendrait.

1° R. V. V. 37. 3 : *vadhúr iyám pátim ichántī eti yá īṃ váhāte máhiṣīm iṣirām.* C'est la clarté même, grâce aux mots *vadhú* et *páti*, qui ne laissent pas prise au doute : il s'agit bien d'une femme. Moyennant une ellipse qui rentre dans les cas les plus communs du style védique, nous comprenons : « La fille nubile que voici va cherchant un époux qui l'emmène [et fasse d'elle] une puissante (féconde) épouse royale ».

2° R. V. V. 2. 2 : *kám etáṃ tuáṃ yuvate kumārám péṣī bibharṣi máhiṣī jajāna.* Nous sommes en pleines ténèbres; car il s'agit d'un mythe, et, pour autant que nous y sachions comprendre, le petit enfant pourrait aussi bien être né de la « femelle du buffle » que de la « princesse »; toutefois la seconde alternative est la plus séduisante. Ce qui nous départagera, c'est le sens de *péṣī*, qui s'opppose manifestement à *máhiṣī*, mais lui-même est un ἅπαξ; Sāyaṇa ne sait qu'en dire; les sens « nourrice » (Grassmann, P. W.) et « lange » (p. w.) sont des divinations; aucune autre lumière que l'étymologie. M. Ludwig[1], qui au surplus, dans la traduction, s'est laissé égarer par la prétendue nécessité de découvrir, sous ces deux expressions, une métaphore désignant les deux araṇis, a du moins très bien vu que *péṣī* est un terme technique appliqué à la femme esclave, en tant qu'une de ses besognes essentielles consiste à piler (*piṣ*) le grain dans le mortier pour en faire de la farine. Cela posé, recourons à notre criterium de l'antithèse : la « broyeuse » et la « femelle du buffle » ne font pas contraste, ni non plus « l'esclave » et la « femelle du buffle », ni même absolument « la broyeuse » et « la princesse », mais d'une manière générale « l'esclave » et « la princesse ». C'est donc la quatrième alternative qui s'impose, et en même temps le sens s'éclaire : quelque origine qu'il faille attribuer au mythe en lui-même, qui présentement n'est pas en question, on n'aura point de peine à y reconnaître le thème courant de l'enfant royal qui n'est pas le fils de ceux qui passent pour ses parents; son père putatif n'est que son père nourricier; il est né d'une princesse et se croit l'enfant de la servante qui l'a élevé. La seule circonstance qui demeure obscure, c'est la raison qui a déterminé le poète à employer ici le mot rare *péṣī*, au lieu de *dāsī* qui se présentait naturellement à sa pensée; mais *dāsī*, dans le Véda, signifie essentiellement « femelle démoniaque », c'était une équivoque et même une inconvenance dans la glorification de la naissance de l'enfant divin, et de plus *péṣī* avait l'avantage de fournir une riche assonance avec *máhiṣī*. Ces considérations me paraissent, sinon décisives, au moins de très grand poids en faveur de l'interprétation que je résume en ces termes : « Quel est-il

[1] *R. V.*, IV, p. 325, et cf. I, p. 367.

donc, ô jeune femme, ce petit enfant que tu portes [en tes bras], toi [qui n'es qu'une] esclave? C'est la princesse qui l'a enfanté».

3° R. V. V. 25. 7 : *máhiṣīva tuád rayís tuád vājā úd īrate*. Ici le commentaire glose par *mahatī*, épithète de *rayís*, ce qui soulève mainte objection : à supposer que le sens «grand» ne fût point écarté par la discussion qui a porté sur *mahiṣá*, il resterait encore qu'on serait obligé de supposer *rayí* féminin, alors qu'il est presque toujours masculin, et surtout de ne voir dans *iva* qu'une inepte cheville; or la construction de cette stance et de la suivante indique nettement, dans la pensée du poète, l'intention d'obtenir un effet par une accumulation de comparaisons, *grâveva*, *tanyatúr yathā*. Force est donc bien d'entendre que «du sein d'Agni la richesse et les butins s'élèvent comme une *máhiṣī*»; — non pas «eine milchkuh» (Gr.), car on ne nous informe nulle part que la femelle du buffle soit douée de propriétés particulièrement laitières; — ni même «eine starke kuh» (Ldw.), car la comparaison aurait toujours ceci d'insolite qu'elle se ferait sur un mot qui n'apparaît nulle part avec le sens de «vache», tandis qu'il eût été aisé d'écrire *dhenúr iva*, etc.; — mais tout simplement «comme une princesse opulente et splendide». Que l'on suive dès lors le mouvement lyrique des stances 7-8 : «..... Brille d'un vaste éclat[1], ô resplendissant : comme une reine, s'élève de ton sein la richesse acquise ou conquise; tes éclairs célestes parlent à voix haute[2] comme la pierre du pressoir, et, comme le tonnerre, ton bruit descend du ciel.» Tout au plus, si l'on s'étonnait de voir «une reine sortir d'Agni», en serait-on quitte pour observer que la comparaison ne porte que sur les substantifs, non sur le verbe qui en dépend; et, cette réserve faite, on ne trouvera rien de forcé, rien que d'aisé et de cohérent dans les détails de ce petit tableau.

Ainsi les mots *mahiṣá* et *máhiṣī* ne signifient jamais «grand, grande», mais l'un partout «buffle», et l'autre partout «princesse, reine, épouse royale».

13. *máhiṣvantam*.

De ces deux mots à l'énigmatique ἅπαξ *máhiṣvantam* de R. V. VII. 68. 5, la transition est tout indiquée, et l'on ne s'étonnera pas de me voir soumettre à une nouvelle analyse ce problème

[1] Ou «chante ton chant sublime».

[2] En suppléant *ucyante*, le sing. *ucyate* étant amené par les exigences du vers et grammaticalement justifié par l'attraction du voisinage de *grâvā*. Cf. R. V. I. 92. 5, et V. Henry, *Revue critique*, XXXIV (1892), p. 427. Mais, si l'on préfère la traduction par le sens passif (Ldw.), notre argumentation d'ensemble n'en est pas atteinte.

irritant. Le sens de « grand » étant désormais écarté par les considérations ci-dessus et abandonné par la majorité des interprètes, il s'agit de confronter tout ce que la tradition, la critique verbale et l'étymologie préhistorique nous peuvent apprendre de cet inconnu.

La tradition est muette, ou autant vaut. La glose de Sāy. *mahiṣvantam ṛbīsam* n'est qu'un expédient absolument désespéré, et le sāyaṇiste le plus déterminé reculera, je pense, devant la cascade de contre sens où il la fait figurer : le verbe *ní yu* pris pour *nír yu*, le datif *átraye* au sens d'ablatif; rien n'y manque, c'est un des modèles les plus parfaits de l'arbitraire et de l'incompréhension sāyaṇiques. Si l'interprétation est de tous points inadmissible, au moins n'est-il pas malaisé de découvrir le chemin de traverse qui y a conduit l'exégète : dans les quatre autres passages où figurait l'aventure d'Atri et des Açvins, il était question d'un *ṛbísa*, « fente, crevasse, fosse » (cf. Gr., s. v.); ici, ce terme consacré manquait à la narration; il n'en fallait pas davantage pour que le *máhiṣvanta* en devînt le synonyme.

La critique verbale paraît avoir dit son dernier mot avec Bergaigne[1] : considérant, — d'une part, que le mot ne se rencontre point ailleurs; — de l'autre, qu'il est grammaticalement impossible de le faire dépendre, soit du masc. *omānam* dont l'isole entièrement la construction de la stance, soit de *bhójanam* qui est neutre, — il propose la substitution d'un adjectif neutre **máhiṣīvad*. L'« aliment » offert à Atri par les Açvins aurait été « accompagné d'une épouse ». La conjecture est ingénieuse; mais, Bergaigne a été le premier à le constater, on ne nous conte nulle part que les Açvins aient procuré une épouse à Atri. On est obligé de se rejeter sur l'argument qu'ayant marié tels autres de leurs protégés, ils ont bien pu occasionnellement marier aussi celui-là : thème légendaire possible, évidemment, mais enfin, pour nous, imaginaire. Ajoutons que l'altération du texte serait très forte et tout à fait inexplicable : si jamais on y eût lu **máhiṣīvad*, on ne voit pas comment s'y serait substitué d'abord **máhiṣīvantaṃ*, puis l'inintelligible *máhiṣvantaṃ*[2].

Bref, il n'y a pas de correction possible : il faut que *máhiṣvantaṃ* demeure; pour cela, il faut qu'il soit une forme neutre; et,

[1] Bergaigne-Henry, *Man. Véd.*, p. 82, et *Quarante Hymnes*, p. 42 = *Mém. Soc. Ling.*, VIII, p. 42.

[2] En vain essayerait-on de sauver la lecture proposée en comprenant, comme dans le passage précédent, que le don « brillant » des Açvins est *comparé* à une « princesse », soit *máhiṣīvat* = *máhiṣīm iva* (cf. *supra*, n° 12, II, 3°); car, d'abord, cette dernière objection subsisterait toujours; et, littérairement, la tournure aurait un aspect forcé et insolite qui la ferait condamner sans hésitation de quiconque aurait la moindre habitude du style védique.

pour qu'il soit du neutre, enfin, il faut de nécessité qu'il se rattache, non à un adjectif **máhiṣ-vant-*, — qui ne peut signifier rien du tout, puisqu'il n'y a pas de mot *mahis-*, — mais à un tétrasyllabe *mahi-ṣvanta-*, composé qui, de par la structure et l'accentuation, se placerait sur la même ligne que *máhi-kṣatra-*, *máhimati-*, et autres.

La difficulté sans doute n'est que déplacée, en ce sens que c'est alors la fin du mot qui devient obscure : *máhi-* existe, mais non pas **svanta-*[1]. Toutefois la substitution graphique du *ṣ* au *ç* est attestée dans le Véda par plusieurs exemples; à plus forte raison se conçoit-elle dans un mot qu'on avait cessé de comprendre; et, en présence de l'éranien *spenta-* « saint », lit. *szventa-s*, sl. *svętŭ*, il n'y a rien d'excessif à postuler un sk. **çvanta-*, ou peut-être fm. **çvantā*, qui aurait signifié quelque chose comme « gloire, béatitude, prospérité, sainteté ». C'est cette survivance, partout ailleurs effacée, que je crois retrouver ici, peut-être à la faveur de la manie archaïsante du poète, ou parce qu'une version de l'histoire d'Atri lui avait fourni, comme épithète à *bhójanam*, cet adjectif traditionnel **máhiçvantam*, que lui-même il ne comprenait plus guère, mais qu'il a superstitieusement reproduit.

On n'objectera point le caractère isolé du mot restitué, car tous les composés par *máhi-* initial sont d'une extrême rareté; il en est quatre ou cinq qui ne se rencontrent chacun qu'une fois dans tout le R. V. : il n'y avait vraiment pas de raison pour que *máhiçvanta* fût mieux partagé.

Plus grave serait l'objection tirée de l'absence du simple **çvanta*. Mais, faute d'apparaître dans les textes sanscrits, au moins ne manque-il pas de répondants ailleurs, et en sanscrit même : M. Fick[2] y rattache *çvāntá* et *çvātrá*, quel que soit d'ailleurs le sens assez flottant de ces épithètes, rares elles aussi; le nom commun *çuná-m* « prospérité, bénédiction », avec le degré réduit de la racine comme dans got. *hun-sl* « sacrifice », est d'emploi assez courant pour compenser l'absence de son congénère et en rendre probable l'existence aux premiers temps védiques. Le miracle, à vrai dire, ne serait pas qu'on retrouvât en sanscrit l'indo-européen **kwen-to-*, mais, bien au contraire, qu'un mot qui devait être appelé en avestique à une si haute fortune eût disparu de la langue des Védas sans y laisser la moindre trace de son passage.

Je ne me crois donc pas téméraire en traduisant : « La nourriture brillante qui vous appartient, ô Açvins, [l'aliment] de haute

[1] Le classique *sv-anta-* est naturellement hors de cause.

[2] *Vgl. Wbuch d. Idg. Spr.*[4], I, p. 49.

sainteté », ou « de grande prospérité », ou « de large bénédiction[1], vous le donnez à Atri. . . »

L'interprétation est d'autant moins suspecte que, s'il faut en croire le savant article cité en note, ce ne serait pas la seule survivance indo-éranienne que renfermerait cette stance visiblement compilée de matériaux très anciens.

14. R. V. III. 7.

Cet hymne, à coup sûr, n'est point commode et ressemble fort au défi d'un Lycophron à un Saumaise; mais l'interprétation, pourtant, n'en paraît pas à beaucoup près aussi ardue, ni surtout le texte aussi fautif que le suppose Grassmann (I, p. 525). C'est à peine s'il y faut faire une correction, et les idées, pourvu qu'on se mette au point de vue exact, rentrent dans les thèmes védiques les plus ordinaires.

Le rituel assigne l'hymne à Agni. A cela point d'objection, à condition toutefois qu'on entende par là l'Agni céleste, incarnation aussi légitime que toute autre et ici spécialement visée. Que le poète ait cru devoir entourer la glorification du soleil levant de tous les raffinements de langue et de toutes les obscurités de style que lui fournissait la phraséologie védique; que, plus tard, les ritualistes aient introduit dans sa pensée initiale mille raffinements nouveaux sur l'Agni terrestre, sur Sôma, etc., qui peut-être même y préexistaient à titre de vagues allusions : ce sont des considérations secondaires que nous devons reléguer à l'arrière-plan. Le point essentiel qu'il nous est interdit de perdre de vue, c'est qu'on nous décrit UN LEVER DE SOLEIL. Si la mignonne devinette que j'ai relevée en 2 d n'en paraissait pas au lecteur une preuve tout à fait convaincante, je le renverrais avec confiance à la stance 10 qui clôt le morceau et le glose pour ainsi dire tout entier.

Une fois admise cette idée fondamentale, il devient relativement aisé de fixer le sens de quelques mots importants et, en premier lieu, de *dhāsí* (1 et 3) pour lequel on a le choix entre « demeure » et « nourriture »; car l'explication de Sāy. *dhāser dhārayitur* n'est qu'un aveu déguisé d'impuissance. Grassmann et M. Ludwig, qui songent au sôma et au lait, choisissent « nourriture »; mais le P. W. ne se prononce pas : essayons « demeure », nous verrons bien.

Vient ensuite *atasá* (3), nécessairement adjectif puisqu'il est épithète de *dhāsí*. Le sens « buisson » ou « vent » se trouvant exclu

[1] « Votre pain bénit » enfin, pour traduire d'une liturgie dans une autre; et, sur la fin de la stance, cf. *loc. cit.*, et Neisser in *Bzzbg. Btr.*, XVII, p. 244.

par là même, on songe naturellement à la signification primitive et étymologique qui a abouti à celui-ci : racine *at* « aller, marcher, courir », et Sāy. y a songé tout le premier. Eh bien donc, « la demeure voyageuse », voilà qui s'applique merveilleusement au soleil.

Cette demeure peut être le soleil lui-même; mais il est évident que le soleil peut également être conçu comme maître de la demeure et roi de l'astre qui le porte : c'est pourquoi nous voyons les deux épithètes symétriques *citiprṣṭhá* et *nílapṛṣṭha*[1] appliquées respectivement en 1 et en 3 à la demeure et au maître de la demeure. Quant à la valeur intime de ces deux adjectifs, on s'en rendra compte sans peine, et sans recourir au double aspect de lumière et de fumée qui caractérise l'Agni terrestre, si l'on veut bien se souvenir de l'une des descriptions du soleil qui reviennent le plus communément dans les Védas : le soleil a deux faces, l'une blanche, l'autre noire[2], et chacune des deux est naturellement la face dorsale par rapport à l'autre; bien entendu, c'est le soleil blanc qui fait le jour; mais, si l'on veut, c'est tout aussi bien le soleil noir, en se retournant sens dessus dessous. Le poète a joué de tous ces thèmes à la fois.

Ces préliminaires posés, passons à l'examen de détail.

1. — *a*) *dhāsér* ne saurait être ablatif puisqu'il a pour épithète le génitif *citiprṣṭhásya*. A la grande rigueur, on pourrait imaginer que le génitif en dépendît et qu'il fallût construire « le *dhāsí* du *citiprṣṭhá* »; mais cette cascade de subordinations est à tout le moins improbable, les deux cas identiques et contigus doivent s'accorder ensemble. Il s'ensuit que *dhāsér* ne peut pas être le complément du verbe *āruḥ*. — *b*) En tant que génitif il ne paraît pas non plus dépendre du substantif *vāṇīḥ* fm., avec lequel, en dépit de la traduction de Grassmann et de l'apologie sommaire de M. Ludwig[3], il est impossible de faire accorder *yé* msc. Il ne demeure donc que la ressource de suppléer en *a* un mot facile à sous-entendre, de préférence *raçmáyas* « rênes » lumineuses, rayons », qui au surplus se trouve exprimé un peu plus loin en 9 *b*, et de considérer *vāṇīḥ* comme accusatif construit parallèlement à *mātárā*, tout comme le sont sans aucun doute possible *devân* et *ródasī* en 9 *d*. Ce sont les rayons du soleil levant qui pénètrent tout à la fois « les deux parents » (le ciel et la terre) et « les sept tons musicaux », en tant qu'ils rendent tout ensemble

[1] La différence d'accentuation est fort surprenante, mais ne saurait en aucune façon recéler une différence de sens. La règle Pā. VI. 2. 138, prévoit explicitement le cas.

[2] Cf. R. V. X. 37. 3 *c d*, et les références sous A. V. X. 8. 7 et 32, dans V. Henry, *A.*, I., X-XII, p. 27 et suiv. et 75 et suiv.

[3] Référence générale : 308 = *R. V.*, I, p. 334 et IV, p. 298.

aux mondes la clarté et la voix ou, plus particulièrement, font éclater avec le jour les hymnes des prêtres célestes et terrestres[1]. — *c d*) Rien que de simple : le jour naissant éveille le ciel et la terre, dont la double et féconde activité débute par la liturgie du sacrifice; car il n'est pas un instant douteux que *prá yaj* ne signifie « sacrifier », et non pas simplement « procurer »[2]. L'expression « sacrifier la longue vie », qui a un pendant fort intéressant dans le même morceau en 10 *d*, doit s'entendre comme beaucoup d'autres où un intransitif a pour complément un accusatif : *vṛṣṭím pavasva* « clarifie-toi la pluie » signifie : « en te clarifiant verse [sur nous] la pluie »; et de même *dīrghám āyuḥ prayákṣe* « pour offrir le saint sacrifice dont la conséquence est la longévité [du sacrifiant] ».

2. — *a b*) *divákṣasas* est plutôt, d'après les indications du sens général, nominatif pluriel (Gr.) que génitif singulier (Ldw.); mais cela n'importe point au fond. Le soleil, d'une part, trait les vaches célestes qui donnent le lait de la lumière; d'autre part, en tant que dieu, il peut être censé les monter, elles sont donc ses cavales; et alors, en tant qu'il est lui-même un étalon, elles deviennent ses femelles. Le poète joue sur cette triple idée : cf. *infra* 9 *a b*. — *c d*) Changement brusque de tour : on vient de parler du mâle (Soleil); à présent on l'interpelle. L'idée aussi change, le thème est évidemment emprunté à une énigme de folklore primitif : le Soleil a bien des femelles, soit les nuées qui l'accompagnent, ou, mieux ici, toutes les aurores passées et futures; mais, tandis qu'il repose au fond de sa cachette nocturne, il n'y a qu'une seule de toutes ces vaches (l'Aurore actuelle), qui en pénètre le mystère, l'entoure de ses soins, marche à sa rencontre et lui fraye la route. Le double accusatif se justifie grammaticalement de cette façon : *tvā* dépend de *pári*, et *vartaním* de *carati*.

3. — *a b*) Le sens est le même que plus haut, 2 *a b*. — *c*) Pour régir le génitif *dhāsés* et supporter l'épithète *nīlapṛṣṭho*, il faut reprendre le nominatif *pátis* qui est exprimé en *b*. Quant à la phraséologie du vers, voir le préambule général du présent article. — *d*) On n'obtient aucun sens avec *vasa nivāse* (Sāy. suivi par Gr.). Au contraire, en rattachant *avāsayat* à 1 *vas* ou plutôt encore à 2 *vas*, « il les a fait luire » ou « il les a revêtues », on rentre dans le courant ordinaire de la métaphore védique : le soleil colore de ses rayons ses femelles, les aurores ou les nuées qui l'entourent de leur gloire.

[1] L'idée est reprise et développée plus bas, dans la stance 7.
[2] Cf. Pischel, *Ved. Stud.*, I, p. 98 (sur la stance 10 du même hymne).

4. — *a b*) Les *vahátas* fm. «charrieuses» sont naturellement toujours ces mêmes femelles (cf. 2 et 3 *a b*), et il n'y a aucune raison d'y chercher des «rivières» (Sāy.) autrement que par un raffinement d'allégorie. Le patronymique *tvāṣṭrám* signifie sans difficulté «le fils de Tvaṣṭar», soit une nouvelle appellation peu commune de l'Agni ici visé, c'est-à-dire du Soleil; mais, à un moment donné, on a dû prendre cet accusatif pour un neutre dont il avait tout l'aspect extérieur, et en conséquence on l'a affublé de l'épithète insignifiante *máhi* substituée au très significatif duel *mahí*. La lecture *mahí*, seule correction que je propose dans toute l'étendue de ce texte mystérieux, est suggérée d'abord par la mention des *ródasī* en fin de stance, l'un et l'autre mot signifiant en définitive «le ciel et la terre»; puis, elle a le mérite de procurer un régime au verbe transitif *stabhūyámānam*, qui autrement aboutirait à un quasi non-sens[1]. On connaît de reste le rôle d'Agni ou du dieu solaire en tant que «l'étai» du ciel et de la terre[2]. — *d*) *ékām iva* «comme [un mâle pénètre dans] une femelle» (Sāy.), mais bien plutôt «il a pénétré à la fois ces deux femelles comme [si elles n'étaient à elles deux qu']une seule» : la conception vulgaire de l'accouplement se double d'un paradoxe, d'un mystère ou d'une sorte de miracle.

5. — La stance est facile et exprime une idée fort commune : les chantres seuls, qu'ils soient au surplus les célestes louangeurs ou les prêtres du sacrifice terrestre (cf. le préambule et *infra* 7), sont initiés à la nature intime du dieu solaire, savent ce qu'il convient de faire pour flatter ses goûts, le faire surgir à l'orient chaque matin, le rendre propice aux vœux des hommes.

6. — La même idée se poursuit : le verbe *anayanta* ne peut avoir pour sujet que «les chantres» mentionnés en 5; mais le développement devient quelque peu laborieux. — *a b*) Ici, comme en beaucoup d'endroits où l'on lit *mahás*[3], il faut sous-

[1] On objectera que ce verbe est passif et signifie «étayé, immobile». Sans doute il pourrait avoir ce sens; mais on conviendra que l'idée ne serait guère à sa place dans un tableau qui multiplie pour le héros les images de mouvement. R. V. VIII. 6. 16, je traduis : «celui qui cernait les eaux en les arrêtant (Vṛtra)», et R. V. X. 46. 6, je remarque qu'il manque une ou deux syllabes, en sorte que la restitution *tritá ấpa* (= *apá*) *stabhūyán* semble bien permise dans un passage qui ne déroge point à l'obscurité caractéristique de toutes les stances où il est question de Trita. Au reste, si l'on se refuse à cette interprétation, on traduira le verbe comme passif et *máhi* comme adverbe (simple cheville), et le sens général n'en recevra aucune atteinte.

[2] Ce concept mythique a abouti à la divinisation même du Skambha (A. V. X. 7-8), pour laquelle je renvoie à ma traduction de l'A. V.

[3] Et comme dans ce morceau même, en 10 *d*, où le sens *mahé* = *dívé* s'impose presque avec nécessité.

entendre *divás*, à ce point que les deux termes peuvent être considérés comme équivalents : le « bruit du ciel » est précisément le « cantique » (*çūṣá* en apposition à *ghóṣa*) que l'on entonne à la louange du Soleil. — *c d*) Nous entrons en pleine obscurité. Il suffit de jeter un coup d'œil sur l'inintelligible fatras de Sāyaṇa et sur les traductions jusqu'à présent publiées, pour se convaincre de la nécessité absolue d'essayer à ses risques et périls quelque voie nouvelle. Divisons les difficultés et procédons lentement du connu à l'inconnu. Voici les mots qui se comprennent à la lecture : « là où le taureau a grandi conformément à sa nature propre ». Le taureau qui grandit, on l'a vu, c'est le soleil qui se lève : il y aurait donc avantage à corriger *jarítúr* en *jaritā*, soit donc « le taureau chanteur », et non « le taureau du chantre ». Sans doute, il se peut fort bien que le chantre considère le taureau comme sien, en tant que ses chants l'appellent, l'apprivoisent et l'amènent; mais on admettra avec moi que c'est là une idée probablement postérieure, artificiellement introduite par un changement facile au texte. Peu importe, au surplus, puisque nous sommes sûrs de l'identification du taureau. Si maintenant *áti vakṣ* signifie « grandir en dépassant », il va de soi que *pári vakṣ* doit vouloir dire « grandir en entourant ». Et, dès lors, que peut bien « entourer » le veau-soleil qui grandit selon sa loi, sinon la mamelle de la vache-nuit?

> . . . Car la nuit, c'est la vache noire
> D'où sort le lait blanc du matin . . . . .
> L'homme à ses pis gonflés de sève
> Chaque soir se pend et s'endort . . . . .

a dit M. E. Blémont dans la pièce exquise où il a si heureusement associé dans une forme parfaite le mythe védique et la réflexion moderne. Or, tout justement, le sens de *aktór* n'est pas douteux, et le mot inconnu *dhâna* a autant de chances de procéder de la racine 2 *dhā* que de toute autre; car l'emploi d'un ἅπαξ signifiant « mamelle » n'a rien de surprenant[1] dans un morceau d'un style aussi visiblement contourné et bizarre; et, à tout prendre, qu'on le traduise par « mamelle » ou n'importe quoi, *dhâna* sera toujours un ἅπαξ : le plus sûr est donc de l'interpréter de la seule façon dont on obtienne un sens, soit isolé, soit cadrant avec l'ensemble. Le veau-soleil est le nourrisson de la vache-nuit : nul ne saurait trouver à redire à cette métaphore.

7. — Le texte ne présente aucune difficulté : il ne faut que le

[1] Ce n'est pas d'ailleurs le seul ἅπαξ que se soit permis le poète: mais le second est beaucoup plus anodin (cf. 10 *a*).

IMPRIMERIE NATIONALE.

traduire littéralement. — *a*) Toute la question est de savoir s'il ne s'agirait pas ici de douze prêtres célestes, exactement douze dieux louangeurs, et sans doute même les douze Âdityas de la tradition brâhmanique, répartis ici, suivant le rite terrestre, en sept hôtars et cinq adhvaryus. C'est le plus probable, d'après *c d* et notre commentaire sur 5-6. — *b*) Le « séjour caché de l'oiseau », on le sait, c'est, sur terre, la place d'Agni dans la védi, et, au ciel, la cachette du soleil avant son lever[1]. — *c d*) Ces taureaux, qui sont des dieux, et qui se tournent vers l'orient comme font les prêtres au service divin, sont sûrement les mêmes personnages que les officiants nommés plus haut : le poète transporte au ciel, non seulement le sacrifice, mais tous les détails de la liturgie terrestre.

8. — Stance de liturgie pure, qui, du moins à en juger par le préambule, paraît avoir été composée pour une âprî, et qui, en fait, figure dans l'âprî R. V. III. 4 (st. 7) : soit qu'elle ait appartenu légitimement à ce dernier hymne, ou au nôtre, ou à tout autre, elle n'appelle aucun commentaire; c'est du délayage.

9. — *a b*) Puisque *raçmí* est masculin, l'idée exprimée en *b* ne saurait être, comme l'admet M. Ludwig, la continuation de la métaphore en *a* sur les « femelles ». Ce sont deux tableaux parfaitement distincts qui se succèdent sans se confondre : *a*) le soleil féconde ses femelles; *b*) le soleil monte ses cavales et les conduit (cf. 2 *a b*). Ainsi, tout le morceau forme, d'un bout à l'autre, un ensemble rigoureusement cohérent. — *c d*) Sur la construction *devấu ródasī*, comparer la construction parallèle *mātárā vā́ṇiḥ* en 1 *a b*.

10. — La stance finale (car 11 n'est qu'une clausule commune à toute une classe de poésies) sert, on l'a vu, de commentaire à l'hymne tout entier, en nommant expressément « les Aurores », qui jusqu'à présent n'avaient été qu'indiquées par de vagues allusions à des femelles, vaches ou cavales. Ceci nous démontre une fois de plus, ainsi que je ne me lasserai pas de le redire, que les poètes védiques ne sont point du tout étrangers à l'art d'une composition claire et bien ordonnée suivant le goût occidental, et qu'en prenant beaucoup de soins pour être obscurs, encore s'ingénient-ils à nous donner les moyens de résoudre les énigmes qu'ils nous posent : c'est à nous de savoir les lire sans

[1] Cf. III. 5. 6 *c*, et Bergaigne, *Quarante Hymnes*, p. 9 = *Mém. Soc. Ling.*, VIII, p. 9. Aujourd'hui je traduirais en séparant les deux propositions : « La peau du dormeur est [la même chose que] le séjour de l'oiseau, et c'est cela même que garde Agni. . . . . »

rien laisser échapper de leur pensée. — *a*) L'ἅπαξ *draviṇas* au sens de « riche » doit s'expliquer, ce me semble, par un écourtement hypocoristique de *draviṇo-dā*, tout comme on a en grec Πλουτᾶς ou Πλοῦτος de Πλούταρχος ou Πλουτογένης[1]. Le mot *pṛkṣá* « prompt » prend dans le composé le sens spécial et technique de « matinal ». — *d*) Sur *mahé*, cf. 6 *b*, et sur la construction, cf. 1 *d* : « rends hommage au ciel le péché » revient à dire « expie notre péché pour nous en rendant hommage au Ciel ».

11. Cf. Bergaigne, *Quarante Hymnes*, p. 10 = *Mém. Soc. Ling.*, VIII, p. 10. — Refrain banal et sans intérêt.

*
* *

Je donne maintenant, à titre de conclusion et de résumé, une traduction complète et suivie, aussi littérale que possible, de tout le morceau. Il est bien entendu que cette traduction sera moins intelligible encore que le texte, si le lecteur ne veut bien prendre la peine de se reporter pour chaque stance au commentaire afférent.

1. Les [rênes] de la demeure à l'échine blanche, en s'élevant,
ont pénétré les père et mère et les sept tons musicaux :
les père et mère qui environnent [tout] marchent de concert
et s'avancent pour offrir le sacrifice qui procure la longue vie.

2. Les vaches célestes sont les cavales du mâle :
il monte sur elles, qui sont déesses et portent le [lait] liquoreux.
[Mais,] tandis que tu reposes au siège de l'ordre divin,
c'est une vache unique qui t'entoure de ses pas [et fraye] ta route.

3. Il est monté sur elles qui se font dociles,
Lui, leur savant maître et époux qui sait trouver les richesses ;
lui, le maître à l'échine noire de la demeure voyageuse,
il les a revêtues successivement de ses aspects multiples.

4. Fortifiant le fils toujours jeune de Tvaṣṭar, par qui ciel et terre
sont étayés, les charrieuses le charrient :
lui, dont le corps resplendit sur son siège,
il pénètre les deux moitiés du monde à la fois comme si
elles n'étaient qu'une seule femelle.

[1] J'ignore si l'observation qui suit a déjà été faite, mais à tout hasard je l'insère ici : il me semble que *dráviṇa*, etc. « richesse » dérive de *dru*, non comme signifiant « mobile, meuble », mais d'une façon beaucoup plus matérielle par la filière « objet fondu, métal fondu, métal précieux, or, richesse en général ». Que l'on compare, malgré la différence d'accentuation, le mot *draví* « fondeur » et la glose de Sāy. sur R. V. VI. 3. 4 : *dravir na | dravir drāvayitā svarṇakāraḥ | su yathā svarṇādikaṃ drāvayati tathā*... Ainsi *draviṇa* et *suvarṇa* seraient identiques.

5. Ils savent ce qu'aime le mâle rouge,
et ils se complaisent aux ordres de l'étincelant,
eux les brillants au bel éclat qui resplendissent du haut du ciel,
à qui appartient l'offrande et la louange majestueuse chantée
par la troupe (des hommes ou des Maruts).

6. Et, en faveur des père et mère, ils ont conduit comme il faut
le bruit du ciel, cantique [adressé] au ciel et à la terre,
à l'endroit où, entourant la mamelle de la nuit, le taureau-
chanteur a grandi conformément à la loi qui lui est propre.

7. Avec les cinq adhvaryus, les sept prêtres
gardent le doux nid caché de l'oiseau;
tournés vers l'orient s'enivrent les taureaux toujours jeunes:
car, étant dieux, ils ont suivi les lois des dieux.

8. J'invoque tout d'abord les deux hôtars divins:
les sept impétueux s'enivrent de l'oblation sainte :
en louant la sainteté, c'est la sainteté même qu'ils profèrent,
ceux qui gardent la loi et dont la méditation pieuse suit la loi.

9. Mainte femelle est en rut pour le grand étalon;
le mâle étincelant tient les rênes bien en main.
Ô hôtar divin, toi dont l'enivrement est sagesse[1],
amène ici les grands dieux et les deux déesses Ciel-et-Terre.

10. Ô généreux donateur, les [déesses] à la belle voix qui se
vouent au sacrifice matinal,
les Aurores au bel étendard ont brillé en apportant la richesse;
et toi, ô Agni, de par la grandeur de la Terre,
sers le Ciel[2] pour qu'il nous pardonne le péché même
dont nous sommes coupables.

11. L'oblation, ô Agni, et la conquête miraculeuse de la vache,
fais-les réussir chaque jour et à tout jamais pour le sacrifiant :
puissions-nous avoir un fils qui se perpétue et prolonge notre race!
Ô Agni, bénis-nous et accorde-nous cette faveur!

15. *viṣám ebhyo asravo.*

On est parfois prodigue d'ellipses dans l'interprétation du Véda. C'est une ressource précieuse dont il ne faut point abuser. En fait, il ne paraît pas que le poète védique jouisse en cette ma-

[1] Sur cette antithèse, assez aimée des poètes védiques, voir surtout Bergaigne, *Quarante Hymnes*, p. 89 = *Mém. Soc. Ling.*, VIII, p. 403 (sur R. V. IV. 50, 2).

[2] Comme confirmation définitive du sens de *mahé*, considérer le rapport antithétique avec *pṛthivyâḥ* qui autrement n'avait que faire ici.

tière d'une licence beaucoup plus grande que ses confrères classiques, et une étude d'ensemble que je projette montrera, s'il en est besoin, que la prétendue ellipse n'est, la plupart du temps, que le rappel d'un mot antérieurement exprimé. Beaucoup plus rare est le cas où il faut vraiment suppléer un mot non exprimé[1], mais suggéré d'ailleurs par les mots voisins et le mouvement de la phrase.

De ce dernier genre serait l'ellipse supposée en VI. 61. 3 *d* (hymne adressé à Sarasvatī déesse et rivière), pour éclaircir le sens du pronom *ebhyas*. Il faudrait suppléer *manuṣyèbhyas*, suggéré par *kṣitíbhyas* qui précède, ou *síndhubhyas*, suggéré par *avánīs* et par la nature aquatique de Sarasvatī[2]; mais c'est déjà une assez large indécision que d'hésiter entre des « hommes » et des « rivières »; et, comme elle se complique à son tour de ce que *ebhyas* peut être à volonté datif ou ablatif, de ce que *viṣám* est glosé simplement *udakam* par Sāy., de ce qu'on peut assigner à *asravas* intransitif « tu as coulé » un sens voisin du transitif « tu as fait couler », etc., ces trois pauvres petits mots, torturés en cent façons, s'accommoderont complaisamment à toutes les combinaisons d'idées imaginables sans jamais se fixer à une seule.

Le πρῶτον ψεῦδος, ici, c'est l'ellipse elle-même : il ne saurait y avoir ellipse dans cette phrase, et cela saute aux yeux, puisque *ebhyo* est sans accent, donc anaphorique et non démonstratif, impliquant un rappel d'objets déjà nommés, et non, à un degré quelconque, même aussi faible qu'on voudra, l'introduction d'objets nouveaux ou simplement suggérés. Qu'on propose la lecture *ebhyó*, à la bonne heure; mais, jusque-là, il faudrait s'astreindre à traduire le texte sans y rien ajouter. Lors donc que M. Ludwig reproche si fort à Grassmann de traduire *ebhyas* par « jenen », il commet une faute presque aussi grave, à peine masquée dans sa traduction par l'emploi du mot « ihnen »; car, si « ihnen » en allemand peut représenter le « Flüsse » de la phrase précédente, il est bien certain qu'en sanscrit *ebhyo* ne peut représenter *avánīs*, et que, pour lui faire signifier « Flüsse », on est obligé de suppléer un mot masculin *síndhubhyas*, c'est-à-dire, bon gré mal gré, de transformer en démonstratif un pronom anaphorique[3].

Le seul procédé légitime, c'est de remonter à l'anaphore, et on ne la cherchera pas bien loin, puisque au début de la stance on rencontrera le masculin pluriel *devanídas*, développé ensuite

[1] Voir plus haut, n° 14, sur la stance 1 *a*.

[2] Cf. Ludwig, *R. V.* I, p. 185, et IV, p. 176.

[3] Le dilemme est à trois branches, mais inéluctable : il faut corriger *ebhyó* (démonstr.), ou *ābhyo* (anaph.), ou renoncer à l'ellipse; or les deux premières alternatives sont unanimement rejetées.

par « la postérité de l'infâme sorcier Brsaya ». C'est évidemment à ce mot que nous reporte *ebhyas*, en sautant par-dessus le pâda intermédiaire *utá kṣitíbhyo avánīr avindo*. Qu'on n'objecte pas qu'il nous force à remonter bien haut pour un petit pronom anaphorique des objets les plus rapprochés; car justement *il ne peut pas* porter plus près, puisqu'il n'y a pas dans la phrase un masculin pluriel plus rapproché de lui que *devanídas*. Au reste, l'expression n'offre aucune amphibologie en français non plus qu'en sanscrit, pourvu qu'on prenne soin de ne pas changer les genres : « Ô Sarasvatî, accable les impies... Pour [nos] tribus tu as conquis les flots; pour eux tu as coulé poison[1] ».

Ceci n'est qu'une première esquisse de traduction, destinée à montrer que *ebhyo*, de quelque manière qu'on l'analyse, ne peut représenter que « les impies »; mais il demeure la question de savoir s'il est datif ou ablatif. Datif, semble-t-il, ainsi que je l'ai traduit, si l'on s'en rapporte à la corrélation antithétique avec *kṣitíbhyo*, qui est sûrement datif. Mais admettons avec M. Ludwig que *ebhyo* soit ablatif : la corrélation en sera-t-elle abolie? Nullement : dans notre interprétation, le premier mot signifiera « *pour* nos tribus », le second « *loin* des impies », et l'antithèse postulée se compliquera d'une antithèse accessoire corsée d'un raffinement grammatical. Triple raison de pencher de ce côté. Essayons : nous obtenons « tu as coulé en échappant aux impies », sens conforme à toute la légende des rivières.

Que faire maintenant de *viṣám*, complément de *asravas* ou apposition de Sarasvatî? « Tu as fait couler du poison » ou « tu as coulé poison en échappant aux impies » est une pure ineptie. Oui, sans doute, *viṣám* est gênant dans ce sens, mais il l'est dans tous les sens : il est paradoxal et presque irrévérencieux de supposer que Sarasvatî ait jamais pu « couler poison » pour quelqu'un, même pour « les impies »; et, d'autre part, si l'on admet ici le sens bien suspect pour *viṣá* de « liquide » en général ou « eau », on n'aboutit qu'à la banalité « tu as coulé fluide en échappant aux démons ». On conviendra que c'est pour tant d'efforts un mince résultat. Combien ne serions-nous pas plus à l'aise, si d'aventure le texte pada portait *vi-sám*, que nous traduirions sans hésitation par *ví ca sáṃ ca* (cf. VI. 72. 11 *c*), à une nuance près? Et que pourrait-on souhaiter de plus anodin qu'une conjecture qui fournit un sens irréprochable sans coûter une lettre ni un accent au texte de le saṃhitâ? C'est bien cela : la Rivière céleste

[1] Il est plus qu'étrange, sous prétexte que la première demi-stance est à l'impératif et la deuxième au passé, d'approuver l'inintelligente glose de Sây. : *ni barhaya nyabarhayas* (Ldw.). Nous avons affaire ici, comme souvent dans le Véda, à une stance qui fait verset et répons.

a dû commencer par se diviser (*ví*) pour échapper aux démons qui la retenaient; elle leur a glissé dans les mains sous forme de pluie; après quoi, descendue sur terre, elle s'est reconstituée (*sám*) pour rouler parmi nous ses flots majestueux (*avánīr, asravas*). Ainsi toutes les parties de la stance se joignent en un concept unique, cohérent et rigoureusement conforme aux idées védiques. Je ne dis pas, d'ailleurs, que l'auteur de la stance, tout en jonglant avec les préfixes verbaux, ait été insensible à la séduction d'un calembour sur *vi-sám* et *viṣám*[1].

16. *pramṛ́ṣe* et *apramṛṣyá*.

Il arrive assez souvent à Sāy. de rapprocher au cours de son commentaire les passages parallèles. Cependant, à propos de II. 35. 6 *c* du R. V., il a omis de mentionner III. 9. 2 *c*, et réciproquement, bien que ces deux fragments, si je ne m'abuse, se complètent et s'éclairent manifestement l'un l'autre. Les deux hymnes s'adressent à Apāṃ Napāt, et le premier le décore de l'épithète *apramṛṣyá*, qui est l'équivalent exact du *ná pramṛ́ṣe* du second, et sur laquelle on peut voir l'interprétation fort topique de Bergaigne[2]. En même temps, la comparaison des deux idées exprimées, au fond identiques, fait voir que la phrase *ná te pramṛ́ṣe nivártanam* se résout, par une facile métonymie, à quelque chose comme *ná tvāṃ pramṛ́ṣe yády ápi nivṛttó 'si*, et que le sens de «mittel zum rückkehr» (P. W.) et celui de «niedersteigen» (Ldw.) sont également impropres ici pour *nivártanam*, fort à propos glosé par *vināśas* au commentaire officiel. La demi-stance III. 9. 2 *c d* signifiera donc : «O Agni, alors même que tu as disparu, on ne saurait t'oublier», — en anglais, peut-être plus exactement encore, «*we can not miss thee*», — «puisque, étant absent, tu es encore ici». En un mot, c'est la formule de la présence réelle d'Agni invisible et caché. Et, de même, à la demi-stance II. 35. 6 *c d*, on traduira : «[Encore que tu sois caché] là-haut dans les forteresses crues[3], on ne saurait t'y oublier», c'est-à-dire «oublier ta présence aussi réelle que cachée; [car tu

[1] Dans le même morceau (st. 1 *c*), remplacer *avasám*, qui ne fournit ici aucun sens, par *avaçám* : «Elle qui a dévoré le Paṇi incapable de lui résister» : simple échange de sifflantes.

[2] Bergaigne-Henry, *Manuel Védique*, p. 98, et Bergaigne, *Quarante Hymnes*, p. 67 = *Mém. Soc. Ling.*, VIII, p. 357.

[3] Pourquoi dissimulerais-je que je serais aujourd'hui très disposé, en conformité de ce que j'ai dit au n° 1 de ces *Vedica* (= *Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 97 et suiv.), à corriger *āmāsu* en *andhāsu* et à comprendre «dans les citadelles aveugles» ou «obscures»? La lecture nouvelle a pu parfaitement être introduite par un remanieur qui s'est complu à hasarder sur ce mot le branlant échafaudage de métaphores si ingénieusement démonté par Bergaigne.

es toujours là quoique absent, et la preuve, c'est que | les démons et les mensonges ne te manquent pas», c'est-à-dire «savent bien t'y atteindre». Le sens implicite et suggéré à titre de conclusion est fort probablement : «Tâchons donc d'être aussi habiles qu'eux!»

Les autres cas d'emploi de l'épithète *apramṛṣyá* ne sont pas décisifs pour le sens, mais ne contredisent en aucune façon celui qui résulte du rapprochement de ces deux passages : IV. 2. 5 *b*, «le sacrifice qu'on ne doit au grand jamais négliger», et VI. 32. 5 *d* «l'objet inoubliable», sont des alliances de mots parfaitement justifiées; bien plus, l'*apramṛṣyáṃ rekṇas* ou *dātrám* de VI. 20. 7 *c d*, se trouvant, d'après la demi-stance précédente, enfermé dans les forteresses de Pipru, n'est autre chose lui-même que le trésor caché et retenu par les démons, c'est-à-dire encore une incarnation de cet Apāṃ Napāt à qui nous avons vu appliquer par deux fois cette locution, évidemment devenue traditionnelle et de style dans les morceaux consacrés à sa louange.

17. *nâsatya* sg.

La fin du vers R. V., IV. 3. 6 *c* est fausse, et il manque à l'ensemble une syllabe à restituer devant *kṣé*. La jolie correction de Bollensen *ukṣṇé* ne s'appuie sur rien et suppose une corruption à peu près inexplicable. Ce reproche n'atteint pas la conjecture, d'ailleurs fort réservée de M. Ludwig, *yákṣe*, qui se fonde sur une haplographie possible; mais cette lecture, comme on pourra s'en convaincre sur la traduction[1], ne donne aucun sens précis, non plus que *cákṣe* où aucune haplographie ne serait plus en cause; et enfin l'une et l'autre ont l'inconvénient de ne pas respecter l'accentuation traditionnelle et de modifier le texte sans égard aux ressources du texte même.

Que l'on considère la stance tout entière : elle se compose de quatre interrogations mystiques, adressées à Agni, dont trois sont introduites par l'interrogatif *kád*. Il ne manque qu'au troisième vers, et l'on se trouve naturellement amené ainsi à le rétablir devant *kṣé*, où il se trouvait également exposé à une sorte d'haplographie. Il n'y a pas à arguer de la cacophonie que produit à notre oreille la combinaison *kát kṣé*, puisque nous ignorons comment elle affectait l'oreille des ṛṣis ou dans quelle mesure leur prononciation pouvait l'atténuer. Le point irréfragable, c'est que la syllabe qui manque au mètre ne saurait, d'après les indications des entours, être autre que *kád*, et qu'en la restituant on réduit à l'extrême minimum la correction reconnue nécessaire.

[1] Ludwig, *R. V.* I, p. 354, et IV, p. 311.

Une fois donc le vers ainsi rétabli, *párimane nâsatiâya* (ou *nâsatyâya*) *kát kṣé*, il reste à savoir ce qu'il signifie, et le problème ne manque pas d'intérêt, puisqu'il porte essentiellement sur le sens de l'ἅπαξ *nâsatya*. Il est certain que l'explication que j'ai donnée du duel *nâsatyâ*[1], si vraisemblable qu'on la doive juger, se heurtera toujours à un sérieux obstacle, tant qu'on n'aura pas tiré au clair l'unique emploi védique de ce mot à un autre nombre que le duel[2]. Ajouterai-je toutefois, qu'à mes yeux et à première vue la circonstance, qui ne laisse pas d'être embarrassante, est en même temps rassurante? Si, en effet, « le Nâsatya » était par lui-même un personnage déterminé et connu de la mythologie védique, ne serait-il pas bizarre que son nom ne se rencontrât au singulier qu'une seule fois dans toute l'étendue des Védas, et cela tout justement dans un passage où l'on n'en a que faire? Car on aura beau retourner en tous sens « le séjour Nâsatya » du texte, ou « le taureau Nâsatya » de Bollensen, ou « le Nâsatya » tout ce qu'on voudra de M. Ludwig, on n'en extraira jamais rien qui corresponde à un concept védique familier ou simplement possible. Bref, selon toutes les probabilités, cet ἅπαξ au singulier ne peut pas être un nom propre, mais il peut être un adjectif dérivé de nom propre : là est la solution.

Grammaticalement, rien ne s'oppose à ce que *nâsatya* soit un adjectif signifiant « des Nâsatyas » : dans ce cas, il ne pourrait se distinguer du substantif primitif par la vṛddhi initiale, que celui-ci possède déjà en apparence; il pourrait, à la vérité, s'en distinguer par l'accent et s'orthographier **nâsatyâya;* mais, outre que ce changement n'a rien d'obligatoire, on en serait quitte pour supposer ici une étourderie fort vénielle des diascévastes ou des scribes, causée par l'immense prédominance de la forme à accent initial. Le tout est de savoir si, dans cette hypothèse, notre vers fournit un sens acceptable, et il faut bien convenir qu'à cet égard il laisse peu de chose à désirer : « la demeure circulante des Nâsatyas », c'est une autre expression, un peu plus raffinée, pour « le char des Açvins »; et, comme la nature solaire de ce char divin ne fait doute pour personne, on voit que la métaphore est en d'autres termes toute pareille à celle de « la demeure voyageuse » R. V. III. 7. 3[3].

Voyons maintenant comment le sens postulé s'adapte à l'ensemble de la composition. Le vers fait partie non seulement d'une stance, mais même d'une longue séquence (*h c* à 8 *d*) d'interro-

[1] *Vedica*, n° 2 = *Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 105.

[2] Quoi qu'on doive penser de *índrenâsatyâ* (ἅπαξ R. V. VIII. 26. 8), la traduction « Indra et *le Nâsatya* » est de beaucoup la moins vraisemblable (cf. Grassmann s. v., et Ludwig, n° 64).

[3] *Supra* n° 14, préambule, et cf. Bergaigne, *Rel. Véd.*, II, p. 432 et suiv.

gations adressées à Agni : dans chacune, remarquons-le, c'est-à-dire quatre fois par stance, est invariablement répété l'adverbe ou le pronom interrogatif, sauf à l'extrême fin où Aditi est rangée sous le même chef de proposition que Svar: encore lui est-elle ici assimilée, mise au masculin-neutre comme lui, et peut-être lui servant d'épithète; nouvelle et très grave présomption en faveur du rétablissement de *kád* dans le passage litigieux. Que si maintenant nous relisons la séquence d'un bout à l'autre, nous constatons qu'on demande successivement à Agni ce qu'il dira à chacun des dieux, en sa qualité de messager des hommes, soit nommément à Varuṇa, à Dyaus, à Mitra, à Pṛthivî, à Aryaman, à Bhaga, à Vâyu, à Rudra, à Pûṣan, à Viṣṇu, aux Maruts, au Svar, etc.; seuls, parmi les grands dieux, manqueraient à l'énumération Indra — mais il est compris parmi les Maruts — et Sûrya, l'œil du Svar, qui n'est pas la même chose que le Svar lui-même (cf. VI. 72. 1 *c*). Eh bien, le voilà donc retrouvé! « La demeure circulante des Açvins », — avec le mot « demeure » exceptionnellement et par syllepse accordé au masculin, afin de ne laisser planer aucun doute sur le sexe mâle de l'entité divine voilée sous cette périphrase, — c'est sans contredit « le Soleil » ou Sûrya, dont l'absence serait ici par trop choquante. On s'en convaincra davantage par la traduction du fragment complet.

4..... Quand donc les hymnes du festin, | quand tes offices d'amitié éclateront-ils en la demeure que tu visites? — 5. Comment donc, ô Agni, ce [péché], à Varuṇa, | comment à Dyaus le dénonces-tu? et quel est-il, [ce] péché que nous avons commis? || Comment à Mitra le bienfaisant, à la Terre | parleras-tu? que [diras-tu] à Aryaman? que [diras-tu] à Bhaga? — 6. Que [diras-tu] aux Dhiṣṇyâs[1], Agni, en t'y fortifiant? | que [diras-tu] au Vent impétueux qui court à la splendeur? || que [diras-tu] au séjour voyageur des Nâsatyas? | que diras-tu, ô Agni, à Rudra, le meurtrier des hommes? — 7. Comment [parleras-tu] au grand Pûṣan qui apporte la prospérité? que [diras-tu] à Rudra le bon sacrificateur qui présente l'oblation[2]? || quelle souillure[3] [dénonceras-tu] à Viṣṇu dont le pas est vaste? | quelle dénonceras-tu à la flèche sublime[4], ô Agni? — 8. Comment à la troupe rituelle des Maruts, | comment, lorsqu'il t'interrogera, au Svar sublime || répondras-tu, à l'impétueux Aditi?...

[1] Le seul mot de l'énumération qui ne soit pas au datif : c'est à bon droit, car le locatif est régi par *vrdhasānás*, en sorte qu'à proprement parler il faut suppléer *dhiṣṇyābhyas* suggéré par *dhiṣṇyāsu*.

[2] Pourquoi Rudra nommé deux fois? comme destructeur et comme sacrificateur?

[3] Avec la correction de Grassmann (*répas*).

[4] De Rudra.

18. *enâm.*

Je ne donne cet article qu'à titre de curiosité isolée, soit parce qu'il permet d'éliminer sans difficulté du texte du R. V. une forme grammaticalement impossible et inintelligible à cette place, soit surtout parce qu'il présente un exemple, jusqu'à présent unique à ma connaissance, d'erreur graphique résultant d'une interversion de lettre à deux syllabes de distance. Pour rare que soit le fait en lui-même, il m'apparaît ici avec une entière certitude.

R. V. VIII. 6. 19, on lit : *imâs ta indra pṛçnayo ghṛtáṃ duhata âçíram | enâm ṛtásya pipyúsīḥ*, le tout fort clair, sauf le mot que je laisse en blanc, savoir : « Les [vaches] tachetées que voici, ô Indra, pour toi se laissent traire [et donnent] le lait cuit | . . . de l'ordre divin, gonflées. »

Le mot *enâm* ne pourrait être, et encore à la très grande rigueur, que l'accusatif féminin singulier du démonstratif *ena* (Gr. Lex.); mais ce serait, dans tout le R. V., absolument l'unique forme de ce pronom enclitique et atone qui figurât en tête d'un vers et ornée d'un accent. Admît-on ce paradoxe, on ne verrait que faire d'un accusatif féminin singulier dans une proposition où le sujet est au féminin pluriel et le complément au singulier neutre. On pourrait, il est vrai, accorder *enâm* avec *âçíram* féminin qui vient en apposition à *ghṛtám* neutre; mais personne n'y a songé, et en fait cette construction ne donnerait pas de sens.

En avant les expédients. Pour M. Ludwig[1], qui traduit « hier », *enâm* est instrumental : il l'assimile sans doute à *enâ*, échappatoire commode qui aura l'approbation de tous les exégètes aux yeux desquels une désinence védique quelconque peut impliquer un cas quelconque, — mais de ceux-là seulement.

A défaut de comprendre, on peut essayer de corriger. C'est ce que fait Grassmann dans sa traduction (I, p. 585) où il propose *enâ* = *enâs*, nominatif féminin pluriel accordé avec le sujet. Triple difficulté : que vient faire ici ce démonstratif qui fait double emploi avec *imâs* du début? Comment se trouve-t-il accentué? car la même objection subsiste toujours; et enfin, comment cette forme si claire se serait-elle surchargée d'un *m* final qui en faisait un monstre?

Il y a d'autres corrections possibles. J'eus l'occasion, voilà tantôt douze ans, de consulter Bergaigne sur ce passage difficile : il me suggéra *venâ* ou *dhénā* en me renvoyant respectivement à VIII. 100. 5 et I. 141. 1. Outre que la seconde conjecture suppose un changement d'accentuation, l'une et l'autre impliquent

[1] *R. V.* II, p. 180, et V, p. 141.

l'addition d'un *m* final et la chute d'une consonne initiale, également inexplicables. Rien de tout cela, enfin, ne s'impose.

La solution est bien simple : il faut que les deux corruptions s'expliquent réciproquement, en d'autres termes, que l'*m* ait été transporté par accident de l'initiale à la finale. Lisons donc *ménā* = *ménās* « femelles », et tout s'éclaircit.

D'autant mieux que, jusqu'à ce changement, le génitif *ṛtásya* demeurait en l'air, on ne voyait pas au juste de quoi il dépendait : à la vérité, l'on pouvait toujours le subordonner à *píṛnayas*, ou à *ghṛtám*, ou même à *pipyúṣīs* « gonflées de sainteté » (?); mais c'était phraséologie pure et vide. Or voici que tout justement le mot *ménā*, chaque fois qu'il est employé autrement qu'au duel et dans une comparaison, régit un génitif masculin qui le détermine. Il est au moins tentant d'imaginer dans l'espèce un cas analogue et de construire *ménā(s) ṛtásya*, soit donc « femelles de l'ordre divin », appellation fort convenable pour « les vaches célestes gonflées de lait ».

La seule raison de douter, c'est qu'il faut, comme pour plus haut *dhénā*, changer l'accent et admettre qu'il a passé de l'initiale à la finale en même temps que l'*m*. En même temps, non; mais après, sans trop d'invraisemblance. Du jour ou l'on lut par transposition **énām*, on eut l'illusion d'un démonstratif, auquel on fut tout porté à assigner l'accentuation de *enā* et des formes de démonstratif commençant par *e-*. Si l'observation des accents remonte à un temps où le Véda n'était point écrit, encore la notation en a-t-elle pu çà et là s'altérer depuis cette époque.

Quant à déterminer le genre de transcription graphique que supposerait l'interversion de *menā* en *enām*, c'est une question que je laisse volontiers à résoudre à de plus habiles. Il suffit qu'à première vue le *blunder* n'ait rien que de fort concevable; car nous ne savons pas et, sans doute, ne saurons jamais en quels caractères a été tout d'abord écrit le Véda.

Paris, 13 janvier 1897.

V. HENRY.

19. ADDENDA.

Au n° 10. — M. Oldenberg (*op. cit.*, p. 245 et 247) traduit « comme au sacrifice » et suggère la suppression de la syllabe *va* « se tiennent au sacrifice », correction arbitraire qu'au surplus M. Meillet estime contraire à la métrique du IIIe livre du R. V., selon une communication qu'il a faite à la *Société Asiatique*. M. Meillet lui-même préférerait la lecture **dhvareva*, **dhvarā* étant le duel, non de **dhvār*, mais d'un **dhvara* qui correspon-

drait au zend *dvara* «château». Cette correction aurait l'avantage de maintenir la brève du texte, peut-être de ne pas changer l'accent, et d'expliquer plus aisément la conservation, dans cet ἅπαξ, de l'aspiration tombée dans *dvâr*. Et j'y adhère volontiers pour ma part, à condition de traduire le mot par «comme deux vantaux [appuyés l'un sur l'autre]», et non «comme deux châteaux».

Au n° 11. — M. Oldenberg (p. 271-272) fait dépendre toutes les propositions de l'unique verbe *vákṣi*. Grammaticalement cela est irréprochable; mais qu'Agni voiture à la fois les abris, les butins, le ciel et la terre, c'est peut-être beaucoup exiger, alors surtout que ces deux derniers sont dits «solidement fondés».

Au n° 12. — M. Oldenberg (p. 369) se refuse à traduire *péṣī* R. V. v. 2. 2, et je ne puis que le louer de sa réserve, sans toutefois regretter ma témérité. — R. V. v. 25. 7, il comprend «like a buffalo-cow» (p. 416). L'hésitation est permise. L'important, c'est que lui non plus n'admet pas que *máhiṣī* puisse être adjectif.

Au n° 14. — La traduction de M. Oldenberg (p. 248 et suiv.) diffère beaucoup de la mienne, ce qui ne saurait surprendre, puisque la mienne diffère aussi de toutes les précédentes. Ce n'est point ici le lieu de discuter la sienne en détail, et je me contente de soumettre mes suggestions au jugement de mes confrères, au sien tout le premier[1].

Au n° 16. — Le rapport que je signale ne paraît pas avoir frappé M. Oldenberg, qui traduit III. 9. 2 «that return of thine, Agni, (to this world) should not be slighted», et ne rapproche pas II. 35. 6 (p. 256).

Au n° 17. — «*Kṣé*... is evidently corrupt. But neither Bollensen's conjecture (*ukṣṇé*), nor those of Ludwig (*cakṣe*, *yakṣe*) carry conviction» (Oldenberg, p. 328). La mienne maintient *kṣé* et n'introduit qu'un monosyllabe suggéré par toutes les formules parallèles environnantes : c'est vraiment un minimum de correction.

Paris, 6 mars 1897.

V. H.

[1] Tout bien considéré, à la st. 6, *jarítúr* peut rester et fournit le même sens que le nominatif : «le taureau a grandi conformément à sa nature de chanteur». Remarquer le rapprochement allitératif, avec vague jeu de mots, de *dhânam* et *dhâma*.

LE PARLER RUSSE.

L'ACCENT[1] D'UNE LANGUE ET LA TRANSCRIPTION DES SONS.

Souvent on dit d'un étranger parlant le français qu'il a l'accent anglais, allemand, italien, slave, et d'un Français qu'il a l'accent gascon, marseillais, parisien; c'est la constatation du fait que toute langue est parlée avec un accent national qui lui est propre, que cet accent national renferme parfois des accents secondaires et qu'un groupe de langues est généralement parlé avec un accent de famille. On peut même se demander s'il n'existe pas un accent spécial au groupe indo-européen et distinct, par exemple, de l'accent des groupes sémitique et sinico-annamite; mais la division peut descendre jusqu'à l'unité, chaque individu possédant une prononciation personnelle, toujours différente, par quelques nuances, de celle de son voisin, et subissant à la longue, pour diverses causes, plus ou moins de changements. On conçoit, par conséquent, que deux langues ne puissent présenter qu'accidentellement des sons rigoureusement semblables, et que la similitude des lettres de leurs alphabets soit un trompe-l'œil.

Rendre les sons d'une langue au moyen des lettres d'un alphabet étranger, c'est permettre au lecteur d'identifier des valeurs le plus souvent distinctes par quelques détails de leur nature et de leur mode de production. Ce sont ces détails qu'il importe de conserver, afin de garder à la langue sa physionomie propre, son accent national.

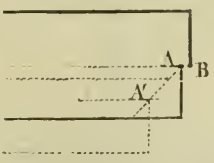
C'est ainsi que les *p* du français font généralement, à l'oreille, une impression différente des *p* allemands et des *p* russes; leur formation doit différer sans doute par quelque détail dans la position des lèvres, le degré de contraction des muscles, la force de l'explosion, la quantité d'air chassée, etc. Ce qui est vrai du *p* peut l'être des autres sons. Sur le territoire d'une langue, il

[1] Le mot «accent» est pris ici dans le sens d'impression générale fournie par le discours; plus loin nous l'employons dans le sens spécial d'accentuation (ictus).

peut exister deux ou plusieurs façons de prononcer le même son, sans qu'aucune soit exactement celle d'une deuxième langue; on peut distinguer sur le territoire russe trois sortes d'*n* : (н dur, н moyen, н mou), aucun de ces *n* ne rappelle l'*n* français. Aussi, lorsqu'on cherche à transcrire les sons russes à l'aide de l'alphabet polonais, allemand, français, etc., faut-il avoir bien soin d'avertir le lecteur que les lettres n'ont plus toutes exactement la même valeur que dans ces langues et qu'elles doivent être prononcées de l'une des façons russes.

Positions et mouvements des organes. — Un des traits frappants du parler russe[1] comparé au parler français, c'est la position du maxillaire inférieur par rapport au maxillaire supérieur : en français, le maxillaire inférieur se détache très nettement, accomplit un certain mouvement de va-et-vient en arrière, de sorte que les sons sortent clairs et comme frappés avec un timbre; la langue est le plus souvent visible, entre les dents écartées; la bouche s'ouvre, par conséquent, assez grande, bien que les coins des lèvres soient généralement fermés. En russe, au contraire, le maxillaire inférieur se détache très peu, recule très peu en arrière, reste souvent dans le plan vertical du maxillaire supérieur et parfois même, comme chez les Anglais, se projette légèrement en avant (surtout chez les Russes du Nord). Les dents sont beaucoup moins écartées qu'en français et la langue n'apparaît que très rarement; les coins des lèvres sont le plus souvent ouverts. Cette tendance générale est constante malgré ses variations dialectales et personnelles. Les schémas ci-contre feront mieux connaître les différences entre le français et le russe.

A désigne l'extrémité des dents du maxillaire inférieur, B l'extrémité des dents du maxillaire supérieur. Nous avons fait à



Pétersbourg un certain nombre d'observations sur différentes personnes russes et françaises[1]. Les résultats ont été les suivants :

[1] La simple observation, sans appareil, nous avait permis de remarquer tout d'abord que le jeu du maxillaire inférieur présentait des différences frappantes,

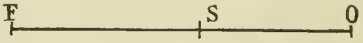
chez les Français parlant le français, la distance horizontale entre A et B variait de 0 à 5 et 6 millimètres; dans la lecture, elle augmentait quelque peu, de 0 à 7 millimètres; dans le chant, elle atteignait parfois 8 et 9; lorsqu'ils parlaient le russe, la distance horizontale entre A et B variait de 0 à 2 millimètres; à la lecture, elle atteignait 3 et 4; dans le chant, 5 millimètres; mais leur prononciation ne faisait pas l'impression d'être tout à fait russe, les dents étaient écartées, la langue était le plus souvent visible.

Les personnes russes provenaient de diverses provinces :

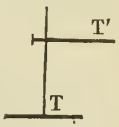
I. M. V. K., professeur à la Faculté de médecine de Iouriev (Dorpat), né dans le gouvernement de Tchernigov, a étudié à Pétersbourg; *parle le russe* : A s'éloigne de B à une distance horizontale de 0 à 2 millimètres, la distance A'B mesurée sur plan de côté varie de 0 à 5, parfois de 0 à 8 et 10 millimètres, mais c'est rare, les mouvements de va-et-vient de A sont à peu près réguliers.

Lit le russe : AB varie de 0 à 2 millimètres, mouvements de va-et-vient de A, réguliers, les lèvres agissent peu et restent sensiblement dans un même plan vertical[1], la langue n'est pas visible. A reste le plus souvent très près de B (1 millimètre, 1 millim. 1/2).

variables suivant les personnes, chez les Russes et les Français. Nous prîmes ensuite les mesures exactes de la façon suivante :



F désigne la lampe assez forte pour bien éclairer S, le sujet, placé de profil avec la tête immobile, adossée de quelque façon; l'observateur est sur la ligne SO, muni d'une tige à pied, T, sur laquelle glisse une autre tige à vis, T'. Au-



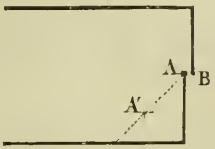
tour de T', on enroule une feuille de papier; on élève T' dans le plan horizontal de B et l'on note le point B, puis on abaisse quelque peu T' de façon à pouvoir noter sur la feuille les points extrêmes de A pendant l'opération; on observe avec un œil et la tige T est assez proche des mâchoires du sujet pour que les mesures relevées sur T', parallèle au profil, indiquent assez bien les distances horizontales entre A et B.

[1] A l'état de repos, la lèvre inférieure est légèrement plus avancée que la lèvre supérieure. En parlant, les coins des lèvres sont quelque peu fermés, la bouche est fendue en amande.

Lit le français : A reste constamment assez éloigné de B; A B varie de o à 4 millimètres.

II. M. R., étudiant de Moscou, né dans le sud de la Russie, près du Don : A B varie de o à 2 millimètres, la position la plus fréquente est A B = 1 millimètre. Parfois A dépasse B et se projette en avant à une distance de 1 à 1 millim. 1/2. La bouche est plus arrondie que chez le sujet précédent, la langue est parfois légèrement visible.

III. M. X, commis dans un magasin du *Gostinyj Dvor*, à Pétersbourg : A B est plus grand quand il lit que lorsqu'il parle, de o à 3 millim. 1/2 dans le premier cas, de o à 2 millimètres



dans le second. A est toujours plus élevé que B, de sorte que la langue ne s'aperçoit pas. Pendant dix minutes de lecture, elle n'a pas été une seule fois visible.

IV. M. X, autre commis du *Gostinyj Dvor* : A B garde les mêmes distances. A est encore plus élevé que B; cependant la langue est visible parfois pour y, o, a, ы accentués.

V. M. X, officier, né dans le gouvernement d'Orel : A B est beaucoup plus grand, de o à 15 millimètres, A' B varie de o à 3 et 4 centimètres, la langue est presque toujours visible, les coins des lèvres bien ouverts, l'akanié est bien pur, la mouillure très forte, le maxillaire inférieur ne se projette jamais en avant, les lèvres ne sont pas tendues et restent molles.

VI. M. X, étudiant d'Arkhangel : A B est très court, de o à 1 millim. 1/2, l'écartement est presque nul, le mouvement en arrière également; A est très souvent en avant de B, les coins des lèvres sont ouverts, mais les lèvres sont assez tendues, la mouillure peu sensible.

VII. Mme Gins, professeur à Pétersbourg : l'habitude d'enseigner fait que A B varie de o à 3 millimètres; la langue est parfois visible, principalement pour a et o graves accentués et y; les

IMPRIMERIE NATIONALE.

coins des lèvres un peu fermés, mais le plus souvent A est dans le même plan vertical que B, parfois quelque peu en avant; la mouillure est faible :

Ex. : заключа́ется (ouverture, langue visible pour a accentué);
во́лъ (ouverture);
свобо́дно (ouverture, langue visible pour д, н);
пра́вильно (légère ouverture);
я́ (grande ouverture, langue visible);

въ пла́вной (пла́вны à la prononciation) : въ, le maxillaire A est en avant de B; п, le maxillaire A est en ligne verticale avec B; п|ла́, A est légèrement en arrière de B; в, le maxillaire A revient en avant de B; ны, légère ouverture, A repasse derrière B.

Lit le français : les mouvements de va-et-vient de A en arrière sont moins fréquents qu'en russe, mais beaucoup plus grands, plus saccadés; les lèvres se contractent et remuent davantage.

A Pétersbourg, on voit rarement les dents s'entr'ouvrir. Les uns ouvrent bien les lèvres, de sorte que les dents apparaissent proéminentes comme chez les Anglais; les autres gardent les coins des lèvres fermés. Ce dernier trait appartient surtout au parler délicat, de même que l'*r* alvéolaire (grasseyé fortement) qui commence à se répandre beaucoup en Russie dans la jeunesse de bon ton.

L'intelligence (les gens instruits) des deux capitales étant formée à peu près des mêmes éléments, la prononciation littéraire de Moscou n'est pas si différente de celle de Pétersbourg qu'on le croit généralement. Les Moscovites de naissance ouvrent parfois un peu plus la bouche et ne ferment pas tant les coins des lèvres. Les lèvres des Russes sont en général lisses, moins plissées que celles des Français, cela tient au peu d'action des muscles labiaux, au peu de labialisation. Quand ils parlent le français, les Russes n'ouvrent pas assez la bouche et prononcent mal nos sons labialisés; dans la prononciation de nos voyelles dures, ils rappellent parfois l'accent anglais. Les Anglais arrivent à bien saisir l'accent russe.

Quant à la position de la langue, elle est variable suivant les parlers : en général elle est plus reculée que dans le français, les voyelles sont un peu plus sourdes et appartiennent en majorité à la série moyenne (Sievers, *Phonetik*); les voyelles accentuées sont les seules qui soient bien timbrées, les autres sont souvent peu claires et difficiles à noter; la langue est plus étalée, plus molle que dans le français où elle agit beaucoup par la pointe; elle est le plus souvent concave; l'action musculaire des joues

et des lèvres est faible ou nulle, la bouche peu ouverte, le maxillaire inférieur tend à rester dans le plan vertical du maxillaire supérieur et la langue tend à occuper dans la bouche une position moyenne[1] — ou reculée et abaissée.

Nous avons dit que les positions des organes variaient plus ou moins selon les parlers; avec un peu d'habitude on arrive à distinguer souvent, au seul vu du jeu du maxillaire inférieur et des lèvres, la provenance des personnes (Centre, Nord, Ouest). Au Centre, la bouche est plus ouverte, les coins des lèvres également, la langue est moyennement avancée. Ces positions caractérisent les parlers en *a* (akanié). Au Nord, la bouche est presque fermée, les lèvres ouvertes, la langue est plus reculée. Ces positions caractérisent les parlers en *o* (okanié). A l'Ouest, la bouche est plus ouverte que dans le Nord, mais moins que dans le Centre; les lèvres sont moins ouvertes ou plus ou moins tendues, la langue paraît avancée. Ce sont les positions de la plupart des parlers russes blancs et polonais. Dans le premier cas la résonance semble moyenne (parlers à bouche moyenne), dans le second elle paraît profonde (parlers à bouche profonde); dans les parlers polonais, russes blancs et dans le parler délicat des capitales, la résonance paraît se produire plutôt sur le devant de la bouche, ce sont des parlers « à bouche rétrécie ».

La position de la langue paraît bien influer sur la mouillure. Moins forte dans le Nord, où la langue est reculée, que dans le Centre et l'Ouest, où elle est plus avancée, elle influe également sur l'impression de largeur que fournissent certaines voyelles et certaines consonnes; ы nous a paru large à Moscou et dans le Nord, moyen en Russie blanche, étroit à Varsovie et dans le parler délicat de Pétersbourg.

On comprend que ces variations dans les positions des organes puissent donner, pour un même son, des nuances perceptibles souvent nombreuses; c'est ainsi que nous avons pu noter à Pétersbourg trois sortes d'л (*l* dur) à la fin des mots : 1° les dents presque serrées, la langue reste soulevée au palais et ne tombe pas, c'est dans cette position que л est passé dialectalement à ў[2]; nous croyons que ce dernier fait a dû se produire surtout dans les parlers où la bouche est très peu ouverte — dialectes du Nord

[1] Les personnes qui parlent bien les deux langues (français et russe), et qui prononcent bien, changent de physionomie dans les deux cas; le changement est parfois si frappant qu'on peut deviner à la vue seule (en se bouchant les oreilles) la langue parlée, français ou russe. On peut affirmer qu'avec un peu d'exercice on arriverait à distinguer les physionomies correspondant aux langues et même aux dialectes.

[2] En serbe la bouche est plus ouverte, puisque л est passé à o, ainsi au passé (а.лъ = ao).

et de l'Ouest; 2° les dents gardant la même position, parfois légèrement écartées, la langue reste invisible mais tombe, de sorte que l'on perçoit un souffle plus ou moins large, sorte de voyelle atone, probablement la trace laissée par le signe dur ъ, autrefois sonnant; 3° les dents écartées, on aperçoit distinctement la langue qui tombe, et l'on perçoit un souffle plus fort que dans le second cas. Dans le district de Jisdra (gouvernement de Kalouga), nous avons entendu un л dur qui donnait exactement l'impression d'un *l* français; nous l'avons entendu également à Pétersbourg, mais là il provenait peut-être de l'influence des langues étrangères. Un instrument précis noterait sans doute d'autres nuances d'лъ; *l* français se prononce avec la pointe de la langue qui frappe le palais tout près des alvéoles, touchant parfois les dents supérieures, sans s'étaler et laissant passer l'air de chaque côté; лъ russe se prononce avec la langue étalée, touchant de chaque côté les premières molaires, parfois la racine des incisives supérieures et fermant le passage du souffle qui habituellement ne s'échappe que d'un côté; suivant que la langue est étalée plus ou moins en arrière contre le palais, la largeur de l'obturateur varie et l'on obtient des timbres d'лъ différents, des лъ plus larges ou plus étroits. Les autres sons de la langue russe offrent également plusieurs nuances perceptibles.

D'après ce que nous venons de voir au sujet des positions et des mouvements des organes, on conçoit qu'on ne rencontre dans le parler russe que fort peu de sons français. Ceux qui s'y trouvent ne sont qu'accidentels et proviennent plutôt des mouvements transitoires que des articulations définies. On peut s'en convaincre en faisant lire du français aux Russes qui n'ont point appris notre langue dès l'enfance avec des gouvernantes françaises, et qui ne la parlent pas; il est très rare de saisir dans leur lecture, soit dans les voyelles, soit dans les consonnes, quelques sons qui donnent l'impression du français. Chez les Russes du Centre, qui ouvrent la bouche, les voyelles a, o ont parfois le timbre français. Chez ceux du Nord et de l'Ouest, certaines consonnes (les chuintantes) sont quelquefois françaises. Mais les positions, les mouvements des organes, l'action musculaire étant différents dans les deux langues, on peut dire d'une manière générale qu'il n'y a pas de parenté entre le phonétisme russe et le phonétisme français. Le trait le plus frappant auquel on reconnaît les Russes et, en général, la plupart des Slaves lorsqu'ils parlent le français, c'est la prononciation des consonnes devant voyelles molles; les syllabes françaises *di*, *du*, *li*, *lu*, *ti*, *tu*, *ni*, *nu*, *mi*, *mu*, etc., deviennent à Pétersbourg *dʲi*, *dʲu*, *lʲi*, *lʲu*, *tʲi*, *tʲu*, *nʲi*, *nʲu*, *mʲi*, *mʲu*, etc.; dans le Centre et l'Ouest de la Russie, où la mouillure est plus forte, le phénomène est plus apparent et *di*, *du* deviennent *dzi*,

dzu, ou *dïzi*. Un autre trait du *parler français* des Russes, c'est la persistance de l'accent de phrase russe dans des expressions comme : elle est *si* bonne, elle est *si* gentille, c'est *tel*lement beau, etc.; avec les syllabes *si* et *tel* fortement accentuées et longues.

SONS DE LA LANGUE RUSSE.

Les phonétistes russes notent dans leur langue les 44 sons principaux suivants[1] : *a*, *æ*, (noté aussi э) ɛ, i, o, y, ы (voyelles), ф, ф′, в, в′, п, п′, б, б′, м, м′, с, с′, з, з′, ш, ж, л, л′, р, р′, т, т′, д, д′, ц, ч′, н, н′, j, х, х′, γ, γ′, к, к′, г, г′ (consonnes).

Nous avons dit plus haut que tous ces sons offrent plus ou moins de nuances, de variantes; les signes ci-dessus indiquent donc plutôt la nature d'un certain nombre de sons voisins les uns des autres; entre з étroit (ainsi nommé parce que la colonne d'air qui s'échappe est étroite et sifflante) et ж étroit, il y a place pour un certain nombre de з parfaitement observables en russe; le з russe le plus ordinaire est plus large que le *z* français et paraît formé plus en arrière; aussi ne présente-t-il pas le zézaiement caractéristique du *z* français qui résulte de la position de la langue près des dents. Le п est susceptible également de plusieurs nuances suivant la forme et l'écartement des lèvres, la tension des muscles, la force de l'explosion, la durée, la quantité d'air chassée; les Russes du Centre, au parler lent, prononcent parfois le п avec les coins des lèvres ouverts, les muscles peu tendus; les joues se gonflent plus ou moins et parfois tremblent à l'explosion qui se produit longue et large; проси́ть pourrait être noté parfois пъраси́ть; при́нялъ, пъри́цялъ, (ъ après п marquant la voyelle neutre russe). Les documents russes des archives de Jacques de la Gardie, général suédois (commencement du XVIIe siècle)[3], écrits souvent par des gens peu versés dans l'orthographe, renferment d'assez nombreux exemples de п notés пъ, surtout au commencement des mots et devant et après р : пърислалі заперълися, пърипеслі, пършлі, дъля пърóмыслу (p. 16). Le п des Russes blancs et des Polonais se prononce avec les extrémités des lèvres peu ouvertes, les coins fermés, les

[1] Bogorodickij, Богородицкій, Фонетика, Варшава, 1887, note en russe 36 sons où le degré de l'ouverture du maxillaire inférieur est le même que pour l'y (russe); il en note 31 pour lesquels l'action des lèvres est nulle (position indifférente); il signale en russe 44 sons principaux.

[2] Bogorodickij, *ibid.*, p. 14 (э dans этотъ, пѣтъ, ɛ dans пѣть, эти).

[3] *Documents russes des Archives des Comtes de la Gardie*, édités par G. de Sabler, Dorpat, 1896.

muscles quelque peu tendus, les joues ne tremblent pas. Ce п est moyen quant à la largeur. A Pétersbourg le п nous a paru généralement plus étroit et plus frappé qu'à Moscou; dans le peuple il est toujours plus large que chez les gens instruits. Généralement aucun des п russes ne donne l'impression exacte d'un *p* du français littéraire, lequel exige une tension plus grande des muscles et des joues, et dont l'explosion est plus brusque, plus forte, plus brève et plus étroite; le *p* polonais est plus voisin du *p* français que le п russe. D'ailleurs, examinée dans ses consonnes, la langue russe fait l'impression d'être plus nonchalante, plus paresseuse (si ce mot peut s'appliquer à une langue), mais aussi plus naturelle que le français et l'allemand. On remarque néanmoins dans le parler des capitales une certaine tendance à une plus grande énergie dans l'action musculaire; il est probable que cette tendance amènera à la longue des transformations très sensibles dans le phonétisme russe. Il est déjà possible de reconnaître jusqu'à un certain point, sur les mouvements des lèvres, les gens de bon ton qui voyagent et parlent les langues étrangères; la provenance sociale s'observe assez bien par cette même méthode.

Bogorodickij (cité) ne note que deux espèces de consonnes : les dures et les molles; il est vrai qu'à moins d'employer des chiffres pour indiquer le degré de dureté et de mouillure, la largeur, la force de l'explosion, il n'est guère possible en pratique de noter toutes les nuances des consonnes. Karskij (Карскій, обзоръ звуковъ и формъ бѣлорусской, Москва 1885) note les consonnes dures et les consonnes moyennes par le même signe, mais reconnaît trois qualités dans les consonnes en russe blanc : la dureté, la mouillure et le degré intermédiaire, ni dur, ni mouillé. D'après ce que nous avons dit plus haut, il est facile de penser que ce degré doit exister ailleurs qu'en russe blanc; on l'entend en effet assez souvent dans la langue littéraire, à Saint-Pétersbourg, lorsque la mouillure disparaît : м dans меня (мен'já) ou lorsque la syllabe qui suit est molle мн'ѣ, мн'ит' (мнѣ, мнить).

Ainsi, les consonnes russes peuvent présenter un grand nombre de nuances relatives à la largeur de la colonne d'air qui entre en vibration, à l'action musculaire des organes de l'appareil vocal, au degré de dureté et de mouillure.

La position de l'accent influe sur ces diverses qualités des consonnes russes (nous verrons plus loin, que cette influence est bien plus remarquable dans les voyelles).

En examinant la prononciation littéraire du mot перó, à Pétersbourg, on voit que le п est très peu mouillé, ou moyennement; l'accent tombant sur о, il est également faible, très peu explosif;

l'e qui le suit est moyen $e^{2\,1}$; l'o de la syllabe pó est moyennement ouvert $o^{2\,2}$; dans перá, e paraît moins aigu, a de pa est a^{2} moyen, ou même $a^{2\text{-}3}$ plus aigu que l'a^{2} de далá^{2}; le п de перá paraît aussi légèrement plus mouillé que dans перó et l'explosion plus forte, l'action musculaire est plus grande, la bouche s'ouvre plus pour pa que pour po et, l'accent tombant sur ces deux syllabes, les mouvements à accomplir par les organes exigent plus d'énergie dans le second cas que dans le premier, le п reçoit une partie de cette énergie; étant plus frappé, il timbre mieux la voyelle qui le suit, et sa nature (mou devant voyelle molle) est mieux conservée. Dans пéрья, la syllabe пé reçoit l'accent et, le fait est remarquable, п est plus énergique et nettement mouillé, е nettement aigu, e^{3}, а de ья est aigu a^{3}; dans перý, е paraît plus fermé que dans перó, mais п est très faible, la mouillure est presque nulle et le maxillaire inférieur est moins baissé pour y que pour о et а. — Dans перóмъ, п est plus mouillé que dans перý; е est $e^{1\text{-}2}$. Si l'on examine la qualité de р (*r*), on voit qu'il est très mou dans пéрья et mouillé, moins fort et plus doux dans перá que dans перó, plus dur dans перý et dans перóмъ que dans перó et перá. L'*r* (р) russe est donc essentiellement liquide, *mobile; sa qualité dépend de la nature de la voyelle qui suit*[2], et les voyelles dures ne l'influencent pas toutes de la même manière : dans порывъ, р m'a semblé plus fort que dans les cas précédents, et, devant consonne, il est encore plus fort, roulé: -рвать; le п paraît plus frappé dans порывъ que dans пéрья; il est plus dur et plus fort. Ainsi les consonnes russes n'ont pas un son indépendant, toujours identique à lui-même, comme c'est généralement le cas en français; elles sont mobiles, se modèlent, pour ainsi dire, sur la voyelle qui les accompagne, et chacune d'elles peut offrir autant de nuances plus ou moins éloignées les unes des autres qu'il y a de voyelles dans la langue. La distinction est facile quant à la dureté et à la mouillure, c'est celle dont se contentent généralement les grammairiens; en réalité il y a formation d'une

[1] Nous distinguons en russe un troisième e, e^{2} intermédiaire entre ə grave, e^{1} et ɛ aigu, e^{3}.

Nous distinguons également deux et même trois o en russe : o grave, o^{1} (полъ, столъ); o moyen, o^{2} (вотъ, потъ, перó); o aigu, o^{3} (parfois домъ, мóжно, à Pétersbourg; хоть). Pour l'*a* le mot да (*oui*) présente les trois nuances suivant la personne et aussi le discours; on a да^{1} parfois dans le peuple, mais rarement; on a le plus souvent да^{2}, mais да^{3} s'entend très souvent dans le parler délicat de la haute noblesse de Pétersbourg.

[2] Je ne parle point de l'*r* russe grasseyé qui s'introduit de plus en plus dans le parler littéraire et qui semble très indépendant; en français, *r* m'a paru se prononcer toujours uniformément. En français, les consonnes semblent s'être pour la plupart libérées de l'influence des voyelles, au moins dans la langue littéraire; chez le peuple, et surtout dans les patois, le consonantisme est encore en partie mobile : en Dauphiné, par exemple.

échelle de nuances délicates fort nombreuses, sur lesquelles il peut être utile d'appeler l'attention des linguistes.

LE VOCALISME RUSSE.

En restant sur le terrain russe et sans essayer de déterminer la place exacte qu'elles occupent dans la classification de Sievers[1], nous avons pu distinguer en russe les séries de voyelles accentuées suivantes[2], d'après la position du maxillaire inférieur, laquelle nous a paru être en relation avec l'action et la position de la langue :

a grave (далъ), a moyen (дала́), a aigu (дать);

e (э) grave (э́тотъ), e moyen (нѣтъ), e aigu (э́ти);

ы grave (былъ), ы moyen (выть, Pétersbourg), ы aigu (жить, Pétersbourg);

и, i grave (китъ), и, i moyen (литъ), и, i aigu[3] (première partie de *yod* à la finale des verbes et dans les composés ю, я, ѣ, etc.);

o grave (полъ), o moyen (домъ, мо́жно), o aigu (возмо́жность);

y grave (пудъ), rare, y moyen (тутъ), y aigu (пьютъ, пою́тъ); cette dernière série est moins claire que les précédentes.

Voilà pour les voyelles accentuées, celles dont le timbre est parfaitement déterminé. Chacune de ces voyelles pleines peut, lorsqu'elle n'est pas accentuée, passer à une voyelle indéterminée dont l'ouverture est variable, mais en relation avec celle de la voyelle pleine.

Nous notons par des chiffres le degré d'acuité des voyelles pleines :

Série aiguë :	a^3	e^3	i^3	$ы^3$	o^3	y^3
Série moyenne :	a^2	e^2	i^2	$ы^2$	o^2	y^2
Série grave :	a^1	e^1	i^1	$ы^1$	o^1	y^1

Les voyelles indéterminées russes rappellent beaucoup, pour le timbre, les voyelles indéterminées de l'anglais. Dans les séries horizontales, entre chaque groupe de deux voyelles pleines, il y

[1] *Grundzüge der Phonetik*, Leipzig, 1885.

[2] Une voyelle est un son ouvert, une consonne un son fermé (par rapport au degré de l'abaissement du maxillaire inférieur), Bogorodickij, p. 30.

[3] *j* (*yod*) russe nous semble n'être pas un son simple, mais formé de deux et même trois éléments; le premier et le dernier sont généralement vocaliques et de la valeur de *i* aigu, celui du milieu est consonantique; d'ailleurs ce *j* (*yod*) russe n'est pas toujours identique à lui-même : au commencement des mots devant voyelle le premier élément vocalique disparaît, le dernier aussi, il ne reste que l'élément consonantique : ему (jemy); à la fin des mots c'est le premier élément vocalique qui reste : даи (*da*^{i}), чаи (*ča*^{i}). Les Russes remplacent l'*l* mouillé du français *bataille*, *bouteille* par ce seul *i* aigu très bref, au lieu du *yod* français beaucoup plus long.

a place pour une échelle de voyelles indéterminées, qui se rapprochent plus ou moins du timbre de chacune des voyelles pleines, de sorte que la notation en est difficile. Dans дала², le premier а varie entre а² et е², mais il est plus proche de а² : c'est une voyelle indéterminée; l'ouverture et le timbre d'une voyelle indéterminée sont en rapport avec ceux de la voyelle qui suit. Le timbre et l'ouverture de celle-ci sont eux-mêmes en rapport avec ceux de la voyelle de la syllabe suivante; il y a, en général, tendance à l'emploi dans un même mot des voyelles d'une même série horizontale. C'est ce qu'on peut voir dans les nuances de la déclinaison de перо́, notées plus haut et dans les mots cités : дала́, дать, возмо́жност, etc.

En résumé le parler russe est un parler essentiellement syllabique régi par les voyelles; la qualité de la voyelle détermine la qualité de la syllabe, et la qualité d'une syllabe détermine plus ou moins la qualité de la syllabe qui précède. Nous croyons que le vocalisme plein (полногласие) n'est qu'un cas plus apparent de cette tendance générale de la langue russe vers une harmonie vocalique et syllabique régressive; dans le parler populaire grand russe, toute consonne tend à être prononcée suivie d'un élément vocalique; quand la consonne est liquide, cet élément vocalique apparaît avec le même timbre après la consonne précédente; il y a tendance à l'égalité vocalique de chaque côté de la liquide, les liquides russes étant beaucoup plus mobiles que les autres consonnes. C'est en observant cette loi, c'est-à-dire en faisant suivre toutes les consonnes d'un élément vocalique, que les étrangers communiquent à leur parler le cachet russe populaire. Ainsi, tandis qu'en français la colonne d'air qui vibre peut subir à chaque son des variations grandes et brusques dans son volume et dans son timbre, elle conserve en russe une certaine uniformité ou ne subit que des variations graduées et progressives. Les différences dans le jeu du maxillaire inférieur signalées plus haut ne sont sans doute pas étrangères à la formation de ces caractères respectifs des deux langues.

Jacques R. Montmitonnet.

CARACTÈRES DU VOCALOÏDE.

LEUR IMPORTANCE

DANS LA DISTINCTION DES CONSONNES.

LE TIMBRE DU VOCALOÏDE; SES VARIATIONS. LA COORDINATION DES MOUVEMENTS PHONÉTIQUES ET LA TRANSFORMATION DES PHONÈMES.

Nous nous sommes efforcé de démontrer dans une précédente communication[1] que toute consonne complète est composée de trois temps : l'*implosion*, le *vocaloïde* et l'*explosion;* notre but est de faire ressortir aujourd'hui l'importance du vocaloïde dans la constitution de la consonne, de montrer que les vocaloïdes possèdent, comme les voyelles, un son propre ou un timbre spécial; que ce timbre peut varier suivant le mécanisme des voyelles qui lui sont associées; enfin que, dans les cas où les voyelles associées à la consonne diffèrent l'une de l'autre, le résonnateur prend pendant la consonne la disposition nécessaire à la voyelle qui doit suivre. Ce dernier fait nous permettra d'expliquer l'influence, en apparence paradoxale, mais démontrée par de nombreux faits linguistiques, de la voyelle qui suit une consonne sur la voyelle qui la précède.

§ 1. — Importance du vocaloïde dans la constitution de la consonne.

Nous avons vu que la durée du deuxième temps de la consonne, plus longue que celle des deux autres temps réunis, était une forte présomption en faveur de l'importance relative du vocaloïde; l'examen des tracés des consonnes labiales figurés dans

[1] Voir ces *Mémoires*, t. X, p. 71.

une précédente communication [1] ne peut que nous confirmer dans cette idée. Il ressort en effet de la comparaison de ces tracés que c'est exclusivement pendant la durée du vocaloïde que se produisent les phénomènes qui caractérisent chacune des consonnes appartenant au groupe labial, et, par extension, chacune des consonnes ayant un lieu d'occlusion commun : ling. antérieures, ling. moyennes et ling. postérieures.

Les tracés nous font voir que quand la consonne est sonore, c'est que son deuxième temps s'accompagne d'un son laryngien; tandis que lorsqu'elle est sourde, son deuxième temps s'accompagne d'un silence du larynx.

La consonne est nasale ou simplement buccale suivant que son vocaloïde s'accompagne ou non d'une émission d'air par le nez; elle est continue ou momentanée suivant que son vocaloïde s'accompagne ou non d'une émission d'air par la bouche; c'est-à-dire suivant que la fermeture de la région où se fait l'occlusion est incomplète ou complète. Les caractères différentiels des consonnes d'un même groupe sont donc en réalité les caractères mêmes de leurs vocaloïdes.

§ 2. — Son propre ou timbre du vocaloïde.

Mais le phénomène le plus important peut-être à constater dans la constitution des vocaloïdes, c'est le *son propre* ou le *timbre* dont ils sont pourvus comme les voyelles auxquelles nous les avons déjà comparés. Nous avons vu que les vocaloïdes, sauf dans les consonnes silencieuses PTK, s'accompagnent toujours soit d'un son laryngien, soit d'un souffle. Or ces bruits, au contact des cavités phonétiques, subissent des transformations comme tous les bruits soumis à l'action des cavités résonnantes. Ces bruits transformés par la résonance, deviennent le *timbre propre* des vocaloïdes.

Toute forme déterminée des cavités phonétiques doit donc produire un timbre spécial pour les vocaloïdes comme elle en produit pour les voyelles. Ce timbre pourra se rapprocher plus ou moins de celui des voyelles suivant la forme des cavités phonétiques; nous avons déjà vu que le timbre de certains vocaloïdes présente même une telle ressemblance avec le timbre de certaines voyelles, qu'on a désigné sous le nom de consonnes-voyelles les consonnes auxquelles ils appartiennent; mais, généralement, le timbre des vocaloïdes est plus ou moins éloigné de celui des voyelles et l'examen des conditions mécaniques qui conviennent

[1] Rosapelly, *Analyse graphique de la consonne* (*Mém. Soc. Ling.*, t. X, p. 72 et suiv.).

à la formation des consonnes va nous en donner facilement l'explication.

§ 3. — Influence du mécanisme propre de la consonne sur le timbre du vocaloïde.

La formation des consonnes nécessite l'occlusion de différentes régions de la bouche, c'est-à-dire le rapprochement de certains organes qui, par cela même, ne sont plus en mesure de concourir à la formation de cavités résonnantes; mais, en avant ou en arrière de ces points d'occlusion, les cavités laissées libres continuent à jouer le rôle de résonnateurs.

Or nous allons voir que la forme et par conséquent la résonance de ces cavités laissées libres varient suivant le lieu d'occlusion de la consonne.

Prenons comme exemple la consonne occlusive sonore de chaque groupe : B pour le groupe labial; D pour le groupe lingual antérieur; D *mouillé* pour le groupe médio-lingual; enfin G pour le groupe lingual postérieur, et recherchons les modifications de forme des résonnateurs dans ces diverses consonnes.

Pour B la cavité pharyngienne et la cavité buccale sont associées pour former un seul résonnateur s'étendant de l'orifice du larynx à l'orifice de la bouche; pour D il existe deux résonnateurs, l'un postérieur comprenant à la fois la cavité pharyngienne et presque toute la cavité buccale, l'autre antérieur, très petit, ne comprenant que la partie la plus avancée de la bouche entre la face inférieure de la langue relevée et les lèvres; pour D *mouillé*, le dos de la langue devient proéminent pour arriver au contact de la partie moyenne de la voûte palatine où se produit l'occlusion, et divise également la cavité pharyngo-buccale en deux résonnateurs : en arrière, un résonnateur comprenant la cavité pharyngienne et la moitié postérieure de la cavité buccale; en avant, un second résonnateur formé par la moitié antérieure de la cavité buccale, depuis le point d'occlusion palatale jusqu'aux lèvres; enfin, pour G, l'occlusion se faisant par l'application de la partie postérieure de la langue sur le voile du palais laisse libre en arrière la cavité pharyngienne qui constitue à elle seule le résonnateur postérieur, et en avant la cavité buccale qui forme le résonnateur antérieur.

Il existe donc pour chacune des consonnes que nous venons de passer en revue une combinaison spéciale de résonnateurs déterminée par le lieu d'occlusion de chaque consonne et, par conséquent, commune aux autres consonnes d'un même groupe; il en résulte pour chaque groupe de consonnes une résonance spéciale qui permet à l'oreille de les distinguer des consonnes

des autres groupes. Cette résonance influe non seulement sur le timbre des vocaloïdes, mais encore sur le bruit des plosions, et permet d'expliquer comment la consonne sourde d'un groupe se distingue pour l'oreille de la consonne correspondante des autres groupes; pourquoi, par exemple, le son du P diffère de celui du T, quoique dans ces consonnes il n'existe pas d'autre bruit que celui des plosions. Dans les consonnes sonores, le timbre des vocaloïdes concourt avec le bruit des plosions à fournir à l'oreille un son caractéristique pour chaque groupe : B, D, etc... Enfin, dans les consonnes où le bruit des plosions est très faible, leur distinction est à peu près exclusivement due au timbre de leur vocaloïde; c'est ainsi que les sifflements de F, de S, etc., les bruits soufflants de V, de Z donnent à l'oreille chacun une impression nettement caractérisée; il en est de même pour les nasales M, N, GN, etc.; c'est la résonance dans les cavités nasales, uniforme pour toutes, qui distingue chacune d'elles des autres consonnes du groupe auquel elle appartient; mais, ce qui les fait reconnaître l'une de l'autre, c'est la différence des résonances qui varient avec le lieu où se fait l'occlusion pour chacune d'elles.

Les tracés des consonnes labiales associées à différentes voyelles vont nous permettre d'étudier directement l'influence des consonnes et celle des voyelles sur le timbre des vocaloïdes du groupe labial. Nous choisirons comme exemple les tracés de ABA, de IBI et de ABI.

§ 4. — Influence des voyelles associées à la consonne sur le timbre du vocaloïde.

Si nous faisions usage des trois tracés qui nous ont servi à déterminer les caractères différentiels des consonnes labiales, à savoir : celui du voile du palais, celui du larynx et celui des lèvres, nous obtiendrions les deux graphiques ÄBA, IBI (voir fig. 1, ABA, p. 72) exactement identiques, où rien ne permettrait de reconnaître A de I. Mais si nous prenons le tracé de la langue nous y trouvons un élément distinctif des voyelles; il nous est fourni par l'inscription des différentes positions que prend la langue suivant la voyelle émise.

Ces différentes positions de la langue peuvent être observées directement lorsque la bouche est ouverte; leur description sommaire va nous servir à interpréter les tracés.

Prononçons d'abord la voyelle A. Pour cette voyelle, la langue est basse et étalée sur le plancher de la bouche qui lui sert de point d'appui. Si, partant de cette position, on vient à élever lentement et progressivement la langue de façon à la rapprocher

peu à peu de la voûte palatine, sans modifier l'ouverture des lèvres, on obtient une série ininterrompue de sons qui se transforment insensiblement les uns dans les autres pour arriver à la voyelle I. Parmi ces sons l'oreille distingue les voyelles A, È, É, ÉE, I, les sons intermédiaires étant rapportés à celles de ces voyelles dont ils se rapprochent le plus.

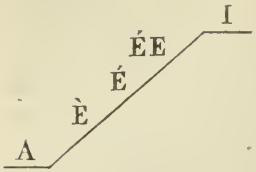


Fig. 1. — Schématique.

Le tracé obtenu au moyen d'un appareil appliqué à la surface de la langue pendant son élévation progressive est une ligne oblique continue dont l'extrémité inférieure correspond à l'A et dont le sommet correspond à l'I, les autres voyelles étant échelonnées le long de la ligne ascendante. Maintenant, si nous émettons successivement les voyelles distinguées par l'oreille dans la série précédente, le tracé de la langue prend la forme d'un escalier dont chaque degré correspond à une des voyelles de la série et permet de les reconnaître sur les tracés.

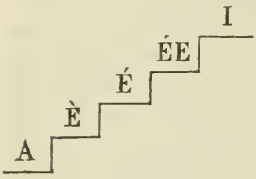


Fig. 2. — Schématique.

Inscrivons donc les graphiques de ABA et de IBI au moyen des tracés simultanés de la langue, du larynx et des lèvres. Sur ces graphiques on voit, d'une part, que la ligne de la langue est plus

Fig. 3. — ABA.

Fig. 4. — IBI.

élevée dans IBI que dans ABA, et, d'autre part, que dans l'un ou dans l'autre de ces deux graphiques la ligne de la langue garde sensiblement la même hauteur dans la consonne que dans les voyelles. On remarque cependant sur les tracés une légère élévation de la ligne de la langue pendant la consonne; mais nous n'avons pas à en tenir compte, car elle est due non à un mouvement de la langue, mais à l'augmentation de la pression

de l'air contenue dans la bouche pendant l'occlusion; elle est d'ailleurs insignifiante comparativement à l'élévation qui se produit quand on passe de A à I et même de A à È. Nous pouvons donc, par l'examen des tracés, formuler cette conclusion que pendant une consonne labiale la langue et par conséquent le résonnateur buccal conservent la disposition qui convient aux voyelles qui lui sont associées. Nous n'avons à envisager pour les variations de timbre des consonnes labiales que les modifications apportées aux résonnateurs par les différentes positions de la langue; puisque les lèvres, immobilisées pour produire l'occlusion, ne peuvent ni changer leur position ni modifier la résonance. Mais nous devons au moins mentionner ce fait que dans les consonnes dont l'occlusion se fait sur d'autres régions de la bouche; dans les linguales antérieures, moyennes ou postérieures des groupes T, T monillé et K, les diverses positions des lèvres produisent également des modifications dans la résonance des vocaloïdes, en faisant varier, non plus la capacité, mais l'ouverture du résonnateur buccal; ainsi le G de OUGOU n'est pas le même que celui de AGA. Le vocaloïde contient donc, en quelque sorte, en puissance les voyelles associées; son mécanisme et par conséquent son timbre varient avec elles.

§ 5. — Constatation par l'oreille du timbre des vocaloïdes.

L'observation directe confirme à cet égard les indications fournies par les tracés; en effet, l'oreille, une fois prévenue, peut facilement reconnaître que le son du B dans ABA n'est pas le même que le son du B dans IBI. Cette distinction est plus facile à faire avec les consonnes dites *continues* telles que M ou V dont le vocaloïde peut être longtemps prolongé; si pendant l'émission du vocaloïde de ces consonnes, on porte alternativement la langue dans la position de I et dans la position de A, on entend deux timbres absolument différents; lorsque la langue est dans la position de A, le timbre du vocaloïde se rapproche des voyelles O, OU; lorsque la langue est dans la position de I, le timbre du vocaloïde se rapproche de la voyelle U. On obtient des résultats analogues par une expérience facile à reproduire et qui consiste à fermer au moyen de la main ou d'un obturateur quelconque l'orifice de la bouche pendant l'émission des voyelles, en ayant soin de maintenir les lèvres immobiles dans la position de la voyelle ouverte; lorsqu'on ferme ainsi artificiellement l'orifice buccal pendant l'émission de A on obtient successivement, suivant le degré d'occlusion, O, Ò, OU; pour É on obtient EU, EÙ; enfin pour I, on obtient U.

Le timbre des vocaloïdes dans les consonnes labiales est le ré-

sultat de conditions mécaniques de même ordre. L'orifice buccal étant incomplètement ou complètement fermé par les lèvres, pour la formation d'une consonne labiale, ne peut donner naissance qu'à des sons se rapprochant des voyelles fermées, et si, en prononçant ces consonnes, on écoute avec attention le son de leurs vocaloïdes; il est facile de se convaincre que, pour toutes les labiales, excepté pour la silencieuse P, ce son se rapproche sensiblement de OU ou de Ô lorsque la consonne est associée à la voyelle A, de EÛ lorsqu'elle est associée à la voyelle É, et de U lorsqu'elle est associée à la voyelle I. Ainsi en prononçant ABBA, le B étant appuyé et prolongé on a la sensation auditive de ABouBA; ÉBBÉ donne ÉBeûBÉ; IBBI donne IBuBI; de même pour AMA, IMI, AVA, IVI, AFA, etc.

§ 6. — Le résonnateur prend, pendant la consonne, la disposition nécessaire à la voyelle qui doit suivre.

La comparaison des graphiques de ABA et de IBI permet de prévoir jusqu'à un certain point ce que doit donner l'inscription de ABI qui va nous servir à déterminer l'influence de deux voyelles différentes sur la consonne intermédiaire.

Pour la voyelle A, la ligne de la langue sera basse comme dans la première partie de ABA; pour la voyelle terminale I, la langue sera élevée comme dans la dernière partie de IBI; mais dans quelles conditions ce changement de position se fait-il? A quel moment la voyelle A primitive se transforme-t-elle en I?

On pourrait supposer *a priori* que cette modification s'exécute à la fin de la consonne, au moment même de l'émission de la voyelle I, comme l'indiquent les lignes ponctuées dela figure 5;

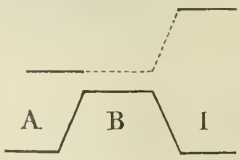


Fig. 5. — Schéma hypothétique de ABI.

Fig. 6. — ABI.

ou bien pendant la durée du vocaloïde par une élévation plus ou moins rapide de la langue; or l'expérimentation nous montre

que ces deux hypothèses sont également fausses, et le tracé de la langue obtenu par les appareils enregistreurs nous donne la ligne suivante qui démontre que c'est dès le premier temps, pendant l'implosion de la consonne, que la langue, par un mouvement brusque, s'élève à la hauteur nécessaire à la formation de la voyelle I. (Voir fig. 6.)

La voyelle terminale est donc toute formée au moment de son émission et impose en partie au vocaloïde qui la précède son

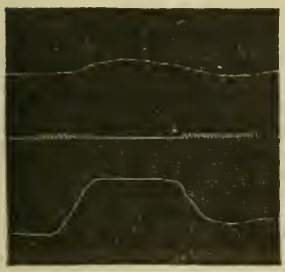


Fig. 7. — APA.

Fig. 8. — IPI.

propre mécanisme; lorsque ce vocaloïde est sonore, son timbre est gouverné par celui de la voyelle terminale; enfin ce fait montre que, dans tous les cas, la consonne sert de temps de préparation à la voyelle suivante. En effet, lorsque la consonne est silencieuse comme dans le groupe API, l'expérience démontre

Fig. 9. — API.

que les choses se passent exactement de la même façon : la langue s'élève dès l'implosion du P; la voyelle I est pour ainsi dire en puissance dans la consonne silencieuse, absolument comme la note est en puissance dans le tuyau d'orgue, alors même que celui-ci ne parle pas.

Nous avons choisi pour les graphiques précédents les voyelles

IMPRIMERIE NATIONALE.

A et I parce qu'elles sont produites par les deux positions extrêmes de la langue; mais l'expérience avec ABÈ, ABÉ, ABÉE, APÈ, etc., fournit des résultats concordants; la ligne de la langue, pour ces diverses voyelles, s'élève à des hauteurs intermédiaires à celles de A et de I, mais toujours par une ascension brusque et au même moment, c'est-à-dire dès le premier temps de la consonne.

§ 7. — Influence de la voyelle qui suit une consonne sur celle qui la précède.

Nous venons de voir que l'articulation correcte des groupes ABI, API exige, au moment de l'implosion de la consonne, deux mouvements simultanés : implosion des lèvres, élévation de la langue. Mais il peut arriver que la coordination de ces mouvements ne soit pas parfaite, c'est-à-dire que l'élévation de la langue avance ou retarde plus ou moins sur l'implosion labiale. Il semble que le retard ne doive pas avoir beaucoup d'importance au point de vue des conséquences linguistiques : la durée du vocaloïde étant beaucoup plus longue que celle des mouvements, la langue, à supposer qu'elle exécute son mouvement d'élévation un peu tardivement, aura encore, selon toute apparence, le temps de prendre avant l'explosion de la consonne la position exigée par la voyelle qui doit suivre; le retard n'affectera donc pas cette voyelle, mais uniquement le vocaloïde dont le son est moins distinct, de sorte que son altération passera inaperçue, du moins pour une oreille non prévenue.

Il en est tout autrement du cas opposé :

Si, en effet, la langue s'élève prématurément, quelque faible que soit son avance, le graphique de la voyelle qui précède la consonne se trouve modifié et à cette modification du graphique correspond une modification du mécanisme et par conséquent une altération du timbre qui devient très appréciable à l'oreille.

On pourra entendre alors avant la consonne, soit un I, soit une voyelle intermédiaire à A et à I; si le mouvement prématuré de la langue se fait d'une façon brusque, si cet organe atteint pour ainsi dire instantanément la hauteur qui correspond à l'I, on entendra un I avant la consonne AIBI, AIPI; si au contraire la langue s'élève lentement, l'implosion de la consonne la surprendra avant que ce mouvement soit achevé; l'oreille alors percevra, avant la consonne, une voyelle intermédiaire à l'A et à l'I, celle qui correspond à l'élévation acquise par la langue au moment de l'implosion; AÉBI, AEÈBI; l'observation linguistique semble dé-

montrer que le mouvement prématuré de la langue continue à se faire brusquement : AIBI au lieu de ABI, AIPI au lieu de API. Après l'analyse des graphiques que nous venons d'étudier, l'influence d'une voyelle qui suit une consonne sur la voyelle qui la précède n'a plus rien de mystérieux; en réalité la consonne ne sépare pas les deux voyelles puisque par la disposition des organes de résonance elle appartient déjà elle-même à la voyelle qui doit la suivre. Nous avons vu d'ailleurs que cette adaptation des résonnateurs à la voyelle à émettre existe aussi bien pendant les consonnes silencieuses que pendant les consonnes sonores; l'influence de la voyelle s'exerce donc à travers le silence des unes comme à travers le vocaloïde sonore des autres. L'influence d'une voyelle qui suit une consonne sur la voyelle qui la précède est donc d'ordre purement mécanique; elle résulte exclusivement de l'altération des mouvements exécutés par celui qui parle et non pas, comme dans d'autres cas, des sons perçus par l'auditeur.

On sait que les langues indo-européennes fournissent des exemples intéressants de cette influence de la deuxième voyelle sur la première; tel est l'*Umlaut* des langues germaniques. Mais des expériences analogues faites sur des sujets parlant une langue non indo-européenne pourraient nous révéler un mécanisme différent. Ainsi, dans une partie du domaine finnois, le vocalisme de toutes les syllabes suffixales d'un mot se règle sur le vocalisme de la syllabe radicale : c'est ce qu'on appelle l'« harmonie vocalique » qui est quelque chose comme l'*Umlaut* renversé. Il est probable que, dans ces idiomes, c'est pendant le troisième temps de la consonne seulement que se fait la transformation du mécanisme nécessaire à la voyelle suivante : conformément à la première hypothèse que nous avons émise (voir fig. 5). Si ce fait était démontré par l'expérimentation graphique, il comporterait la même explication, mais en sens inverse, c'est-à-dire la décoordination *par retard* de l'élévation de la langue.

§ 8. — Coordination des mouvements phonétiques.

Le défaut de coordination des mouvements qui devraient être simultanés est un fait très fréquent et l'on peut le rencontrer dans tous les actes physiologiques qui exigent le concours de plusieurs organes. Ainsi, dans la déglutition qui nécessite des mouvements simultanés du pharynx, de l'épiglotte, de la langue et du voile du palais, nous voyons quelquefois celui-ci faire la faute de ne pas fermer à temps l'orifice pharyngo-nasal : ce qui permet aux aliments, surtout liquides, de pénétrer dans le nez; nous voyons l'épiglotte retarder son mouvement d'une fraction de seconde et

les aliments liquides et même solides pénétrer dans la partie supérieure du larynx; la paresse de l'un des organes qui jouent un rôle dans les mouvements coordonnés est donc un fait très connu, mais ses conséquences, dans les cas que nous venons de citer, sont assez pénibles pour l'empêcher de devenir habituel.

En phonétique, les exemples des modifications de phonèmes par défaut de coordination de mouvements qui devraient être simultanés sont également très fréquents et aucune conséquence fâcheuse ne les empêche de dégénérer en habitude et de devenir règle à leur tour. C'est ainsi que les deux prononciations du mot *année*, à savoir : ANEE et ANEE ne diffèrent qu'en ce que, dans la première, l'ouverture de la voie nasale par abaissement du voile du palais coïncide avec l'occlusion de la voie buccale par la pointe de la langue, ce qui fait que l'A initial est purement buccal; tandis que dans la seconde l'abaissement du voile du palais se fait avant l'application de la langue à la voûte palatine, laisse passer l'air par la voie nasale pendant la voyelle A initiale et transforme celle-ci en voyelle nasale.

L'étude graphique du groupe de syllabes AMPA nous présente le même phénomène avec plus de variétés. Pendant A les lèvres sont ouvertes et la voie nasale fermée; pour M, les lèvres doivent se fermer en même temps que s'abaisse le voile du palais; pour le P, celui-ci se relève les lèvres restant closes; enfin pour A final les lèvres se rouvrent à leur tour. Que l'ouverture vélaire se fasse un instant trop tôt, le groupe deviendra AAMPA et si elle se fait encore plus tôt AMPA; enfin, si dans AMPA les lèvres retardent leur mouvement d'occlusion labiale, on entendra APA. D'autre part, si dans le groupe AMPA les lèvres avancent leur mouvement d'occlusion, on aura AMA, et si l'on prend *ama* comme point de départ il suffira que les phénomènes inverses se produisent, c'est-à-dire que les mouvements du voile du palais retardent dans le même ordre et les mêmes conditions que nous venons de les voir s'avancer pour qu'on obtienne successivement APMA, APMA, APPA.

De même dans le groupe AMRA; l'M exige au premier temps l'occlusion de la bouche par les lèvres simultanément avec l'ouverture de la voie nasale par l'abaissement du voile du palais; au troisième temps les mouvements inverses, également simultanés. Que la bouche reste fermée un instant après le relèvement du voile; on entendra au moment de l'ouverture des lèvres l'explosion d'un B et AMRA deviendra AMBRA; que la voie nasale s'ouvre maintenant avant l'occlusion buccale, l'A initial sera nasalisé et le groupe deviendra AMBRA et enfin ABRA, lorsque le mouvement prématuré du voile du palais amènera l'occlusion de

l'orifice pharyngo-nasal au moment même de l'occlusion des lèvres.

Des variations semblables dans la coordination des mouve-

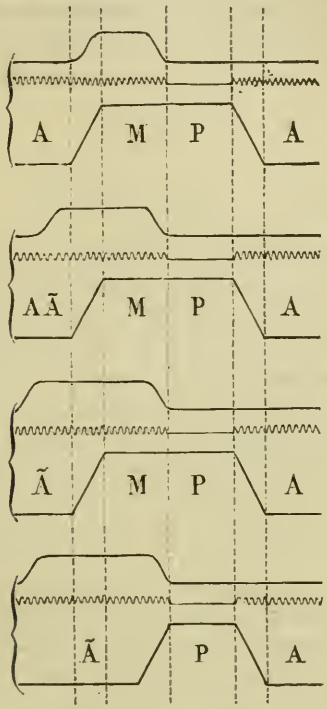


Fig. 10. — Schématique.

ments de la langue et du voile du palais expliquent les transformations ANRA, ANDRA, ANDRA, ADRA, dans la succession desquelles le mouvement du voile du palais anticipe graduellement sur le mouvement de la langue.

Les exemples de transformation de phonèmes par simple décoordination des mouvements phonétiques sont si nombreux que la coordination des mouvements ne paraît jouer un rôle capital dans les modifications linguistiques qui ont pour cause le mécanisme du langage. Cette importance de la coordination et de la décoordination des mouvements phonétiques est la conséquence de la composition même du phonème telle qu'elle ressort des notions précises fournies par l'analyse graphique. Les recherches expérimentales sur le mécanisme des sons du langage montrent, en effet, qu'un phonème ne résulte pas de l'action

isolée d'un organe phonétique déterminé, comme tendrait à le faire supposer l'observation simple du jeu des organes; mais que, toujours, un phonème est la résultante de l'action combinée de plusieurs organes et que ce sont les diverses combinaisons de ces actions associées qui produisent les différentes variétés de phonèmes.

Dr Rosapelly.

LETTO-SLAVICA.

I. — Lit. *tasaĩ*, *tataĩ*. — Arm. *na*.

M. Bezzenberger a interprété lit. *tasaĩ*, *tataĩ* comme tenant la place d'anciens **tas-sai*, **tat-tai* (*Beitr. z. gesch. d. lit. spr.*, 173 et suiv.); l'opposition de *-sai* au masculin et de *-tai* au neutre répondrait à celle de skr. *sá*, gr. *ὁ*, got. *sa* et skr. *tát*, gr. *τό*, got. *þata*. Bien qu'elle ait été assez généralement adoptée, cette interprétation est surprenante : on ne s'attend guère à retrouver dans la particule l'opposition qui n'est plus marquée dans le démonstratif lui-même. Du reste *tẽn-ai*, *βẽn-ai*, *tikt-aĩ*, etc. attestent l'existence d'une particule *-ai*. Il faut donc couper *tas-aĩ*, *βis-aĩ*, *ans-aĩ*, *toks-aĩ*, *koks-aĩ* et par suite *tat-aĩ*, *βit-aĩ*, *ant-aĩ*, *tokt-aĩ*, *kokt-aĩ*.

Il est clair que la forme *tat-* ainsi obtenue est l'ancien nominatif-accusatif singulier neutre dont la consonne finale a subsisté devant *-ai*; cf. got. *þat-a*[1]. On pose d'ordinaire un i.-e. **tod*; en partant de cette forme, on devrait admettre que les occlusives finales du lituanien sont devenues sourdes avant de disparaître : c'est ainsi que, dans la plupart des dialectes slaves, les occlusives sonores finales tendent à s'assourdir. Mais on peut envisager aussi une autre possibilité.

Il a été indiqué (*Mém. Soc. ling.*, VIII, 296 n., et IX, 372 n.) que le traitement indo-iranien de *-s* finale doit être tenu pour la continuation du traitement indo-européen, c'est-à-dire que l'on avait *-s* devant toute sourde, *-z* devant toute sonore, que celle-ci

[1] Pour la conservation des dentales finales en letto-slave, cf. A. Meillet, *Génitif-accusatif*, 105. Une trace de *t* final se retrouve peut-être aussi en slave. Le mot v.-sl. *ašte* «si» a pour correspondant en polonais *acz*, en tchèque *ač*; on est donc ici en présence d'un v.-sl. *št* dont l'origine est différente de celle du *št* de *ješte* (pol. *jeszcze*) et du *št* de *svęšta* (pol. *święca*). Un ancien **āt-če* rend compte de toutes les formes: le premier élément est identique à la conjonction *a* (cf. skr. *át*, zd *āt*); le second, **če*, répond à la particule qui donne à la phrase une valeur indéfinie : gr. *τε*, skr. *-ca*, lat. *-que*, arm. *-kh*. On s'explique par là la valeur indéfinie de *ašte* dans des phrases telles que les suivantes : Marc, XI, 23, *bądetŭ emu eže ašte rečetŭ*; Jean, XIII, 20, *priemleji ašte kogo posŭl'ja mene priemletŭ* (Zographensis).

fût voyelle, sonnante ou consonne. Autant que les prépositions permettent de le vérifier, le slave avait conservé à ce point de vue l'état indo-européen : v.-sl. *jiz-* devant toute sonore, *jis-* devant toute sourde. Le lituanien a, au contraire, généralisé la forme *-s* et emploie partout *iß*; *tas-aĩ* est donc la forme attendue. Or, en sanskrit, le traitement des occlusives finales est exactement parallèle à celui de *-s* : on a *-d* ou *-t* dans les mêmes cas où l'on aurait respectivement *-r* (représentant *-ž*) ou *-ṣ*; et il n'y a aucune raison de douter que cet état sanskrit ne reproduise l'état indo-européen, c'est-à-dire que la différence de *-t* et de *-d* à la fin des mots n'ait dépendu exclusivement de l'initiale du mot suivant; la sonore de la finale d'ablatif zd *-āδ-a* en regard de *-āṭ* s'explique bien par la règle sanskrite; le latin, qui a généralisé *-s*, a, il est vrai, généralisé *-d* comme représentant de la dentale finale indo-européenne (on sait que tout *-t* final du latin *peut* être considéré comme reposant sur *-t* + une voyelle qui est tombée); mais le germanique, plus conséquent, paraît n'avoir connu que *-z* final et *-d* final nettement attesté par le *-t* de *ƀat-a*; les autres langues ne fournissent aucun renseignement. On peut donc admettre que le lituanien aurait étendu à tous les cas l'une des deux formes des occlusives finales indo-européennes, la forme sourde, de même qu'il a généralisé *-s* et éliminé *-z*; le lit. *tat-* répondrait alors à skr. *tát* et non à *tád*.

En finale absolue, le *-t* qui s'est conservé devant *-aĩ* tombe et l'on attend **ta* où l'on pourrait aussi voir le correspondant du pluriel v.-sl. *ta*. Cette finale *-a* se trouve dans les formes neutres telles que *gẽra* : on sait que les adjectifs se fléchissent en lituanien comme les démonstratifs. En ajoutant *-aĩ* à *kadà* (ou plutôt *kadą̀*), on obtient *kadaĩ*; en ajoutant *-aĩ* à la nouvelle forme **ta*, on aura *taĩ* qui existe concurremment avec *tataĩ*; de même *kaĩ* est **ka* + *aĩ*. L'explication de M. Joh. Schmidt par un ancien pluriel neutre en *-ai* dont l'existence n'est pas établie ailleurs est donc inutile (*Pluralbild.*, 226 et suiv.); elle ne l'est pas moins pour v.-pruss. *kai*, *kāi-gi*, qui présente la même contraction de *a-* et de *-ai*. Le lit. *geraĩ* est analogique de *taĩ*.

La particule lit. *-aĩ* est vis-à-vis de gr. *-ι* (*οὑτοσ-ί*) dans le même rapport que gr. *αῦ* vis-à-vis de skr. *ŭ*, lit. *-u* (dans *g-u*, *ba-ũ*), got. *-u*. On en a même le correspondant exact dans un dialecte voisin, en arménien.

L'examen de la flexion des pronoms anaphoriques arméniens des trois personnes, *sa* « hic », *da* « iste », *na* « ille », montre en effet que *-a* est une particule ajoutée à un démonstratif, non conservé à l'état isolé, mais qui se retrouve dans *soyn*, *doyn*, *noyn* « le même » (c'est-à-dire *so-in*, *do-in*, *no-in*, avec la particule *-in* que

l'on rencontre souvent en arménien, notamment dans *inkhn-in*, forme renforcée de *inkhn* « lui-même »); les nominatifs *sa*, *da*, *na* résultent d'une contraction de *o* + *a* en *a*; on en jugera immédiatement par la flexion :

Gén. sing.	*nor-a*	*nor-in*	*aynr*
Dat. sing.	*nm-a*	*nm-in*	*aynm*
Acc. plur.	*nos-a*	*nos-in*	*ayns.*

L'*a* final de *na*, *nora*, *nma*, etc. représente un ancien *-ay* et cette diphtongue est encore attestée là où l'anaphorique se trouve être suivi des articles personnels enclitiques *-s*, *-d*, *-n* portant sur l'ensemble de la proposition et attachés en cette qualité au premier mot indépendant de cette proposition qui suit le relatif. On lit par exemple Luc, VI, 3 *inkhn ew or ənd nmayn ein* « αὐτὸς καὶ οἱ μετ' αὐτοῦ ».

Le traitement arm. *a* du monosyllabe i.-e. **ai* rappelle le traitement arm. *-o* du *-oi* final des nominatifs pluriels de démonstratifs : *no-kh-a*, *ayno-kh-ik*; l'addition du signe du pluriel *-kh* ne change rien au traitement de la voyelle finale précédente qui tombe régulièrement devant *-kh* si celui-ci n'est suivi d'aucun autre élément : *ayn-kh*, cf. *ǰorkh* et *ǰorekhtasan*; et, à l'instrumental, *getov-kh*, *ənkeraw-kh*, *baniw-kh*, avec chute de l'*i* de i.-e. *-bhi*. On entrevoit ici, grâce aux démonstratifs, le traitement des finales arméniennes qui paraît bien ne pas être identique au traitement intérieur; l'examen de l'accusatif pluriel *nos-a* (cf. crét. *τόνς*, got. *þans*) conduit à la même conclusion : à la fin du mot, *n* du groupe *-ns* est tombée avant que l'*o* eût été altéré en *ow* par la nasale suivante.

II. — V.-sl. *gospodĭ*.

Miklosich, dans son Dictionnaire étymologique, rapproche le thème v.-sl. *gospod-* de skr. *jáspátiṣ*. Il ne paraît pas impossible de lever les objections qui se dressent au premier abord contre ce rapprochement (v. Osthoff, *Perfect*, 589 sqq.).

Le *jáspátiṣ* « chef de tribu » occupe le sommet d'une hiérarchie dont les deux premiers degrés sont le *pátir dán* ou *dáṃpatiṣ* « chef de maison » et le *viçpátiṣ* « chef de village » (cf. Leist, *Altarisches jus civile*, II, 222). On retrouve dans l'Avesta des formes correspondantes, en partie rajeunies : gâth. *dəng paitiš*, zd *nmānōpaitiš* — zd *vīspaitiš* — zd *zantupaitiš*. Le grec a conservé seulement *δεσπότης*, *δέσποινα* avec l'ancien génitif **dems* comme premier terme (cf. le thème au commencement du composé *δάπεδον* « sol de la maison », d'après l'hypothèse très vraisemblable de Ebel, *KZ*, VI, 79 et suiv.); le latin a le dérivé *dominus* (tiré de

domus, comme *tribūnus* l'est de *tribus*); l'arménien présente la forme récente *tanow-tēr* «maître (de maison)», et même, sans pouvoir rien préciser, on est aussi tenté de chercher le mot «maison» dans le premier terme *ti-* de arm. *tēr* «maître» (de **ti-ayr*[1], génit. *te-aṙn*, c'est-à-dire **ti-aṙn*, instr. *teramb* de **tea-ramb*, **ti-aramb*), *ti-kin* «maîtresse». En baltique on a lit. *vẽßpats* «seigneur», v.-pruss. *waispattin* «maîtresse», avec le même vocalisme que dans *Foίκαδε*. Pour ce qui est de *jáspátiṣ*, on en doit rapprocher le dérivé germanique signifiant «roi», v.-h.-a. *chuning*, v.-isl. *konongr*; on ne saurait donc être surpris de lui trouver en slave un correspondant.

Le second terme du sl. *gos-pod-* est un thème terminé par une occlusive; il en est de même de lit. *vẽß-pat-* (F. de Saussure, *Idg. forsch.*, IV, 459) et de lat. *com-pos*. De plus, le second terme du féminin *δέσποινα*, identique à skr. *pátnī*, ne saurait être tiré du thème en *-i-* i.-e. **poti-*[2]. Enfin *δεσπότης* lui-même suppose un thème **-pot-*, car les féminins grecs en *-ᾰ* et *-ᾱς* sont des formes secondaires, ainsi qu'on l'a reconnu (Fröhde, *Bezz. beitr.*, VII, 99; Neisser, *ibid.*, XX, 37 sqq.; Ul'janov, *Χαρισλήρια*, *Sbornik* en l'honneur de Korš [1896], p. 125); on a par exemple : *ἐρέτης* de *ἐρετ-* supposé par *ἐρέσσω*; *ἱππότα* et *ἱππότης* de *ἱπποτ-*, cf. lat. *eques*; *Οἰδιπόδης* de *Οἰδιποδ-*, etc. En regard du simple **poti-*, supposé par skr. *pátiṣ*, zd *paitiš*, gr. *πόσις*, lit. *pàts*, lat. *potis*, il a donc existé dans les composés une forme i.-e. **-pot-*, attestée par lit. *-pat-*, lat. *-pot-* et gr. *-ποτ-*; cf. gr. *μῆτις* et *ἀγκυλομήτ-ης*. Le **-pod-* de sl. *gos-pod-* serait un doublet de **-pot-*; cf. gr. *δεκάδ-* en regard de v.-sl. *deseṭ-* et gr. *-ῐδ-* dans de nombreux féminins en regard de skr. *-it-* dans *yoṣít-* «jeune fille». Le grec a peut-être même conservé une trace du doublet à occlusive dentale sonore dans *δεσπόζω* (J. Schmidt, *KZ.*, XXV, 16); ce dérivé ne s'explique bien que par **δεσποδ-*, à moins d'admettre une modification analogique en *δεσπόζω* d'un ancien **δεσπόσσω* qui n'aurait pas laissé de traces; car il est difficile de croire que

[1] Cet *ē* devient *i* dans *tirel* «dominer», *tirasēr* «qui aime son maître», etc., cf. *sēr* «amour», *sirel* «aimer»; on voit par là que les dérivés sont tirés du nominatif singulier; c'est ce que montrent du reste des mots comme *hayreni* «paternel», *hayraspan* «parricide», *jeṙnarkel* «entreprendre» (de *jeṙn*, cf. le pluriel *jeṙkh*), etc. Le nominatif *tēr* enseigne que *i* + la diphtongue *ay* aboutit à *ē* en syllabe accentuée; au contraire *ia* + *i* subsiste dans *mia-yn* «seul» (pour la forme *mia-*, cf. *amena-yn* «tout», nom. plur. *amenekh-in*); en syllabe non accentuée ce *iay* devient *e* : *menanoç* «monastère», *keçem* «que je vive».

[2] La différence de forme entre *πότνια* et *-ποινα* ne suffit pas à justifier la séparation de *δεσπότης* et *δέσποινα* proposée par M. Joh. Schmidt (*Kritik der sonantentheorie*, 105 et suiv.); M. M. Grammont a montré comment *πότνια* présente le traitement attendu (*De liquidis sonantibus*, 14) et comment *-ποινα* a une finale *-yă* analogique de la majorité des féminins grecs (*ib.*, 17).

δεσπόζω ait pu être tiré de δεσπότης, coupé δεσπό-της, à l'aide d'une finale -ζω : à part les deux grandes catégories en -αζω et en -ιζω, il n'existe de dérivés en -ζω, ayant une formation un peu claire, que quelques verbes exprimant un bruit, οἰμώζω, βαύζω, ποππύζω, φεύζω, etc. (d'après κοκκύζω et d'après κρώζω, μύζω, ῥύζω, βύζω, τρίζω, σίζω, κρίζω, etc.).

L'opposition du simple **poti-* et du second terme de composé **-pot-* (resp. **-pod-*) n'a pas subsisté en indo-iranien parce qu'elle n'y a pas eu pour conséquence une séparation du simple et des composés au point de vue du sens (on a de même got. *brūþfadi-*); mais, outre *pátnī*, le thème **pat-* se retrouve dans skr. *pátyate* « potitur » où Grassmann a très justement reconnu un ancien dénominatif. Si l'on partait de *páti-* on obtiendrait **patīyate*; c'est pourquoi *pátyate* a cessé d'apparaître comme un dénominatif et a pris l'accentuation d'un verbe primaire. Le correspondant zend est conservé dans Vd. v, 62, *təm ahūm paiþyāiti* (K_1, Pt_2, *paiþyeite* Vds sâdes) *yim drvatąm* « illum mundum potiatur peccatorum » et de même Vd, xviii, 76 (*paiþyāiti* K_1, L_4, *paiþyāite* Vds sâdes) — Y., lvii, 20 :

paiþimnō vīspōpaēsīm
mastīm yąm pouruāzaintīm

« qui possède la sagesse universelle, à la science multiple » (Darmesteter, d'après la tradition, v. Spiegel, édit. de Neriosengh, p. 245. n. 5).

Le *g* du premier terme *gos-* du composé sl. *gos-pod-* s'explique par l'*s* qui termine la syllabe; v. au sujet de ce traitement ces *Mémoires*, IX, 374.

Quant à *-os-* de *gos-*, on n'en peut déterminer la nature d'une manière certaine. Le skr. *jáṣ-* indique un ancien **$g_1\bar{n}s$-*; devant un groupe de consonnes, on aurait pour $\bar{n}$ le même traitement que l'on a pour n dans *ognjĭ* et *chošta* (v. ces *Mémoires*, VIII, 236 et 315). Mais, si l'on songe à l'opposition de skr. *viç-* et de gr. *Foικ-*, v.-pruss. *wais-*, on peut poser un génitif **$g_1$onə-s-* qui, en slave, se réduirait à **gons-*; il faut alors admettre que le slave aurait connu pour le traitement de *-ns* final une loi semblable à celle du grec : disparition de la nasale devant une initiale consonantique suivante (d'où résulte par exemple le doublet *ἐs* et *εἰs* de l'ancien *ἐνs*). Il est difficile de se prononcer entre ces deux hypothèses, toutes deux admissibles, mais dont chacune renferme une part d'arbitraire.

Le rapprochement si séduisant de skr. *jáspátiṣ* et de v.-sl. *gospodĭ* ne se heurte donc à aucune objection phonétique tout à fait insurmontable.

III. — V.-sl. *dạti*.

On ne saurait chercher dans *ạ* de l'infinitif v.-sl. *dạti* (serbe *dȕti*, russe *dut'*) de *dǔmą* un ancien *om(ə)*, car le vocalisme *o* ne se trouve à l'infinitif slave qu'autant qu'il se rencontre aussi au présent : type *mogą*, *mošti*. De plus, dans les racines dont la forme sans *e* présente une sonnante longue, l'infinitif slave formé par adjonction directe de *-ti* à la racine a le degré sans *e* de cette racine : *byti*, *kryti*, *myti*, *šiti* — *žrŭti*, *trŭti* (sur ces deux derniers v. O. Wiedemann, *Beiträge zur altbulgarischen conjugation*, 143 et suiv.). Le *ạ* de v.-sl. *dạti* doit donc répondre à *ùm* de lit. *dùmti*. Au contraire les racines dont le degré sans *e* présente une sonnante brève ont le vocalisme *e* à l'infinitif (type *mrěti*); cette opposition rappelle celle de *tiuhan* et *lūkan* (v.-isl. *lúka*, ags. *lúcan*, v.-h.-a. *lūchan*) en gotique; cf. encore v.-isl. *súga*, ags. *sūʒan*, v.-h.-a. *sūgan*; v.-isl. *súpa*, ags. *súpan*, v.-h.-a. *sūfan*; v.-isl. *dúfa*, ags. *dúfan*; etc.

On sait d'autre part que, à côté du traitement palatal *ę* de *ę̆*, *ǫ̆*, le slave a un traitement vélaire des nasales voyelles « brèves », sans qu'on puisse déterminer plus que pour *ŕ* et *ĺ* le principe de la répartition des deux traitements (v. ces *Mémoires*, VIII, 236 et 315, et IX, 50; cf. maintenant Mikkola, *Bezz. beitr.*, XXII, 254). Le principal exemple est *sŭto*, cf. lit. *βimtas*; M. Streitberg tient encore le panslave *sŭto* pour un emprunt à l'iranien (*Urgerm. gramm.*, p. 9); mais on trouve à peine un ou deux emprunts iraniens qui soient panslaves : or la substitution d'un nom de nombre étranger au nom indigène n'a lieu que dans le cas d'une influence profonde d'une langue sur l'autre; de plus, on attendrait alors non *sŭto*, mais tout au plus **soto*, cf. *toporŭ* en regard de persan *tabar* (d'un ancien **tapar* conservé dans arm. *tapar*). Du reste on ne peut voir des emprunts dans *vŭtorŭ*, cf. *ἅτερος*[1]; *sŭ* = *κατ*; *chŭtěti*, cf. arm. *xand* « sentiment vif et violent ».

Il existe donc en slave deux traitements vélaires de *ŕ*, *ĺ*, l'un, *ŭ*, pour *ŕ*, *ĺ* « brefs », l'autre *ạ* (serbe *ȕ*), pour *ŕ*, *ĺ* « longs », alors que le traitement palatal même de *ŕ*, *ĺ* « brefs » est *ę*. La

[1] L'esprit rude de *ἅτερος* provient de l'action de *εἷς*, mais le succès de cette influence est dû sans doute à la circonstance suivante. A côté de **ἅτερος*, cf. v.-sl. *vŭtorŭ*, il existait **ἄτερ*, cf. got. *sundro*; les deux mots ont été rapprochés; *ἅτερος* a triomphé grâce à *εἷς*, au contraire *ἄτερ* l'a emporté grâce à *ἄτερθε* et grâce aussi à *ἄνευ*, cf. got. *inu*, v.-h.-a. *āno*, et à *ἀ-* = skr. *a-*, got. *un-*, lat. *in-*. Cette confusion est exactement comparable à celle en vertu de laquelle plusieurs des mots appartenant à la famille de *ἁραρεῖν*, à savoir *ἁρμός* « jointure » (cf. lat. *armus*, got. *arms*), *ἅρμα*, *ἁρμόζω*, ont pris l'esprit rude des représentants grecs de la racine **ser-* (lat. *sero*), tels que *ὅρμος*, *ἕρμα* et peut-être *ἁρμός* « assemblage ».

différence de *ŭ* et *ą* en slave dans *sŭto* (lit. *šimtas*) et *dąti* (lit. *dùmti*) est exactement comparable à celle de *a* et *ā* dans skr. *hatás* et *jātás* et à celle de *ṛ* et *īr* dans skr. *kṛtás* et *gīrṇás*. — Pour surprenant qu'il soit, le manque de parallélisme entre le traitement vélaire *ŭ* et le traitement palatal *ę* n'est pas d'autre nature que l'opposition grecque de la simple voyelle brève α représentant *n̥* et des diphtongues αρ, αλ représentant *r̥*, *l̥*. Si la chute de la nasale de l'ancien slave *ŭn*, *ŭm* représentant *n̥*, *m̥*, n'a pas eu pour conséquence la quantité longue de l'élément vocalique très bref qui précédait la nasale, c'est que cette chute a eu lieu en un temps où *ŭn*, *ŭm* n'étaient pas des diphtongues égales en quantité à *en*, *in* et *on*, mais avaient encore la durée d'une brève comme i.-e. *n̥*, *m̥* (skr. *ă*, gr. ă). La nasale a persisté au contraire dans *ĭn*, *ĭm*, et par suite l'aboutissement *ę* de la sonnante a pris la même quantité que *ę* et *ą* sortis des anciennes diphtongues *en* et *on*.

IV. — V.-pruss. *esse*.

La préposition allemande *aus* est constamment traduite dans les textes vieux-prussiens par *is* et *von* par *esse*.

L'étymologie de *is* est évidente : on n'a pu manquer de rapprocher lit. *iš*, v.-sl. *jis* (resp. *jiz* devant les sonores — voyelles ou consonnes). Cette préposition est suivie en lituanien comme en slave du génitif (ancien ablatif); elle l'est en vieux-prussien du datif dans tous les exemples où le cas est reconnaissable, c'est-à-dire partout où il y a un démonstratif : Ench. 41 *isstesmu* — 78 *is kawijdsmu gruntan Deiwūtiskan peisālin* — 80 *is schismu Ebangelion* — 86 *is stesmu gīrbin*; de même Cat. II *istesmu*. Les substantifs sont au cas commun, l'accusatif (14 — 24 — 55 — 75 — 80 — 82 — 89). C'est ainsi qu'on a avec *sen* : Ench. 25 *sen stesmu* — 9 *sen ainesmu swāigstan* — 31 *sen wissamans grīkans*, mais 9 *sen wīngriskan* — 37 *sen wirdans* — 28 *sen Deiwas wirdan*. La valeur commune de l'accusatif est bien marquée par l'exemple suivant où le datif, une fois indiqué, est remplacé par l'accusatif : Ench. 34 *sen wirdemmans adder dīlins*.

La préposition v.-sl. *jis*, lit. *iš*, v.-pruss. *is* est identique pour le sens non seulement à arm. *i* (suivi de l'ablatif), mais aussi à gr. ἐξ, lat. *ex* et n'en saurait être séparée (*Mém. Soc. ling.*, VIII, 296; cf. aussi maintenant Fortunatov, Χαριστήρια en l'honneur de Korš. p. 488). Dès lors il n'est pas probable que *esse* « von » doive être rapproché aussi de lat. *ex*; le grec et le latin s'accordent d'ailleurs à supposer une forme sans voyelle finale. De plus, v.-pruss. *esse* est suivi, au moins partiellement, de l'accusatif et non pas exclusivement du datif, comme l'est *is*. On peut en juger

par les Catéchismes; dans ces textes, l'emploi commun de l'accusatif n'a pas l'extension qu'il a dans l'Enchiridion; on y lit toujours *swyntas naseylis*, *swaymans maldaysimans*, *mayiey krœuwiey* (Cat. II), alors que l'Enchiridion a d'ordinaire le substantif à l'accusatif dans les cas de ce genre. Or *esse* est suivi de l'accusatif dans tous les exemples des Catéchismes : *gemmons æsestan jungprawan Marian* (Cat. II); *att skiwuns assa gallans* (Cat. I); *is rankeis mans assa wargan* (Cat. I); etc. Dans l'Enchiridion le datif se lit souvent : 55 *esse steimans poklusmingins* — 60 — 8 — 32 57 — 68 — 72; mais l'accusatif est parfois attesté : 20 *essestan* — 21 *essetennan subbai* — 26 *esse wissan wargan* (et deux autres exemples dans le même paragraphe) — 31 *esse stans gallans* (dans ces deux derniers passages peut-être d'après les Catéchismes, comme plusieurs autres emplois corrects des cas dans l'Enchiridion).

On doit donc chercher pour la rapprocher de *esse* une préposition qui admette après elle l'accusatif; on songe naturellement à lit. *ažu*, *užu*; lett. *az*, *uz* (Zubatý, *Idg. forsch.*, VI, 279). La voyelle initiale de cette préposition est proprement baltique (cf. v.-sl. *za*) et diffère suivant les dialectes : l'*e* du vieux-prussien serait une variante de plus. La signification convient peu, mais la façon mécanique dont « von » est traduit par *esse* ne permet pas d'essayer la recherche d'un développement de sens en vieux-prussien. — On notera que v.-pruss. *esse* fournit une brève finale en regard de la longue de lit. *ažu*, v.-sl. *za*; car un *ē* final aurait la forme *ē*, *ī* ou *i* (Berneker, *Preuss. spr.*, 138 sq.); on retrouve sans doute une brève, de timbre différent, dans got. *ga*.

A. Meillet.

SEMANTICA.

Φάρμακον, *oṣadhī*.

Je ne connais de *φάρμακον* qu'une étymologie : celle qui le rapporte à la racine de *φέρω*; je crois n'étonner personne en disant qu'elle ne m'a jamais satisfait.

Morphologiquement, sans doute, il n'y a pas d'objection de principe à ce que la racine *bher* se soit combinée, dès la phase proethnique, avec un suffixe à *m* initial; mais, en fait, il n'y en a pas l'ombre d'une preuve. Il est trop clair en effet que des mots tels que *bhárman* et *φορμός* sont nés isolément, chacun sur son sol. En grec, *φάρμακον* eût pu, à la rigueur, naître de même, mais, comme le grec avait perdu tout souvenir de l'apophonie *φερ : φαρ*, une dérivation hellénique de *φέρω* n'eût pu aboutir qu'à **φερμακον* ou **φορμακον*.

Sémantiquement, on n'imagine rien de moins motivé. A la vérité, on *apporte* un médicament ou un poison, mais ni plus ni moins qu'on n'apporte un mets, un vêtement ou un outil quelconque; et d'ailleurs *φέρω* ne signifie pas « apporter ». Quant à faire intervenir ici l'idée de « soin », telle que l'exprime le sanscrit — non védique — *bhṛti* « entretien » (Prellwitz), c'est là un concept abstrait et un mot hystérogène qui n'ont que faire dans la recherche d'une étymologie primitive.

Je m'étonne, je l'avoue, qu'on n'ait jamais songé à *φάρμακον* =*ghṛ-m-ṇko-*, soit « [boisson] chaude, infusion, décoction », etc., dérivation qui aurait l'avantage de fournir un unique spécimen de la racine *gher* en grec avec le *φ* initial, ici parfaitement régulier, et qui échappe à toutes les critiques formulées contre la précédente.

Car, d'une part, toutes les langues indo-européennes présentent chacune au moins un produit de dérivation de la racine *gher* par un suffixe à *m* initial;

Et, d'autre part, il n'y a pas de terme plus approprié et mieux concevable pour désigner un « remède » ou un « poison », c'est-à-dire une préparation à base essentiellement végétale à l'origine et obtenue par cuisson, que celui de « [boisson] chaude », qui en marque le caractère distinctif en opposition aux boissons ordinaires.

Il est remarquable que le même procédé de terminologie semble se reproduire dans le sanscrit *óṣadhī*, qui signifie « plante », mais plus précisément « simple, plante médicinale », partant « remède »; car le nom de la plante pure et simple est *vīrúdh*. Abstraction faite de la finale *-dhi*, qui n'est point claire et que je n'ai pas la prétention d'expliquer, — ce qu'il y a de sûr tout au moins, c'est qu'elle ne contient pas la racine *dhā*, car la quantité *-dhī* est primitive[1], ni probablement aucun autre élément radical pur, car dans ce cas le mot serait oxyton[2], — en s'en tenant à la première partie du mot, il est difficile de méconnaître dans *óṣa* une dépendance de la racine *uṣ* « brûler » (*ūrere*), une formation nominale équivalente à « chaleur, cuisson ». Un adverbe **oṣa-dhā*, extrêmement ancien, aurait très bien pu signifier « en cuisant » et devenir substantif par une de ces voies détournées qui se constatent dans toutes les langues. Quoi qu'il en soit, il me paraît infiniment probable que *óṣadhī* désigne soit le remède en tant qu'il s'obtient par décoction, soit le végétal en tant qu'il faut le cuire pour en extraire le remède, et qu'on peut désormais sceller la pierre sur toutes les étymologies banales, abstraites ou mystiques qui ont été imaginées pour expliquer en sanscrit le nom, nécessairement d'origine simple, d'une chose aussi simple que la plante curative.

V. Henry.

[1] En dépit de l'enseignement de Pāṇini (VI. 3. 132), dont la méthode pratique ne le cède point à celle de nos modernes grammairiens grecs et latins dans l'art de prendre partout l'exact contre-pied des données historiques les plus sûres : il n'y a pas d'exemple, que je sache, d'un *ī* thématique allongé en sanscrit, tandis que le passage des thèmes en *ī* à la déclinaison en *ī* est un fait qu'on suit à la trace d'un bout à l'autre de l'histoire de cette langue.

[2] Cf. ce que j'ai dit de *púraṃdhi* dans mes *Vedica*, I, 1 (*Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 97 et suiv.).

ÉTUDE

SUR LA LANGUE LAZE.

INTRODUCTION.

I

Le pays des Lazes ou Lazistan se trouve au sud-ouest du Caucase; c'est l'intervalle compris entre la mer Noire et la grande chaîne des montagnes de Ziǧana; il commence à Batoum et se continue jusqu'à Platana.

Les Lazes chrétiens dépendent du patriarcat grec de Constantinople; ils parlent grec et se considèrent eux-mêmes comme Grecs. Toutefois on les reconnaît à leur accent. Ils occupent la partie occidentale du Lazistan, de Platana à l'est jusqu'à Trébizonde, et au sud de Trébizonde jusqu'à Gümüšxana. Les principales villes où on les rencontre sont Platana, Trébizonde et Gümüšxana.

Les Lazes mahométans ou Lazes proprement dits occupent la partie orientale du Lazistan, des environs de Trébizonde jusqu'à Batoum. Toutefois dans beaucoup de localités lazes on ne parle que le turc; ailleurs le turc et le laze coexistent. La limite occidentale de la langue laze est Rize; à Yamura, Of, Sürmene, Rize, on parle simplement le turc; à Atina, Arxavi, Vice, Xope, Batoum on parle différents dialectes du laze.

Ces dialectes ne diffèrent pas beaucoup entre eux; et, quoique les populations ne se comprennent pas toujours aisément, le linguiste n'a pas de peine à reconnaître la même langue. Les dialectes orientaux sont les plus purs; à mesure que l'on avance vers l'Occident, l'influence turque est plus considérable; à Rize, le laze a entièrement disparu. Ainsi, les dialectes parlés à l'est de Batoum ont gardé toute la richesse de la prononciation des langues du Caucase, comme les trois degrés des consonnes *b*, *p*, *ph*; *d*, *t*, *th*; *ǯ*, *c*, *ch*, etc., qui à Batoum même a déjà disparu;

IMPRIMERIE NATIONALE.

toutefois le *q* (*ġ* très guttural) paraît de temps en temps, comme dans le mot *qoqore* (pr. *ġġoġġore*). A Xope, Vice, Atina, Arxavi on ne distingue que *b*, *p*; *d*, *t*, etc.; le *q* est remplacé par *ġ*; dans la ville d'Atina, on n'emploie presque pas *ż* et *c*, lesquels sont devenus en général *z* et *s* comme en turc.

II

Sur la langue des Lazes il n'existe jusqu'à présent que trois études : l'une de Klaproth dans son livre *Asia polyglotta*, Paris, 1823; l'autre de Rosen, *Ueber die Sprache der Lazen*, dans les *Abhandlungen der Berliner Akademie der Wissenschaften*, Berlin, 1843, et l'autre de M. von Erckert, dans son livre *Die Sprachen des Kaukasischen Stammes*, Wien, 1895. La première ne renferme qu'une centaine de mots en trois dialectes : Xope, Trébizonde et Kemer. La seconde, qui traite du dialecte d'Atina, se compose d'une grammaire assez complète et d'un petit vocabulaire comprenant environ 500 mots.

Dans le livre de M. von Erckert, on trouve une collection de 500 mots lazes, y compris les mots turcs passés en laze.

Ces trois études sont loin de suffire à l'étude de la langue laze. Les indications de M. von Erckert renferment un grand nombre de fautes, fautes d'impression et aussi fautes de langue. Beaucoup de mots ont un aspect insolite; les traductions sont souvent approximatives ou même tout à fait inexactes; enfin les verbes traduits par des infinitifs français sont tantôt sous la forme de conditionnel, tantôt sous celle de présent, tantôt sous celle de l'impératif, tantôt sous celle de noms d'action. Ainsi on trouve comme traduction de :

N° 19 mille, *othxo-šilia* (littéralement « quatre mille »).

N° 538 défendre, *geri mĕulut* (litt. « allez en arrière »).

N° 529 mourir, *xatirli koči ren* (litt. « il est un homme estimable »).

N° 413 pauvre, *orukara* (lire *fukara*, mot turc).

N° 397 nue, *bulate* (litt. « avec des nuages »).

N° 426 avare, *xeslsi* (lire *xasisi*).

N° 433 clair, *dari* (en réalité « étroit »).

N° 431 bon, *kaï guroni* (litt. « qui a le cœur bon »).

N° 458 vrai, *dogri koči* (litt. « homme droit »).

N° 464 cuire, *čups* (litt. « il cuit »).

N° 466 arroser, *ckari ghobabs* (litt. « il répand de l'eau »).

N° 476 herser, *pxač kut* (à écrire en un mot « hersons » !).

N° 467 se plaindre, *vida bat* (à écrire en un mot, *vidavat* « plaignons ! »).

N° 483 geler, *kini mighu* (litt. « j'ai froid »), etc.

Le présent travail pourra donc être de quelque utilité. Il comprend trois parties :

1° *Vocabulaire laze*, dans lequel n'ont pas été admis les emprunts turcs, dont le nombre dépend de la fantaisie individuelle de chacun : tout mot turc peut, à vrai dire, figurer dans une phrase laze.

2° *Une grammaire comparée des dialectes lazes.*

3° *Quelques textes originaux.*

C'est le dialecte de Batoum qui forme le fond de ce travail; je l'ai appris chez des indigènes à Constantinople; j'y ai joint des mots et des formes que j'ai appris à Erzeroum d'un Laze nommé *Sofi Oġli*, originaire du village d'Atina.

Les mots que je connais par moi-même sont accompagnés d'une indication d'origine : Batoum (Bt.) ou Atina (At.).

Pour être complet, j'y ai joint les mots cités par Klaproth (X. dialecte de Xope, Tr., dialecte de Trébizonde, K., dialecte de Kemer), ceux cités par Rosen (R.) et ceux cités par M. von Erckert. (Er. suivi du numéro sous lequel le mot se trouve dans le livre).

Les Lazes n'ont point d'alphabet propre. On a ici exprimé les articulations de leur langue par les trente-deux caractères suivants :

a, *b*, *c*, *č*, *d*, *e*, *f*, *g*, *ġ*, *h*, *i*, *j*, *k*, *l*, *m*, *n*, *o*, *ö*, *p*, *q*, *r*, *s*, *š*, *t*, *u*, *ü*, *v*, *x*, *y*, *z*, *ž*, *ż*.

Ces trente-deux lettres se prononcent à peu près comme en français à l'exception de *c*, *č*, *g*, *ġ*, *h*, *j*, *ö*, *q*, *r*, *s*, *š*, *u*, *ü*, *x*, *ž*, *ż*.

c se prononce *ts*, all. *z*; ex. *cana* = *tsana*.

č = *tch*, *c* italien dans *città*; ex. : *čilinčuala* = *tchilintchuala*.

g = *g* français devant *a*, *o*, *u*; ex. : *gibri* = *guibri*, *gerpi* = *guerpi*.

ġ = *g* dans all. *Tag*, *Sagen*: ex : *ġúrjeni* = *ghurjeni*, *ġuji* = *ghuji*.

h est toujours fortement aspiré; ex. : *ho*, *ham*.

j = *dj*, le *g* italien dans *gettare*; ex. : *junjuli* = *djoundjuli*, *jalva* = *djalva*.

ö = all. *ö*. français *eu*, dans très peu de mots cités par Er.

q = se prononce au fond de la gorge, comme *gg*; se trouve dans peu de mots cités par Er.

r est peu vibrée et se confond en partie pour l'oreille avec *y*, par exemple : *skueri*, *skueyi* « cerf »; *mâkvali*, *markvali* « œuf ».

s a toujours le son de *s* français au commencement des mots, *son*, *sa*; ex. : *getasula* = *getassula*, *isina* = *issina*.

š = *ch* français, *sh* anglais, *sch* allemand; *oš* = *och*, *dovošoli* = *dovocholi*.

u = *ou* français, *u* all.; ex. : *guri* = *gouri*; *butkuji* = *boutkoudji*.

ü = *u* français, *ü* all.; ex. : *güveri* = *guveri*; *čüma* = *tchuma*.

x = *ch* allemand; ex. : *xut* = *khout*; *xe* = *khé*.

ž = *j* français; ex. : *žur* = *jour*; *mužoili* = *moujoïli*.

ż = *dz* ou le *z* faible italien dans *zelo*, *orzó*; ex. : *Żiżila* = *dzidzila*.

L'accent laze frappe presque toujours l'avant-dernière syllabe; quand il se trouve sur une autre, la place est indiquée; ex. : *žížila*, *ġúrjeni*, *amót amót*, mais *žendeki*, *šilya*.

Tous les groupes de voyelles se prononcent séparément; ex. : *koali*, *xoali*, *moiġaminon*, *gai*.

Comme les Persans, les Lazes ouvrent peu la bouche en parlant; mais leur prononciation est plus rude et rappelle celle des Anglais : le tempo ordinaire est très vif.

I

DICTIONNAIRE LAZE-FRANÇAIS.

A

A (Bt.) (peu usité à At.), ce, cet, cette, ces. *A goči*, cet homme.

A (At. R.) [à Bt. on dit *Xa*. Cf. *če* (At.) et *xče* (Bt.), blanc, che], branche d'un arbre. Pl. irr. *álepe*, *xálepe*.

Aa (At. Bt. R. Er. 47), non (interj.).

Abgyá (At.), rivière.

Abrek (Er. 281), brigand.

Aci (Bt.), *Haci* (At.), [cf. *Ako*, *Aya*, *Išo* (Bt.), *Hako*, *Haya*, *Hišo* (At.)], maintenant. *Aci mžora yextasunon* (Bt.), le soleil va paraître; *haci dotanaseren* (At.), le jour va paraître.

Acirǧe (Er. 381), guêpe.

Aggiri-cxeni (Er. 178), étalon.

Aǧani (R.), neuf; tout à l'heure. *Aǧani sana* (R.), nouvel an.

Aǧné (Bt.), neuf; tout à l'heure. *Aǧné oxori* (Bt.), une maison neuve; *ma tükyaniša aǧné meǧulu* (Bt.), je vais maintenant seulement (all. *erst*) à la boutique.

Aǧnoba (Bt.), nouveauté.

Aǧnuse (R.), ignorance.

Aǧu (R.), «Galle» (T. *aǧu*, poison).

Aǧusa, nom pr. d'un village laze.

Ak, *Ako* (Bt.), *Hako* (At.), de cette manière-là; ici (mouv.).

Ako (At.), une fois.

Akole (Bt.), *Hákole* (At.), ce côté. *Akole ékole* (Bt.), à ce côté-ci, à ce côté-là.

Akonai (Bt.), tant, autant.

Akonaši (Bt.), ici (repos, lat. *hic*).

Akra (Er. 186, Kl. R.), *Kra* (Er.), corne.

Alafi (R. Er. 162), avoine (T. *yulaf*).

Ali (At.), cou.

Altuni (Bt. At. Er. 154), or; pièce d'or. *Mčita altuni*, or rouge (T. *altun*).

Ambai (Bt.), nouvelle. *Učа ambayi* (Bt.), une mauvaise nouvelle (Arm. *hambav*).

Amcika (At.). Voir *Arcika*.

Amdǧa (At. Bt. Er. 43), *Antǧa* (At. Bt.), aujourd'hui.

Amót amót (Bt.), doucement.

Amseri (At. Bt.), cette nuit (adv.).

Amsika (R.). Voir *Arcika*.

Amuk (Bt.), celui-ci. *Amu kala*, avec ceci.

Amuš (Bt. At.), gén. d'*Amuk*.

Ančarya (At.), maquereau (poisson).

Anderi (At.), moitié; la femme de quelqu'un.

Andxoro (Bt.), vomir (aor.).

Ankoj. Voir *Goči*.

Anš (At. Bt.), *Aš* (R. Er. 6), six.

Anšeneri (At.), *Ašmuš* (R.), *Maaša* (Bt.), sixième.

Antepe, *Antepek* (Bt.), ceux-ci.

Antġa ou *Amdġa* (At. Bt.), aujourd'hui. *Antġa taroni dido čxopa ren* (Bt.), aujourd'hui il fait très chaud.

Ar (At. Bt. R. Er. 1), un; seul; une fois. *Ar bere*, un enfant; *ar cxuli*, une poire; *ar dido didi oxori*, une très grande maison; *oxoris ar rei?* es-tu seul chez toi? *jumen ar gulamili man*, viens me voir demain une fois.

Araranzi (R.), orange.

Arcika (Bt.), *Amcika* (At.), *Amsika* (R.), un peu.

Ardasa, nom pr. d'un village laze.

Arguni (At. R. Er. 68), hache, cognée.

Arguriši? (Er. 354), fidélité (*ar*, un; *guri*, cœur; *ši*, sf. de gen.).

Arhavi. Voir *Arxavi*.

Armali (R.), armoire, buffet.

Armudxa (R.), *Armuti* (At. Bt.), quelque chose.

Armuš (R.), premier.

Armuti. Voir *Armudxa*.

Arti (R.), l'autre.

Arti arti (R.), l'un et l'autre.

Artoli (At. Bt. R.), borgne, qui n'a qu'un œil.

Arxavi ou *Arhavi*, une ville du Lazistan. *Arxaviši nena*, le dialecte d'Arhavi; *Arxavili goči*, un habitant d'Arhavi.

Aržur (At. Bt.), *Ažur* (R.), un ou deux, quelque. *Aržur tġa ren* (Bt.), il y a quelques jours.

Asteri (Bt.), quelqu'un, une personne quelconque. *Asteriša borǰi miġun* (Bt.), je dois à quelqu'un.

Aš. Voir *Anš*.

Ašmuš (R.), *Anšeneri* (At.), *Maanša* (Bt.), sixième.

Ašo (Bt.), *Hašo* (At. Er. 48), ainsi.

Atina (At. Bt.), une des villes principales du Lazistan.

Atinali, habitant d'Atina.

Avrosi (At.), excellent, très beau, très doux.

Axarġulu (Er. 152), conversation. *Agargalu?*

Aya, *A* (Bt.), *Haya* (At.), ce, celui-ci. *Aya goči*, cet homme; *aya mu ġini galaši ren!* (Bt.), quel vent froid est-ce là!

Az (At.). Rac. tailler, raboter. Voir *Ġaz* (Bt.).

Azeri (At.), *Ġazeri* (Bt.), taillé, raboté.

Ažur (R.). Voir *Aržur*.

B

Babá (At. Bt. R. Er. 361), père (T. *baba*).

Bad (Bt.), Rac. naître. V. ac. aor. *dombadi*, j'ai engendré; fut. *dombadaminon*. V. ps. *doibadi*, je suis né; fut. *doibadaminon*.

Bad (Bt.), Rac. vieillir. Aor. *dibadi*; fut. *vibadaminon*, *ibadaginon*, etc.

Bade (At.), *Badi* (Bt. R. Er. 157), vieux.

Badi (Bt.), *Beyati* (At.), mauvais; méchant; laid. *Pati* (Er. 432), laid.

Badoba (At. Bt.), vieillesse.

Badoba (Bt.), méchanceté.

Baki (At. Bt. Er. 330, 331), étable, écurie, bergerie (Arm. *bak*).

Ban. (R.). Voir *Bon.*

Bar (Bt:), Rac. 1. souffler. *Jibbeti galaši ubars*, le vent souffle furieusement. Aor. *meubari*; fut. *meubaraminon*.

2. gonfler. V. a. aor. *dobari*; fut. *dobaraminon*. V. ps. aor. *doibari*, je me suis gonflé; fut. *doibaraminon*.

Barbal ou *Barbar* (Bt.), Rac. radoter, être en délire. Aor. *mabarbalu*; fut. *barbaraminon*; cond. *mabarbala*. (E. 526) *gargal*, parler. Nom d'act. *Gogargalu*, *ugargala*.

Baši-kiti (At. Bt.), pouce (T. *baš*, chef).

Bašlugi (At. Bt), coiffure laze faite en laine de chameau et composée d'une partie pyramidale et de deux manches, chacune d'un mètre de longueur, dont on entoure la tête et dont on laisse les deux bouts flotter sur les épaules.

Bata (R.), lâche, mou, faible.

Batumi, nom pr. de la plus grande ville du Lazistan : Batoum

Bax (Bt.), Rac. frapper, battre (un homme, du blé, etc.). Aor. *dobaxi*; fut. *baxaminon*; imp. *dobaxi*; prs. *dobaxub* ou *baxub*. (Er. 475) *tpaxat.*

Baxčiš (At. Bt.), Rac. faire cadeau; pardonner. Aor. *doubaxčiši*, *dogibaxčiši*, etc. (Cf. le suivant.)

Baxčiši (At. Bt.), don, présent, cadeau (T. *baxšiš*).

Bca. Voir *Mža.*

Bčxili. Voir *Busxa.*

Bella (R.), démence, frénésie, délire.

Bere (At. Bt. Er. 205, 207, 321), fils; enfant; garçon.

Beroba (At. Bt.), enfance; enfantillage.

Beya? (At.), est-ce que? est-ce?

Beyati. Voir *Badi.*

Bğ (Bt.), Rac. raser. Aor. *dovubği*; fut. *vubğaminon.* (R.) imp. *obği*; prés. *vobğare*; nom d'act. *obğumu.*

Bğeri, *Bxeri* (Bt.), pp. rasé.

Bğu (At.), *Barbu* (R.), hibou.

Bibi (At.), tante paternelle.

Bibibere ou *Bibiši bere* (At.), le fils de la tante paternelle.

Bibili (At.), membre viril.

Biči (At.), homme (mâle).

Bičoba (At.), virilité; bravoure. courage.

Biga (At. Bt. Tr.), bâton.

Bin (Er. 477), Rac. se souvenir. N. d'act. *Gobinapa*; pres. *gvabinen.*

Binexi (R. Er. 379), cep de vigne.

Binexona (At.), berceau d'arbre.

Birapa (Bt.), chanson.

Birinji (At. Bt.), premier (T. *birinji*).

Biši (Tr.), enfant.

Bjačxa (R.), *Zašxa* (Er. 395), dimanche.

Bji (R.), «hart, dicht». *Bji kua*, une pierre dure.

Bjipe (R.), *Čipe* (At. Bt.), mince, petit.

Bjire (R.), large, ample.

Bkar. Voir *Mgar.*

Bobola (R.), insecte.

Bobonda? (Er. 371), phalange (spider, Walzenspinne).

Boči (Bt.), bélier.

Bombula (Er. 327), araignée.

Bon (Bt.), Rac. laver. V. a. aor. *doboni*; fut. *bonaminon.* V. ps. aor. *doiboni*; fut. *doibonaminon.* (R. Er. 539), *obanu*, laver.

Boneri (Bt.), lavé; propre.

Borja, *Borxa.* Voir *Porča.*

Boši (At. Bt. R.), vide; fainéant. *Doloxe boši*, creux. (T. *boš*).

Bozo (At. Bt. R. Tr. Er. 225, 353), jeune fille, vierge (cf. arm. *boz*, une mauvaise femme).

Bozomota (At.), une jolie jeune fille (mot caressant).

Bric (Bt.). Rac. déchirer. Aor. *dobrici*; fut. *bricaminon*; (R.) *Bris*; n. d'acc. *obrisu*; prés. *dobrisare*; imp. *dobrisi.*

Bskibu. Voir *Mskibu.*

Bskua (R.), « schön, reizend ». Voir *Sguálina*.

Bšora (R.). Voir *Žora*.

Bteli. Voir *Teli*.

Bu (Er. 534), Rac. donner à boire. *Gebumu*.

Bucxa. Voir *Busxa*.

Bucxi (At.), râteau (arm. *phoçx*).

Bula (At. Er. 397), *Pula* (K.), nuage.

Buleči (Bt.), raifort; radis.

Bulera (R.), nuage; nuageux, couvert de nuages.

Buli (Bt. R.), cerise (arm. *bal*).

Buloni (At.), nuageux, couvert de nuages.

Buluti (Bt. At.), nuage (T. *bulut*).

Bulutoni (Bt. At.), nuageux. *Ča bulutoni ren* (Bt.), le ciel est couvert de nuages.

Bur (Bt.). Rac. coudre. Aor. *doburi*; fut. *buraminon*.

Burbu (R.), *Bġu* (At.), hibou.

Burčuli (At.), hache, cognée.

Burdak (R.), « Krug. » (T. *bardak*).

Burguli (At. R.), *Burġili* (Tr.), genou.

Burgvali (Er. 447), rond.

Burġili. Voir *Burguli*.

Buri (Bt.), seul, de lui-même. *Čkin tičkini buri*, nous seuls; *tkuan titkuani buri*, vous seuls, etc.

Burti (At. Bt.), boule de neige. *Türi doburtìni*, j'ai fait une boule de neige.

Busti (R.), « Blase ».

Busxa (R. Er. 253), *Bušġa* (Bt.), *Bucxa* (At. Er. 188), *Bčxili* (Er. 253), ongle; griffe; sabot. *Cxenibucxa*, sabot de cheval.

Butkuji (Bt. Er.), *Putoji* (At.), *Putuji* (R. Er. 72), abeille.

Butxa (Bt.), feuille d'arbre.

Buyuġi (At. Bt.), moustache (T. *bəyək*).

Buzi (At. R.), *Buži* (Bt.), mamelle.

Bxeri (Bt.). Voir *Bġeri*.

Bxoji (R.), épaule.

Bža. Voir *Mža*.

Bžora. Voir *Žora*.

C

Ca. Voir *Ča.*

Cad (Bt.). Rac. travailler. Aor. *vicadi*; fut. *vicadaminon*; prés. *vicadab*; cond. *cadinua.*

Cakali. Voir *Ckari.*

Cana (Bt.Er. 194). *Żana* (At.), *Sana* (R. Er.), *Tcana* (Tr.), année.

Canaša (Bt.), *Żanaša* (At.), l'année prochaine. *Ma emus mindaujaraminon canaša* (Bt.), je lui écrirai l'année prochaine; *żanaša gimǰarare* (At.), je t'écrirai l'année prochaine.

Cari. Voir *Ckari.*

Catx (Bt.), Rac. saler, mettre du sel. Aor. *dobcatxi*; fut. *bcatxaminon*; imp. *docatxi*; prés. *dobcatxub* ou *bcatxub*; cond. *catxua.*

Ceha, nom pr. d'un village laze.

Cekeni. Voir *Cxeni.*

Cicila. Voir *Žižila.*

Cika (Bt.), *Sika* (Bt. R.), peu. *Cika koali do xoali momiǧi*, apportemoi un peu de pain et de fromage; *cika* ou *arcika lazuri mičkin*, je connais un peu le laze.

Cikoba (Bt.), disette, famine. *Canaša didi cikoba miǧunon*, l'année prochaine nous aurons une grande disette.

Cil (Bt). Rac. cueillir. *J̌ašen mepcili*, j'ai cueilli à l'arbre.

Cin (Bt.), Rac. peser. Aor. *kaeucini*; fut. *vucinaminon.*

Cipuri (Er. 83) ou *Sipri* (Er. R.), hêtre.

Ck (Bt.). Rac. effacer, corrompre. Aor. *dobcki*; fut. *bckaminon*; imp. *docki*; prés. *dobckab* ou *bckab*; n. d'acc. *ckimua. Antǧa taroni doicku*, aujourd'hui le temps est gâté.

Ckari (Bt.), *Żari* (At.), *Cxari* (Er. 96), *Tcqari* (245, 373), *Cari* (K. Tr.), *Cakali* (X.), eau. *Pijiši ckari*, honte, pudeur (*eau de visage*).

Ckaroni (Bt.), mouillé; aqueux.

Ckártoli (Bt. Er. 277), source d'eau.

Cked (Bt.). Rac. regarder; examiner; consulter (en parlant du médecin); garder, nourrir, élever (un enfant, un orphelin, etc.); espérer. Aor. *komindoveckedi*; fut. *veckedaminon*; imp. *mindackedi*; prés. *vockedab.*

Ckidi (Bt.), *mckiri* (Er. 126), puce.

Ckin (Bt.). Rac. séparer. Aor. *kagovuckini*; fut. *govuckinaminon.*

Ckneni. Voir *Cxeni.*

Cku (Bt.). Rac. se vanter, devenir fier, orgueilleux. Aor. *vickui*; fut. *vickuaminon*.

Ckupi (Bt.), *mkupi* (Er. 418), sombre, obscur.

Ckupoba (Bt.), ténèbre, obscurité.

Cobul (Bt.). Rac. sauter, sautiller. Aor. *ícobuli*; fut. *icobulaminon*.

Con (Bt.). Rac. 1° croire. Aor. *maconu*; fut. *maconasun*; *kaemaconu* (=*gai*, *kai*), ceci m'a plu.

2° Trouver beau. Aor. *momcondu*; fut. *momcondasunon*.

3° Avoir mal. *Ti ma conu* (Bt.), j'ai mal à la tête. (R.) *zuna*, mal. (Cf. *cxon*).

Coxle (Bt.), *avec abl.* avant le...; (Er. 31) marque *dedans?* La racine est *Cox*; cf. *gococox*. il y a deux ans.

Coxule (Bt.), *Tcoxle* (Er. 36), *avec gen.*, devant; vers. Cf. *Coxle*.

Cp, *Cu* (Bt.). Rac. parler, dire. Aor. *doucpi*, je lui dis; fut. *vucpaminon*, *vucuaminon*, je lui dirai; imp. *ducpi*, dis-lui; *domicpi*, dis-moi; prés. *doucpab*, je lui dis; *dogicpab*, je te dis; *ucpab*, je lui dis passablement.

Cu (Bt.), paille.

Cud (Bt.). Rac. mentir, tromper. Aor. *bcudi*. (Er. 502), *mcudi*, mentir. (Er. 495 *Mcudi* acheter? est faux.)

Cudi (Bt.), faux; en vain.

Cudoba (Bt.), mensonge, fausseté.

Cuga. Voir *Zuġa*.

Culu ou *Żulu* (At.), *Zulu* (R.), petit. *Żulu bozo*, petite fille.

Cunatčxuri? (Er. 215), vache.

Cur (Bt.). Rac. montrer. Aor. *kovocuri*; fut. *vocuraminon*; imp. *ocuri*; prés. *kovocurab* ou *vocurab*.

Cx (Bt.), *Żġ* (At.). Rac. 1° se rassasier. Aor. *doicxi*; fut. *vicxami non*; imp. *icxi*.

2° Prêter (Er. 501). *Vicxat*.

Cxapi (Bt.), vite; fréquent; plusieurs fois.

Cxari. Voir *Ckari*.

Cxend (Bt.). Rac. s'ennuyer. Aor. *mobcxendi*; fut. *mobcxendaminon*.

Cxeni (Bt. Er. 240, 270), *Sxeni* (R.), *Cekeni* (K.), *Ckneni* (X.), cheval.

Cxenibucxa (At.), *Sxeni kučxa* (R.), sabot de cheval.

Cxeniš mota (Er. 133), poulain (cf. *boxomota*).

Cxeri (Bt.), *Żġeri* (At), rassasié.

Cxon (Bt.), avoir mal. Aor. *acxonu*; fut. *acxonaminon*. Cf. *Con* 3.

Cxuli (Bt.), *Sxuli* (R.), *Mcxuli*, *Sxali* (Er. 74), poire.

C

Č (Bt.). Rac. 1° Donner, rendre. Aor. *komebči*; fut. *mebčaminon*; imp. *mamči*; donne-moi; prés. *komečkab*, *mebčab*; nom d'acc. *mečama* (Er. 486), *očamu* (485). *Jevabi mamči*, réponds-moi; *Ġormotik šifa mečas*, que Dieu lui donne bonne santé. (R.), nom d'act. *mečamu*; prés. *mebčare*; imp. *meči*; aor. *komebči*; *gza mečamu* «frei geben».

2° Vendre. Aor. *kagamabči*; fut. *gamabčaminon*; imp. *kagamači*; prés. *gamabčab*, *kagamabčab*.

3° Coudre. Aor. *dobči*; fut. *bčaminon* (Er. 507 *odču*, aor. 3e s.).

4° Frapper, battre. Aor. *gebči*; fut. *gebčaminon*; prés. *gebčab*; *gemču*, *geču*, il me frappe, il frappe; imp. *geči*; *jepxete gemču*, il m'a frappé avec un rameau. Nom d'act. *gečamu* (Er. 496, 518), *gyečamu* (R.); prés. *gyebčare* (R.).

5° Faire de la musique. Aor. *gilabči*; fut. *gilabčaminon*. Aor. *gilavočamapi*, j'ai fait jouer de la musique; fut. *gilovočamapinon*. Cf. pers. *naï zadan*, jouer de la flûte (litt. «battre de la flûte»; T. *čalgə urmak*, jouer d'un instrument de musique; Arm. *phoł harkanel*, «jouer de la trompette» (dès le ve siècle).

6° Voler, s'envoler (Er. 482), *psua gečaps*.

7° Suer (Er. 521). Nom d'act. *gamočamu*, *opis gečala*.

8° Sentir (Bt.). *Dido ġini momčun*, j'ai froid.

Ča (Bt. Er. 182), *Zaa* (Tr.), *Ża* (Er. R.), *Ka* (X .Er.), *Ca* (K.), ciel.

Čabla (At.), sandale.

Čačxa (R.), *Sačxa* (Er. 392), jeudi.

Čaġana (At. Bt. R.), écrevisse (T. *Čaġanos*).

Čal (Er. 504), faucher. Nom d'act. *ončalu*.

Čala (At.), grenier d'herbe (Er. 382, *dčale*, pré, prairie).

Čalimi (Er. 219), terre grasse (Lehm).

Čami (At. Bt.), *Dčami* (Er. 121), pin (T. *Čam*).

Čami (Bt.), encore.

Čamin (Bt.). Rac. démanger, se gratter. V. ps. aor. *moičamini*; fut. *moičaminaminon*; prés. *mačaminen*.

Čand (Bt.). Rac. inviter. Aor. *vučandi*; fut. *vučandaminon*.

Čapu (R.), *Gyapu* (Bt.), chacal.

Čapxu (Bt.). Rac. 1° percer. Aor. *kagučapxui*; fut. *gučapxuaminon*.

2° Enfoncer (At.). *Ako megačapxigo*.

Čarbih (Bt.), lèvres (n'a pas l'air d'un mot indigène).

Če (At.), *Xče* (Bt. Er. 460), *Kiše* (X.), *Dze* (Tr.), blanc. Cf. *a* (At.), *xa* (Bt.), branche.

Čeh. Voir *Xe.*

Čeja (Er. 265), peuplier (*blanc-arbre*).

Čejareri (At.), madré, tacheté (*blanc-écrit*).

Čekomi. Voir *Čxomi.*

Čepkeni (At. Bt.), veste à longues manches fendues (T. *Čepken*).

Čer (Er. 519), couper. *Dudčera.*

Čeramulė (Bt.), *Čilami* ou *Toličilami* (At.), *Čilambri* (R.), larme.

Čeramuloni (Bt.), les yeux en larmes.

Češ (R.), *Češi* (At.), berger.

Čhomi. Voir *Čxomi.*

Či (Bt.), insecte; ver (arm. *čči*).

Čic (Bt.). Rac. égratigner avec des griffes, avec des ongles. Aor. *mobčici*; fut. *mobčicaminon.*

Čičku (Bt.), délicat, tendre.

Čid (Bt.). Rac. se délivrer. Aor. *kamobčidi.*

Čil (Bt.), prendre femme. Aor. *dovičili*; fut. *vičilaminon*; imp. *ičili*, cond. *vičilona.*

Čilambri (R.), larme.

Čilami ou *Toličilami* (At.), larme.

Čileri (Bt. At. R.), pp. homme marié.

Čili (R. Er. 99), femme mariée. (*Weib*).

Čilinčuala (Bt.), entrailles.

Čima. Voir *Čüma.*

Čin (Bt. R.). Rac. connaître. Aor. *vičini*; fut. *vičinaminon*; imp. *ičini*; prés. *vičinob.* (R.), nom d'act. *očinu*; prés. *vičinare*; pp. *činaperi*; imp. *ičini.*

Čipe (At. Bt.), *Bjipe* (R.), mince.

Čipemti (Bt.), petit pou.

Čipemtoki (At. Bt.), ficelle.

Čipuri, *Sipri* (Er. 83), hêtre.

Čir. Voir *Čuir.*

Čiri (R. Er. 366), cire.

Čita (Bt.), *Dčita* (Er. 437), petit.

Čitá (At. Bt.), *mdčita* (Er. 446), *Jita* (R.), rouge. (Er. 427), *mčita*, jaune.

Čitagali (Bt.), ruisseau.

Čk (Bt. R.). Rac. savoir. Aor. *mičkidu*; prés. *mičkin*, *gičkin*, *učkin*. (Er. 543), *oškinu*, *očkinapu*, le savoir. (R.), prés. *komiškum*.

Čka (Bt.), dos.

Čkarva (Bt.), jamais, point.

Čkidi (Bt.), pain laze fait de maïs.

Čkimi (Bt.), *Škimi* (R.), mon, ma, mes.

Čkimire (Er. 102), propriété.

Čkin (Bt. Er. 24), *Šku* (R. Er. 24), nous.

Čkini (Bt.), *Škini*, *Škuni* (R.), notre.

Čkir (Bt.) Rac. 1° moissonner. Aor. *dobčkiri*; fut. *bčkiraminon*; imp. *dočkiri*. (Er. 478), *mdčkirat*. Nom d'act. *očkiru* 504.

2° Couper, morceler, trancher. Aor. *kamebčkiri*; fut. *mebčkiraminon*; *diška dobčkiri*, j'ai coupé du bois. (Er. 519), *mečkiru*.

Čkiron (Bt.). Rac. avoir faim, Aor. *mamčkironu*; prés. *bčkirons*.

Čkom (Bt.). Rac. manger. Aor. *kobčkomi*; fut. *bčkomaminon*; imp. *kočkomi*; prés. *kobčkomub*. Nom d'act. (Er. 479), *oškuma*, *odčkuma*, *dčkomala*, (R.), *oškumu*; prés. *obškomare*; imp. *oškomi*.

Čkomi. Voir *Čxomi*.

Čkond (Bt.). Rac. oublier. Aor. *gumočkondu*; fut. *gumočkondasunon*.

Čku (Bt.). Rac. laisser, abandonner; délivrer; livrer qc. Aor. *mivačkua*; fut. *mivačkuaminon*; prés. *mivačkuab*.

Čkua (Bt.), encore. *Čkua mu ginonan oti mogiġa*, encore qu'est-ce que vous voulez que je vous apporte ?

Čkuid (Bt.). Rac. chasser, faire sortir. Aor. *mobčkuidi*; fut. *mobčkuidaminon*; imp. *močkuidi*; prés. *mobčkuidub*; nom d'act. *močkuidava*.

Čočoka (R. Er. 226), crinière. *Cxeniš čočoka*, la crinière du cheval.

Čod (Bt.). Rac. 1° Consumer, finir. Aor. *dovočodi*; fut. *vočodaminon*.

2° (R.) « ausleeren ». Nom d'act. *močodinu*; prés. *movočodinare*.

3° (R.) suivre. Nom d'act. *očodinu*; prés. *dovočodinare*.

Čodčxori (Er. 347), marais.

Čop (Bt.). Rac. 1° prendre. Aor. *kaeučopi*, *eučopi*; fut. *yeučopaminon*; imp. *kaeučopi*; pres. *yečopub*, *kaeučopub*; nom d'act. *yečopuma*. (Er. 508), *edčopala*. *J̌op* (R.), prendre; nom d'act. *ejopumu*; prés. *cbjopare*; imp. *ejopi*.

2° (R.), « festhalten ». Nom d'act. *očopu*; prés. *bčopare*; imp. *čopi*.

Čox. Voir *J̌ox*.

Čoxe (R.), manteau (T. *Čuxa*, drap).

Čoxre (B.), avec abl. avant.

Čp (Bt.). Rac. pousser; écouler, débiter. Aor. *mindaučpi*; fut. *vučpaminon.*

Čpid (Bt.). Rac. étouffer. Aor. *doučpidi*; fut. *vučpedaminon.*

Ču. Rac. 1° attendre (Bt.).

2° Allumer (Bt. Er. 464, 473, R.), cuire; brûler, rôtir. Aor. *dobču̇i*, *bču̇i*; fut. *bču̇aminon*; imp. *dočui*; prés. *dobčub*, *bčub*; nom d'act. *dobčuala.* (Er.), *čups*, il cuit. (R.), «anzünden». Nom d'act. *očumu*, prés. *bčvare*; aor. *bčvi*, *čvi*, *ču*; imp. *čvi*

3° (R.) «brennen». Nom d'act. *očvalu*; prés. *občvare*; aor. *občvi*, *očvi*, *ču.*

4° (Bt.), dire. *Berepeš učču̇i*, dis aux enfants.

Čuari (Bt.), seigle (arm. *hačar*).

Čučuna (Er. 459), chaud.

Čuir (Bt.). Rac. nager. Aor. *doinčuiri*; fut. *vinčuiraminon.* (R.), *Čir.* Nom d'act. *ončiru*; prés. *vinčivare*; aor. *devinčiri*; imp. *inčiri*; pp. *čireri.*

Čukali (At.), *Čukani* (R. Er. 204), chaudron, chaudière.

Čumani, *Čumen* (Bt.), *Jumani*, *Jumen* (At.), demain. *Čumani* (R. Er. 243, matin ?)

Čumašxa (Er. 391), mercredi. (R., *Jumačxa*, lundi).

Čumo. Voir *Jumu.*

Čunču (At.), *Junju* (R.), nu, nue. *Tičunču*, *kučxečunču*, la tête nue, le pied nu.

Čuri (At. Bt.), organe génital de la femme.

Čuve. Voir *Jué.*

Čuveni, *Čveini* (Er. 203), chaudron en fer.

Čüm (Bt.), *Jim* (R.). Rac. tomber de la pluie. Nom d'act. *onjimu*; prés. *jims*, il pleut; fut. *jimasere*, il va pleuvoir.

Cüma (Bt.), *Jima* (At.), *Čima* (R. Er. 282), pluie.

Čx (Bt.), laver. Aor. *dobčxi*; fut. *dobčxaminon.*

Čxe (Bt.), *Gečxuru* (R.), fièvre.

Čxidi (R.), pain. Voir *Čkidi.*

Čxínd (R.), *Čxindi* (At. Bt.), *Čxvinji*, *tčxindi* (Er. 255), *Tcindi* (Tr.), nez.

Čxomi (At. Bt. R.), *Čkomi*, (Er.) *Čekomi* (K. Er. 124), *Čhomi* (X.), poisson.

Čxopa (Bt.), *Juxapa* (R.), chaud; chaleur. *Taroni čxopa ren* (Bt) il fait chaud.

Čxoro (At. Bt. R. Er. 9), neuf. *Eždočxoro*, vingt-neuf.

Čxoroneri (At.), *Čxoromuš* (R.), *Mančxoro* (Bt.), neuvième.

Čxu (At. Bt.), épais.

Čxun (R.). Rac. 1° Avoir chaud. Nom d'act. *očxunu*; prés. *vočxunare*; imp. *očxuni*.

2° Chauffer. Nom d'act. *ončxunu*; prés. *dovončxunare*; imp. *ončxuni*.

Čxuri (At. Bt.), *Mčxuri* (Er. 167, 296), *Dčxuri* (175), mouton, brebis.

D

Da, daa, daha (At. Bt. R.), plus. *Aya ayašen daha gai ren* (Bt.), ceci est mieux que cela (T. *daha*).

Da (At. Bt. Tr. R. Er. 313), sœur (pl. irr. *dalepe*).

Dacxiri (R.), *Tašxiri* (Bt.), *dačxiri* (Er.), *daskuri* (K. Er. 120), *Takuri* (X.), feu.

Dadi (At.), grand'mère.

Daduli (At.), poulet.

Daǧi, daǧepe (At. Bt. Er. 69, 144, 367), montagne; forêt; désert (T. *dağ*).

Daha. Voir *Da*.

Dai (At. Bt. R.), oncle maternel (T. *dayə*).

Dalax (Bt.). Rac. salir; rendre sale, bourbeux, crasseux; aor. *dobdalaxi*; fut. *dobdalaxamînon*; cond. *dalaxua*.

Dalaxi (Bt), *Talaxi* (Er. 303), boue, crasse; ordure, saleté; marais.

Dambali (Bt. Er. 444), bas.

Damtire (Bt.), belle-mère.

Danzi. Voir *Dži*.

Daraba (At.), coin.

Daskuri. Voir *Dacxiri*.

Davari (At.), troupeau de bétail (Arm. *duar, davar*; t. *davari*.

Dži (Bt.), 1° *Danzi* (R.), 2° (R.) «Ziege», épine.

Dčale. Voir *Čala*.

Dčami (Er. 59), médecine.

Dčami. Voir *Čami*.

Dčita. Voir *Čita*.

Dčkemi (Er. 181), foin; (292), semence.

(*A suivre.*)

H. ADJARIAN.

REMARQUES

SUR

LA CONJUGAISON FRANÇAISE.

I. — Le substitut français du latin *cantamus* est *chantons* : celui du substantif *ramus* est v. fr. *rains*, et, nulle part ailleurs que dans le verbe, il n'existe une équivalence lat. *-amus*, franç. *-ons*. A défaut d'explication phonétique, il est donc nécessaire de trouver une explication analogique satisfaisante : depuis Diez on considère assez généralement comme telle l'hypothèse d'une influence de la première personne du pluriel du verbe *être*, la seule forme qui régulièrement doive se terminer en *-ons* (*sumus* = *sons*). On peut faire à cette théorie deux objections principales : l'une, sur laquelle nous n'insistons pas, est que lat. *sumus* n'est représenté par *sons* que dans une partie du domaine français et seulement à partir du XIIIe siècle, tandis que la forme la plus anciennement connue est *sommes*. Nous reviendrons plus loin sur cette question. La seconde objection, due à M. Bréal[1], est que le verbe *être*, irrégulier dans toutes les langues, est plus sujet à subir qu'à produire des actions analogiques; que d'ailleurs on ne voit pas pourquoi l'analogie du verbe *être* aurait modifié la première personne et non les autres.

C'est sans doute quelque raison de ce genre qui a conduit M. H. Suchier[2] à rejeter l'explication de Diez et à la remplacer par une autre en partie phonétique, en partie analogique, et dont le point de départ même ne laisse pas d'être assez incertain.

Nous pensons que les arguments de M. Bréal contre l'influence *directe* du présent du verbe *être* sur le présent de tous les autres verbes gardent toute leur force[3], et qu'il faut ou avec M. Bréal

[1] *Mém. Soc. Ling.*, t. VII, p. 12 et suiv.

[2] *Grundriss der romanischen Philologie* herausgeg. von G. Gröber, t. I, p. 611.

[3] M. Ernest Muret, *Études romanes dédiées à G. Paris*, p. 464 et suiv., a tenté d'élargir la base d'action de *sumus* en supposant une première série d'actions analogiques, *possúmus*, puis *nolúmus*, antérieure à la généralisation de la finale *-ons*. Cf. ce que dit de cette ingénieuse hypothèse M. Wilhelm Meyer-Lübke, *Grammatik der romanischen Sprachen*, t. II, p. 176.

admettre que la finale verbale *-amus* rentre, pour une raison à déterminer, dans une série phonétique différente de celle du substantif *r-amus*[1], ou bien chercher une explication analogique dont le point de départ soit moins sujet à caution que l'unique forme *sumus*. C'est ce que nous allons essayer de faire, en rattachant le changement de finale des verbes français à tout un ensemble de faits d'analogie.

II. — M. Suchier signale[2] comme un fait caractéristique du français, dans tous ses dialectes, la perte des finales régulières *-abamus*, *-abatis* de l'imparfait de la première conjugaison latine, et leur remplacement par l'équivalent *-iens*, *-iez* des formes *-e(b)amus*, *-e(b)atis* de la deuxième et de la troisième conjugaison latine. Ce fait peut paraître étonnant, puisque d'une manière générale la première conjugaison est la plus vivace de toutes, et qu'à la longue elle est seule demeurée productive.

On doit remarquer de plus, qu'à la première personne du singulier de l'imparfait, les terminaisons *-oue*, *-eve* qui représentent l'une dans l'ouest, l'autre dans l'est de la France le latin *-abam*, ont sans cesse perdu du terrain, depuis le début de l'époque historique, au profit de la terminaison *-eie* (lat. *-ebam*) : c'est-à-dire qu'ici encore la première conjugaison semble avoir subi l'influence de la seconde.

Enfin, la disparition du *b* en français dans les seules formes d'imparfait en *-e-* et non dans les formes en *-a-*, phénomène qualifié d'étrange (*seltsam*) par M. Suchier est une anomalie qu'il convient d'examiner de près.

On résoudra l'une et l'autre de ces difficultés : effacement de la première conjugaison au profit de la seconde et disparition du *b* de *-ebam*, en cherchant l'origine de la finale *-iens*, *-iez* non dans la deuxième conjugaison en général ou dans celle de *habere* en particulier, mais dans une forme qui existait avec des finales identiques dans toutes les conjugaisons, et par suite a pu les influencer également toutes, le conditionnel, où l'imparfait de *habere* c'est-à-dire un imparfait en *-e-*, se présentait sous une forme abrégée : *chantiens* doit sa finale à *chanteriens*.

III. — Si les anomalies de l'imparfait peuvent ainsi s'expliquer par l'influence du conditionnel, il ne sera pas téméraire d'admettre une influence analogue du futur sur le présent. La 3e personne du pluriel du futur français, *chanteront*, est phonétique-

[1] M. Suchier (cf. ci-dessus) considère comme régulier le changement de *-amus* en *-ons*, au moins après labiale.

[2] *Ouv. cité*, p. 613.

ment régulière. La 1re et la 2e, qui avaient peut-être à l'origine la forme pleine (si l'on en juge, du moins, par la conjugaison du verbe simple dans les différentes langues romanes), sont d'origine analogique. La 2e n'a pas besoin d'explication particulière. La première a sans doute été refaite sur le modèle de *sons*, *sont* et *seront* (le futur du verbe *être*, ayant certainement eu cette forme à côté des correspondants de *erunt* dès une époque ancienne, comme le prouve la comparaison des autres langues romanes). L'influence analogique est ici d'un genre tout différent de celle que nous avons précédemment rejetée : il y a ici identité de forme pour la 3e personne du pluriel, entre l'indicatif présent du verbe *être* et le futur de tous les verbes de la langue, y compris ce même verbe *être*. La production de *serons* était pour ainsi dire fatale, et la diffusion de cette finale dans tous les autres verbes facilitée par l'apparence de régularité que présentait la conjugaison *serons*, *seront*, et aussi par les affinités étroites qui unissent les différentes personnes du pluriel, la 1re et la 3e en particulier, comme il serait facile de le montrer par des exemples empruntés simplement aux divers patois français. On pourrait alléguer aussi l'exemple du vieux saxon, du vieux frison et de l'anglo-saxon où une seule forme exprime les trois personnes du pluriel : indicatif présent v. s. *findad*, v. f. *findath*, anglo-s. *findat*; prétérit *fundun*, *fundon*, *fúndon*. Cette affinité des trois personnes du pluriel est tellement étroite que l'on pourrait, à la rigueur, expliquer directement *serons* et *chanterons* par l'influence de la 3e personne sans faire intervenir le parallélisme de *sont* : *seront*. Suivant une fine remarque de M. Bréal[1], l'influence du verbe *être* sur des verbes exprimant une action est en elle-même peu vraisemblable. Mais ici, la régularité de la forme et la communauté de sens futur ont pu l'emporter sur la différence de signification fondamentale. Quoi qu'il en soit, et que *chanterons* soit né directement ou indirectement, c'est sur *chanterons* qu'a été fait *chantons*, comme *chantiens* sur *chanteriens*.

IV. — Si *sons* est le correspondant phonétique de *sumus*, ce qui paraît incontestable, qu'est-ce que *sommes?* La forme *sons*, nous l'avons rappelé plus haut, n'apparaît qu'à une époque assez tardive, et comme dans les régions où elle existe on trouve, d'une manière générale, la double forme *-omes* et *-ons* pour tous les verbes, il n'est nullement impossible qu'il faille voir dans ce *sons* plutôt un produit de l'analogie, qui aurait brouillé les deux systèmes, qu'une survivance du passé. Que cette forme soit l'héritière directe de l'ancien *sumus* ou une restitution analogique sur

[1] *Mém. Soc. Ling.*, t. VII, p. 15.

le modèle de la 1re personne des autres verbes, reproduisant par hasard l'aboutissant phonétique de *sumus*, il n'importe guère ici; nous avons nous-même admis l'existence de *sons* à une époque ancienne du français (§ 3). Mais *sommes*, certainement en contradiction avec la phonétique *des mots isolés*, ne peut être analogique: dire[1] que cette forme s'est modelée sur le parfait d'après le rapport *estis* : **fustis* n'est que déplacer la question, car le latin (vulgaire) **fumus* aurait dû aboutir à une forme monosyllabique, aussi bien d'ailleurs que *estis* et que **fustis*, et que la finale de toutes les premières et secondes personnes du parfait faible en français : et ce n'est qu'à l'aide d'une hypothèse assez compliquée[2] qu'on réussit à l'expliquer dans ces dernières formes. Leur influence, à une époque ancienne, sur le présent du verbe *être* reporte le moment de leur propre formation à une époque si reculée que la réalité même de cette influence doit sembler peu vraisemblable.

Si la présence de l'*e* atone est inconciliable avec les règles de la phonétique dans le correspondant français des mots *sumus*, *estis*, elle ne l'est pas dans celui des groupes *sumus nos*, *estis uos*, formules d'inversion, interrogative ou autre, dont la fréquence peut être admise *a priori*, et dans lesquelles le pronom était assez étroitement lié au verbe pour que l'ensemble des deux mots fût phonétiquement traité comme une unité. C'est ainsi, par exemple, que dans quelques dialectes du vieux haut-allemand, le pronom *ih* «je» postposé a modifié en *e* l'*a* radical du verbe comme l'eût fait un *i* suffixal : *drenk ih*, *meg ih*, s'opposent à *ih drank*, *ih mag*, comme le nominatif pluriel *gesti* au nominatif singulier *gast*. C'est dans ces conditions[3] que se sont produits les doublets *sons*, *sommes*, qui, comme c'est la règle, ont été après quelque temps ramenés généralement à une forme unique; de là aussi *fumes* et *fustes*. C'est dans des conditions analogues, aidées peut-être par l'action des formes du verbe *être* que se sont produites les autres formes dissyllabiques du prétérit : mais elles n'ont évidemment pu naître que dans les verbes d'un emploi assez fréquent (verbe *être*, verbe *avoir*). Le verbe *être* ne présentant pas au parfait les mêmes anomalies qu'au présent était, à ce temps, capable de produire facilement des actions analogiques.

V. — C'est dans un ordre de faits analogue que je serais tenté de chercher la cause de la présence d'un *i* à la 1re personne de l'indicatif présent du verbe *être* : v. franç. *sui*. Il arrive, en

[1] W. Meyer-Lübke, *ouv. cité*, t. II, p. 253.

[2] *Ibid*, p. 313.

[3] Et aussi, sans doute, quand le verbe *être* était étroitement lié à un participe (conjugaison passive) à initiale consonantique.

effet, que l'emploi fréquent du pronom personnel postposé donne naissance à une flexion nouvelle, comprenant la forme verbale et le pronom mutilé, et que le pronom soit de nouveau exprimé comme mot indépendant; c'est ce qui s'est produit par exemple dans le dialecte bavarois : *mir hammer* « nous avons », *mir gemmer* « nous donnons », *ez gebts* « vous donnez »[1].

Une fusion du pronom de la 1re personne, subsistant seulement sous la forme très réduite d'un élément palatal, avec la voyelle finale du verbe expliquerait mieux, semble-t-il, le v. franç. *sui* et le provençal *soi* que l'analogie de *ai*, le verbe *avoir* ne présentant guère d'autre forme que celle-là pour servir de point de départ à l'action analogique. Et si l'on doit renoncer à toute explication soit phonétique soit analogique[2] pour l'espagnol *soc*, *soy* à côté de *so*, on ne voit guère qu'une dernière hypothèse possible, celle d'une semblable fusion de la forme verbale et du pronom postposé, qui, à défaut de vérification précise, a du moins pour elle la vraisemblance sémantique. La 2e personne du provençal, *est* à côté de *es*, s'expliquera au moins aussi naturellement par cette même hypothèse (cf. l'allemand *bist*, où le *t* est également emprunté au pronom personnel) que par l'analogie du parfait : ces deux explications ne sont d'ailleurs nullement inconciliables, et il n'est pas nécessaire de rejeter l'un si l'on admet l'autre, la présence régulière de *st* comme caractéristique de la 2e personne du parfait pouvant contribuer à consolider la même finale, en paraissant la justifier dans le doublet syntactique en *-st* du présent.

D'autres verbes, qui peuvent être considérés comme d'un emploi fréquent, — ce qui est la condition essentielle pour que le groupe du verbe et du pronom, sans cesse présent à la mémoire et prêt à être employé, échappe à l'analyse instinctive que nous faisons des éléments du langage — présentent également en français un *i* adventice *vois* (*uado*), *estois* (*sto*), *ruis* (*rogo*), *truis* (*tropo*), *doins* (*dono*), *puis* (*possum*). Mais l'*s* qui existe dans ces formes dès les plus anciens textes (ce qui n'est pas le cas de *sui*), et qui s'est, pour une part, introduit même dans le reste de la conjugaison[3], vient compliquer la question de l'origine de l'*i*. Chacun d'eux présente d'ailleurs des difficultés particulières; aussi n'est-ce qu'avec réserve que nous les indiquerons comme étant susceptibles de la même explication que *sui*.

[1] O. Behaghel dans : *Grundriss der germanischen Philologie* herausgeg. von H. Paul, 2e édit., t. I, p. 751.

[2] W. Meyer-Lubke, *ouv. cité*, p. 255.

[3] Il ne faudrait pas d'ailleurs exagérer l'importance de ce fait : le subjonctif, par exemple, subissant assez facilement l'influence analogique de l'indicatif.

En résumé, nous avons essayé de démontrer les points suivants :

1° La finale de *chant-ons* peut difficilement s'expliquer par une influence directe du verbe *être;* cette influence, peu vraisemblable surtout au présent (§ 1), n'a pu être en tout cas qu'indirecte. Or on peut constater (§ 2) une action du conditionnel sur l'imparfait : les finales réduites du verbe *habere* employé en composition ont supplanté les finales régulières des autres verbes. Une hypothèse analogue expliquera la finale *-ons* du présent : c'est proprement une finale de futur (§ 3), et là, elle est née soit directement sous l'influence de la 3e personne (*-ont*), soit indirectement (mais ce détour est à peine nécessaire) d'après la formule *x* : *seront* : : *sons* : *sont.*

2° La forme *sommes* (§ 4), qui n'est pas moins énigmatique que la forme *-ons* de *chantons*, est un doublet syntactique de *sons.*

3° La forme *sui* (§ 5) contient le pronom de la 1re personne. L'*i* de la 1re personne, obscure d'ailleurs à tous égards, de différents autres verbes a peut-être une origine semblable.

Louis Duvau.

LE PATOIS DE LA FRANCHE-MONTAGNE

ET EN PARTICULIER

DE DAMPRICHARD (FRANCHE-COMTÉ).

(SUITE.)

VIII

TRAITEMENT DE L'A.

Si l'on veut chercher simplement par quoi est représenté l'*a* latin dans notre patois, voici ce que l'on trouve :

1° *a* tonique libre, hors de toute condition spéciale, est représenté par *ā* :

cẽ̄tā = *cantare*, *cantatu*, *cantata*.

Suivi d'un *l*, il est représenté par *ò* : *òl* = *ala*.

Suivi d'un *i̯*, quelle qu'en soit la provenance et que ce *i̯* ait ou non été à une certaine époque un phonème qui entravait l'*a* comme dans *factu*, l'*a* tonique est représenté par *ā* :

mā = *maiu*; *fā* = *factu*; *pi̯ā* = *plaga*, *placet*; *frāz* = *frasea*.

Suivi d'une nasale, il est représenté par *ẽ̄* :

fẽ̄ = *fame*; *pi̯ẽ̄n* = *plana*.

Précédé d'une palatale, il est représenté par *ī* :

mẽ̄ǧ̆ī = *manducare*, *manducatu*, *manducata*.

Précédé d'une palatale et suivi d'une nasale, il est représenté par *ĩ̄* :

cĩ̄ = *cane*.

Le groupe *wa* est représenté par *vò* :

vòǧ̆ « garde » ; *vòr* « guère ».

2° *a* atone libre, hors de toute condition spéciale, est représenté par *è* :

sèvü = *sabucu*; *fèrèn* = *farina*.

Suivi de *l*, il est représenté par *ò* :

čòlmẽ = *calamellu*.

Suivi d'un *i*, quelle qu'en soit l'origine et que ce *i* ait ou non été à une certaine époque un phonème qui entravait l'*a*, il est représenté par *é* :

rézī̃ = *racemu*; *létõ* = *lactente*.

Précédé d'une palatale, il est représenté par *é* :

čémī̃ = *caminu*; *čévò* = *caballu*.

3° *a* entravé, hors de toute condition spéciale, est représenté par *è* :

čè = *cattu*; *èpũ̃dr* = *apponere*.

Devant *r*, il est représenté par *ā* s'il est tonique, par *è* s'il est atone :

bārb « barbe »; *bèrbelü* « barbu »; *ābr* « arbre »; *čèğũ̃* « chardon ».

Devant *l*, il est représenté par *ò* :

ò = *altu*; *òtā* = *altare*.

Devant *n*, il est représenté par *ẽ̃* :

tẽ̃ = *tantu*; *mẽ̃ğī* = *manducare*.

Devant *s* suivi d'une consonne autre que *s*, il est représenté par *ā* s'il est tonique, et par *é* s'il est atone :

ān = *as(i)nu*; *čétẽ* = *castellu*.

Devant *ss*, il est représenté par *é* s'il est atone, mais s'il est tonique par *ā* lorsque *ss* n'est pas suivi de *a*, et par *è* lorsque *ss* est suivi de *a* :

pésā = *passare*; *pā* = *passu*; *crès* = *crassa*.

Enfin *a* suivi de *nn* est représenté par *ò* :

pòn = *panna*; *ònā* = *annata*.

Ce résumé succinct, mais complet, est suffisant pour qui voudra se borner à constater qu'à tel état latin correspond tel état à

Damprichard. Mais il nous a toujours paru que les simples constatations de ce genre sont dénuées d'intérêt et d'utilité. Dites à quelqu'un que l'objet appelé en latin *flagellum* se nomme *šẽ* à Damprichard, on éprouvera sans doute la même indifférence que si vous disiez qu'il est désigné en russe par le mot *molotílo*. Ajoutez que *šẽ* est le même mot que *flagellum*, on demandera probablement avec un sourire de sceptique ironie si *molotílo* n'est pas aussi le même mot. Mais si vous expliquez par quelle évolution *flagellum* est devenu *šẽ*, en marquant les différentes phases de cette évolution et en les illustrant par des faits certains, la curiosité de votre interlocuteur s'éveillera aussitôt, et quand vous aurez terminé votre exposition il sera satisfait parce qu'il aura profité. Poser de prime abord l'équation *šẽ* = *flagellum*, c'est commettre la même imprudence qu'un arpenteur qui prendrait des mesures avec les deux poignées d'une chaîne sans s'inquiéter de savoir même si elles ont jamais été réunies par des anneaux intermédiaires.

Nous venons de voir que l'*a* tonique latin est généralement représenté par *a* (ou *ā*) à Damprichard. Ce fait soulève la question suivante: l'*a* latin s'est-il maintenu d'une manière ininterrompue jusqu'à notre patois, — ou bien l'*a* de notre patois est-il l'aboutissement d'une évolution au cours de laquelle l'*a* latin serait devenu une voyelle différente de *a*, que des changements successifs auraient transformée en *a*? En d'autres termes l'*a* de Damprichard est-il l'*a* latin conservé, ou en quelque sorte retrouvé? Ainsi le mot latin *saccu* est devenu *sac* en français sans que son *a* ait jamais été modifié: au contraire l'*ā* indo-européen précédé de *r* est devenu *ē* en ionien-attique, puis cet *ē* est devenu *ā* en attique, en sorte que *rā* indo-européen est représenté par *ρᾱ* en attique, mais sans s'être maintenu intact jusqu'à cette langue (cf. Brugmann, *Grundriss*, 2e éd., I, § 132 et 187).

Ce qui donne à cette question une importance toute particulière pour notre patois, c'est le travail que M. Ascoli a publié dans l'*Archivio glottologico italiano*, tome III, sous le titre *Schizzi franco-provenzali*. Il y établit l'existence d'un dialecte situé géographiquement entre le français et le provençal et participant aux caractères phonétiques de l'un et de l'autre. Le trait essentiel de ce dialecte concerne l'*a* tonique libre, qui comme en français devient *ie* lorsqu'il est précédé d'une palatale, et comme en provençal persiste dans les autres conditions. M. Ascoli nomme ce dialecte le *franco-provençal*: on l'appelle plus volontiers aujourd'hui le *moyen-rhodanien*. L'auteur compte dans ce domaine au nord les départements du Jura, du Doubs, de la Haute-Saône et des Vosges ou au moins une partie de ces départements et le territoire de Giromagny; il ajoute d'ailleurs prudemment, page 61: «La cura di determinare rigorosamente gli estremi confini del

complesso franco-provenzale, dev' essere riservata a studj ulteriori ». M. Gröber, dans son *Grundriss* (t. I, p. 426), nomme encore comme appartenant au domaine franco-provençal le Doubs et la Haute-Saône, mais ne parle pas des Vosges ni de Giromagny; et si l'on se reporte à la carte qui est à la fin du volume, on voit avec étonnement que la Haute-Saône n'est pas comprise dans le domaine franco-provençal. M. Suchier, dans le même *Grundriss* (p. 594), montre que dans le patois de Baume-les-Dames certains *è* (ou *é*) sont devenus *a*, et il en conclut que si l'*a* latin était devenu *è* (ou *é*) dans ce patois à une certaine époque, il aurait pu devenir *a* postérieurement. Ce n'est qu'une hypothèse, une possibilité, mais elle lui paraît assez vraisemblable pour qu'il termine ce qui concerne le Doubs, la Haute-Saône et les Vosges par ces mots : « So lange das *a* dieser mundarten nicht als ununterbrochene fortsetzung des lateinischen *a* erwiesen ist, kann ich die fraglichen gebiete nur zum französischen rechnen ».

En somme la question n'est pas tranchée, et pour notre patois elle revient à ceci : si l'*a* tonique latin y est resté *a* sans interruption jusqu'à nos jours, il appartient au franco-provençal; si l'*a* tonique latin y est devenu à une certaine époque *è* (ou *é*), il appartient au français.

L'*a* qui nous intéresse pour cette question n'est que celui qui n'est pas précédé d'une palatale, puisque l'*a* précédé d'une palatale devient *ie* en franco-provençal comme en français. Nous mettrons donc à part ce dernier, et l'étudierons tout d'abord.

PREMIÈRE PARTIE.

A PRÉCÉDÉ D'UNE PALATALE.

1. — Après palatale primaire[1], *a* tonique libre devient *ī* par l'intermédiaire de *ie*:

čī « cher, — chez »	*čīvr* « chèvre »
sačī « sécher »	*čī̃* « chien »
mẽǧī « manger »	*lai̯ī* « lier »
nai̯ī « noyer »	*bẽsī* « baisser »
dũǧī « danger »	*laǧī* « léger »
õpu̯òni̯ī « empoigner »	*ĕvu̯ai̯ī* « éveiller »

Remarque 1. — Même produit après une occlusive dentale mouillée par une palatale qui la précédait :

õlẽtī « allaiter »	*vüdī* « vider »
pidī « pitié »	*pi̯ẽdī* « plaider »

[1] Pour les palatales secondaires, voir *MSL*, VII, 461 et suiv.

Remarque 2. — Noter que dans notre patois *r* a une action palatisante non seulement après *i*, mais encore après *ü*, tandis que *s* (*z*) n'a une telle action qu'après *i* :

tirī « tirer »	*vùrī* « tourner »
ğürī « jurer »	*mèvürī* « mûrir »

brizī « briser », mais *èmüzā* « amuser »

Remarque 3. — *Bucata* « lessive », **exsucare* « essuyer », **appodiare* « appuyer », *iocare* « jouer », **infocare* « allumer » devaient donner **büī*, **ésüī*, **èpüī*, **ğüī*, **ŏfüī*, puis **bu̯ī*, **ésu̯ī*, **èpu̯ī*, **ğu̯ī*, **ŏfu̯ī*; et comme un *ü* ne peut pas plus subsister devant *i* qu'un *i* devant *ü* (*MSL*, VII, p. 466), il devait en résulter **bī*, **ésī*, **èpī*, **ğī*, **ŏfī*. Mais nous savons déjà (*MSL*, VIII, 317 et suiv.) qu'il s'est produit dans notre patois une confusion entre *i* et *ü*, *ī* et *ū*. Ici le choix a été déterminé, par le *ü*, d'où *bū*, *ésū*, *èpū*, *ğū*, *ŏfū*, et en outre pour les verbes par les formes de la conjugaison telles que *èl ésū* « il essuie », *nŏz ésu̯ŏ* « nous essuyons », etc.

II. — *a* atone libre après palatale primaire devient *è* (plus tard caduc), excepté devant liquide :

čèvri « cabri »	*čèmuā* « cheminée »
čènvā « chènevis » **canabaceu*	*čmī* « chemin »
šni « poussière » *canile*	*šnèi* « chenille »
ǯmā « jamais »	*žnèl* « poule » **ganīla*
čvà « cheval »	*čvèi* « cheville »

Remarque 1. — Cet affaiblissement de *a* en *è* après palatale primaire paraît avoir été précédé d'une phase intermédiaire où *a* atone serait devenu quelque chose d'analogue à ce qu'est devenu *a* tonique dans les mêmes conditions. L'*a* tonique est devenu la diphtongue *ie* qui est l'équivalent d'une voyelle longue, l'*a* atone serait devenu une diphtongue *ie* qui, étant atone, ne pouvait être que l'équivalent d'une voyelle brève. Si l'on admet que chacune des voyelles de la diphtongue *ie* tonique valait une brève, chacune des voyelles de la diphtongue *ie* atone valait une demi-brève. Comme il n'y avait pas d'autres diphtongues de ce dernier type en français, celle-ci était instable : l'*i* est devenu *i̯* qui a été résorbé par la palatale, comme dans français *chèvre* provenant de *chièvre* par l'intermédiaire de **chi̯èvre*, et l'*è* a pris toute la durée de cette demi-diphtongue, c'est-à-dire qu'il est devenu l'équivalent d'une brève. Cette hypothèse est fortement appuyée par le mot correspondant au français *chevron*, qui nous aurait conservé une trace de cette phase dépourvue de durée, grâce à une transposition survenue à propos. Au moment où ce mot avait la forme

*čievrⁿ̄, le *v* a passé devant la diphtongue *ie;* dès lors cette dernière était soustraite à l'action résorbante de la palatale, et le plus clair de ses deux éléments l'a emporté sur l'autre, d'où la forme actuelle *čvirⁿ̄*.

L'allemand fournit un exemple qui est comparable à celui-là. A Berlin le mot *morgen* «bonjour» est prononcé *mòrien* par un très grand nombre de personnes. La diphtongue *ie* de ce mot est l'équivalent d'une brève; cette prononciation est un compromis entre celle qui est réputée classique et celle du patois de Berlin. Dans un grand nombre de dialectes allemands on imite aujourd'hui le parler de Berlin, au moins pour ce mot: dans les uns il devient *mòrin*, dans les autres *mòren*.

Cette phase *ie* a existé aussi en français, comme le prouvent *girofle*, *gisais* dont la syllabe initiale ne peut sortir que de *gici-*.

Remarque 2. — Devant liquide, l'*a* atone précédé d'une palatale primaire reste intact:

*čalêmèl = *calamellu*.

Pour une évolution ultérieure de ce mot, cf. *infra*, p. 178. Nous n'avons pas d'exemple certain devant *r*.

Le français paraît présenter le même phénomène: *chaleur*, *chalumeau*, *charogne*.

III. — Une palatale primaire n'a aucune influence sur l'*a* entravé; cf. *infra*, p. 175.

DEUXIÈME PARTIE.

A NON PRÉCÉDÉ D'UNE PALATALE.

Avant de voir quels arguments nous possédons en faveur du changement de *a* tonique libre en *è* dans notre patois, il faut noter que l'*a* posttonique y a complètement disparu (quitte à apparaître sous la forme *e* dans les conditions requises par *la loi des trois consonnes*). Cette observation s'applique d'une manière générale aux départements du Doubs, de la Haute-Saône et des Vosges. Or le maintien de l'*a* posttonique est une des caractéristiques des patois du Dauphiné et de la plupart de ceux que M. Ascoli attribue au franco-provençal. Une différence aussi importante paraît indiquer que nous avons affaire à un autre dialecte.

Il s'agit maintenant de montrer: 1° que si l'*a* tonique libre est devenu *ȅ*, cet *ȅ* a pu postérieurement devenir *ā*; 2° que l'*a* tonique libre est réellement devenu *ȅ*.

A. — Des *è* d'origine quelconque sont devenus *ā* :

1° Les mots du type *basiat*, *factu* qui sont sûrement devenus à une certaine époque **baize*, **fait*, puis **bèze*, **fèt* sont aujourd'hui *bāz*, *fā*. Le patois de Montbéliard [1] qui est le même que celui de Damprichard, en ce sens qu'il possède à peu de chose près le même vocabulaire, la même morphologie et la même syntaxe et qu'il a subi d'une manière générale la même évolution phonétique, mais qui s'est arrêté plus tôt dans cette évolution, est allé moins loin et présente par conséquent pour certains phénomènes comme une phase antérieure de notre patois; le patois de Montbéliard dit *fè* = *facit*, *fa tu*, *fèr* = *facere*, *èz* « aise », *piẹ* « plaît », *trètè* « traiter », *ǧòmè* « jamais », etc...

2° Les mots du type *asinu*, *pasta* sont sûrement devenus à une certaine époque **èsne*, **pèste*, puis **èn*. **pèt*. Ce qui le prouve, c'est que le groupe *as* atone devant consonne, qui est aujourd'hui représenté par *ẽ* (*rẽtẽ* « râteau », *pẽtür* « pâture »), est sûrement passé par **ès* pour devenir *è* : on a eu **rèstèl*, **pèstüré* qui sont devenus *rètẽ*, *pètür*, comme *uestire* est devenu *vèti*. Or nous avons montré pour les autres voyelles que dans notre patois le traitement des voyelles entravées est toujours le même sous l'accent et hors de l'accent : *cuòniõtr* = *cognoscere*, *mõtrā* = *mostrare*, — *tẽt* = *testa*, *ẽtrẽ* = **estramen*, — *prò* = *prestu*, *mòšā* = *misculare*, etc... D'autre part à Montbéliard on dit encore *èn*, *pèt*; ce sont ces formes qui sont devenues dans notre patois *ān*, *pāt*.

B. — L'*a* tonique libre est réellement devenu *è* :

1° L'*a* tonique libre latin est encore aujourd'hui *è* à Montbéliard : *cõtè* « chanter », *èlròpè* « attraper », *prè* « pré », *sõtè* « santé », *šè* « clair », *prètè* « prêter », *èrivè* « arrivé », *mõcè* « manqué ».

2° L'*è* provenant de *a* tonique libre a persisté à Damprichard devant nasale : *mẽ* = *manu*, *piẽn* = *plana*. L'*a* était à la phase *è* lorsque la nasalisation a eu lieu, et cette nasalisation l'a protégé contre toute évolution ultérieure. Il ne faudrait pas objecter que c'est la nasale qui a changé l'*a* en *è*, sous prétexte que devant nasale implosive l'*a* est aussi devenu *è* : *cẽt* « chante », *mẽǧī* « manger », car à Montbéliard où l'on dit aussi *mẽ*, *piẽn*, on dit *cõt*, *mõǧī*. Nous verrons tout à l'heure (p. 175) que devant nasale implosive la nuance *è* tient à toute autre chose que la nasale.

Cela posé, nous pouvons essayer de reconstituer toute l'évolution de l'*a* non précédé d'une palatale.

[1] Nous appelons *patois de Montbéliard* celui des environs immédiats de cette ville, car il y a longtemps qu'on ne parle plus patois à Montbéliard même.

Auparavant nous rappellerons que lorsque deux phonèmes arrivent à coïncider et à se confondre au cours de leur évolution, ils ne se distinguent plus par la suite et l'évolution ultérieure de l'un est aussi celle de l'autre. Ainsi l'*ō* et l'*ā* indo-européens se confondent en *ō* en germanique : got. *flōdus*, cf. gr. ϖλωτός, — got. *brōþar*, cf. lat. *frāter*; en vieux haut-allemand ils deviennent tous deux *uo* : *fluot*, *bruoder*. Donc, si l'*a* latin est devenu *è* dans notre patois il a pu se confondre avec des *è* d'autre provenance et les uns et les autres ont dû aboutir aux mêmes résultats.

Nous distinguerons deux grandes périodes puisqu'il y a eu deux grandes modifications de l'*a* tonique, et nous grouperons dans chacune tous les faits qui, sans être toujours rigoureusement contemporains, ne peuvent pas appartenir à l'autre période.

PREMIÈRE PÉRIODE.

Antérieurement à cette période le *g* intervocalique était devenu *i̯*, — le *c* intervocalique était devenu *i̯* devant voyelle autre que *e/i*, et *iz* devant *e/i*, — le *c* et le *g* implosifs étaient devenus *i* (excepté devant *c*), — le *cl* et le *gl* intervocaliques étaient devenus *ï̯*, — le *i̯* placé après *t*, *s*, *ss*, *r*, etc... avait passé devant ces consonnes sous forme d'*i*.

Première série de phénomènes.

I. α. — Tout *a* tonique suivi de *i*, quelle que soit la provenance de cet *i*, se combine avec lui pour donner la diphtongue *ai*, réduite ensuite en *ê* :

**mai*, **mê* « mai »	**braire*, **brêre* « braire »
**fait*, **fêt* « fait »	**fraize*, **frêze* « fraise »
**plaist*, **plêst* « plaît »	**contraire*, **contrêre* « contraire »

β. — Tout *a* atone devant *i* + consonne, quelle que soit l'origine de cet *i*, se combine avec lui pour devenir *ê* (comme *è* provenant de *è* latin tonique *lè* « lit » ou atone *rèsũ* « après-dîner ») :

bêsī « baisser »	*lêtõ* « cochon de lait » *lactente*
êsêrī « éclairer » **es-clariare*	*rêzũ̄* « raison »
rlêsī « donner en location »	*lêzāg̃* « lézard »
piêzẽ̄ « agréable »	*piêdī* « plaider »
rêzī « raisin »	*êdī* « aider »

II. α. — L'*a* tonique libre devient *è* :

**prè* « pré »	**cuvè* « couver »

β. — L'*a* atone libre paraît rester intact pendant cette période, comme en français.

III. α. — L'*a* entravé reste intact devant les liquides *l* et *r*.

β. — Devant tout autre phonème, *a* entravé devient *è* :

tonique	atone
cè « chat »	*rèsèn* « racine »
cètr « quatre »	*cètūż* « quatorze »
crès « crasse »	*cèsī* « chasser »
bètr « battre »	*bètɛ̄* « battant »
fuòrmèğ « fromage »	*èpɛ̄r* « apprendre »
mòlèt « malade »	*èmɛ̄* « amont »
ièş « glace »	*ièsɛ̄* « glaçon »
pèt « patte »	*s ècuta* « s'accouder »
pièş « place »	*mnèsī* « menacer »
vèč « vache »	*èpɛ̄dr* « joindre »
sè « sac »	*lèsé* « lait » **lac(ti)cellu*
bètèi « bataille »	*ɔ̄pèiī* « empailler »
sèč « sache »	*èfār* « affaire »
sèğ « sage »	*ɔ̄rèğī* « enragé »
èrèni « araignée »	*èniĕ* « agneau »
**tènt* « tant »	**mènğier* « manger »
**èsné* « âne »	**rèstèl* « râteau »

Remarque 1. — Il faut faire une réserve pour l'*a* tonique devant *ss* non suivi de *a*; cf. p. 180.

Remarque 2. — Les deux monosyllabes **at* et **uat* « il a » et « il va » sont traités comme entravés : *èl è*, *è vè*. Cf. *rɔ̄* <*rem*, *trò* <*tres*, etc.

Remarque 3. — Si *vè* « cercueil » représente bien *vas*, il a été traité aussi comme entravé, d'où **vès*, et l's, n'étant pas forcément placé devant consonne, est tombé en tant que final au lieu de s'amuir, d'où *vè* qui est resté intact : cf. *passus* qui devient le substantif *pā*, mais à la forme *pè* lorsqu'il signifie « (ne...) pas »; cette forme *pè* persiste même sous l'accent; on dit : *è n i ò pè* avec *pè* accentué, comme *s n ò pè lü* avec *pè* atone.

Deuxième série de phénomènes.

I. Nasalisation :

α. — *ē* tonique libre suivi d'une nasale se nasalise en *ẽ̄* :

pẽ̄ « pain »	*mẽ̄* « main »
fẽ̄ « faim »	*piẽ̄n* « plaine »
êtrẽ̄ « paille » *stramen*	*tèrẽ̄* « taon » *tabanu*

β. — *èn* suivi d'une consonne se nasalise en *ẽ̄* :

tẽ̄ « tant »	*mẽ̄ǧī* « manger »
cẽ̄ « champ »	*cẽ̄tā* « chanter »
sẽ̄ « sang »	*sẽ̄tā* « santé »

Remarque. — A Montbéliard *a* + *n* entravé s'est nasalisé en *ȭ*, bien que l'*a* entravé soit devenu *è* d'une manière générale dans ce patois comme dans le nôtre. C'est que cette nasalisation a dû commencer à se produire à Montbéliard avant le changement d'*a* entravé en *è*, tandis qu'à Damprichard c'est le contraire, — ou bien cet *è* devant *n* + *cons.* s'est trouvé à Montbéliard dans les conditions nécessaires pour se confondre avec l'*e* devant *n* + *cons.* provenant de *ĕ* ou *ē* latin, ce qui n'a pas eu lieu à Damprichard.

II. Première influence de *l* intervocalique :

e tonique ou atone devient *a* devant *l* intervocalique.

Il n'y a pas d'*e* atone devant *l* intervocalique qui provienne de *a*, mais il y en a qui représentent *e* latin :

gelare > **galèr* *belare* > **balèr*

L'*è* tonique devant *l* intervocalique étant long devient *à* long :

**èlé* > **ālé*

A ce moment l'*è* tonique latin est déjà devenu *ie* : *mel* est devenu **miel*.

Remarque 1. — Ce phénomène est antérieur à l'amuissement de *s* implosif, sans quoi **mĕl* « mâle » serait devenu **māl* en même temps que **èlé* devenait **ālé* et tous deux auraient évolué pareillement dans la suite, ce qui n'a pas eu lieu, comme on le verra plus loin.

Remarque 2. — La phase **āl(é)* est celle à laquelle s'est arrêté le patois de Montbéliard.

III. α. — Devant *r* + *consonne* l'*a* atone reste intact :

**čardū̆* « chardon » **barbėlü* « barbu »

β. — Devant *r* + *consonne* l'*a* tonique s'allonge :

ābr « arbre »	*pā* « part »
čā « char »	*Buanā* « Bernard »
čārğ « charge »	*cā* « quart »
brēcā « brancard »	*bār* « barre »
bārb « barbe »	*lā* « lard »

IV. Vocalisation de *l* implosif.

L'*l* implosif se vocalise après *a*, par l'intermédiaire de *l* vélaire (*ł*), en un *u* qui s'unit à l'*a* pour donner *ȯ̀*, que l'*a* soit tonique ou atone :

tonique	atone
ȯ̀ « haut, ail »	*ȯ̀tā* « autel » *altare*
ȯ̀c « quelque chose » *aliquid*	*pȯ̀mèl* « paumelle »
fȯ̀ « faut, faux, faulx »	*ȯ̀mūn* « aumône »
čvȯ̀ « cheval »	*sȯ̀trė* « sauterelle »
èvȯ̀ « aval »	*mȯ̀grā* « malgré »
čȯ̀ « chaud, chaux »	*sȯ̀vā* « sauver »
sȯ̀s « sauce, saule »	*sȯ̀vèg* « sauvage »

Remarque 1. — Nous avons vu plus haut (*MSL*, VII, 467) que le *b* du groupe *bl* se vocalise de même en *u* qui s'unit à un *a* précédent pour donner *ȯ̀* :

tȯ̀l = *tab(u)la* *ėtȯ̀l* = **stab(u)la*

Notons à ce propos une erreur que nous avons commise à cet endroit au sujet du groupe *pl* : des exemples que nous avons rencontrés depuis nous faisaient défaut au moment où nous avons publié ce premier article. Le groupe *pl* intervocalique donne le même résultat que le groupe *bl*, comme on devait s'y attendre :

cȯ̀l « bonnet de femme » *capula* *ėtul* « chaume » **stupula*

Remarque 2. — L'*l* implosif ne représente pas toujours dans le groupe *ll* un *l* latin. Il peut provenir par assimilation :

1° D'un *s* : *vȯ̀lò* « valet » = *vaslet* par la série **vazlet* > **vallet* > **vatlet*.

2° D'un *t* : *épȯ̀l* « épaule » *spathula*, cf. *crólā*, *mólür*, *MSL*, VIII, p. 329.

IMPRIMERIE NATIONALE

3° D'un *n* : *brôlā* « branler » **bran(du)lare*. — *brôlĕ* « balançoire ». Cette dernière assimilation ne se produit plus aujourd'hui : *crônlā* « créneler ». Il faut remarquer en outre que dans le groupe *nl* l'assimilation se fait avec celle des deux consonnes qui appartient à la syllabe tonique, soit *nl_ _* > *ll* et *_ _ nl* > *nn*; à côté de *brôlā* nous citerons *ésòn* « échandole » = *scindula*.

Remarque 3. — La vocalisation de *l* implosif ne s'est pas produite depuis : *bal* « bal », — *balistr* « bille », cf. fr. *baliste*, — *balcā̃* « balcon », — *paltò* « paletot », — *malbr* « marbre ».

Troisième série de phénomènes.

I. — Deuxième influence de *l* intervocalique :

Devant *l* intervocalique *a* atone devient *ò* et *ā* tonique devient *ò* :

a atone

ǧòla « geler »	*bòlā* « bêler »
bòlẽs « balance »	*òlū* « alise »
còlmé « tuyau de pipe »	*tòlū̃* « talon »
mòlèt « malade »	*mòlāzī* « malaisé »

a tonique

òl « aile »	*pôl* « pelle » *pala*

Remarque 1. — Ce traitement demande une explication. On sait que toute consonne intervocalique, même continue comme *l*, a une partie de ses éléments implosifs et l'autre partie explosifs, et que la coupe des syllabes tombe entre les deux; cf. Grammont, *La dissimilation*, p. 58. De même que l'*l* implosif est devenu *vélaire* dans notre patois, comme nous l'avons vu un peu plus haut, p. 177, de même l'implosion de l'*l* intervocalique est devenue vélaire. Cela suppose une position de la langue qui limite à peu près au voile du palais l'espace où peut résonner la fin de la voyelle qui précède l'*l*; c'est précisément le domaine buccal de l'*ȧ* (*a* extrêmement ouvert). Notre *a* devient donc *ȧ*, et l'implosion vélaire de l'*l* se combinant avec cet *a* ainsi transformé lui fait franchir le dernier pas qui le séparait de l'*o* ouvert.

Remarque 2. — *bòlā* peut tout aussi bien remonter à *balare* qu'à *belare*, mais ce dernier est plus autorisé, à cause de ital. *belare*, sard. *belare*, catal. *belar*, prov. *belar*, fr. *bêler*.

Remarque 3. — *a* tonique suivi de *l* final devient *ȯ* :

mȯ̃ « mal »	*sȯ̃* « sel »
èrcȯ̃ « archal »	*mèrcȯ̃* « maréchal »
pȯ̃ « pieu » *palu*	*ôtȯ̃* « maison » *hospitale*

Du moment que *altu* donne *ȯ* et *ala* > *ȯl*, c'est-à-dire le même résultat définitif *ȯ*, il nous est impossible de dire si dans ces cas de *a* + *l* final l'*ȯ* représente *a* + *l* implosif (traitement de *al|tu*) où *a* + *implosion vélaire de l explosif* (traitement de *ala* > **a*ᵘ | *la* > **ȧ*ᵘ | *la* > *ȯl*). Cela n'a pas d'importance pratiquement, mais pourrait en avoir historiquement.

Remarque 4. — Nous n'indiquons généralement pas les raisons pour lesquelles nous classons tel phénomène à telle place, c'est-à-dire à telle date plutôt qu'à telle autre; nous pensons qu'en général ces raisons apparaissent assez d'elles-mêmes. Dans le cas particulier, nous croyons bon de noter que le changement de *a* en *ȯ* devant *l* intervocalique est postérieur à la palatalisation de *a* tonique libre après palatale primaire : *ȩ̈cīl* « échelle » *scala*, — mais antérieur à la transformation de *masculu* en *māl* (cf. *supra*, p. 176), sans quoi *māl* serait devenu **mȯ̀l*, — antérieur au changement de *é* du latin vulgaire en *a* : *c̈ȩ̈dal* = *candela*, *ȩ̈tal* = **stela*, — antérieur enfin à la chute de *r* devant dentale : *mi̯ȧl* « merle ».

II. — Amuissement de *s* implosif :

α. — L'*è* tonique provenant de *a* devant *s* implosif devient *ȩ̈* par l'amuissement de l'*s* :

**ȩ̈n* « âne »	**pȩ̈tȩ̈* « pâte »

β. — L'*è* atone provenant de *a* se confond devant *s* implosif avec *è* atone provenant de *è* latin, et tous deux donnent, par l'amuissement de l'*s*, le même produit *ȩ̈* :

c̈ȩ̈cȳ̈ « chacun »	*c̈ȩ̈tȩ̈* « château »
c̈ȩ̈trā « châtrer »	*pȩ̈sā* « passer »
rȩ̈šā « racler »	*rȩ̈tȩ̈* « râteau »
cȩ̈sȩ̈ « tonneau » *uascellu*	*pȩ̈tür* « pâture »

de même que

ȩ̈trȳ̈ « paille » **èstramen*	*vȩ̈ti* « vêtir »

DEUXIÈME PÉRIODE.

I. — Tout *ȩ̈* tonique devient *ā*. Il y a à cette époque des *ȩ̈* toniques qui proviennent de *a* tonique libre de *a* + *i*, de *a* + *s im-*

plosif, mais il n'y en a pas qui remontent à un *è* tonique latin, cf. *supra*, p. 176. L'*è* nasalisé en *ẽ̀* reste inattaquable.

biậ « blé »	*prā* « pré »
ȍtā « autel »	*cuvā* « couver »
sāv « sève »	*nā* « nez »
lāvr « lèvre »	*frār* « frère »
mā « mai »	*brār* « braire »
fā « fait »	*frāz* « fraise »
piậ « plaît »	*cũ̄trār* « contraire »
rā « rais »	*pā* « paix »
mār « maire »	*bāz* « baise »
pènāz « punaise »	*ǧmā* « jamais »
mā « pétrin » *magide*	*vrā* « vrai »
ān « âne »	*ātr* « âtre »
pāt « pâte »	*grā* « gras »
ĩ̄ pā « un pas »	*māl* « mâle »
tāč « poche » all. *tasche*	*è māč* « il mâche »

Remarque 1. — En combinaison avec *e* féminin représentant *a* posttonique, notre *è* tonique donne le même résultat :

lèvā « lavée »	*piậ* « plaie »

Remarque 2. — *ụ̂ā* tonique est devenu *ȍ* :

vȍǧ « garde » < **vụ̂ārdė* *vȍr* « guère » < **vuār*

è vụ̂ǧ « il garde » est analogique d'après *vụ̂ǧā* « garder ».

Remarque 3. — *bèv* « bave » doit son vocalisme à *bèvā* « baver » dont il est le substantif verbal; — *bāzī* « baiser », *mȍtrātī* « maltraiter » sont analogiques d'après *bāz* « baise », *mȍtrāt* « maltraite »; — *bè* « bas » est analogique d'après *bès* « basse », tandis que *grās* « grasse » l'est d'après *grā* « gras ».

A ce propos il peut être bon de rassembler ici les traitements de *a* devant *ss*. Atone, il est traité comme devant *s* + consonne autre que *s* : *pẽ̀sā* « passer »; tonique, il est traité comme devant + consonne autre que *s* lorsqu'il n'est pas suivi d'un *a*: *pā* « pas », *grā* « gras », et comme un *a* entravé par une consonne non liquide quelconque (p. 175, III, *β*) lorsqu'il est suivi d'un *a* : *bès* « basse », *crès* « crasse », *c tė čẽ̀tès* « que tu chantasses » (cette dernière finale lat. class. *-asses* est traitée comme si elle était *-*assas;* le français présente le même phénomène).

Remarque 4. — Les deux mots *pẽr* « père » et *mẽr* « mère » ont

été empruntés au français parce que l'on croit faire une politesse à quelqu'un en lui parlant français; cf. le même phénomène en provençal et dans quantité d'autres patois. Comme on ne se croit pas tenu d'être aussi poli à l'égard de son frère, on le désigne par le mot patois *frār*. La mère d'un animal s'appelle *lè mār*; *commatre* est devenu *cumār* « commère, — marraine »; quant à *cūpér* « parrain », il a subi l'influence de *pér* « père ».

Remarque 5. — La finale *–ariu*, *–aria* ne peut donner que *ār* :

contrariu, *contraria* > *cūtrār* « contraire »

Quant au prétendu suffixe *–ariu*, *–aria* qui a déjà donné lieu à tant de discussions, il devient à Dâmprichard *–ī*, *–īr*, ce qui correspond exactement à fr. *–ier*, *–ière* :

puī « panier »	*fémī* « fumier »
cēlī « chantier »	*laǧī* « léger »
buòrlī « bourrelier »	*buarǧī* « berger »
prémī « premier »	*dvēlī* « tablier »
sòlīr « salière »	*frétīr* « faîtière »
pérīr « carrière »	**petraria* *félīr* « filière »

Ajoutons-y suivant l'usage : *slīz* « cerise », *slézī* « cerisier ». Pour l'*l* de ce mot, cf. ital. *ciliegia*.

II. — Tout *a* atone devient *è*, c'est à savoir :

1° L'*a* libre latin en syllabe initiale atone :

sèvü « sureau » *sabucu*	*sèvua* « savoir »
tèvē « taon »	*pèïi* « pays »
pèïī « payer »	*fèrèu* « farine »
sèïī « saindoux » *sagimen*	*èrā* « labourer »
èmā « amer »	*èrèni* « araignée »
èvri « abri, avril »	*lèvā* « laver »
mèvür « mûr »	*èmi* « ami »
pèvü « peur »	*cèrā* « carré »
pèrō « parent »	*mèriā* « marier »

2° L'*a* atone entravé par *r* + *cons.*; cet *a* peut provenir soit de *a* latin :

bèrā « barrer »	*bèrbélü* « barbu »
cèrū « charrue »	*cèǧū* « chardon »
cèrpéni « corbeille »	*cèrǧī* « charger »
èǧi « hardi »	*gèǧā* « carder »
mècé « marteau »	*pèci* « partir »
pèznā « pardonner »	*pècu* « partout »
pèsi « par ici »	*sèšā* « sarcler »

soit de *è* latin après consonne non labiale :

sèrpŏ « serpent » *gèrmā* « germer »

Cf. pour ce dernier cas *MSL*, VIII, p. 346.

Remarque. — Rappelons que l'*a* de la syllabe *ua* reste intact : *vuašā* « verser », cf. *MSL*, VIII, 345-346. Si l'on compare la syllabe initiale *vua* de *vuaǧā* « garder » et de *vuašā* « verser », il est intéressant de noter que dans le premier mot elle représente étymologiquement *vu* + *a* (vha. *warten*) et dans le second *v* + *ua* (sortant de lat. *uer–*, *MSL*, VIII, 345-346.) Au point de vue phonologique, pas de différence entre ces deux *vua–* : *vuaǧā* n'est plus un mot présentant *a* atone devant *r*, c'est un mot qui contient le groupe *ua* ; c'est pourquoi son *a* ne devient pas *è*.

3° L'*a* latin des proclitiques et enclitiques, qu'il ait été libre ou entravé :

è « à »	*pè* « (ne. . .) pas »
sè « sa »	*lè* « la »
tè « ta »	*ŏdsè* « en deçà »
mè « ma »	*ŏdlè* « en delà »

Telle paraît avoir été l'évolution de l'*a* depuis le latin vulgaire jusqu'à nos jours.

IX

DEUX PHÉNOMENES GÉNÉRAUX DANS LE VOCALISME.

A. — TRAITEMENT DES VOYELLES DEVANT *nn*.

Toute voyelle précédant les deux consonnes *nn* s'est combinée avec l'*n* implosif pour donner *ŏ*, qui s'est dénasalisé en *ò* dans les cas où l'*n* explosif a subsisté. Il y a eu dans notre patois des groupes *nn* de quatre origines différentes : 1° provenant de *nn* latin ; 2° provenant de *mn* latin par assimilation de l'*m* à l'*n* ; 3° provenant de *ml* latin, l'*l* s'étant nasalisé au contact de l'*m*, d'où *mn* qui est devenu *nn* comme *mn* latin ; 4° provenant de *nl* latin après l'accent, cf. *supra*, p. 178. Ces groupes *nn* ont tous produit les mêmes effets sur la voyelle précédente, quelle que fût leur origine :

põ « basque » *pannu*
pònu « mouchoir » dér. de *pannu*
pònā « essuyer » dér. de *pannu*
võ « van »
ònā « année »
tònu « tanneur »
culòn « colonne »
ẽsònā « assommer »
è m sòn « il me semble »
fòn « femme »
ẽsòn « échandole » *scindula*
pòn « mésentère » *panna*
dòna « damner »
cũdònā « condamner »
vònā « vanner »
rɣ̃ònā « contrefaire » * *regannare*
tònrī « tannerie »
sòn « sommeil » *somnu*
õpõnɨ̃ « paupière »
rsònā « ressembler »
õsòn « enclume »
i̯ònā « gagner »

Pour comprendre ce phénomène, il peut être bon de se reporter à ce que nous avons dit plus haut (p. 178) sur l'*l* intervocalique (non pas sur l'*l* implosif, car l'*n* implosif ne peut pas se vocaliser). Nous avons vu que deux éléments agissent sur la voyelle précédente : d'une part l'espace buccal où cette voyelle peut résonner est modifié par l'*l*, d'autre part l'implosion vélaire de l'*l* tend à se combiner avec la voyelle. C'est ce dernier élément qui joue le principal rôle, comme le prouve ce fait que deux voyelles différentes donnent deux résultats différents. Pour le groupe *nn*, c'est le contraire. L'*n* implosif devant passer par les fosses nasales et étant suivi d'un *n* explosif, qui doit aussi passer par les fosses nasales, limite à peu près au voile du palais, l'espace buccal qu'il laisse pour résonner à la voyelle précédente; cet espace buccal est exactement celui que demande l'*ò* de la voyelle nasale *õ*. Voilà pourquoi toute voyelle devient *õ* dans cette position.

Remarque 1. — Dans le mot *õpõnɨ̃* la voyelle ne s'est pas dénasalisée à cause de la difficulté qu'il y avait à prononcer une voyelle orale entre deux voyelles nasales. Pour l'étymologie de ce mot, cf. *MSL*, VII, 476.

Remarque 2. — L'étymologie donnée par Scheler et Littré pour *tanner* est *tanare*. Notre patois exige *nn*.

Remarque 3. — *õsòn* « enclume » correspond exactement à fr. *enclume* dont l'*m* = *mn*.

Remarque 4. — *ẽsòna* « assommer » prouve que des deux mots *summa* et *somnus* entre lesquels Scheler hésite, le premier est à rejeter.

Remarque 5. — *dòmèɣ̃* « dommage » présente un *m* au lieu d'un *n*, ce qui dénote un emprunt au français.

Remarque 6. — *nm̃mā* « nommer » n'a rien à voir avec *nominare:* il est dérivé de *nm̃* « nom ».

Remarque 7. — Pour *ẽsòu* « échandole », cf. *supra*, p. 178.

Remarque 8. — *jònā* « glaner » repose sur **glennare*, quelle que soit l'origine de ce mot. Le fr. *glaner* est bien loin d'aller à l'encontre de cette étymologie. En effet, reposant sur **glennare*, il appartiendrait à la même classe que *femme, hennir, indemnité* et ne se distinguerait de ces mots qu'en ce qu'il est écrit comme il se prononce, tandis que les autres ont gardé l'*e* du latin malgré la prononciation *a*.

B. — LOI DE DARMESTETER.

C'est A. Darmesteter qui a reconnu le premier qu'en français la *protonique* non initiale subit le même traitement que la finale, c'est-à-dire tombe si elle est autre que *a*, et si elle est *a* devient *ə* (postérieurement caduc). La même loi a été en vigueur dans notre patois :

1° La protonique est *e* fermé :

bm̃tā « bonté » *bon(i)tate*
ótò « maison » *hosp(i)tale*

2° La protonique est *e* ouvert :

cèvri « couvrir » **cop(e)rire*

3° La protonique est *o* fermé :

mòšā « mêler » *misc(u)lare*
bròlā « branler » *brand(u)lare*

4° La protonique est *o* ouvert :

cučī « coucher » *coll(o)care*

5° La protonique est *i* :

résèn « racine » *rad(i)cina*
ẽšnā « échine » **esk(i)nata*

6° La protonique est *u* :

cèmnò « communal » *comm(u)nale*
ẽdī « aider » *adi(u)tare*

7° La protonique est *a* :

còlmẽ « tuyau de pipe » *calamellu*

ẽšlòt « petite échelle » **escaletta*
ūrfẽnò « orphelin » **orfanettu*
čẽnvā « chènevis » **canabaceu*

Cette loi est trop connue pour que nous y insistions. On sait qu'elle a agi à une époque fort ancienne. Ce qui est particulièrement intéressant dans notre patois, c'est que cette loi, ou du moins une loi très analogue, s'est reproduite à une époque récente dans ce patois. Elle peut se formuler ainsi d'une manière très générale : *une voyelle libre précédant immédiatement le ton, qu'elle soit en syllabe initiale ou non, devient é caduc* (sauf *è* provenant de *a* en syllabe initiale, et les voyelles nasales). Nous mettons à part le cas de *a* après palatale primaire en syllabe initiale atone, parce qu'il est devenu *é* à une époque très ancienne en patois comme en français :

čvéi « cheville » *ǯnèl* « poule » *geline*
čvô « cheval » *čmī* « chemin »

Cela fait, pouvons-nous dire que dans tous les exemples que nous allons citer l'affaiblissement de la voyelle en *é* caduc s'est produit à une même date? Non, car cet affaiblissement s'est aussi produit en français dans certains cas et pas dans d'autres, et il est fort possible que celui qui est présenté aussi par le français soit antérieur à l'autre; mais cela n'a aucune importance pour la question que nous examinons en ce moment; ce qu'il faut noter ici, c'est que l'un et l'autre sont postérieurs à l'affaiblissement produit par la loi de Darmesteter. Que ce nouvel affaiblissement ait atteint telle voyelle plus tôt que telle autre, rien n'est plus probable; mais ce qui est réellement intéressant, c'est que nous sommes en présence d'une seconde loi déterminant la chute d'une voyelle devant le ton.

1° L'affaiblissement existe aussi en français:

rétli « râtelier » *blī* « mouton » *belin*
lrā « lever » *dmẽ* « demi »
bùòrli « bourrelier » *cuǰi* « quenouille »
snèl « cenelle » *vrī* « venin »
rlür « reluire » *fnẽtr* « fenêtre »
fnèl « femelle » *čèplò* « chapelet »
tẽ fzô « tu faisais (*fzè*) » *nó frẽ* « nous ferons (*frū*) »

Remarque. — Dans les exemples suivants l'*é* est ferme en français à cause du groupe de consonnes qui le précède (cf. *la loi des*

trois consonnes, *MSL*, VIII, p. 57 et suiv.), mais c'est le même *é* que dans les exemples précédents :

mèslò « martelet »	*rnn̂òi̯* « grenouille »
mêcĕ̈ri « mercredi »	*ẽgnā* « égrener »
cuô̂zlò « cordelet »	*gnī* « grenier »

2° L'affaiblissement ne s'est pas produit en français :

cmṏ « comment »	*bzẽ* « biseau »
cuô̂i̯nā « couillonner »	*cözna* « cuisiner »
cmṏd « commode (meuble) »	*cri* « chercher » *quérir*
cvẽs « couvercle »	*cvòtr* « souhaiter » **cupiscere*
sri « souris »	*s dẽvti* « se déshabiller »
dẽzṏrèsnā « déraciner »	*s èbẽ̈dnā* « s'adonner »
flā « filer »	*fmār* « fumée »
fri « frapper » *férir*	*bĕ̈ü* « perdu »
lsī « laisser »	*lmẽ̈* « limon »
lnio̯ « ligneul »	*mèrcò* « maréchal »
mètnā « matinée »	*mlẽ̈* « moulin »
mènvèl « manivelle »	*mnū* « monnaie »
mu̯asnā « moissonner »	*ṏfémrā* « enfumer »
pèü « trou » *pertuis*	*òstó* « aussitôt »
ṏzdö « aujourd'hui »	*pèžnā* « pardonner »
è rsṏ « ils raclent »	*sra̯i̯* « soleil »
vrẽ̈ « verrue »	*tli* « tétine de brebis »
stī « sentier »	*vlèĕ̈* « village »

Remarque 1. — Quand nous disons dans la formule de cette loi : une voyelle *libre*, nous entendons une voyelle qui n'était pas entravée à l'époque où a agi cette loi, bien qu'elle ait pu l'être à une période antérieure.

Remarque 2. — Pour *pnī* « panier » au lieu de **pèni*, cf. fr. *menotte* à côté de *manotte* (XVIe siècle). Voir Meyer-Lübke, *Grammaire des langues romanes*, I, § 369.

CONCLUSION DU VOCALISME.

Maintenant que l'étude du vocalisme de ce patois est terminée, nous pouvons résumer et conclure.

Ce vocalisme présente partout une symétrie, un parallélisme parfait : dans le détail il suffit, pour s'en rendre compte, d'étudier n'importe quel chapitre et de comparer entre eux les traitements de telle ou telle voyelle. Dans l'ensemble on remarque que toutes les voyelles ont passé par deux grandes périodes d'évolution :

La première parallèle, souvent même identique à celle du français;

La seconde propre à notre patois, ou du moins inconnue au français.

Qui veut comprendre la première période doit partir du latin vulgaire et distinguer pour les voyelles libres celles qui sont toniques et celles qui sont atones; pour les voyelles entravées cette distinction est sans importance.

Arrivé à la seconde période, il n'y a plus à s'occuper du latin; il faut prendre comme point de départ l'état du patois à la fin de la première période et aller de l'avant en distinguant les syllabes atones et les syllabes toniques.

Même l'affaiblissement de la protonique apparaît en deux périodes.

On remarque en outre, en étudiant ce vocalisme, que tous les phénomènes sont l'un à l'égard de l'autre dans une étroite dépendance : l'un en appelle, en rend obligatoire un autre; de l'existence de l'un on peut conclure l'existence de l'autre.

De plus, les évolutions s'entre-croisent : telle voyelle, après avoir subi tel changement, coïncide avec telle autre voyelle, et dès ce moment elles n'en font plus qu'une et subissent toutes deux la même évolution.

En sorte que qui voudrait étudier le traitement d'une voyelle isolément s'exposerait à des erreurs comme celle-ci : *è* latin devant *r* implosif persiste : lat. *sèrpente*, patois *sèrpõ*; alors qu'en réalité *sèrpente* est devenu **sārpõ*, puis **suarpõ*, puis **sarpõ*, et enfin *sèrpõ* (*MSL*, VIII, 345-346).

Cette observation peut être généralisée : il est impossible dans n'importe quelle langue de comprendre *sùrement* un seul phénomène, un seul traitement, si l'on ne connaît pas tous ceux de cette langue, si l'on n'en embrasse pas tout le mécanisme et toute l'évolution d'un coup d'œil.

CONSONANTISME.

X

CONSONNES SIMPLES.

I. Initiales ou appuyées.

Elles restent généralement intactes :

α. — Labiales *b*, *p* :

bn̄ « bon »	*čèrbn̄* « charbon »
pn̄ « pain »	*lēp* « lampe »

β. — Labio-dentales *v*, *f* :

vn̄ « vient »	*èvǒ* « aval »
fā « fer »	*ǒfā* « enfer »

Remarque 1. — Le *w* devient *vu* :

vuivr « guivre » **wipera* *ǒvuǎgā* « empêcher » **inwardare*

Remarque 2. — Nous avons à signaler le changement de *v* en *b* après *r* dans

cuòrb <*curuu* *tuòrb* <*toruu*

Le mot *sèrvi* « servir » paraît indiquer que ce phénomène ne se produit qu'après l'accent; la question reste obscure faute d'exemples plus nombreux.

γ. — Dentales *d*, *t* :

dǒ « dent »	*rūd* « ronde »
tǒ « temps »	*tēt* « tête »

δ. — Sifflante *s* :

sa « soif »	*lésü* « lessive de cendres »

Remarque. — Elle devient *ś* dans *śĕ* « six », probablement par l'intermédiaire de **siĕ*. Dans *sòz* « seize » elle persiste parce que l'*e* est *entravé*; le nombre *ša* « sept » paraît devoir son initiale à *śĕ*.

ε. — Liquides *r*, *l* :

rõ « rien »	*èrôtā* « arrêter »
lẽ « lit »	*rêlā* « râler »

ζ. — Nasales *m*, *n* :

mũ̃ « moins »	*fuòrmèğ* « fromage »
na « noir »	*ān* « âne »

η. — Palatales et vélaires.

A. — *c* et *g* :

1° Devant *o* et *u* ces consonnes persistent :

cutẽ « couteau »	*ècutā* « accoudé »
cü « cul »	*ècëlā* « acculé »
gut « goutte »	*dẽguòrğī* « dégorger »

2° Devant *e* et *i*, *c* devient *s* par la même voie qu'en français; devant *a* *c* devient *č* comme en v. fr.; *g* devient *ğ* devant *e*, *i* et *a* comme en v. fr. :

sĩ̃ « cinq »	*püsĩ̃* « poussin »
čī « cher, — chez »	*pòčī* « pêcher »
čẽ̃ « champ »	*mẽčẽ̃* « méchant »
ğôn « jaune »	*vuarğ* « verge »
ğòlā « geler »	*ẽğòlür* « engelure »

B. — *k* germanique devient *č* même devant *e* et *i* :

ččèn « gros quartier de bois » vha. *skina*

C. — *qu* devient *c* devant toutes les voyelles, comme en français :

cĩz « quinze »	*sicẽ̃t* « cinquante »
cètr « quatre »	*ẽcèrā* « équarrir »

D. — *j* initial devient *ğ* comme en v. français :

ğ « déjà » *iam*	*ğũ̃n* « jeune »

Observation générale. — Nous avons à noter, comme dans toutes les langues romanes, quelques changements de l'initiale *sourde* en *sonore* :

gũ̃šā <*conflare*, cf. fr. *gonfler*	*busā* <*pulsare*, cf. it. *bolso*

II. — Intervocaliques.

A. — Labiales : *p*, *b*, *v* deviennent *v*, quelles que soient les voyelles qui les entourent :

sapere> *sèvua*	*cupa*> *cüv*
habere> *èvua*	*tabanu*> *tèvn*
lavare> *lèvā*	*auena*> *òvuòn*

B. — Dentales : *t* et *d* disparaissent :

rota>*rū*	*midale*> *niò*

La sifflante *s* devient *z* :

pesare> *puazā*	*causa*> *cōz*

Les liquides *r*, *l* persistent :

èrā « labourer »	*fèlā* « filer »

Les nasales *n*, *m* persistent :

buòn « bonne »	*èmā* « aimer »

Remarque. — Les occlusives dentales une fois disparues, deux voyelles se sont trouvées en contact. Suivant les cas, elles se sont réduites à une seule, ou bien il s'est développé entre elles un *i* ou un *v* ; mais ce serait une erreur de croire que c'est la dentale qui est devenue *i* ou *v*.

1° Entre une voyelle tonique et un *a* posttonique il ne s'est rien développé :

cètā « chantée »	*mègī* « mangée »
vū « vue »	*èpièlī* « aplatie »
rū « roue »	*cū* « queue »
grū « craie »	*sū* « soie »

2° Entre *a* en syllabe initiale et voyelle autre que *a* il se développe un *v* :

cèvīr « chaise » <*cathedra*
mèvür « mûre » <*matura*
lèvu « où » <*là* + *où*

Ce développement est antérieur au changement de cet *a* en *è*, qui est d'ailleurs récent comme nous l'avons vu, p. 181 ; sans quoi la consonne développée aurait été *i* et non *v*.

Lorsque la voyelle tonique était aussi *a*, les deux *a* se sont fondus en un seul et rien n'a remplacé la dentale disparue :

pyẽ̄n « platane »
nāi̯ « dragées de baptême » < *natalia*

Lorsque l'*a* atone n'était pas en syllabe initiale, il est devenu *é* qui a fini par disparaître devant la voyelle tonique, comme en français :

čūr < **cacatoria* *mâčūr* < **masticatoria*
čǒču < *calcatore* *frai̯ūr* < **fricatura*

2° Entre *i*/*ü* et une autre consonne il ne se développe rien, mais l'*i*/*ü* devient semi-voyelle si sa position le lui permet :

cri̯ā « crier » *mèri̯ā* « marier »
tü̯ē « tuyau » *mü̯ā* « muer »

3° Entre *o* atone et une voyelle tonique nous avons le développement d'un *i̯* dans *bèi̯òt* « brouette », *pi̯a* « pouvoir » < **pēi̯a* (*MSL*, VIII, 332), *rui̯ī* < **rotariu* (fr. *Royer*), et peut-être dans *crǒi̯ī* « creuser » dont la formation est obscure. Le traitement différent de *rǖ* « rond » est probablement dû à la nature différente de la voyelle tonique; celui de *cuvī* « coyer » est surprenant à côté de *rui̯ī* s'il sort de **cotariu*, mais ce mot est peut-être dérivé de **cu* < *cote*. Enfin *ècu̯ā* « accouer », *dènu̯ā* « dénouer », *nőz ècu̯ő* « nous battons le blé » peuvent être refaits sur les formes d'indicatif présent singulier *ècū*, *dènū*, *ècu*.

4° Entre *é* atone et une voyelle tonique il se développe un *i̯* devant certaines voyelles :

fu̯ai̯òt « jeune brebis » *vu̯ai̯ǖ* « regain »
sai̯ò « petit seau » *grai̯ǖ* « crayon »

cf. *MSL*, VIII, 340; mais il ne se développe rien dans les cas tels que *pūi̯* « pou », *vü* « vu », *crü* « cru ».

C. — Palatales et vélaires.

1° Le *c* et le *g* intervocaliques sont traités le plus souvent de la même manière. Mais il y a divergence dans certains cas que nous allons examiner d'abord.

α. — Devant *e* ou *i* le *c* intervocalique devient *iz* comme en français, l'*i* se combinant avec la voyelle précédente; le *g* devient *i̯* :

rézǖ « raisin » *ózē* « oiseau »
pyézi « plaisir » *mözi* « moisir »
nözèi̯ « noisette » **nucīcula* *lézāğ* « lézard » **lacerda*
pèi̯ « pays » *pagese* *sèǖ* « saindoux » *sagimen*

Remarque 1. — Nous venons de voir le *i̯* provenant de *g* intervocalique persister devant *é* et *i*, mais il tombe devant *è* :

šė̀ « fléau » *flagellu*

Remarque 2. — *si̯ȍ* « si (en réponse) » = *sic* + *est*, est la juxtaposition des deux mots tout formés.

Remarque 3. — A la finale le *z* (*s*) provenant de *c* intervocalique disparaît :

crū « croix »	*sri* « souris »
dė̄ « dix »	*pā* « paix »
pu̯a « poix »	*fu̯a* « fois »

β. — entre *ó* tonique et *a* posttonique le *g* paraît devenir *v* :

duv « fontaine » *doga*

Le *c* entre *ò* tonique et *a* posttonique paraît tomber après être devenu *i̯* :

ǧū « joue » *iocat*

cf. *rū* « roue » *rota*.

Entre *ò* atone et *a* tonique le *c* devient *i̯* qui se combine avec la voyelle précédente :

ǒfū « allumer » * *in-focare*

Mais entre *ó* atone et *a* tonique il ne paraît pas se combiner avec la voyelle précédente :

nui̯ū « noyer » *nucariu*

Il est vrai qu'on ne saurait dire si ce mot n'est pas dérivé de *nū* « noix », ni, dans le cas où il sortirait bien de *nucariu*, si son *i̯* représente l'ancien *c*, car il y en a un dans *rui̯ū* « charron (Royer) » *rotariu*.

γ. — Entre *a* et *ü* nous trouvons le *c* intervocalique représenté par *ig* comme en français, l'*i* se combinant avec la voyelle précédente (même explication qu'en français) :

ėgȇi̯ « aiguille » *ėgüzī* « aiguiser »

2° Dans les autres conditions le *c* intervocalique est d'abord devenu *g*, puis *i̯*; le *g* primitif est aussi devenu *i̯*. Ce *i̯* a palatalisé un *a* tonique libre suivant :

α. — Il a persisté entre *a* et *a* :

pèi̯ū « payer » *pi̯ā* « plaie »

Dans le cas de *pi̯ā* ce n'est qu'assez tard qu'il s'est combiné avec l'*ā*.

β. — Il paraît s'être combiné avec un *e* précédent :

sai̯ī « faucher » *secare*	*prai̯ī* « prier »
frai̯ī « enduire » *fricare*	*cẽpu̯ai̯ī* « brouter » **campicare*
pi̯ẽi̯ī « plier » *plicare*	*tū* « taie » *tēca*
sī « scie »	*nai̯ū* « noyer »
lai̯ī « lier »	*ra* « roi »

Mais il faut noter que s'il avait totalement disparu, le produit aurait été le même, comme l'indiquent *fu̯ai̯òt* = **fētetta*, *vu̯ai̯ī̃* = **wēdīmen*, *sū* = *sēta*, *pī* = *pede*, *sa* = *siti*.

γ. — Il a disparu sans laisser de trace après *i* et *ü* :

cèrü̃ « charrue »	*sèvü* « sureau » **sabucu*
frémi « fourmi »	*écī* « ortie »
bü̃ « lessive » *bucata*	*ésü̃* « essuyer »
c i rédüès « que je réduisisse »	*i füó* « je fuyais »

Entre *e* et *ü* :

sür « sûre »	*nii̯ü̃* « personne » **neccunu*

Entre *au*/*ò*/*ó*/*a* et *u* :

pó « peu »	*fũ* « feu »
gũ « jeu »	*ǧu* « joug »
fó « hêtre » *fagu*	*ó* « août » *agustu*
fẽ « font » *facunt*, cf. *vẽ* « vont » *uadunt*	

3° *qu* se réduit à *v*, l'implosion de ce *v* se combinant avec un *u* précédent pour donner *ò* :

òv « eau »	*òvī* « évier »

4° *i̯* du latin vulgaire, c'est-à-dire *i*, *e*, *di*, *de*, *gi*, *ge* devant voyelle du latin classique, se combine avec la voyelle précédente, combinaison qui souvent ne laisse pas de trace déterminable :

mā « mai » *maiu*	*rā* « rayon de roue » *radiu*
òžd'ö « aujourd'hui »	*dmé* « demi »
èpū « appuyer »	*curū* « courroie » *corrigia*

IMPRIMERIE NATIONALE.

III. — Finales.

Toute consonne primitivement finale, ou devenue finale par chute d'une voyelle finale autre que *a*, a disparu aujourd'hui :

è « à »	*mɛ̄g* « mange »
lu « loup »	*trā* « poutre » *trabe*
sa « soif »	*ni* « nid »
èmi « ami »	*dɛ̆* « dix »
trò « trois »	*rɔ̄* « rien »
čɛ̄ « chien »	*fi* « fil »
pò « pieu »	*pu̯a* « poix »
mā « mai »	*èmā* « amer »
ra « roi »	*čɛ̄tā* « chanter »

Remarque 1. — Il est à peine utile de rappeler ici :

1° Que *m* primitivement final était tombé dès le latin vulgaire dans tout mot non monosyllabique;

2° Que dans des cas tels que *dɛ̆* « dix », *trò* « trois », *rɔ̄* « rien », *pò* « pieu », etc., la consonne finale ou devenue finale n'a pas disparu purement et simplement, mais s'est combinée avec la voyelle précédente ou bien est tombée après avoir exercé sur cette voyelle une influence que nous avons étudiée plus haut avec le vocalisme.

Remarque 2. — *mèvür* « mûr », *sür* « sûr » sont analogiques d'après le féminin, cf. *dü* « dur ». Il en est de même, parmi les mots qui n'appartiennent pas à l'ancien fonds, de *cāv* « creux », *bi̯āv* « blême », *brāv* « brave », cf. *nö* « neuf ».

Avare est un mot savant en français; il est probable que dans notre patois c'est un mot emprunté.

Remarque 3. — Dans ceux de ces mots qui sont susceptibles de devenir protoniques, c'est-à-dire de ne faire qu'un avec le mot suivant, un *s*/*n* final peut reparaître sous forme de *z*/*n* devant une voyelle :

vó fāt « vous faites »	*vóz ɛ̆* « vous avez »
trò čɛ̄ « trois chiens »	*tròz ɔ̄* « trois ans »
dɛ̆ « dix »	*dɛ̆ziö* « dix-huit »
ɛ̄ cè « un chat »	*ɛ̄n ɔ̂fɛ̄* « un enfant »

Dans le mot *puòr* « pour » qui est toujours protonique, l'*r* tombait régulièrement devant *l* et devant *n* en vertu de la loi que nous avons exposée *MSL*, VII, p. 469 :

s ò pu̯ò lü « c'est pour lui »
è n i ɔ̄n è pu̯ò niɛ̄ « il n'y en a pour personne »

Devant *t*, *d*, *s*, *z* il se combinait avec ces consonnes pour donner *č*, *ǧ*, *š*, *ž* (*MSL*, VII, p. 470) :

s ǫ̀ pu̯ǫ̀ča « c'est pour toi »

forme encore très usitée aujourd'hui. Dans ce cas comme dans le précédent on isolait la forme *pu̯ǫ̀* pour la généraliser et la transporter devant des consonnes où *pu̯ǫ̀r* devait subsister et même devant des voyelles :

pu̯ǫ̀r ca « pourquoi, — pourquoi ? »

est encore très usité, mais *pu̯ǫ̀ ca* n'est pas rare; *pu̯ǫ̀ ta* « pour toi » se substitue à *pu̯ǫ̀ča*.

Dans les autres cas on ne trouve plus guère que *pu̯ǫ̀* :

pu̯ǫ̀ cü « pour qui ? » *pu̯ǫ̀ mu̯a* « pour moi »
pu̯ǫ̀ sè fǫ̀m « pour sa femme » *pu̯ǫ̀ ǫ̃ frɛ̃* « pour huit francs »

XI

GROUPES DE CONSONNES.

I. — Consonnes géminées.

Elles subissent le même traitement que les consonnes appuyées :

gut « goutte » *tār* « terre »
vèč « vache » *bèl* « belle »
sèpɛ̃ « sapin » *pònu* « mouchoir »
ònā « année » *šèm* « flamme »
pésā « passer » *grós* « grosse »
èdra « adroit » *bèlɛ̃* « battant »

Devenues finales par chute d'une voyelle autre que *a*, elles tombent comme les consonnes simples :

bẽ « beau » *grǫ́* « gros »
čvǫ̃ « cheval » *fā* « fer »
čè « chat » *sǫ̀* « sec »

Remarque. — Elles peuvent réapparaître à la fin d'un mot lorsqu'il fait corps avec le mot suivant :

èl è, *èl ɛ̃* « il a, ils ont » *ɛ̃ bèl ǫ̀m* « un bel homme »

II. — Groupes de consonnes différentes.

Nous avons étudié plus haut les groupes dont le dernier élément est *l* (*MSL*, VII, p. 461-468), les groupes composés de

r + *consonne* (*MSL*, VII, p. 468-472), les consonnes implosives au cours du vocalisme (*Id.*, VIII, p. 316-347, et X, p. 167-182), les groupes *nn*, *mn*, *ml*, *nl* (*Id.*, X, p. 182-184). Il nous reste à examiner :

1° Les groupes composés de *consonne* + *r* :

α. — Initiaux, ils restent généralement intacts :

crès « crasse »	*grŏ* « gros »
trā « poutre »	*dra* « droit »
prā « pré »	*brè* « bras »

Dans quelques cas l'*r* disparaît :

bẽ̀ò̀t « brouette »	*pènèl* « prunelle »
gnẽ́ « noyau » *granellu*	*gnī* « grenier »

On peut songer pour les trois derniers à une métathèse de l'*r*, soit **gèrnī*, **pèrnèl*, qui seraient devenus régulièrement *gènī*, *pènèl*, puisque *r* disparaît devant *n* (*MSL*, VII, 469), mais le premier exemple demande une autre explication. Il faut noter que dans tous il y a une dentale soit intervocalique comme dans *granariu*, soit appuyée comme dans **brotetta*, et par conséquent dans les conditions requises pour dissimiler une dentale combinée atone (cf. Grammont, *La dissimilation*, loi XVI : *intervocalique dissimile combinée atone*, p. 75, et loi X : *appuyée dissimile combinée appuyée ou non*, p. 49). L'*n* ou l'un des *t* s'attaquent à l'*r* combiné, qui comme tel *vaut moins* qu'un *r* intervocalique, implosif ou appuyé (*La dissimilation*, p. 30), et lui font perdre les éléments qu'ils possèdent en commun avec lui, c'est-à-dire l'articulation dentale; les éléments subsistants ne peuvent constituer qu'une sorte de souffle qui s'évanouit, comme dans *circulu* devenant *saš* (*MSL*, VIII, p. 344).

Dans quelques cas aussi l'occlusive sourde devient sonore; ce phénomène apparaît, plus ou moins développé, dans toutes les langues romanes :

grū < *creta*, cf. esp., port. *greda*, frib. *griya*

graĩ̃ũ̃ < **cretone*	*grèvò̀t* « cravate »
grā < *crassu*, cf. fr. *gras*	*grèbès* « écrevisse » all. *krebs*

β. — Intervocaliques; l'*r* reste intact et l'occlusive est traitée comme lorsqu'elle est intervocalique :

frār « frère »	*cèrā* « carré »
èvri « avril »	*lāvr* « lèvre »
ŏtīr « entière »	*nar* « noire »

2° Les groupes composés de *consonne* + *i̯*. Ils palatalisent tous un *a* tonique libre suivant.

α. — *di̯* initial ou appuyé devient *ǧ* :

ǧé « jour » *ūrǧ* « orge »

Après voyelle, le *d* disparaît :

-ö « -hui » *mé* « mi »

β. — *ti̯* appuyé devient *s* :

cèsī « chasser » *nòs* « noce »
fuòsī « forcer » *pìès* « place » **plattea*

intervocalique, il devient *iz*, l'*i* se combinant avec la voyelle précédente :

s cazī « se taire » **quetiare* *pőzű* « poison »
mnüzű « petite bouchée » **minutione* *méprézī* « mépriser »

Remarque. — *bét* « bête » = *besta* comme en français.

γ. — *si̯* appuyé devient *s* :

puašī « percer »

intervocalique, il devient *iz*, l'*i* se combinant avec la voyelle précédente :

frāz « fraise » *bāzī* « baiser »

δ. — *ssi̯* devient *is*, l'*i* se combinant avec la voyelle précédente :

bésī « baisser »

ε. — *ci̯* devient *s* en toute position :

ìès « glace » *tròs* « tresse »
èsī « acier » *còs* « bas » *calcea*

ζ. — *gi̯* intervocalique ; le *g* disparaît :

curū « courroie »

η. — *pi̯* devient *č* :

èč « hache » *èpréčī* « approcher »
sèč « sache » *rač* « crèche »

θ. — *bi̯* et *vi̯* deviennent *ǧ* :

rèǧ « rage »	*cēn̄ǧī* « changer »
òǧ « auge »	*piēǧ* « pluie »
sèrǧē̄ « **serviante* »	*pīn̄ǧū̄* « pigeon » **pimbione*

ι. — *li̯* devient *i̯* :

bètèi̯ « bataille »	*nāi̯* « *natalia* »

κ. — *ri̯* devient *ir*, l'*i* se combinant avec la voyelle précédente :

cūn̄trār « contraire »	*māčār* « mâchoire »

λ. — *mi̯* devient *ǧ* :

sīn̄ǧ « singe »	*cūn̄ǧī* « congé »

μ. — *ni̯* appuyé devient *ǧ* :

dūn̄ǧī « danger »

Intervocalique, il reste *ni̯* :

vèni̯ « vigne »	*bèni̯ī* « baigner »
èrèni̯ « araignée »	*cèrpēni̯* « corbeille »

Remarque 1. — Le groupe *gn* donne le même produit :

cuònn̄ōtr « connaître »	*puònn̄ī* « poignée »

Remarque 2. — On a *līn̄ǧ*, *ētrēn̄ǧī* comme en français *linge*, *étranger*. Étant donné le traitement de *cuneu*, *-aneu*, ces mots ne peuvent reposer que sur **linicu* ou **linneu*, **estranicariu* ou **estrannearin*.

3° Les groupes de consonnes produits par la chute des voyelles protoniques et posttoniques.

Il nous en reste deux catégories à étudier :

A. — Ceux dont le dernier élément est *r*.

α. — *mr* devient *mbr* :

cēn̄br « chambre »	*nūbr* « nombre »

β. — Le traitement de *nr* est tout à fait obscur après *e* bref tonique :

tūn̄r « tendre »	*vūn̄rdi* « vendredi »

L'explication que nous avons donnée à ce sujet (*MSL*, VIII, p. 339) est dépourvue de toute solidité.

Avant l'accent *nr* devient *rr* comme en vieux français (cf. *derrée*, *merrai*) :

tèrā « tiendrai » **ten(e)raio*

Cette forme **teneraio* est devenue **terrā*, puis **tuarā*, *tarā*, *tèrā* (*MSL*, VIII, 344-346). **Veneraio* et **prenderaio* sont devenus de la même manière **verrā*, **perrā* et devaient évoluer pareillement pour donner **vuarā*, **puarā*, car l'*e* de la première syllabe de **prenderaio* était bref en vertu de la loi que nous avons exposée dans notre ouvrage sur *La dissimilation*, p. 161. Mais les deux conjugaisons de *vni* et *tni* s'étant entièrement modelées l'une sur l'autre on a eu *vèra* d'après *tèra* (cf. infra, *la conjugaison*). *Pr̄r* « prendre » avait comme points de contact avec *tni* et *vni* le subjonctif *prêni*, *prênies*, l'indicatif présent (1e et 3e pl.) *prêniõ*, l'imparfait de l'indicatif *prêniõ* et le participe présent *prêniẽ*; c'est pourquoi il a fait au futur *pèrā* d'après *tèra*.

Dans les autres cas, ce groupe devient *ndr* ou *ntr* :

mũdr « moindre » *èpũdr* « joindre » *appon(e)re*
pi̯ẽdr « gémir » *plan(ge)re* *fũdr* « fondre » *fun(de)re*
rũtr « rompre » *rum(pe)re*

γ. — *lr* reste intact avant l'accent :

vòra « voudrait » *fòra* « faudrait »

Après l'accent, ce groupe devient *ldr* :

cédr « coudrier » **colru* *cèdr* « cueillir » **col(ge)re*
s ővódr « s'envelopper » *inuol(ue)re* *mödr* « moudre » *mol(e)re*

δ. — *sr* devient *str* et *zr* devient *zdr* :

ẽtr « être » **ess(e)re* *cvòtr* « souhaiter » **cupis(ce)re*
cròtr « croître » *cres(ce)re* *cuòniõtr* « connaître » *cognos(ce)re*
cudr « coudre » < **coz(e)re* < **cosere*

Le vocalisme de ce dernier verbe est celui des trois personnes du singulier de l'indicatif présent *cu* étendu à toute la conjugaison.

Observation. — L'opinion longtemps admise, d'après laquelle dans les exemples tels que *crescere*, **colgere*, etc., ce serait le *c* et le *g* qui seraient devenus respectivement *t*, *d*, est aujourd'hui abandonnée (cf. Meyer-Lübke, *Grammaire des langues romanes*, I, § 532). Voici de quelle façon l'évolution paraît s'être produite. Soit le groupe *n-r*; quand ces deux consonnes n'étaient séparées que par une voyelle, l'*n* était sonore dans toute son étendue et

après la chute de la voyelle son explosion ne pouvait se développer que sous forme de *d* (cf. Grammont, *La dissimilation*, p. 55); tel est le cas de *apponere* devenant *èpũdr*. Quand elles étaient séparées par *consonne* + *voyelle*, comme dans *ungere* — fr. *oindre*, *rumpere* — Dampr. *rũtr*, la voyelle est tombée, puis la consonne parce qu'elle était devenue interconsonantique; c'est ainsi que la syllabe *ue* est tombée tout entière dans *puluere*, d'où le français *poudre* et non **pouvre*. Pas de différence à cet égard entre *appon(e)re* et *fun(de)re*, entre **pren(de)raio* et **ten(e)raio*, *inuol-(ue)re* et *mol(e)re*. Or quand la consonne suivant primitivement l'*n* était sonore, l'*n* placé devant était sonore dans toute son étendue comme devant une voyelle, et par conséquent son explosion retombant sur l'*r* après la chute de cette consonne ne pouvait être que sonore, c'est-à-dire se développer sous forme de *d*, d'où *oindre*.

Devant une consonne sourde les derniers éléments de l'*n* étaient sourds, et par conséquent son explosion est sourde et se développe en *t*, d'où *rũtr*. Le *p* de fr. *rompre* peut être analogique d'après *rompons*, *rompais*, etc.; mais il peut être aussi le développement phonétique de l'explosion sourde de l'*m* devant *r*. Car si l'*m* s'est assimilé à l'*r* suivant dans notre patois, pour devenir *n*, rien n'indique qu'il ait dû en être de même en français. Quant à l'opposition de *cam(e)ra* restant **cam-ra* à Damprichard, tandis que *rum(pe)re* y devient **rum-re*, ce n'est pas une contradiction; on sait en effet que la voyelle posttonique est tombée plus tôt quand la voyelle finale était *a* que lorsqu'elle était *e*, et d'autre part qu'elle est tombée plus tôt lorsqu'elle était précédée d'une consonne intervocalique que lorsqu'elle était précédée d'une consonne appuyée.

La même explication s'applique aux produits de *l-r*, *s-r*.

Quand la consonne suivant primitivement l'*n*/*l*/*s* était la palatale *c* ou *g*, l'*n*/*l*/*s* est devenu palatal lui-même, soit *n'*/*l'*/*s'* et c'est sa palatalisation qui est apparue devant lui sous forme d'*i* en français: *joindre*, *croître*. Ce *n'*/*l'*/*s'* était entièrement sonore devant *g*, c'est pourquoi dans ce cas son explosion s'est développée en *d* devant *r*: *cédr* < *col(ge)re*; devant *c* il avait ses derniers éléments sourds, d'où son explosion *t*: *crôtr* < *cres(ce)re*.

B. — Ceux dont le dernier élément est une occlusive. Voir sur cette question Meyer-Lübke, *Grammaire des langues romanes*, I, § 344, 531, 538; — F. Neumann, *Gröber's Zeitschrift*, XIV, p. 559 et suiv.

Le traitement du groupe dépend de son état lors de la chute de la voyelle protonique ou posttonique.

Les faits paraissent pouvoir se ramener à trois catégories :

α. — La protonique tombe postérieurement à la sonorisation des sourdes intervocaliques :

buarğī « berger »	*cüdī* « v.fr. cuider »
čèrğī « charger »	*mẽğī* « manger »
vüdī « vider »	*buğī* « bouger »
ômẽğī « emmancher »	*piẽdī* « plaider »
s dẽpòğī « se dépêcher »	*pöğī* « poucier »
êdī « aider »	*pidī* « pitié »

Remarque. — *bẽtā* « bonté », *sẽtā* « santé » demandent encore une explication.

β. — La posttonique non finale tombe postérieurement à la sonorisation des sourdes intervocaliques quand la finale n'est pas *a* :

mẽğ « manche (d'outil) »	*-èğ* < *-aticu*
pīğ « piège » *pedicu*	*pūrè* « corridor » *porticu*

γ. — La posttonique non finale tombe antérieurement à la sonorisation des sourdes intervocaliques quand la finale est *a* :

mẽč « manche (d'habit) »	*dòt* « dette »
pārč « perche ».	*cut* « étai » *cubita*

Remarque 1. — Quand la protonique était précédée d'une consonne appuyée, la consonne intervocalique qui suivait s'est assimilée au point de vue de la sonorité à cette consonne appuyée avant qu'elle tombât comme interconsonantique :

hospitale > **hosp(i)dale* > **hostale* > *ôtô*
pertusiare > **pert(u)ziare* > **persiare* > *puasī*

Comparez à ce phénomène celui qui a transformé *carpinu* en fr. *charme*, **carpinellu* en Dampr. *čèrmẽ*.

Remarque 2. — *mãčī* « mâcher » peut s'expliquer comme *ôtô*, mais il peut aussi être analogique d'après *mãč* = *masticas*, *masticat* ; *duta* « douter » est analogique d'après *dut* = *dubitas*, *dubitat* ; *cučī* « coucher » d'après *cuč* = *collocas*, *collocat*.

Remarque 3. — *molèt* « malade » est la forme du féminin étendue au masculin, cf. *mèvür* « mûr » d'après *mèvür* « mûre ». Au contraire *vöd* « vide » féminin a été fait sur le masculin **vöd* (aujourd'hui *vö*) antérieurement à la chute de la consonne finale de ce masculin, cf. fr. *verte* d'après *vert*.

Remarque 4. — *cut* « coude » masc. repose selon toute probabilité sur *cubitu*, mais a subi l'influence de *cut* « appui, étai » f. *cubita*.

Remarque 5. — Lorsque la voyelle syncopée était précédée d'un *t* intervocalique et suivie d'un *d* intervocalique, c'est avec le *t* que s'est faite l'assimilation :

pèt « laide » *putida* *nòtaĭ̯ī* « nettoyer »

Remarque. 5. — Quant à la finale *-icu*, nous ne comprenons pas l'explication de son traitement telle qu'on la donne d'ordinaire (cf. par exemple *Neumann*, l. l.); *-aticu* étant devenu *-adgo*, il n'en pouvait résulter que *-ag* et non *-až*. Pour nous la voyelle posttonique, quand la voyelle finale n'était pas *a*, aurait persisté jusqu'à la période à laquelle le *g* intervocalique est devenu *i̯*. Puis ce *i̯*, se trouvant précédé d'une consonne placée dans la même syllabe que lui, c'est-à-dire combinée avec lui, aussitôt après la chute de la voyelle posttonique, est devenu spirant. Dès lors *-adio* serait devenu *-ağ* (fr. *-age*, Dampr. *-èğ*) comme **(h)ordio* est devenu fr. *orge*, Dampr. *ārğ*, — *manicu* « manche (d'outil) » serait devenu **manio* puis v. fr. *mange*, Dampr. *mẽğ* comme **somnio* est devenu fr. *songe*, Dampr. *sũğ*, — *porticu* serait devenu **portio*, d'où fr. *porche*, Damp. *pūrč*.

Mūn = fr. *moine*, de *monacu*, n'appartient pas à la même catégorie puisqu'il n'avait pas la finale *-icu*. Son traitement n'est pas clair, mais ce qui est certain, c'est que la phase antérieure à *moine* a été **mou'e* avec *n* palatalisé et non pas *n* suivi d'un *i̯* spirant. Quant à *dūmūn* « dimanche », il ne sort qu'indirectement de *diedominicu* qui serait devenu régulièrement **dèmũğ*. Son premier élément s'est confondu par étymologie populaire avec le mot *dū* « Dieu » et par le même procédé sa finale a été remplacée par le mot qui a donné *mūn* « moine » (cf. *infra*. XIII, *Étymologie populaire*).

III. — Groupes finaux.

Devenus finaux par chute d'une voyelle autre que *a*, les groupes de consonnes, ou plutôt leur produit, car auparavant ces groupes ont subi le traitement des groupes intervocaliques,

1° Tombent quand le groupe remonte au latin vulgaire et ne s'y terminait pas par *r*, *l*, *m* :

ša « sept »	*fā* « fait »
cū « corps »	*čò* « chaud » *caldu*
lẽ « lit »	*ta* « toit »
nö « nuit »	*è crò* « il croît »
ŏ « août »	*ò* « haut »
cŏ « coup » *colpu*	*tẽ* « temps »
bŏ « bois »	*prò* « prêt »

cö « chaux »
fra « froid » *frigdu*
pā « perd, — part »
cā « quart »
vu̯a « vert » *uirde*
ẽfū « effort »
vā « vers »
sā « cerf »
brè « bras » *braciu*
lö « ivraie »
šé « six »
fö « faulx »
ra « roide »
tū « tort »
fu̯ò « four »
cu̯ò « court »
ǧé « jour »
è trèvā « à travers »
nā « nerf »
pčū « trou »
dö « douleur »
pū̃ « poing, — point »

Remarque 1. — Le produit du groupe peut reparaître à la fin d'un mot lorsqu'il fait corps avec le mot suivant :

ĩ cāǧ èr « un quart d'heure »
šat ān « sept ânes »
öt ān « huit ânes »

Sa réapparition à la pause n'est pas phonétique; elle est due uniquement au besoin de clarté, et fort rare d'ailleurs. On dit couramment :

è i̯ õn è öt « il y en a huit »

quelquefois

è i̯ õn è ũn « il y en a un »

jamais

*è i̯ õn è šat, è i̯ õn è *dės,*

mais toujours

è i̯ õn è ša, dé, etc.

Remarque 2. — Dans les mots :

cu̯òrb « courbe » *tu̯òrb* « torve »

la forme féminine a pris la place de la masculine, comme dans *rèč* « riche ».

2° Le produit du groupe subsiste

α — Dans les groupes latins terminés par *r*, *l*, *m*, *r* + *i̯*, labiale + *i̯* :

frār « frère »
crèl « crible »
pūi̯ « pou »
saš « cercle »
öi̯ « œil »
ñi̯ « ongle »
brẽi̯ « nombril »
öǧ m. « auge »
cũtrār « contraire »
māl « mâle »
u̯òrm « orme »
cvẽš « couvercle »
srai̯ « soleil »
véi̯ « vieux »
sèǧ « sage »
ruǧ « rouge »

β — Dans les groupes romans :

fār « faire »	*pādr* « perdre »
mūdr « mordre »	*ōtr* « autre »
crar « croire »	*dir* « dire »
cör « cuire »	*rlür* « reluire »
für « fuir »	*cètr* « quatre »
cèdr « cueillir »	*cuòniōtr* « connaître »
ābr « arbre »	*bètr* « battre »
bèr « beurre »	*bugr* « bougre »
cudr « coudre »	*ĕmödr* « mouvoir »
cròtr « croître »	*buar* « boire »
mūn « moine »	*bŏm* « baume »
ān « âne »	*ğŏn* « jaune »
frān « frêne »	*ŏc* « quelque chose » *aliquid*
sòs « saule »	*püs* « puce »
dòz « douze »	*sòz* « seize »
cīz « quinze »	*cètūž* « quatorze »
mēğ « manche, m. »	*pūrĕ* « corridor »
sòvèğ « sauvage »	*vlèğ* « village »

Remarque 1. — Le mot *na* « noir » au lieu de **nar* a été tiré du féminin *nar* en supprimant la consonne finale, sur le modèle de *dü* « dur » : *dür* « dure », *vua* « vert » : *vuağ* « verte », etc.

Remarque 2. — D'une manière très générale on pourrait dire que le groupe subsiste dans les cas où le français le fait suivre d'un *e* d'appui :

dir « dire » *rèğ* « rage »

et tombe dans les autres cas :

fuò « four » *sa* « sept »

mais cette règle empirique ne vaut pas pour tous les cas :

öi « œil » *für* « fuir »

XII

LA DISSIMILATION.

Ce phénomène ne saurait nous arrêter longtemps ici puisque nous avons déjà expliqué la plupart des cas de dissimilation que présente notre patois, soit dans notre livre sur *La dissimilation*,

soit dans les précédents articles de ce travail. Nous nous bornerons le plus souvent à y renvoyer.

Pour la dissimilation vocalique nous avons montré que *voyelle tonique dissimile voyelle atone* (*La dissimilation*, p. 183) : *vẽ̃zī̃* « voisin » <*uīcīnu* (*M S L*, VIII, 320, 346), — *cũ̃fru* = v. fr. *conferon* (*M S L*, VII, 477; VIII, 321, 327-328, 332). Il faut y ajouter *pnī èčī̃*, exemple curieux à cause de l'interprétation populaire dont il est l'objet. Les paysans coupent cette expression en trois mots : *pnī è čī̃*, et traduisent « panier à chiens ». Ce sens est évidemment absurde : on n'a pas coutume de mettre les chiens dans des paniers, surtout à Damprichard. D'ailleurs les paniers de ce nom, loin de servir comme chenils, sont employés pour la récolte des fraises, des mûres et des framboises. Ce sont de petits paniers que l'on porte sur la hanche au moyen d'une ficelle passée en bandoulière. Ce sont des « paniers *hanchiens », *pnī *èčī̃*. Or *pnī *èčī̃* devait devenir phonétiquement *pnī èčī̃*, la voyelle nasale atone étant dissimilée par la tonique, et *pnī èčī̃* ne pouvait pas être compris autrement que nous venons de le dire, le mot *èčī̃* n'existant pas ailleurs.

Pour la dissimilation consonantique notre patois nous fournit des exemples de la plupart des lois que nous avons formulées dans notre livre sur *La dissimilation*.

1° Lois dépendant de l'accent d'intensité, indifféremment régressives ou progressives :

Loi I : *Implosive tonique dissimile implosive atone* (*La dissimilation*, p. 18) :

èbā « hospitalité », cf. v. fr. *herberc*

Loi II : *Le second élément d'un groupe combiné tonique dissimile le second élément d'un groupe combiné atone* (*La diss.*, p. 26) :

crèl « crible » (*Id.*, p. 28, 30)

Loi IV : *Combinée tonique dissimile intervocalique* (*La diss.*, p. 33) :

alũ̃drò̀t « hirondelle » <**hirundinetta*

**hirundinetta* est devenu **arũ̃drò̀t* comme **diacne* est devenu *diacre* en français (*Id.*, p. 139), et la dissimilation a fait *alũ̃drò̀t* de **arũ̃drò̀t* (*Id.*, p. 33, 35).

Loi VII : *Implosive tonique dissimile combinée tonique ou atone* (*La diss.*, p. 37) :

grèmésè « peloton » <**glomiscellu*

2° Lois indifféremment régressives ou progressives ne dépendant pas de l'accent d'intensité (*La diss.*, p. 40) :

Loi IX : *Combinée appuyée dissimile combinée non appuyée* (*La diss.*, p. 48) :

pr̄r « prendre »

Loi X : *Appuyée dissimile combinée* (*La diss.*, p. 49) :

bl̄ȯ̀t « brouette » (cf. *supra*, p. 196).

Loi XI : *De deux consonnes séparées par la coupe des syllabes, l'explosive dissimile l'implosive* (*La diss.*, p. 50) :

ċ et *ǧ* deviennent *š* et *ž* devant toute dentale (*Id.*, p. 51, 59, — *MSL*, VII, 471 sq.).

Loi XII : *De deux consonnes séparées par une occlusive, l'explosive dissimile l'implosive* (*La diss.*, p. 60) :

malbr « marbre » (*Id.*, p. 61, 64), *ȯzrȯ̀l* « érable » (*Id.*, p. 61);

mūdr « mordre », *pādr* « perdre », *ābr* « arbre », *tātr* « tarte », *ūdr* « ordre », *mêċǧi* « mercredi » (*Id.*, p. 62, 64);

saš « cercle », *cvêš* « couvercle » (*Id.*, p. 62, 64, — *MSL*, VIII, p. 344-345).

Loi XIV : *Implosive dissimile intervocalique* (*La diss.*, p. 66) :

nivê « niveau »
vr̄ĩ « poison » (*Id.*, p. 81, 85)
cūfru « bannière » (*Id.*, p. 82, 85)
sêċ « cloche » (*MSL*, VII, p. 462).

Loi XVI : *Intervocalique dissimile combinée atone* (*La diss.*, p. 75) :

gni « grenier » (cf. *supra*, p. 196).

3° Lois toujours régressives ne dépendant pas de l'accent d'intensité (*La diss.*, p. 79) :

Loi XVII : *De deux phonèmes intervocaliques c'est le premier qui est dissimilé :*

sċċȯ̀t « clochette » (*Id.*, p. 82, 86)

Loi XX : *De deux implosives atones, c'est la première qui est dissimilée* (*La diss.*, p. 87) :

êbuarǧi « héberger »

4° Dissimilation renversée (*La diss.*, p. 88 sqq.) :

brêi « nombril » (*Id.*, p. 92)
sraî « soleil » (*Id.*, p. 92)
ȯlêtr « arête » (*Id.*, p. 93).

Maurice Grammont.

(*A suivre.*)

DE

QUELQUES INSCRIPTIONS LYCIENNES[1].

VIII

M. le professeur Torp, de Christiania, a été conduit par ses études *Zu den phrygischen Inschriften aus römischer Zeit*[2] et *Zum Phrygischen*[3], tout à fait près de nos textes lyciens[4]. Ayant lu avec attention mes propres remarques, il a bien voulu me faire part d'une suggestion trop intéressante pour que je la passe sous silence, encore qu'elle heurte directement ma traduction d'un mot de l'épitaphe de Dakasas[5]; mais ce sont de petits accidents auxquels il faut s'attendre. Le mot est *ⁿtipa* : je le prenais pour un nom propre, sans me dissimuler combien étrange était ce nom propre à l'accusatif; et par la scission que j'avais préalablement opérée entre *ⁿtipa* et *tezi*, j'étais privé de l'argument qu'invoquait Schmidt en faveur du nom propre à l'accusatif *ⁿtipatezi* calqué sur *sqqutrazi*, nom (à l'accusatif et au nominatif) du fondateur de Limyra 5. Seulement le nom de *ⁿtipatezi* n'existe pas. Évidemment, m'écrit Torp, *tezi* est un mot qui doit être détaché de *ⁿtipa* et exprimer l'idée de *tombeau* au locatif; à Antiphellus 4, nous lisons une phrase analogue *hrzzi prⁿnavi*. Si donc *tezi* correspond à *prⁿnavi*,

[1] Suite de l'étude parue dans les *Mém. Soc. Ling.*, X, p. 24 et suiv. — Pour prévenir tout malentendu, nous croyons utile de rappeler que les principales formes de l'écriture lycienne ont été réunies en un tableau (*Mém. Soc. Ling.*, VIII, p. 451). La notation typographique employée dans le cours de nos articles ne peut être naturellement qu'approximative.

[2] *Vortrag in der historisch-philosophischen Klasse*, 23. Februar 1894, extrait des *Videnskabsselskabets Skrifter* (Christiania, 1894).

[3] *Geleʳen am* 18. sept. 1896 : extrait du même recueil (Christiania, 1896).

[4] Le lycien est rangé «*mit Sicherheit*» (!) dans le groupe des «*çatam* Sprachen» (p. 4 du 1ᵉʳ mémoire); *setteri* «vier», *se* «und» (p. 8 et 17); *zzimazu* «Tochter» (p. 16); *tideri*, *tideimi* «Sohn» (p. 18); *se esedennevi χmahi ehbiehi* «und [für] seiner Kinder Nachkommenschaft», traduction de Deecke (p. 19); *teru* «Heer» rapproché de l'arménien *jern* «main» et «armée» : suggestion de M. Sophus Bugge (p. 20); *uke*, *oke* «Haus»; *oke-pati* «Hausherr» (p. 23).

[5] Voir *Mém. Soc. Ling.*, IX, 218 et 221.

pourquoi pas *ⁿtipa* à *hrzzi?* Quelle nécessité que *ⁿtipa* soit un nom propre?

Les mots allégués, *hrzzi prⁿnavi*, sont encore à Myra (= Petersen, n° 44) dans un texte remarquable par l'omission de la mention du mari :

mene ⁿtepitoti hrzzi prⁿnavi se lado ehbi.

A Myra 4, on a pareillement sept mots entièrement semblables, sauf *ⁿtipa tezi* qui remplacent *hrzzi prⁿnavi.*

Nous devons suppléer dans les deux passages le mot *ebⁿnë* « celui-ci », c'est-à-dire Hurtfuveti et Ddakasa, fondateurs de ces tombes.

Cette solution très simple a l'avantage, à Myra 4, de nous débarrasser d'un tiers comme Antipas, pour lequel on ne comprendrait pas, maintenant que nous sommes fixés sur le sens de *ëce* = *μνείας χάριν* [1], que Ddakasa eût employé une formule aussi solennelle que *ëce lati* (= de mention expresse il veut) [2].

Ce qui achève de me décider à me rallier au sentiment de Torp, c'est l'existence du mot *ⁿtipa* ailleurs qu'à Myra 4, dans un texte peut-être encore malaisé à bien interpréter, mais où *ⁿtipa* ne doit pas être un nom propre; on me permettra de reproduire cette inscription appelée Limyra 27 dans le recueil de Schoenborn; j'ai sous les yeux une excellente copie d'Arkwright; le texte édité, présentant de nombreuses erreurs, n'a été l'objet d'aucune tentative de déchiffrement.

ebenë q|upu sei|hriti ⁿt|ipa me|ti adë u|hetëi e|behi ⁿt|ato
sebei|es cᵐmis| itei[3] *la|di tide|ime ehb|iye* O

« Ce tombeau — il porte (?) une « *ⁿtipa* »; — il a transmis(?), Uhetëi, ce monument à ceux dénommés Itei, la femme (de ce dernier, et) ses enfants 20. »

Peut-être faut-il sous-entendre *prⁿnavo* après *ⁿtipa*, dont rien malheureusement ne vient nous aider à déterminer la signification? Certaines tombes renfermaient divers édicules. Heberdey et Kalinka en ont rencontré une qui dans son épitaphe décrit à part l'*Ασιανόν ἀνγεῖον*, le *τοπικόν ἀνγεῖον* et les hyposorions à droite et à gauche de ces deux pièces : la première de ces divisions serait surmontée d'un fronton, le maître entend y être enseveli; la seconde construction était de style lycien, c'est-à-dire qu'un couvercle terminé par une arcade ogivale était posé sur

[1] Sur cette interprétation de *ëce*, voir *Mém. Soc. Ling.*, X, p. 37.

[2] Voir si Myra de Petersen, n° 43, ne pourrait pas être complétée, l. 2 *stlatiti m[eit]i [ⁿt]i[pa t]ezi se ladu ehbi?*

[3] Ainsi, et non *atli [ehbi]*, comme on pourrait le supposer.

elle[1]; le maître, un certain Zosime intendant de Tiberius Claudius Agrippinus, avait protégé cette chambre par des corbeaux de fer et il l'avait revêtue de plomb; quant aux hyposorions attenants, il les destine à la sépulture de ses Θρεπλοί et de ses Θρεπλαί[2].

IX

Un parallèle instructif est celui de Limyra 14, 2 avec Myra 4, 2 :

— *me ⁿce lati Mⁿnuhe.....*,
— *se ëce lati Ddakasa...*

Savelsberg ne voulait pas du tout de la leçon *ⁿce* (II, 83); il eût été moins intraitable s'il avait connu le *ⁿte tuvetë* de Cyancae, (cf. *Mém. Soc. Ling.*, X, p. 28, n° 9). Ce qui encourageait le savant allemand à rétablir partout *ëce* qu'il lisait *okä*, c'était la présence de ce même mot à la ligne 3 de Limyra 14 (*kbi : oköpi Minuhä = wer den Hausherrn Minuhä*). Il identifiait donc *oköpi* avec *ëce lati* de Myra 4, qu'il lisait en un seul mot ainsi arrangé *oköpati*. Aussi comprend-on dans une certaine mesure le discrédit dans lequel son livre est tombé; mais pourtant il n'y a pas que des erreurs dans les *Beiträge*. Pour nous en tenir aux seuls textes, nous avons deux formes d'un même mot, *ⁿce* et *ëce;* la plus ancienne me semble être *ⁿce* qui procède en droite ligne de *ⁿte = μνῆμα*, par la substitution de *c* à *t*, substitution dont je me bornerai à citer un exemple dans *Crzzubi* qui à Arneae, ligne 5, représente le *Trzzubi* de Limyra 13, soit probablement le dieu dont Erzesinube était le prêtre, si je comprends bien la première ligne :

Erzesinube cumaza Trzzuba[h][3],

[1] P. 27, n° 26 πάνγεῖον τοπικόν bezeichnet wohl die einheimische Sarkophagform mit Spitzbogendeckel, ἀγγεῖον Ἀσιανόν die in Lykien seltenere mit Giebeldeckel».

[2] ...καὶ ἰς μὲν τὸ το|πικὸν κατέθετο ἤδη τινὰς καὶ ἠσφα|λίσατο κόραξιν σιδηρέοις καὶ ἐμολυ|βοχόησεν, ἐν ὧ ἀγγείῳ μηδενὶ ἐξέσ|ῃω μήτε ἀνοῖξαι μήτε κατα|θέσθαι|τινά· εἰς δὲ τὸ Ἀσιανὸν κηδευθῆναι | ἑαυτὸν καὶ ὧ ἂν ἑτέρῳ ζῶν συνχω|ρήση ἢ γραμμάτιν δοίη· ἰς δὲ τὰ ὑποσ[ό]|ρια κατατεθῆναι τοὺς Θρεπλοὺς καὶ Θρε|πλὰς αὐτοῦ· ἐὰν δὲ τις παρὰ τοῦτό τι |ποιήσῃ, ὀφειλέσει τῷ δημῷ τῷ Πατα|ρέων δηνάρια χείλια πεντακόσια, | ὧν τὸ τ[ρίτον ὁ μηνύσας] λήμψεται.

[3] D'après la copie prise par les savants autrichiens. Le mot *cumaza* semble désigner aussi la profession du Xanthien Padrⁿma (voir *Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 204). Rapprochez de la mention Trzzubi correspondant à Trkkas (Myra 4, 6; Arneae, 14 : *mene tubidi trkkas*) ce passage de *Defect. oracul.* de Plutarque : ἐπεὶ καὶ Σολύμους πυνθάνομαι τοὺς Λυκίων προσοίκους ἐν τοῖς μάλισϑα τιμᾶν τὸν Κρόνον· ἐπεὶ δὲ ἀποκτείνας τοὺς ἄρχοντας αὐτῶν, Ἄρσαλον καὶ Δρύον καὶ Τρωσοβιὸν, ἔφυγε καὶ μετεχώρησεν ὁποδήποτε (τοῦτο γὰρ οὐκ ἔχουσιν εἰπεῖν) ἐκεῖνον μὲν ἀμεληθῆναι. Τοὺς δὲ περὶ τὸν Ἄρσαλον σκληροὺς θεοὺς πρασ-

IMPRIMERIE NATIONALE.

et auquel la ligne 4 condamne à payer l'amende,

se ttlidi : *Trzzubi* : *o*^{m}*momu* : *cbis*^{n}*tota* : *uva* : *ci* : O

Reste la question de la dégénérescence de la nasale ^{n} en un son vocalique *ë*, dans la forme *ëce*.

Pareil fait s'observe dans le languedocien parlé à Nîmes, où les mots latins *infans*, *infirmus*, *invidium* sont devenus *ëfans* (pluriel), *ëferms*, *ëbejho;* et notez bien que cette voyelle *ë*, employée cent dix ans avant moi pour la transcription de ces mots et d'une foule d'autres[1], n'a ici aucune nasalisation : la syllabe *in* a été dénasalisée purement et simplement, mais non partout ni toujours. Une voyelle qui préexistait, la voyelle *ë*, a succédé à *in*. Cette voyelle est présente dans les mots italiens *fatezze*, *tormento*, et espagnols : *hombre*, *hazer*. « C'est, dit le savant abbé Boissier des Sauvages, un *e* très fermé que les Italiens appellent *stretto*. Pour le former il faut rétrécir beaucoup plus la capacité du palais et rapprocher davantage les dents et les lèvres que pour l'*e* fermé ordinaire[2] »

L'*ë* lycien est-il un *e stretto*? La rencontre que nous faisons de *ë* remplaçant précisément une nasale dans le languedocien et le lycien est intéressante : n'est-elle que curieuse ou pouvons-nous en tirer parti? En d'autres termes, cette voyelle ainsi que celle que je transcris *o* à la suite de Savelsberg[3] sont-elles bien transcrites ainsi, ou faut-il y voir les nasales *en* et *an?* Je m'étais posé la question déjà[4]; mais M. Thurneysen, dans un récent article d'ailleurs bienveillant pour moi, l'a réveillée, et il convient d'examiner ses arguments en faveur de la nasalisation de ces mêmes voyelles[5]. Je suis d'accord avec lui sur ce fait que les lettres en cause recherchent le voisinage de *t* et de *p*, dans le même instant où le grec inscrit *β* et *δ*; or les nasales ^{m} et ^{n} se comportent de la même façon : nous ne lisons pas plus *Hēbruma* que *H*^{m}*broma*, que Ἔμπρομος; pas plus *Qadarodi* que Καδυαντα,

ἀγορεύεσθαι, καὶ τὰς κατάρας ἐπὶ τούτων ποιεῖσθαι δημοσίᾳ καὶ ἰδίᾳ Λυκίους (chap. xxi). Théodoret (*Therapeut.* lib. III) donne Ἄρυον καὶ Τόσαβιν, Eusèbe (*Prépar. évang.*, livre III) Ἄρυτον καὶ Τόσιβιν.

[1] Par l'auteur (abbé Boissier des Sauvages) du *Dictionnaire languedocien-françois* (Nismes, Gaude père et fils libraires, 1785).

[2] *Dictionnaire languedocien-françois :* discours préliminaire, p. xxiv.

[3] Peut-être vaudrait-il mieux l'écrire *â*, comme fait Kretschmer? Du moins ce sera dans ce paragraphe la transcription que j'adopterai.

[4] *Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 206.

[5] Voir son article *Zur Umschreibung des Lykischen* dans la *Zeitschrift* de Kuhn (vol. XXXV), p. 221-226. Mais mon dessein n'est pas de répéter ce que je constatais en 1896 : je laisse de côté par conséquent la relation de *â* et de *u*, ainsi que l'argument tiré des diphtongues *ëi*, *oi*. M. Thurneysen a envisagé la relation des voyelles *â* et *u* sans parvenir à l'expliquer d'une façon satisfaisante par sa thèse (p. 224).

que *Q*^{n}*denubeh* ou *Q*^{n}*dabura* et Κινταξυρις, mais *Hëpruma*, *H*^{m}*proma*, Εμβρομος, *Qadavoti*. *Q*^{n}*tenubeh*, *Q*^{n}*tabura*, Κινδαξυρις, etc. De ceci faut-il conclure que c'est parce que les voyelles discutées sont nasales qu'elles agissent sur la dentale et la labiale comme le font les nasales ^{n} et ^{m}? La conclusion serait prématurée.

Nasales, les lettres 𐊫 et 𐊬 ne le sont qu'accidentellement et un peu plus souvent que les autres voyelles; toujours est-il à remarquer que, tandis que ce son nasal est précaire, le son vocalique *â* de l'une de ces lettres, *ë* de l'autre est constant; elles lui demeurent fidèles et ignorent les fluctuations de 𐊮 et de 𐊯. M. Thurneysen ne trouvera pas mauvais que je continue à écrire *Idâqre* et non *Idãχre*, le nom d'Ἴδαγρος, où il n'y a pas place pour la nasalisation, comme le prouve l'étude de ce composé[1].

Il ne saurait non plus me blâmer de transcrire *Mëseveh* un certain nom propre que je lis sur la stèle Xanthienne, face nord ligne 6; car les inscriptions cariennes nous le livrent, non pas *Mëseve*, mais *Meseve* avec la voyelle *e* partout[2]. Cette voyelle est figurée dans cette écriture par le signe *D*, inscrit heureusement dans un *graffito* grec d'Abydos, en Égypte; l'inscription porte: Ναυκράτης μ' ἔγραψε, M****ης ἦλθε ἐνθάδε Καικος; au lieu de l'*epsilon*, la dernière voyelle de *ἦλθε*, ainsi que la première de *ἐνθάδε*, est écrite par la lettre carienne en forme de *d* barré[3], ce qui confirme la lecture *Meseve* = lycien *Mëseveh*.

Entendons-nous bien! je ne conteste pas qu'il n'y ait certains cas où les voyelles en discussion aient tenu la place d'un *ã* ou d'un *ẽ*, ainsi qu'on le voit par les transcriptions grecques de *Ticeucëprë* (Τισευσέμβραν), *Triyëtezi* (Τριένδασις), *Hëpruma* (Ἔμβρο-

[1] «Von derselben Natur scheint nun auch das zwar weniger häufige, aber weiter verbreitete Element Ἰδα— zu sein : pisid. Ἰδαλώγβασις Lanckoronski *Pisid.* n. 10 zu vergleichen mit Λόγβασις von Selge, *Polyb.*, V, 74 — lyk. *Idazzala* = Εἰδασσάλα (auf dem Grabrelief von Kadyanda), dessen Analyse sich aus dem einfachen *Zzala* = Σάλας (auf demselben Relief) sowie aus Ἑρμασαλας mit Sicherheit ergiebt; *Ida-mαχzza* Antiphellos 4, 1; zum zweiten Teil ist vielleicht Ἀρυ-μαξα (*J. H. St.*, X, 63 n. 16) zu vergleichen — Kar. Ἰδά-γυγος, das ohne Zweifel den Namen Γύγης enthält. Dieselbe Wurzel steckt vermutlich in lyk. *Idâχrã* Kyaneai 1, 5 = Ἴδαγρος *Reisen*, II, p. 116: *C. I. G.*, 4300 *u. J. H. St*, VI, 356 (Arkwright, *Bab. Or. Rec.*, V, 110), Ἰδαρόν *Reisen*, II, 167, Kar. Ἴδακος (in Iasos, Dittenberger. *Syll.* 77), möglicherweise auch in einigen Ortsnamen, lyk. Εἰδεβησσός, pamphyl. Ἴδυρος, kar. Ἴδυμος, Ἰδαρνη u. a. Der Frauenname Ἴδα (Εἴδη Kyzikos, Le Bas III 1755) ist wohl der auf Personen übertragene Gebirgsname.» (Kretschmer, *Einleitung in die Gesch. der griech. Sprache*, Göttingen. 1896, p. 361-362.)

[2] Sayce, *The Karian language and inscriptions*, dans les *Transactions of Biblical Archæolog. Society*, vol. IX (London, 1887) : «Abydos 1», au temple de Seti, côté droit du couloir des rois.

[3] Voir Kretschmer, *Einleitung*, p. 381.

μος), *Qadavoti* (Καδύανδα)[1]. Ce que je dénie, c'est que les scribes lyciens aient créé 𐊫 et 𐊬 tout exprès pour leur faire exprimer les lectures de Thurneysen. La nasalisation peut exister, et elle a existé certainement, mais de la même façon qu'en perse, en phénicien, dans les inscriptions cypriotes et pamphyliennes, par un fait d'euphonie; 𐊫 et 𐊬 n'étaient initialement pas plus *ẽ* et *ã* que l'*α* de *ἀτρόποισι*, ou le premier *ε* de *πεδεκαιδεκαϝετεια* (= *πεντε καὶ δέκα ἔτεῖα*) et le second du nom de ville *Ἐσϝεδιιυς* (= Aspendus)[2].

Aussi voyons-nous les scribes lyciens écrire *ãⁿmâma*, *esedẽⁿnevi*, ce qu'ils n'auraient jamais songé à faire avec des voyelles nasales, on ne se représente guère une prononciation : *ãm̃mãma*, *esedẽñnevi!*...[3].

M. Deecke, dans les dernières années de sa vie, en ses lettres où il me disait son ennui de ne pouvoir reprendre encore ses chères études lyciennes à cause de ses devoirs professionnels, défendait précisément la même opinion que Thurneysen, au moins pour 𐊬 dans lequel il me dénonçait l'*a* nasal. Le souvenir de sa lutte pour l'indo-germanisme du lycien lui était encore très vivace; alors il rapprochait avec entêtement les désinences de l'accusatif singulier en grec *-αν* et en lycien *-𐊬* = *ą* des mots en *a*. «Das lykisch wird immer mehr indogermanisch; vgl. *ladą* aus *ladam**.» Mais prenons un autre exemple, le nom du Lycien qui construisit la tombe d'Antiphellus 4. Selon Deecke, notre Lycien portait deux noms *Ida* et *Maqzza*. A la ligne 1 de son épitaphe, les noms sont au nominatif, tels que je viens de les tracer; à la ligne 5 ils sont à l'accusatif dont la désinence 𐊬 s'attache non seulement à *maqzza* devenu *maqzzą*, mais encore à *ida* devenu *idą*. «Un unique *Idamaqzza* fût devenu *Idamaqzzą*, sans modification de la seconde syllabe.»[4].

Ne vous y fiez pas! car à Limyra 4 il y a au nominatif *Zahama*, à l'accusatif *Zahâmą*. Or il s'agit ici d'un nom unique, et si la deuxième syllabe change sa voyelle *a* contre *â*, ce fait a lieu parce que les deux voyelles ont un son très voisin, nullement par suite de l'accusatif dont la désinence ne s'attacherait qu'à la dernière syllabe du nom. De fait *Zahama* ou *Zahâma*, c'est le même mot; nous le lisons au génitif *Zahâmah* sur le monument

[1] Prière de se reporter pour ces exemples à *Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 203, 206, 208.

[2] Schmidt, *Essay*, p. VI *a*.

[3] La chose est moins apparente dans les citations de Thurneysen qui indique la nasalisation de 𐊯 et de X d'une façon et la nasalisation des deux voyelles d'une autre : *ãm̃mãma*, *kãñti*, *tlãñna* (*Τλωεύς*), *lusãñtra'ñ*, etc.

[4] Dans ses *Lyk. Stud.*, IV, 209, il remarquait déjà cette forme *idâmaqzzâ* : «Der acc. *edü maχzzü* zeigt dass *eda maχzza* eigentlich aus 2 Worten besteht: vgl. gr. *ἕδας* und lyd. gr. *Μόξος* (= *Μόψος*? oder Titel?)...»

de Tilmezi[1]. C'est le nominatif *Zahama* qui a tort : aucun texte ne l'emploie, et nous avons les génitifs *Priyabu-hâmah*, *H^nti-hâmah*, *Ddava-hâmah*[2].

Si nous sommes loin de l'*ą* de Deecke, en revanche nous voilà en face d'une correspondance phonétique de ᑭ : aux exemples que je viens de citer, joignez *Murâzah* et *Murazahe*, *qâhb* et *qahba*, *pddâti* et *pddata*, *pablâti* et *pabrati*[3].

X

L'inscription de Cadyanda dans Savelsberg (II, 14) fut d'abord publiée par les voyageurs anglais Spratt et Forbes, d'après la copie du révérend Daniell, leur compatriote, qui avait fait partie de leur exploration[4]; Sharpe tenta de la déchiffrer[5]; il y réussit mieux que les savants allemands Schmidt, Savelsberg et Deecke, simplement parce qu'il était affranchi de toute idée préconçue. Ses successeurs ont au contraire *arrangé* ce pauvre petit texte selon leurs propres systèmes. Le lecteur en va juger sur la transcription de leurs textes :

I. Schmidt[6] :	II. Savelsberg[7] :	III. Deecke[8] :
opazijune prínafate	*upazijonä : pr̬inavatä*	*opazeįonä : prụnavatä*
hrppai : prínezi : ehbi	*hrppai : pr̬inäzi : ähbi*	*hrppae : prụnäze : ähbe*
seije : ítatutu [hrzzi : í-]	*säijä : ̬itatoto [atlahi]*	*säeįä : ṇtatutö t[äse]*
ta[t]a : miíta : meleime	*taja : mi̬ita : mäläimä̦*	*taįa : meṇta : mäläemä*
sejadadahali	*säjaladahali*	*säįaladahale*
ada : |||	*ada : |||*	*ada : |||*

[1] *Mém. Soc. Ling.*, X, 45.

[2] *Mém. Soc. Ling.*, VIII, 456, 458; Assar, *apud* Petersen, n° 100.

[3] *Murâzah* : Sura, Chukur-Bagh *apud* Benndorf. n° 103, et Cyaneae, *Mém. Soc. Ling.*, X, 28; *Murazahe* : Telmessus 2; *qâhb* : texte édité de la stèle Xanthienne, sud 26; *qahba* : même monument, sud l. 2 inédite; *pddâti* : même monument, nord 5; *pddata* : Tlos-Ieuveti, l. 7; *pablâti* : Myra 5, 4; *pabrati* : stèle Xanthienne, sud 46. L'*a* lycien était souvent *au*, ce qui explique son échange contre *å*; ainsi il correspond à l'omicron dans *ecatamla* = Ἑκατόμνας et à l'oméga dans *ziškke* = Σεσκῶς et *tlava* = Τλῶς.

[4] *Travels in Lycia, Milyas and the Cibyratis, in company with Daniell, by Spratt and Forbes* (London, 1847), vol. II, n° 20 de la pl. I.

[5] Voici cet essai (*Travels* de Spratt, II, p. 254) :

Opazeyŭnē : prinafatē | *ŭrppe prĭrēze ēŭwe* | *sē ey ē ītatutŭ* |
= Op...... made for servant his and if anyone buries
tasa meĭta mēlēeme | *sē adadaŭale* | *ada* |||
herein............and let him pay a fine adas 3.

[6] *Neue lykische Studien* (1869), p. 126, n° 3. Je transcris son texte avec les lettres latines de sa *Commentatio de nonnullis inscriptionibus Lyciis* (Lipsiæ, 1876).

[7] *Beiträge*, II. 14 et 15. Sa restitution est reproduite dans la transcription qu'il a proposée lui-même : voir son alphabet (*Beiträge*, I, 22).

[8] *Lykische Studien*, IV, p. 195, n° 9. Deecke était persuadé que la première ligne de l'inscription avait disparu.

Schmidt n'a pas proposé de traduction : nous voyons seulement, dans son commentaire, qu'il fait deux mots de *opazi*= Ἄβασις, nom d'homme, et de *une* (= *ëne*) interprété ζῶν : entre eux est la lettre de liaison *j*. Pour Savelsberg et Deecke, même division du nom propre en deux éléments, ainsi qu'on va le voir par les traductions suivantes :

(II.) « Upazi baute diess
für seinen Sclaven.
Und wenn (Jemand) beisetzt [Leichen],
so gebe er als Geldbusse den Alten
und dem Volke
3 Ada's. »

(III.) « . . . . . .
grab dieses baut sich
für häusler seinen.
Wer immer hineinthut [jemand] für sich [zahlt]
doppelte bussen, den ältesten
und der gesammtgemeinde
Ada 3. »

Je reviens au nom propre *Upaziyëne* qui a très bien pu exister à côté d'une forme simplifiée, *Upazi;* ainsi avons-nous *Qudali* et *Qudaliyë*, *Sbicaza* et *Sbiceziyëi*, *Q*ⁿ*tlapa* et *Q*ⁿ*tlapone*[1]; cf. *Quriyona* à Candyba 1. Puis se présente le verbe *pr*ⁿ*navate* qui suit toujours un nom propre au nominatif[2].

Cet *Upaziyëne* ne s'est pas construit à lui-même, comme le veut Deecke, mais pour sa maison, *hrppi* (non pas *hrppai*) *pr*ⁿ*nezi ehbi.* L'*a* est un trou de la pierre.

A la fin de la troisième ligne se trouve une barre verticale qui, si elle est bien une gravure cette fois, est pourtant à négliger : on doit supposer que le scribe allait inscrire le mot *tasa*, mais jugeant plus convenable de le renvoyer à la ligne 4, il laissa ce *t* inachevé. A droite de ce signe rien n'a été gravé : telle est l'observation de M. Arkwright. Ne l'eût-il pas faite, qu'encore reconnaîtrions-nous la vérité, à savoir que ce sont justement ici les mots qui composent une formule assez fréquente sur les monuments :

seiye ⁿ*tatotë* (ou ⁿ*tadë*, ou ⁿ*tatadë*) *tesi mi*ⁿ*ti*. . .

[1] Sur *Upaziyëne* et *Upazi*, voir *Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 208, note 1; *Qudali* et *Qudaliyë*, *Mém. Soc. Ling.*, X, 40; *Sbicaza*, *Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 211, note 3; *Sbiceziyëi*, *Mém. Soc. Ling.*, X, p. 31, n° 14; *Q*ⁿ*tlapah*, *Mém. Soc. Ling.*, X, p. 29, n° 13; *Q*ⁿ*tlapone*, *Mém. Soc. Ling.*, IX, 230.

[2] *Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 217.

Or il y a réellement *tasa*, nullement *taya;* et *tasa mi^{n}ta* font une succession de mots qui se laissent comparer aisément à *tesi mi^{n}ti;* entre cette expression et le verbe *^{n}tatotë*, rien n'est inscrit dans les monuments où nous relevons ladite formule [1].

A Xanthus 6, nous avons comme à Cadyanda [*seiye*] | *^{n}taiyatadë : tas*[*a mi^{n}ta*]... Sous les doigts de Schmidt *tas*[*a*] devint *tesi*, avec *e* non enfermé entre crochets[2]. Savelsberg[3] et Deecke[4] qui se montrent cette fois plus respectueux du texte, interprètent *tas*[*i*] «wird er geben», «zahlt».

Assar [Petersen n° 100] livre *tasa*, mais remplace *mi^{n}ta* par *mi^{n}taha* : l. 4-5 *mëne*|*tubidi kla ebe se maliya se tasa mi^{n}taha.*

Quant à *mi^{n}taha*, Limyra (de Petersen, n° 155) le livre sans *tasa* auquel est substitué le mot *maraziya:*

mëne | *tubidi hpp^{n}ter*[*us*] *mohoi se maraziya mi^{n}taha*

Suivent trois noms propres démontrant que *maraziya mi^{n}taha* doivent s'entendre au datif pluriel[5].

Comme il y a *mi^{n}ta* et *mi^{n}taha*, il y a eu *mi^{n}ti* et *mi^{n}tehi.* Le dernier exemple est au singulier, car il est appliqué au seul Sbicaza fondateur de Limyra 8 :

ebehi qupa meiti siyëni : Sbicaza : thurtta : mi^{n}tehi : Pddëneh ^{m}mi...

Les mots *tesi mi^{n}ti* probablement au singulier, sont au nominatif à Limyra 17 :

esedeplëmeye me-y adë tesi mi^{n}ti |
= A Sedeplemis il a transmis (?), le...(de la) *μινδις*

avahai qupa ebehi...
= ? la tombe celle-ci.

Savelsberg[6] ni Deecke[7] ne reconnaissaient pas un verbe dans

[1] Voir cette formule citée dans les *Mém. Soc. Ling.*, X, p. 54 et 55.

[2] *Neue lykische Studien*, p. 127. Cependant il avoue (p. 67) que le mot est *tasr.*

[3] *Beiträge*, II, p. 202.

[4] *Lyk. Stud.*, IV, p. 194.

[5] Voir *Mém. Soc. Ling.*, X, p. 45. M. Six croit découvrir sous ces mentions Latone et ses enfants désignés par des épithètes lyciennes qui auront fini par passer dans le grec. Cependant Latone est nommée par son nom à Antiphellus 3 (ἡ Λητὼ αὐτὸν ἐπιτρίψει!) comme à Pinara, *C. I. G.*, 4259 (ἁμαρτωλὸς ἔσ]ω θεῶν πάντων καὶ Λητοῦς καὶ τῶν τεκνῶν [αὐτῆς]), et à Myra, *C. I. G.*, 4303, *Add. b* (ἁμαρτωλὸς ἔσ]ω εἰς τὴν Λητώ).

[6] *Beiträge*, II, 91; *mey-adë* «diesem hier».

[7] *Lyk. Stud.*, IV, p. 204 «dies hier».

adë, et cependant il n'est pas possible d'y voir autre chose, tant à Myra 5

qupo : ebẽⁿnë : mën-adë Hriqᵐma,. . . . .

qu'à Sedek (= Benndorf, n° 100; cf. *Mém. Soc. Ling.*, X, p. 43) :

ebⁿnë : qupo : mën-adë : Qrehënube. . .

Maintenant qu'est-ce que *tesi miⁿti* mots au datif à Xanthus 4, 7 et Telmessus-Caria? le chef, l'orateur de la *mindis*? et qu'est-ce que la *mindis* elle-même? Trois inscriptions grecques répètent le mot ou les mots lyciens, sans les traduire : à Cyaneae, Perpénênis mentionne l'autorité de la *mindis* : *μὴ ἐξέσ[ω δὲ ἀνοίγειν μηθενὶ ἄνευ τῆς μίνδιος*[1]. Une autre épitaphe s'empare de la dénomination *tesi miⁿti* : *ἐὰν δέ τις θάψῃ ἁμαρτωλὸς ἔσ[ω θεοῖς χθονίοις καὶ ὀφειλέτω Ἰσ[λαδέων τῷ δήμῳ εἰς τὸν τουξομενδυος λόγον* = . . . sur l'assignation du *touxomendus*[2].

Le troisième document encore inédit et dont je dois la communication à M. Kalinka est l'épitaphe d'un certain Moschion qui s'est fait construire une tombe à Telmessus; voici son témoignage :

Μοσχίωνος τοῦ Πεδετέριος Λιμυρέως· τάγην δὲ ἔταξαν οἱ μενδῖται τοῖς ἀνοιγουσιν τὸ μνῆμα Ἀλεξανδρείου δραχμῶν ἑξ[άκις χειλίων].

Quelle est intéressante cette phrase *τάγην δὲ ἔταξαν οἱ μενδῖται!* Elle semble donner le mot à mot d'Antiphellus 4 *sei piyëtë piyatu miⁿti*.

Les formes *miⁿti* et *miⁿta* sont après *tesi* et *tasa*, pour *miⁿtehi* et *miⁿtaha*, sans pourtant que l'on puisse dire qu'elles sont ces derniers mots abrégés. Le contraire doit être vrai : aux mots simples *miⁿti*, *miⁿta*, ont été ajoutés les suffixes *hi*, *ha* parfaitement appropriés à un attribut, car ils ont un sens possessif des plus énergiques : mais, par sa seule position après le mot dont il est l'attribut, ce rôle d'adjectif était clair pour le lecteur; aussi n'était-il pas rare qu'on s'abstînt d'ajouter le suffixe *hi*.

Ce suffixe était déclinable; il devient *ha* ou *he* au datif pluriel dans les mots *lada epttehe* = *ταῖς γυναιξὶν ταῖς ἑαοτῶν* (Levissi), *maraziya miⁿtaha; his* à l'accusatif pluriel? dans *cbiyehis* Xanthus 4, 5; *-hedi* à un autre cas (*cbiyehedi*, décret de Pixodare), etc.

Quand on tenta d'exprimer le génitif des noms propres, ce fut ce même suffixe qu'on appela, mais qui dans son nouvel emploi ne cessa pas de se décliner : au nominatif il échangea sa

[1] Voir *Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 221, n. 1.
[2] Petersen, n° 85.

voyelle contre *e* (*-he*) ou plus souvent encore, la perdit sans compensation (*h*); à l'accusatif il s'adjoignit ⁿ : on eut ainsi *pulenyda mulliyeseh* pour Ἀπολλωνίδης Μολλίσιος, et *urtakiyahⁿ cbatru priyenubehⁿ tuhesⁿ* pour Ὀρτακία Θυγατέρα Πριάνοβα ἀδελφίδῆν [1].

Loin de moi la pensée de conclure de l'exemple de *miⁿta*, qui n'est nullement la forme réduite de *miⁿtaha*, à la non-existence de pareilles formes écourtées! je ne protesterai certes pas si on voyait dans le nom *Arⁿnaha* d'une légende monétaire, moins un génitif d'*Arⁿna*, lequel était *Arⁿnahe*, que la forme primitive d'où est venu le nominatif altéré, *Arⁿna*[2]; de même *Zëmuhu* qui me semble se rapporter à une cité, doit être au nominatif [3].

XI

Schmidt, en découvrant que la lettre en forme de croix de ce suffixe était *h*, crut mal à propos qu'elle répondait à l'esprit rude des Grecs. Mettons à part le mot *hericle* où il soupçonna le nom Ἡρακλῆς [4], et constatons : 1° que dans l'écriture lycienne l'esprit rude n'est pas représenté, et 2° que dans le grec aucune interprétation n'est accordée non plus au caractère lycien +. Voici en effet quelques exemples : 1° du côté grec Ἑκαταῖος, Ἅρπαγος, Ὕρτιος, Ἑκατόμνας; du côté lycien *eqeteiya*, *arppaquh* et *arppaquhe*, *urttiya*, *ecatamla;* 2° du côté lycien *humrqqo* (accusatif); *hᵐproma* (datif), *hᵐpromeh* (génitif), *hëpruma*, *hura*, *purihimetehe*, *hlᵐmideve*, **hrppidaza;* du côté grec, Ἀμοργῆς, Ἔμβρομος, Ὅρας, Πυριμάτιος, Ἐλμιδανα, Ἑρπιδάση [5].

Dans l'inscription de Sura, l. 6, peut-être *uraziyë* est-il, comme χρυσός, à comparer au babylonien *ḫurazu*? M. Six, qui soupçonne le fait, se voit arrêté par l'absence de *h* au début du mot lycien;

[1] Levissi et ex-voto de Porpax à Tlos.

[2] La légende *Arⁿnaha* est citée par Hill dans son catalogue des monnaies du British Museum paru en 1897 : *Lycia, Pamphylia and Pisidia*. Voici ce qu'il dit : «The legend is *Arnnaha* on a stater in the possession of Dr Imhoof-Blumer, the types of which are : *Obv.* head of Athena; *Rev.* head of Leto(?), with diskeles behind and the legend in front» (Introduction, p. xxxvi).

[3] «*Zumoho*, abgekürzt *zöm*, auf münzen : Six, 30-31, n. 247-259; er hält *zumoho* für einen genitiv, der aber ganz isolierte stände» (Deecke, *Lyk. Stud.*, I, p. 151). La même idée est venue à Hill, p. xlii. Elle ne me semble pas très heureuse.

[4] *Beiträge* de Kuhn et Schleicher (1867), vol. V, p. 281. *Hericle* se lit sur la stèle de Xanthus, sud 45. Deecke a suivi cette traduction (*Lyk. Stud.*, I, p. 138), non Savelsberg (II, p. 228), mais le diable n'y perd rien, car *hericle* est, cette fois, identifié à Périclès, le roi de Lycie.

[5] On trouvera ces divers noms dans l'étude *Une épitaphe lycienne* (*Mém. Soc. Ling.*, IX).

mais précisément l'horreur qu'éprouvent les Lyciens pour les aspirées n'a pu faire pénétrer *hurazu* dans leur langue qu'en exigeant le sacrifice de son initiale *h* : *uraziyë* serait bien l'adaptation lycienne du vocable sémitique [1].

Dans ces conditions, ne conviendrait-il pas de sanctionner, par l'abandon de sa lecture *h*, le désaveu que les faits nous contraignent d'infliger à Schmidt? C'est l'avis de Thurneysen qui propose, sans plus de retard, d'échanger le *h* contre le signe ʾ employé dans la transcription de mots sémitiques[2]. Kretschmer a, de son côté, constaté que + n'est pas l'esprit rude des Hellènes; toutefois il a respecté la transcription schmidtienne[3]. Je ne crois pas non plus si nécessaire de l'abandonner : *h* est une lettre latine de mots non-grecs. Elle est presque uniquement orthographique, comme l'était + dont l'emploi est des plus fréquents. L'expression par ʾ serait d'une utilité pratique fort contestable : l'œil en serait choqué. Thurneysen voyant que *h* serait, à la suite de l'adoption de ʾ, une lettre disponible, l'offre pour *th* ou *kh* au lieu de θ ou χ, aux savants désireux de ne pas mêler de caractères grecs au latin : mais ʾ est un caractère grec lui aussi, et je ne comprends pas l'avantage qu'il y aurait à écrire *ʾlaʾ* au lieu de *hlah*. Est-ce que *h* donnerait l'idée d'une aspiration rude avant *l* et rendrait plus lointaine la relation de cette forme avec la grecque Λᾶ?

Disons quelques mots des caractères que Thurneysen conseille de transcrire *kh* et *th* pour remplacer χ et θ : de même que + n'est pas l'esprit rude, de même Ψ et Ϙ ne sont pas les grecques χ et θ. Le χ et le θ se transforment respectivement en K et en T[4]. Une fois cependant, ou peut-être deux, si nous admettons que le mot *haqlaza* est le nom d'Achille[5], le χ est représenté

[1] « Au reste, poursuit M. Six, il ne serait pas étonnant de trouver l'amende en pièces d'or et d'une mine d'argent, mais alors il ne s'agirait plus de mines babyloniennes, mais de μναῖσια séleucides ou ptolémaïques d'une mine attique ou égyptienne, car la Lycie a été de 276 à 204, au pouvoir des Lagides; cf. Diodore, XX, 27; Théocrite, *Idylles*, XVII, 89; Strabon, XIV, p. 666. »

[2] *Zur umschreibung des Lykischen*, p. 225.

[3] *Die secundären Zeichen des griech. Alphabets*, p. 423 (*Athen. Mittheil.*, 1896). De même, S. Bugge dans son beau travail, tout récent, sur le lycien.

[4] Χερσόνησος devient *Crzzonase* et Χῖος ou Χίακον *Ciyezë* (stèle xanth. sud 48; est 22. Ἀθηναῖος, Ἀθηναγόρας, Θόας deviennent *Atonazi* (stèle xanth. est 27), *Tënegure* (légende monétaire, cf. Hill, *Lycia*, p. xxxiii), *Tuhas* (cf. *Mém. Soc. Ling.*, X, p. 53, n. 3). Sur l'ex-voto bilingue de Porpax (cf. *Mém. Soc. Ling.*, VIII, p. 450), le nom d'homme au génitif Θρύψιος, s'il n'est pas écrit *Trupsseh* dans la partie lycienne, ne l'est pas davantage *Thrupsseh*, mais *Crup*-[*sseh*], par suite de l'échange de *t* contre *c* dont j'ai parlé au début du paragraphe 9.

[5] Conjecture non impossible du major Conder, qui transcrit, stèle xanth. sud 45-46, *tarañ hôtahâ ôkâ Harekla* | *sa Haglaza* : et traduit « holding moreover the strong Hercules and *Achilles*... » (*J. R. A. S.*, 1891, p. 664.)

par ⱴ : ceci a lieu pour le nom propre MOSⱴⱴP+ sur le tombeau d'Abasis à Myra (= Petersen, n° 43)[1]. Nous avons devant nous le nom de *Moschos* assez fréquemment mentionné dans les inscriptions grecques de Lycie[2].

La lettre ⱴ correspond un plus grand nombre de fois à *γ*, dans les noms *Arppaquh* (Ἀρπάγου), *Piqᵐmah* (Πιγόμου)[3], *Piqre* (Πίγρης)[4], *Idoqrẽ* (Ἰδαγρος), *Meqisttẽnẽ* (Μεγίσʃλενις)[5].

Elle correspond surtout au *kappa* grec : exemples *Qⁿtabura* (Κινδάξυρις)[6], *Qⁿtenubeh* (Κινδανύβου). *Eqeteiya* (Ἑκαταῖος), *Iyetruqle* (Ἰατροκλῆς), *Quvataye* (Κοάτα)[7], *Qadavoti* (Καδυάνδα), *Qavales* (Καῦνος)[8], *Qeriga* (Καρίκας)[9].

Qu'on ne m'objecte pas que ⱴ appartient à l'écriture archaïque des Grecs et y était la gutturale aspirée. En l'empruntant, les Lyciens l'ont mis à leur propre mode, voilà tout. Mais il y a au

[1] C'est un *erratum* que me signale M. Arkwright, de ma leçon *Muvoqah* dans les *Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 216, n. 3.

[2] Voir H. et K., p. 23, n°ˢ 13 et 14 : Μόσχωι Φιλείνου Βελλεροφοντείω ἰατρεύσαντι et les mêmes, p. 15, n° 47. Μόσχος Φιλεῖ Φιλίσʃαν | τὴν Δημητρίου Ξυγατέρα, déclaration ingénue tracée à la pointe sur un tombeau de Myra et dont le grave *C. I. G.* n'a pas daigné faire mention (elle était cependant connue depuis longtemps, comme le montre Texier, *Asie Mineure*, dans la collection de l'*Univers pittoresque*, p. 693).

[3] *Piqᵐmah* est à Limyra 18, Πίγομος dans Petersen, n° 170.

[4] *Piqre* est à Antiphellus 1, ligne 1. Le nom est carien, cf. Kretschmer, *Einleitung*, p. 319.

[5] *Meqisttẽnẽ* de Tlos (*Mém. Soc. Ling.*, X, p. 27, n° 8) ne me semble pas être le nom grec Μεγασθένης; je préfère la forme Μεγίσʃλενις, plus voisine et qui a le mérite de rappeler l'Apollon Μεγισʃλεύς de *C. I. G.*, III, p. 1135, n° 4301 *b* : ce serait alors un nom théophore.

[6] *Mém. Soc. Ling.*, X, p. 26, n° 5.

[7] Limyra 42 dans Petersen, n° 150 : Koata était la femme de Masa ou Masasi.

[8] *Qavales* : *Dderiyemeye*, sur la stèle xanth. est 17, est traduit par Savelsberg «dem Kavaler Darijämi» (II, p. 216) : ce savant explique en note sa traduction du premier de ces noms par Καβαλεύς «l'habitant de la Cabalie», région située entre la Carie, la Lycie, la Pisidie et la Phrygie. Mais rien n'est venu autoriser jusqu'à présent l'équation *β* = *v* lycien, rien autre du moins que la forme hellénisée Ὀβάνδιν (accusatif féminin), H. et K., p. 10, n° 32, de la lycienne *Uviᵐte* — de Limyra 22. C'est pourquoi je me suis demandé si nous n'aurions pas plutôt ici le nom de la cité si importante de *Caunus*, au nord-ouest de la Lycie. Il est curieux de rencontrer la mention de cette ville avec celles des lyciennes Xanthus, Tlos, Pinara et Cadyanda sur le décret de Pixodare, texte grec, Καῦνιοις (l. 5), Καῦνῳ (l. 8). Que n'avons-nous un autre exemplaire livrant le texte lycien complet? Peut-être y lirions-nous encore le mot *Qavales*? où le *l* remplace (ou est remplacé par) *n* (cf. Ἑκατόμνας = *ecatamla*; Κύβερνις *C. I. A.* 2, p. 323, l. 4-5 = *cuprlli*), et où le *v* est seulement interprété dans le grec par l'*upsilon*. La preuve que cet *upsilon* tient dans Καῦνος la place d'une consonne *v* est dans l'anecdote contée par Cicéron, *De divinatione*, II, § 40 («...quidam in portu caricas Cauno advectas vendens *Cauneas*! clamitabat. Dicamus, si placet, monitum ab eo Crassum *caveret*, *ne iret*...»).

[9] *Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 211, n. 2.

contraire une remarque à faire qui est décisive contre la thèse de Thurneysen. Les Rhodiens de l'époque archaïque connaissaient Ψ et X : ils n'employaient cependant pas ces deux lettres l'une pour l'autre. La première représentait la gutturale aspirée; la seconde n'était jamais écrite sans la compagnie du Σ qu'elle précédait (XΣ)[1]. Ceci posé, je conclus que, pour les Rhodiens, la gutturale de ξ n'était pas la *gutturale aspirée*, celle-ci étant (je le répète) Ψ. En raisonnant par analogie, et bien que Ψ *à l'origine* eût été comme le X rhodien une gutturale aspirée, j'affirmerai que la gutturale de *x* chez les Lyciens, soit Ψ précédant deux S ou deux I, n'est pas davantage la gutturale aspirée[2].

Il serait peu convenable de représenter Ψ par *kh* ou *ch*, car on reconnaîtrait d'une façon détournée que la lettre lycienne était χ. Conservons la transcription latine *q*, qui n'a pas d'autre valeur phonétique que *k*, et nous interpréterons fidèlement les faits. Que se passe-t-il en réalité? Ceci : l'écriture lycienne nous offre trois *k*, savoir Ψ, K et ✱; elle s'adresse seulement à notre vue; quant aux nuances de prononciation, rien ne nous renseigne à cet égard; nous savons *ce que ces lettres n'étaient pas*, nous ignorons en quoi elles se différenciaient pour l'oreille et même si elles se différenciaient, puisque la syllabe grecque *-κλῆς* de Περικλῆς est *-cle* (*Pericle*), tandis que celle d'Ἰατροκλῆς est *-qle* (*Iyetruqle*)[3]. Mais, par une circonstance des plus heureuses, l'écriture latine possède aussi trois *k*, savoir : *k*, *q* et *c*. Le dernier est susceptible de prendre la prononciation *ç* devant *e* et *i*, en français; même fortune pour K lycien dans *ticeucëprë* = Τισευσέμβραν. Restent *k* et *q;* or j'attribue la première à ✱ du nom *Urtakiyah*ⁿ

[1] « Zu einem ähnlichen Ergebniss führt die Betrachtung des rhodischen Alphabets. Auf der archaischen Inschrift des Euthydas *I. G. Ins.*, I, 709 ist χ durch Ψ und ξ durch XΣ wiedergegeben, ξ ebenso auf der Schale der Philto aus Kamiros, ebenda, I, 719. Der Guttural von ξ ist hier also mit einem anderen Buchstaben als χ und K bezeichnet. . . » (Kretschmer, *Die secundären Zeichen des griechischen Alphabets*, p. 422.)

[2] Le redoublement de *s* ou de *z* après cette lettre est pareil au redoublement de *b*, de *t*, de *th*, de *l*, etc., c'est-à-dire que ces sifflantes conservent néanmoins leur prononciation primitive : *qssadrapa*, de Xanthus 5 *c*, et *Veqssere* qui se lit sur les monnaies (Hill., *Lycia*, p. xxxviii), bien qu'empruntés au perse, ne doivent pas plus être lus *Kchadrapa* et *Vekchere* que *Qssēⁿziya* (Ξανθίας) *Kchenziya !* Le nom de Veqssere a été identifié par Deecke avec [K]ναξάρης; quant à *qssadrapa*, on s'est douté depuis longtemps que c'était le terme *satrape* (ξατράπης).

[3] *Xanthus* 3, 3. Voir aussi à Rhodiapolis *Terssiqleh* (l. 2) comparé à Θερσικλῆς, par Schmidt (*Commentatio de nonnullis*, p. 17) et à Τερψικλῆς, par Kretschmer (*Einleitung*, 299). Ces tentatives pour retrouver ici une forme grecque sont plus sensées que le misérable calembour sorti de la plume excentrique de Savelsberg, « Dreisiglos » (II, 160), et Deecke qui l'a pris sous son patronage (*Lyk. Stud.*, I, 133) aurait été bien avisé de citer son auteur.

= Ὀρταχία : on peut faire l'inverse de ce choix sans difficulté; me voici donc justifié sur ma transcription latine de 𐊧.

La dentale 𐊪 n'est pas plus aspirée que 𐊧. Si elle eût répondu à *θ*, on la rencontrerait dans le nom d'Athènes ou des Athéniens (*Atonas*, *Atonazi*), dans celui d'Athénagoras (*Tënegure*), dans celui de Xanthias (*Ossëⁿziya*), dans celui de Θρύψις (*Crupsseh*[1]); nous n'avons toujours que la mention *Mithrapata* pour nous renseigner sur 𐊪, et le personnage de ce nom est celui-là même cité par Xénophon avec l'orthographe Μιτροβατῆς[2]. Là encore le lycien présente trois *t* d'un dessin différent, mais il nous est interdit de leur attribuer une valeur phonétique distincte. Ne soyons pas trop ambitieux. Par malheur l'écriture latine est moins riche au sujet de *t* que pour la gutturale *k*. Il en faut passer par *th*, mais en ne lisant ce *th* que comme un simple *t*[3]. D'ailleurs une confusion avec 𐊮+ n'est pas à craindre, un tel groupe n'existant pas plus que *ch*, *kh* et *qh*.

Cela ne veut pas dire que je ne me félicite grandement de l'intervention d'un savant épigraphiste dans les questions de déchiffrement du lycien; les remarques de Thurneysen n'auraient-elles d'autre résultat que celui de nous forcer à reviser les vieilles solutions (pas toujours exactes, hélas!), que je les tiendrais pour bienfaisantes; du reste, je n'ai fait, en examinant avec égard les observations critiques de mon savant partenaire, qu'exposer la défense de quelques transcriptions que je crois inattaquables dans l'état présent de la science.

XII

« . . . dass man am besten thut, sie bei Seite liegen zu lassen. » Telle est l'apostrophe de Christian Lassen[4] au sujet d'un texte bilingue, il est vrai, mais très mutilé, donc très illisible, *Tlos* 2. La copie de Schoenborn ne valait pas mieux que celle de Daniell[5], et la sentence du célèbre indianiste était toujours de cir-

[1] Voir pour ces exemples la note de la page 218.

[2] *Mém. Soc. Ling.*, IX, 198, note 5.

[3] Ce sera facile aux Allemands qui écrivent *Theil* et *Teil*, *Alterthum* et *Altertum*, *vermuthlich* et *vermutlich*, suivant qu'ils sont fidèles ou non à l'orthographe ancienne. On voit clairement là que (l'anglais réservé) le *th* issu du latin et le *t* sont absolument la même lettre. Quant à la dentale que je transcris *t* (*M. S. L.*, X, 33), je dois avertir que sa barre verticale ne rejoint pas le *m* renversé qui la surmonte; ledit caractère est exactement dessiné dans mon *Alphabet lycien* (*M. S. L.*, VIII, 451) au-dessus de *f*.

[4] *Z. D. M. G.*, X, 1856, p. 340.

[5] Daniell, pl. I, n° 4; Schoenborn, pl. V (Savelsberg, I, 59). — Le *C. I. G.*, III. *Addenda*, a reproduit le texte grec à son n° 4252*f*, p. 1122.

constance. Néanmoins, Schmidt eut l'intrépidité de tenter un déchiffrement, la première fois en 1869, la seconde en 1876[1]. Aidé de l'estampage de Schoenborn, il reconnaît dans son second travail que l'on doit lire *ítad*[*u*] à la première ligne; le mot l'étonne un peu, mais c'est sans doute *ítatu* de Levissi, c'est-à-dire la tombe. La tombe de qui? Le grec le disait dans une partie disparue; le lycien livre un nom commençant par N, débris présumé de M. Deux lettres ont disparu; puis Schmidt distingue *ezz* et, passant à la troisième ligne, il croit démêler *ala*, soit donc *M****ezz*|*ala*.

La première partie de ce nom doit être rétablie *M*[*ed*]*e;* le mot est à lui seul un nom d'homme (Xanthus 2); combiné avec un autre mot, il est *Medemudi*, nom du constructeur de Limyra 12.

Le second élément *zz*|*ala* est aussi un nom d'homme à Cadyanda (*C. I. G.*, n° 4225) qui, de plus, inscrit la forme grecque à côté, Σάλας : puis il est combiné avec un autre mot, pour faire le nom propre *Idazzala* = Εἰδασσάλας sur le même tombeau.

Medezzala serait donc le nom du fondateur de Tlos 2[2].

On ne saurait mieux raisonner... en oubliant la rédaction grecque, car celle-ci se montre tout à fait intraitable : impossible aux plus ingénieux d'y démêler quoi que ce soit qui s'approche de Μεδεσσάλας. Schmidt ne parle pas de cette rédaction. Savelsberg, qui goûtait médiocrement la restitution de Schmidt[3], fut pourtant d'avis que la première ligne manquait; c'était, à l'en croire, celle qui renfermait le nom du constructeur, le texte actuel commençant par le verbe ἐργάσατο.

Voilà une assertion bien risquée! Les copies de Daniell et de Schoenborn ne portent pas ἐργάσατο, mais ΕΛ*ΑΤ. De quel droit transformer ce Λ très net en ρ? Et pourquoi le mot ne serait-il pas le nom propre? Mais alors Schmidt se serait trompé! Je ne savais me tirer de la difficulté, et je désirais vivement posséder une nouvelle copie de ce texte indéchiffrable.

Cette satisfaction vient de m'être accordée; les savants de la

[1] *Neue lykische Studien*, p. 128, note 4; *Commentatio de nonnullis*, p. 12.

[2] « Nomen proprium quod in schedis Schönbornii sic scriptum est... e conjectura satis certa (?) restitui. *Mede* aliquis occurrit in Xanth., 2, 3-4 (Obel. Sept., 35), *Medemodi* h. e. Μεδέμυδις in tit. [Limyr., 12, 1]; nominum autem in *zzala* terminatorum magna copia est : *Idazzala* Εἰδασσάλας, Ἑρμασάλας, *C. I. G.*, 4303 *h*[2], *adazala* Antiph., 1, 6, Σερίσαλος, *C. I. G.*, 4300 *v* (h. e. **zrizzala*, coll. *zrinala* (il y a *zrigali*) in obel. sept. 51 *zriyali* [= *zrikali*] occ. l. 32) : *asavüzala tideimi* Telm. 3, 2. Si quis tamen Meden Zzalae filium sepulcrum sibi fecisse dicat non obsto, si quidem in tit. Lim. 6, 2 *zza* — — recte in *zzala* mutatum est. » (Schmidt, *Commentatio de nonnullis*, p. 12.)

[3] « ...den wir nicht gerade verwerfen, aber auch nicht ernstlich vertheidigen wollen. » (I, 59.)

mission autrichienne ont eu la générosité de me communiquer un fac-similé de l'inscription. La gravure était, contrairement à mes appréhensions, très belle, très large; elle ne semble pas appartenir à une époque fort antérieure à Alexandre; les lettres grecques rappellent celles du décret de Pixodare. Comme sur le décret, le lycien est en *scriptura continua*. Il est superflu de faire l'éloge du fac-similé lui-même, où pas un sillon de la pierre (et Dieu sait s'ils sont nombreux!), pas une crevasse qui ne soient dessinés en même temps que les lettres ou débris de lettres. On se trouve véritablement en face du monument, sans l'intervention inopportune d'un exégète. Oh! si Schmidt avait eu ce fac-similé, il eût du premier coup d'œil lu le nom du fondateur de la tombe, d'abord dans le grec où il est assez bien conservé, puis dans le lycien.

Tâchons de le suppléer, et d'abord donnons le texte revisé, non pas en reproduisant la copie inédite qui figurera avec honneur dans le prochain *Corpus inscriptionum Asiæ Minoris*, mais dans ma transcription néo-schmidtienne :

ebẽⁿnẽ ⁿtatu [m]ẽti
prⁿn[av]atẽ elp[u]eti
atli ehbi se
y l uaq ti* nm**t*h*

Ἐλποά[τ]τ[ας] ἑ[α]υτῶι
κατεσκευ[άς]ατο
καὶ τοῖς τέκνοι[ς] ⟨α⟩ [1]
αὐτοῦ

Ligne 1 :

Sharpe a très bien lu *itatŭ* (c'est-à-dire *ⁿtatu*). Savelsberg réclamait pour la lecture *i̯tad*[*o*], en s'appuyant sur la copie de Daniell qui donne en effet une sorte de Δ renversé. Il y a T dont on suit assez bien la ligne horizontale; à droite deux sillons viennent se croiser en X, et pour peu que le lecteur néglige la barre \, ce qui fut le cas de Daniell, il aperçoit ce *delta* malencontreux. L'*u* qui termine le mot n'a pas totalement disparu : on voit parfaitement une section importante du rond. Sur la stèle-tombe d'Ieuveti, près de Tlos, on lit pareillement le mot *ⁿtatu* dont Levissi livre la variante *ⁿtato* et la traduction grecque *τὸ μνῆμα*.

[1] *Sic;* bien que la lettre soit incomplète, c'est positivement un A, non un E (*ἑαυτοῦ*) qu'on déchiffre : le scribe avait commencé étourdiment à tracer l'A de *αὐτοῦ*, mais il s'aperçut que la place manquait pour le reste du mot; alors il retraça tout le mot à la ligne suivante, sans plus s'occuper de la première gravure.

Ligne 2 :

Le premier mot est *pr"navatë*, qui avait déjà été reconnu ; il correspond non pas à *ἐργάσατο* qui passait pour inscrit à la ligne 5, mais au verbe de la ligne 6 *κατεσκευάσατο*. Le verbe grec des bilingues traduisant *pr"navatë* est à la voix moyenne : *ἐποίησατο* Limyra 19, *ἠργάσατο* Antiphellus 3, *ἐργάσαντο* Levissi. Nous ne pouvons rien conclure de ceci, parce que les inscriptions grecques unilingues font un usage bien plus fréquent de la voix active. On observe toutefois la voix moyenne à Myra (*C. I. G.*, n° 4303 *e*), Xanthus (n° 4278 *i*), Antiphellus (n° 4300 *d*, *e*), Phellus (n° 4300 *m*), Aperlae (n° 4300 *s*), Kakowa (n° 4300 *v*) et dans quelques inscriptions publiées par H. et K. (p. 18, n° 59; p. 31, n° 36; p. 33, n° 40).

L'épitaphe araméo-grecque de Limyra, mal déchiffrée par Franz (*C. I. G.*, n° 4315), mais qui a été étudiée il y a quelques années par MM. Sachau et Petersen sur le fac-similé de l'expédition autrichienne[1], renferme également le verbe *κατεσκευάσατο* de tous ces textes; seulement ce verbe serait né d'une circonstance assez particulière qui mérite d'être relatée :

Un homme de Limyra du nom d'Artimas s'était, vers le milieu du ve siècle avant notre ère, fait construire une *rock tomb* sur laquelle on grava par son ordre une inscription araméenne en lettres bleues. Cette inscription, très courte, expose que « cet ossuaire (...אסתודנה זנה)[2], Artimas, fils d'Arzapi, l'a fait faire...[3] ». Plus tard un autre Artimas, son descendant, revendiqua, quoique établi dans une autre cité à l'orient de Limyra, Corydalla, le droit d'être inhumé dans cette tombe : ce fut l'occasion de la gravure au-dessous des lettres bleues de l'aïeul, de l'inscription suivante en lettres rouges[4] :

Ἀρτί[μας Ἀρσάπιος Λιμυρεὺς Ἀρτίμου β΄ Κορ]υδαλλεως πρόπαπ-
[πος
προ]κατεσκευάσατο τὸν τάφον [τοῦτον]
ἑ]αυτῶι καὶ τοῖς ἐγγόνοις.

[1] *Eine altaramäische Inschrift aus Lycien, mitgetheilt von Prof. Eduard Sachau (aus dem Jahrgange 1887 der Sitzungs-berichte der phil. hist. Classe der Kaiserl. Academie der Wissenschaften*, CXIV Bd., 1 Hft. S. 3) Wien. — *Corp. inscr. Sem.*, II, 1, n. 109.

[2] D'après l'hypothèse de James Darmesteter (*Journal asiatique*, novembre-décembre 1888, p. 508), ce serait l'*astôdana* des Perses, l'*astôdân* des Parsis.

[3] La fin de l'unique ligne qui compose l'inscription est peu claire; je conjecture que עבד signifie « a fait faire », ce qui le met en correspondance avec *pr"navatë* et *κατεσκευάσατο*. Mais je ne sais rien faire des mots qui suivent [...אחר מנ וימ].

[4] Restitution de M. Petersen dans la monographie précitée d'Édouard Sachau.

Je reprends l'épitaphe bilingue de Tlos :

Dans le lycien le nom du constructeur suit normalement le verbe *pr*^{n}*navatë* précédé du pronom *mëti*[1]. Dans le grec il peut précéder, et en effet il précède, le verbe κατεσκευάσατο. Le texte grec livre sans difficulté le nom de ce personnage Ἐλποά[τ]τ[ας]; l'élément *ἀτλας* se retrouve un peu partout, en Pisidie, en Phrygie, à Samos, près du Pont-Euxin, soit faisant à lui seul un nom d'homme, soit combiné avec un autre élément (Ἀτλάπινις, Ἀτλακόας et Ἀτλακόυας, Ατλαμάζας et Ἀταμάζας)[2]. Le nom est bien anatolien.

Dans le lycien, nous lisons immédiatement la désinence *eti*, que les copies précédentes déchiffraient *ezz*. La lecture actuelle est certaine. Le nom commence réellement par *e* dont on aperçoit parfaitement le petit trait vertical au-dessous du A; malheureusement ce A ressemble en effet à un N, par suite de la présence d'un sillon qui joue à s'y méprendre au trait intentionnel. De telles rencontres sont fréquentes ici. Voilà justement après *e* un *l* à demi détruit, mais par contre est un magnifique demi-cercle dans lequel pénètre le jambage gauche (le seul conservé) du A : ce demi-cercle n'est cependant pas l'œuvre du graveur. Puis l'extrémité inférieure de ce qui a dû être un *p*, enfin une cassure ayant probablement emporté la lettre *u*, soit donc *elpueti* : un tel nom n'est apparemment pas lycien d'origine; c'est plutôt une forme lycienne d'Ἐλποάτλας, dont elle ne diffère que par la vocalisation.

Ligne 3 :

Les éditions portent comme premier mot *a****r*, ce qui est étonnant, la dernière lettre ayant cet aspect Ь, nullement P.

En dépit de cette forme, elle est un E défiguré, c'est-à-dire *i*. Je distingue la partie supérieure de la seconde lettre *t*, et il n'y a aucun doute que ce ne soit *atli* suivi du possessif *ehbi* très reconnaissable. La leçon est conforme au grec ἑαυτῶι[3]. « Helpoattas, dit cette rédaction grecque, a construit (ou mieux, *a fait construire*) pour sa propre personne et ses descendants. » La phrase καὶ τοῖς τέκνοις αὐτοῦ correspond à Antiphellus 3, aux mots lyciens *se*

[1] Voir *Mém. Soc. Ling.*, IX, 217.

[2] Sur ce nom, voir Kretschmer, *Einleitung*, p. 349-351. H. et K. publient (p. 10, n° 32) deux inscriptions, dont l'une porte ...Κλεονί|σπην Ἄτλα τὸν πε|νθερόν; l'autre Κλεονίσπης Τοάλλ|ιος Ὀξάνδιν τὴν μά|μμην. Que sais-je si Ὀξάνδιν n'est pas une forme hellénique de *Uvi*^{n}*te*, nom de l'épouse d'Erteliyesi, de *Limyra* 22 ?

[3] Sous-entendre la préposition *hrppi* comme à Limyra 7, 2; Limyra (Petersen, n° 154) et *Mém. Soc. Ling.*, X, 26, n° 4, Bellenkli (*ibid.*, 28, n° 12), Rhodiapolis *apud* Petersen, n° 172, etc.

IMPRIMERIE NATIONALE

tideime chbiye. De ces trois mots, nous découvrons le premier, c'est-à-dire un *s* qui a la forme d'un *3* dont les pointes sont tournées à droite, plus une lettre qui ne peut guère avoir été autre chose qu'un *e*.

Jusqu'ici donc aucune difficulté insurmontable. Mais à partir de la conjonction, la surface est plane, sans traces même légères. C'est inexplicable, car on aurait pu, en serrant très peu, faire tenir dans cet espace libre de la ligne 3, le mot *tideime*. L'ouvrier aurait-il pour une cause ignorée interrompu son travail, et, lorsqu'il le reprit, aurait-il passé immédiatement à la ligne 4 ?

Cette ligne 4 cesse en tout cas de nous entretenir de la postérité d'Elpueti, comme on en va juger.

Ligne 4.

Elle débute par une barre verticale qui me semble appartenir à un *p* : si c'était *y*, la barre très longue n'aurait pas été gravée sur l'alignement de la barre verticale du *p* de *pr*^{n}*navatë*, de l'*a* de *atli*. A cette lettre succède un A suffisamment clair. Les deux éditeurs y ont vu un M, chose explicable quand on observe à gauche un sillon horizontal qui réunit la lettre à une strie verticale. Mais ils n'ont pas aperçu au-dessous de la quatrième ligne entre « *p* » et *l* un premier *lambda*, quelque peu déformé, à la vérité [1]. Le *l* se redouble après *p* ; il est présumable que le graveur a ainsi tenté de réparer l'omission de ce premier *l*.

Le groupe suivant est *uaq*[*u*]*ti* : un pointillé dessine une partie du cercle avant *ti*. On aimerait à avoir devant soi ce mot isolé, afin d'y reconnaître le grec Ὑάκινθος [2]. Si un tel nom était passé en lycien, ce ne serait pas sous un autre aspect : ici, en effet, pas de *h* au début, ni de *θ* ni de *κ*, mais la voyelle initiale, un *t* et un *q*.

Puis de nouveau une lettre détruite, peut-être *ë*, suivie de *n*, soit le mot *ën* = *ënë* « le maître », c'est-à-dire l'auteur du monument. Enfin *m****t**[*h*]- qu'il est bien tentant de rétablir *mi*^{n}*tehi* « qui est de la *mindis* ».

En résumé, on aurait un renseignement sur la qualité du constructeur, analogue à celui de quelques épitaphes d'hyparques. Toutefois la chose est moins claire par le rejet du mot *ënë* après le nom propre *Pluaquti* : aussi est-ce avec hésitation que j'in-

[1] Sous-tendu par un sillon en forme d'arc.

[2] La forme ordinaire du nom est Ὑακίνθος, mais il y avait aussi à Cnide Ἄρταμις Ἰακυνθοτροφος et à Bambyce la même déesse (?) יכונעתה (Babelon, *Perses Achéménides*, p. LI). Sur le nom d'Hyacinthe, voir Kretschmer, *Einleitung*, 404.

dique la traduction suivante : « Le maître [est] de la *mindis* de Ploacynthe ».

Le style tourmenté de cette épitaphe s'accuse bien dans le grec qui sépare par le verbe le pronom ἑαυτῶι du second régime indirect. Mais, tant qu'on n'aura pas trouvé dans un texte grec une mention de Ploacynthe, je n'oserai pas défendre ma restitution : quant au monument lui-même, il ne peut plus rien nous apprendre.

J. Imbert.

ÉTUDE

SUR LA LANGUE LAZE.

(*Suite.*)

Dĕqoni (Er. 101), chêne.
Dĕu (Er. 473). Rac. rôtir. *Odĕuši*, *dodĕvala*. Voir *Ču*.
Dĕumen, *Dĕxuri*. Voir *Jumani*. *Čxuri*.
Degege (Bt.), minute (T. *Dakika*).
Demiri (At. Bt. Er. 103), fer (T. *demir*).
Dgin. Voir *Tg*.
Dğa, *Tğa* (At. Bt.), *Dra* (R.), jour.
Dğaleri (Er. 348), quotidien, journalier.
Diba (Bt.), bassin; (Er. 314), *Tiba*, lac.
Dicxir (At.), *Disxir* (R.). Rac. saigner. N. d'act. *odisxiru*; prés. *disxirare*, etc.
Dicxiri (At.), *Disxiri* (Bt.), sang.
Didi (At. Bt. Er. 429), grand. *Didi ğali*, fleuve; *didim tugi*, rat.
Didi (Bt.), trop. *Si didi oxoreps*, il l'aime trop.
Didi (R.), grand'mère.
Didikuri (Er. 54), aigle.
Dido (At. P. Bt.), beaucoup; plus que...; très.
Didogoči (At. Bt.), multitude, foule (d'hommes).
Didonauškun (R.), «listig». Rac. *Šk*, *Čk*.
Diga (Bt.), bâton.
Dika (At. Bt. R.), blé; (Er. 286), seigle.
Din (Bt.). Rac. perdre; aor. *kagovondini*; fut. *govondinaminon*.
Dinčko (Bt.), *Dunju* (R.), fourmi.
Dis (R.). Rac. rire. N. d'act. *odisinu*; prés. *bdisare*; p. prés. *disams*.
Disasere (R.), risible, ridicule.
Disxu (R.). Voir *Diška*.

Disxir. Voir *Disxiri.*

Disxirejopumu (R.), saignée.

Disxiri (Bt.), *Dicxiri* (At.), *Disxir* (R.), sang.

Diška (At. Bt. Er. 298), *Disxa* (R.), bois; pal.

Diškašxope (Bt. At.), pelle.

Divalams (R.), éclair, foudre.

Dixa (Bt. Er. 53, 108), terre, sol, champ.

Dixo (R.), sans.

Dixonena (R.), muet.

Dixopume. Voir *Doxopume.*

Do (At. P. Bt.), et (T. *da*, *de*, et).

Do (At. Bt.), préfixe verbal.

Do (At. Bt. R.), suffixe des adjectifs numéraux : *žureneš̆dovitdoxút*, cinquante-cinq.

Dočitu (Bt.), libre.

Doğa (R.), rouille.

Doğruloba (Er. 34), à droite (T. *doğru*, droite).

Dojironu (R.), nécessaire.

Dokaneri (R.) pp., ayant tiré le fusil. Rac. *Kan.*

Dokapinoni (At.), espèce de piège.

Dolokuno (At.), *Dolokunu* (R.), jupe. Rac. *Lokun.*

Doloni (Er. 388), semaine.

Doloxe (Bt. R. Er. 31), *avec gén.* dans; dedans.

Doloxeni (R.), «innerlich».

Dolumju (At.), le soir. *Dolumju dotanaša* (At.), du soir jusqu'au matin. Rac. *Lumj.*

Doni (At. Bt.), caleçon. T. *don.* (Er. 360 s'est trompé en prenant . . . *im doni* pour un mot).

Donjireli (Bt.), endormi; couché; malade qui garde le lit. Rac. *jir.*

Dorčeli (Bt.), lit.

Dorineri (R.), «gebürtig».

Dosxeri (Bt.), avant-hier.

Dotanu (At.), matin; aurore. *Dotanaša* (At.), jusqu'au matin. Rac. *Tan*; T. *tang*, matin, aurore.

Dotanuriši (At.), de bon matin. Cf. *Lazuri.*

Doxopume, *Dixopume* (Bt.), mûr. *Aya meyvepe doxopume ren*, ces fruits sont mûrs. Rac. *Xop.*

Dra. Voir *Dğa.*

Dra bololca (R.), jour passé (*Vergangenheit*).

Draponi (R. Er. 317), faucille.

Drig, *Druk* (Er. 471). Rac. plier. Nom d'act. *mondrukala*; aor. pl. 1, 2, pr. *mendrigat*.

Du (Bt.). Rac. mettre, poser. Aor. *dobdui*; fut. *dobduaminon*.

Dualimeri (At.), fermé.

Dude (Bt.), *avec gén.*, sous.

Dudele (Bt.), au-dessous, par-dessous.

Dudi (At.), bout (commencement ou fin). *Ujiši dudi*, bout de l'oreille.

Duli, *Dulya* (Bt. R.), œuvre, travail. *Dulya na uškun* (R.), « erfahren ».

Dumani (At. Bt. R.), nue, nuage; brouillard (T. *düman*, fumée).

Dunju (R.). Voir *Dinčko*.

Dura (R.), sourd.

Durguni (At.), épine.

Dušmani, *Dušmanluği*, *Dušmanoba*. Voir *Düšmeni*, etc.

Duxu (Bt.), coude.

Dükyani (At. Bt.), boutique (T. *Dükyan*).

Dümeni (At. Bt.), timon (T. *Dümen*).

Düšmeni (At. Bt.), ennemi (T. *Düšmen*).

Düšmenluği, *Düšmenoba* (At. Bt.), inimitié.

Dv (Bt. R.). Rac. s'habiller; aor. *komoidvi*; fut. *moidvaminon*. (R.), n. d'act. *modvalu*; prés. *movodvare*; *gurigedvaler*, « beherzt ».

Dyari. Voir *Gyari*.

Dze. Voir *Če*.

E

Ebič (R.), « kinder, proles. » Cf. *Biči*.

Eč (At. Bt. Er. 13), *Eš*, *Ež* (Bt.), *Öč* (R. Er.), vingt.

Ečdonit, *Ešdovit* (Bt.), *Ečidovit* (Er.), *Ežduit* (At.), *öčdovit* (R. Er. 14), trente.

Ekinačva (R.), *Irkinačxo* (Er. 390), mardi.

Ekna (At. Bt. R.), *Vekna* (Er. 351), porte.

Eknanačums (R.), portier. Cf. *Gyarinačums*.

Eko (Bt.), *Heko* (At.), là (mouv.).

Ékole (Bt.), *Hékole* (At.), à ce côté-là.

Ekonaši (Bt.), là (repos).

Ekti (R.), « schamlos ».

Ela (R.), rose.

Ela! (At.), viens! *Ela*, *komoxti*, *ela!* (At.), viens! viens!

Elašineri (R.), « erwähnt ».

Eluǧi xučkun (R.), « dankbar ».

Emkutineri (R.), « ängstlich ».

Emuk (Bt.), celui-là. *Emukala*, avec lui.

Emuš (Bt. At.), son, sa, ses.

En (At. Bt. R.), particule entrant dans la composition des noms de nombre. Ex. *xuteneri*, cinquième; *otxenečdovít*, quatre-vingt-dix.

Ena (At.), peut-être.

Entepe (At. Bt.), *Entebe* (Er. 26), *Emtepe* (Er. p. 351), ils, eux.

Entepeš (Bt. At.), leurs.

Erenki (At.), espèce de piège.

Eri (At. Bt.), suffixe de participe passé; ex. *boneri*, *azeri*, etc.

Eri (At.), suffixe de nombres cardinaux; ex. *Žureneri*, deuxième.

Erkina (X. Er. 103), fer.

Ermene, nom pr. d'un village laze.

Eskiš (R.), fils, enfant mâle.

Eš. Voir *Eč.*

Ešeǧi (At. Bt. Er. 109), âne (T. *ešek*).

Ešeneri (At.), vingtième.

Ešo (Bt. Er. 48), ainsi.

Etrafi (At. Bt.), *avec gén.*, autour (T. *etraf*).

Eya (X.). Voir *Ia.*

Ezmoja (Bt.), rêve, songe.

Ež, *Eždvit.* Voir *Eč*, *Ečdouit.*

F

Fara (Bt.), fois. *Ar fara*, une fois. *Ar žur fara* (Bt.), quelquefois.

Ft. Voir *Pt.*

Funni (Bt.), four (T. *furun*).

G

Ga (Bt.). Rac. sembler. Prés. *nungaps. Ašo nungaps oti čüma upirebun*, il semble qu'il va tomber de l'eau.

Gagali (Bt.), *Kakali* (Er. 369), noix.

Gad (Er. 510). Rac. *Mukabili vogadat*, venger.

Gai (At. Bt.), bon; bien.

Gal (At.), se promener, aller, revenir. *Ena var mogalasen, gogalasen.*

Galaša (Bt.), *avec acc.* jusqu'à.

Galaši (Bt.), vent. *Jibbeti galaši*, un vent furieux.

Gale (At. Bt.), *Kale* (R.), 1° *avec gén.*, dehors, partie extérieure. *Oxoriš gale*, à l'extérieur de la maison.
2° *Avec abl.*, hors de. *Oxorišen gale*, hors de la maison.
3° (Er. 29), extérieurement.

Gamačamu (R.), «feil».

Gandǧo (Bt.), fraise.

Ganǰuǧi (Bt.), femelle (en parlant des animaux). *Ganǰuǧi aslani*, une lionne (T. *kanǰək*, une ânesse).

Gap (Bt.). Rac. faire des éclairs. *Otro otro* ou *kapineri kapineri gapanu*, il fait des éclairs continuellement.

Gargal. Voir *Barbal.*

Gata (Bt.), le tout.

Gayde (At. Bt. R.), musique, air d'une chanson (T. *kaïde*).

Gayəba (At. Bt.), bonté.

Gečxuru (R.), *Čxe* (Bt.), fièvre.

Ged (Bt.). Rac. bâtir, construire, fabriquer. Aor. *dobgedi*; fut. *gedammon.*

Gederi (Bt.), bâti, construit, fabriqué.

Gelaxunaši (At.), siège.

Gendǧani (At. Bt.), après-demain.

Geni (Er. 196). Voir *Gyeni.*

Geniši (At. Bt.), large (T. *geniš*).

Genišəba (At. Bt.), largeur.

Geri (At. Bt. Er. 30), derrière, en arrière (T. *geri*).

Gerpi (Bt.), chanvre (non préparé).

Getasula (At.), *Gyetasule* (R. Er. 149), jardin potager.

Gib (Bt. At. R.), *Qib* (Er. 464). Rac. cuire, bouillir, brûler, rôtir. (Bt.), aor. *dobgibi*; fut. *gibaminon*; imp. *dogibi*; pp. *giberi.* (R.), prés. *bgibare*; n. d'act. *ogibu*; imp. *gibi.* — V. ps. (Bt.), prés. *igiben*; aor. *doigibi*; fut. *vigibaminon.* (Er. 464), nom d'act. *aqibu*; (497), *ozibu*, cuir, bouillir.

Giberi (At. Bt. R.), cuit, rôti, brûlé, bouilli. *Cika giberi xorcci mogiǧa* (Bt.)? Veux-tu que je t'offre un peu de rôti?

Gibri. Voir *Kibiri.*

Gibričairi (At.), sauge.

Gibroni (At.), qui a de bonnes dents.

Gid (Bt.). Rac. faire querelle. Aor. *uguvagidi*; fut. *uguvagidaminon*.

Gila (Bt.), *Kola* (R.), clef.

Gilaberdei (Bt.), sofa.

Gilaǧareli (Bt.), rayé.

Ginje (Bt.), *Gunże* (At.), *Ginże* (Er. 439), *Kunse* (R.), grand, gros, haut, long.

Ginji (At.), *Guinči* (Bt.), oiseau.

Ginjičxindi (At.), bec d'un oiseau.

Ginjitoma (At.), plume d'un oiseau.

Ginże. Voir *Ginje*.

Giŏri. Voir *Kiri*.

Gir (Bt.). Rac. lier. Aor. *dobgiri*; fut. *bgiraminon*.

Girini (Bt.), âne.

Git (Bt. At.). Rac. rester debout; rester. Aor. *dobgiti*; fut. *dobgitaminon*.

Gn (R.), *Kn* (Bt.). Rac. 1° comprendre. Aor. *hogavakni*, *kogavakni*; fut. *gavaknaminon*. (R.); n. d'act. *ognapu*; prés. *vognare*; imp. *ogni*.

2° Révéler, découvrir. N. d'act. *ognapu*, *ognapumu*; prés. *vognapare*; imp. *ognapi*.

Gnaperi (R.), «bekannt».

Gobaxi (Bt.), mâle (des animaux). *Gobaxi aslani*, un lion.

Goc. Voir *Goči*.

Goco (Bt.), l'année passée.

Gococox (Bt.), deux ans avant. Cf. *Coxle*, *coxulc*.

Goč (Bt.). Rac. laisser, abandonner, jeter. Aor. *mebdgoči*; fut. *mebdgočaminon*.

Goči (At. Bt.), *Koži* (Er. 98), *Goc* (K.), *Ankoj* (X.), *Koji* (R.), *Koči* (Er. 228, 235), homme; mari; brave.

Gočoba (At. Bt.), bonté, humanité.

Gokoru (At.), turban. *Imamiš gokoru* (At.), le turban d'un iman.

Golakideri, *Kideri* (At.), pp. fermé à clé. *Leški golakideri*, lèvres fermées.

Gololveri dra (R.), jour, temps passé. Cf. *L* Rac. 1.

Gomck (Bt.). Voir *Gonck*.

Gomuš. Voir *Jamuši*.

Gon (Bt.). Rac. calomnier. Aor. *komoǧungoni*, *komoungoni*; fut. *komoǧungonaminon*.

Gonci (At.), bruit, cri, tumulte.

Gonck (Bt.). Rac. ouvrir; découvrir; détacher. Aor. *kagoncki* ou *kagomcki*; fut. *gomckaminon*; imp. *kagoncki*; prés. *kagonckib*, *gomckib*; n. d'act. *gonckima* ou *gomckima*. *Konz* (R.), aor. *komzi*; imp. *konzi*; prés. *komzare*; n. d'act. *konzumu*, *konzapu*.

Goncumeri (Bt.), *Konsumer* (R.), ouvert.

Gonkucxu (At.), éveillé.

Gor (Bt.). Rac. renverser. Aor. *vongori*; fut. *vongoraminon*.

Gorčvapu (Er. 468), dépouiller.

Gori (Bt.), mont, montagne.

Gorocx (Bt.). Rac. compter, énumérer. Aor. *dobgorocxi*; fut. *dobgorocxaminon*.

Gorop (Bt.), ramasser. Aor. *dobgoropi*; n. d'act. *goropua*.

Govidi (At.), goujon (espèce de poisson).

Gresta (Bt.), petit tondeur de maïs.

Gromi. Voir *Kromi*.

Guaneri (At.), gras, engraissé.

Gubi (Bt.), fontaine.

Gúckuni (Bt.), os iliaque.

Gudeli (At.), *Kudeli* (Bt. R. Er. 311), queue.

Gudeli (Bt.), au bout, fin.

Guér (Bt. P.), *Kuerdi* (R.), demi, moitié. *Otx do guér saati ren* (Bt.), il est quatre heures et demie.

Guimu (K.). Voir *Jumu*.

Guinči (Bt.), *Ginji* (At.). *Kinči* (K.), *Kinši* (Tr.), *Kenji* (R.), oiseau. Voir *Kvinča*, *Kvinči*.

Guinjaxi (At. Bt.), moineau (arm. mod. *jnjug*).

Guji. Voir *Ǧuji*.

Gulani (Bt.), fille; une jeune fille.

Gule (At. Bt.), court.

Guli (At.), chaise.

Gumori. Voir *Jumori*.

Gunčxa (Bt.), miettes de pain.

Gundi (At. Bt.), "merda".

Gunže (At.). Voir *Ginje*.

Gur (Bt.). Rac. 1° apprendre. Aor. *kodoviguri*; fut. *doviguraminon*. (R.), *Kur*. n. d'act. *dokuru*; prés. *dovokurare*; imp. *dokuri*.
2° (R. Er. 494), entendre. Nom d'act. *doguru*.
3° (Bt.), trahir. Aor. *komivoguri*; fut. *mivoguraminon*.

Gurgulams (R.), tonnerre.

Guri (At. Bt. R.), cœur; colère. *Ma dido guri momixtu* (Bt.), je suis très fâché.

Guri (R.), «Krume».

Gurigedvaler (R.), «beherzt».

Gurite (At.), fâché.

Guroni (At. Bt.), courageux; qui a le cœur... *Gaïguroni*, qui a le cœur bon; *badiguroni*, qui a le cœur mauvais.

Gurpïji (Er. 82), poitrine.

Gut. Voir *Kut.*

Guzi. Voir *Kizi.*

Gümüši (At. Bt. Er. 318), argent (mét.); en argent. *Okro do gümüši re*, tu es en or et en argent.

Gümüšxana, ville des Lazes chrétiens.

Güveri (At. Bt.), *Mgeri* (Er. 396), *Göri* (R.), loup.

Gvini (R.). Voir *Ġuino.*

Gvyari, *Gvări.* Voir *Gyari.*

Gyapu (Bt.), loup; renard; chacal.

Gyari (At. Bt.), *Gvyari*, *Gvări* (Er. 325), mets; tout ce qu'on mange; nourriture. *Gyari* (R. Er.), *Dyari* (X. Er. 78), pain.

Gyarinačums (R.), «Bäcker». Cf. *Eknanačums.*

Gyene-xorts (R.), «Kalbfleisch».

Gyeni (R. Er. 196), veau.

Gyetasule. Voir *Getasula.*

Györ (R. Er. 514), Rac. gronder. N. d'act. *ogyör*, *ogyörapu*; prés. *vogyörare*; imp. *ogyöri.*

Györi. Voir *Kiri*, *Güveri.*

Gza (At. Bt. R. P. Er. 138, 375), rue, passage, route, chemin, sentier.

Ġ

Ġ (Bt. R.). Rac. porter, apporter, emporter.

1° Apporter. Aor. *komoiġi*; fut. *moiġaminon*; imp. *komuġi*, *momiġi*; prés. *komoiġab*; cond. *mogiġa.* (R.), nom d'act. *moġalu*; prés. *muviġare*; imp. *moġi.*

2° Emporter. Aor. *mindaiġi*; fut. *viġaminon*; imp. *mindiġi.*

3° Faire sortir. Aor. *kaišaiġi*; fut. *išaiġaminon*; imp. *kašiġi*; prés. *išaiġab*, *kaišaiġab.*

Ġald (Bt.). Rac. se fatiguer. Aor. *moḃġaldi*; fut. *moḃġallaminon.*

Ġali (Bt. Er. 62), ruisseau. *Didi ġali*. fleuve; *čita ġali*, ruisseau.

Ġanj (Bt.). Rac. fortifier; ressusciter: vivifier. V. ps. aor. *doiġanjini*; fut. *viġanjinaminon*. (T. *genj*. jeune).

Ġanji (R.), jambe.

Ġanji čxomi (R.). mollet.

Ġaramco (Bt.), persil.

Ġatu. Voir *Katu*.

Ġaz (Bt.), *Az* (At.). Rac. tailler, raboter. Aor. *dobġazi*; fut. *bġazaminon*.

Ġazeri (Bt.), *Azeri* (At.), taillé, raboté.

Ġeji (Bt. Er. 312). porc. cochon. sanglier; bête féroce.

Ġer (Er. 489). Rac. croire. Nom d'act. *oġeru*.

Ġeri (At.). épi de maïs (dépouillé de ses grains).

Ġin (Er. 517). Rac. dormir. *Oġimu*.

Ġini (K.). Voir *Ġuino*.

Ġini (At. Bt. Er. 436), *Ini* (R.), froid; rassis (pain, etc.).

Ġini momčun, *ġini miġun*, j'ai froid; *ġini maxui*, je suis gelé; *ġini koali*, du pain rassis; *antġa dido ġini ren*, aujourd'hui il fait très froid; *antġa ġini didi ren*, aujourd'hui le froid est fort (Bt.).

Ġini (K.), *Ġirni* (R.). Voir *Ġuino*.

Ġiši (At. Bt.), hiver (T. *kəš*).

Ġob (Er. 466). Rac. arroser. *Ckari ġobabs*, il arrose.

Ġoberi (Er. 399), haie.

Ġoġore, *Qoqore* (Bt.), courge.

Ġoman, *Oman* (Bt.), demain.

Ġomaneri (R.), "gestrig".

Ġona (Bt.), *Xona* (At.), *Ona* (R. Er. 53), champ.

Ġor (Bt.). Rac. tromper. Aor. *komuaġori*; fut. *muaġoraminon*.

Ġormoti (Bt. K.), *Ġormot* (R. Er.), *Ormoti* (X. Tr. Er. 155), Dieu.

Ġosmeti (Bt.), cartilage.

Ġu (Bt. At. Er. 483, 490). Rac. avoir; prés. *miġun*, *giġun*, *uġun*, etc.; imp. *miġutu*, etc. *Ġini miġun*, j'ai froid; *ömüri miġun*, je vis.

Ġuá (Bt.), *Kuá* (At.), *Va* (R.), front; joue.

Ġuili (Bt.), *Ili* (At.), *Kvili* (Er. 208), os.

Ġuiloni (Bt.), osseux.

Ġuino (Bt.), *Gvini*, *Ġirni* (R.), *Ġini* (K.), vin.

Ġuji (Bt. P.), *Guji* (Er. 261), *Uji* (At. Tr. R.), *Uži* (Er. 261), oreille. *Ġujiši dudi* (Bt.), le bout de l'oreille.

Ġujoni (Bt.), qui a des oreilles.

Ġur (Bt. At. P. R. Er. 529). Rac. mourir, tuer, etc. Aor. *dobġuri*; fut. *bġuraminon*; imp. *doġuri*, *ġuri*; subj. *dobġurana*. (R.), prés. *dobġurare*; nom d'act. *oġuru*; imp. *ġuri*. (Er.), nom d'act. *aġuru*, *ġurama*.

Ġura (At. Bt. R.), la mort.

Ġureri (At. Bt. R.), mort, tué.

Ġuri (Bt.), *Kuaroji* (At.), *Uri* (R. Er. 278), *Kvari*, *Kuari* (Er.), corbeau.

Ġúrjeni (Bt.), *úrzeni* (At.), *Urzéni* (R.) raisin.

Ġuruni (At. R.), ruche.

Ġurzuli (R.), peste.

Ġvar (R.). Rac. verdir. Nom d'act. *oġvaru*; prés. *deviġvarare*.

H

Haci (At.). Voir *Aci*.

Hak, *Hako* (At. R.), *Ako* (Bt.), ici (mouv.).

Hákole (P. At.), *ákole* (Bt.), ce côté. *Hákole hékole* (At.), *Akole ékole* (Bt.), ce côté-ci, ce côté-là.

Haku (At.), *Akonai* (Bt.), tant, autant.

Ham (At. R.), ce, celui-ci. *Ham yeri*, cette place.

Hamušaxa. Voir *Homušaxo*.

Hani (R.), ces, ceux-ci.

Hašo. Voir *Ašo*.

Haya (At. P.). Voir *Aya*.

Heko (At.). Voir *Eko*.

Hékole (At.), *ékole* (Bt.), ce côté-là.

Hepeije (R.), «beträchtlich» (T. *epeije*, assez).

Hiči (At. Bt.), jamais, point (T. *hič*).

Him (At. R. Er. 22, 23), celui-là, il, elle. *Him vakit*, «damals».

Himuši (R.), son, sa, ses.

Him vaxti (At. R.), alors, dans ce temps-là.

Hindoneri (R.), «damalig».

Hini (R. Er. 26), ceux-là, eux, ils, elles.

Hiniši (R.), leur.

Hišo (At.), ainsi.

Ho (Bt. At. R.), *Kxo* (Er. 46), oui.

Homušaxo (Er. 48), *Hamušaxa* (R.), ainsi.

Horšakali. Voir *Xojgagali*.

Hus (R.), «jetzt».

Husi šikule (R.), «von nun an».

Husuner vakit (R.), «Gegenwart».

Huy (At.), *Hus* (R.), maintenant.

I

I. Voir *P.*

Ia, *Iya* (Bt. Er. 22, 23), *Eya* (X.), celui-là, il, elle, lui.

Id? (Er. 209), tête. Voir *Ti.*

Id (Bt. R. P. Er. 462). Rac. 1° aller. Aor., imp. *vidi*; fut. *vidaminon.* (Er.), *coxole vidat*, poursuivons!

2° Enfoncer, introduire. Aor. *kodoloidi*; fut. *kodoloidaminon.*

Ignapen (R.), «begreiflich.»

Il. (R. Er. 533). Rac. tuer. Nom d'act. *oyilu*, *ilums*; imp. *ili.* Cf. Rac. *pil.*

Ili (At. R. Er. 274), *Ġuili* (Bt.), os; pique; lance.

Iloni (At.), osseux.

Ilt (Bt.). Rac. se glisser. Aor. *gemiltu*; fut. *gemiltasun.*

Ilums (R.), «tödtlich».

Ilxi (Er. 173), troupeau.

Imdoni? (Er. 360), Voir *Doni.*

Indr (R.). Rac. «gefrieren». N. d'act. *oindirn*; aor. *doindiri. Żari doindiru*, l'eau est gelée.

Indraneri (R.), «heutig».

Iner (R.), glace, «Eis». Cf. Rac. *Indr.*

Ineri (R.), «Reif».

Ini (R.). Voir *Ġini.*

Ipelen (R.), «brauchbar».

Iptineri (R.), «vorder».

Iremi (Er. 183), cerf.

Iri (At.). tout, le tout; (R.), chaque, chacun.

Irize, *Rize*, ville des Lazes mahométans; la limite occidentale de la langue laze.

Irkinačxo (Er. 390), *Ekinačxa* (R.). mardi.

Isina (At.), désert.

Iškomen (R.). mangeable.

Iškorini. Voir *Škorini.*

Ištaġi (At. Bt.). appétit (T. *ištah*).

Išven (R.), potable.

Ivora (R.), ombre.

Ixi (At. R. Er. 246, 384), vent. *Ixiši mskibu*, moulin à vent.

Iya (Bt. Er. 22, 23). Voir *Ia*.

Izıren (R.), visible.

J

J (R.). Rac. commencer. Nom d'act. *gejapu*; prés. *gevojare*; imp. *geji*. (R.), met *gyej* au lieu de *J* qui en est la vraie racine.

2° (R.). Rac. « aufrichten ». Nom d'act. *ojumu*; prés. *bjare*; imp. *ji*.

Ja (At. Bt. P. Tr. Er. 66), arbre.

Jabu (R.), grenouille.

Jad (R.). Rac. « nageln »; prés. *movojadare*; aor. *movojadi*; imp. *nojadi*; nom d'act. *nojadu*.

Jaji (At. Bt.), *Mčaji* (Er. 125), grande mouche.

Jalva (At.), *Zalva* (R. Er.). *Jaloga* (K. Er. 240), lait.

Jamiš (R.), « Schaafstall ».

Jamuši (At. Bt.), *Gomuš* (Er. 84), *Jamiši* (Er. 238), buffle (arm. *gomēš*; T. *jamus*).

Jantx (Bt.). Rac. lécher. Aor. *dobjantxi*; fut. *bjantxaminon*.

Jar (At. Bt. R.). Rac. écrire. Aor. *dobjari* (Bt.), *mjari* (R.); fut. *bjaraminon*; imp. *dojari* (Bt.), *mjari* (R.); prés. *dobjarub*, *bjarub* (Bt.), *jarare* (At.), *mjarare*, *njarare* (R.); nom d'act. *onjaru* (R.), *jarva* (Bt.).

Jara (K.). Voir *Žora*.

Jara (R.), science.

Jarali (Bt.), écrit (*li* suffixe turc). *Jarali miğun*, j'ai écrit; *jarali miğutu*, j'avais écrit.

Jareri (At. Bt. R.), écrit.

Jaroni (R.), savant.

Jaru (At. Bt.), lettre, caractère; science, étude.

Jaši (R.), de bois, en bois.

Jeğu (R.) « dick ».

Jepxe (Bt.), bâton mince; rameau.

Jer (R. Er. 489). Rac. croire. Nom d'act. *dijeru*, *ojeru*; prés. *vijerare*; pp. *devijeri*.

Jgin (Bt.). Rac. vaincre. Aor. *vojgini*; fut. *vojginaminon*.

J̌ǧon (R.). Rac. « vertheilen ». Prés. *vunǰǧunare*; nom d'act. *onǰǧonu*.

J̌ibal (R.). Rac. « entreissen ». Nom d'act. *oǰibalu*; prés. *vǰibalare*.

J̌ibbeti (Bt.), terrible, épouvantable. *J̌ibbéti galašepe*, des vents épouvantables.

J̌igeri (At. Bt.), poumon, foie. *Xče ǰigeri*, poumon; *učа ǰigeri*, foie.

J̌ilid (R.), étincelle.

J̌im. Voir *Čüm*.

J̌im. Voir *J̌umu*.

J̌ima. Voir *Čüma*.

J̌in (Bt.), Rac. 1° s'appuyer. Aor. *komivaǰini*; fut. *mivaǰinaminon*.

2° Faire coucher, renverser, etc. Aor. *komulovoǰini*; fut. *mulovoǰinaminon*; n. d'act. *mulovǰinapa*.

3° Dormir (R.). Nom d'act. *oǰinu*; prés. *deviǰinare*; imp. *diǰini*.

4° Tomber en ruines. Aor. *kodoloiǰini*; fut. *doloiǰinaminon*.

J̌ineri (R.), fatigué.

J̌iniki (Bt. Er. 166), cou.

J̌ir (Bt.). Rac. se coucher; dormir; être malade et garder le lit. Aor. *vinǰiri*; fut. *inǰiraminon*; pp. *donǰireli*; n. d'act. *ǰiroma* (Bt.), *onǰiru* (Er. 517).

2° (R.). Rac. « ausstreichen ». N. d'act. *gyeǰiru*; prés. *gyebǰirare*.

J̌iri (At. Bt.), sommeil.

J̌irite (At.), dormi, endormi. Cf. *Gurite*.

J̌ironi (At.), qui a l'habitude de dormir tout le temps.

J̌iš (R.), Rac. « erreichen ». Nom d'act. *mejišinu*; prés. *mebǰišare*.

J̌ita. Voir *Čitа*.

J̌ixi (Bt.), sifflet; (R.), poing.

J̌óǧori (Bt. P.), *J̌ogor* (Er. 190), chien.

J̌ol (R.). Rac. « abschlagen ». Nom d'act. *onǰolapu*; prés. *vunǰulare*.

J̌oni (R.), chêne.

J̌op (Bt.). Rac. tenir. Aor. *bǰopi*; fut. *bǰopaminon*; imp. *ǰopi*; prés. *bǰopub*. (R.) donne, nom d'act. *oǰopu*; prés. *bǰopare*; imp. *ǰopi*. Voir *Čop*.

J̌ora. Voir *Žora*.

H. ADJARIAN.

(*A suivre.*)

RECHERCHES

SUR

LA SYNTAXE COMPARÉE

DE L'ARMÉNIEN[1].

I. — Les démonstratifs.

L'ancien arménien est, parmi les anciennes langues indo-européennes, l'une de celles dont les formes grammaticales présentent entre elles le parallélisme le plus complet. Les archaïsmes, conservés ailleurs par la tradition littéraire, ne l'encombrent pas. C'est une vraie langue populaire, fixée à un moment de son développement où les diverses parties de sa structure étaient arrivées à se trouver dans l'accord le plus parfait : peu de grammaires sont aussi régulières, peu de paradigmes comportent un aussi petit nombre d'anomalies.

Même dans cet ensemble, si régulier et symétrique qu'il soit, les démonstratifs attirent l'attention par la rigueur du parallé-

[1] La transcription employée ici est celle de M. Hübschmann, telle qu'on la trouvera par exemple dans l'*Armenische grammatik*, Leipzig, 1897. Toutefois il a paru préférable de transcrire la lettre յ toujours par *y*, même dans les diphtongues; on aura donc: *ay*, *oy*, pour այ, ոյ, et non *ai*, *oi*. De même le ւ a été toujours transcrit *w*, sauf dans le groupe ու (transcrit *u*), qui n'est autre chose que la notation de la voyelle *u* (gr. ου); on aura donc, par exemple : *awerel* pour աւերել; *iw* pour իւ (ainsi *iwr* իւր), etc. On obtient par là un calque fidèle de l'orthographe arménienne, dont la transcription de M. Hübschmann donne, en ces deux cas, une interprétation — sans doute correcte —, non une reproduction.

L'auteur de cet article a tiré grand parti des deux grammaires classiques suivantes :

Վրթանէս Չալըխեան — Քերականութիւն հայկազնեան լեզուի, édition revue par *Այտընեան*. Vienne, imprimerie des Mékhitaristes, 1885.

Մալխասեանց — Գրաբարի համաձայնութիւն, Tiflis, 1892.

On y trouvera certains détails dans lesquels il n'a pas été possible d'entrer ici. Il sera facile de compléter les listes d'exemples données ci-dessous en se reportant au grand dictionnaire arménien de Venise, 1836-1837.

IMPRIMERIE NATIONALE

lisme de leurs formes et de leurs significations. Trois éléments radicaux, caractérisés chacun par une seule consonne, *s*, *d* ou *n*, servent à former des séries d'adjectifs, de pronoms et d'adverbes, tous pareils dans chacune des séries et qui ne diffèrent entre eux que juste autant que l'exige la différence de sens de ces trois racines. On a ainsi :

		1re pers.	2e pers.	3e pers.
Articles personnels		*-s*	*-d*	*-n*
Démonstratifs		*ays*	*ayd*	*ayn*
Anaphoriques		*sa*	*da*	*na*
Identité		*soyn*	*doyn*	*noyn*
Adverbes	question *ubi*	*ast*, *astēn*	*aydr*, *aydrēn*	*and*, *andēn*
	question *quo*	*aysr*, *aysrēn*	*aydr*, *aydrēn*	*andr*, *andrēn*
	question *unde*	*asti*	*ayti*	*auti*
		astust, *aststin*	—	*andust*, *andstin*
« voici, voilà »		*awasik*	*awadik*	*awanik*

Les phonèmes caractéristiques *s*, *d*, *n* apparaissent d'un bout à l'autre de chaque colonne verticale : la seule forme divergente, *ayti*, repose sans doute sur **ayd-ti*, l'arménien n'ayant de consonnes doubles que par suite des chutes de *i* et *u*. Chacune des colonnes horizontales présente aussi des formations rigoureusement analogues les unes aux autres, à deux exceptions près : 1° la forme *aydr*, *aydrēn* tient, à la question *ubi*, la place de la forme correspondante à *ast*, *astēn* et *and*, *andēn*; ce fait n'est pas surprenant, parce que *-r* n'a rien qui caractérise la question *quo* : *ur* « où » signifie à la fois *ubi* et *quo* tout comme son correspondant lituanien *kur*; les adverbes *aysrēn* et *aydrēn* signifient aussi parfois *hic* et *illic* plutôt que *huc* et *illuc*. — 2° Au lieu de *andr*, on attendrait **aynr* d'après *aysr* et *aydr*; il est difficile de dire si la divergence est due à une cause phonétique ou à l'action d'un mot *andr* d'origine différente (cf. plus bas, p. 259).

Ce système, d'un parallélisme si rigoureux, est une création arménienne : aucune autre langue indo-européenne n'en possède l'équivalent. On s'efforcera donc seulement d'indiquer celles des formes des autres langues qui paraissent devoir être rapprochées des formes arméniennes : et cela même est difficile, car, pour aucune partie de leur grammaire et de leur vocabulaire, les langues indo-européennes ne présentent plus de divergences que pour les démonstratifs. Il a paru vain d'essayer de retrouver les séries complexes d'actions et de réactions grâce auxquelles le système indo-européen, tel que les autres langues permettent de l'entrevoir, a abouti au système arménien qui en diffère si pro-

fondément. Les faits sont trop complexes, les données trop rares pour que le problème doive être considéré comme déterminé. Tout ce que l'on a le droit d'espérer, c'est de découvrir quelles formes indo-européennes ont pu fournir les premiers modèles de celles que l'arménien a peu à peu créées par l'action de l'analogie.

L'état considéré ici est celui qu'on rencontre dans les anciens textes, principalement dans la traduction de l'Évangile, et aussi dans celle du reste du Nouveau Testament (sauf l'Apocalypse) et de quelques livres de l'Ancien; certains exemples ont été empruntés à Eznik et à Élisée, dont la syntaxe ne diffère guère de celle de ces traductions. Cet état s'est conservé très longtemps avec peu de changements, et l'arménien populaire en présente encore aujourd'hui les traits essentiels.

Le plan d'une étude des démonstratifs arméniens est indiqué par la langue elle-même. On doit étudier séparément le sens et l'origine : 1° des éléments radicaux; 2° de chacune des formations. Il n'a été admis ici aucune distinction de sens qui ne fût imposée par une particularité soit de forme soit d'emploi syntaxique.

A. — Sens et origine des éléments radicaux.

Chacun des trois éléments radicaux a un sens bien défini : quel que soit leur emploi, toutes les formes dont l'élément radical est *s* se rapportent à la première personne, celles dont l'élément radical est *d* à la seconde, et celles dont l'élément radical est *n* à la troisième. On traduira exactement en latin *ays*, *ayd* et *ayn* par *hic*, *iste* et *ille;* mais dans l'anaphorique latin il n'y a rien qui indique les personnes : *is* est tout à fait indépendant des trois autres démonstratifs et ne forme système qu'avec le relatif qu'il appelle (cf. par exemple, pour la formation des adverbes : *ibi*, *inde*, *eo* et *ubi*, *unde*, *quō* en regard de *hīc*, *istīc*, *illīc*; *hinc*, *istinc*, *illinc* et *hūc*, *istūc*, *illūc*); en arménien, au contraire, on emploie les anaphoriques *sa*, *da* ou *na* suivant la personne qu'on indique. De même pour l'adjectif ou pronom d'identité : le latin n'a que *idem*, l'arménien a *soyn*, *doyn* et *noyn*. Enfin l'arménien a trois articles personnels *-s*, *-d* et *-n*, auxquels le latin n'a rien à opposer. La distinction des démonstratifs suivant les personnes est nette en latin, surtout chez les comiques : on voit qu'elle l'est incomparablement plus en arménien. Aussi les adjectifs, pronoms et adverbes formés avec ces trois radicaux constituent-ils un système fermé : les types de formation qu'ils présentent ne se retrouvent nulle part ailleurs dans la langue, et la flexion est rigoureu-

sement la même pour toutes les formes, abstraction faite de quelques divergences provoquées par des altérations phonétiques.

En arménien, la notion du genre grammatical a disparu; la précision avec laquelle sont distinguées les personnes dans le démonstratif lui sert en quelque sorte de substitut. Là où d'autres langues opposent le masculin, le féminin et le neutre, l'arménien oppose avec la même constance la première, la deuxième et la troisième personne. Dans tel cas où la distinction des genres introduit la clarté, la distinction des personnes peut n'être d'aucun usage, ou inversement; mais, dans l'ensemble, les deux procédés répondent à un même besoin, celui d'indiquer à quel substantif se rapporte un démonstratif donné. Par sa nature même, la distinction des personnes ne rend pas dans la langue écrite les mêmes services que dans la langue parlée, et les textes littéraires permettent à peine d'entrevoir tout ce que l'emploi des démonstratifs personnels a dû donner à la langue parlée de clarté, de précision et de vie.

L'étymologie de *s* et de *n* est bien connue. Pour *s*, cf. v. sl. *sĭ*, lit. *βis*, alb. *si-*, phrygien *σεμουν*, got. *hi-*, v. irl. *cē*, lat. *cis*, gr. *σήμερον*, att. *τήμερον*; tous ces mots indiquent l'objet le plus rapproché de celui qui parle, ce qui s'accorde fort bien avec le sens du radical arménien; seul le gr. *ἐκεῖ* a un sens divergent et l'on doit hésiter, par suite, à le rapprocher de cette famille de mots, aussi longtemps du moins que la différence de sens ne sera pas expliquée. Pour *n*, cf. v. sl. *onŭ*, lit. *añs*, phryg. *αινι*, got. *jains*, gr. *ἔνη* «surlendemain» (cf. de plus Solmsen, *K. Z.* XXXI, 472 et suiv. et P. Persson, *I. F.* II, 199 et suiv.) : tous ces mots indiquent l'objet le plus éloigné de celui qui parle, comme *n* en arménien; le thème *ana-* qu'on pose souvent pour quelques formes indo-iraniennes n'a rien à faire ici; car ces formes ont été tirées par analogie ou par contamination de l'instrumental *anā* du thème indo-iranien *a-* désignant ce qui est proche (v. Bartholomae, *Grundr. der iran. phil.*, I, p. 137 et 139). Les radicaux *s* et *n* répondent exactement, on le voit, à ceux qui, en letto-slave, désignent l'objet le plus rapproché et le plus éloigné; au contraire, ils ne fournissent ni l'un ni l'autre de démonstratifs à l'indo-iranien, où l'objet le plus rapproché est indiqué par le radical *a-* : skr. *ayám*, gén. *asyá*, qui répond à l'anaphorique latin *is*, acc. *eum* (sur les correspondants italiques et celtiques, voir R. von Planta, *Gramm. der osk.-umbr. dial.*, II, 212 et suiv.; Thurneysen, *K. Z.* XXXV, 198 et suiv.); l'objet le plus éloigné est indiqué par le radical *u-* : acc. v. perse *avam*, skr. *amúm*, qui se retrouve dans le slave *ovŭ* et par ailleurs dans des particules : skr. *ŭ*, gr. *αὖ*, etc. Un troisième radical indo-européen pour indiquer l'objet le plus éloigné est *l-* (Rozwadowski, *I. F.* III, 264 et

suiv.; *Quaestiones grammaticae*, dans les *Rozpravy* de l'Académie de Cracovie, XXV, 389 et suiv.). Il est intéressant de noter qu'ici l'arménien se rapproche du letto-slave et s'éloigne de l'indo-iranien.

Pour transformer en démonstratifs de première et de troisième personne les démonstratifs indo-européens indiquant l'objet le moins éloigné et le plus éloigné, il fallait qu'un autre démonstratif reçût le rôle intermédiaire de démonstratif de la deuxième personne : le radical *d* a pris cette place. On ne peut guère hésiter à le rapprocher, avec M. Hübschmann, *Arm. gr.*, I, 437, de skr. *tá-*, gr. *τό-*, v. sl. *to-*, etc. Le sens, un peu vague et général, du thème i.-e. **to-* se prêtait assez bien à cette spécialisation; cf. sur les dérivés skr. *eṣa-*, *eta-* au sens du lat. *iste* Speyer, *Vedische und sanskrit-syntax*, § 131, anm. 1, p. 40; cf. Caland, *Syntax der pronomina*, § 13, et sur gr. *τηνεῖ*, Solmsen, *K. Z.* XXXI, 475. L'identité d'initiale avec le pronom personnel de la deuxième personne facilitait cette spécialisation; on peut même se demander si des formes atones du pronom **tu* n'ont pas subsisté en arménien jusqu'à la période de chute des voyelles finales et ne se sont pas confondues phonétiquement avec l'article. — La difficulté que présente le rapprochement est d'ordre purement phonétique. En règle générale, les occlusives sourdes indo-européennes donnent en arménien, à l'initiale, des sourdes aspirées, en partie réduites à la simple aspiration *h*; le *t*, en particulier, est représenté par *th* (թ) dans un assez grand nombre d'exemples (*Mém. Soc. ling.*, IX, 154 n.). Ni le parallélisme ni les autres cas de i.-e. *t* ne font attendre *d*; mais le traitement *d* de i.-e. *t* se retrouve dans arm. *du* = lat. *tu*; on ne saurait dire d'où provient ce traitement singulier dans ces deux mots, tout au plus peut-on songer à l'emploi atone dans des cas tels que *tēr-d* « le maître », ou *kin du* « ô femme » (Jean, II, 4). Le fait reste obscur : il deviendrait peut-être un peu plus clair, si l'on savait pourquoi on a *d* dans *awd* « soulier » de **auti-*, et *th* dans *awth* « lieu où l'on passe la nuit », aussi de **auti-* (Hübschmann, *Arm. gr.*, I, 411), cf. *-oyth* de **-euti-* dans le suffixe de *erewoyth* « apparition » (cf. gr. *-ευτα* dans *τελευτή*), etc.; *ayd* « iste » s'expliquerait par **aito-* comme *awd* par **auti-*.

Les exemples suivants ont pour objet d'illustrer la valeur personnelle des radicaux *s*, *d*, *n*; cette valeur est plus ou moins nette, suivant le sens à exprimer; mais un rapport avec la première, la deuxième ou la troisième personne n'est jamais tout à fait absent : l'arménien ne peut en aucun cas employer un démonstratif sans éveiller en même temps une idée de personne plus ou moins précise.

1° *այս*, *այդ*, *այն*.

Les exemples sont empruntés, pour la plupart, aux premiers chapitres de l'Évangile de Luc.

այս « hic » :

L. 1, 29. *և խորհէր* (Marie) *ընդ միտս թե որպիսի ինչ լիցի ողջոյնս այս* (adressé à Marie, sujet de la phrase; c'est aussi ce dont l'auteur du récit vient de parler).

L. 1, 36. *այս վեցերորդ ամիս է* « c'est *maintenant* le sixième mois ». Comme tous les mots de même famille, *այս* indique le temps présent : *այսաւր* (L. IV, 21) « aujourd'hui », cf. gr. *σήμερον*, got. *himmadaga*; *այժմ* (de **այս-ժամ*, avec accent sur *այս*, et chute de l'*a* de *ժամ*[1]) « maintenant »; *յայսմհետէ* « désormais », L. 1, 48 (cf. *յայնմհետէ*, Néhémie, VIII. 22); *այսուհետեւ* « désormais » (L. VIII, 18).

L. 1, 43. *ուստի՞ է ինձ այս* (ce qui m'arrive) *զի եկեսցէ մայր Տեառն իմոյ առ իս.*

L. 1, 65. *և եղև այ ի վերայ ամենեցուն որ լսեին զայս* (ce que je raconte; c'est l'auteur qui parle)... *և ընդ ամենայն լեռնակողմինն Հրէաստանի պատմեին ամենայն բանքս այսոքիկ* (que je raconte).

L. 1, 66. *զի՞նչ լինիցի մանուկս այս* (dont il est maintenant question parmi nous).

L. III, 8. *կարեաւղ է Աստուած ի քարանցս յայսցանէ յարուցանել որդիս Աբրահամու* (des pierres qui sont ici près de moi).

այդ « iste » :

L. 1, 18. *ի՞նչ գիտացից զայդ* (ce que tu me dis).

L. 1, 19. *առաքեցայ... աւետարանել քեզ զայդ* (cette bonne nouvelle pour toi).

L. 1, 34. *զիա՞րդ լինիցի ինձ այդ* (ce que tu m'annonces).

L. IV, 3. *ասա քարիդ այդմիկ* (qui est près de toi) *զի հաց լիցի.*

L. VI, 26. *վա՛յ ձեզ.... զի այդպէս առնեին....* (comme vous).

Mc XII, 24. *ո՞չ վասն այդորիկ խակ մոլորեալ էք զի ոչ գիտէք զգիրս.*

Mc XIV, 22. *առէք, այդ* (ce que je vous donne) *է մարմին իմ.*

Ex. IV, 9. *եթե ոչ հաւատասցեն երկոցունց նշանացդ այդոցիկ* (faits par ton intermédiaire) *և ոչ լսիցեն ձայնի քումմ.*

[1] Ici *ժամ* paraît être un accusatif, comme aussi dans *յայնժամ* « in illo tempore », *յորժամ* « in quo tempore »; le locatif de *ժամ* est *ժամու*, par exemple : *յայսմ ժամու*, Ex. IX, 18. Pour cet emploi de l'accusatif, cf. le slave, Miklosich, *Vergl. gramm. der slav. spr.*, IV, 398, et le lituanien : Schleicher, *Handbuch der lit. spr.*, I, § 125; v. Delbrück, *Vergl. syntax*, I, § 181.

Ex. VII, 17. *այսպէս* (comme je vais dire) *ասէ Տէր. այդու* (par ce qui va arriver à ton peuple) *գիտասցես թէ ես եմ Տէր.*

այն «ille» :

L. I, 24. *յետ աւուրցն այնոցիկ* «après ces jours». De même L. I, 39. *յաւուրսն յայնոսիկ*, et II, 1. *ընդ աւուրսն ընդ այնոսիկ.*

L. II, 8. *Հովիւք էին ի տեղւոջն յայնմիկ* (en ce lieu). Dans cet exemple comme dans le précédent, et comme aussi dans L. II, 13, *այն* indique non pas ce qui est éloigné — il s'agit dans les trois cas de ce dont il vient d'être question —, mais ce qui ne se rapporte ni à celui qui parle, ni à celui à qui l'on parle.

L. IV, 44. *այլոց քաղաքաց պարտ է ինձ աւետարանել զարքայութիւնն Աստուծոյ զի յայն իսկ առաքեցայ.* Ici *յայն* signifie «pour cela», et Jésus parle objectivement de la tâche qui lui est imposée.

L. VI, 17. *յայնմ կողմանէ* «de l'autre côté»; ici le sens de *այն* est très intense; de même VIII, 22. *եկայք անցցուք յայնկոյս ծովակին.* — Cf. l'opposition de «ici» et «là» Ex. II, 12. *Հայեցեալ յայսկոյս յայնկոյս.*

L. VI, 31. *որպէս կամիք թէ արասցեն ձեզ մարդիկ, այնպէս* (comme ils agissent) *արասջիք և դուք նոցա.*

2° *սա, դա, նա.*

L'anaphorique de 3ᵉ personne *նա* s'emploie dans le récit toutes les fois qu'on ne veut renvoyer ni à la 1ʳᵉ, ni à la 2ᵉ personne; pour le sens, il équivaut à peu près à lat. *is*, *ea*, *id*. L'exemple suivant suffira :

L. II, 8. *և հովիւք էին ի տեղւոջն յայնմիկ բացաւթեայք որք պահէին զպահպանութիւնս գիշերոյ հաւտից իւրեանց: Եւ հրեշտակ Տեառն երեւեցաւ նոցա և փառք Տեառն ծագեցին առ նոսա և երկեան երկիւղ մեծ.*

սա «is» avec indication de première personne :

L. II, 36. *և անդ էր Աննա մարգարէ՝ դուստր Փանուելի յազգէ Ասերայ. սա ինքն* (Anne, dont l'auteur parle maintenant, par opposition à Siméon dont il était question auparavant) *անցեալ էր զաւուրբք բազմաւք.*

L. IV, 22. *ո՞չ սա* (celui qui est parmi nous) *է որդին* (le plus connu de tous) *Յովսեփայ*; cf. V, 21. *ո՞վ է սա* (l'homme qui est ici) *որ խաւսի զհայհոյութիւնս.*

L. VIII, 21. *մայր իմ և եղբարք իմ սոքա* (sans doute «ces disciples qui m'entourent») *են որ զբանն Աստուծոյ լսեն և առնեն.* Au contraire, dans une proposition générale, d'ailleurs parallèle, on a *նա* : Mc III, 35. *որ առնէ զկամս Աստուծոյ, նա է իմ եղբայր և քոյր և մայր.*

L. IX, 9. *զՅովհաննէս ես գլխատեցի. իսկ սա ո՞վ իցէ զորմէ զայս-*

պիտի իմս լինել (le rapport avec la 1re personne est indiqué par la phrase même).

Eznik II, 2 désigne par *սոքա* les Mazdéens dont il s'occupe et par *նոքա* les Manichéens dont il les rapproche.

դա « ce » avec indication de 2e pers. :

L. I, 63. *Յովհաննէս է անուն դորա* (de cet enfant dont vous demandez le nom).

L. IV, 35. *սաստեաց ի նա* (le démon) *Յիսուս և ասէ, պապանձեաց և ել ի դմանէ* (de l'homme que tu possèdes) : *Զգետնեաց զնա* (l'homme) *դեւն ի մէջ նոցա և ել ի նմանէ.*

L. IX, 13. *դուք տուք դոցա* (à ceux dont vous parlez) *ուտել.*

L. IX, 35. *Ձայն եղև յամպոյն և ասէ· դա* (celui qui est parmi vous) *է որդի իմ ընտրեալ· դմա լուարուք.*

L. X, 35. *դարման տար դմա.*

Ex. III, 5. *տեղին յորում կաս դու ի դմա.*

Ex. VI, 1. *հզաւր ձեռամբ արձակեսցէ զդոսա* (les Hébreux tes compatriotes).

On conçoit que les traducteurs arméniens aient parfois été embarrassés pour choisir entre *նա*, *դա* et *սա* : l'emploi de l'un ou de l'autre de ces anaphoriques supposait souvent une interprétation, et obligeait à préciser ce que l'original laissait dans le vague.

3° *սոյն, դոյն, նոյն.*

սոյն « idem », avec indication de 1re pers. :

Mc XII, 30. *այս* (celui que je viens de dire) *է առաջին պատուիրան* 31 *և երկրորդն նման սմին.*

Ex. VIII, 25. *զոհեցէք տեառն Աստուծոյ ձերում աստէն ի սմին երկրիս* (où nous sommes, et dont je suis roi).

Elisée III. *զայս* (ce que je viens de raconter) *և առաւել քան զսոյն խաւսեցան.*

դոյն « idem », avec indication de 2e pers. :

L. VI, 23. *ըստ դմին աւրինակի* (comme ils vous traitent) *առնէին մարգարէիցն հարք իւրեանց.*

նոյն « idem », avec indication de 3e pers. :

Cette forme est beaucoup plus fréquente dans les textes que les deux précédentes; c'est celle que l'on rencontre ordinairement dans les récits :

L. VI, 33. *եթէ բարի առնէք բարերարաց ձերոց, ո՞ր շնորհ է ձեր· զի և մեղաւորք զնոյն գործեն* (et ce n'est pas la conduite du disciple de Jésus-Christ; *դոյն* est donc impossible).

4° Les articles *-ս*, *-դ*, *-ն*.

La différence de *-ս* et de *-ն* est nettement indiquée par l'opposition suivante. L'évangéliste écrit dans son récit :

L. I, 41. *խաղաց մանուկն յորովայնի նորա.*

Élisabeth dit elle-même :

L. I, 44. *խաղաց... մանուկս յորովայնի իմում.*

Il ne suit pas de là que, en arménien ancien, *-ս* fût synonyme du possessif *իմ*, comme il l'est dans la langue moderne : *-ս* indique que l'objet ou la personne en question est « près de moi, en rapport avec moi, etc. »; ainsi *մանուկս իմ* L. VII, 7 ne signifie pas « mon enfant », mais « ce mien enfant dont je m'occupe en ce moment ». C'est pourquoi l'article d'une personne n'exclut pas l'emploi du possessif d'une autre. On trouve souvent des exemples tels que les suivants :

Possessif de 2e pers., article de 1re. L. II, 29 *արդ արձակես զծառայս քո* (moi).

Possessif de 1re pers., article de 2e. L. X, 40. *քոյրդ իմ* (ma sœur qui est près de toi; cf. *ibid.*, 42) *միայն եթող զիս ի սպասու. արդ ասա դմա զի աւգնեսցէ ինձ.*

Possessif de 1re pers., article de 3e. L. IX, 48. *որ զիս ընդու. նէցի ընդունի զառաքիչն իմ* (Dieu qui est au ciel).

Possessif de 2e pers., article de 3e. L. X, 6. *հանդիցէ ի վերայ նորա ողջոյնն ձեր* (le salut déjà fait); cf. chez Eznik II, 1. *նա* (Աբէլն) *ասէ. ես եմ որդին* (le fils attendu) *քո* : *Ասէ ցնա Քրիստոս. իմ որդին անուշահոտ և լուսաւոր է.*

Ces exemples suffiraient à indiquer la nuance de sens toute particulière indiquée par les articles personnels. Quelques autres préciseront cette notion.

-ս, article de 1re pers. :

L. VIII, 14. *ի ցանկութիւն աշխարհիս* (du monde d'ici-bas par opposition au ciel; cf. Gal. IV, 25. *այժմ Երուսաղէմի* opposé à *վերինն Երուսաղէմ*). — Chez les historiens, *աշխարհս* désigne « ce pays-ci, notre pays », c'est-à-dire l'Arménie par opposition à l'étranger.

L. VIII, 22. *անցցուք յայնկոյս ծովակիս* (de l'autre côté du lac près duquel nous sommes).

J. IV, 25. *գիտեմ զի Մեսիա գայ անուանեալն Քրիստոս...* (la Samaritaine ne songe à rapprocher le Messie ni d'elle ni de son interlocuteur); 26. *ասէ ցնա Յիսուս. ես եմ որ խօսիմս* (moi) *ընդ քեզ.*

-դ, article de 2e pers. :

L. I, 4. *քաջդ Թէոփիլէ* « ô (toi) brave Théophile ». — De

même, *ib.*, 28. *ուրախ լեր, բերկրեալդ, Տէր ընդ քեզ.* — Cf. VI, 24. *վայ ձեզ մեծատանցդ.*

L. V, 5. *վասն քո բանիդ* (la personne est déjà indiquée par le possessif; l'indication de personne donnée par l'article est donc superflue, mais elle est inévitable puisque l'article arménien comporte toujours une détermination de personne. Ce cas est fréquent dans les textes; cf. *ibid.*, 33. *աշակերտքն Յովհաննու* opposés à *քոյքդ* « les tiens »).

L. VI, 42. *զիա՞րդ կարես ասել ցեղբայր քո. եղբայր, թող հանից զշիւղդ յականէ քումմէ. և դու ի քում ական զգերանդ ոչ տեսանես.*

Mc XI, 2. *երթայք դուք ի գիւղդ որ ընդդէմ ձեր կայ.* — Cf. Ex. III, 5. *տեղիդ յորում կաս դու ի դմա երկիր սուրբ է.*

Math. VII, 11. *դուք որ չարքդ էք.* Cf. Mc XI, 9. *ովսաննա բարձրելոյն. աւրհնեալ որ գասդ յանուն Տեառն.*

Mc XI, 17. *գրեալ է թե տունդ* (où vous êtes et où vous dominez) *իմ տուն աղաւթից կոչեսցի . . . . և դուք արարէք զդա այրս* (que je vois) *աւազակաց.*

-ն, article de 3ᵉ pers. :

Toutes les fois qu'il n'y a lieu d'indiquer aucun rapport particulier avec la 1ʳᵉ et la 2ᵉ pers., on emploie *-ն* : c'est donc l'article le plus usité dans les textes écrits. On en rencontre des exemples en quantité illimitée. Il suffira de citer :

L. I, 1. *վասն իրացն հաստատելոց ի մեզ* : il s'agit de « ces fameux événements arrivés parmi nous ». Si l'évangéliste avait voulu indiquer la part qu'il y avait prise, il aurait écrit *իրացս.*

5° Adverbes.

1ʳᵉ personne.

աստ « hic », L. IV, 23. *զոր արարեր ի Կափառնաում արա և աստ* (ici où nous sommes) *ի քում գաւառի.*

աստէն « ici même »; cf. plus bas sous *աստի.*

այսր « huc », L. IX, 41. *մատո այսր* (où je suis) *զորդին քո* (qui est éloigné).

աստի « hinc », Math. XVII, 19. *եթէ ունիցիք հաւատս քան զհատ մանանխոյ, ասասջիք լերինս այսմիկ՝ փոխեաց աստի անդր, և փոխեսցի.*

2ᵉ personne.

այդր « istic », L. IX, 27. *բայց արդարև ասեմ ձեզ եթէ են ոմանք ի դոցանէ որ այդր կան* (c.-à-d. de vous) *որք մի ճաշակեսցեն զմահ մինչև . . .*

այդրէն « ici même », II Cor. x, 15. *յոյս մի ունելմք զամմանն հաւատոց ձերոց այդրէն ի ձեզ մեծանալոյ.*

այտի « istinc », III Rois, II, 30. *ասէ ցնա · այսպէս ասէ արքայ, եկ այտի* (d'où tu es) : *Եւ ասէ Յովաբ · չէ յանեմ, քանզի աստէն* (ici même où je suis) *մեռանիմ.*

3e personne.

անդ « illic », L. VI, 6. *և եղեւ ի մեւսում շաբաթուն մտանել նմա ի ժողովուրդն և ուսուցանել · և էր անդ այր մի և ձեռն իւր աջ պատացեալ էր.*

անդէն « là même », Math. V, 28. *որ նայի ի կին մարդ առ ի յանկանալոյ նմա, անդէն շնացաւ ընդ նմա ի սրտի իւրում.*

անդր « illuc », Math. II, 22. *իբրեւ լուաւ եթէ Արքելաոս թագաւորեաց Հրէաստանի փոխանակ Հերովդի հաւրն իւրոյ, երկեաւ երթալ անդր.*

անդրէն « là même », L. VII, 37. *դարձաւ անդրէն* (de l'autre côté, d'où il était venu).

անտի « illinc », L. V, 27. *յետ այնորիկ եկ անտի.*

6° Mots signifiant « voici, voilà ».

աւասիկ « voici », L. VIII, 45. *Համբայր մի պոտ ոչ ետուր ինձ, սա աւասիկ յորմէ հետէ մտեալ եմ ոչ դադարեայ ի համբուրելոյ զոտս իմ.*

ահաւասիկ, L. III, 9. *ահաւասիկ* (voici qu'au moment où je parle) *տապար առ արմին ծառոց կայ.*

աւաղիկ « voici » (2e pers.), Coloss. I, 21. *և զձեզ որ երբեմն աւտարացեալքն եիք . . . . . այժմ աւաղիկ հաշտեցոյց անդամովք մարմնոյ իւրոյ.*

ահաւաղիկ, Math. VII, 4. *կամ զիա՞րդ ասես ցեղբայր քո · Թող հանից զշիւղ յականէ քումմէ · և ահաւաղիկ ի քում ականի գերան կայ.*

աւանիկ « voilà », Ex. IV, 14. *ո՞չ աւանիկ կայ Ահարոն եղբայր քո զեւտացի.*

ահաւանիկ L. VII, 25. *ահաւանիկ որ ի հանդերձս երեւելիս և ի փափկութեան են յարքունիս են.*

La clarté que donne au langage un emploi exact de toutes ces formes personnelles ressort de passages tels que le suivant :

Mc XVI, 6. *դՅիսուս խնդրէք զնազովրեցի զխաչեալն, յարեաւ չէ աստ* (où nous sommes). *ահաւադիկ* (voyez) *տեղին* (considéré par rapport à Jésus) *ուր եդին զնա* (qui n'est plus ici).

B. — Sens et origine des formes.

1° Démonstratifs *ays*, *ayd*, *ayn*.

Ces démonstratifs s'emploient soit comme adjectifs, soit comme pronoms.

a. *ays*, *ayd*, *ayn*, adjectifs.

Ces adjectifs peuvent ou précéder ou suivre le nom auquel ils se rapportent.

α. Le démonstratif suit.

Le nom précédent est suivi de l'un des articles *-s*, *-d*, *-n*, suivant que le démonstratif est *ays*, *ayd*, ou *ayn*; la valeur démonstrative est intense; la forme employée est la forme longue, pour vue de la finale *-ik* (cf. *awasik*, *awadik*, *awanik*) à la plupart des cas. Cet emploi est fréquent. En voici un exemple :

Mc xi, 23. *որ ոք ասիցէ լերինս այսմիկ բարձիր.*

Le caractère démonstratif de *ayn*, par opposition au caractère anaphorique de *na*, est très visible dans un exemple tel que :

Mc xii, 43. *այրին այն տառապեալ շատ արկ քան զամենեսեան . . . . քանզի ամենեքեան յաւելորդաց իւրեանց արկին, այլ նա ի չքաւորութենէ իւրմէ . . . . . արկ . . . . .*

Au nominatif pluriel on trouve la forme longue, avec signe du pluriel (L. i, 65. *ամենայն բանքս այսոքիկ*), ou la forme brève, sans signe du pluriel (L. iv, 21. *դիրքս այս*), suivant que la valeur démonstrative est plus ou moins intense. — L'absence d'article est exceptionnelle; on a néanmoins avec *աւր* :

L. vi, 23. *յաւուր յայնմիկ*. — Néhémie, iv, 16. *յաւրէ յայնմանէ* (cf. *ib.*, xii, 43 — xiii, 1).

Il n'est pas ordinaire qu'un mot soit intercalé entre le nom et le démonstratif, comme :

Ex. iv, 19. *յետ աւուրցն բազմաց այնոցիկ*.

Mais les prépositions telles que *ի*, *զ*, *ընդ* sont répétées devant le démonstratif :

L. ii, 8. *ի տեղւոջն յայնմիկ*.

L. iii, 8. *ի քարանցս յայսցանէ*.

L. ii, 19. *զամենայն զբանա⟨ս⟩ զայսոսիկ*.

L. ii, 1. *ընդ աւուրսն ընդ այնոսիկ*.

Math. ix, 31. *ընդ ամենայն երկիրն ընդ այն*.

Cette répétition de la préposition est d'autant plus remarquable qu'elle n'a pas lieu avec les adjectifs possessifs, par exemple :

L. xxi, 18. *մազ ի գլխոյ ձերմէ ոչ կորիցէ*.

β. Le démonstratif précède.

Le nom n'est pas suivi de l'article; la valeur démonstrative est moins intense que quand le démonstratif suit; la flexion est celle de la forme courte (sans l'élément *-ik*). Cet emploi se trouve surtout au nominatif et à l'accusatif; aux autres cas, il tend à ne subsister que dans des locutions de caractère presque adverbial. Les prépositions ne sont pas répétées devant le substantif suivant. Sauf dans les textes les plus anciens, il n'y a pas toujours accord en nombre avec le substantif.

Mc XIII, 2. *տեսանե՞ս զայդ ամենայն շինուածս.*

Mc XIV, 4. *ընդէ՞ր եղեւ կորուստ իւղոյդ այդորիկ: 5 մարթ էր զայդ իւղ վաճառել.*

Mc XIV, 30. *յայսմ գիշերի.*

L. VI, 17. *եւ յայնմ կողմանէ* (sens intense).

L. IV, 17. *եգիտ զայն տեղի յորում գրեալն էր.*

L. VI, 26. *այդպէս* (locution vraiment adverbiale).

L. VIII, 22. *յայնկոյս.*

L. IX, 28. *յետ այսց բանից.*

Galat. II, 20. *այսուհետեւ* « désormais ».

Ex. I, 12. *որչափ ճնշէին զնոսա այնչափ առաւել բազմանային.*

Élisée, V. *այս պարգեւք.*

Élisée, II. *յայսմ հաւատոյ զմեզ ոչ ոք կարէ խախտել.*

b. *ays*, *ayd*, *ayn*, pronoms.

Le sens est d'ordinaire celui des neutres latins *hoc*, *istud*, *illud* employés comme pronoms : « ceci, cela ». On se sert soit de la forme courte soit de la forme longue :

L. IV, 44. *զի յայն իսկ* (pour cela même) *առաքեցայ.*

L. V, 27. *յետ այնորիկ ել անտի.*

Mc XII, 24. *ո՞չ վասն այդորիկ իսկ մոլորեալ էք զի . . . .*

L. XI, 42. *զայս արժան էր առնել եւ զայնու ոչ անցանել.*

L. III, 8. *զայս ասեմ ձեզ եթէ կարող է Աստուած.*

Mc XIV, 23. *առէք, այդ է մարմին իմ.*

Ex. VIII, 26. *չէ մարթ այդմ լինել.*

Néhémie, VI, 7. *վասն այսր խորհեսցուք.*

On a le même emploi dans les énumérations :

Ex. VI, 14. *այս են նահապետք.*

Les pronoms *ays*, *ayd*, *ayn* n'ont un autre sens que s'ils sont suivis d'une détermination, soit d'un ablatif comme :

Ex. V, 17. *Նեղեցէք այդմ եւ յանգանաց իմոյ*

soit, plus ordinairement, d'une proposition relative :

L. vi, 34. *տայք փոխ այնոցիկ՝ յորոց ակն ունիք առնուլ.*

L. viii, 12. *որք առ ճանապարհաւն այնոքիկ են որ լսենն.*

Gal. i, 5. *զարմանամ զի այդպէս . . . . . փոխիք յայնմանէ որ կոչեացն զձեզ ի շնորհսն Քրիստոսի.*

Néhémie, iv, 14. *ասեմ ցայնս որ կայմ պատրաստեալ կային . . . և ցայնս որ տեղեաց տեղեաց պաշտպանքն էին.*

Les démonstratifs *ays*, *ayd*, *ayn* sont des thèmes en -*o*-, comme le montre leur flexion : gén. sing. *aynor-ik*, plur. *aynoç-ik*. La consonne radicale a été étudiée plus haut. Le seul élément qui reste à discuter est l'initiale *ay*- : elle sort certainement de i.-e. *ai*-, si l'on admet que i.-e. *o* ne devient *a* en arménien qu'en syllabe ouverte (voir ces *Mémoires*, VIII, 153 et suiv.); on pourrait songer aussi à i.-e. *oi*-, si l'on admet l'hypothèse — bien douteuse — d'une sorte d'i.-e. *o* qui donnerait *a* en arménien en toutes positions (v. Brugmann, *Grundriss*, I², 154).

Au premier abord, on est tenté de rapprocher arm. *ayn* de skr. *enam*. Mais le skr. *enam* n'a de commun avec *ayn* que l'aspect extérieur; l'emploi est tout différent : c'est un pronom anaphorique enclitique, employé à quelques cas seulement (cf. une hypothèse sur la nature de cette forme dans ces *Mémoires*, IX, 372).

En revanche, la forme et le sens imposent un rapprochement avec skr. *eṣá*, *etát*, zd *aēša*, *aētaṭ*, v. perse *aita*. Le skr. *etá*- est formé avec *tá*- exactement comme arm. *aydo*- l'est avec *do*- (compris dans *doyn*, *da*; cf. plus bas). Quant aux emplois, ils sont exactement les mêmes : il suffit, pour s'en convaincre, de comparer les exemples précédents avec ceux qu'on trouvera pour le sanskrit chez Delbrück, *Altindische syntax*, p. 219 et suiv., et pour l'iranien chez Caland, *Zur syntax der pronomina*, p. 10 et suiv. Le rapprochement de l'arm. *ay*- de *ays*, *ayd*, *ayn* (cf. aussi phrygien *αιωι*, chez Kretschmer, *Einleitung*, p. 237 et suiv.) et de l'indo-iranien *ai*- de skr. *etá*-, v. perse *aita*- exclut en tout cas celui que l'on fait souvent de ces formes indo-iraniennes avec osq. *eizois* «eis», etc.; sans entrer ici dans la difficile discussion des formes italiques, il suffira de rappeler que M. von Planta a mis en doute que les formes en **eiso*-, qui manquent au latin, eussent rien à faire avec skr. *eṣá*, et s'est demandé si ce n'étaient pas de nouvelles formations italiques (*Gramm. der osk. umbr. dial.*, II, 215). La forme **aino*-, sur laquelle repose arm. *ayn*, est formée avec l'élément *n*- exactement comme la forme **ailo*-, sur laquelle reposent arm. *ayl*, cypr. *αἶλος*, v. gall. *eil* (Rozwadowski, dans *Rozprawy* Acad. Cracovie, xxv, 405), est formée avec l'élé-

ment *l-* qui indique aussi l'objet le plus éloigné : il est donc permis de penser que arm. *ayn* «ille» est à rapprocher de v. sl. *jinŭ* «autre»; le skr. *anyás* et le lat. *alius* présentent une autre formation tirée des mêmes éléments radicaux *n-* et *l-*. Ainsi, des trois thèmes arméniens *ayso-*, *aydo-*, *ayno-*, deux auraient des correspondants dans d'autres langues :

aydo- : skr. *etá-*, zd *aēta-*, v. pers. *aita-*.

ayno- : v. sl. *jino-* (cf. peut-être aussi got. *jains* ?).

Si le sanskrit n'a pas de correspondants pour *ayn* et *ays*, on doit l'attribuer à ce que les éléments radicaux *n* et k_1 ne s'y rencontrent pas à l'état de démonstratifs.

2° *sa*, *da*, *na* et *soyn*, *doyn*, *noyn*.

a. Pronoms anaphoriques *sa*, *da*, *na*.

Les formes de cette série ne fonctionnent que comme pronoms, jamais comme adjectifs; on s'en sert pour indiquer les personnes et — plus rarement — les choses dont il a déjà été question, ou que les interlocuteurs ont présentes à l'esprit. Elles tiennent place d'un pronom personnel de la 3e personne :

L. I, 5. *և եղև . . . քահանայ ոմն անուն Զաքարիա . . . և կին նորա ի դստերաց Ահարոնի և անուն նորա Եղիսաբեթ.*

Gen. XL, 8. *Երազ տեսաք և ոչ ոք է որ մեկնիցէ զնա.*

Puisque *na* n'est jamais adjectif, un groupe tel que *զնոսա երկոտասանեսին*, Math. X, 5, doit se traduire par «ceux-ci, les douze», et non par «ces douze».

Hormis dans les locutions *դա և* et surtout *նա և* «et de plus», par où commencent beaucoup de phrases, *sa*, *da* et *na* ne servent pas à exprimer le neutre «ceci, cela»; pour cet usage, on recourt aux pronoms *ays*, *ayd*, *ayn*, qui, on l'a vu plus haut, n'ont point d'autre sens, sauf détermination par un relatif; ainsi l'arménien emploie ses diverses formes de démonstratifs pour exprimer ce qui, dans les autres langues indo-européennes, est indiqué par le genre grammatical.

La valeur anaphorique de *sa*, *da*, *na* est surtout claire dans les idiotismes suivants où ces pronoms doublent le relatif :

J. IV, 46. *և անդ էր թագաւորազն մի որոյ որդի նորա հիւանդ կայր.*

Jud. VII, 9. *լերանց բարձանց . . . յորում բանակեալ էին ի նմա.*

J. I, 33. *յոյր վերայ տեսանիցես զհոգին զի իջանիցէ, և հանգչիցի ի վերայ նորա, նա է . . .*

Ps. LXVII, 17: *Լեառն ընդ որ հաճեցաւ Աստուած բնակել ի նմա.*

Élisée V. *առ Աստուած կենդանի որ ոչ են ելանիցեմք ի նմանէ.*

L'ancienne valeur démonstrative de *sa*, *da*, *na* transparaît encore dans beaucoup d'exemples, surtout des pronoms de 1re et 2e personnes *sa* et *da*; la valeur démonstrative est plus effacée pour *na*, qui est la forme ordinairement employée dans le récit :

Math. III, 17. *դա* (Jésus que vous voyez baptiser) *է որդի իմ սիրելի, ընդ որ հաճեցայ.*

Math. VIII, 9. *ունիմ ընդ ինձ զինուորս · ասեմ սմա երթ՝ և երթայ, և այլում թե եկ՝ և գայ.*

Math. VIII, 27. *որպիսի ոք իցէ սա՝ զի և հովմք և ծով հնազանդին նմա.*

Math. IX, 3. *Հայհոյէ դա* (celui qui prétend te remettre tes péchés).

Le sens de *sa*, *da*, *na* est particulièrement voisin de celui de *ays*, *ayd*, *ayn*, quand ces pronoms servent à annoncer une proposition relative :

Ex. V, 2. *ով է նա որում լուայց ձայնի նորա.*

L. VIII, 21. *մայր իմ և եղբարք իմ՝ սոքա են որ զբանն Աստուծոյ լսեն և առնեն.*

La ressemblance de sens de *այն* et de *նա* dans ce cas particulier ressort immédiatement de la comparaison de :

L. VIII, 12. *որք առ ճանապարհաւն, այնոքիկ են որ լսեն և ապա . . . . .*

L. VIII, 14. *իսկ որ ի մէջ փշոցն անկաւ, նոքա են որ . . անպտուղ լինին.*

Toutefois, la valeur anaphorique de *sa*, *da*, *na* est le plus souvent assez visible; elle est évidente quand la proposition relative précède, ce qui est le cas ordinaire; car on emploie de préférence *ays*, *ayd*, *ayn* pour annoncer une proposition relative qui suit (par ex. Math. V, 44) :

Math. V, 41. *որ տարապարհակ վարիցէ զքեզ մղոն մի, երթ ընդ նմա և երկուս.*

Math. V, 19. *որ ոք լուծցէ . . փոքր կոչեսցի . . . իսկ որ արասցէ . . նա մեծ կոչեսցի . . .*

Élisée V. *այք եկին ի խաւարին՝ եկն առ նոսա լոյսն Ճշմարիտ.*

b. Pronoms et adjectifs d'identité *soyn*, *doyn*, *noyn*.

Ces formes, qui sont tantôt pronoms et tantôt adjectifs, expriment l'identité; mais leur sens propre n'est pas celui de « le

même» du français dans la plupart des cas; souvent *soyn*, *doyn*, *noyn*, employés comme pronoms, servent à diversifier et préciser le langage, et tiennent une place qu'auraient pu occuper les anaphoriques *sa*, *da*, *na*; dans un grand nombre d'exemples, ces pronoms désignent les personnes ou les choses qui ont été nommées immédiatement auparavant. De plus, le sens démonstratif subsiste en général très net, et la traduction la plus exacte de *soyn*, c'est d'ordinaire «ce même» (avec une intensité de sens bien moindre, naturellement) :

Mc XIV, 9. *զոր արար դա խաւսեսցի վասն յիշատակի դորին.*

L. VI, 14. *զՍիմովն զոր և Պետրոս անուանեաց և զԱնդրէաս եղբայր նորին.*

Eznik II, 3. *յորժամ որդիքն եղեն, նոքա եղեն արարիչք . . . . . և նոքին թագաւորք.*

Élisée III, *զայս և առաւել քան զսոյն խաւսեցան.*

Comme *sa*, *da*, *na*, les formes de la série *soyn*, *doyn*, *noyn* servent souvent de corrélatifs à des relatifs :

Mc IV, 24. *որով չափով չափէք, նովին չափեսցի ձեզ.*

Rom. II, 1. *դու զնոյն գործես որով դատիս.*

Le sens de «ce même» est parfois très intense :

Eznik II, 2. *նոքա ամենայն անչինչոց պչրանչ կարծեն և սոքա նոյն աւրինակ զնոյն իմանան.*

Quand *soyn*, *doyn*, *noyn* sont adjectifs, ils précèdent le substantif :

L. VII, 21. *ի նմին ժամու.*

Ex. VIII, 25. *զոհեցէք Աստուծոյ ձերում աստէն ի սմին երկրի.*

Eznik II, 3. *Հայեցեալ յայլն արխական թէ իգաւէր էր, լսա նմին նորին մեղկ բարուցն նմա սուրէնս կցկցեաց* (accord en cas mais non en nombre).

Eznik II, 11. *ի նոյն ջուրս պիղծ ձձիքն ընդ սուրբ ձկունսն սնանիցին* (absence complète d'accord, tenant à ce qu'ici *noyn* n'a aucune valeur démonstrative, et signifie seulement «le même»).

Les emplois de *sa*, *da*, *na* et *soyn*, *doyn*, *noyn* indiquent la parenté des deux séries; la comparaison des flexions met cette parenté en pleine évidence :

Sing.	nom. acc.	*na* (**no-a*)	*no-yn*
	gén.	*nor-a*	*nor-in*
	dat. loc.	*nm-a*	*nm-in*
	abl.	*nm-anē*	*nm-in*
	instr.	*nov-aw*	*nov-in*
Plur.	nom.	*nokh-a*	*nokh-in*
	acc. loc.	*nos-a*	*nos-in*
	gén. dat. abl.	*noç-a*	*noç-in*
	instr.	*nokh-awkh*	*nokh-imbkh*

IMPRIMERIE NATIONALE.

Sauf à l'ablatif singulier et à l'instrumental pluriel où la flexion intérieure, obscurcie par la phonétique, a été complétée à la fin du mot, ces formes se composent de deux parties : l'une fléchie, commune aux deux séries *na* et *noyn*, l'autre invariable, qui caractérise chacune des séries.

La partie invariable, *a*, ou plutôt *ay*, de *sa*, *da*, *na* a déjà été étudiée dans ces *Mémoires*, X, p. 136 et suiv. La partie invariable, *in*, de *soyn*, *doyn*, *noyn* n'est pas exclusivement propre à ces trois formes; elle se retrouve dans les adverbes : *astēn* (**aste-in*), *aysrēn* (**aysre- in*), *aststn* de *ast*, *aysr*, *astust*, et dans les adverbes correspondants des deux autres personnes. En dehors de la série des démonstratifs, on peut citer encore : *inkhn-in* « lui-même », à côté de *inkhn* (même sens); les diverses formes de *amena-yn* « tout », nom. plur. *amenekh-in*, acc. plur. *amenes-in*, instr. sing. (employé adverbialement) *amenew-in*; *saka-yn*, *miangama-yn*, *noyn-žama-yn*; *isko-yn* (cf. *isk*); etc. Cet élément *-in* est une particule invariable et n'a rien de commun avec le suffixe *-ino-* qui sert à former des adjectifs (voir plus bas, p. 275). On songe naturellement à skr. *īm*; la conservation de la nasale finale dans un monosyllabe n'a rien de surprenant; cf. *khan* en regard de lat. *quam*; il est vrai que *noyn* forme à l'époque historique un mot unique, mais la flexion montre que la fusion de l'élément fléchi et de l'élément invariable est relativement récente. Toutefois ce rapprochement n'est pas sans présenter de graves difficultés : dans la plupart des cas, skr. *īm* est un pronom enclitique à l'accusatif, et M. Delbrück (*Altindische syntax*, p. 28) paraît disposé à croire que la particule *īm* n'est qu'un emploi particulier de ce pronom, ce qui exclurait le rapprochement avec l'arménien; si même on voit dans la particule *īm* un mot différent du pronom *īm*, il faut reconnaître que le sens de cette particule, qui répond à peu près au lat. *-cumque*, et son emploi ne coïncident pas avec le sens et l'emploi de la particule arménienne, sauf pourtant dans *idăn-īm*, *tadăn-īm*, etc. On pourrait, d'autre part, expliquer arm. *-in* par un ancien **en*, parent du lat. *-em*, attesté par *eōd-em*, *ĭd-em* (d'où *ī-dem*, etc.), du skr. *-am* des pronoms personnels (*tvám*, etc.), du gr. *-ω*, *-ων* (*ἐγώ*, *ἐγών*, etc.). Il est impossible de trancher la question [1].

La partie fléchie repose sur les thèmes arméniens *so-*, *do-* et *no-*. Le thème *do-* rappelle immédiatement skr. *ta-*, v. sl. *to-*, got. *þa-*, gr. *το-*. Le thème *so-*, à le supposer ancien, repose sur **k_1o-* qui serait à **k_1yo-* (lit. *βia-*, v. sl. *se-*) ce que skr. *ta-* est à *tya-*; on en peut rapprocher aussi osq. *εxo*, ekak, etc. (v. Planta,

[1] Il faut indiquer aussi la difficulté présentée par certaines formes de génitifs singuliers et pluriels : *norun*, *noc̣un* (cf. *amenec̣un*, *bolorec̣un*).

Gramm. der osk. umbr. dial., II, 215 et suiv.). Quant à *no-*, ce que l'on en peut citer de plus voisin, c'est le thème v. sl. *ono-* lit. *ana-*, qui n'en diffère, en somme, que par le vocalisme radical (cf. P. Persson, *I. F.* II, 199 et suiv.). Les démonstratifs rapprochés ici ont le sens peu intense qui convient pour expliquer l'emploi particulier pris par les formes arméniennes correspondantes.

3° Les adverbes de lieu.

Les exemples cités, p. 250, illustrent assez l'emploi de ces adverbes. Il suffira d'ajouter que l'union étroite des démonstratifs et des adverbes de lieu se traduit assez souvent par la substitution des uns aux autres. On lit :

Eznik II, 3. *զի ճշմարիտ է բանս յայս անտի է զի . . .*
de même que *ուստի* tient la place d'un relatif.

Ibid. : *էր ոմն ի վեր քան զնա զաւրագոյն . . . ուստի ի նա փառքն հասին.*

L'origine de ces adverbes est obscure. La comparaison de *ast* et *and* montre que ce *t* et ce *d* reposent sur un i.-e. *t*; car le *t* de *ast* ne peut être issu de *dh*, et le *d* de *and* ne peut être issu de *d*; cf. peut-être quelques formes germaniques en *þ* et *d*, chez Kluge, *Vorgesch. der altgerm. dial.*, §§ 296-298, p. 485 du *Grundriss der germ. phil.*, I². La ressemblance de v. irl. *and* «là» et de arm. *and* est donc fortuite. Au contraire, le *t* de *asti*, *ayti*, *anti* repose nécessairement sur un ancien *d*; cette finale *-ti* se retrouve dans *usti* «d'où»; on ne peut la rapprocher de *-de* du lat. *inde*, *unde* que si le *d* de ces formes est un ancien *d* indo-européen et que si, par suite, *inde* n'a rien à faire avec gr. *ἔνθα*, ce qui est probable, vu le parallélisme de *inde* et *unde*; le *i* final de *-ti* reste d'ailleurs inexpliqué. La finale *-r* de *aysr* et *aydr* a été rapprochée plus haut de celle de *ur* «où»; ces deux adverbes semblent formés sur les démonstratifs *ays*, *ayd*. A la 3ᵉ personne on a *andr* et non **aynr*. Pour se rendre compte de ce défaut de parallélisme, il convient de noter que *andr* ne signifie pas seulement «illuc», mais aussi «ultra» :

Eznik III, 10. *յայսմ վայրէ ոք անդր մի մանուկն երթալ.*

Élisée V. *անդր քան զսահմանսն յաւիտենան.*

De même l'adverbe d'identité *andrēn* signifie «de nouveau» :

L. XXIII, 21. *և նոքա անդրէն աղաղակէին.*

Il y a donc à la fois particularité de sens et particularité de forme : on peut dès lors se demander s'il faut tirer *andr* de **aynr*, en admettant une assez forte altération de la forme jointe à une modification du sens, ou si l'on ne doit pas plutôt, avec M. Hübschmann, chercher dans *andr* le même suffixe que présentent son

synonyme latin *ultrā* et d'autres formes indiquées par M. Kluge, *l. c.*, § 298, suffixe dont l'arménien ne possède, on le sait, aucun exemple certain (car *ənderkh* est douteux, voir Hübschmann, *Arm. gramm.*, I, 447). On s'expliquerait alors l'emploi de *andr* (au lieu de *and* attendu) dans des locutions telles que *i vałiw andr* « demain ».

Les adverbes d'identité : *astēn*, *andēn*, *aysrēn*, *aydrēn*, *andrēn*, ont toujours un *-ēn* final évidemment issu de *-e* + *in* : **aste-in*, etc. (pour *ē* de *e*+*i*, cf. *etē* de **ete-i*, *etēç* de *ete-iç* en regard de *gti*, *gtiç* et *berē* de **bere-i* en regard de *alay*); le même *e*, terminant les adverbes, se retrouve dans *ure-kh*, *uste-kh*, *erbe-kh*. On ne saurait déterminer dans quelle mesure cet *e* a été la terminaison générale des adverbes avant la chute des voyelles finales, et dans quelle mesure il est le produit d'actions analogiques postérieures.

4° Les articles personnels *-s*, *-d*, *-n*.

Ces articles ont deux caractères essentiels :

a. Ils sont absolument invariables.

b. Ils sont enclitiques.

Par là, *-s*, *-d*, *-n* rappellent plutôt les particules démonstratives *ci* et *là* que l'article du français : d'où l'emploi de l'article avec *ays*, *ayd*, *ayn* : բանս այս est assez exactement comparable au français *cette parole-ci*.

Le caractère invariable des articles *-s*, *-d*, *-n* ne se justifie que s'il s'agit d'anciennes particules. La perte de la flexion serait énigmatique si l'on partait d'anciennes formes fléchies : elle ne s'expliquerait pas phonétiquement, car les formes de la flexion arménienne des démonstratifs, aussi bien que celles de la flexion indo-européenne — qu'on pourrait supposer avoir été conservées dans ce cas particulier —, comportent des éléments qui ne pouvaient tomber entièrement; elle ne s'expliquerait pas non plus par les habitudes syntaxiques de l'arménien, car, si l'adjectif précédant le substantif est le plus souvent invariable, l'adjectif qui le suit s'accorde toujours; les démonstratifs ne prennent même, on l'a vu, que fort peu de part au caractère invariable de l'adjectif précédant le substantif.

Puisque *-s*, *-d*, *-n* sont d'anciennes particules invariables, on ne saurait être surpris de voir ces « articles » déterminer non seulement des noms, mais aussi, très souvent, des propositions subordonnées. L'article se place alors immédiatement après le premier mot (ou groupe de mots) accentué indépendant qui suit le relatif, quel que soit ce mot : on sait que les particules enclitiques indo-

européennes venaient immédiatement après le premier mot accentué de la phrase.

L. I, 35. *որ ծնանելոյն է ի քէն՝ սուրբ է.*

L. IV, 17. *եգիտ զայն տեղի յորում գրեալն էր.*

L. VI, 27. *ձեզ ասեմ որ լսէքդ.*

L. VIII, 18. *այր գուցէ տացի նմա և այր ոչն գուցէ և զոր կարծէն թէ ունիցի բարձցի ի նմանէ.*

L. VIII, 57. *մի ումեք ասել որ [ինչ] եղեւն* (*[ինչ]* est rattaché à *որ*).

L. IX, 32. *Պետրոս և որ ընդ նմայն էին.*

L. X, 16. *որ [ինձ] լսէ՝ լսէ այնմիկ՝ որ զիս առաքեաց.*

Rom. VI, 10. *որ մեռաւն... որ կենդանին է.*

Ex. VIII, 31. *արար Տէր որպէս և ասացն Մովսէս* (*և* est rattaché à *որպէս*).

Eznik II, 6. *որ այնչափ հզաւր և իմաստուն* (les deux adjectifs forment un ensemble) *էր...*

Eznik II, 10. *զի որ Ձնմարիտ Աստուածն է..... ունի* (l'article s'ajoutant au groupe formé par l'adjectif et le substantif est mis à la suite du substantif, suivant la règle générale; voir plus bas, p. 263).

On notera l'exemple suivant :

Galat. V, 14. *ամենայն աւրէնք ի միբան կատարին, ի սիրեսցեան պընակեր քո իբրև զանձն քո.*

La forme principale des particules indo-européennes tirées des racines pronominales est celle en *-e*; mais de cette forme on a tiré plusieurs autres, ainsi, à côté de skr. *ha*, gr. *-θε* (*εἴ-θε*), v. sl. *že*, on a lit. *gi*, v. sl. *ži* et lit. *gu* (surtout pour les interrogations, cf. skr. *u* et *nú*, got. *u*, lit. *baũ*), v. sl. *gŭ*, dans *ne-gŭ-li* (cf. Prellwitz, *Bezz. beit.*, XXII, 78, n.); à côté de *que* (*quisque*), le latin a *cum* (*quī-cum-que*) et *quam* (*quisquam*). La chute des finales arméniennes ne permet pas de déterminer si *-s*, *-d*, *-n* sortent de la forme principale ou de quelque forme dérivée. C'est sous le bénéfice de cette réserve qu'on peut indiquer les rapprochements suivants :

-s, cf. lat. *-ce* (*hoc-ce*, *sic-ci-ne*, *tun-c*, etc.), got. *-h* (*sah*; ce *-h* doit, à cause du sens, être bien distingué du *-que* de lat. *quisque*, dont on l'a trop souvent rapproché), lit. *βe* (cf. *eĩk-β*), gr. *κε*;

-d, cf. la forme accentuée arm. *the* (dans ces *Mémoires*, IX, 154) et lat. *te* (dans *tu-te*, *-p-te*), *tum*, *tam*, lit. *-t* (*be-t*, *ne-t*, *idan-t*) — skr. *tú*;

-n, cf. thessal. *νε* (*τόνε*, *τάνε*; Hoffmann, *Gr. dial.*, II, 557); lat. *ne*, *num*, *nam*; lit. *nei* « comme »; v. sl. *no*, *nŭ*; skr. *na* « comme », *nú*, etc. (cf. P. Persson, *I. F.* II, 199 et suiv.); zd *nā* dans *kasnā* « qui? ».

Ces particules servaient d'abord à déterminer une phrase tout entière, et cet usage a partiellement subsisté en arménien; puis elles se sont réduites à ne déterminer qu'un des mots de la phrase : c'est ainsi que le grec τε sert encore chez Homère à indiquer la valeur générale de toute une phrase, mais que son correspondant latin *que* ne donne plus la valeur générale qu'à des mots isolés : *quisque*, *plērīque* (voir plus bas, p. 271, la note sur lat. *plērīque*).

Cette origine des articles arméniens permet de comprendre un peu mieux les règles relatives à la place occupée par *-s*, *-d*, *-n* dans les divers cas qui peuvent se présenter : quand on est en présence d'un groupe de mots, l'article appartient à l'ensemble du groupe et s'attache à l'un des mots suivant des règles fixes.

Si deux mots coordonnés forment un groupe uni, de manière à n'avoir qu'un article, c'est au premier mot que s'ajoutent les enclitiques *-s*, *-d*, *-n*, conformément à l'usage indo-européen :

L. v, 21. *սկսան խորհել դպիրքն և փարիսեցիք* (οἱ γραμματεῖς καὶ οἱ Φαρισαῖοι).

L. ix, 12. *շուրջ ի գիւղսն և յագարակս.*

Cependant un nom de nombre composé de plusieurs mots est tenu pour *un*, et l'article tombe sur la fin du groupe :

L. x, 17. *դարձան եւթանասունն և երկուքն.*

La tendance générale à placer l'article immédiatement après le premier mot accentué du groupe est limitée par deux règles particulières :

α. — Dans le groupe formé par un génitif et un substantif, l'article est attaché en principe au génitif, soit que celui-ci précède, soit qu'il suive; l'article se rapporte à l'ensemble du groupe :

L. xxii, 52. *և ասէ ցեկեալսն ի վերայ նորա, ցքահանայապետսն և ցիշխանս տաճարին և ցծերսն.*

L. i, 11. *ընդ աջմէ սեղանոյ խնկոցն.*

L. v, 17. *փարիսեցիքն և աւրինացն վարդապետք նստէին.*

Rom. viii, 2. *աւրէնք հոգւոյն կենաց ի Քրիստոս Յիսուս ազատեցին զիս և յաւրինաց մեղացն և մահու* (article joint au premier des deux génitifs du groupe).

On lit cependant devant des abstraits :

Math. xxiv, 14. *աւետարանս արքայութեան* et 15 *ի տեղւոջն սրբութեան.*

Mc ii, 26. *զհացսն առաջաւորութեան.*

Rom. viii, 15. *ոչ առէք զհոգին ծառայութեան միւանգամ յերկիւղ այլ առէք զհոգին որդեգրութեան.*

L'article s'attache au substantif si le génitif est celui d'un nom propre :

L. I, 32. *տացէ նմա տէր Աստուած զաթոռն Դաւթի.*

L. XXIII, 3. *զոր ես թագաւորն Հրէից;*

ou celui d'un démonstratif ou d'un possessif :

L. XXIII, 23. *և զաւրանային բարբառքն նոցա.*

L. XXII, 66. *և հանին ածին զնա յատեանն իւրեանց.*

Math. XXIII, 26. *սրբեա նախ զներքինն բաժակին և զկաւառակին, զի լինիցի և արտաքինն նոցա սուրբ.*

β. — Dans le groupe formé par un adjectif et un substantif, c'est le substantif qui porte l'article, qu'il précède ou qu'il suive :

L. I, 59. *յաւուրն ութերորդի.*

L. V, 37. *զինին նոր զտիկն հինս.*

L. V, 7. *լցան երկոքին նաւքն.*

Ex. IV, 8. *եթե . . . ոչ լսիցեն ձայնի առաջնոյ նշանին հաւատասցեն քեզ ձայնի երկրորդի նշանիդ.*

Élisée V. *յանցաւոր և ի մահկանացու թագաւորէն.*

Comme dans le cas précédent, l'article évite les noms propres; il tombe sur l'adjectif se rapportant à un nom propre :

Élisée V. *մեծն Նաւդան.*

Ibid. *ի սուրբ ընկերացն ի մեծէն Յովսեփայ և յամենայն մեծամեծացն.*

Mais il ne faut pas voir nécessairement une exception dans

Mc IX, 24. *Համրդ և խուլ այս* « ô esprit muet et sourd »,

car ce vocatif forme comme une proposition isolée sur le premier mot de laquelle tombe l'article; on pourrait même soupçonner ici une trace de l'ancien nominatif atone et enclitique du pronom de 2e pers. **tu* (cf. plus haut, p. 245).

Toutefois, si l'on veut attirer l'attention sur l'adjectif, c'est à lui qu'on attache l'article. Ainsi :

Math. XX, 24. *և լուեալ տասանցն, բարկացան ի վերայ երկուցն եղբարցն* (l'essentiel est ici l'opposition des « dix » et des « deux »).

Math. XXII, 37. *այս է մեծն և առաջին պատուիրան* (on notera que l'article tombe sur le premier des deux adjectifs du groupe).

Dans le groupe formé d'un adjectif, d'un substantif et d'un génitif, c'est le génitif qui, en vertu des deux règles générales, reçoit l'article.

Élisée V. *զանաւրէն Հրաման թագաւորին.*

Il est difficile de voir d'où provient la différence de place de l'article dans le cas du génitif et dans celui de l'adjectif, difficile aussi de saisir pourquoi les noms propres ont un traitement particulier. On notera seulement, à propos de ces derniers, qu'ils

reçoivent rarement l'article pour eux-mêmes, bien qu'on trouve des exemples de cet emploi :

Eznik II, 1. *Որմիզդ եւ Արհմն յղեցան յարգանդի հաւր* (*մաւր* mss.) *իւրեանց, Որմիզդն ի յաշխն առնելոյ եւ Արհմն<ն> յերկուանալոյ անտի.*

L'article arménien étant une simple particule, il n'est pas surprenant qu'il soit remplacé par les adverbes de lieu près du locatif, de l'accusatif et de l'ablatif. Le locatif est alors suivi de *ast*, *aydr*, *and*, l'accusatif de *aysr*, *aydr*, *andr*, l'ablatif de *asti*, *ayti*, *anti*. Au sens propre, cette substitution est de règle :

L. III, 2. *յանապատի անդ.*

Ex. VIII, 20. *նա ելանէ ի ջուր անդր.*

Mc V, 8. *ել այսդ պիղծ ի մարդոյ այտի.*

Au sens figuré, la même substitution a lieu assez souvent :

Mc XII, 12. *երկեան ի ժողովրդենէ անտի.*

Mc XIV, 2. *ի տաւնի աստ.*

Rom. III, 21. *վկայեալ յաւրինաց անտի եւ ի մարգարէից.*

Gen. XXXVII, 20. *ի մի ի գբոց աստի.*

L'équivalence de l'article et de l'adverbe ressort des exemples où l'on a employé l'article pour éviter la répétition de l'adverbe :

Gal. IV, 22. *Աբրահամու երկու որդիք էին, մի յաղախնոյ անտի եւ մի յազատէն.*

Rom. III, 27. *յորո՞ց աւրինաց, ի գործո՞ց անտի. ոչ, այլ ի հաւատոյն աւրինաց:*

ou de ceux où l'adverbe était impossible avec l'un des membres de phrase :

Eznik II, 4. *մինն ի հայրարամեայ յաշխն առնելոյ հազիւ լինէր եւ միւսն յառժամայն յերկուանալոյ անտի.*

Les adverbes d'identité ont, dans quelques cas, un emploi tout à fait analogue, mais qui ne peut être rapproché de celui des articles :

L. I, 15. *անդստին յորովայնէ.*

Ex. VIII, 25. *աստէն ի սմին երկրի.*

Le caractère démonstratif de l'article arménien est resté très visible dans son emploi. Tout substantif n'est pas accompagné d'un article en arménien, comme il l'est en français, en anglais ou en allemand; l'article arménien ne s'emploie même pas toujours là où l'on trouve l'article grec : L. IX, 22, le texte grec a l'article partout, l'arménien nulle part.

Souvent *-s*, *-d*, *-n* renvoient à ce qui précède :

L. I, 11. *երեւեցաւ նմա հրեշտակ Տեառն* ..... 13. *ասէ ցնա հրեշտակն Տեառն* (*Տէր* est considéré comme un nom propre).

Ou bien ils renvoient à quelque chose de connu et de présent à l'esprit des interlocuteurs :

L. v, 33. *ընդէ՞ր աշակերտքն Յովհաննու պահեն սակս.....,* *նոյնպէս և փարիսեցւոյն և քոյքդ ուտեն և ըմպեն.*

L. xx, 25. *տուք զկայսերն կայսեր և զԱստուծոյն Աստուծոյ.*

(On ne doit pas attribuer la présence de l'article à la nécessité d'exprimer « à celui », car on lit : Ex. ix, 34. *ձանրացոյց զսիրտ իւր և զծառայից իւրոց*). Ils servent souvent aussi à marquer une opposition :

L. i, 60. *պատասխանի ետ մայր նորա... 62 ակնարկեին հաւրն նորա.*

Rom. i, 25. *պաշտեցին զարարածս և ոչ զարարիչն.*

L. iii, 17. *որոյ հեծանոյ ի ձեռին իւրում սրբել զկալ իւր և ժողովել զցորեանն ի շտեմարանս իւր և զխարդն այրեսցէ.*

Le fait qu'un substantif est employé avec une valeur générale ne suffit pas à provoquer l'emploi de l'article. Du reste, un mot ne reçoit pas l'article par le fait seul qu'il est déterminé; on en a la preuve par ceci que beaucoup d'accusatifs pourvus de la préposition *z* qui est préfixée seulement aux accusatifs déterminés ne sont pas accompagnés de l'article :

L. i, 17. *դարձուցանել զսիրտս հարց յորդիս և զանհաւանս յիմաստութիւն արդարոց* (le grec n'a pas d'article dans cette phrase).

L. i, 31. *կոչեսցես զանուն նորա Յիսուս* (grec τὸ ὄνομα).

L. ix, 1. *բժշկել զհիւանդութիւնս* (guérir les maladies, en général).

En revanche, on trouve l'article au vocatif, là où ni le grec, ni le français n'emploient d'article :

L. i, 3. *կամ եղև... կարգաւ գրել քեզ քաջդ Թէոփիլէ.*

L. i, 28. *ուրախ լեր բերկրեալդ Տէր ընդ քեզ.*

En somme, l'article arménien a un emploi très différent de l'article grec; par exemple, il ne joue aucun rôle lorsqu'il s'agit de donner la valeur substantive à un adjectif ou à un infinitif. Le sens démonstratif est resté plus visible, l'usage purement grammatical a pris moins d'importance. C'est pourquoi l'article arménien est moins fréquemment employé. Le fait que *-s*, *-d*, *-n* comportent nécessairement une indication de personne contribuait, du reste, à maintenir une certaine intensité de la signification.

D'après ce qui précède, l'arménien distingue trois cas : 1° Détermination, avec sens légèrement démonstratif : emploi des articles personnels postposés *-s*, *-d*, *-n*. — 2° Détermination (souvent très faible, par ex. : *զայր ոչ գիտեմ* L. i, 34), sans indication démonstrative : l'accusatif est précédé de la préposition *z* quand il sert de complément direct. — 3° Indétermination pure et simple :

l'accusatif complément direct n'a pas la préposition *z*. Diverses nuances d'indétermination peuvent aussi être spécialement indiquées par certains petits mots dont l'un au moins, *mi* « un », est devenu un véritable article, et dont il y a lieu, par suite, de dire quelque chose ici.

a. — *mi* « un ».

L'article *mi* « un » n'est autre chose que le nom de nombre connu; mais il s'en distingue d'ordinaire de deux manières : par la place qu'il occupe, après le nom auquel il se rapporte, et par l'accentuation : il est enclitique, ainsi que l'établit la forme moderne *մի* des dialectes occidentaux (dont la langue littéraire est celle de Constantinople). Toutefois on trouve aussi, beaucoup plus rarement, *mi* non enclitique précédant le nom, type qui a persisté dans les dialectes orientaux (langue littéraire de Tiflis), ainsi :

Math. XIII, 46. *գտեալ մի պատուականի մարգարիտ.*

L'article *mi* sert à isoler entre les autres une personne ou une chose non encore indiquée, et non connue; on ne saurait dire qu'il soit proprement la marque de l'indétermination; car il n'est pas plus nécessaire pour marquer l'indétermination que *-s*, *-d*, *-n* pour marquer la détermination; ainsi :

L. I, 31. *ծնցես որդի* « tu enfanteras un fils ».

D'autre part, un nom à l'accusatif peut tout à la fois être précédé de la préposition *z*, qui ne s'attache qu'à l'accusatif déterminé, et être suivi de *mi* :

L. V, 18. *արք բերեին... զայր մի որ էր անդամալոյծ.*

L'article *mi* ne s'est pas assez écarté de son origine pour que le sens de « un » ne soit pas resté sensible dans tous les exemples :

L. II, 44. *աւուր միոյ ճանապարհ* (le sens est très fort).

L. IV, 5. *Հանեալ զնա ի լեառն մի բարձր.*

L. IV, 13. *առ ժամանակ մի* « pour un temps ».

L. VII, 38. *բերեալ շիշ մի խոտոյ ազնուի.*

L. IX, 10. *ի տեղի անապատ քաղաքի միոյ որում անուն էր...*

L. X, 31. *զէպ եղեւ քահանայի միոջ իջանել.*

Le sens d'isolement est mieux rendu encore par les deux tours :

L. V, 17. *և եղեւ ի միում աւուրց.*

L. V, 12. *ի հասանելն նորա ի մի ի քաղաքացն.*

b. — *omn* « un (certain) ».

Le mot *omn*, qui se dit seulement des personnes, s'oppose à

mi, en ce qu'il sert à marquer l'idée de « un certain, un quelconque »; *omn* peut même servir à ajouter cette idée à *mi* :

Mc XII, 28. *մի ոմն ի գպրացն.*

Le sens de *omn* employé comme pronom est « quelqu'un » :

L. IX, 8. *վասն ասելոյն յոմանց.*

L. IX, 57. *ասէ ոմն ցնա.*

I Cor. VII, 7. *իւրաքանչիւր ոք իւր շնորհն ունի յԱստուծոյ ոմն այսպէս և ոմն այնպէս.*

Quand il est adjectif, il peut se traduire en français par « un », en tant que *un* est simplement l'article marquant indétermination; il suit d'ordinaire le nom :

L. VII, 16. *մարգարէ ոմն մեծ յարուցեալ է ի մէջ մերում*; mais il le précède aussi assez souvent.

L. VII, 41. *երկու պարտապանք եին ումեմն փոխատուի.*

Mc XIV, 51. *և ոմն երիտասարդ գՀետ երթայր նորա.*

Les nuances que permet de rendre l'opposition de *mi* et de *omn* sont subtiles :

L. X, 38. *եմուտ ի գիւղ մի* (l'un des villages de la région que parcourt Jésus) *և կին ոմն* (une femme) *անուն Մարթա ընկալաւ զնա . . .* 39. *Նորա էր քոյր մի* (une sœur qu'on isole pour la mettre en évidence dans le récit) *որում անուն էր . . .*

Au premier abord, il semble que *omn* n'admette qu'une explication : le parallélisme des flexions de *omn* et de *okh* (gén. *urumn* et *urukh*; dat. *umemn* et *umekh*; etc.) et des adverbes *uremn* (par ex. Job, III, 1. *ուր ուրեմն*), *erbemn* et *urekh*, *erbekh* engage à couper *o-mn*, et à voir dans *-mn* une particule, dans *o-*, le thème qui sert en arménien d'indéfini et d'interrogatif comme i.-e. **k^{w}o-*, d'où il est sans doute issu. Il convient cependant d'envisager une autre possibilité : à la différence de *okh*, l'indéfini *omn* a un pluriel, *omankh*, et ce pluriel a l'une des formes normales des pluriels de thèmes en *-n-*; d'autre part, le sens suggère un rapprochement avec got. *sums*, qui est exactement synonyme (par ex., J. XI, 1, got. *wasuh þan sums siuks Lazarus*; arm. *էր ոմն Հիւանդ Ղազարոս*); pour la forme, *omn* peut très bien répondre à un autre mot de même famille, got. *sama* « lui-même » : l'*o* est conservé pour la même raison que dans *otn* (cf. ces *Mémoires*, VIII, 156); pour le sens on peut rapprocher aussi le thème grec bien connu *ἀμο-*, etc. Si l'on admet cette étymologie, on est obligé de voir dans la flexion *urumn*, etc. une série de formes analogiques de celles de *urukh*, etc.; de même on tiendra *imn* pour refait sur *i-* d'après *omn* :

Élisée V. *չնեղին և վկայարանս իմն անուանեալս.*

Du reste, cette forme *imn* n'est pas fléchie et ne se distingue

pas essentiellement de *inč̣* pour le sens; rien n'oblige à l'expliquer directement.

c. — *okh.*

L'emploi de *okh* répond assez exactement à celui de skr. *kás*, *káçca*, *káçcit*, *káçcaná* (voir Delbrück, *Vergl. syntax*, I, p. 511 et suiv.). Cet indéfini ne se rencontre que dans certaines conditions, qu'il est facile d'illustrer pour le cas où il est pronom :

α. — Dans les propositions négatives :

L. I, 61. *ոչ ոք է յազգի քումմ որոյ . . .*

L. IX, 21. *պատուիրեաց մի ումեք ասել զայն.*

C'est sans doute d'une manière artificielle et littéraire que Eznik oppose *okh* à *oč̣ okh* :

II, 5. *Ողորմանն չէր մշանջենաւոր այլ յումեքէ եղեալ.*

β. — Dans les propositions interrogatives :

L. IX, 18. *զո՞ ոք ասեն զնոսէն ժողովուրդքն թե իցեմ.*

I Cor. VI, 1. *իշխէ՞ ոք ի ձէնջ.*

Eznik II, 3. *Ողորմանն . . . կատարեա՞լ ոք էր թե անկատար.*

γ. — Dans les propositions conditionnelles :

L. IX, 23. *եթե ոք կամի զկնի իմ գալ.*

δ. — Dans les propositions relatives :

L. VI, 30. *զոր ինչ հանէ ոք ի քէն մի պահանջեր.*

L. IX, 48. *որ ոք ընկալցի զմանուկս զայս . . . զիս ընդունի.*

Gen. XXXIII, 10. *այնպէս տեսի զերեսս քո որպէս ոք տեսա՝ նկէ . . .*

ε. — Après *iwrakhanč̣iwr*, *amenayn mi* (cf. gr. ἕκαστός τις, πᾶς τις, εἷς τις, et aussi Rgveda, IX, 29, 5) :

L. IV, 41. *Նա իւրաքանչիւր ումեք ի նոցանէ դնէր ձեռս.*

Mc XV, 6. *ըստ տաւնի արձակէր նոցա զմի ոք կկապեալ զոր ինքեանք խնդրեին.*

ζ. — Avec *haziw*, *therews* :

Rom. V, 7. *վասն արդարոյ հազիւ ոք մեռանիցի այլ վասն բարւոյ թերեւս համարձակիցի ոք մեռանել.*

On trouve de même les adverbes *urekh*, *ustekh*, *erbekh* :

Eznik II, 3. *ոչ երբեք ի միջէ աղբերէ երկու բղխմունք ելա՝ նէն.*

Ibid. *չէ ուրեք որդի ի միջէ.*

Ibid.. II. 5. *միթէ կատկած ինչ ուսուիք էր նմա.*

L'emploi de *okh* comme adjectif est moins fréquent, mais il se rencontre à peu près dans les mêmes conditions :

L. VII, 39. *սա թե մարգարէ ոք էր, ապա գիտէր.*

I Cor. VII, 12. *եթե ոք եղբայր կին ունիցի անհաւատ,.....մի թողցէ զնա.*

L. IX, 18. *զի՞ ոք ասէն զնէն ժողովուրդքն թե իցեմ: 19 եւ նոցա պատասխանի տուեալ ասէն · զՅովհաննէս Մկրտիչ և այլք զԵղիա, իսկ այլք թե մարգարէ ոք յառաջնոցն յարեաւ* (proposition subordonnée, comparable au cas δ, propositions relatives).

L'adverbe *urekh* sert d'article indéfini près d'un locatif, avec moins de restrictions :

L. XI, 1. *և եղեւ ի տեղւոջ ուրեք կալ յաղաւթս.*

L'emploi libre de *omn* dans les propositions principales affirmatives et l'emploi de *okh* défini par les exemples cités ici s'opposent nettement; ce contraste s'explique bien par la différence d'origine supposée plus haut, p. 267.

L'indéfini *okh* est formé par la juxtaposition de l'indéfini et interrogatif *o*, et de la particule *-kh*. Cette particule a été rapprochée de gr. τε, lat. *que*, skr. *ca*, etc. dans ces *Mémoires*, VIII, 281; M. Hübschmann met en doute ce rapprochement, *Arm. gramm.*, I, 502; mais, d'une part, le sens et l'emploi coïncident rigoureusement; de l'autre, *kh* est le représentant régulier de i.-e. *k*; M. Hübschmann paraît tenir arm. *k* pour le représentant normal de i.-e. *k*, mais aucun de ses exemples n'est probant: le *-kn* de *jukn*, *mukn*, *armukn*, *unkn* est d'origine inconnue. Dans *akn* « œil », *k* sort de *k*, mais il est devant *n*, et l'on sait que, devant *n*, les occlusives ne présentent pas, en germanique, les formes ordinaires; au surplus, *akn* a pu subir l'influence de *unkn* « oreille » et des autres mots en *-kn*. Le *-k* de *anjuk* rappelle celui de v. sl. *gazŭkŭ*, mais tous les adjectifs, thèmes en *-u-*, ont reçu en slave le suffixe *-ko-*; c'est un fait proprement slave, et il n'est pas légitime, par suite, de rapprocher directement arm. *anjuk* de v. sl. *gazŭkŭ*; il ne faut parler que du suffixe arm. *-ko-*, or ce suffixe peut reposer sur i.-e. *-*go-*; i.-e. **-ko-* a dû donner arm. *-kho-* qu'on a en effet dans *bari* : *barwokh* « bon »; le mot *bok* appelle la même observation que *anjuk*. Le seul traitement de *k* dont on ait des exemples sûrs est *kh*, garanti par *elikh* = ἔλιπε et *-kh* = τε; on peut ajouter *kherem*, cf. κείρω (Hübschmann, *Arm. gramm.*, I, 503); *khan*, cf. lat. *quam*; *-kho-* de *barwo-kh* « bon », cf. skr. *-ka-*; *kharšem*, cf. skr. *kṛṣáti* (avec le même traitement arménien de i.-e. *rs* que dans *garšim* et *tharšamim*); *khēn*, cf. ϖοινή (ces deux derniers ne pouvant être empruntés à l'iranien, en vertu de la remarque faite dans ces *Mémoires*, VIII, 280 n. et suiv.; ni le sens ni la forme n'imposent, ni même n'indiquent un emprunt); *thakhčim*

(v. Hübschmann, *Arm. gramm.*, I, 448 et suiv.); *khalem* «je cueille» (*Mém. Soc. ling.*, VIII, 297); *khałç* «faim», cf. lit. *álkti*, v. sl. *alkati*, *lakati* «avoir faim» (ce rapprochement, très séduisant, ne se laisse pas justifier dans le détail; cf. v. sl. *kamy* en regard de lit. *akmũ*?); *khil*, gén. *khli*, instr. *khlaw* (thème i.-e. **kēlā-*) «δράξ» rappelle skr. *karás* «main», *karásnas* «avant-bras». Si l'on rapproche *hak-* «ἀντι-» (dans *hakakay*, *hakaṙak*, etc.) de v. sl. *pako*, skr. *ápāk*, on identifiera donc arm. *k* avec *g* de la forme employée en sanskrit devant toute sonore, voyelle ou consonne, initiale du mot suivant, *ápāg*, de même que le *p* de arm. *apa* et *hup* répond au *b* de lat. *ab* et *sub* (voir ces *Mémoires*, IX, 372 n.); c'est le *kh* de *artakhs*, *nerkhs*, qui pourrait répondre au *k* sanskrit du type *ápāk*; cf. aussi peut-être arm. *nkhthim* «ἐκλείπω», *nkholim* «je dépéris, je sèche» et skr. *nīcá-*, v. sl. *nicĭ*.

Pour les choses, on emploie *ikh* qui est formé avec *i-* comme *okh* avec *o-* : cette différence entre les personnes et les choses est à peu près la seule trace du neutre qui subsiste en arménien (cf. v. sl. *kŭto* et *čĭto*).

Les formes des cas obliques, *irikh*, *imikh*, *iwikh* sont employées de même que *okh* :

J. I, 46. *եւ ի Նազարեթէ մա՞րթ ինչ իցէ բարւոյ իմիք լինել.*

Rom. III, 9. *ի՞ւ իւիք առաւել իցեմք . . . ապաքէն եւ ոչ ուիք.*

Eznik II, 3. *մինչ չէին ինչ չէր իմիք թագաւոր քանզի եւ ոչ արարիչ երբէք էր.*

L. X, 41. *զբաղում իւիք զբաղեալ ես* (cf. l'emploi avec *amenayn*).

Le nominatif et accusatif *ikh* ne s'emploie que dans *č̣ikh*, composé de la négation *č̣-* et de *ikh* :

L. VIII, 17. *չիք ինչ ծածուկ որ ոչ յայտ լիցի.*

Dans les autres emplois, on trouve toujours *inč̣* :

L. VIII, 39. *քարոզէր զոր ինչ արար նմա Յիսուս.*

Mc IV, 11. *նոցա որ արտաքինքն են ամենայն ինչ առակաւք լինի.*

J. II, 5. *որ զինչ ասիցէ ձեզ արասջիք* (l'auteur insiste sur l'indétermination).

J. III, 11. *զոր ինչ գիտեմք խաւսիմք* (l'auteur insiste sur l'ensemble «ce que nous savons»).

Rom. III, 5. *միթէ անիրա՞ւ ինչ է Աստուած.*

L. IV, 35. *ոչ ինչ վնասեաց նմա.*

Mais *inč̣* est aussi pour les choses l'indéfini correspondant à *omn* pour les personnes :

L. VI, 9. *Հարցից ինչ զքեզ.*

L. VIII, 11. *առակս այս ինչ է*

Conclusion.

On voit, par cet exposé sommaire, de combien de moyens dispose l'arménien pour déterminer les mots, et combien rigoureux et symétrique est le système qu'il a institué. C'est de l'emploi exact de toutes ces ressources que résulte la clarté d'une phrase arménienne; et les auteurs qui, comme les traducteurs de l'Évangile, comme Eznik, comme Elisée, s'en servent d'une manière constante et précise donnent ainsi à leur style une vie et une expression qui font une grande partie de leur charme. A ce point de vue, il ne semble pas qu'aucune autre langue indo-européenne surpasse, ou même égale l'arménien : le développement qu'ont pris les moyens de détermination est comme une compensation des pertes que la langue a faites à d'autres égards.

Note sur lat. *plērīque*.

M. Delbrück, trompé sans doute par le skr. *caná*, a posé d'une manière inexacte le sens de l'original indo-européen de skr. *ca*, gr. τε, lat. *-que*, etc. dans sa *Vergleichende syntax*, II, 511. Il y voit une particule servant à renforcer le mot qui précède. L'étymologie suffirait à elle seule pour révéler l'erreur : cette particule appartient évidemment à la famille de l'indéfini et interrogatif : skr. *kas*, lat. *quis*, etc.; c'est la particule en *e* formée sur le même modèle que **ne*, **te*, **k_1e*, étudiés plus haut p. 261, et que skr. *ha*, v. sl. *že*, gr. *-θε* (de εἴθε) — lat. *ue*, gr. Fε (du thème **u-*, indiquant l'objet le plus éloigné), — lit. *be* dans *be-t* — lat. *-pe* (dans *quip-pe* par exemple), cf. lit. *-p*, — gr. δε, cf. lat. *-dam* (dans *quīdam*). Le sens ancien est conservé dans la langue homérique où τε est librement employé pour donner à une phrase quelconque une valeur générale et indéfinie :

O 203 ἤ τι μετασ|τρέψεις; σ|τρεπ|τὰ μέν τε Φρένες ἐσθλῶν.
Z 146 οἵη περ Φύλλων γενεή, τοίη δὲ καὶ ἀνδρῶν,
Φύλλα τὰ μέν τ' ἄνεμος χαμάδις χέει, ἄλλα δέ θ' ὕλη
τηλεθόωσα Φύει, Fέαρος δ' ἐπιγίγνεται ὥρη.

On trouvera une liste très longue d'exemples de ce genre chez Monro, *An homeric grammar*[2], p. 301 et suiv. Après Homère, cet emploi libre de τε disparaît; il ne subsiste plus que des locutions où τε est resté fixé à un mot précédent, par exemple : οἷός τε, ὥσ|τε. Le développement que l'on peut suivre ainsi en grec dans la succession historique des textes s'est produit également ailleurs, mais avant l'époque historique.

Ainsi, en latin, *que* n'est plus employé librement comme son

correspondant τε chez Homère. Mais on a *quisque* qui signifie « chacun », *uterque* « l'un et l'autre », *ubique* « en tous lieux », *quandoque* (*quandoc*) « parfois », etc.; la forme *quisque* résulte d'un emploi libre plus ancien, dans des phrases pareilles à la suivante :

I 632 καὶ μέν τίς τε κασιγνήτοιο φονῆος
ποινὴν ἢ Ϝοῦ παιδὸς ἐδέξατο τεθνηῶτος.

On expliquera de même skr. *káçca*, arm. *okh*, got. *hwazuh*, etc., ou lat. *nec*, osq. *nep*, ombr. *neip* (von Planta, *Gramm. der osk. umbr. dial.*, II, 468 et suiv.), got. *nih*. Après l'indéfini et après la négation, l'emploi fixé de **k*^{w}*e*, se trouvant dans plusieurs langues, pourrait être attribué à la période indo-européenne, bien que l'état de choses homérique enlève à cette hypothèse toute vraisemblance. Mais le latin a un mot qui suppose nécessairement un ancien emploi libre de *que* comme indéfini, c'est *plērīque* « la plupart » (cf. *plērumque*) : la valeur indéfinie de *plērīque* tient tout entière à la particule *que*; elle appartenait primitivement à l'ensemble de la phrase, puis, avec le progrès de la fixation de la forme, elle a fini par ne plus appartenir qu'au seul mot *plērīque*. — On retrouve encore l'indéfini *que*, plus ou moins dépouillé de son sens propre, dans *dōnique*, *dōnec*, et dans *itaque*[1], *namque*, *atque* (*ac*), peut-être aussi dans *ūs-que* (cf., pour la forme, skr. *ácchā*, de i.-e. **ats-k*^{w}*e*, où **ats* serait à rapprocher de lat. *ad-*, etc.?).

Si l'hypothèse présentée dans ces *Mémoires*, X, p. 135 n., est exacte, v. sl. *ašte* fournit une autre trace de l'emploi libre de i.-e. **k*^{w}*e*; cet emploi serait exactement comparable à celui de skr. *ca*, au sens de « si » (cf. Delbrück, *Altindische syntax*, 329 et suiv., et 475) et à celui de lat. *que* dans *absque me esset* « *si sine me esset* ». — La particule *-ki*, qui caractérise l'impératif lituanien, est sans doute à **k*^{w}*e* ce que lit. *gi* = v. sl. *ži* est à v. sl. *že*, mais le sens indéfini n'y est nullement visible.

En arménien, on peut se demander si *apakhēn* ne doit pas être rappelé ici. On y reconnaît aisément, d'une part, *apa* « ensuite », de l'autre, *-in*, qu'on a dans *noyn*, *astēn*, *inkhnin*, etc. Il reste *-khe-*. Or *apakhēn* est traduit dans le dictionnaire de Venise : πάντως, *omnino*; la valeur indéfinie de ce mot s'expliquerait bien par

[1] La différence entre *itaque* et *utique* ne tient pas sans doute à ce que *itaque* ne formait pas un mot un comme *utique*, mais à ce que l'*a* final de **uta* (conservé dans *aliuta*) a disparu, d'où *ut*, tandis que celui du corrélatif *ita* a toujours subsisté; le parallélisme de *ibi* et *ubi*, etc., signalé plus haut, p. 243, ne permet pas de poser un primitif autre que **uta* en regard de *ita*; rien n'autorise à poser un primitif **uti* avec M. Lindsay, *Die lateinische sprache* (Leipzig, 1897), p. 694 et suiv.

la présence du correspondant de gr. τε; il est à noter aussi qu'on rencontre souvent *oč apakhēn*. L'arménien présenterait donc une trace de l'emploi libre de la particule indéfinie i.-e. **k*^{w}*e*.

Dès lors, si l'on tient à voir dans **k*^{w}*e* « et » (indo-iranien *ca*, gr. τε, lat. *que*) le même mot que l'indéfini **k*^{w}*e*, on doit admettre que l'original indo-européen d'un tour tel que πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε a signifié primitivement « le père des dieux, des hommes en général ».

A. Meillet.

UN COMPOSÉ ÉTRUSQUE.

Nous savons si peu de chose de la syntaxe étrusque que le moindre renseignement mérite d'être recueilli. Je signale, à ce titre, un nom composé qui, par le renversement qu'il a subi en passant du grec à l'étrusque, contient sans doute une indication.

Sur un miroir récemment découvert, et décrit par M. Fernand Borie dans les *Mélanges* de l'Ecole française de Rome [1], on trouve une représentation du Minotaure. La figure du monstre, sa tête de taureau, ainsi que les noms de *Mine* (*Minos*), *Ariaθa* (*Ariadne*), ne permettent aucun doute à cet égard. Mais, au lieu de s'appeler Μινώταυρος, le monstre est appelé *θevrumines*, ce qui nous montre comment les deux termes, vrais ou supposés, de ce nom propre se groupaient dans l'esprit du graveur toscan.

Michel Bréal.

[1] 1898, p. 51.

IMPRIMERIE NATIONALE

ÉTYMOLOGIES ARMÉNIENNES.

Le nombre et la complexité des changements qui sont survenus entre la période indo-européenne et le moment où l'arménien est connu, la variété des influences subies, les ambiguïtés de la phonétique, tout concourt à enlever, dans la plupart des cas, à ceux qui recherchent l'étymologie des mots arméniens originaux le pouvoir de démontrer les rapprochements qu'ils proposent : souvent il faut se contenter du probable, plus souvent encore de simples possibilités; les rapprochements qui suivent ne prétendent nullement à la certitude. Les mots étudiés ici n'ont pas, jusqu'à présent, été reconnus pour empruntés et, par leur sens, semblent peu suspects de l'être en effet; il est impossible de dire néanmoins si la découverte d'une nouvelle source d'emprunts n'en éliminerait pas immédiatement plusieurs, impossible aussi d'affirmer que quelques-unes des analogies de forme et de sens signalées ne sont pas dues à des rencontres fortuites. La même observation pourrait s'appliquer en quelque mesure à la plupart des recherches étymologiques : elle n'est nulle part plus à sa place qu'à propos de l'arménien.

I. — Depuis qu'on a retrouvé dans skr. *pitáras* : *tvátpitāras* un reflet de l'opposition connue de gr. *πατέρες* : *ἀπάτορες* ou *φρένες* : *ἄφρονες*, on sait qu'on a affaire ici à une ancienne alternance vocalique indo-européenne (voir Wackernagel, *Altind. gramm.*, I, 13, d'après Leumann, *Et. wört.*). Mais le témoignage n'est pas si clair qu'il ne soit à souhaiter de trouver une nouvelle confirmation du fait dans une langue à vocalisme plus transparent.

Les thèmes arméniens en *-n-* ont d'ordinaire leur nominatif pluriel en *-inkh* ou en *-unkh* : *gaṙn*, *gaṙinkh* ou *himn*, *himunkh*. Le *-in-* de *-inkh* répond à gr. *-ενες* ou *-ηνες*; *-un-* de *-unkh* sans doute à got. *-ona* dans les abstraits qui sont d'anciens neutres et à gr. *-ωνες* dans les anciens masculins, peut-être aussi à *-ονες* (?). En tout cas, la différence de *-inkh* et de *-unkh* remonte à celle des timbres indo-européens *e* et *o*. Dès lors, l'opposition de *-inkh* et *-unkh* est très significative dans les exemples suivants qui, tous,

désignent des personnes, et dont le *-unkh* ne tient pas, par suite, à une ancienne forme neutre :

anjünkh « personnes »	*mi-anjunkh* « mortes »
azünkh « ἔθνη »	*skay-azunkh* « qui sont de la race des géants »
	diwc-azunkh « ἡμιθεοι »
	thagawor-azunkh « qui sont de la race des rois »

Ces alternances vocaliques sont attestées à date ancienne, chez Eznik et dans la traduction d'Éphrem. Mais c'est par un véritable hasard qu'elles ont été conservées. Car, si dans ces composés relativement usités on trouve encore *-unkh*, le *-inkh* du simple est au contraire employé dans les composés formés librement par les écrivains :

beřinkh « charges »	*canraberinkh* « qui ont de lourdes charges »
lerinkh « montagnes »	*barjralerinkh* « qui ont de hautes montagnes »

Par là est établie la haute antiquité des formes en *-unkh* dans les composés.

II. — Le suffixe arm. *-ino-* (nom. *-in*, gén. *-noy*) sert à tirer des adjectifs d'adverbes ou d'adjectifs : *aṙaj-in* « premier », *verj-in* « dernier », *mij-in* « du milieu », *yet-in* « de la fin », *artakh-in* « extérieur », *nerkh-in* « intérieur », *ver-in* « supérieur », *nerkh-in* « inférieur » (cf. gr. ἔνεροι, *νέρτερος*, dont on l'a déjà rapproché, et peut-être aussi skr. *narakas* « monde souterrain, enfer », v. Noreen, *Svenska etymologier*, Upsal, 1897, p. 23), *aj-in* « droit », *ahek-in* « gauche », *xor-in* « profond », *stor-in* « bas », *diwr-in* « facile », *džuar-in* « difficile » (par ex., L. III, 5), etc. Le suffixe *-ino-* joue à peu près le même rôle que *-tara-* en sanskrit, *-τερο-* en grec : il marque les oppositions. Pour la forme, ces adjectifs peuvent être identifiés soit à ceux en *-īna-* du sanskrit, *-īvo-* du grec (voir Brugmann, *Grundriss*. II, p. 147 et suiv.), soit à ceux en *-ĭvo-* du grec (*σκότινος*); le sens indique plutôt le type **-īno-*; on rapprochera surtout les adjectifs sanskrits indiquant la direction : 1° en *-ína-* tirés des thèmes barytons : *apācínas*, *avācínas*, *parācínas*, *viṣūcínas* de *ápāc-*, *ávāc-*, *párāc-*, *víṣūc-*; 2° en *-iná-*, alternant parfois avec *-ína-*, tirés des thèmes oxytons : *anūcīnás*, *samūcīnás* de *anúc-*, *samíc-*; *pratīcīnás* et *pratīcínas* de *pratíc-*; *arvācīnás* et *arvācínas* de *arvāc-*; *sadhrīcīnás* et *sadhrīcínas* de *sadhrīc-*; vu le petit nombre des exemples, l'absence de formes oxytonées à côté de *adharācínas* et *tiraccínas* doit passer pour fortuite. — Une autre explication, moins probable mais possible, de arm. *-ino-* mérite d'être signalée; le suffixe indo-européen des comparatifs primaires a une forme sans *e*, *-is-*, attestée dans got. *-iz-an-* — gr. *-ι-ον-*, dans le suffixe des superlatifs skr. *-iṣ-ṭha-* — gr.

-ισ-το-, et dans le type slave génit. *slaždiša* (sans doute d'après le féminin *slaždiši*); il a donc pu exister une forme dérivée avec le suffixe secondaire *-no-* : **-is-no-*, qui rendrait compte de arm. *-ino-*. — En tout cas, ce suffixe arm. *-ino-* est bien distinct de la particule *-in* qui sert à former *noyn*, *inkhnin*, *iskoyn*, etc.

III. — M. Wackernagel a rendu probable que gr. ἔρχομαι représente *ἐρθ-σκο-μαι (*Dehnungsgesetz*, 3); il est impossible de ne pas songer à arm. *ertham* «je vais» qui, comme son synonyme ἔρχομαι, emprunte son aoriste à une autre racine. Le *th* de l'arménien ne peut représenter que i.-e. *th*, car *t* et *dh* auraient donné *d*; on sait que *th*, issu de i.-e. *th*, ne devient pas *d*, après *r*, comme celui qui est issu de i.-e. *t* : *orth* «veau», cf. skr. *pṛthukas* (Hübschmann, *Arm. gramm.*, I, 483). On peut se représenter de deux manières le rapport de arm. *erth-* et de gr. *ἐρθ-* : si l'on admet que gr. *θ* peut reposer sur i.-e. *th*, on n'a qu'à poser comme primitif pour les deux mots i.-e. **erth-*. Mais c'est πόρτις qui répond en grec à arm. *orth*, skr. *pṛthukas*, et c'est encore *τ* qui répond à skr. *th* soit après *σ* : rac. *σϳᾱ-* = *sthā-*; suffixe *-ισϳο-* = *-iṣṭha-*; ὀσϳέον, cf. skr. *ásthi*; σϳέγω, cf. skr. *sthagayati* (alors que *σφ* répond à *sph*, aussi bien que *φ* à *ph*), soit en tout autre cas : πλατύς = skr. *pṛthús*; πετάννῡμι, cf. zd *paθana-*; πόντος, πάτος, cf. skr. *pánthās*, gén. *pathás*; τέταρτος, cf. skr. *caturthás*; c'est aussi *t* qui répond *toujours* en latin à skr. *th* = zd *θ* : *tegere*, *patēre*, *ponti-*, *quartus*, *rota*, *mūtuos*; le rapprochement de ombr. osq. *mamphur* (?), fr. *mandrin* avec skr. *mánthati*, lit. *mentùrė* fait presque autant de difficultés pour le vocalisme que celui de *μόθος* et *mánthati* (voir Brugmann, *Grundriss*, I², p. 522, 536-537, 669). La plupart des exemples de gr. *θ* = skr. *th* qu'on a proposés ne sont pas convaincants (voir par ex. G. Meyer, *Gr. gramm.*³, § 203, p. 278). M. Solmsen a écarté avec raison le rapprochement de gr. πένθος, παθεῖν et lit. *kenczù* (*K. Z.* XXXIV, 544). M. Uhlenbeck a séparé got. *þragjan* de gr. τρέχω, θρέξω, *PBB.* XXII, 191; en réalité gr. τρέχω répond à skr. *dhrájāmi* (v. Henry, *Manuel védique*, p. 249); le *j* résulte d'une dissimilation *progressive* que M. Grammont a annoncée par avance, *Dissimilation consonantique*, p. 104 et suiv.; un second exemple de dissimilation progressive d'une aspirée intervocalique est fourni par skr. *bhujáti*, cf. gr. πτυχ- (v. Meillet, *Notes d'étymologie grecque*, Paris, 1896, p. 8 et suiv.); au contraire, une aspirée commençant un groupe dissimile l'aspirée d'un groupe initial : *drúhyati*; comme exemple comparable de dissimilation progressive en sanskrit, on peut citer *prá tilāmi* de *prá tirāmi* (Wackernagel, *Altind. gramm.*, I, p. 221) en regard de *upalaprakṣín-* (**uparaprakṣín-*; v. Pischel, *Ved. stud.*, I, p. 110).

Dès lors, il ne convient pas de tenir **ἐρθ-* pour un représentant de **erth-*, mais bien de **erdh-* (cf. peut-être alb. *erδa* « je vins », aoriste du verbe emprunté *viń*; pour alb. *δ* représentant i.-e. *d* ou *dh*, cf. Brugmann, *Grundriss*, I², p. 530). On est en face d'une de ces alternances indo-européennes de sourde aspirée et sonore aspirée dont on connaît nombre d'exemples (v. en dernier lieu Wackernagel, *Altind. gramm.*, I, 123, et Brugmann, *l. c.*, p. 632), et grâce auxquelles on expliquera les exemples certains, probables ou possibles de la correspondance : gr. *θ*, indo-iranien *th*, letto-slave *t* : *ἰθαρός*, *αἴθω*, skr. *indhate*, mais lit. *aitrùs*[1] « brûlant dans la bouche, amer » (pour le sens, cf. v. sl. *gorĭkŭ* « amer », persan *dižan*, *dažand* « acutus gustu, acer »); *πλάθανον*, mais skr. *pṛthús*, gr. *πλατύς*, lit. *platùs*; gr. *γρόνθος*, v. pr. lit. *grandis* « anneau », mais skr. *grathnáti* « il lie » (cf. Bezzenberger, chez Fick, *Et. wört.*, II⁴, 118); désinence de 2ᵉ pers. sing. *-θα*, mais skr. *-tha*, lat. *-tī* (opposition qui rappelle celle de 2ᵉ pers. plur. moy. skr. *-dhvam*, en face de 2ᵉ pers. plur. actif *-tha*). On peut signaler en arménien deux autres traces de cette alternance :

malthem « je prie », dont M. Bugge (*Beiträge*, 15) a rapproché lit. *maldýti*, slave **modlĭti* (v. sl. *moliti*, polon. *modlić*); le *th* arménien ne peut être que i.-e. *th*; le *d* letto-slave peut être i.-e. *dh*. En faveur d'une origine i.-e. *d* du *th* de *malthem*, il ne faut pas invoquer *phoyth*, cf. *σπουδή* (v. Hübschmann, *Arm. gramm.*, I, 501), car, même en admettant le rapprochement, on peut expliquer le *th* comme issu de *t*, *t* et *d* étant les élargissements d'une même base **speu-*. D'ailleurs *ph-* n'est pas le traitement attendu de i.-e. *sp-*, cf. arm. *st-* de i.-e. *st-*; et enfin le *σπ-* de *σπεύδω*, *σπουδή* se laisse peut-être expliquer par *skʷ* (v. Schulze, *Gött. gel. anz.*, 1897, p. 910, n. 5).

azdr « cuisse » (Judith, XIII, 8), qui rappelle skr. *sákthi*, *sakthnás*, zd *haxti*, gr. *ἴσχι*, *ἰσχίον* (sur ces derniers, voir Meringer, *Beiträge*, 3, dans *S WA W*, CXXV); *azdr* reposerait sur *a* + *z* + *dh-* en regard de *s* + voyelle + *kth-* de l'indo-iranien; pour l'*a* initial, cf. arm. *astl* en regard de lat. *stella* et, pour la flexion, arm. *oskr* en regard de skr. *ásthi*, *asthnás*. Le mouvement vocalique de la *présuffixale* que présenterait ce mot est anomal en principe, mais il n'a rien que d'ordinaire dans les noms qui, comme celui-ci, ont une flexion qui comporte variation de suffixes entre les différents cas; cf. skr. *dâru*, *drúṇas*, etc. (dans ces *Mémoires*, IX, 368 et suiv.); gr. *ἧπαρ*, *ἥπατος* en regard de skr. *yákṛt*, *yaknás*; gr. *ὕδωρ*, *ὕδατος*, en regard de v.h.a. *wazzar*, got. *wato*, et nombre d'exemples analogues (v. F. de Saussure, *Mémoire*, p. 224 et suiv).

[1] Le rapprochement de gr. *αἴθω* et de lit. *aitrùs* a été fait déjà par M. Prellwitz, *Bezz. beitr.*, XXIII, 68. Les autres rapprochements — très aventurés — de M. Prellwitz n'ont pas à être discutés ici.

La conservation après *r*, *l* de arm. *th* issu de i.-e. *th* dans *orth*, *ertham*, *matthem* est comparable à celle de arm. *ph*, issu de i.-e. *ph*, entre deux voyelles, dans *laphem*, cf. gr. λαφύσσω, v. h. a. *laffan*. — Dans les mêmes conditions, après *r* et *l*, on sait que i.-e. *t* devient *d* en arménien, restant ainsi bien distinct de i.-e. *th*. Ce maintien de *th* après *r*, *l* est, en dehors de l'indo-iranien, le seul témoignage certain de i.-e. *th*.

IV. — C'est sans doute à tort que le rapprochement de arm. *ezn* « bœuf » et de skr. *ahí* = zd *azi* « vache », proposé autrefois, a été en dernier lieu repoussé par de Lagarde (*Arm. stud.*, n° 680), et il n'y a nullement lieu de supposer ici avec M. Bugge (*KZ.* XXXII, 83) un emprunt à des langues du Caucase. Au point de vue phonétique, il n'y a pas de difficultés; tout au plus pourrait-on opposer le vocalisme divergent de v. irl. *ag. i. bó*. Du reste, arm. *ezn* et skr. *ahí* ne diffèrent pas plus que skr. *rā́jan-* et lat. *rēgī-na*.

V. — Un pendant du rapport connu de arm. *nor* « nouveau » et gr. *νε(Ϝ)αρός*, *νέ(Ϝ)ος* est fourni par *sor* « trou, caverne, tanière », en regard de lat. *cauerna*, *cauos*; gr. *κύαρ*, *κόοι*; *κοιλώματα*, *κόϊλος*; v. h. a. *hol*(?), et, avec sens figuré, skr. *çū́nam* « le vide », *çūnyás* « vide », v. sl. *sujĭ* « vain ».

VI. — Les mots parallèles *hunč* (sur lequel voir le dictionnaire de Venise) « bruit », d'où *hnčem* « sono », et *šunč* « souffle » rappellent skr. *svanás* « bruit », lat. *sonus*, et skr. *çvasiti* « il souffle » (moyen *çuṣe*); les deux mots sont trop pareils pour n'avoir pas été modifiés l'un par l'autre, mais il est inutile d'essayer de faire des hypothèses sur l'histoire et la nature de ces influences réciproques trop compliquées pour se laisser deviner. Il suffira de noter que le *š* de *šunč* paraît exactement comparable à celui de *šun* « chien » en regard de skr. *çvā*, *çúnas* et que le *č* final suppose sans doute un ancien *-sky-*.

VII. — Pour la forme et pour le sens, *korənčim* (aor. *koreay*) « je me perds, je disparais, je péris » se concilie aisément avec lette *gurstu*, *gurt* « ermatten », v. pruss. *gurīns* « pauvre » et les autres mots baltiques de même famille (Leskien, *Ablaut*, p. 316). — De cette forme radicale on est aussi tenté de rapprocher arm. *korcanem* « je détruis, j'abats, je ruine »; l'élargissement *-c-* rappelle *kełc* « feint, dissimulé » en regard de *keł-a-karc* « douteux »; *mucanem* « j'introduis » en regard de *mut* « entrée » (rapproché de got. *gamotjan* « approcher » par M. Bugge, peut-être avec raison); cf. l'élargissement *-s-* (i.-e. *k*) dans *lsem* (aor. *luay*) « j'entends ».

cf. skr. *çló-k-as*, et *boys* « plante », *busanim* « je pousse » en regard de gr. *φύω* (v. Bugge, *KZ.*, XXXII, 77). — Pour ce rapprochement, comme pour beaucoup d'autres (par ex. celui de arm. *macanim* « je me colle » et v. sl. *mazati* « enduire »), le doute provient de ce que les sonores letto-slaves sont ambiguës : rien ne permet d'affirmer que le *g* baltique repose sur i.-e. *g*, comme l'exige le mot arménien. On aurait une meilleure garantie si l'on pouvait considérer gr. *βρίζω* « je dors » comme formé de la même racine, plus un élargissement complexe. Le got. *qairrus* « ἥπιος » qu'on a rapproché de lette *gurt* garantirait *g*, mais oriente dans une direction de sens très différente de celle de arm. *kornčum* (voir E. Zupitza, *Die germ. gutturale*, p. 84).

VIII. — *alǰamuǰkh* « ζόφος » (II, *Pierre*, 2, 17) est un mot à redoublement formé au moyen de deux procédés remarquables employés en arménien : 1° alternance des voyelles *a*, *u* : *spaŕ spuŕ* « entièrement », *xaŕn i xuŕn* « pêle-mêle » (cf. aussi *kerakur* « nourriture »). — 2° addition de *m* (ou substitution de *m* à la consonne initiale) dans le second terme : *šogmog* « médisant, délateur », *arhamarh* « méprisable », *xaŕnamaŕn* « troublé, brouillé », *ała-moł* « ποικίλος », *heǰamǰuk* « râlant » (de **heǰamuǰuk*?); *hawrutn ew mawrutn*, nom de fleur (exemples en partie communiqués par M. Adjarian); ce deuxième procédé, assez rare dans les textes anciens, est librement employé dans la langue populaire moderne. Le primitif de *alǰamuǰkh* est donc *alǰ*; du reste *alǰalǰ* est attesté avec le même sens. Le *ǰ* de ce mot doit être issu de *gh*, et, en effet, *-alǰ* est, d'après le dictionnaire de Venise, un thème en *i*. On peut, dès lors, en rapprocher le mot grec synonyme *ἀχλύς* et v. pruss. *aglo* « pluie » (Voc.; l'*o* final est un ancien *u*).

IX. — Si l'on rapproche arm. *dołam* « je tremble », *dłrdem*, *dłordem* « j'ébranle, je secoue », *drduem* « je secoue », *dandałim* « j'hésite », on y reconnaît aisément l'alternance de *r*, *l* et *n* qui caractérise les racines en *-r-* présentant un redoublement d'intensif, c'est-à-dire le redoublement qui comporte non seulement la répétition de la consonne initiale suivie d'une voyelle, mais, en outre, celle de l'élément sonantique (*i*, *u*, *r*, *l*, *m*, *n*) qui suit la voyelle, à l'exclusion de l'élément consonantique (occlusives et sifflantes) final de la racine : skr. *dardirat*, *dédiçat*; voir Grammont, *Dissimilation*, p. 162 et suiv. et p. 181. L'élément radical *dh* + voyelle + *r-* se trouve nettement en grec dans les formes à redoublement d'intensif : *τανθαρύζω*, *τανθαλύζω*, *τοιθορύσσειν· σείειν*; le letto-slave en possède deux formes à élargissement : 1° lit. *drugỹs* « fièvre », russe *drógnut'*, *drožát'* « trembler », polon. *drżeć*, tch. *drhati*, etc. — 2° lit. *drebù*, *drebėti* « trembler ».

X. — Le sens suggère le rapprochement de arm. *ołormim* «misereor» et got. *arms* «miser» (Fr. Müller, *Armeniaca*, VI, p. 5, SWAW. cxxii); *ołormim* serait une forme redoublée avec dissimilation de *r* en *ł* (et non *l*) dans les conditions étudiées par M. Grammont, *Dissimilation*, p. 66 et suiv.; cf. *ełungn*, *ib.* p. 71). La même dissimilation s'observe dans *saławart* de iran. **sāravarti-* (Hübschmann, *Arm. gr.* I, 235) et dans la forme populaire օղաբաւկ de օրհաբաւկ «midi», citée Այտընեան, Քննական քերականութիւն, I, 65. Pour le redoublement, cf. *arar* «il fit» en regard de ἤραρε; *hototim* «je flaire» en regard de ὄδωδα; *hececem* «je gémis».

XI. — L'arménien présente dans plusieurs cas un redoublement à vocalisme *a*, soit devant *a* de la syllabe suivante, ainsi *dadarel* «cesser» (cf. skr. *dhāráyati* «il reste ferme, il subsiste»; pour le développement de sens, cf. allemand *halt*), soit devant *u*, ainsi *mamul* «pierre à moudre» (cf. *malem* «je mous»). On s'explique peut-être ainsi *karkut* «grêle», en regard de v. sl. *gradŭ*, russe *grad*, polon. *grad* et de lat. *grandō*; il y aurait eu renversement de *kr* (issu de *gr*) en *rk*. — Le *h* de skr. *hrādúniṣ* «grêle», *hrādate* «il fait du bruit» suppose un ancien *l* conservé dans gr. χάλαζα et dans dor. κεχλάδειν «faire du bruit» (cf. ces *Mémoires*, VIII, 297 et suiv.). Le mot doit donc être séparé de v. sl. *gradŭ*, et rien n'empêche de penser que le *g* slave repose sur un ancien *g*.

XII. — Le *j* de *jał* (gén. *jału*) «dérision, moquerie», *jałem* «ἐμπαίζω» n'a rien à faire avec le *c* de *całr* «rire», *cicałim* «je ris»; il fait plutôt songer au χ de gr. χλεύη «dérision, moquerie»; cf. P. Persson, *Wurzelerweiterung*, 195 et suiv.

XIII. — L'arm. *varem* «je conduis (ἄγω), je gouverne» a presque exactement le même sens que lit. *varaũ*, *varýti*, à ceci près que le mot arménien a des emplois figurés un peu plus étendus. La conservation de *v-* initial s'explique peut-être par l'emploi fréquent de *-var* dans des composés tels que *kaṙavar* «ἁρματηλάτης» (peu ancien puisque *kaṙkh* paraît être un mot d'origine galate, d'après une hypothèse très séduisante de M. Hübschmann, *Arm. gramm.*, I, 458). D'ailleurs l'i.-e. *w-* initial est aussi représenté par arm. *v* dans *veç* «six» : la forme indo-européenne du nom de nombre «six» avec un simple *w* initial (en regard de *sw-* attesté par gr. ʽϝέξ) est établie par lit. *ußes* «les six semaines des couches» (F. de Saussure, *Mém. Soc. ling.*, VII, 74 n.), v. pruss. *uschts*[1] «sixième» (avec la forme sans *e* normale dans les ordi-

[1] On doit noter la conservation de *š* issu de l'ancien *kš* letto-slave, arménien (*veštasan* «seize») et indo-iranien; cf. *š* après *r* dans v. pruss. *kirscha*, *pirsch-*

naux, cf. gr. *ἐννέα*, *ἔνϝατος*; skr. *catvâras*, *turîyas*; v. h. a. *fimf*, *fumfto*). On notera encore *vay*, synonyme exact de lat. *uae*, v. irl. *fé*, got. *wai*, par exemple Math. XI, 21.

XIV. — Math. VII, 6, *ergicuçanem* sert à traduire *ῥήγνῡμι*; c'est le factitif de *ergicanem* dont le sens est à peu près le même. L'initiale *erg-* s'expliquerait par un ancien *gr-*, issu de *ur-*, si l'on voulait rapprocher les deux mots, puisque *ῥήγνῡμι* commençait par un *ϝ*; quant au vocalisme, on comparera lit. *rėžiu*, *ráižau* en regard de v. sl. *rěža*, *razŭ* (cf. lit. *léidmi* à côté de got. *letan*, Brugmann, *IF.* VI, 97). Cette étymologie vient donc appuyer le rapprochement de gr. *ϝρήγνῡμι* et v. sl. *rěža*, proposé dans ces *Mémoires*, IX, 142 n.

XV. — Le *th* de *ther* « côté », *ənther* « à côté de » peut être identifié au *t-* de skr. *-tarman-*, gr. *τέρμων*, *τέρμα*, lat. *termō*, *termen*, *terminus*, — skr. *tirás*, zd *tarō*, lat. *trans*; v. isl. *þrom* signifie « bord », et v. h. a. *drum* « bout » : c'est par le sens de « bout extrême » que arm. *ther* serait parvenu au sens de « côté ».

XVI. — Le *ç* de *çelul* « fendre » (cf. lit. *skeliù*, Bugge, *K. Z.*, XXXII, 72) et de *çir* « dispersé » (cf. gr. *κείρω*, skr. *kirati*, *saṃskṛtas*, Meillet, *De radice *men-*, 51; cf., de plus, zd *kārayeiti* « il sème », Vd, III, 4 et 31) repose sur une base *sk-*, forme sans *e* de **sek-* (lat. *secāre*); cette base se retrouve dans divers mots de sens assez divergents, tous supposant une racine **sken-*, que M. P. Persson a réunis, *Wurzelerweiterung*, p. 76 et suiv., lit. *skinù*, etc.; arm. *çan* « dispersé » (surtout dans *çir ew çan* et *çan ew çir*) et *çanem* « *σπείρω*, *διασπείρω* » doivent sans doute être ajoutés à la liste.

XVII. — M. Hübschmann a montré (*Arm. gr.*, I, 412) que, dans *azazim* « je sèche » et *azazun*, le *z* arménien ne peut sortir de i.-e. *zd-*; mais de gr. *ἄζομαι*, slov. *ozditi* on a rapproché v. isl. *aska*, v. h. a. *asca* « cendre » et got. *azgo* (v. Uhlenbeck, *Et. wört. der got. spr.*, sub verbo), et cette explication des mots germaniques

dau, *pogirschnan* (Ench.). — L'ancienne prononciation chuintante de arm. *ç* issu de i.-e. *ks* (*kš* des dialectes orientaux), établie par *veštasan*, est attestée aussi par *arj* « ours », cf. skr. *ṛkṣas*, gr. *ἄρκτος*; la prononciation chuintante n'a été éliminée que postérieurement au passage de la sourde à la sonore après *r*; l'opposition de la sourde aspirée *ç* de *veç* et de la sonore de *arj* est de même nature que celle de *th*, *kh* et de *d*, *g* dans *ewthn*, *elikh* et *ard*, *erg*; elle ne reflète en aucune manière la différence du *ξ* de *ἔξ* et du *κτ* de *ἄρκτος*. Le *ç* issu de i.-e. *sk* reste sourd même après *r*, ex. *harçanem*, cf. lat. *poscō*, et se distingue ainsi de celui qui est issu de *ks*.

vaut mieux que le rapprochement avec v. sl. *jiskra* « étincelle », proposé par M. Zupitza (*Germ. gutt.*, p. 96). Or i.-e. *zgh* donne arm. *j*, puis, entre voyelles, *z*, à en juger par *mozi*, cf. gr. *μόσχος* (Bartholomæ, *Stud.*, II, 40). La différence entre *sk* de v. isl. *aska* et *zg* de got *azgo* et arm. *azazim* peut reposer sur une alternance de i.-e. *skh* et *zgh*.

XVIII. — L'idée de « sourd » n'est exprimée par aucun mot qu'on puisse attribuer à la langue indo-européenne commune. Le meilleur des rapprochements qu'on ait à proposer est entre mots appartenant à deux dialectes voisins : lit. *kurtinỹs* « sourd », *kursti* « devenir sourd », et zd *karəna-* « sourd » (persan *karr*), *karapan-*. Le plus souvent, les mots signifiant « sourd » n'ont été spécialisés en ce sens que dans le développement particulier de chaque langue; le gr. *κωφός* (cf. lat. *hebes*) conserve encore à l'époque historique un sens plus vague et plus étendu que celui de « sourd »; il en est de même de got. *baufs* (par ex. L. XIV, 34, et Mc VII, 37), cf. arm. *buth* « émoussé » et lit. *bukùs*; got. *daufs*, v. h. a. *toup* est apparenté au gr. *τυφλός* « aveugle ». Il est donc permis de se demander si arm. *xul* (gén. plur. *xliç*) « sourd » n'est pas à rapprocher de gr. *χωλός* « boiteux », *χαλάω*, *χαλαρός*, *χαλί-φρων* et peut-être aussi de skr. *kharvás* « mutilé, rabougri ».

XIX. — Pour rendre compte de arm. *i-* « quoi ? », *ov* « qui ? », on est obligé d'admettre que i.-e. k^w a donné, dans certains cas (syntactiques?), *h* qui est tombée ensuite, mais qui est encore conservée dans *him* (voir Hübschmann, *Arm. gr.*, I, sous ces mots). Ce traitement qui rend aussi compte de *elanim* « je deviens » (cf. gr. *ϖέλομαι*) apparaît sans doute dans deux autres mots :

holovem doit avoir la même racine que son synonyme gr. *κυλίω*, *κυλίνδω*.

haz « toux » rappelle skr. *kāsati*, lit. *kósėti*, ags. *hwósta*, *hwéson*, etc. Le *z* de *haz* suppose i.-e. g_1h en regard duquel existait sans doute une forme à *kh* attestée par v. sl. *kašĭlĭ*; car il n'y a pas de moyen d'expliquer le *š* (ancien *ch*) de *kašĭlĭ* en partant de i.-e. *s*. Ce g_1h se retrouve dans gr. *βήξ*, *βηχός*, dont le g^w initial, en regard du k^w des autres langues, reste à expliquer.

XX. — L'élément radical de arm. *ezr* (génit. *ezer*) « bord, limite » rappelle celui de lit. *ežẽ*, lette *eža*, v. pruss. *asy* « rain » (limite entre deux champs). M. Bezzenberger rapproche de ces mots baltiques v. sl. *jazŭ* « canal » et gr. *ὀχετός* (BB., XXIII, 298).

A. MEILLET.

L'INFIXATION

DU SUBSTANTIF ET DU PRONOM

ENTRE LE PRÉFIXE ET LE VERBE

EN GREC ARCHAÏQUE ET EN VIEIL IRLANDAIS.

Le savant article de M. F. Sommer sur le pronom personnel et infixe en vieil irlandais, *Zeitschrift für Celtische Philologie*, t. I, p. 177-231, se termine par un § 115 où nous lisons ce qui suit : « En dernier lieu nous avons à examiner la question de savoir pourquoi les pronoms personnels infixes ont pris en vieil irlandais, dans le système de la phrase, la place qui leur est propre Quelque chose d'analogue se rencontre aussi, bien qu'isolément. hors du celtique. M. Gaidoz, *Revue celtique*, t. II, p. 86 (*lisez* t. VI, p. 89) et suivante, rappelle les formations du latin archaïque comme *ob vos sacro*, *sub vos placo*, qui reproduisent exactement le procédé celtique. »

M. F. Sommer aurait pu trouver dans d'autres langues et notamment en grec des exemples analogues et plus nombreux. Il s'agit du procédé qui en grec s'appelle τμῆσις, la tmèse, phénomène bien connu des grammairiens, et qui ne consiste pas uniquement dans l'intercalation de pronoms entre le préfixe et le verbe. On a pu intercaler d'autres mots, par exemple des substantifs. La tmèse ne s'est pas produite seulement dans les monuments les plus anciens du latin, du grec et du celtique; on la rencontre dans d'autres langues, notamment en sanscrit védique et en zend.

Nous nous bornerons en général ici à des exemples empruntés aux premiers livres de l'*Iliade*.

On y trouve infixés entre le préfixe et le verbe :

1° Le substantif complément direct, accompagné d'un adjectif aussi infixe dans l'exemple *f*.

a. κρατερὸν δ'ἐπὶ μῦθον ἔτελλεν « il adressa *des paroles* dures » (I, 25):

b. εἴ ποτέ τοι χαρίεντ'ἐπὶ νηὸν ἔρεψα «si jamais je t'ai bâti un joli *temple*» (I, 39);

c. Βούλεται ἀντιάσας ἡμῖν ἀπὸ λοιγὸν ἀμῦναι «Il veut, en accueillant [ce sacrifice], éloigner de nous *le fléau*» (I, 67);

d. Τὸν δ'ἠμείβετ'ἔπειτα Θέτις κατὰ δάκρυ χέουσα «Thétis lui répondit en versant *des larmes*» (I, 413);

e. Αὐτὰρ ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἔντο «Quand de manger et de boire ils eurent chassé *l'envie*» (I, 469; II, 432);

f. ἀνά θ'ἱστία λευκὰ πέτασσαν «et ils déployèrent *les voiles blanches*» (I, 480);

g. κατὰ τέκν'ἔφαγε σἵρουθοῖο «il dévora *les petits* du moineau» (II, 317, 326).

C'est exactement la même construction que: 1° dans le *ro* CATHA *clói* «il gagna *des batailles*» d'une pièce de vers irlandais publiée par M. Whitley Stokes, *The tripartite Life*, p. 214, l. 7 (cf. *Revue celtique*, V, 352); 2° dans le *sám* AGNÍM *indate nárah* «IGNEM *accendunt viri*» donné comme exemple par Bopp dans sa *Grammaire comparée*, § 963 (traduction de M. Bréal, t. IV, p. 328); 3° dans le *prá ṇa āyūṃṣi tāriṣat* «qu'il ait allongé *notre vie*», cité par Whitney, *Grammaire sanscrite*, § 1081, traduction de M. H. Zimmer, p. 377; cf. ci-dessous, § 6, exemples *a*, *b*, *c*, et § 7.

2° Le substantif complément indirect, accompagné dans l'exemple *a* par un adjectif qui s'accorde avec lui :

a. Πρὶν γ'ἀπὸ πατρὶ φίλῳ δόμεναι ἑλικώπιδα κούρην «avant de rendre *à son père* la fille aux yeux mobiles» (I, 98);

b. Μηρούς τ'ἐξέταμον, κατά τε κνίσῃ ἐκάλυψαν «ils coupèrent les cuisses et les couvrirent *de graisse*» (I, 460; II, 423);

c. καὶ ἀμφ' ὀβελοῖσιν ἔπειραν «et ils les mirent *à la broche*» (I, 465; II, 428; cf. IX, 213); comparez plus bas, § 8.

3° Le substantif sujet :

Ἦμος δ'ἠέλιος κατέδυ, καὶ ἐπὶ κνέφας ἦλθεν «Quand le soleil se coucha et que *l'obscurité* survint» (I, 475);

Ἀλλά με τεθνηῶτα χυτὴ κατὰ γαῖα καλύπτοι «Mais que *la terre* entassée couvre mon cadavre! (VI, 464) Cf. plus bas § 6, exemple *d*, et § 11.

4° Le substantif complément et le substantif sujet :

. . . . . διά τ'ἔντερα χαλκὸς
Ἤρυσε «*l'airain* arracha *les entrailles*» (XIII, 507).

5° Le substantif sujet et le pronom complément direct, celui-ci placé le premier :

Οὐδ'ἀναθηλήσει, περὶ γὰρ ῥά ἑ χαλκὸς ἕλεψε «il ne reverdira pas, car *l'airain* l'a écorcé tout autour» (I, 236).

On trouve la même construction dans un passage irlandais, souvent étudié, du Priscien de Saint-Gall, p. 204, *de bráth no-*M CHOIMMDIU *cóima* «de jugement que *le Seigneur me* préserve», «*de judicio* ME DOMINUS *servet*» (édition Ascoli, p. 120; cf. *Revue celtique*, t. VI, p. 139, note, article de M. R. Thurneysen; Nigra, *Reliquiae celticae*, p. 23; Ascoli, *Glossarium*, p. CIX; Sommer, n° 38 *a*, p. 182); cf. plus bas, § 7, 10.

6° Dans plusieurs exemples, la particule δέ précède le substantif infixe, elle est infixée comme lui (cf. § 9, 10). Le substantif est complément direct dans les exemples *a*, *b*, *c*, cf. § 17; sujet dans l'exemple *d*, cf. § 3, 11.

a. Ἕζετ' ἔπειτ' ἀπανεύτε νεῶν, μετὰ δ'ἰὸν ἔηκεν «il s'assit ensuite loin des navires et lança *une flèche*» (I, 48);

. . . . . ἐς δ'ἑκατόμβην

Βῆσε θεῷ· ἀνὰ δὲ Χρυσηΐδα καλλιπάρῃον

Εἶσεν ἄγων «il embarqua *les victimes à sacrifier* au dieu, il fit asseoir [dans le navire] *Chryséis aux belles joues* pour la ramener [à son père]» (I, 309-311);

c. Ἐκ δ'εὐνὰς ἕβαλον «ils jetèrent *les ancres*» (I, 436);

d. Ἐν δ'ἄνεμος πρῆσεν μέσον ἰστίον «*le vent* enfla le milieu de la voile» (I, 481).

De substantifs infixes, il n'y a d'exemple irlandais qu'aux paragraphes 1 et 5.

Je passe aux pronoms infixes beaucoup plus fréquents en vieil irlandais que les substantifs infixes :

7° Pronom complément direct.

πρό μ'ἔπεμψεν ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων «Le roi Agamemnon *m'*a envoyé» (I, 442);

Comparez le vieil irlandais *ro-*M*-rir* «il *m'*a vendu», ms. de Würzburg, 3 *c* 38; Sommer, n° 1, p. 182; *ro-*M*-sóir-sa* «il *m'*a délivré», ms. de Wb. 3 *d* 20; Sommer, n° 3, p. 182.

Cf. plus haut, § 1, 5.

Le pronom infixe de la première personne du singulier employé comme complément direct se trouve dans un des exemples que donne Whitney, *Grammaire sanscrite*, § 1081, p. 377 de la

traduction allemande de M. H. Zimmer : *pári* MÀM, *pári me prajám*, *pári naḥ pāhi yad dhánam* «protège-*moi*, protège ma descendance, de nous protège toute propriété quelconque». Le préfixe *pári* est répété trois fois, quoique le verbe *pāhi* ne soit énoncé qu'une seule fois.

8° Pronom complément indirect :

Ἀλλ'ἔκ τοι ἐρέω «Mais je *te* dirai» (I, 204, 233; II, 257);

Comparez le vieil irlandais : *ro-t-bia* «TIBI *erit*», ms. de Würzburg, 6 *a* 11, 20 *a* 9; Sommer, n°s 273, 275, p. 188; *ro-t-giuil* «*adhaesit* TIBI», ms. de Saint-Gall, 229; Sommer, n° 279, p. 188.

Cf. plus haut § 2.

9° Pronom complément direct précédé de la particule *δέ* (comparez le paragraphe 6) :

πρὸ δέ μ'ἧκε θεὰ λευκώλενος Ἥρη «La déesse Héra aux blanches épaules *m'*a envoyé» (I, 208).

Cf. le vieil irlandais : *fo-da-*M*-segat-sa*, «*tribulant-*ME», ms. de Milan 33 *a* 19; Sommer, n° 130, p. 184; *co etar-da-*M*-dibet-sa* «afin qu'ils *me* tuent», ms. de Milan, 44 *c* 31; Sommer, n° 138, p. 184.

10° Pronom complément indirect précédé de la particule *δέ* :

.....ἐκ δέ μοι ἔγχος
Ἤιχθη παλάμῃφιν.....

«Par *moi* de mes mains un javelot fut lancé» (III, 367, 368);

Comparez le vieil irlandais *at-to-t-comnicc*, «il *t'*arriva», ms. de Wb. 6 *b* 13; Sommer, n° 297, p. 188; cf. Windisch, *Irische Texte*, I, 378, col. 1; Ascoli, *Glossarium*, p. CII; exemple où *to* = *do*.

Dans l'exemple grec qui suit, le pronom complément indirect est suivi du substantif complément direct (à rapprocher du § 5 où le pronom est de même placé avant le substantif, mais où le substantif est sujet tant en irlandais qu'en grec) :

σὺν δ'ἡμῖν δαῖτα ταράξῃ «et il *nous* troublerait *le festin*» (I, 579).

Ces exemples, réunis dans les § 9 et 10 sont la réponse à M. Sommer, quand, § 107, p. 227, 228, il demande si la particule *da*, *du*, *do*, qui précède souvent en vieil irlandais le pronom infixe, ne serait pas prochainement apparentée à la particule grecque *δέ*.

11° Pronom sujet infixe :

Ἐκ δὲ καὶ αὐτοὶ βαῖνον ἐπὶ ῥηγμῖνι θαλάσσης «Et *ils* sortirent sur le rivage de la mer» (I, 437).

On trouve cette construction en vieil irlandais avec le pronom relatif, mais sans la particule antécédente *da*, *do*, *du* : *it he side imm-a-folnget imdibe ó dúalchaib «hae sunt* QUAE *circumcisionem efficiunt a vitiis»*, ms. de Wb., 27 *a*, 13, cité dans *Gr. C.* [2] p. 344 (H. Zimmer, *Glossae hibernicae*, p. 163; Whitley Stokes, *The old irish glosses*, p. 157). Cf. plus haut § 3 et 6 *d*.

Remarque 1.

Il faut distinguer la tmèse de l'anastrophe qui consiste à placer le préfixe après le verbe, phénomène dont le grec archaïque offre des exemples tels que :

Θήσειν γὰρ ἔτ' ἔμελλεν ἐπ' ἄλγεά τε σίοναχάς τε «il allait causer des douleurs et des sanglots» (II, 39), pour ἐπιθήσειν;

Ἦλθε δ'ἐπὶ ψυχὴ Πατροκλῆος δειλοῖο «survint l'âme du malheureux Patrocle» (XXIII, 65) pour ἐπῆλθε (cf. ἐπὶ κνέφας ἦλθε «l'obscurité survint» I, 475).

Une construction qui présente une grande analogie est d'usage courant en allemand moderne; on n'a encore cité, autant que je sache, rien de semblable en irlandais. Ces deux procédés grammaticaux, tmèse et anastrophe, ont la même cause: l'indépendance de la particule adverbiale employée comme préfixe, mais il serait abusif de confondre sous une même appellation la tmèse et l'anastrophe; l'identité de cause ne doit pas faire obstacle à la distinction des résultats.

Remarque 2.

Les pronoms personnels infixes sont enclitiques en grec comme en vieil irlandais, d'où une conséquence qui sera l'objet de la remarque suivante.

Remarque 3.

Certaines constructions, où les grammairiens grecs ne reconnaissent pas de tmèse, nous offrent ce que l'on appelle pronom infixe en vieil irlandais :

a. Θάνατόν νύ τοι ὄρκι'ἔταμνον «c'est pour ta mort *à toi* que j'ai conclu le traité» (IV, 155).

Entre la particule *νύ* et le verbe ἔταμνον sont intercalés le pro-

nom au datif τοι, complément indirect, et l'accusatif ὄρκια, complément direct : comparez l'irlandais *no-t-ail* « *alit* TE », ms. de Wb. 5 *b* 28; Sommer n° 271, p. 188; où le pronom est complément direct, et où la particule initiale *no* considérée comme préfixe est identique à la particule grecque νύ, à laquelle on n'attribue pas ce caractère; cependant cette particule, enclitique, c'est-à-dire atone, en principe, est ici accentuée et forme avec le pronom personnel enclitique τοι « à toi » un composé syntactique. Il y a quelque chose d'analogue dans les exemples suivants où μὴ, οὐδὲ ordinairement barytons sont oxytons et servent d'appui au pronom personnel atone qui suit.

b. μή μ' ἐρέθιζε « ne *m'*irrite pas » (I, 32);

Οὐδέ τοι ἐκτελέουσιν ὑπόσχεσιν « ne *t'*accomplissent pas la promesse » (II, 286).

Comparez l'irlandais : *ní-m-charat sa* « *non* ME *amant* », ms. de Wb. 5 *c* 6; Sommer, n° 5 *a*, p. 182; *ní-t-erpi* « *non* TE *committis* », ms. de Wb. 1 *d* 10; Sommer, n° 268, p. 187; *nach-ib erpid-si* « *ne* vos *committatis* », ms. de Wb. 22 *d* 6; Sommer, n° 356, p. 189.

Remarque 4.

En vieil irlandais, quand un verbe est composé à l'aide de plusieurs particules, c'est la première seule qui est détachée par la tmèse[1]; *ci o fut du-s-dam-roimnife-se? a-chomdiu!* « *usque quo, domine, oblivisceris* ME? » Ms. de Milan, 32 *d* 5, cf. Thurneysen, *Revue celtique*, VI, p. 142, la racine verbale est MON, que précèdent les préfixes : 1° *du* atone = *di* ou *de* tonique; 2° *ro;* comparez la première personne du pluriel du subjonctif accentuée sur le premier préfixe, par conséquent sans tmèse, *dermannamar*, Ms. de Milan, 21 *c* 3 (cf. Windisch, *Irische Texte*, t. I, p. 473). La langue homérique nous offre l'exemple d'une règle différente dans le composé ὑπεκφεύγω : ὑπὲκ κακότητα φύγοιμεν (*Odyssée*, III, 175; IX, 489; X, 129) « afin que nous évitions le malheur ». Mais cela tient à ce que dans le grec homérique ὑπέκ ou ὑπέξ est une préposition gouvernant le génitif (ὑπὲκ βελέων « loin des traits », *Iliade*, IV, 465), et par conséquent il y a entre ces deux éléments ὑπὸ et ἐκ, ἐξ plus de cohésion qu'entre le second ἐκ, ἐξ et le verbe, bien que ἐκφεύγω appartienne à la langue homérique.

[1] En d'autres termes : « Dans le verbe composé l'accent frappe généralement le second élément de la composition », règle formulée par M. Thurneysen, *Revue celtique*, t. VI, p. 130.

Remarque 5.

Une règle de l'accentuation grecque s'accorde avec la loi de la tmèse en irlandais.

Dans les composés de deux particules l'accent ne peut remonter plus haut que la deuxième particule *συν-έκ-δος* « aide à donner » *παρ-έν-θες* « interpose »; la première particule, celle qui reste atone en grec, semble donc ne point faire partie du mot : or c'est celle que la tmèse détache en irlandais.

Remarque 6.

M. A. Meillet nous communique l'intéressante note ci-dessous :

« C'est en lituanien qu'on retrouve l'intercalation du pronom atone qui rappelle le plus complètement l'intercalation irlandaise. Le pronom enclitique *si* — souvent réduit à *s* en finale absolue — qui sert à former le réfléchi s'ajoute au verbe simple, soit par exemple *sùka* « il tourne », *sùkas(i)* « il se tourne »; mais s'intercale entre le préfixe et le verbe, par exemple *pàsuka*, *pasìsuka*, ou entre la négation et le verbe : *nesìsuka* « il ne se tourne pas ». — Le datif enclitique *mi* « à moi » s'intercale de la même manière, v. Kurszat, *Gramm. der lit. Spr.*, § 1150; cf. *pamirodik* « montre-moi », chez Szirwid, *Punktay sakimu*, éd. Garbe, 73, 33. — Il est à noter que l'intercalation se produit toujours de telle sorte que le pronom enclitique précède immédiatement le verbe; on dira donc *nepasìsuka* et non **nesipasuka*.

« Le slave ne présente aucun fait comparable. »

H. d'Arbois de Jubainville.

IMPRIMERIE NATIONALE

LE PATOIS DE LA FRANCHE-MONTAGNE

ET EN PARTICULIER

DE DAMPRICHARD (FRANCHE-COMTÉ).

(SUITE.)

XIII

ÉTYMOLOGIE POPULAIRE, CROISEMENTS, ETC.

C'est de nouveau un chapitre que nous avons traité dans notre livre sur *La dissimilation*, p. 113 sqq. Mais nous nous sommes placé là à un point de vue particulier et nous avons pris peu d'exemples au patois de Damprichard; tout au plus pourrions-nous rappeler *mŏtar* «belette», p. 115, et *fi* «verrue pensile», p. 125. Il convient d'en examiner ici quelques autres :

bārbĕbu «salsifis sauvage» *tragopogon pratense* L. Nous savons que le nom vulgaire de cette plante est dans certaines régions *barbe de bouc*, en allemand *bocksbart*. C'est cette appellation que représente notre mot. La forme correcte serait **bārbĕdbu*; mais le mot *bu* «bouc» n'existe plus dans notre patois où il a été remplacé et éliminé par son diminutif *buòcò*. Dès lors **bārbĕdbu* n'était plus intelligible et par conséquent tout désigné pour subir une modification par étymologie populaire. Cette plante présente une particularité bien connue des paysans et qui les a dirigés dans leur travail inconscient d'étymologistes. Il arrive souvent que les capitules de ce *tragopogon* sont envahis par un champignon parasite, l'*Ustilago receptaculorum* Fr., qui en empêche le développement. Les spores de ce champignon, d'abord conglutinées, deviennent libres sous forme d'une poussière très noire. Les enfants prennent cette poussière pour se peindre sur le visage des moustaches et de la barbe. C'est ce fait que le peuple a cru trouver exprimé par notre mot; il lui a supprimé son *d* et

lui a donné par là une forme qui signifie pour lui : « qui a de la barbe au bout ».

dūmūn « dimanche » = **diedominicu* = v. fr. *diemoine*, tandis que v. fr. *diemenche*, fr. mod. *dimanche* = **diedominica*. Entre **diedominicu* et *dūmūn* il y a eu un intermédiaire **diemūn*, **dimūn*. A l'époque où cette forme existait, *Dieu* se disait **die*, **dī* : le peuple a cru trouver ce mot **dī* « Dieu » au commencement de celui qui nous occupe. Aussi quand **dī* est devenu *dū* (*MSL*, VIII, p. 338), **dīmūn* est devenu d'après lui *dūmūn*, au lieu de se plier à la loi que nous avons exposée quelques pages plus haut (319 et suiv.) et qui lui aurait donné la forme **dèmūn*. Pour la finale *-mūn*, cf. *MSL*, X, p. 202.

rẽpròlā et *vẽpròlā* « faire le repas des quatre heures » = **respranulare*. Le mot *rẽpròlā* n'offrant aucun sens pour le peuple il en a fait *vẽpròlā* d'après *vẽprā*. Grâce à ce simple changement de *r* en *v*, le mot est maintenant bien clair et signifie : « le repas de la vesprée ». Les deux formes existent côte à côte, mais *rẽpròlā* est en train de disparaître et nous ne l'avons jamais entendu que de la bouche des vieillards.

ẽšarlòt « échalotte » *Caepa ascalonia*, d'après *Charles*, *Charlotte*, comme le prouve, outre l'*r*, le *š* pour *č*.

mẽ̄ « mais » n'est autre chose que le v. fr. *ains* qui a pris un *m* initial sous l'influence de *mais*. Cette forme *mẽ̄* a tué en naissant les deux mots dont l'union lui a donné l'existence.

rèt cu̯òrb et *rèt fu̯òrb* « loir, litt. ratte courbe et ratte fourbe », Ces deux expressions sont les seules usitées aujourd'hui; et la première est certainement antérieure à la seconde. « Ratte courbe » n'offrant pas de sens raisonnable a été remplacé par « ratte fourbe » parce que cet animal est réputé très méchant. L'expression primitive est *rèt tu̯òrb* (torua) que j'ai entendue de la bouche d'un vieillard. Cette épithète repose sur l'éclat bien connu de l'œil des loirs. Elle a été remplacée par d'autres parce que *tu̯òrb* n'existant pas ailleurs dans la langue, n'était plus compris.

ẽ̄ vu̯ipẽr « un vipère » est le mot français emprunté, car la forme sortant phonétiquement de *vīpera* est *vu̯ivr* « dragon ». Il est curieux que ce mot soit masculin à Damprichard alors que « serpent » y est féminin : *ẽn sèrpẽ̄* « une serpent ». Le mot *sèrpẽ̄* est féminin pour la même raison que la plupart des noms d'animaux dans les langues indo-européennes. Quant à *vu̯ipẽr* il est masculin parce que l'étymologie populaire y a vu le mot *pẽr* « père »; il est certain que si pour une raison quelconque ce mot avait eu la forme **vu̯imẽr* il ne serait jamais devenu masculin. Dans ce cas

l'étymologie populaire n'a pas changé la forme du mot, mais seulement son genre.

vêlì « clématite sauvage » *Clematis vitalba* L. est un dérivé de *vītis*, mais remonte phonétiquement à une forme *vĭt-* (cf. *MSL*, VIII, 343). Le mot *vītis* n'ayant pas passé dans la langue de Damprichard, on a remplacé par étymologie populaire l'ī de son dérivé par un *ĭ* sous l'influence de *vĭtulus*, mot bien connu, mais n'ayant avec *vêlì* aucun rapport sémantique.

sòlcrut « choucroute »; all. *sauerkraut* est devenu *sòlcrut* sous la double action de la dissimilation et des mots *sò* « sel », *sòlā* « salé »; *cŏ sòlā* « choux salés » et *sòlcrut* sont en effet synonymes.

picuòd « chiquenaude » a subi l'influence de *picā* « piquer ».

librêcĭ « vilebrequin » s'est mélangé avec le mot *libre* parce qu'une partie de cet instrument tourne *librement*, tandis que l'autre est immobile.

ĭ čvò rètī « cheval rétif » n'est pas le mot français emprunté, mais traduit et interprété; c'est littéralement « un cheval *ratier », c'est-à-dire « qui a des rats ». Or « avoir des rats » dans le langage populaire est la qualité de ce qui *rate*; un fusil a des rats quand il *rate* quelquefois sans que l'on sache au juste pourquoi; une pendule qui a des rats est celle qui va tantôt bien tantôt mal, quand tantôt sonne, tantôt ne sonne pas; un homme ou un animal qui a des rats est un être bizarre, original, faisant des choses inattendues.

čīvrè fū̃, čīvr è fū̃ « chèvrefeuille ». Le v. fr. *chèvrefeuil* sort de *caprifolium* qui devait donner à Damprichard **čīvrèfŏ*. Le mot **fŏ* « feuille » n'existant pas dans ce patois, on y a compris le mot français *feu* à cause de la couleur des fleurs, et comme fr. *feu* se dit *fū̃* à Damprichard, on a changé **čīvrèfŏ* en *čīvrèfū̃* et même en *čīvr è fū̃* « chèvre à feu ».

XIV

LE PEUPLE PHONÉTICIEN.

Nous avons montré dans la *Revue des langues romanes*, 1897, p. 346 et suivantes, comment une langue qui emprunte à une autre un mot isolé a coutume de transformer les phonèmes ou groupes de phonèmes inconnus d'elle que peut contenir

ce mot, de façon à le démarquer et à lui ôter son aspect étranger. Ce que nous nous proposons d'étudier dans ce chapitre, ce ne sont pas les modifications que subit ainsi un mot emprunté isolément et accidentellement: c'est la manière dont le peuple transforme pour les adapter à sa langue toute la série des mots qu'à un certain moment, pour des raisons politiques, religieuses ou autres, il emprunte à une autre langue. Lorsque le christianisme pénétra en Irlande, l'irlandais s'assimila tout d'un coup un nombre considérable de mots latins; le latin depuis Liuius Andronicus jusqu'à la fin de la littérature latine, puisa sans cesse une grande masse de mots dans la langue grecque; le roumain, langue romane, doit aux langues slaves la bonne moitié de son vocabulaire. Les exemples de ce genre sont très nombreux. Nous avons vu en France depuis une cinquantaine d'années les patois pénétrés de plus en plus par le français, y prenant tout d'abord des mots dont ils n'avaient pas l'équivalent et complétant ainsi leur vocabulaire; et nous voyons même aujourd'hui les mots français se substituant aux mots patois de même signification, les dépossédant, les faisant tomber en désuétude et périr; c'est ainsi que les patois disparaissent.

Quand ceux qui parlent une certaine langue, qu'ils constituent une nation, une province, une ville ou un village, complètent leur vocabulaire en empruntant à une autre langue une série de mots que de nouveaux besoins leur rendaient nécessaires, c'est qu'ils sont depuis un certain temps en contact avec ceux qui parlent cette autre langue et qu'ils savent cette autre langue au moins partiellement. Dès lors il s'est fait dans leur esprit, involontairement et inconsciemment une comparaison entre l'aspect phonétique de leur langue et celui de l'autre langue, comparaison inexacte et grossière si les deux langues n'ont aucune ressemblance entre elles ou n'ont que des rapports fort éloignés et que le peuple ne peut pas saisir; mais si les deux langues sont sœurs, diffèrent en somme assez peu l'une de l'autre et possèdent le même vocabulaire avec des divergences phonétiques assez peu considérables pour que le plus ignorant puisse dans beaucoup de cas reconnaître que dans les deux langues il a affaire au même mot, la comparaison se fait beaucoup plus aisément et devient beaucoup plus précise. Les deux formes du même mot se mettent spontanément en parallèle dans l'esprit de chacun et il en résulte bien vite le sentiment qu'à tel phonème ou groupe de phonèmes des deux langues correspond dans l'autre tel autre phonème ou groupe de phonèmes. Ce sentiment de correspondance fournit les principes de la translation des mots d'une langue dans l'autre; comme il est très précis, il adapte si bien les mots qui réunissent certaines conditions

à la phonétique de la langue qui les accueille, qu'il n'est plus possible de reconnaître s'ils ont été empruntés ou si la langue qui les possède les a toujours possédés, c'est-à-dire qu'ils ont exactement la même forme que s'ils appartenaient au vieux fonds de cette langue et y avaient évolué normalement. Néanmoins ce sentiment de correspondance, reposant sur une comparaison superficielle, risque de se fourvoyer fréquemment et de prendre un rapport apparent pour un rapport réel; toute relation qui ressortirait d'une comparaison pénétrante et approfondie lui échappe forcément.

En résumé le sentiment de la correspondance des deux phonétiques est très net chez le peuple, mais en même temps très étroit. C'est ce que nous allons montrer en examinant les mots que le patois de Damprichard a empruntés au français. On verra combien ce sentiment est constant, combien il est parfois précis, mais en même temps quelles sont les bornes de son domaine, les limites qu'il ne dépasse pas.

Pour que ce qui va suivre soit intelligible, nous devons ajouter que le français auquel le patois de Damprichard a fait ses emprunts n'est pas le français de l'Ile-de-France, mais celui avec lequel il a été en contact, celui de la région de Montbéliard qui diffère notablement pour la prononciation de celui de l'Ile-de-France.

I. — CONSONANTISME.

1° Groupes *pl* et *bl* : de la comparaison de *pi̯ā* avec *plaie*, *pi̯ē̃u* avec *plaine*, *èpi̯èti* avec *aplatir*, — *bi̯ā* avec *blé*, *bi̯ē̃* avec *blanc*, *bi̯ö* avec *bleu* est né le sentiment qu'à *pl*, *bl* français correspond *pi̯*, *bi̯* en patois; d'où *sābi̯* « sable », *tèribi̯* « terrible », *mébi̯ā* « meubler », *èfübi̯ā* « affubler », *ī̃pōsibi̯* « impossible », *ī̃süpu̯òčōbi̯* « insupportable », *pépi̯* « peuple ». Ces exemples sont fort intéressants en ce qu'ils montrent en même temps la netteté et la constance du sentiment de la correspondance *pl-pi̯*, *bl-bi̯*, mais aussi ses limites. Dans tous ces mots les groupes *pl*, *bl* se trouvent après une voyelle, or après une voyelle *pl* et *bl* latins ne sont devenus ni *pi̯* ni *bi̯* dans notre patois : *capula-còl*, **stupula-ētul*, *flebile-fèl*, *tabula-tòl*. Le peuple, ne connaissant pas le latin, ne pouvait pas saisir ce rapport, et il a remplacé *pl*, *bl* par *pi̯*, *bi̯* dans des positions où ce n'était pas phonétiquement légitime. Quelques mots isolés tels que fr. *table* à côté de *tòl* auraient peut-être pu lui fournir une indication; mais le changement de *sable* en **sòl*, de *terrible* en **tèrèl* aurait été trop considérable pour une traduction instantanée. — Autre phénomène : nous avons vu (*MSL*, VII, p. 462, 464, 466) qu'un *i̯* provenant de *l* palatalisé tombe

devant *i* et devant *ü* : *rōpir* «remplir», *pürā* «pleurer». Ce phénomène se produirait encore aujourd'hui si l'occasion s'en présentait; en sorte que *pèrèplü* «parapluie», *blü* «myrtille» all. *blaue beere*, si l'on avait changé leur *pl*, *bl* en *pi̯*, *bi̯*, seraient devenus **pèrèpü*, **bü*. C'eût été de nouveau un changement trop considérable et reposant sur une correspondance dont le peuple n'a pas le sentiment; les groupes *pl* et *bl* restent donc intacts devant *ü* et devant *i* (*pėplī* «peuplier») dans les mots empruntés. Le maintien de ces groupes dans un cas où la seule transformation dont le peuple ait le sentiment était impossible, était appuyé par la présence des groupes *pl*, *bl* dans des mots appartenant aux vieux fonds : *èplā* «appeler», *ėplü* «étincelle», *blūš* «prune», *blī̃* «mouton», cf. *MSL*, VII, p. 466, 467; ces groupes n'étaient pas inconnus à notre patois.

2° Groupes *rt*, *rd*, *rn* :

rt. D'après le rapport *pèči* — *partir*, *pūč* — *porte* on fait *cačū̃* de *carton*, *cačī d bō̃* de *quartier de bois*, *cōč* de *carte*, *ī̃süpu̯òčōbi̯* de *insupportable*. — Ce sentiment de la correspondance *č-rt* est très net comme en témoignent les exemples précédents; il est donc très intéressant de voir dans deux exemples le sentiment populaire s'égarer et suivre une autre direction d'après un faux rapport. De *partager* il fait *pètèǧī*, de *artison* il fait *ètizū̃*. On pourrait croire que *pètèǧī* est sorti de la forme attendue **pèčèǧī* par dissimilation; mais *č-ǧ* ne se dissimilent pas dans notre patois, comme nous l'avons montré dans notre livre sur *La dissimilation*, p. 86; *ètizū̃* au lieu de **èčizū̃* ne prête d'ailleurs pas à la même hésitation. En réalité c'est du rapport *pèču* — *partout*, *pè Trėvlā* — *par Trévillers*, *pūč* — *porte*, *pèči* — *partir*, *mèčė* — *marteau*, *ėčai̯* — *orteil*, *èpu̯òčā* — *apporter*, *mu̯òčāz* — *mortaise* que l'on a tiré la fausse conclusion que *r* disparaît devant *t*. Il y a toujours quelque chose de vrai dans ces erreurs du sentiment populaire, et il est vrai en effet que *r* a disparu devant *t*, mais en transformant le *t*; cette nuance a échappé au peuple en cette circonstance.

rd. D'après *ėǧi* — *hardi*, *čėǧū̃* — *chardon* on fait *gāǧ* de *garde*. — Les deux mots *ardu̯az* «ardoise» et *bušarg* «boucharde» ne sont pas des mots empruntés, en ce sens qu'ils n'ont pas pénétré dans la langue et ne s'y sont pas adaptés. On peut néanmoins les citer ici pour mémoire : le mot *ardu̯az*, désignant uniquement les ardoises dont se servent les écoliers pour écrire, est le mot français enseigné par l'instituteur et répété tel quel; le mot *bušarg* désigne un outil qui n'est connu que de quelques ouvriers : c'est le mot français estropié.

rn. D'après le rapport *lī̃tān* — *lanterne*, *cu̯ònai̯* — *corneille*, on

fait *còvān* de *caverne*, *biscuònü* de *biscornu*. Nous avons entendu le mot *gèrni* « garnir » de la bouche d'une femme née dans le village et y ayant toujours vécu, mais sachant presque aussi bien le français que le patois, et le mot *cuòrnič* « corniche » de la bouche d'un menuisier; dans ces conditions ces deux mots sont sans importance.

3° D'après le rapport *sač* — *sèche*, *èčī* — *hacher*, on fait *cračī* de *cracher*.

4° A côté des phénomènes que nous venons d'étudier il y en a un autre qu'il est nécessaire de noter, mais qui présente beaucoup moins d'intérêt; c'est le maintien de certains phonèmes ou groupes de phonèmes tels quels. Ce maintien a lieu lorsque le peuple n'a pas le sentiment de la modification qu'il faudrait opérer. Ainsi le *c* latin devant *a* est devenu *č* : *caballu* — *čévò*; le peuple ne disposant pas du latin comme terme de comparaison, ne peut pas saisir ce rapport et maintient le *c* français devant *a*, soit qu'il conserve cet *a* intact : *caba* « cabas », *cačī d bô* « quartier de bois », *čačū̃* « carton », *cādr* « cadre », *cansū̃* « caleçon », *capòt* « capote », *caiö* « caillou », — soit qu'il le modifie : *čẽpā* « camper », *čẽpẽn* « gros grelot que l'on met au cou des vaches » fr. *campène*, *cèbri* « cabri », *cèrot* « carotte », *cèbèrè* « cabaret », *cèmü* « bouvreuil » fr. *camus*, *cènèri* « canari », *cèrcès* « carcasse », *cèrèf* « carafe », *cèrêmòtrò* « carême entrant », *côč* « carte », *côvān* « caverne ». Il avait d'ailleurs des modèles du *c* dans ces positions : *ca* « quoi », *scazī* « se taire », *sĩčẽt* « cinquante », *cètr* « quatre », *c ò s ce s ò* « qu'est-ce que c'est ».

Une observation analogue s'applique au *g* devant *a* qui phonétiquement serait *ğ* quand il représente *g* latin devant *a* et *vu* quand il représente *w* : *gẽnüī* « gagner », *gòč* « gauche », *gèğür* « pari », *gẽn* « gaine », *gèğā* « carder » (assimilation de la consonne initiale avec la sonore qui commence la syllabe suivante), *gāğ* « garde », *gār* « guerre », *gé* « gai », *gẽ* « gant », *gèrẽti* « garantir », *gètā* « guetter », *gars* « femme de mauvaise vie » *garce*, *gòpā* « mal vêtu » *gaupé*. Notre patois connaissait le *g* initial devant la plupart des voyelles.

Groupes *br*, *fr* : *cèbri* « cabri », *čẽfr* « camphre »; on avait ces groupes dans *čẽbr* « chambre », *öfri* « offrir », etc.

Groupe *st* : *ėstumè* « estomac », *vèst* « veste », *mustāč* « moustache », *trist* « triste », *ğėst* « juste »; on avait ce groupe dans *s èstā* « s'asseoir », *lu stò* « le siège ».

5° Dans tous les cas que nous venons d'examiner, le patois possédait dans son vieux fonds les phonèmes ou groupes de

phonèmes qu'il a accueillis tels quels. Il peut en rencontrer qui lui soient totalement inconnus; c'est une raison de plus pour ne pas les modifier, puisqu'il n'a pas le sentiment que rien leur corresponde dans son domaine. Tels sont les groupes *-csp-* dans *ècspêdiā* « expédier », *êcspiā* « expier », *-gz-* dans *êgzèrsā* « exercer », *êgzilā* « exiler »; *-cs-* dans *d êcséprè* « exprès » Mtb. *êcséprè*; *-scl-* dans *êsclür* « exclure » Mtb. *êsclür*, *-scr-* dans *êscròcā* « escroquer ». Tous ces mots sont d'introduction très récente. Plus intéressants sont ceux qui présentent le groupe *rs*; le peuple n'a pas senti que son patois y répondait par *š* et l'a gardé intact : *sụ̀rsī* « sorcier », *āspèrsèt* « esparcette », *cumèrs* « commerce », *gars* « garce », *mārs* « mars ».

II. — VOCALISME.

Le vocalisme présente des phénomènes analogues, mais un peu plus compliqués, parce que les voyelles ont généralement des traitements différents déterminés par les phonèmes qui les précèdent ou les suivent. Il en résulte que le sentiment populaire peut trouver à une même voyelle plusieurs correspondants :

1° *A*; d'après le rapport *rè* — *rat*, *cè* — *chat*, *ă* tonique et final devient *è* : *êstumè* « estomac », *èrmụ̀nè* « almanach »; mais un *a* dans cette position n'étant pas un phonème inconnu de notre patois, cf. *ra*, *ta*, il peut arriver aussi qu'il persiste : *caba* « cabas ».

ā tonique devient *ȯ̂*; il s'agit ici de *ā* tonique du patois de Montbéliard; le sentiment de cette correspondance est né de comparaisons telles que *pȯ̂* « pieu » Mtb. *pā*, *mȯ̂* « mal » Mtb. *mā*, *vȯ̂ğ* « garde » Mtb. *vāğ*, *ȯ̂l* « aile » Mtb. *āl*, *cèvȯ̂* « cheval » Mtb. *cèvā*, *ȯ̂* « haut » Mtb. *ā*. Le point de départ est la forme de Montbéliard, sans quoi le changement n'aurait pu se produire que là où un *l* suivait l'*a*. Dans tous les mots que nous allons citer l'accent tonique est à Montbéliard sur l'*ā* dont il est ici question qui est long, et à Damprichard il reste sur l'*ȯ̂* qui remplace cet *ā* : *cȯ̂i* « caille », *cȯ̂zi* « quasi », *cȯ̂č* « carte » Mtb. *cāč*, *vȯ̂cẽs* « vacances », *bȯ̂lèn* « baleine », *cȯ̂vẽn* « caverne », *ȯ̂zā* « hasard », *cȯ̂cèl* « vaisselle de terre » Mtb. *cācèl*, *dȯ̂tā* « dater », *ĩsüpụ̀cȯ̂bi* « insupportable », *imȯ̂ğ* « image », *cȯ̂sā* « casser », *bȯ̂tũ* « bâton », *bèricȯ̂dā* « barricader », *mȯ̂zũ* « maison » Mtb. *māzũ*, *è vȯ̂š* « à verse » Mtb. *vāš*.

Le même *ā* tonique à Montbéliard en syllabe initiale (qui est généralement *ă* atone en français) reste à Damprichard *ā* tonique sans que l'on voie nettement pourquoi dans certains mots c'est ce second traitement qui a prévalu et dans certains autres le précédent. C'est le sentiment d'une correspondance telle que

lāčī — lâcher, mâčī — mâcher qui a présidé à ce second traitement; mais nous ne saurions dire pourquoi alors qu'on faisait *bòtɥ̃* de *bâton*, on a fait *mātɥ̃* de *mâtin*, *ātlī* de *atelier*, *rāti* de *radis*, *pātèr* de *patère*, pourquoi on a fait *còsā* de *casser* et *pāsiɔ̃s* de *patience*, *cāsis* de *cassis*, pourquoi *òzā* de *hasard* et *bāzèn* de *basane*, *gāzèt* «journal» de *gazette*. Il est possible pourtant qu'il y ait là une différence chronologique et que les mots qui ont conservé *ā* à Dampricharď aient été empruntés plus tard que ceux qui ont changé *ā* en *ò*.

ā tonique en syllabe finale persiste devant certaines consonnes avec lesquelles il forme un groupe de phonèmes familier au patois : *cāv* «cave» d'après *rāv*, *sāv*, *cɛ̃tāv*, — *māl* «malle» d'après *māl* «mâle», — *cādr* «tableau, cadre» d'après *pādr*, — *gāǧ* «garde» d'après *māǧ*, — *mustāč* «moustache» d'après *tāč* (comparez plus haut *còč* «carte».) De même un *ā* tonique final après lequel on sent qu'il est tombé un *r* persiste : *òzā* «hasard», *Dɥ̃ vǒ gā* «Dieu vous gart» d'après *è pā* «il part». Ici la consonne qui suit l'*ā* paraît avoir joué un rôle considérable dans le choix du traitement *ā* de préférence au traitement *ò*.

u̯ā tonique persiste : *vu̯ā* «voix» Mtb. *vu̯ā*, *fu̯ā* «foie». C'est un son connu, que l'on trouve par exemple dans *èvu̯ā* «accouer», *èvu̯ā* «avouer».

u̯a n'existe dans le vieux fonds du patois qu'après labiale; après non labiale le *u̯* est tombé. Mais le peuple n'a pas le sentiment de cette nuance; le son *u̯a* lui est bien connu et cela lui suffit pour qu'il le maintienne dans les mots empruntés où il le rencontre même après non-labiale : *lu̯a* «loi», *pètu̯a* «patois», *su̯aniu̯* «soigneux», *su̯atā* «souhaiter».

al persiste d'après *mǒtal* = *mustela*, *ètal* = **stela* : *malbr* «marbre», *štal* «fusil de boucher» all. *stahl*, *bal* «bal», *balcɥ̃* «balcon», *frɛ̃gal* «fringale». Il n'y a que *dental* qui soit devenu *dɛ̃tò* «dental de charrue». Cela n'a rien de surprenant, car le sentiment du rapport *mal* — *mǒ*, *cheval* — *čèvǒ* était tout naturel à côté du précédent.

a atone libre devient *è* d'après *bètèi* — *bataille*, *cètūz* — *quatorze*, *bèvā* — *baver* : *cèbèrè* «cabaret», *cènèri* «canari», *cèrèf* «carafe», *cèròt* «carotte», *cèsè* «petite casserole», *cèrɛ̃mòtrò* «carême entrant», *ètizɥ̃* «mite» fr. «artison», *gèrɛ̃ti* «garantir», *pèrèplɥ̃* «parapluie», *grèvòt* «cravate», *di mèrè* «de la vase» fr. *marais*, *mèsif* «massif», *rèsɔ̃bliā* «rassembler», *rèpid* «rapide», *pètu̯a* «patois», *pètèǧī* «partager», *pèlisɛ̃dr* «palissandre», *sɛ̃pèrā* «séparer», *cèbri* «cabri», *cɥ̃pè* «compas» (accent sur l'initiale), *cèbriālā* «cabrioler».

Un autre traitement de *a* atone après labiale et devant *r* consiste à le remplacer par *ua* : *puarā̃* «parrain», *muarūn* «marraine», *puara* «paroi», *buaraį* «baril». Ce second traitement repose sur le rapport *puarôzu* — *paresseux*, et plus encore sur le sentiment qu'après *p*, *m*, *b* il y a un *u* dans le patois : *muòc* «mouche», *muaiu* «meilleur». *muòcī* «mortier. — moucher», *muòiī* «mouiller». *buarğī* «berger», *buòs* «bourse, — boucle», *buòcī* «boucher», *buòğū̃* «bourdon», *buòrā* «bourrer», *buòrğū̃* «bourgeon», *può* «pour», *puašī* «percer», *puazā* «peser». *puočā* «porter».

Un *a* atone libre n'est pas un phonème inconnu de notre patois : *laiī*, *praiī*, *sačī*, *lačī*, *s cazī*, *satu*, ce qui explique qu'on trouve, outre les deux traitements précédents, le maintien pur et simple de ce son : *caiö* «caillou», *čačū̃* «carton», *čačī d bô* «quartier de bois», *caba* «cabas», *atu* «coup, — atout, — mauvais sujet», *basès* «bassesse», *basin* «bassinoire», *capòt* «capotte», *fabricā* «fabriquer», *frapā* «effaré» fr. *frappé*, *manèž* «manège», *mécanic* «mécanique».

a entravé devient *è* d'après le rapport *cètr* — *quatre*, *sèğ* — *sage*, *čèrğī* — *charger* : *cès* «petite casserole» fr. *casse*, *cèsrôl* «casserole», *cèrcès* «carcasse», *cèrèf* «carafe», *bāzèn* «basane», *āspèrsèt* «esparcette», *èrmuònè* «almanach» = **armonach*, *cèğ* «cage».

Comme l'*a* entravé n'est pas un son inconnu dans notre patois : *crar*, *čēdal*, *sraį*, on l'a maintenu dans quelques mots empruntés : *bascül* «bascule», *tubac* «tabac» = all. suisse *tobac*, *cansū̃* «caleçon», *captür* «capture», *gars* «garce».

2° *E*; *è* tonique du français prononcé *ê* dans les environs de Mtb. reste *ê* d'après l'égalité : *fêt* «fête» — Mtb. *fêt*, *bêt* «bête» — Mtb. *bêt* : *misêr* «misère», *pêr* «père», *mêr* «mère», *vuipêr* «vipère», *zêl* «zèle», *sêdr* «cèdre», *nêgr* «nègre», *manêž* «manège», *čêr* «chaise».

è tonique du français prononcé *ê* dans les environs de Mtb. devient *ā* d'après le rapport *mā* — *mai*, *sāv* — *sève*, *mār* — *mer* : *mātr* «maître», *crāp* «crêpe», *gār* «guerre», *bnā* «benêt».

Il convient d'ajouter à ce dernier traitement de l'*è* tonique celui de l'*é* tonique du français qui se prononce également *ê* à Montbéliard. Il devient également *ā* à Damprichard d'après le rapport *čētā* — *chanter*, *chanté*, *chantée*; *bū̃tā* — *bonté* : *cèbriôlā* «cabrioler», *cmôditā* «lieux d'aisances», *cēpā* «camper», *dòtā* «dater», *còpuònā* «caponner», *èrītā* «hériter», *éscròcā* «escroquer», *éstrôpiā* «estropié», *ėxpiā* «expier», *fabricā* «fabriquer», *frapa* «effaré» (frappé), *frùstrā* «frustré», *grètā* «guetter», *gòba* «go-

ber», *gòpā* «mal vêtu», *imitā* «imiter», *mèritā* «mériter», *mèbiā* «meubler», *rèsõbiā* «rassembler», *rèspirā* «respirer», *sèpèrā* «séparer», *stimülā* «stimuler», *suatā* «souhaiter», *sücsèdā* «succéder», *tẽtā* «tenter», *tròcā* «traquer», *üzā* «user». Il faut noter que quelques-uns de ces *ā*, se trouvant après une palatale primaire, auraient dû devenir *ī*, cf. *mẽgī* — *manger*. C'est le traitement que nous trouvons en effet dans *cracī* «cracher», *cẽbiī* «gambiller» (quelquefois réduit à *cẽbiī*), *gẽniī* «gagner», *nẽgliğī* «négliger», *pètèğī* «diviser». Mais le peuple a fait *rèspirā* de *respirer* parce qu'il n'a pas eu le sentiment que *irī* seul aurait été correct : la transformation ne s'est pas appliquée au groupe *iré* considéré comme un ensemble, mais l'*é* a été changé en *ā* isolément. Pour les mots tels que *èstrõpiā* «estropié», le peuple avait des modèles qui lui permettaient de conserver *ā* après un *i* précédé de consonne : c'étaient les mots tels que *piā* «plaie», *rẽbiā* «oublier», *mèriā* «marier».

Quant au son *è* (du parler de Montbéliard) apparaissant dans des conditions où on ne lui connaît pas d'équivalents, par exemple devant *s* ou *r* final ou en syllabe non finale, il persiste comme son inconnu, c'est-à-dire parce que le sentiment populaire ne fournit rien pour le remplacer : *cès* «caisse, tambour», *èr* «air», *èxpèr* «expert», *mètèrī* «métairie».

è et *èt* à la fin des mots persistent; ce sont des finales connues par *čè*, *buòiè*, *pèt*, etc. : *bucè* «bouquet», *cèbèrè* «cabaret», *cèsè* «petite casserole», *fèivè* «feuilleret», *gòržè* «gorget», *gãzèt* «journal», *di mèrè* «de la vase», *migè* «muguet», *scrè* «secret», *ãspèrsèt* «esparcette».

èl final peut persister d'après le rapport *bèl* — *belle*, d'où *crüèl* «cruel», *còcèl* «vaisselle en terre»; mais il peut aussi devenir *ẽ* d'après *buòğẽ* — *bordel*, *ğèvẽ* m. — *javelle*, *stẽ* — *celle*, *gunẽ* «jupon» — *gonelle*, *sòtrẽ* m. — *sauterelle*. C'est ce qui explique *tẽ* «tel», *cẽ* «quel», *cẽcfua* «quelquefois»; enfin il peut devenir *òl* : d'après *è ğòl* — *il gèle* on a fait *è gròl* de *il grêle* et *d lè gròl* «de la grêle».

èr persiste d'après *sèrpo*, *cèrgī* : *vèrvèn* «verveine», *cumèrs* «commerce», mais *èru* devient *ãn* : *còvãn* «caverne» d'après *lẽtãn* — *lanterne*, *vãn* — *verne*.

èt tonique devient *òt* d'après *prète* — *pròt* : *òrbelòt* «arbalète», *puòrmõ* «promet» (cf. *prõ* — *prêt*) d'où *puòrmòtr* «promettre».

èi final persiste : *cũsèi* «conseil» d'après *bètèi*.

è atone libre persiste d'après *cèròt*, *bètèi*, *pèrā*; de là *grèbès* «écrevisse» all. *krebs*, *gètā* «guetter», *pièrò* «mantelet de femme» = *pierrot*, *tèribi* «terrible».

é en syllabe non finale devient *ê* d'après *êtó* — *étais*, *mêtī* — *métier*; cet *é* est déjà *ê* à Montbéliard et quelquefois il y porte l'accent, mais il n'y a ici aucun intérêt à distinguer les cas où il est tonique de ceux où il est atone : *êcól* «école», *ècspêdiā* «expédier», *êrītā* «éreinter», *êbèn* «ébène», *êsclür* «exclure», *êscròcā* «escroquer», *êstrópiā* «estropier», *êxpèr* «expert», *êxpiā* «expier», *ĝêmi* «gémir», *mêcanic* «mécanique», *mêtsī* «médecin», *mêmūr* «mémoire», *mêritā* «mériter», *mêtèrī* «métairie», *nêgliĝī* «négliger», *rêspirā* «respirer», *rsêlu* «recéleur», *sêpèrā* «séparer», *sücsêdā* «succéder».

ié final du français est ī à Montbéliard et reste ī à Damprichard d'après *pī* — *pied*, *mêtī* — *métier* : *pêplī* «peuplier», *ātlī* «atelier», *sụ̀orsī* «sorcier».

ẽ peut persister d'après *mẽ* — *main*, *fẽ* — *faim* : *frẽgal* «fringale», *cõsẽ* «coussin» (dans ce mot *ẽ* est abrégé parce qu'il est atone); — *èn* persiste comme son connu d'après *lèn*, *rèsèn*, d'où *êbèn* «ébène», *bòlèn* «baleine», *vèrvèn* «verveine»; — mais *ẽ* peut aussi devenir *ũ* : *pụarũ* «parrain» d'après *rũ* — *rein*, et *èn* peut devenir *ūn* : *mụarūn* «marraine» d'après *vūn* — *veine*; — *ẽ* peut encore devenir *ĩ* d'après le rapport *fĩ* — *fin*, *vĩ* — *vin*, *mètĩ* — *matin*, d'où *ĩsüpụòcòbi* «insupportable», *ĩsòlẽ* «insolent», *ĩpósibi* «impossible», *mātĩ* «matin», *mêtsĩ* «médecin», *crêtĩ* «gratin», *êrĩtā* «éreinter»; — enfin *èn* tonique, qui est nasalisé en *ẽn* à Montbéliard est aussi *ẽn* à Damprichard; comparez fr. *plaine* — Mtb., Dampr. *piẽn*, fr. *aime* — Mtb., Dampr. *ẽm*; de là *crẽm* «crème», *fẽn* «faîne», *gẽn* «gaine», *cẽpẽn* «campène», *cẽn* «chaîne».

3° *I*; *i* intérieur persiste d'après *virī*, *tirī*, *dêsirī*, *èrivā* : *côlic* «colique», *cmôditā* «lieux d'aisances», *cụòrnič* «corniche», *cāsis* «groseillier», *ètizũ* «mite», *fabricā* «fabriquer», *imitā* «imiter», *ĩpósibi* «impossible», *mêcanic* «mécanique», *mêritā* «mériter», *mèsif* «massif», *nêgliĝī* «négliger», *rêspirā* «respirer», *rèpid* «rapide», *pèlisẽdr* «palissandre», *siguòni* «cigogne», *stimülā* «stimuler», *tèribi* «terrible».

D'après le rapport *fĩn* — *fine*, *in* devient *ĩn* à Damprichard comme à Montbéliard : *bôbĩn* «bobine».

4° *Ü*; *ü* atone persiste ou est remplacé par son équivalent *i*; sur la confusion de *i* et *ü*, cf. MSL, VIII, p. 317. L'*ü* atone est connu par *süā*, *èpüĝā*, *vüdī*, *écürö*, *pčüzī*; de là son maintien dans *crüèl* «cruel», *früstrā* «frustrer», *fütẽ* «malicieux», *migè* «muguet», *stimülā* «stimuler», *sübi* «subir».

ür final persiste d'après le rapport *dür* — *dure*, *dêsirür* — *déchirure* : *êsclür* «chasser», *fẽiür* «feuillure», *captür* «capture».

ü tonique persiste comme son connu par *fü*, *gü*, *übrü*; de là *brü* «jus» all. *brühe*.

ü̈ est maintenu comme son inconnu que l'on ne sait par quoi remplacer : *trü̈t* «truite», *ü̈l* «huile».

5° *E*, *Ö*; *é* persiste d'après le rapport : *prémī* — *premier*, *gél* — *gueule*, *crévā* — *crever* : *pépi* «peuple», *grèbés* «écrevisse» all. *krebs* (entendu *grèbés*), *fé̯ürè* «feuilleret», *fé̯ür* «feuillure», *nérö* «neveu», *mébi* «meuble».

ö persiste comme son connu par *nö*, *öt*, *vöd*, *vuarö̯ī*; de là *glörö̯z* «coquette», *névö* «neveu».

eur, *eux* final devient *u* d'après le rapport *ütu* — *honteux*, *pévüru* — *peureux*, *écèru* — *équarrisseur* : *rsélu* «recéleur», *suaniu* «soigneux», *cèrutu* «carotteur».

6° *O*; *ò* peut devenir *ó* d'après le rapport *fól* — *folle*, *fósā* — *fossé*, *póté* — *poteau* : *écól* «école», *cèbriólā* «cabrioler», *cmód* «commode», *cèsról* «casserole», *cmóditā* «lieux d'aisances», *cólic* «colique», *cópiā* «copier», *éstrópiā* «estropier», *glóriö̯z* «coquette», *ïpósibi* «impossible», *ócāziü̈* «occasion», *èn sóm* «une somme», *bóbïn* «bobine»; — mais lorsque l'*ò* est atone devant *n* ou *r* ou tonique devant *ni*, il devient plutôt *u̯ò* d'après *tu̯ònā* — *tonner*, *pu̯òni* — *poigne*, *pu̯òcā* — *porter*, *tu̯òrcü̈* — *torchon*; de là *èrmu̯ònè* «almanach» = **armonach*, *sigu̯òni* «cigogne», *còpu̯ònā* «caponner», *biscu̯ònü* «biscornu», *ïsüpu̯òcòbi* «insupportable», *su̯òrsī* «sorcier»; — atone devant *m*, il peut devenir *u* : *éstumè* «estomac» d'après *pumī* — *pommier*; — enfin *ò* atone peut persister devant n'importe quel phonème comme son connu par *pòtā*, *mòlèt*, *gòlā*, *dòzïm* : *gòrżè* «gorget», *mòrpiü̈* «morpion», *maròni* «marronnier», *éscròcā* «escroquer», *ïsòlï* «insolent», *gòbā* «gober». Il faut ajouter à cette dernière liste un certain nombre d'*ò* atones qui sont *a* en français, mais qui ont été empruntés aux patois de la région de Montbéliard où ils sont *ò* : *lòbu̯òrā* «labourer», *tròcā* «traquer», *bòbu̯ïn* «babines», *còpü̈* «poltron», *bròcu̯ònī* «braconnier», *bròcā* «braquer», *cròcā* «craquer».

ó devient *ò* d'après le rapport *ò* — *haut*, *cò* — *chaud* : *gòc̀* «gauche», *gòpā* «mal vêtu» *gaupé*, *frò̀d* «fraude», *fòfilā* «faufiler».

oire final devient *ūr* : *mémūr* «mémoire» d'après *écretūr* — *écritoire*.

Pour la voyelle nasale *ő* il faut partir de l'état de Montbéliard :

α — *ő* de Mtb. persiste d'après l'égalité Mtb. *tő* «temps» —

Dampr. *tõ*, Mtb. *võdü* « vendu » — Dampr. *võdü* : *rèsõbiã* « rassembler », *còrpõdü* « capendu », *cèrêmòtrò* « carême entrant » (désanalisé), *prévõs* « pervenche », *pãsiõs* « patience », *trõbiã* « trembler », *trõbi* « tremble » (arbre), *bõd* « bande », *bõdã* « bander ».

β —*õ* de Mtb. devient *ẽ* d'après le rapport Dampr. *cẽ* « champ » — Mtb. *cõ*, Dampr. *cẽtã* « chanter » — Mtb. *cõtè* : *cẽpã* « camper », *cẽpẽn* « campène », *cẽbüi* « gambiller », *gèrẽti* « garantir », *ĩsòlẽ* « insolent », *pèlisẽdr* « palissandre », *tẽtã* « tenter », *vòcẽs* « vacance », *gẽ* « gant », *cẽfr* « camphre ». Comme la différence de quantité *õ*, *õ* à Montbéliard repose sur une différence étymologique, *õ* représentant *en* et *õ* représentant *an* (sauf dans les mots empruntés par le parler de Montbéliard où l'on a *õ* en syllabe atone et *õ* en syllabe tonique) et qu'à Damprichard *en* lat. est devenu *õ* tandis que *an* devenait *ẽ*, le traitement des mots empruntés est généralement pour cette voyelle le même que s'ils appartenaient au vieux fonds.

7° *U*; *u* atone devant *r* devient *uò* : *lòbuòrã* « cultiver » d'après *buòrã* « bourrer »; dans les autres positions il persiste comme son connu par *putò*, *cutẽ* : *bucè* « bouquet ».

u tonique devant *l* devient *õ* : *bõl* « boule » d'après *cról* — *croule*.

u tonique devient *ö* d'après le rapport *pös* — *pouce*, *röi* — *rouille* : *caiö* « caillou », *cösẽ* « coussin » (accent sur l'initiale).

ū tonique persiste comme son connu par *būn*, *tūdr*, *fūš*; de là *būb* « petit garçon » all. *bube*.

ũ persiste d'après le rapport *piũ* — *plomb*, *rũ* — *rond* : *cũpè* « compas », *còpũ* « poltron », *causũ* « caleçon », *ètizũ* « mite », *ócāziũ* « occasion », *balcũ* « balcon ».

En somme il y a trois principes qui président à l'adaptation des mots empruntés : 1° les phonèmes sont remplacés par d'autres qui selon le sentiment populaire leur correspondent d'une phonétique à l'autre; 2° les phonèmes sont maintenus intacts comme connus, c'est-à-dire parce qu'ils existent dans le vieux fonds de la langue qui emprunte; 3° les phonèmes sont maintenus intacts comme inconnus, c'est-à-dire parce que le sentiment populaire ne fournit rien pour mettre à leur place.

MORPHOLOGIE.

Étudier dans tous ses détails la morphologie de notre patois serait répéter trop souvent ce qui est partout. Elle ne diffère pas essentiellement de celle du français, et ce que l'on sait de l'une peut s'appliquer à l'autre.

De même notre syntaxe est à peu de chose près celle du vieux français.

Nous nous bornerons donc à donner le tableau des *pronoms* et à exposer les particularités de notre *conjugaison*.

XV

PRONOMS.

1° PRONOMS PERSONNELS.

1re PERSONNE.

Sing. *i* « je » <*ego* par **iei*
mụa = « moi »
m, *mé* = « me »
Plur. *nố*, *nốz*; *nó*, *nóz* = « nous »

2e PERSONNE.

Sing. *t*, *té* = « tu »
ta = « toi »
t, *tè* = « te »
Plur. *vố*, *vốz*; *vó*, *vóz* = « vous »

3e PERSONNE.

α. — *Réfléchi.*

s, *sé* = « se »

β. — *Démonstratif.*

Sing. masc. *è*, *èl* « il » <*ille*
lü = « lui »
l, *lu* = « le »
fém. *èl* = « elle »
lế = v. fr. « lei ».
lè = « la »

Plur. masc. *è*, *èl* « ils » <*illi*
i̯u « leur » <*eoru*
i̯u « eux » <*eos*
lé, *léz* = « les »
fém. *èl* = « elles »
i̯u « leur » = masc.
lé, *léz* « elles, les » = fr. *les*

2° L'ARTICLE.

Sing. masc. *l*, *lu* = « le »
di = « du »
ò = « au »
fém. *lè* = « la »
d lè = « de la »
è lè = « à la »
Plur. masc. et fém. *lé*, *léz* = « les »
dé, *déz* = « des »
ò = « aux »
é = v. fr. « es »

3° PRONOMS POSSESSIFS.

α. — *Possessifs de l'unité.*

ATONES.

Sing. masc. *mũ*, *tũ*, *sũ* = « mon, ton, son »
fém. *mè*, *tè*, *sè* = « ma, ta, sa »
Plur. masc. et fém. *mé*, *té*, *sé* = « mes, tes, ses »

TONIQUES.

Masc. sing. *lu mĩ* = « le mien »
lu tũ = v. fr. « le tuen »
lu sũ = v. fr. « le suen »
plur. *lé mĩ*, *tũ*, *sũ*
Fém. sing. *lè mĩn*, *tün*, *sün*
plur. *lé mĩn*, *tũn*, *sün*

β. — *Possessifs de la pluralité.*

ATONES.

Sing *nót* = « notre »
vót = « votre »
i̯u « leur » <*eoru*
Plur. *nó*, *nóz* = « nos »
vó, *vóz* = « vos »
i̯u « leurs » <*eoru*

IMPRIMERIE NATIONALE.

TONIQUES.

lu, lè, lé nôtr « le, la, les nôtres »
lu, lè, lé vôtr « le, la, les vôtres »

4° PRONOMS DÉMONSTRATIFS.

α. — *s, sé, st* = « ce, cet »
st, sté = « cette »
sé = « ces »

β. — *stü* = v. fr. « cestui »
sté = v. fr. « cestei »
sö « ceux », emprunté au fr.
sèl « celles », emprunté au fr.

γ. — Avec les déterminatifs *si* <*ecce-hic*, *ci* <*eccu-hic*, *lè* <*illac* on obtient les formes :

sci, suci « ceci, cela »
sulè « cela »
st òm si, ci, lè « cet homme-ci, -là »
sté fôn si, ci, lè « cette femme-ci, -là »
stüsi, -ci, -lè « celui-ci, -là »
stési, -ci, -lè « celle-ci, -là »
sösi, -ci, -lè « ceux-ci, -là »
sèlsi, -ci, -lè « celles-ci, -là »

5° PRONOMS RELATIFS ET INTERROGATIFS.

c, cé = « qui, que »
cü = « qui? »
ca = « quoi, quoi? »

lu, lè, lé cé « lequel, laquelle, lesquels, lesquelles » empruntés au français.

XVI

LE VERBE.

Nous éviterons dans ce chapitre toutes les généralités relatives à la conjugaison romane, aux voix, aux temps et aux modes, aux désinences, et en somme tout ce que l'on pourrait dire aussi bien du français que de notre patois.

Notre but est de présenter le plus brièvement possible les faits

qui sont particuliers à notre patois comparé au français, c'est-à-dire ceux qui pourront servir à compléter la connaissance des dialectes français et à jeter quelque lumière nouvelle au milieu de ce fouillis d'analogies que présente la conjugaison romane.

Nous donnerons d'abord la conjugaison du verbe *être* et celle du verbe *avoir*, puis nous rangerons ce qui concerne les autres verbes sous quatre chefs déterminés par les quatre finales latines de l'infinitif: *-are*, *-ire*, *-ēre*, *-ĕre*.

I. — *ḗtr* = « être ».

Ind. prés. *i sé* = « je suis »
t ḗ « tu es » < *ĕs* entravé
èl ǒ « il, elle est » < **ĕst*
nṓ, nó sữ « nous sommes » < *sumus*
vṓz ḗt « vous êtes »
è, èl sữ = « ils, elles sont »

La 2ᵉ plur. *ḗt* n'est pas le représentant phonétique de *estis*; on attend **ḗ*. La présence du *t* est due à l'analogie de la conjugaison en *-ĕre*; sur le modèle de *bètr* « battre » / *bèt* « battez », *crôtr* « croître » / *crôt* « croissez », *cuònịṓtr* « connaître » / *cuònịṓt* « connaissez » on a formé à côté de l'infinitif *ḗtr* une 2ᵉ plur. ind. prés. *ḗt*.

Imparfait : *i ētṓ* « j'étais »
t ētṓ « tu étais »
èl ēta « il, elle était »
nṓz ḗtī̃ « nous étions »
vṓz ḗti « vous étiez »
èl, èlz ḗtī̃ « ils, elles étaient »

On ne saurait séparer de cet imparfait le présent du subjonctif :

c i sṓ « que je sois »
c té sṓ « que tu sois »
c è (èl) sa « qu'il (elle) soit »
c nó sī̃ « que nous soyons »
c vó si « que vous soyez »
c è (èl) sī̃ « qu'ils (elles) soient »

Les finales de ces deux temps sont exactement les mêmes, comme en vieux français, et doivent selon toute probabilité recevoir comme dans cette langue la même explication; mais elles constituent une des plus grosses difficultés de notre patois. Il paraît évident que *i ētṓ*, *t ētṓ*, *c i sṓ*, *c té sṓ* correspondent exactement à vieux français : *j'estoie*, *tu estoies*, *que je soie*, *que tu soies*; mais nous n'avons aucun moyen de reconstituer l'évolution de

ces formes. La 3e sg. *ẽta*, *sa* correspond rigoureusement à v. fr. *estoit*, *soit* si ces dernières formes sont des produits strictement phonétiques; mais on a coutume d'expliquer l'imparfait de l'indicatif en *-oit* comme influencé par l'imparfait du subjonctif (cf. Meyer-Lübke, *Gr. rom.*, II, p. 323), et la forme *soit* comme modelée sur l'imparfait en *-oit* (cf. Meyer-Lübke, *ibid.*, p. 286). Dans notre patois l'imparfait ni le présent du subjonctif ne pouvait fournir de modèle à *ẽta;* on ne peut donc pas songer à l'analogie pour en expliquer les formes. *Sa* ne peut sortir que de *sĭt*; il n'y a pas d'autre forme imaginable qui ait pu donner *sa*. Bien que la plupart des langues romanes indiquent un prototype *siat*, il n'en résulte en aucune façon que la forme classique *sit* ait été totalement inconnue du latin vulgaire et qu'elle n'ait pas pu se maintenir dans certaines régions alors que dans d'autres elle était remplacée par une forme refaite. Si l'on veut bien considérer que le français ne connaît pas d'autre forme que *seit*, *soit*, on sera fort tenté d'y voir également le représentant de lat. *sit*. Une conjugaison *siu*, *sias*, *sit* ne pouvait d'ailleurs rien présenter de plus surprenant que **cantassa*, **cantassas*, *cantasset*, formes auxquelles renvoient *chantasse*, *chantasses*, *chantast*. Le maintien de *sit* en français n'y implique nullement celui de *sim*, *sis*, *simus*, *sitis* et *sint*; mais si la forme *sit* est assurée il ne faudra pas s'étonner de trouver aussi des représentants de quelqu'une des cinq autres formes que nous venons de citer.

La 2e pers. du pluriel *si* ne peut pas remonter à autre chose que *sītis*.

La 1re et 3e pers. du pluriel *sī* ne peut non plus sortir que difficilement de *siamus* ou de *siant*, tandis qu'elle est le seul produit possible de *sīmus*. Elle représenterait également bien *sīnt*; mais nous ne savons pas si une forme classique *sīnt* ne devait pas être **sĭnt* en latin vulgaire. Nous avons montré (*La dissimilation*, p. 161), sur une observation de M. Thurneysen, que voyelle longue devant *nd* était devenue brève en latin vulgaire; en était-il de même devant *nt*? fr. *annoncer* semble l'indiquer, mais ital. *annunziare*, esp. *anunciar*, port. *annunciar* vont à l'encontre, et par conséquent l'ī de *sint* reste probable.

Il s'agit maintenant d'expliquer comment les finales de l'imparfait de l'indicatif sont arrivées à coïncider absolument avec celles du subjonctif présent du verbe *être*. Nous noterons tout d'abord que le prétérit latin n'existe plus dans notre patois; étant donné qu'il subsiste en français, il serait surprenant qu'il ait disparu de notre patois sans laisser aucune trace. Notre imparfait remplit pour le sens les deux fonctions de l'imparfait et du prétérit. La cause de la disparition du prétérit ne serait-elle pas qu'il s'est fondu avec l'imparfait et que tous deux réunis ont

donné naissance à un temps unique? C'est une hypothèse qu'il y a lieu de prendre en considération, c'est-à-dire que nous devons chercher l'explication des formes de notre temps unique dans celle de l'un et de l'autre temps latin.

Il n'y a aucune forme latine d'imparfait ni de prétérit qui puisse rendre compte de notre 3e plur. en $-\bar{\imath}$ (*étî*); mais comme dans notre patois, sur le modèle de $s\bar{\imath} = sumus$ et $s\bar{\imath} = sunt$, il n'y a jamais qu'une seule et même forme pour la 1re et la 3e personne du pluriel, il nous suffira de rendre compte de la finale $-\bar{\imath}$ par la 1re personne du pluriel. Or la finale *-īmus* (*audīmus*) de la 1re personne du pluriel du prétérit des verbes en *-īre* rend compte de notre finale $-\bar{\imath}$.

La finale latine *-īstis* de la même conjugaison paraît rendre compte de notre 2e personne en *-i* (*êtî*). Nous disons *paraît* rendre compte, parce que nous ne connaissons pas par ailleurs le traitement de $\bar{\imath} + s$ implosif.

Reste la 3e personne du singulier en *-a*. Cet *a* ne peut sortir que d'un *ĕ* ou *ĭ* tonique libre. A quelle forme faut-il remonter? Est-ce à *-ĭuit* ou à *-ĭt* tonique? Nous ne pouvons que laisser la question indécise.

Il ne faut pas oublier d'ailleurs que, du jour où la conjugaison de l'imparfait de l'indicatif et celle du présent du subjonctif du verbe *être* étaient arrivées normalement à coïncider pour la plupart des personnes, telle autre pouvait être entraînée par les formes environnantes, de telle sorte que les deux temps en vinssent à se recouvrir absolument pour leurs finales[1].

[1] Nous ne pouvons avoir la prétention de trancher, même pour notre patois seul, étant donné que nous ne disposons que des formes actuelles, une question aussi compliquée que celle de ce subjonctif et de cet imparfait. Nous devons donc noter les faits suivants : 1° l'explication de la 3e sing. donnée par M. Meyer-Lübke, si elle est bien celle que réclame le français, pourrait à la rigueur s'appliquer à notre patois dans le cas où il aurait possédé à une époque ancienne des formes correspondant exactement à celles du vieux français; 2° *siat* aurait dû, semble-t-il, donner **sī*, comme *uiam* a donné *vī*; 3° on peut être tenté de comparer au type **esteva*, qui aurait perdu son *v* intervocalique, le type représenté par *seta* qui a perdu son *t* intervocalique; mais *seta* a donné *sū*; 4° M. Thurneysen pensait établir déjà en 1882 (*Das verbum* être, p. 17) que la 3e sing. du français sortait de *sit*; 5° il semble que *siamus* aurait pu à la rigueur donner $s\bar{\imath}$, puisque *cane* a donné $\check{c}\bar{\imath}$, à moins qu'il ne vaille mieux comparer à cette forme *uiaticu* qui est devenu *vuaïĕğ* ou **sitettu* qui est devenu *saiò*; 6° la 2e plur. *si* ne peut remonter qu'à *sītis* ou à **siētis*; mais **siētis* n'a rien en sa faveur, et *sītis* reste seul parce que dans le cas où *siatis* aurait pu donner **sī*, cette forme n'aurait pas pu abréger son $\bar{\imath}$, n'ayant pas de modèle pour cet abrégement; 7° rien n'indique ce qu'aurait pu donner *siant*; 8° les 1re et 3e sing. *sei*, 3e plur. *sein* du frioulan pourraient être rattachées à *sim, sit, sint* (Meyer-Lübke, *Gr. rom.*, II, p. 285); 9° M. Chabaneau pense qu'en vieux français l'*e* de *-et* provenant de *-at* final est tombé *par évolution phonétique* dans certaines conditions. Il constate que l'on trouve cet *e* dans les plus anciens monuments

Parfait : *i sẽ èvü*, etc. « j'ai été, etc. »
Plus-que-parfait : *i étõ èvü*, etc. « j'avais été, etc. »
Futur : *i srā* = « je serai »
té srẽ = « tu seras »
è srè, *èl sèrè* = « il, elle sera »
nó, *nõ srẽ̄* « nous serons »
vó, *võ sri* « vous serez »
è srẽ̄, *èl sèrẽ̄* « ils, elles seront »

A part la 2e pluriel, les finales de ce temps sont les formes du présent de l'indicatif du verbe *avoir* (cf. infra, p. 311); il est surprenant que la 2e pluriel présente une finale d'imparfait et coïncide ainsi avec la 2e pluriel du conditionnel. On ne voit pas ce qui a pu introduire *sri* à la place de **srẽ*.

Futur antérieur : *i srā èvü*, etc. « j'aurai été, etc. »
Condit. : 1re, 2e *srõ* « serais »
3e *sra* « serait »
1re, 3e *srĩ̄* « serions, seraient »
2e *sri* « seriez »

Ce sont les finales de l'imparfait de l'indicatif du verbe *avoir* (cf. infra p. 311); à la 3e singulier la finale *-ua* de *èvua* devient forcément *a*, parce qu'elle n'est pas précédée d'une labiale.

Condit. antérieur : *i srõ èvü*, etc. « j'aurais été, etc. »
Impératif : inusité, remplacé par des périphrases telles que : *é t fõ ẽtr*, *è nó fõ étr*, *è vó fõ ẽtr*.

de la langue française et que plus tard il semble disparaître. On a pour la 3e sing. d'imparfait ou de conditionnel dans Eulalie : *sostendreiet*, *eret*, dans Jonas : *astreiet*, *saveiet*, *doceiet*, *fereiet*, *penteiet*, *eret*, *metreiet*. Au xie siècle on voit apparaître à la place de ces formes celles en *-eit* : *perdeit* (*perdebat*), *deveit* (*debebat*). Le subjonctif *aiet* (Jonas, Alexis, etc.), *fuiet* (*fugiat*, Eulalie) est remplacé par *ait*, *oit* (*audiat*), *seit* (*siat*). De même les anciens *estcet* (*stabat*), *amoet* (*amabat*) font place à *estot*, *amot*. A côté des imparfaits du subjonctif 3e sing. Eulalie : *perdesse*, *avuisset* (mais *amast*) on a dans Jonas *fesist*, *podist*. Ajoutons que l'on a *ert* de *erat*, et les subjonctifs *acolt* de **ad-colligat*, *deffent* de *defendat*, *confont* de *confundat* (Alexis *fundet*), et à côté des 1re et 2e pers. en *-e*, *-es*, qui supposent les finales *-am*, *-as*, des 3e pers. sans *-e* : *voise*, *voises*, *veist*, *aille*, *ailles*, *aut*, *doinse*, *doinses*, *doinst*, *puisse*, *puisses*, *puist* (Alexis *puisset*), *ruisse*, *ruisses*, *ruist*, *truisse*, *truisses*, *truist*, etc. S'il n'y a pas là une substitution analogique, mais une évolution phonétique, la loi pourrait, semble-t-il, se formuler ainsi : l'e de *-et* provenant de *-at* final est tombé (au commencement du xie siècle) après voyelle ou semi-voyelle, liquide, spirante dentale (*s*) et occlusive dentale (*d*, *t*). M. Chabaneau avait déjà indiqué cette opinion dans son *Histoire et théorie de la conjugaison française*, p. 72, note 1 et p. 132. Si un tel phénomène s'est accompli en vieux français à une certaine époque, il a pu se produire également dans notre patois au moment où *siat* aurait été **seiet*, et la forme résultante **seit* n'aurait pu aboutir qu'à *sa*.

Imp. du subj. : *c i fös* = « que je fusse »
c tè fös = « que tu fusses »
c è (èl) fö = « qu'il (elle) fût »
c nó fösĩ « que nous fussions »
c vó fösi « que vous fussiez »
c è (èl) fösĩ « qu'ils (elles) fussent »

Au pluriel nous trouvons les finales du subjonctif présent du verbe *être* et de l'imparfait de l'indicatif.

Participe prés. : *étẽ* = « étant ».

Participe passé : inusité, remplacé par *èvü*, participe passé de *avoir*.

II. — *èvua* = « avoir ».

Ind. prés. : 1re *ã* = « ai »
2e *é* = « as »
3e *è* = « a »
1re, 3e *ẽ* « avons, ont »
2e *é* « avez »

Si nous laissons de côté les formes latines et que nous partions uniquement de notre patois pour reconstituer son point de départ, il nous reporte à **aio*, **as*, **at*, **amus*, **atis*, **ant*. La 2e et la 3e singulier et la 2e pluriel sont traitées comme entravées atones, ce qui n'a pas lieu de surprendre, le verbe *avoir* étant employé continuellement comme auxiliaire, c'est-à-dire comme proclitique.

Il faut ajouter à ce tableau la forme *ũ* dans l'expression *ũn ũ* « on a ». Avec le mot *ũ* « on » on emploie toujours la 3e pluriel : *ũ sũ* « on est », *ũ léiõ* « on lit ». Cette forme *ũ* correspond à fr. *ont* et remonte immédiatement à **unt*. Cette forme a persisté aussi au futur : *ũ srũ* « on sera », *ũ sèrũ* « on saura », *ũ vèrũ* « on viendra », *ũ vuarũ* « on verra ».

Imparfait : 1re, 2e *èvó* « avais »
3e *èvua* « avait »
1re, 3e *èvĩ* « avions, avaient »
2e *èvi* « aviez »
Parfait : *i ã èvü*, etc. « j'ai eu, etc. »
Plus-que-parfait : *i èvó èvü*, etc. « j'avais eu, etc. »
Futur : 1re *èrã* « aurai »
2e *èré* « auras »
3e *èrè* « aura »
1re, 3e *èrẽ* « aurons, auront »
2e *èri* « aurez »

cf. *infra*, p. 318.

Futur antérieur : *i èrā èvü*, etc. « j'aurai eu, etc. »

Conditionnel : 1re, 2e *èrő* « aurais »
3e *èra* « aurait »
1re, 3e *èrĩ* « aurions, auraient »
2e *èri* « auriez »

Conditionnel ant. : *i èrő èvü*, etc. « j'aurais eu, etc. »

Impératif : inusité, remplacé par des périphrases telles que *è t fõ èvu̯a* ou *è fõ ç t ès*, etc. Nous avons pourtant réussi à recueillir les trois formes *āi̯* « aie », *èi̯õ* « ayons », *āt* « ayez ». Les deux premières sont une traduction du français, la finale de *èi̯õ* étant faite sur le modèle : *cẽtõ* — *chantons*, *mẽ̆gõ* — *mangeons*. Quant à *āt*, c'est une forme analogique faite d'après *i lé* « je lis » : *lét* « lisez », *i fini* « je finis » : *finit* « finissez », *i bu̯a* « je bois » : *bu̯at* « buvez » sur *i ā* « j'ai », d'où *āt* « ayez ».

Subj. prés. : 1re, 2e, 3e *āi̯* « aie, aies, ait »
1re, 3e *èi̯ĩ* « ayons, aient »
2e *èi̯i* « ayez »

Les trois personnes du singulier remontent directement à des formes **aia*, **aias*, **aiat*. Les deux premières correspondent à fr. *aie*, *aies*; la troisième serait en français **aie*. Au pluriel, mêmes finales qu'au subjonctif présent du verbe *être* et qu'à l'imparfait de l'indicatif.

Imparfait : 1re, 2e, 3e *ès* « eusse, eusses, eût »
1re, 3e *èsĩ* « eussions, eussent »
2e *èsi* « eussiez »

La première et la deuxième singulier correspondent aux formes françaises; la troisième serait en français **eusse*. Au pluriel, mêmes finales qu'au subjonctif présent.

Participe présent : *èi̯ẽ̆* = « ayant »
Participe passé : *èvü* « eu » < *habutu*

III. — Verbes en -are.

cẽ̆tā = « chanter » *mẽ̆ğī* = « manger »

Indicatif présent :

1re, 2e, 3e *cẽ̆t* = « chante, chantes » *mẽ̆ğ* = « mange, mangés »
1re, 3e *cẽ̆tõ* « chantons, chantent » *mẽ̆ğõ* « mangeons, mangent »
2e *cẽ̆tā* = « chantez » *mẽ̆ğī* = « mangez »

La finale *õ* des première et troisième personnes du pluriel, qui s'est généralisée dans toute la conjugaison sort normalement de *-ent*, finale atone. Ce produit *õ* est devenu tonique parce qu'il

était final. Aujourd'hui il ne porte pas l'accent quand la syllabe qui le précède est longue, comme dans les deux exemples que nous étudions en ce moment, mais ce nouveau déplacement de l'accent est un phénomène récent.

Imparfait :

1re, 2e, 3e	*čẽtāv* < *cantaba, -bas, -bat*	*mẽ̆ğīv* < *manducaba, -bas, -bat*
1re, 3e	*čẽtāvī* « chantions, -taient »	*mẽ̆ğīvī* « mangions, -geaient »
2e	*čẽtāvi* « chantiez »	*mẽ̆ğīvi* « mangiez »

Le pluriel a pris les mêmes finales que nous avons déjà rencontrées dans l'imparfait de *être* et de *avoir*.

Parfait :

i ā čẽtā, etc. « j'ai chanté, etc. » *i ā mẽ̆ğī*, etc. « j'ai mangé, etc. »

Plus-que-parfait :

i èvŏ čẽtā, etc. « j'avais [chanté, etc. » *i èvŏ mẽ̆ğī*, etc. « j'avais [mangé, etc. »

Futur :

1re	*čẽtrā* « chanterai »	*mẽ̆ğrā* « mangerai »
2e	*čẽtré* « chanteras »	*mẽ̆ğré* « mangeras »
3e	*čẽtrè* « chantera »	*mẽ̆ğrè* « mangera »
1re, 3e	*čẽtrẽ̄* « chanterons, -ront »	*mẽ̆ğrẽ̄* « mangerons, -ront »
2e	*čẽtri* « chanterez »	*mẽ̆ğri* « mangerez »

Futur antérieur :

i èrā čẽtā, etc. « j'aurai [chanté, etc. » *i èrā mẽ̆ğī*, etc. « j'aurai [mangé, etc. »

Conditionnel :

1re, 2e	*čẽtrŏ* « chanterais »	*mẽ̆ğrŏ* « mangerais »
3e	*čẽtra* « chanterait »	*mẽ̆ğra* « mangerait »
1re, 3e	*čẽtrī* « chanterions, -raient »	*mẽ̆ğrī* « mangerions, -raient »
2e	*čẽtri* « chanteriez »	*mẽ̆ğri* « mangeriez »

Conditionnel antérieur :

i èrŏ čẽtā, etc. « j'aurais [chanté, etc. » *i èrŏ mẽ̆ğī*, etc. « j'aurais [mangé, etc. »

Impératif :

2e	*čẽt* = « chante »	*mẽ̆ğ* = « mange »
1re	*čẽtõ* « chantons »	*mẽ̆ğõ* « mangeons »
2e	*čẽtā* = « chantez »	*mẽ̆ğī* = « mangez »

La première personne du pluriel de l'impératif est presque inusitée; cette remarque s'applique à tous les verbes. On se sert généralement de périphrases telles que *è nó fõ mẽ̆ğī*, litt. « il nous faut manger, c'est-à-dire mangeons ».

Subjonctif présent :

1re, 2e, 3e *cə̃t* « chante, -tes »	*mə̃ğ* « mange, -ges »
1re, 3e *cə̃tə̃* « chantions, -tent »	*mə̃ğə̃* « mangions, -gent »
2e *cə̃ti* « chantiez »	*mə̃ği* « mangiez »

Au singulier les désinences *-a*, *-as*, *-at* de la conjugaison des verbes en *-ĕre* ont envahi la conjugaison des verbes en *-āre*, c'est-à-dire qu'il faut remonter non à *cante*, *cantes*, *cantet*, mais à **canta*, **cantas*, **cantat*.

Imparfait :

1re, 2e, 3e *cə̃tès* « chantasse, -asses, -ât »	*mə̃ğès* « mangeasse, -asses, -ât »
1re, 3e *cə̃tèsə̃* « chantassions, -assent »	*mə̃ğèsə̃* « mangeassions, -assent »
2e *cə̃tèsi* « chantassiez »	*mə̃ğèsi* « mangeassiez »

Même observation que pour le temps précédent : il faut partir non pas de *cantasse*, *-sses*, *-sset*, mais de **cantassa*, *-ssas*, *-ssat*.

Le subjonctif présent est presque inusité, le subjonctif imparfait remplissant aisément tous les emplois qu'ont ces deux temps en français.

Part. prés. : *cə̃tə̃* = « chantant »	*mə̃ğə̃* = « mangeant »
Part. passé : *cə̃tā* = « chanté »	*mə̃ğī* = « mangé »

Tous les verbes en *ā* et en *ī* se conjuguent de même. Nous avons peu d'observations à ajouter sur cette conjugaison.

Comme l'accent tonique n'était pas sur la même syllabe au singulier de l'indicatif présent et de l'impératif que dans le reste de la conjugaison, le radical devait souvent en vertu des lois phonétiques apparaître sous deux formes différentes au cours de la conjugaison. Généralement l'une des deux formes a envahi le domaine de l'autre; c'est ainsi que l'on a eu *vu̯ağ* « garde » d'après *vu̯ağā*, *vu̯aš* « verse » d'après *vu̯ašā*, *bèv* « bave » d'après *bèvā*, *bês* « baisse » d'après *bêsī*, *brôl* « branle » d'après *brôlā*, *buğ* « bouge » d'après *buğī*, et inversement *bāzī* « baiser » d'après *bāz*, *cutā* « étayer » d'après *cut*, *ŏğénā* « engrener » d'après *ŏğén*, *ècélā* « acculer » d'après *ècél*. Cette unification, qui pouvait se produire d'elle-même, a sans doute été favorisée par l'existence d'un très grand nombre de verbes, tels que *cə̃t*|*cə̃tā*, dans lesquels le radical avait régulièrement partout la même forme.

Nous venons de citer les deux verbes *ŏğénā* et *ècélā*; ils appellent une autre observation. Les verbes qui devant la désinence *-ā*|*-ī* de l'infinitif ont un groupe de consonnes dont la dernière est *n* ou *l* font précéder cette dernière de la voyelle d'appui *é* au singulier du présent de l'indicatif et de l'impératif :

brẽtnā « bredouiller » | *brẽtẽn*, *budnā l fẽ* « mettre le foin en boudins » | *budẽn*, *bu̯ònā* « beugler » | *bu̯òrẽn*, *čèrvẽčlā* « mettre dans une gerbe les épis tantôt d'un côté tantôt de l'autre » | *čèrvẽčél*, *ŏrèsnā* « enraciner » | *ŏrèsẽn*, *s èflā* « s'envelopper la tête » | *èfél*, *s ẽšöznā* « perdre sa graine (en parlant du foin) » | *ẽšözẽn*, *ẽgrèfnā* « égratigner » | *ẽgrèfẽn*, *fẽfnā* « siffler légèrement en parlant du bois vert que l'on met au feu » | *fẽfẽn*, *fóznā* « foisonner » | *fózẽn*, *ğèvlā* « faire des javelles » | *ğèvél*, *pèžnā* « pardonner » | *pèğẽn*, *šupnā* « pleurnicher » | *šupẽn*. Cet *ẽ* est quelquefois remplacé par *è*, comme on doit s'y attendre d'après ce que nous avons exposé au tome VIII des *MSL*, p. 323 : *cöznā* « cuisiner » | *cözèn*, *s ẽgözlā* « s'égosiller » | *ẽgözèl*, *mẽglā* « bêler en parlant de la chèvre » | *mẽgèl*. Cet *ẽ* (*è*) apparaît là où était la voyelle tonique au singulier du présent de l'indicatif et de l'impératif; mais il n'est pas le représentant phonétique de cette voyelle, qui souvent aurait donné un autre produit comme dans *sutni* « soutenir » | *sutĩ*. Cette voyelle est régulière dans les verbes où la voyelle tonique était un *ī* ou un *ū* (*MSL*, VIII, 65-66); ces derniers peuvent donc passer pour avoir servi de modèle aux autres qui ont été construits sur l'infinitif et les autres formes de la conjugaison. Il faut ajouter les exemples tels que *mnā* « mener » | *mẽn*, *flā* « filer » | *fél*; dans ces monosyllabes l'*é* n'est pas caduc comme dans *mẽnā*, *félā*, c'est le même que nous venons de considérer. Parmi les verbes qui ont l'infinitif terminé par *consonne* + *i̯ī*, il faut distinguer ceux dans lesquels cette finale représente *cons.* + *iare* et ceux dans lesquels *cons.* + *i̯ī* sort de *cons.* + *ii̯ī*; au premier type appartient *vūni̯ī* « semer », au second *cẽbi̯ī* « aller clopin-clopant, gambiller ». Le premier se conjugue comme *mẽğī*, c'est-à-dire que le groupe *ni̯* persiste partout et ne peut pas être disjoint par un *é* parce qu'il ne l'a jamais été par aucune voyelle : *i vūni̯* « je sème », *nó vūni̯ŏ* « nous semons », *i vūni̯rā* « je sèmerai ». Le second qui est en réalité *cẽbii̯ī*, forme qui existe aussi, fait à la 3e plur. ind. prés. *è cẽbi̯ŏ*, mais à la 1re sing. *i cẽbèi̯*, forme qui sort de **cẽbii̯*, c'est-à-dire dans laquelle le *b* était à l'origine séparé de *i̯* par la voyelle tonique.

L'infinitif *čī* = *cacare* et le participe *čī* = *cacatu*, *cacata* sont réguliers comme sortant directement de **čii̯ī*; l'imparfait du subjonctif (le présent n'existe pas) *či̯ès* = **cacassa* et le participe présent *či̯ẽ* = *cacante* sont également réguliers comme sortant de **čii̯ès*, **čii̯ẽ*. Mais il n'en n'est pas de même de la 1re, 3e pers. plur. de l'ind. prés. *či̯ŏ* et de l'imparfait de l'indicatif *či̯āv*; phonétiquement on attend **čizŏ*, **čīv*; des formes *či̯ès*, *či̯ẽ* est né le sentiment que devant désinence à initiale vocalique le radical était **či-* et l'on s'est contenté d'ajouter à ce radical les finales ordinaires *-ŏ*, *-āv*. La 2e pers. plur. de l'ind. prés. **čīt* au lieu de **čī* est analogique : on a fait *vó čīt* sur *i čī* d'après le rapport *vó sāt*

« vous servez » = *servitis* | *i sā*, *vó šūt* « vous fermez » | *i šū*, *vó pi̯ẽt* « vous gémissez » | *i pi̯ẽ*, *vó rvőt* « vous retournez » | *i rvő*, *vő rédüt* « vous rangez » | *i rédü*, *vőz ètőt* « vous attendez » | *i ètő*, *vőz écut* « vous battez le blé » | *i écu*, *vó cöt* « vous cuisez » | *i cö*, *vó fât* « vous faites » | *i fâ*, *vő vèt* « vous allez » | *i vè* et d'une manière générale d'après tous les verbes dans lesquels la voyelle qui précédait la désinence *-tis* de 2e plur. était posttonique.

Tous les verbes en *-ī* où *-ī* provient de *-i̯ī*, comme *ǒvī* « envoyer, — envier » se conjuguent comme *cī*, c'est-à-dire ont l'imparfait en *-i̯āv* et la 2e plur. ind. prés. en *-īt*. Tous les verbes en *-ū* où *-ū* provient de *-u̯ū* (cf. *MSL*, X. 171) comme *ǧū* « jouer », *s èpū* « s'appuyer », *ǒbrū* « mettre en mouvement », *rèi̯ū* « rarranger » se conjuguent aussi de même, c'est-à-dire qu'ils font l'imparfait en *-u̯āv* et la 2e plur. ind. prés. en *-ūt*.

Le verbe *s èstā* « s'asseoir » est dans des conditions particulières. D'une part il subit l'influence du verbe *sé stā* qui a le même sens et qui à l'indicatif présent fait forcément **sèt* ou plutôt *sèt*; d'autre part une forme **èst* ne serait pas prononçable à l'impératif : *èsèt tè* « assieds-toi » et non **èst tè*. On conjugue donc : ind. prés. *i m èsèt*, *tè t èsèt*, *è s èsèt* (la forme *sèt* étant à peu près inusitée au singulier de ce temps), *nó nő stő* ou *nó nőz èstő*, *vó vő stā* ou *vó vőz èstā*, *è s èstő* (*è sé stő* inusité). Imparfait : *èstāv*, *stāv*. Futur : *èsètrā*. Conditionnel : *èsètrő*. Impératif : *èsèt tè* ou *sèt tè*, *èstő nó* ou *stő nó*, *èstā vó* ou *stā vó*. Subjonctif présent : *èsèt* ou *èsèt*. Imparfait : *èstès*. Participe passé : *èstā*, *stā*. Participe présent : *èstẽ*, *stẽ*.

Pour le verbe *èlā* « aller » voici les formes que nous avons recueillies : indicatif présent : 1re, 2e, 3e *vè*, 1re, 3e *vẽ*, 2e *vèt*. Imparfait : *èlāv*, etc. Parfait : *i sé èvü*. Plus-que-parfait : *i étő èvü*, etc. Futur : 1re *īrā*, 2e *īrè*, 3e *īrè*, 1re, 3e *īrẽ*, 2e *īri*; l'ī s'est allongé parce qu'il porte généralement l'accent. Conditionnel : *īrő*, etc. Subjonctif présent : 1re, 2e 3e *òl*, 1re, 3e *òlẽ*, 2e *òlü*. Imparfait : *òlès*, etc. Participe présent : *òlẽ*. Participe passé : *èlā* et plus souvent *èvü*, qui est le participe passé du verbe *avoir*; c'est-à-dire que notre patois dit : « je suis eu » pour *je suis allé*, comme le français vulgaire dit : « je suis été » ou « j'ai été ». Il faut noter dans ce verbe que le radical qui correspond à celui de fr. *aller* est tantôt *èl-*, tantôt *òl-*; on peut remarquer que *òl-* apparaît devant voyelle claire et quand *l* est final et *èl-* dans les autres cas. Mais cette constatation n'est pas une explication et nous n'en saurions donner aucune, n'ayant rien rencontré d'analogue dans notre étude phonétique.

IV. — Verbes en -ire.

Nous avons à distinguer deux types :

1° Les verbes qui gardent l'*i* au singulier de l'indicatif présent et de l'impératif. Le maintien de cette voyelle s'explique comme pour les verbes français correpondants. Ces verbes ont l'imparfait en *-isǒ*. Tel est le verbe *brẽni* «brunir». Ind. prés. : 1re, 2e, 3e *brẽni*, 1re, 3e *brẽnisǒ*, 2e *brẽnit;* pour le *-t* de la 2e plur. cf. p. 315. Imparf. : *brẽnisǒ*, etc. Futur : *brẽnirā*, etc. Condit. : *brẽnirǒ*, etc. Impératif : *brẽni*, *brẽnisǒ*, *brẽnit*. Subj. : *brẽnis*. Imparfait : *brẽnisès*. Participe présent : *brẽnisẽ*. Participe passé : *brẽni*, *-nī*.

Ainsi se conjuguent : *fini* «finir», *čuazi* «choisir», *s divèči* «se divertir», *piebi* «publier», *èrũdi* «arrondir», *èpièti* «aplatir», *ētēvi* «attiédir», *èdusi* «adoucir», *ö̃gi* «ourdir», etc.

2° Les verbes qui ne gardent pas l'*i* au sing. de l'ind. prés. et de l'impératif; ils ont l'imparfait en *-ǒ*, soit *cẽvri* «couvrir». Ind. prés. sing. *cẽvr*, plur. *cẽvrǒ*, *cẽvrit*. Imparfait : *cẽvrǒ*, etc. Futur : *cẽvrirā*, etc. Conditionnel : *cẽvrirǒ*, etc. Impératif : *cẽvr*, *cẽvrǒ*, *cẽvrit*. Subjonctif prés. : *cẽvr*, etc. Imparfait : *cẽvrès*, etc. Participe présent : *cẽvrẽ*. Participe passé : *cẽvri*.

La 2e plur. ind. prés. *cẽvrit* reçoit la même explication que *brẽnit*. Plusieurs verbes présentent à cette personne une forme phonétiquement régulière pour ce qui est de la présence ou de l'absence d'un *t* final : *vǒz ö̃vri* «vous ouvrez», *vǒ sāt* «vous servez», *vǒ tét* «vous toussez», *vǒ tni* «vous tenez», *vǒ cũvni* «vous convenez», etc.

Le futur garde généralement l'*i* de l'infinitif; c'est donc une formation analogique, car phonétiquement cet *i* devait disparaître au futur : *mẽrirā* «mourrai», *pèčirā* «partirai», *sèrvirā* «servirai», *ö̃vrirā* «ouvrirai», etc. On dit pourtant *i tésrā* «je tousserai» de *tési*, etc.

Dans cette classe de verbes la voyelle qui est tonique au singulier de l'indicatif présent, de l'impératif et du subjonctif présent est atone dans le reste de la conjugaison, et par conséquent doit donner deux produits différents lorsqu'elle est libre : *è tĩ*|*tẽni* «tenir», *è pā*|*pèči* «partir», *è sā*|*sèrvi* «servir». Dans certains verbes l'un des deux produits a éliminé l'autre et envahi toute la conjugaison : *è cẽvr* d'après *cẽvri* «couvrir», *èl ö̃fr* d'après *ö̃fri* «offrir» qui sort de **ẽfri* sous l'influence de l'accent placé sur l'initiale (cf. *MSL*, VIII, 335), *è té* d'après *tési* «tousser», etc.

Le verbe *mẽri* «mourir» fait à l'indicatif : sing. *mũ*, plur. *mẽrǒ*, *mũt*. Au lieu de *mũ* on attend **mö*; mais **moriunt* avant de devenir *mẽrǒ* devait donner **mürǒ*; il est possible que **mö* soit devenu

mũ sous l'influence de **mürõ* antérieurement à l'action de la loi postérieure des atones.

Les formes de 2e pers. du plur. *vó mũt*, *vó sãt* « vous servez », *vó cũt* « vous cherchez », *vó fũt* « vous frappez » ne devaient pas perdre leur *r*. Ce sont des formes analogiques faites sur le singulier d'après le rapport *i pẽ|vó pẽt* « vous pouvez », *i šũ|vó šũt* « vous fermez », *i piẽ|vó piẽt* « vous gémissez », etc.

Les deux verbes *cri* « chercher » et *fri* « frapper » se conjuguent de la même manière : ind. prés. *cī*, *crõ*, *cũt*, *fī*, *frõ*, *fũt*. Imparfait : *crõ*, *frõ*. Futur : *cīrā*, *fīrā*. Condit. *cīrõ*, *fīrõ*. Impératif : *cī*, *crõ*, *cũt*, *fī*, *frõ*, *fũt*. Subj. présent inusité. Imparfait : *crès*, *frès*. Part. passé : *cri*, *fri*. Part. présent : *crẽ*, *frẽ*. Le futur *cīrā*, *fīrā* n'est pas tiré de l'infinitif, mais formé analogiquement sur l'indicatif présent d'après le rapport *è|èrā*, *cẽt|cẽtrā*, *mẽg|mẽgrā*, *brẽni|brẽnirā*, *cẽvri|cẽvrirā*, *šū|šūrā*, *vò|vòrā*, *fũ|fũrā*, *lẽ|lẽrā*, etc.

Le verbe *vni* « venir » et ses composés se conjuguent ainsi : ind. prés. : *vẽ*, *vniõ* (*ueniunt*), *vni*. Imparfait : *vniõ*. Futur : *vèrā*. Subjonctif : *vẽni*. Imparfait : *vnièss*. Part. passé : *vni* ou *vnü*. Part. présent : *vniẽ*. L'intérêt de ce verbe, c'est qu'il a servi de modèle à *tni* « tenir » et ses composés. Les points de contact étaient le singulier de l'indicatif présent, le subjonctif présent et imparfait, et jusqu'à une certaine époque le futur. Les deux conjugaisons sont absolument identiques. Ind. présent *tẽ*, *tniõ*, *tni*, imparfait *tniõ*, subj. *tẽni*, imparfait *tnièss*, part. passé *tni*, présent *tniẽ*. Les futurs ont été semblables entre eux aux phases **ten(i)raio*, **uen(i)raio*, **tèrrā*, **vèrrā*, **tuarā*, **vuarā*; mais à partir de ce moment ils devaient se séparer, **vuarā* restant intact, tandis que **tuarā* devenait **tarā*, puis *tèrā*; mais *tèrā* a entraîné à sa suite *vèrā*.

V. — Verbes en -ēre.

Nous avons déjà vu dans cette classe le verbe *èvua* « avoir »; *sèvua* « savoir » et *dva* « devoir » ont avec lui certains points de contact.

Indicatif présent : sing. *sā* ou *sè*, *da*. *Sè* est la forme atone : *i n õ sè rõ*. Plur. 1re, 3e *sẽ*, *dẽ*; ces deux formes sont analogiques formées sur les rapports : *fā|fẽ*, *ā*, *è|ẽ*, *vè|vẽ*. La 2e plur. *sãt|dat* est analogique, formée sur les mêmes rapports que *cũt*, p. 315, seulement ici le *-t* est régulier, c'est la voyelle qui ne l'est pas.

Imparfait : *sèvõ*, *dvõ*.

Futur : *sèrā*, *dèrā*, tous deux phonétiquement réguliers. Le groupe secondaire *vr* s'assimile en *rr* dans notre patois, c'est-à-dire que **hab(e)raio*, **sap(e)raio*, **deb(e)raio* sont devenus **avrā*, **savrā*, **devrā*, puis **arrā*, **sarrā*. **derrā*: ce dernier, en vertu des

lois exposées (*MSL*, VIII, p. 344 et suiv.), devient **duarā* puis **darā*; à ce moment les deux autres ont simplifié leur *rr* en *r* et nos trois formes deviennent parallèlement *èrā*, *sèrā*, *dèrā* (*MSL*, X, p. 181).

Conditionnel : *sèrŏ*, *dèrŏ*. Dans l'expression « je ne saurais », c'est-à-dire « je ne peux pas », on se sert de la forme *srŏ : i n srŏ i èlā* « je ne saurais y aller, je ne peux pas y aller ».

Impératif, inusité.

Subjonctif présent : *sèč* = « sache ». Celui de *dva* est inusité.

Imparfait : *sèčès*, *dvès*.

Infinitif : *sèvya* = « savoir », *dva* analogique, formé sur les imparfaits *dvŏ*, *dvès* d'après le rapport *pyŏ*, *pyès*|*pya*, *vyŏ*, *vyès*|*vya*, *vèyŏ*, *vèyès*|*vèya*.

Participe passé : *sèvü*, *dü*.

Participe présent : *sèčẽ*, *dvẽ*.

Le verbe *pya* « pouvoir » est fort important parce qu'il a servi de modèle à plusieurs autres. Nous avons déjà expliqué cet infinitif = **potēre* (*MSL*, VIII, 332 et X, 191).

Ind. prés. : sing. *pẽ* (*MSL*, VIII, 333); plur. *pyõ* = **potent*, *pẽt*.

Imparfait : *pyŏ*.

Futur : *pyòrā*.

Conditionnel : *pyòrŏ*.

Subjonctif présent : sing. inusité; plur. *pyẽ*, *pyi*.

Imparfait : *pyès*.

Participe passé : *pya* = **potētu*.

Participe présent : *pyẽ*.

On trouve plusieurs fois dans la conjugaison de ce verbe un *y* devant *i* et nous savons que dans cette position il tombe phonétiquement. Ici son maintien est analogique; on ne pouvait pas conjuguer *pyŏ*, *pya*, **pẽ*, **pi;* le singulier entraînait forcément *pyẽ*, *pyi*.

Le verbe *vya* « vouloir » n'avait pas d'autre point de contact avec *pya* que le sing. de l'ind. prés. et le subj. prés. où il avait pris la désinence *-eam* > *-yam* des verbes en *-ēre*, désinence qui entraîne à l'imparfait *-yassem*. Là-dessus a été construite toute la conjugaison du verbe : ind. prés. *vé*, *vyõ*, *vyi*. Cette 2e plur. *vyi* est sans doute analogique d'après le type *vnyõ*, *vni*. Imparfait : *vyŏ* comme *pyŏ*, futur *vyòrā* comme *pyòrā*, conditionnel *vyòrŏ*, subjonctif *véy*, *véyẽ*, *vyi*, imparfait *vyès*, infinitif *vya* comme *pya*, participe présent *vyẽ*, participe passé *vyü*, fait sur *vyẽ* d'après le rapport *cuzẽ*|*cuzü*, *bètẽ*|*bètü*, *étõdẽ*|*étõdü*, etc.

Le verbe **valēre* « valoir » dont le subjonctif se terminait en

-leam > *-liam* d'où *vèi*, imparfait *vèiès*, est entré par là dans l'ornière de *pia*, *via* et se conjugue à peu près comme ces deux verbes : ind. prés. *vò*, *vèiõ*, imp. *vèió*, futur *vòrā*, subj. *vèi*, imp. *vèiès*, inf. *vèia*, part. prés. *vèiẽ*, part. passé *vèiü*.

**Fallēre* « falloir » *fèia* se conjugue exactement comme *vèia* : ind. prés. *è fõ*, imp. *è fèia*, condit. *è fòra*, subj. *fèi*, imp. *fèiès*, part. passé *fèiü*.

VI. — Verbes en -ĕre.

Nous citerons comme exemple parfaitement régulier le verbe *bètr* « battre ».

Indicatif présent singulier : *bè*; pluriel : *bètõ*, *bèt*, *bètõ*.
Imparfait : *bètó*.
Futur : *bètrā*.
Conditionnel : *bètró*.
Impératif : *bè*, *bètõ*, *bèt*.
Subjonctif : *bèt*.
Imparfait : *bètès*.
Participe passé : *bètü*.
Participe présent : *bètẽ*.

Ainsi se conjuguent *ètõdr* « étendre », ind. prés. *i ètõ*, *nõz ètõdõ*. *võz ètõt*, part. passé *ètõdü* (ces formes suffisent pour reconstituer toute la conjugaison, l'infinitif fournissant le futur et le conditionnel, les trois formes de l'indicatif présent fournissant l'impératif, la 1re pers. plur. de l'ind. prés. fournissant l'imparfait de l'indicatif, le subj. prés. et imparfait et le participe présent, enfin il est nécessaire de citer le participe passé dont la forme ne peut pas toujours être reconstruite d'après le reste de la conjugaison); — *crõtr* « croître », ind. prés. *crò*, *crõsõ* = **crescent*, *crõt*, part. passé *crü* = « crû »; — *buar* « boire », ind. près. *bua*, *bèvõ*, *buat* (le vocalisme de cette dernière forme est dû à la même analogie que celui de *sāt*, *dat*, p. 318), part. passé *bü* = « bu »; — *rũtr* « rompre » (pour le *t* de cette forme, cf. *MSL*, X, 200; ce *t* a passé dans toute la conjugaison), ind. prés. *rũ*, *rũtõ*, *rũt*, part. passé *rũtü*; — *cudr* « coudre », ind. prés. *cu*, *cuzõ*, *cut* (pour le vocalisme de cette dernière forme, cf. *buat*), part. passé *cuzü*; — *fũdr* « fondre », ind. prés. *fũ*, *fũdõ*, *fũt*, part. passé *fũdü*; — *ècur* « battre le blé » = **escutere*, ind. prés. *ècu*, *ècuõ*, *ècut*, part. passé *ècu*, *-ut*; — *ètõdr* « attendre », ind. prés. *ètõ*, *ètõdõ*, *ètõt*, part. passé *ètõdü*; — *èpũdr* « joindre » = *apponere* (le *d* de l'infinitif s'étend à toute la conjugaison et *èpũdr* se conjugue comme *ètõdr*), ind. prés. *èpũ*, *èpũdõ*, *èpũt*, part. passé *èpũdü*.

Mordere « mordre » *mũdr* faisait au subjonctif en latin classique *mordeam*. latin vulgaire **mordia*. Sous l'influence des verbes en

-*io* tels que *uenio* qui faisait au subjonctif *uenia* et à la 3e plur. ind. prés. *ueniunt*, *mordere* a fait à cette dernière personne **mordiunt*. On a dès lors la conjugaison suivante : ind. prés. : *mū*, *muòrgō̃*, *mūt* (cette dernière forme ne devait pas plus perdre son *r* que *cīt*, p. 318 et a été formée analogiquement de la même manière), imparfait *muōrgō*, futur *mūdrā*, subj. *muòrg*, imparf. *muòrgès*, part. prés. *muòrgē̃*, part. passé *muòrgü*. Ce participe passé est une forme refaite d'après les subjonctifs présent et imparfait *muòrg* = **mordia*, *muòrgès* = **mordiassa*; un grand nombre de verbes pouvaient servir de modèle à cette fabrication analogique : *cuz*, *cuzès*, *cuzü*, — *bèt*, *bètès*, *bètü*, — *fūd*, *fūdès*, *fūdü*, etc. — Le verbe *mūdr* a servi de modèle pour toute leur conjugaison à plusieurs autres qui avaient leur infinitif en -*dr*, bien que leur *d* pût avoir une origine très différente de celle du *d* de *mūdr* : *vōdr* « tourner » *uoluere* et ses composés *ōvōdr*, *rèvōdr*, ind. prés. *vō*, *vōgō̃*, *vōt*, part. passé *vōgü*; — *pādr* « perdre » *perdere*, ind. prés. *pā*, *pèrgō̃*, *pāt*, part. passé *pèrgü* (à côté de *pèrgü* il y a une vieille forme *bgü* = *perdutu*, conservée dans l'expression *ī̃ lē bgü* « un lit dans une alcôve »; — *tūdr* « tordre » *torquere* n'avait pas d'autres formes identiques à celles de *mūdr* que le singulier de l'indicatif présent et de l'impératif; cela paraît avoir suffi pour construire toute la conjugaison de ce verbe, y compris l'infinitif : ind. prés. *tū*, *tuòrgō̃*, *tūt*, part. passé *tuòrgü*.

Le *g* intervocalique disparaissant après *ü* ou *i*, **fūgere* « fuir » a eu naturellement la conjugaison suivante : inf. *für*, ind. prés. *fü*, *füō̃*, *füt*, part. passé *füa* (-*a* = -*ētu*, cf. supra *pia*). Le *c* intervocalique disparaît aussi après *i* ou *ü* lorsqu'il n'est pas suivi de *e* ou *i*; il en est résulté que *rédür* « ranger » = *redūcere* et *dir* « dire » = *dīcere* se conjuguent comme *für* : ind. prés. *rédü*, *rédüō̃*, *rédüt*, *di*, *diō̃*, *dit*, part. passé *rédü*, -*üt*, *di*, -*it*. Noter que dans ces deux derniers verbes les formes dans lesquelles le *c* précédait *e* ou *i* sont analogiques et que le *c* devait y devenir phonétiquement *iz*; il aurait même pu se faire que le *z* de ces formes envahît la plus grande partie de la conjugaison comme dans les verbes français *réduire*, *dire*, et comme dans notre verbe *fār* « faire » = *facere*, ind. prés. *fā*, *fē̃* = **facunt*, *fāt*, imparf. *fzō*, fut. *frā*, subj. *fes*, *fzī̃*, imparf. *fzès*, part. passé *fā*, *fāt*, part. prés. *fzē̃*. Ailleurs que devant *e* ou *i* le *c* intervocalique serait devenu phonétiquement *i* dans ce verbe. Le *g* dans la même situation, c'est-à-dire après *a*, devait persister presque partout sous forme de *i*, d'où la conjugaison de *brār* « miauler, braire » = **bragere*, ind. *brā*, *brāiō̃*, *brāt*, part. passé *brā*; il en est de même du *g* après *è*, d'où *lēr* « lire » = *legere*, ind. prés. *lē*, *lēiō̃*, *lēt*, part. passé *lē*. Dans ces deux derniers verbes la voyelle prédésinentielle *ā* dans le premier, *ē* dans le second a été étendue à toute la conjugaison, quoique l'*ā* ne

IMPRIMERIE NATIONALE.

soit régulier phonétiquement que dans les formes monosyllabiques et que l'*é* ne soit régulier que devant consonne autre que *i* : *i lé* serait phonétiquement *i *li*, *è léiõ* serait *è *laiõ*.

Le verbe *cör* « cuire » = **cocere* est aussi un de ceux dans lesquels le *c* intervocalique devait devenir tantôt *iz*, tantôt *i*; c'est le *i* qui a envahi toute la conjugaison : ind. prés. *cö*, *cöiõ*, *cöt*, part. passé *cö*. Le *z* n'apparaît plus que dans le substantif d'origine participiale *cözẽ* « souci »; le participe présent employé comme tel est *cöiẽ*. La voyelle des formes monosyllabiques a aussi envahi toute la conjugaison, bien qu'elle ne soit pas phonétiquement légitime dans les formes dissyllabiques.

Les verbes qui avaient une dentale à la place où les précédents avaient une palatale se conjuguent comme ceux dans lesquels la palatale est devenue *i*. Dans quelques-uns comme *crar* « croire », *vür* « voir » ce *i* est régulier : *vuaiẽ* « voyions » = **uidūmus* comme *vuaiẽ* « regain » = **wēdīmen*, *craiõ* « croyons » = **crēdent* comme *ſuaiòt* « brebis » = **fētetta*. Voici ces deux conjugaisons : ind. prés. *vua*, *vuaiõ*, *vuat* (analogique, cf. p. 315), futur *vuarā* (le vocalisme de la première syllabe de ce futur peut s'expliquer comme sortant de **vèrrā*, cf. *vuarmĩn* « vermine »), infinitif *vür* qui présente des difficultés phonétiques, part. passé *vü*; ind. prés. *cra*, *craiõ*, *crat*, part. passé *crü*. Dans les verbes tels que *šür* « fermer » = *claudere* il ne pouvait pas se développer de *i* entre l'*ū* et la voyelle suivante; c'est un *v* que l'on attend; *šür*|*šū* a suivi le modèle de *crar*|*cra*, *cör*|*cö*, d'où *šūiõ*, *šūt*, part. passé *šū*, *-ūt*.

Le verbe *cèdr* « cueillir » = *col(li)gere* fait régulièrement ind. prés. *cè*, *cèiõ*, *cèt*, part. passé *cèia*; sur ce modèle *rsidr* « recevoir » |*rsi* « reçoit » fait *rsiõ*, *rsit*, part. passé *rsia*. La forme *rsi* = *recipit* est parfaitement régulière; l'*i* a été étendu analogiquement à toutes les formes. L'infinitif *rsidr* est difficile à expliquer, de même que *sèdr* « suivre », *èmödr* « mettre en mouvement »; on attend **rsivr*, **sivr*, **èmövr*, cf. *piövr* = *plouere*. Ces trois formes sont évidemment analogiques, mais leur modèle nous échappe; pour le dernier on peut songer à *mö*|*mödr* « moudre » mais les deux autres restent isolés.

Nous terminerons par un verbe curieux : *cuònióstr* « connaître » = *cognoscere*, *i cuòniõ* « je connais » qui devrait se conjuguer comme *cròtr*|*crò*. On attend 1re, 3e plur. ind. prés. **cuòniósõ*, imparfait **cuòniósõ*, etc.; la fréquence des verbes en *-ūre* qui se terminent aux formes correspondantes en *-isõ*, *-isö*, etc. a influé sur cette finale, en sorte que la seconde finale a remplacé la première. On a donc : ind. prés. 1re, 2e, 3e *cuòniõ* régul., 1re, 3e *cuòniisõ* comme *brènisõ*, 2e *cuòniõt* régul.; imparfait *cuòniisö* comme *brènisö*; futur *cuòniitrā*, compromis entre **cuòniõtrā* qui serait le futur tiré de l'infinitif *cuòniõtr* et **cuòniirā* qui serait exactement modelé sur

brénirā; subj. prés. *cuòniōs* qui est régulier s'il sort de **cognosciam*, car *cognoscam* aurait donné **cuòniǒč*; imparfait *cuòniisès* comme *brénisès*; part. passé *cuòniŭ* = « connu »; part. prés. *cuòniisē̄* comme *brénisē̄*.

La Salvetat-sur-Agout, septembre 1897.

Maurice Grammont.

(*A suivre.*)

CROISEMENTS DE MOTS EN ARMÉNIEN.

Lorsque deux langues sont en contact et ont pour exprimer un même sens des mots de forme phonétique très semblable, l'un des deux mots peut agir sur l'autre et en modifier l'aspect. Il y a là un véritable cas de *croisement* linguistique.

Les exemples qui suivent ont été pris dans la langue arménienne parlée à Constantinople :

1° L'arménien ancien avait un mot տախտակ *taxtak* « planche » emprunté à l'iranien. Par suite d'un changement phonétique très ancien, ce mot est devenu *daxdak* (gén. *daxdagi*), forme qui existe aujourd'hui dans la langue littéraire. Le même mot iranien, prenant en persan une forme *taxta*, est passé ensuite en turc sous cette forme *taxta*. Le mot *taxta* alors, agissant sur la forme arménienne populaire, l'a transformée en *taxdak* (gén. *taxdagi*), lui imposant son *t* initial, mais sans rien changer d'ailleurs.

2° De même l'ancien arménien պանիր *panir* « fromage », emprunté à l'iranien, par suite du même changement phonétique, est devenu *banir* (forme littéraire). Le turc ayant *peynir* (emprunt persan), le peuple au lieu de *banir* prononce *panir*.

Dans les deux exemples précédents le mot turc et le mot arménien remontent à une origine commune. Dans deux autres cas la ressemblance des mots rapprochés est toute fortuite :

1° L'ancien arménien avait un mot սեղմել *seλmel* « serrer » ; ce mot est devenu plus tard *seğmel* ou *sexmel*, à la fois dans la langue littéraire et dans la langue populaire. Le mot turc *sĕkĕsĕkmak*, qui a la même signification et qui est prononcé par les Arméniens (et aussi par les Turcs d'Asie Mineure) *sĕxĕ*, *sĕxmax* a agi sur *seğmel* et l'a changé en *sĕxmel*.

2° Ce qui est vrai pour un mot tout entier l'est aussi pour une partie d'un mot. Par exemple « fleur » se dit en arménien ancien ծաղիկ *caλik*, en moderne *jağik* (gén. *jağ(i)gi*), et en turc *ćićek*. Les deux mots ayant à peu près la même terminaison, il y a eu croisement et *jağik* est devenu *jağek*.

Un cas plus curieux encore est le suivant : l'arménien *orinak* օրինակ « exemple, modèle » a été emprunté par les Turcs qui le prononcent *örünek*. Sous l'influence de cette prononciation turque, *orinak* est devenu en arménien *örinek*.

H. Adjarian.

ÉTYMOLOGIES BRETONNES.

I. ALVENN; ELF; ELVOU.

I. Le *Dictionnaire françois-breton . . . du dialecte de Vannes*, signé L'A*** et daté de 1744, donne *alvenn* fém., plur. *alvatt* « aileron d'une roue de moulin à eau »; *alveenn*, *elveenn* fém., plur. *-vatt* « jantille, palette autour des jantes de la roue d'un moulin pour recevoir l'eau »; *alhuenn*, *éluenn* « jantilles de la grande roue (d'un moulin) »; *melin ar ælvatt* ou *alvatt* « moulin à volet ».

Hors de Vannes, on trouve dans le *Dictionnaire de la langue bretonne*, par Dom Louis Le Pelletier, 1752 : *elf* « bardeau, petite planche de bois, ais : et ce nom se donne en particulier à ces ais que l'eau pousse, pour faire tourner la roue d'un moulin à eau ». Au premier sens, ce mot a un dérivé cornouaillais *elwach* ou *elvach* « par *ch* françois », qui « se dit . . . pour le primitif *elf*, et pour son plur. *elfennou*, du bardeau, du merrain », Pel. Le Gonidec, dans son *Dictionnaire . . . breton-français*, 1821 (et 1850, 2e édition posthume), déclare ne pas connaître ces mots; il en transcrit un inexactement *elvac'h*, et Troude a reproduit la faute (*Nouveau Dictionnaire . . . breton-français*, 1876). On peut voir une semblable erreur des mêmes lexicographes relevée dans mon *Glossaire moyen-breton*, 2e éd., s. v. *linoch*.

Laissant de côté, pour le moment, l'acception plus générale de *elf* « bardeau, petite planche », occupons-nous de celle qu'il a en commun avec le vannetais *alvenn*, *elveenn* « aileron d'une roue de moulin ». Je crois que ces mots doivent être comparés, non pas au français *auvent*, en latin du XIIIe siècle *alvennus* (J. Loth, *Les mots latins dans les langues brittoniques*, 132), mais au français *aube* qui a exactement le même sens et qui représente le latin *alba*. L'*aube* d'un moulin à vent était d'abord la toile blanche de ses ailes; de là, par extension, on a dit « l'*aube* d'une roue à eau » (A. Darmesteter, *Traité de la formation des mots composés dans la langue française*, 2e éd., 26). La forme du mot breton indique qu'il vient directement du latin, tandis que son emploi paraît dû à une influence française.

II. Ce qui empêche d'être trop affirmatif sur ce dernier point,

c'est le sens général « bardeau, petite planche, ais », attesté pour *elf* par D. Le Pelletier, et qui aurait pu donner lieu à l'acception restreinte de *alvenn* « aube d'une roue à eau ».

M. Loth, *M. lat.* 132, est porté à séparer *elf*, dans les deux sens précités, du mot *elf*, *elo*, cornouaillais *elaw*, pour *evl* = *ezl* « tremble ». Il me semble plus probable que, dans ce troisième emploi, *elf* est à séparer de son synonyme moyen-breton *ezlenn*. Sur ce dernier, voir *Revue celtique*, VII, 152; *Gloss.* 230; Wh. Stokes, dans les *Beiträge zur Kunde der indogermanischen Sprachen*, XXIII, 42, 43.

Sans doute, il y a des exemples du changement de *z* en *v*, *f* (cf. *Gloss.* v. *bez*, *goaz* 1); mais il serait surprenant que *ezlenn* eût abouti phonétiquement, dans le *Nomenclator* de 1633, à *efflen*, *effl* « peuplier », l. populus alba; *efflen du* « peuplier, tremble », l. populus nigra (*Gloss.* v. *eulen*). On peut seulement attribuer à *ezlenn* une certaine influence analogique sur *efflen*, *effl* pour *elf*, parce que la métathèse de l'*f* est d'ordinaire progressive (*Gloss.* v. *squilfou*, *staffn*). La ressemblance du bret. *elf*, *elv*, *elo* « du tremble » Pel., avec l'italien *albero* « peuplier noir », *albereto* « tremblaie », moyen haut-allemand *alber* « peuplier blanc », pourrait bien n'être pas fortuite. Selon M. Grammont (*La dissimilation consonantique*, 22, 23), le mot italien *albero* vient du lat. *arbor*, avec mélange analogique de *albus*. Le breton *elf* « tremble » paraît venir directement du lat. *albus*; l'idée intermédiaire est « bois blanc », cf. franç. *aubier*.

III. Je ne sais s'il y a quelque parenté entre les mots qui précèdent et *elf* « nerf », au pl. *elfou*, *elvou* Gr., petit trécorois *elvach : droug elvach* « mal de nerfs ». Ceci est regardé *Gloss.* 331 comme une variante phonétique du moy.-bret. *neruenn* pl. *neruou*, mod. *nervenn* pl. *ou* Gr. Mais les formes sans *n* initial n'ont jamais *r* ni le suffixe *enn;* les autres ont toujours *r*, sauf *nelfecq* « nerveux », Gr., qui paraît un mélange de *elfek*, *elvek*, Gon., avec *nervennecq*, Gr.; et *-enn*, sauf le moy.-bret. *neruou* « nerfs », *neruaff* « nerver ». Comparez, par exemple, *nervennicg* pl. *nervennouïgou* « petit nerf », à *elvicg* pl. *elvouïgou* id. Gr. Il est donc probable qu'il y a là deux mots différents.

2. CAHÉRATT; CAHILLEIN; PARCHE.

On dit en petit Tréguier *kreur kac'heler* « crible à grands trous », mot dérivé de *kac'helat* « nettoyer (les grains) avec un instrument de ce genre », *Rev. celt.*, IV, 157.

Le van. a *clouire-cahére* « crible le plus clair », *cahératt*, *cahérein* « cribler », l'A.

Il est difficile de dire si *kac'helat* est identique à *cahératt* et doit son *l* à *kac'heler*, par dissimilation pour **kac'herer* (comme *clouire* pour *croezr*, etc., cf. *Gloss.* v. *alourel*), ou si c'est une variante de **kac'hellat* dérivé de **kac'h-*.

L'expression *clouire-cahére* admettrait aussi deux explications : *cahére* peut être indivisible au point de vue breton, ou bien contenir un suffixe *-er*.

Dans le premier cas, on pourrait comparer *clouire-parche* « crible de parchemin » l'A. Sur ce dernier mot, cf. *Gloss.* 161, 461; le P. Grégoire de Rostrenen l'emploie en français, *Dictionnaire. . . françois-breton*, 1732, p. 250 : « dechiffrer de vieilles parches ». J'ai eu tort d'y voir une apocope de *parchemin* : cf. *unum librum. . . cohopertum cum tabulis ligneis cum pargio viridi. . . scriptum in pergameno*, *Annales du midi*, VI, 188; M. G. Paris a montré, *Romania*, XXVII, 161. 162 (cf. XVIII, 151), qu'il répond au lat. *parthicum* (*vellus*), *parthica* (*pellis*). Le moy.-bret. avait un mot *caher* « chair sans graisse », gallois *cyhyr* « muscle », qui conviendrait ici pour la forme. *Clouire-cahére* serait proprement, dans cette hypothèse, « crible (fait d'une) membrane ». Mais le *kreur kac'heler*, au moins, ne répond pas à cette étymologie; le fond en est fait avec de la paille ou du fil de fer.

Dans le second cas, *clouire-cahére* serait comparable à *croëzr-gourner* « gros crible », synonyme de *gourner*, plur. *you*, qui dérive de *gournat*, van. *gourneiñ* « cribler », Grég., gall. *gogrynu*, id., *gogryn* « petit crible », *Gloss.* 287, cf. *M. lat.* 175; pour le verbe *cahératt*, *cahérein*, cf. *gournéria* « cribler », Gon. C'est nécessairement à ce type qu'il faut rapporter le petit trécorois *kreur kac'heler*. Sur cet emploi de *-er*, on peut voir *Gloss.* v. *staut*, etc.; cf. *sac'h garsader* « sac ayant la capacité d'une garsée » (bret. *garsad*), J. Moal, *Supplément. . . au Dictionnaire du Colonel A. Troude*, 1890, de **garsada* « mesurer par garsées ». Peut-être aussi le van. *hulér*, *huilér*, en bas-van. *huel* « suie » (J. Loth, édition du *Dictionnaire bret.-fr. de Châlons*, 52) vient-il de **duan huziler* « noir qui encrasse (la cheminée) », cf. moy.-bret. *huzelyaff* « noircir de suie », moderne *huzylha*, *huzelya*, Gr.; sur d'autres explications possibles, voir *Gloss.* 458.

De ces deux façons de comprendre la formation de *clouire-cahére*, la seconde paraît la mieux appuyée par les faits. Il faut aussi, je crois, mettre en ligne de compte le van. *cahillein* « gaspiller », *cahillourr* « gaspilleur » l'A. (au *Supplément*), qui témoigne encore d'un simple **cah-*. Serait-ce le même que dans le français *cahoter?*

3. DIS, GARDIS; DREIST.

1. Le changement de *dispar* « sans égal » en *dis* « rare, extra-

ordinaire » est traité d'apocope hardie, *Gloss.* 299. Nous allons d'abord vérifier le fait et puis en chercher la raison d'être et les conséquences.

On lit *dis* « extraordinaire, rare, unique, incomparable » dans le *Supplément aux dictionnaires bretons* (par l'abbé Roudaut), 1872, p. 84, 99, 107; *diz* « incomparable, incomparablement », *plean-dis* « (mer) très unie, très calme », Moal, etc.

On pourrait penser à voir là une abréviation du mot *distaill* « difforme », Troude, (variante de *didaill* « de mauvaise façon » Gr., voir *Rev. celt.*, XIX, 202), qui sert à renforcer l'idée de beauté dans *distaill eo kaer* « (cette fille) est très belle », Troude, *brao-distaill* « (chose) très belle », *koant-distaill* « (personne) très belle », Moal, 70 (ces deux emplois opposés s'expliquent par une acception plus générale « immodérément, outre mesure », cf. en français « c'est bien mal », etc., voir *Gloss.* v. *disaour*).

Mais la preuve que *dis* est bien pour *dispar*, c'est qu'il a un autre sens propre à ce dernier : il veut dire « impair » : *war an diz* « aux heures impaires » (Troude, *Dictionnaire français-breton*).

C'est même en ce sens que *dis* a commencé à suppléer *dispar*; l'origine de l'abréviation apparaît, en effet, dans la locution *c'hoari par pe dispar* ou *c'hoari diz pe bar* « jouer à pair ou non pair », Troude; on a dit sans doute **c'hoari par pe dis*, ce qui revient au français « jouer à pair ou à non » Gr., « jouer à pair ou non » l'A. (en Tréguier, on allonge au contraire le dernier mot : *c'hoari par pe dizañpar*, cf. *Rev. celt.*, IV, 468).

Cette locution si simple « pair ou non » pour « pair ou non pair », en bret. **par pe dis* pour *par pe dispar*, d'où *dis pe bar*, d'où absolument *dis* = *dispar* « impair », et *dis* = *dispar* « sans pareil » est un exemple frappant des associations qui peuvent faire mutiler les mots, en rendant une partie de leurs éléments inutile à l'intelligence de l'ensemble.

Il y a toutefois cette différence entre « pair ou non » et **par pe dis* que *non* est un mot ayant par ailleurs une existence individuelle, tandis que *dis* est une particule qui ne s'emploie jamais seule, comme *im-* dans *impair*. De plus, *non* ne peut remplacer *non pair* ailleurs que dans l'expression « pair ou non »; cf. en breton *ar melchen péder* « le trèfle à quatre (feuilles) », L. Dufilhol, *Études sur la Bretagne*, 3e article, p. 4, en grec κεθεύδειν ἐπ' ἄμφω « dormir sur les deux (oreilles) », etc.

Bien que *dis* ne paraisse que dans des documents récents, il est permis de se demander si le breton moyen et moderne *gardis* « gaillard, vif, hardi, rude » ne serait pas un composé signifiant proprement « ingambe », de *gar-dis* « jambe très solide »; cf. *dourdis* « adresse »; *Suppl. aux dict.* 73, « très adroit, artiste », Moal, de *dourn-dis* « main très habile », synonyme de *dourn fin*, *dourn*

dreist, etc. « artiste », Moal = « main excellente » (avec *n* tombé comme dans *dorguenn* = *dornguenn* « anse » *Gloss.* 673).

II. L'histoire de ce mot *dreist* présente quelque ressemblance avec celle de *dis*. C'est proprement une préposition signifiant « par-dessus, au-dessus de », et comme telle elle réclame un régime : moy.-bret. *dreist cant guez* « plus de cent fois », moderne *dreist ar re all* « plus que les autres », *dreist oll* « surtout », van. *dres en ordinér* « au-dessus de l'ordinaire » Gr., etc. C'est probablement le composé *dreistordinal* « extraordinaire » Gr. qui a donné lieu, par abréviation, aux emplois de *dreist* comme adjectif : *dourn dreist*, et comme adverbe : *brao-dreist* « très beau », *karet-dreist* « très aimé », Moal 72.

Dans les *Barzounegou var drubarderez Jusas*, Morlaix, 1847, sorte de Messiade bretonne assez bizarre, mais dont l'auteur (l'abbé A.-Y. Moal) a eu en main des textes bretons peu ou point connus aujourd'hui [1], *dreist* n'est employé seul que devant l'adjectif : *dreist talvoudek* « tout à fait utile », p. 78, litt. « plus qu'utile »; *dreist ret* « tout à fait nécessaire », 121, 187, ou dans des expressions comme *ret dreist ret*, litt. « nécessaire, plus que nécessaire », 187; *bras dreist bras* « immensément grand », *galhoudus dreist galhoudus* « tout-puissant », 80; *nec'het dreist nec'het* « très affligé », 92; *kablus dreist kablus* « très coupable », 254; *lû dreist lû* « très ridicule », XII. Je ne connais dans l'usage trécorois que les locutions équivalentes *trémen zòd* « passé fou », *éd mez a zòd* « sorti de fou (plus que fou) », etc., cf. *honnes 'zo kaer estrewit koant*, « celle-là est belle, plus que jolie ! » *Gwerziou Breiz-Izel*, II, 138; *am sapeduz beteg re* « (un rêve) qui me troubla au delà de tout », litt. « jusqu'à trop » *Barzaz Breiz*, 59.

4. DISION; KONFORM; DU TOUT.

I. Ce n'est plus la première partie, comme dans *dis-par*, mais la seconde qui a survécu seule dans le petit trécorois *dision*, du franç. *malédiction* (*Gloss.* 327). Pour la suppression du son *k* devant *s*, cf. moy.-bret. *eces* « excès », *eceuaff* « excepter », *ecitet* « excité », (*esant* « exempt »), etc.

Cette sorte de juron s'emploie tantôt avec l'article : *piv ën dision a deu amañ?* « qui diable vient ici? », tantôt après *mâles* « malédiction ». Cette dernière expression *mâles dision* nous livre, je crois, le secret de cette coupe singulière du mot français. *Malédiction* aura été à demi bretonisé en *mâlesdision*, par assimi-

[1] Il cite à peu près exactement, p. 11, deux vers du *Mirouer de la Mort*, Cubirien, 1560.

lation des deux premières syllabes au breton de Tréguier *mâles;* ensuite le mot *mâles-dision* a été coupé en deux; il a fait l'effet d'une formation pléonastique bretonne-française comme *bikenn james* «jamais, au grand jamais», *Gwerzion Breiz-Izel*, I, 80 : *biken jamez*, Quellien, *Chansons et danses des Bretons*, 86, 91; *biken jamès*. *Soniou Breiz-Izel*, I, 122; *birviken james*, 178; *birviquen mui*, *nan birviquen james a bec'hejou* «jamais plus, non jamais, jamais de péchés»; *El mad ar vugale*, Morlaix, 1836, p. 87.

II. Cette locution hybride peut être retournée : le français tient la première place dans *ne finvezo jamès-birvyqen* «éternel, qui n'aura jamais de fin», Gr. Mais il n'y a d'ordinaire qu'un seul ordre usité pour les deux mots.

Exemples : moy.-bret. *scuiz las* «très las»; trécorois *rak-kar* «car», *Mélusine*, VI, 68, *rac car emaing* «car ils sont», Jac. *ms* 14 (cf. *Gloss.* 17); tréc. *met sepet* (*Gloss.* 442, cf. 325) = «fors excepté» La Fontaine, édition des *Grands Écrivains*, IV, 159; et en sens contraire : tréc. *luch-loak* «tout à fait louche»; *mersi trugare* «merci» : *allaz! siouaz!* «hélas!» *Mellezour ar galoun-zakr*, Quimper (1879), p. 135; *allas! siwas! Rev. celt.*, XIV, 218.

En petit Tréguier, on n'emploie le mot *koñform* que dans l'expression intensive *memes tra Doue koñform* «tout à fait la même chose», litt. «même chose de Dieu conforme», renchérissant sur *memes tra Doue* ou *memes Doue tra*, qui est déjà une sorte de superlatif de *memes tra* «même chose».

Le même sous-dialecte se sert du franç. *du tout* pour appuyer le bret. *ebet : n'em eus gwelet maũn du toul ebet* «je n'ai vu absolument rien du tout»; cf. *netra ebet an tout* «rien du tout». *Buez Joseph*, 25, où il y a seulement, dans *an tout*, une imitation du français *du tout* à côté de son équivalent breton.

Un autre usage de *du tout*, en petit trécorois, c'est de permettre d'employer absolument l'enclitique *ebet*, par exemple, dans une réponse : *Du tout ebet!* «point du tout!». Celui-ci doit s'appuyer sur un mot précédent; il renforce un adverbe dans *jamez ebed* ou *jamez 'bet* «jamais de la vie» (se dit à Trévérec, Saint-Clet, Paimpol, etc.), cf. *gwech ebet* «aucune fois».

5. GET A.

La locution exclamative *get a* «que de» spéciale au dialecte de Vannes, peut se trouver :

1° Devant un singulier de sens général : *ged a hoed* «que de sang», *Livr el labourer*, 58; *guèd a ravage* «que de ravage», *Mis Mari*, 1841, p. 47;

2° Devant un pluriel : *get a dud* «que de gens», *En Est*, 38;

guet a veral «que d'autres», *Grammaire* de Guillome, 122; *guet a folleaheu* «que de folies», *Choæs*, 1835, p. 202; *guet a exampleu* «que d'exemples», *Er Vretonèd*, 19, etc.

Dans un texte manuscrit de 1710, publié par M. Loth, *Chrestomathie bretonne*, 338, cf. 482, on lit *guet ar mevier* «que d'ivrognes». L'éditeur corrige *ar* en *a*; ce n'en serait pas moins une locution insolite pour *guet a veverion*. L'auteur, qui se servait d'un mélange factice de vannetais et de léonais, peut bien s'être embrouillé ici et avoir voulu réellement faire suivre le van. *guet* de l'article léon. *ar* avec le singulier.

Guet a deux autres emplois moins fréquents. D'abord, il se met absolument à la place de *get a dud : guæd e goll courage* «combien perdent courage», *Voyage misterius*, 23, *guet e zou... hac e laqua* «combien y en a-t-il qui mettent» *Buhé er sænt*. Vannes, 1839, p. 143. Ensuite il peut modifier un verbe : *gued é cârau-mé* «que j'aime», *gued é cassan-mé* «que je hais», *Gramm.* de Guill., 122 (cf. tréc. *nag omp bet evuruz* «que nous avons été heureux», *Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou*, janvier 1890, p. 57, d'après *nag a evuruzded hon euz bet* «que de bonheur nous avons eu»).

Dans le dialecte de Batz, variété très originale du vannetais, qui se parle dans la presqu'île du Croisic (Loire-Inférieure), on dit *ked a* : *ked a dieir* «que de maisons», *ked a séheo* «que de robes», *ked a chetal* «que de bétail», *ked a amezeir* «que de temps», etc.

Ici le *k* peut être dû au français *que*, que le même langage emploie, par exemple, dans *ke me zou kleñf* «que je suis malade!», *k'hañ feét pinvik ma hañ reneét* «qu'il serait riche s'il voulait!», cf. *Rev. celt.*, XIII, 360.

Je crois pourtant que le mot *get* a été précédé de **ket*; le *g* peut s'expliquer par l'influence du van. *get* «avec». L'exclamatif *get*, **ket* me semble venir de **na ket* pour **nak-et*, au lieu de *na*, devant les voyelles *nak*, *nag*, mot qui commence très souvent les phrases exclamatives, cf. *Gloss.* 269, 270, 272, 543, 545.

Ainsi, à côté du van. *nag inouretèt*[1] *on-mé* «que je suis honoré» (ab. Buléon, *Histoér santél*, 1897, p. 69), on a en tréc. *nag a inor* «que d'honneur», et en van. *get a inour*; je suppose qu'il y a eu en van. une forme intermédiaire **naket*, **naget a inour*, de *nag-*, avec la terminaison exclamative *-(h)et*; cette forme aura été ensuite regardée comme un composé de *na* et de **ket*, *get*.

Le tréc. *bennaket* au lieu de *bennak* «quelconque» (*Gloss.* 276, 544) est un exemple du passage de *-(h)et* à un mot voisin de

[1] Pour cet exclamatif de participe, cf. *cârettet-é... hou tabernacleu* «quam dilecta tabernacula tua!» *Officeu*, 885, etc.

celui qui devait régulièrement le recevoir; on peut comparer *gwellaik* ou *gwellika m'hallañ*, d'où *gwella m'hallikañ*, litt. « du petit mieux que je puis »; van. *guhauigueu* « quelquefois », Chal. *ms*, diminutif de *guhaue*, ibid., pour **guhigueu a ve* « il y a de petites fois », etc., cf. *Rev. celt.*, XV, 383, 384; *Gloss.* 568. D'après les faits qui précèdent, nous pouvons conjecturer **(na)get e on inouret* comme variante de *nag inouretèt on-mé;* de là on passait facilement à **(na)get a inour* « que l'honneur est grand, quel grand honneur! »

6. GUEZ, VEAG; NOZEAH; HINEASOUAH.

I. Le nom fém. *guez* « fois », évidemment identique au cornique *gueth*, *gwyth*, gall. *gwaith* (irl. *fecht*, n.), présente des formes surprenantes : moy.-bret. *un veag*, au XVIIe s. *guech*, trég. *béage*, *ur viage* (*é-a*, *i-a*), *Gloss.* 303, *ur veach*, plur. *guechou* D 69, léon. *gueach*, dialecte de Batz (Loire-Inférieure) *ur veij;* van. de Sarzeau *guïoh* Chal. *ms*, *gueah*, *Gloss.* 358.

L'explication tentée à cet endroit pour la diphtongue *ea* est inadmissible, le gall. *gwaith* venant de *gweith*, Z^2 156, pour **gwecht*, cf. J. Loth, *Rev. celt.*, XVIII, 238. Le trég. *é-a* n'est pas moins insolite, cf. *Gloss.* v. *cal.*

Le *j* ou *ch* pour *z* final ne paraît pas si isolé; il rappelle celui de *kivich* « tan », gall. *cyffaith*, *Études grammaticales sur les langues celtiques*, I, 22. Ce n'est pas le *z* qui s'est changé en *j*, *ch*, mais la combinaison *zy-*, dans **kivizia*, *kivija*, *kivicha*, « tanner », gall. *cyffeithio*, voir *Gloss.* 519; il faudrait donc voir dans *guech* l'influence du pluriel, au XVIIe siècle *á vizyou* « quelquefois »; cf. *Gloss.* v. *baut*, *degrez*. En dehors de *guëach*, *guëch*, haut-cornouaillais *güez*, trég. *gouëch*, van. *guëh*, le P. Grégoire donne *guëich*, et au plur. (*a-vizyou*), *a-veichou*, *a-vechou* « quelquefois ». Il ne serait pas impossible de tirer de là *guëich* (et *guëch*, *gouëch*), surtout si l'on trouvait une ancienne attestation de *guich*, qui se lit dans *Ar mystériou . . . gant an Autrou Calvez*, *Person ar Folgoët*, Brest, 1843, p. 333, *ar vich* 328, etc. Mais la même explication ne serait pas valable pour le mot de Batz, *ur veij*, qui n'a aucun rapport avec le pluriel van. *a-huéhieu* « quelquefois », l'A.

Enfin le *b* de *béage* a très peu d'analogues certains, cf. *Gloss.* 431. Il est appuyé par le petit trécorois *eur véach* (*é-a*), synonyme de *eur wech* « une fois »; ces deux formes inconciliables témoignent d'une confusion entre *guez* et un autre mot.

Ce dernier doit être le bret. moy. *veag*, *veig* « voyage », au XVIIe siècle *ur veag*, D 88; *ar veaig*, pl. *beachou;* léon. *béaich*, bas-léon. *güeaich*, van. *béch*, *béich*, Gr., etc., *Gloss.* 738; pet. trég. *béach*, fém. Le sens est assez voisin pour qu'on puisse admettre

une influence analogique de ces deux mots : ils ont, par exemple, un synonyme commun *tro* « tour, fois, voyage » (comme en gaél. *cuairt*). Ainsi s'expliquent les bizarreries de l'apparente évolution phonétique de *guez* en *guech*, *gueach*, *gueich*, *biaj*.

II. Les formes de Sarzeau *gueah*, *Rev. celt.*, III, 49, *guïoh*, Chal. *ms*, restent seules obscures[1]. Car le vannetais ne montre par ailleurs aucune trace de confusion entre le celtique *guez* et le français *voyage* : il a fait du premier *gueh*, *guh-* (dans *guh-a-ve* « quelquefois ») et du second *véj*, *béj*, *bééj*, *voiaj*, *boiaj*.

Un problème tout semblable est posé par les mots du dialecte de Batz *heñderviac'h* « soirée », *miteniac'h* « matinée », qui doivent contenir la même terminaison que *deueic'h* « journée », *nozehueirc'h* « nuitée » = van. *nozeah*, *nozeoh*, *Gloss.* 448; *nozeh*, *nozoh*, Chal., bas-van. *nozac'h*, J. Loth, éd. de Chal., léon. et moy.-bret. *nosvez*, tréc. *nozves*, *nozes*, en gall. *noswaith* « une certaine nuit », cornique *noswyth*. Ce sont là d'anciens composés de notre *guez* (malgré l'indication contraire, *Urkeltischer Sprachschatz* 264; voir *Rev. celt.*, VII, 40); or, dans aucune variété vannetaise, le changement de *eh* en *eah* n'est prouvé.

L'analogie fournit deux explications. *Nozeah* peut être un mélange de *nozeh* et de *nozac'h*, tous deux issus de *nosvez* = *nozehueirc'h* (cf. *Gloss.* 358), et *gueah* une imitation de *nozeah;* ou bien l'*a* provient d'une forme voisine, *-ouah*, qui se trouve en vannetais avec le même emploi que *-ueh : hineasouah* « toute la nuitée », Chal., *himihouah* « tout le jour » l'A., de *hineah* « ce soir », *himihuë* « aujourd'hui » + **-wath*. On voit même par *hineah* = bas-van. *hinoac'h*, léon. *henoaz*, que *nozeah* serait encore explicable par **nos-oah*, si les autres dialectes ne s'y opposaient.

La première de ces hypothèses se trouverait confirmée si l'on identifiait complètement *-ouah* avec *-ueh*, cf. van. *nuah* et *noeh* « nu », *duah* et *dueh* « habitué », de **uochtos*, *doctus*. Mais je ne crois pas que ce soit possible. L'alternance des deux diphtongues, dans ces derniers mots, remonte à des doublets *oe* et *oa* en moy.-bret., cf. *Gloss.* 338. Quant aux exemples vannetais de *-eah* par contamination de *-eh* et *-ah* cités *Gloss.* 358, ils appartiennent à des terminaisons *-ech* susceptibles d'anciennes variantes *-ach* (*Gloss.* 357); rien ne montre qu'en vannetais *-eh* venant de *-eth* ait donné *-ah*.

Gueah, *nozeah*, *heñderviac'h* paraissent donc avoir pris leur *a* à des formes comme *hineasouah*.

[1] Il y a aussi, dans cette même localité, la prononciation *guéc'h*, *Rev. celt.*, III, 233, et *guer*, cf. Loth, éd. de Chal., p. 98, 100.

III. Reste à rendre compte de cette terminaison de *hineasouah*, *himihouah*, qu'on retrouve dans le van. *naouah* « cependant, toutefois » *Gloss.* 437, et avec la gutturale initiale, dans le van. *hineascouah* « toute la soirée », *bisscoah* « jamais » (pour le passé) l'A., tréc. et léon. *biskoaz*, moy.-bret. *bezgoaz*, *bescoaz*, *biscoaz*, id., en cornique *bythqueth*, *bisqueth* « jamais ».

On ne peut ni séparer entièrement, ni identifier *-(g)ouah* et *gueh*. Tous deux représentent la même racine à un degré différent : *gueh* = **vecht* ou **vict-*, *gouah* = **vēcht* ou **veict-*. cf. *Gloss.* v. *aouitt*, *roe*. A cette seconde origine appartiennent aussi régulièrement des formes avec *oe* : cornou. *naouez* « cependant », van. *biscoeh* « jamais », Chal.

C'est ainsi que le moy.-bret. *goez* et *goaz* « ruisseau », van. *goéh*, id , Gr., *goah* « marécage », l'A. = **vei-tt-*, voir *Rev. celt.*, XIX, 208. Le moy.-bret. *argoez*, *aroez* « signe », plus anciennement *aroued-*, expliqué par **are-vidion*, *Dict. étym.*, 212, vient de **-veid-*, comme le montre le léon. *aroué*z et non **arvez*, cf. *Rev. celt.*, XVII, 439. Le même état de cette racine se trouve dans le moy.-bret. *agoez* « ouvertement », *a goez an bet* « à la face de tout le monde », van. *a uoüe en ol*, Chal. *ms*, et dans le moy.-bret. *goez* « forme » B 432, resté en petit Tréguier dans la locution *gwes të* « à la mode de », « comme dit (un tel) », *Rev. celt.*, VII, 39. Une expression semblable se trouve dans les *Propos rustiques* de Noël du Fail, éd. de la Borderie, Paris, 1878, p. 91 : « . . . car indifferemment, et sans grand esgard il prenoit tout, neantmoins quil refusoit un peu, disant (mode des Aduocats) que il estoit assez contenté du bon vouloir, mais puis que on estoit tant importun, il ny auoit remede ». Le *z* doux de *goez* aurait dû tomber en trécorois, mais il s'était changé en *s* sous l'influence de la dentale suivante. Un fait analogue a eu lieu dans le van. *hineascouah*, *hineasouah*, de *hineas-* pour **hineaz* par *z* dur (léon. *henoaz*), qui est devenu régulièrement par ailleurs *hineah*.

7. HOAZ, AN HOAZ; HUISICOU; C'HOUIRINADEN; HUENNAT; HOARUOUT.

I. On peut penser à ajouter aux mots qui viennent d'être étudiés le bret. moy. *hoaz* « encore », léon. et trée. *c'hoaz*, van. *hoah*, gall. *chwaith*, cornique *whâth*, *whèth*, et aussi le bret. moy. *an hoaz*, *arhoaz*, *arahoaz*[1] « demain », van. *arouah*, *arhoah*, dial. de Batz *aruerc'h*, trée. *arc'hoas*, léon. *varc'hoaz;* d'autant plus qu'on sent

[1] Dans le manuscrit 97, fonds celtique de la Bibliothèque nationale (*La vie de saint Guénolé*, écrite en 1767, mais de composition remontant au bret. moy.), on lit *arahoas* en 3 syll., f°s 17, 75 v°, 76 v°, 77 v°.

la présence de *fecht*, le correspondant gaélique de *guez* « fois », dans *fodechtsa*, synonyme irlandais de *c'hoaz*. Mais comment expliquer l'aspiration brittonique?

Plusieurs exemples de *chw* pour *gw* ont été signalés : *The Breton Glosses at Orleans*, 29; *Beitræge zur Kunde der indogermanischen Sprachen*, XXIII, 43; *Études grammaticales sur les langues celtiques*, I, 19; mais ils sont loin d'être tous bien établis.

II. Ainsi, il est permis de douter que le v. bret. *huisicou* « pustules », sing. en moy.-bret. *huysigueun*, gall. *chwysigen* et *gwysigen*, cornique *gusigan*, représente phonétiquement le lat. *vesica*.

Le P. Grég. donne *c'hüiziguenn*, pl. *ou* « ampoule, petites bouteilles pleines de vent qui se font sur l'eau quand il pleut », diminutif *c'hüiziguennic*, pl. *c'hüiziguennoüigou*; *c'hüiziguenna* « s'ampouler, parlant de l'eau, lorsqu'il pleut »; *c'huyziguenn* « ébullition, élevure, pustule »; *c'huyziguenna* « devenir couvert d'ébullitions », van. *huizyguenn* « vessie »; l'aspiration est constante dans ce mot armoricain, contrairement à ce qui a lieu en gallois et en cornique.

Mais il n'en est pas de même pour le mot, voisin de sens et de son, *güezeguell*, *c'huezeguell*, pl. *ou* « vessie »; *c'huëzeguell* « ampoule sur l'eau », dim. *güezeguellicg*, *c'huezeguellicg*, pl. *-llouïgou* « petite ampoule, petite vessie, vésicule », Gr. Ce second mot est rapporté aussi au lat. *vesica* par M. Loth, *Vocabulaire vieux-breton*, 157; *Mots latins*, 159; éd. de Chalons, 51; sa forme en moy.-bret., *huezeguell*, est rattachée, dans le *Dict. étym.*, à *huezaff* « souffler », et cette explication peut s'appuyer sur le gall. *chwythigell*.

Il y a eu, je crois, mélange de deux mots : l'un d'origine latine **guisigueun*, l'autre celtique *huezeguell*. Le premier a passé son initiale au second dans *güezeguell*; inversement, le van. *huisiguel* « vessie », Chal., *huizyguell*, Gr., doit ses *i* et son *s* ou *z* à *huiziguenn*, id. Chal., *huizyguenn*, Gr.; cf. hors de Vannes *c'huyziguella* « devenir couvert d'ébullitions », Gr. Le bas-van. *huchegel*, dans certaines variétés de Cornouaille *huchegell* (Loth, éd. de Chal. 51; *M. lat.* 159), n'est pas, à mon avis, dû à l'analogie, mais répond phonétiquement à *huezeguell*.

III. Je séparerais aussi les deux mots bretons *c'houirinaden* et *gourrisiaden* « hennissement »; le premier est parent du gall. *chwyrnu* « ronfler, s'ébrouer », cf. *Gloss.* 104. Pour l'insertion de la voyelle entre *r* et *n*, cf. ibid., v. *quelorn*; van. *avairrein* « beaucoup », Chal., de *a vern* « par monceau », plur. *bereigneu*, trois syll., *Gloss.* 58; *borrign* « borgne », fém. *borgueell* et *borrigneell*, l'A., moy.-bret. *born*; dans le *Nomenclator bigornet*, p. 44, et *bigourounet*, 46, syn. de *melfet mor* « limaçons de mer », sing. *bi-*

gornen, p. 44 (haut-bret. *bigorneau*, *bigneurneau* « vignot », cf. Sébillot, *Traditions et superstitions de la Haute-Bretagne*, II. 272)[1].

IV. Le bret. moy. *huennat* « sarcler », gall. *chwynu* de *chwyn* « mauvaise herbe », est tiré de **vid-n-*, cf. saxon *wiod*, au *Dict. étym. du bret. moy.*; il est préférable de comparer le gall. *cychwyn* « s'élever, pousser », qu'on rapproche de l'irl. *scendim* « je saute », lat. *scando* (Stokes, *Urkeltischer Sprachschatz*, 307).

V. Malgré ces réserves, et d'autres qu'on pourrait ajouter, il est impossible de nier absolument l'alternance de *chw-* et *gw-* dans certains mots brittoniques, où elle peut être interprétée de diverses façons.

Le moy.-bret. *hoari* « jouer » (v. bret. *guari*, moderne *goari* dans *guarima* gl. circus, *Zeitschrift für celt. Philol.* II, 84 = le nom de lieu *Goariva*, cf. *Gloss.* 177), *huerzin* « rire », en gall. *chwarae* et *gwarae*, *chwerthin* et *gwerthin*, témoignent de racines *sver* et *ver*, cf. *Urkelt. Spr.*, 323, 324. M. Stokes admet, p. 324, que l'irl. *-sel* « action de tourner » = **svel*, tandis que *bel*, id. = **vel* (cf. ibid., 275).

La racine de *guez*, *-goaz* n'est pas connue avec certitude; on peut voir à ce sujet : *Études grammaticales sur les langues celtiques*, I. 39*, 22; *Rev. celt.*, VI. 33; *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung* XXX, 20; *Urkeltischer Sprachschatz*, 266; Macbain, *An etymological dictionary of the gaelic language*, 150. Aucune des explications présentées ne suppose un *s* initial.

Il n'y a pas de probabilité pour l'addition d'un élément démonstratif *s* (**s-veict-* « cette fois »), faute d'exemple exactement comparable.

Reste l'hypothèse d'une analogie, soit particulière : par exemple, le gall. *chwaith* « encore » = (*eil-*)*waith* « une seconde fois » + (*eil-*)*chwyl* id.; soit de nature plus générale : le changement de **oaz*, forme résultant de la mutation (gall. *weithiau* « parfois », tréc. *'wecho*), en *hoaz*, tiendrait au caractère insolite de l'initiale *oa-*. On peut comparer (malgré l'hésitation de M. Stokes, *Beitr. z. Kunde der idg. Spr.*, XXI, 123), le bret. moy. *a huen* « sur le dos, à la renverse », irl. *foen*, formé comme le lat. *supinus*, mais sans *s* initial, cf. bret. *gou-*, irl. *fo* « sous »; le cornique a gardé le son du radical dans *gwen* « anus »; on trouve même en bret. *var goenn he groc'hen*, *Gloss.* 327.

VI. Il se pourrait aussi que le bret. moy. *hoarnout* « advenir »,

[1] Le mot vieux-breton qu'on avait lu *ascrinol* « osseux » est réellement *ascrunol*, cf. *Rev. celt.*, XIII, 150.

tréc. *c'hoarvout*, cornique *wharfos*, fût composé de *oar* « sur », cornique *war*; cf. *d-ar-vezout* « arriver par accident », Gr., gall. *darfod*.

8. PENNAC; IBÉN-ALL; PE, PA.

I. Le moy.-bret. *pennac*, v.-gall. *pinnac* « quelconque », a été expliqué par *pin* + *ac*, lat. *cum-que*, *Rev. celt.*, I, 362; cf. *Vocab. v.-bret.*, 192, 201; *Etud. gramm.*, I, 57*, 31; *Dict. étym. du bret. moy.*, 352.

Mais il n'y a pas de suffixe brittonique *-ac* répondant au lat. *-que*; on attendrait *-p* d'après *po-p* « quisque ». Si l'on coupe *pin(n)-ac*, il faudra donc que *ac* soit proprement un mot distinct, comme dans le van. *bedac* « jusqu'à », pet. tréc. *teusak* « vers, du côté de », gall. *tua*, *tuag*, etc., voir *Gloss.* v. *entresea*. Que faire alors de la première syllabe *pinn-*, *penn-*? Le v.-bret. *nepeu*, gl. *nequit* (pour *ne quid*), que M. Rhys a comparé, en voyant dans *peu* la terminaison du gall. *hyn* « ceci », est plutôt pour **neppen* = **nep hen*, cf. moy.-bret. *nep heni* « aucun », ou peut-être pour **nep pen* « aucune tête ».

II. Quant au bret. moy. et mod. *eben* « l'autre » (fém.), qui a été rapproché, avec doute, de *pennac* (*Dict. étym.* v. *beu*), il a reçu une autre explication plus probable par l'irl. *ben* « femme », *Gloss.* 201, cf. 53.

D'après M. Loth, *Rev. celt.*, XVI, 335, l'ancien breton **ben* « femme » n'est cause que de la spécialisation de *eben* au sens féminin, spécialisation qui n'a pas atteint le cornique *y beu*; dans ces expressions *beu*, « évidemment pour *peu* », serait sans doute le mot *peu* « tête ». Cette étymologie s'appuie sur « un emploi fort analogue » de l'irl. *cenn*, par exemple dans *na cinn eile* « les autres », litt. « les autres têtes ».

S'il en était ainsi, le bret. *eben* devrait être abrégé de *eben all*; il est difficile de croire qu'on ait passé immédiatement de l'idée de « sa tête » à celle de « son compagnon, sa compagne », « l'autre ». *Ibén-all*, qui existe en petit Tréguier, *Gloss.* 302, me semble, au contraire, provenir de *ibén*, comme au masc. *egile-all* de *egile*, par suite de la tendance à noter expressément l'idée de corrélation; phénomène qui a amené dans beaucoup de langues des locutions analogues à « nous autres », espagnol *nosotros*, etc., voir les intéressants rapprochements de M. Zupitza, *Deutsche Litteraturzeitung*, 26 mars 1898, XIX, 464, 465 (où la citation de l'*Odyssée*, VI, 84, pourrait être plus exacte). Cf. encore tréc. *kemend-all*, van. *kement ral* « autant; pareille chose » *Gloss.* 534, voir *Gwerz. Br. Iz.*, I, 160; II, 42, 48; *Sou. Br. Iz.* II, 18, *grkit . . . kemen-hall* « faites-en autant » *Trub.* 82; *epâl keid-hall* « pendant aussi longtemps » 83,

keit all « si longtemps ! » *Gloss.* 22 ; *ken didrnez-hall* « aussi impitoyablement » *Trub.* 333, pet. trée. *me 'm ije gred ie. ken kouls all* (ou *ken kouls*) « je l'aurais fait moi-même aussi bien », etc. *Du, du, dual,* traduit « noire, noire, très noire », *Son. Br. Iz.* I, 18, doit signifier « noire, noire, si noire ! », de « noire une autre fois », « noire encore », « aussi noire » ; cf. *mad. . . . mad all* « c'est bien, . . . c'est bien aussi » *Gloss.* v. *all.*

Le rapport de son entre *eben* et *penn* me semble moins frappant que l'affinité des sens entre *eben* et *egile:* cette dernière expression répond à l'irl. *achéle*, id., cf. *a céle* « son mari », ce qui ne l'a pas empêchée de s'appliquer aussi au féminin en gallois et en vannetais, *Gloss.* 204 ; une extension inverse n'est pas moins naturelle dans le cornique *y ben.*

Notons, en passant, que le van. emploie *egilé* même pour le pluriel : *un dé ma oé en Israélited hag er Filistined é kevér en eil d'égilé* « un jour que les Israélites et les Philistins étaient en face les uns des autres » ab. Buléon, *Histoér santél.* Vannes, 1897, p. 46 ; *en eil hag égilé* « les uns et les autres » 77.

III. Je crois qu'il vaut mieux décomposer *pi-nnac* et voir là une altération des deux mots **bi nac.*

La première syllabe serait un temps du verbe *être*, comme dans les locutions irlandaises de même sens : *cé bé* « qui que ce soit », = bret. moy. *piu pe(nac)*, gall. *pwy by(nnag).* Le *p* pour *b* se montre aussi en irlandais : *cepé leth tíasam* « de quelque côté que nous allions » (Windisch, *Irische Texte*, I, 415) ; cf. v. gall. *patupinnac*, mod. *pa fân bynag.*

Le gallois prononce souvent *bynna, benna.* Il faut ajouter que l'emploi brittonique de *na, nac* dans cette expression est rendu très vraisemblable par l'usage du moy.-bret. : *piou so nac a yoa* « qui est(-ce) qui était ? » J 163 (cf. *piou benac a yoa* « quiconque était ») ; *nan doa mar bras* « si grande qu'elle fût », Nl 46 ; *nac eu mar fier* « si fier qu'il soit », J 3, mod. *peger bale'h bennag e ve*, en gall. *pa gyn falched bynag y byddo.* L'analyse proposée « quelque fier que ce soit (*be*), que (*nac*) il soit » contient une redondance analogue à *mar be huy ve a rahe*, B 548, litt. « si ce fût vous que ce fût qui fît » pour « si vous faisiez », etc. ; le gallois dit, du reste, dans le même sens, *bid mòr falch ag y bo* ou *bydded cyn falched ag y byddo* = « qu'il soit aussi fier qu'il sera », ou « que ce soit ».

Une autre variante galloise consiste dans l'inversion, *bynag pa mòr falch y byddo;* de là, avec la substitution d'un mot tout différent (*cyn* « quoique »), *cynnag pwy, gynnag pwy* « quiconque (n'importe qui) », etc.

En cornique, *penag, pynag* peut s'employer seul pour *pyw penag* « qui que ce soit » ou *py-penag* « quoi que ce soit » ; on ajoute

quelquefois à ce mot *ol* « tout » pour renforcer l'expression : *pup-penagol a vo ef* « qui qu'il soit », de *pûp* « chaque »; cf. *pûp ol* « chacun », *pûp tra ol* « toute chose » = trég. *pep tra ol*, au second vers des cantiques des Commandements : *Ha dreist pep tra ol ë gari* « et tu (l')aimeras par-dessus toute chose ». Voir encore, sur le bret. *benac*, *Chrestom. bret.*, 335, 507; *Rev. celt.*, XI, 364, 365.

IV. Le brittonique *pinnac* est ainsi proche parent du v.-irl. *fanacc* « ou non », cf. gall. *pona*, *ponag*, *pe na*, *penag* « à moins que », cornique *ponag*, id., *ez po neg ez?* « y a-t-il ou n'y a-t-il pas? » *po neg ez* « s'il n'y a pas », de *po*, *bo*, *pi*, *pé* « ou », litt. « soit », *po* « si », bret. moy. et mod. *pe* « ou », en dialecte de Batz *do be dri* « deux ou trois », gall. *pei*, *bei*, *po*, *pe*, *be* « si », v.-irl. *ba*, *fa* « ou ».

V. Il y a eu, dès le breton moyen, mélange de l'ancien mot signifiant « si » avec *pan* « quand », gall. et corn. id. Il en est résulté une double forme *pan* et *pa* avec les deux sens : « quand » et « si »; cf. *Rev. celt.*, XI, 364. Dans la langue moderne, la seconde forme a prévalu; le premier sens est plus fréquent, mais n'a pas supplanté l'autre : van. *pe véhen él léh ma carehen bout*, *ne véhé quet amen é véhen*, litt. « si j'étais où je voudrais être, ce ne serait pas ici que je serais » (*Gramm.* de Guillome, 124), gall. *pe byddwn*; trég. *vel pë vije* « comme si c'était », gall. *fel pe byddai*, etc.

9. QUICHEN, QUERC'HEN; DIGUEGAFF, QUET, PEURGUEDQET, GUITEBUNAN; GÜIFFL; GUELCET.

I. Le bret. moy. *e quichen* « à côté de », mod. *e kichen* est regardé comme identique au cornique *yn kerghen* « autour », v.-gall. *circhinn* « le tour (de) », *Étud. gramm.*, I, 22, 49; *Rev. celt.*, IV, 466; *Dict. étym.* v. *quichen*; *Urkelt. Spr.*, 80.

Il y a pourtant à cela deux graves difficultés phonétiques : absence de *r*, et *ch* (attesté, pour le breton moyen, par les rimes intérieures) au lieu de *c'h*. On ne peut citer aucun exemple semblable, où *rc'h* ait été remplacé par *ch*.

D'un autre côté, il existe un correspondant régulier de *kerghen*, *circhinn*, c'est le bret. moy. *quercheun* dans *en e quercheun* « autour de lui », J 103, 179; *ez quercheun* « autour de toi », P 264, N 977. Tel est le sens de ces passages, rendus moins exactement au *Dict. étym.* L'autre exemple cité, *oar hoz quercheun* (variante *querhen*) *astenmet aroez an glan croas*, B 185, « étendez sur votre poitrine le signe de la sainte croix », doit signifier « faites sur vous le signe de la croix »; mais il semble y avoir là imitation d'une autre expression restée en breton moderne : *lacqât ur groaz*

è qelc'henn[1] *e c'houzoucq*, ou *èn è guerc'henn* « se mettre une croix au cou », cf. *qerc'henn ar gouzoucq*, *qélc'henn an gouzoucq* « le tour du cou », Gr.; *he alc'houe aour ekerc'h'n he c'houg* « sa clef d'or (à une chaîne) autour de son cou », *Barzaz Breiz*, 41. Le P. Grég. donne aussi *qerc'henn*, *qelc'hen-gouzoucq* « collet, le cou », *laumet da guerc'henn ar re* « sauter au collet de quelqu'un »; il faut ajouter le bas-vannetais *e kirhienn* « autour de » (*Vocab. v.-bret.* 73).

Les formes modernes du premier mot : *è qichen*, *è qichan*, van. *èqichan*, *è qichaon* « auprès de », diminutif *è qichanic*, van. id. « tout près », Gr., *e kichenik*, *Barz. Br.* 142, tréc. *kichen*, *kuchen*, *kuchun* « auprès de », *Rev. celt.*, IV, 467, ne témoignent d'aucune affinité particulière avec le second.

Seule la prononciation de Tréméven en Goello, *kûhen* (*Gloss.* 554), montre un *h* qui doit provenir du *c'h* de *kerc'hen*[2]. Mais cet indice n'est pas suffisant pour identifier deux mots si distincts de forme et de sens, en moyen-breton comme aujourd'hui; cf. *En he c'hichenn p'è arriet... Tapout he vrec'h en he c'herc'henn* « quand il est arrivé près d'elle, il lui passe le bras autour du cou » *Soniou Breiz-Izel*, I, 300; *Imach ar grucifi ganthi en he c'herc'hen; Ober a ra d'in zin da vonet 'n hi c'hichen* « (elle porte) l'image du crucifix à son cou; elle me fait signe d'aller près d'elle », 208.

Je crois que *quichen* se rattache à la famille du bret. *qigeout ouc'h* « rencontrer », Gr., gall. *cylio* « joindre », de *cyd* « union », *cyd-* « avec », moy.-bret. *quet-*, *quez-*, cornique *ces-*.

II. De là le composé moy.-bret. *dignegaff* « épeler », mod. *diguech*, *digheis*, *dighich*, id. = van. *digueigein* « démêler », etc., *Gloss.* 168; léon. *digeiza*, *digiza*, *digiz*, *digich*, Gon.[3]

Ce mot est, comme son synonyme anglais *to spell*[4], employé au sens de « prononcer certaines formules magiques » : *diguech ar bater* (litt. « épeler le pater ») = « guérir par des oraisons en vertu d'un pacte », Gr. Le Gonidec ne donne pas ce sens; il existe pourtant encore, comme le prouvent les passages suivants d'un article de M. Le Carguet sur les superstitions du cap Sizun (pointe

[1] Cet *l* est dû, sans doute, à l'influence de *qelc'h* « cercle », moy.-bret. *quelch*, gall. *cylch*, van. *querrle* = **kerhl*, du lat. *circ'lus*, *Gloss.* 530, 531, cf. gall. *cyrchell*, id. = *circellus*.

[2] *Demp da guehen ar mor* « allons vers la mer », ms. celt. 97, f° 5, est probablement à corriger d'après *que timat... Da guichen bord ar mor* « va vite vers le bord de la mer » 53 v°; *em quuchen* « près de moi » 20 v°.

[3] H. de la Villemarqué ajoute *digouéga*, *digoueg*; mais ces formes sont altérées par la réminiscence du gall. *egwyddor* « abécédaire, alphabet ».

[4] M. Skeat, dans les deux éditions de son *Etymological dictionary*, sépare *spell* « incantation », gotique *spill* « récit », de *spell* « épeler », got. *spillon* « raconter »: cette séparation n'est pas admise par M. F. Kluge, *Etymol. Wörterb. der deutschen Spr.*, 5e éd., v. *Beispiel*.

du Raz) au tome IX de la *Revue des traditions populaires*; l'auteur assimile à tort au français *déguiser* le mot breton, dont il ne donne pas la forme réelle. « Le *Vif* est un livre dans lequel les Abbés... apprennent à lire au Séminaire... Plus on lit dans ce livre, plus on veut lire. Mais, arrivé à un certain point, il faut s'arrêter... Là, une bande de diables, sous forme de corbeaux noirs, vient pour vous saisir. Vite jetez-leur une poignée de son. Chacun d'eux en prend un brin, dans son bec, pour le porter en enfer. En attendant que les diables reviennent, il vous faut retourner sur vos pas. Cela se fait en *déguisant le vif*, c'est-à-dire, en épelant par la fin, à rebours, tout ce que vous avez déjà lu. Il vous faut aller vite, plus vite que le Pater,... car si vous n'avez pas fini de *déguiser* jusqu'au commencement, et n'êtes pas *sorti du livre*, avant l'arrivée des diables,... vous êtes pris et conduit aussitôt en enfer » (p. 61). « Ceux qui savent *déguiser le vif*, acquièrent, par ce livre, une puissance surnaturelle. ... Mais ... il faut qu'ils sachent le *déguiser* par cœur, ou qu'ils le portent toujours sur eux, afin de pouvoir le déguiser à temps » (p. 62). « Il se cassa le cou en voulant sauter à travers une rue, d'un troisième étage à l'autre, un jour qu'il avait mal *déguisé* un chapitre de son *Vif* » (p. 63).

III. Le bret. moy. *quet*, mod. *ket* « (ne) pas », regardé comme d'origine obscure, Z² 755, est comparé au gall. *cat* « morceau », *Middle-Bret. Hours*, 94; *Dict. étym.* v. *quet* 1. Mais on ne voit pas pourquoi le breton ne présenterait aucune trace de l'*a*, qui se retrouve dans le gaél. *caiteag* « petit morceau ».

Aussi *quet* 1 me paraît-il plutôt identique à *quet* 2 « avec, en même temps », pris au sens du gall. *i gyd* « ensemble, tout » : *i gyd ar unwaith* « tout d'un coup », *er hyn i gyd* « malgré tout cela ». Ainsi en bret. moy. *nen devoa hoant quet* serait proprement « il n'avait pas envie du tout »; *quet nen gry* « tu ne le feras pas du tout ». Comparez encore *quent repos quet* « avant de reposer du tout, le moindrement » à *quezquent tra* « avant toute chose » (de **quet-quent tra*, litt. « omnino ante rem »), etc.

IV. Le léon. *peurguedqet* « surtout, principalement », expliqué, *Gloss.* 484, comme formé de *peur* + **quet-quent*, doit contenir deux fois ce mot *quet* (quasi gall. **pur gydgyd* « tout à fait entièrement », cf. *cydgydio* « joindre ensemble », et lat. *ommino omnes*). La formation rappelle celle de l'irl. *go mórmhór* « surtout ».

V. *Quet* entre encore, je crois, dans la composition du moy.-bret. *guitebunan*, *guit eb un tam*, etc. (*Dict. étym.*, 306; *Gloss.* 307) « tous jusqu'au dernier ».

IMPRIMERIE NATIONALE.

Le cornique a *kettep onan*, *ketoponon* (de *onan* « un »), *ketep tam* « jusqu'au dernier morceau », comme *kettep dyner* « jusqu'au dernier denier », etc., Z² 405, ce qui s'explique sans difficulté par *ket-hep*. On peut entendre : *ket* « entièrement », *hep* « sans » (sous-entendu « omettre, laisser »), *onan* « un », *tam* « morceau », etc. Mais il est plus probable que *hep* a ici un sens analogue à son correspondant en vieil-irlandais, *sech*, dans les locutions comme *secip ní atbera dogén-sa* (*Ir. Texte*, I, 764) = quelle-que-soit la-chose que-tu-diras, je-ferai »; *sechicruth dond rón* « quicumque-modus quo-id fecero »; on a dû dire de même en breton *(*ket*) *hep tra* « toute chose », etc.; pour l'addition de *ket*, cf. le moy.-bret. *quezquement den* « tout homme » qui renchérit sur *quement den*.

Ketep- est devenu en bret. **kotep-*, soit de *ketop* avec assimilation à un *o* suivant, comme dans le cornique *ketoponon*, soit plutôt par suite de l'analogie du préfixe *co-*, *quc-*, dans le moy.-bret. *compret* et *quempret* « prendre ». Le van. a *cotibunan* et *gotibunan*, cf. *Revue Morbihannaise*, III, 373, 374.

Cet affaiblissement de l'initiale rappelle celui qui a lieu, pour le même mot *quet-*, dans le van. *get* « avec » et le gall. *gyd a(g)*, à côté de *diget* « d'avec » et du gall. *a chyd a(g)* « et avec » = **dicet* et **ac cyd;* cf. aussi moy.-bret. *queffret* et *guefret* « ensemble ».

L'alternance de *co-* et *go-* avait pour résultat de faire prendre la première syllabe de *gotibunan* pour le préfixe *gou-* (cf. *Gloss.* v. *goret*, *porc*, *stoup*); or celui-ci a une variante *gwe-* : léon. *gouëstad* et *goustad* « doucement », *Rev. celt.*, XIV, 317; XIX, 209; *Gloss.* 289, 308; van. *goeskeden* « ombre », 646. Ceci peut aider à expliquer la diphtongue du moy.-bret. *goetebetam*, *guitebunan*, léon. *guitibunan*.

VI. Ces derniers faits semblent avoir des analogues dans les cas suivants :

Bret. moy. *goural* « corail », mod. id., *goularz* m. « ambre » Gr. *greun goular* « grains de corail », rime en *ar*, *Son. Br. Iz.*, I, 258, *ar gouler* « l'ambre » (rime à *boquet*) 144, *greun couli* « grains de corail » r. *i*, 122, gall. *gwylar* « corail », du lat. *corallum* (le gall. *cwrel* id. doit venir de l'anglais).

Bret. mod. *güirlincq*, *güerlincq* et *garlincq* = fr. *calingue*, *carlingue*, *escarlingue* « contrequille d'un navire », Gr.

Van. *gùiffrènn*, *gùiffragènn*, f. pl. *eu* « solive, soliveau »; *gùiffre*, m. « des solives »; *gùiffrage*, m. les solives, l'A., *guivragenn*, f. « soliveau, membrure », Chal., hors de Vannes *güiffl*, pl. *ou* « chevron », selon d'autres « solive »; *güifflenn*, pl. *ou* « lambourde »; *güifflicq*, pl. *güiffloüigou* « petit chevron »; *güifflecq* « plein de chevrons »; *güiffla* « faire des chevrons, ou les mettre en œuvre », Gr., cf. v.-bret *cepriou* « chevrons », sing. moy.-bret. *quepr*, m., mod.

qebr, pl. *ou* « solive », suivant d'autres « chevron », Gr.; van. *quibrieenn* f., pl. *quibriatt* « chevron »; *quibre* m., pl. *eu* « chevron de pignon », l'A.; gall. *ceibr* = lat. *caprio*, *M. lat.* 146.

Van. *guiffre* « tronc », *ur huiffre* ou *huéfre* « un tronc », pl. *guiffreu*, Chal.; cf. bret. moy. *queff* « tronc d'arbre », van. *quéff* « tronc d'église », pl. *eu*, Chal., du lat. *cippus*. Dom Le Pelletier dit, au mot *Keff* : « Ceux du haut Vennetois prononcent *Ghiffr*, et *Gheffr*, tronc »; ce doit être une transcription fausse, le P. Grégoire donne plus exactement van. *guïffr*, pl. *guïffréü* (à côté de *qeff*, pl. *qeffëü*) « tronc d'église ». M. Loth, éd. de Chal. 47, identifie *guiffre* « tronc » avec *guiffrénn* « solive »; mais il n'est pas même nécessaire d'admettre une confusion populaire de ces deux mots pour expliquer l'addition d'un *r* au premier, puisque le van. a *cofr* « ventre » à côté de *cof* (*Rev. celt.*, XI, 186); cf. *calavre* et *colon*, *colo* « paille de blé noir », l'A., gall. *calaf*. On pourrait supposer, entre *kef* et *guifr*, un intermédiaire **kofr*, peut-être suggéré par le franç. *coffre*.

Dans *quelastren*, Maun., *qelastrenn*, Gr., « gaule, verge, houssine », à côté de *gwillastren*, Pel., *quylastrenn*, Gr., il y a une composition réelle; *que-las-tr-en* = **co-slatt-tr-in-*, cf. *Gloss.* 517, 518.

Le v.-bret. a *colcet*, *gulcet* et *guelcet*, glosant également le lat. « agipam ». M. Loth refuse d'identifier ces mots, *Vocabulaire v.-bret.*, 78 : « Il est impossible que la même main, à la même époque, ait écrit indifféremment *colcet* et *guelcet*. Le *c* initial se maintient parfaitement en vieux-breton et même en breton moderne, excepté dans quelques cas assez rares et pour des raisons de *genre*, en général »; cf. *Rev. celt.*, VIII, 501, où le *g* du breton moderne *golc'hed* « couette » est expliqué par la mutation des noms féminins après l'article. Mais les étymologies proposées pour *guelcet* étant peu satisfaisantes, et le moy.-bret. ne présentant déjà que la forme *golchet*, on peut admettre entre *colcet*, *gulcet* et *guelcet* le même rapport qu'entre *cotibuman* et *gotibuman*, *goetebetam*, c'est-à-dire une imitation analogique des cas comme *co-ronquat*, *cou-roncqa*, et *gou-zroncquet*, *gou-rinquat* « baigner, se baigner », *Gloss.* 504, 505, etc.

10. RIMOSTEL; RIGADELL; SAVODELL; -ADELL.

I. Le bret. *rimadel* « conte », P. Maunoir, *rimadell* « conte, fable, histoire de vieilles, discours et entretiens d'enfants » Pel., *rymadell*, pl. *ou* « rimaille », *c'hoary rimadell* « corbillon » Gr., *rimadellou Ar mystériou*, 338, van. *rimadel*, pl. *rimadelleu*, Chal. *ms*, est formé du même suffixe qu'en moy.-bret. *diuinadell* « divination », mod. *divinadell*, pl. *ou* « chose à deviner, matière de divination, devinaille », « énigme », van. id., pl. *ëu*, Gr., *divinadeell*, *dihuinadeell*,

f., pl. *eu* « devinaille, énigme », l'A. (cf. v. *emblème*), mot francisé dans le Morbihan en *devinadels* (pl.), E. Rolland, *Devinettes ou énigmes populaires*, Paris, 1877, p. 1. Les deux noms sont associés dans un passage certainement ancien du ms. celt. 97 (f° 28). Le diable y bénit

nepara rimadel a diffinadenno
nen deus philosophi theologianet
na guir canon quer choec bibl nales na decret

« celui qui fait de la rimaille et des devinettes : il n'y a pas de philosophie de théologiens, de droit canon, de bible, ni loi ni décret (qui me soit) si agréable. » Pour rétablir au premier de ces vers la rime intérieure, qui subsiste dans les suivants et dans beaucoup d'autres de la même scène, il suffit de lire à la fin *diuinadellou*.

Mais *rimadell* donne lieu à des variantes inattendues : pet. tréc. *rimostel* « formulette rimée », pl. *rimostellou*, *Feiz ha Breiz*, 15 fév. 1879, p. 54, col. 1; tréc. *rismadel* « récit imaginaire » dans un texte cité *Gloss.* 577, pl. *rismadellou*, coll. Peng., VII, 361; van. *rimandcell ritt ruyen* f. « vaudeville », l'A., litt. « chanson qui court les rues »; breton francisé *rimodelle* dans le passage suivant d'une poésie de M. Frédéric Fontenelle (*L'Hermine*, XVI, 209) :

Quoique ce fût un gai conteur de rimodelles,
Les femmes le craignaient, car il médisait d'elles,
En langue basse-brète, avec des mots tout crus,
Des mots tout rouge-vif qu'il crachait gras et drus.

Aucun autre des dérivés en *-adell* n'a subi de pareilles altérations.

Le tréc. *richodell* « rouge-gorge » est formé d'après le moy.-bret. *richodenn*, *Gloss.* 575; cf. *divinadenn* « devinette », *Rev. celt.*, IV, 61, 67, 82, etc., à côté de *divinadell*.

Le van. *ribaudel* « débauchée », *Gram.* de Le Bayon, 14, féminin de *ribaud*, cf. *Rev. celt.*, III, 59 est le v. franç. *ribaudelle*, « paillarde ».

Savodell, f., pl. *ou* « botte de lin après l'arrachage », Troude, vient, je crois, de **sawodell* pour **sawadell*, dérivé de *sao*, *sav* « état de ce qui est debout », par un changement phonétique étudié *Rev. celt.*, XVI, 223; cf. la prononciation de l'anglais *I was*, *water*.

Il semble donc que *rimadell* ait subi l'attraction d'un mot voisin.

Celui-ci n'est pas *rigadell* « palourde, coquillage de mer, de l'espèce que les pèlerins du mont St-Michel emportent de là », Pel., qui n'a point de variante connue et qui vient, par dissimilation (cf. *Gloss.* v. *arzorm*, *regret*), de **ricardel* = haut-breton *ricardeau* « coquille Saint-Jacques », P. Sébillot, *Traditions*... *de*

la Haute-Bretagne, II, 254, à Grandville id., E. Rolland, *Faune populaire* III, 216; Littré donne *ricardeau* et *ricardot* « coquille de Saint-Jacques ou coquille pèlerine »; cf. *ricarde* « coquillage bivalve et strié », ibid.

Ce serait plutôt *grimandell* « rossignol de serrurier » dans un casuiste breton cité par D. Le Pelletier; voir *Rev. celt.*, XV, 365, 366.

Grimandell ne peut se séparer de l'italien *grimaldello* « crochet, rossignol ». Je m'étais demandé s'il ne fallait pas lire **grimaudell*, d'une forme française **grimaudel*. Deux des variantes de *rimadell* appuieraient cette hypothèse : *rimodelle* et *rimostel*: cf. bret. moy. *iaudel* « une manière de potage », mod. *souben ar jaudel*, *chaudel* « soupe d'herbes, de gruau et d'oignon », Pel., du fr. *chaudeau* = **caldellum*. D'un autre côté, *rimandell* serait en faveur de *grimandell*; tous deux peuvent être regardés comme venant de **-aldel* par dissimilation.

L'*s* de *rimostel* vient probablement de celui de *rismadel*, et celui-ci tient à une confusion des deux mots français *rime* et *rythme*; pour le traitement du *t*, cf. bret. moy. *arismetic*, traduit « arismétique » par le *Catholicon*.

II. Le suffixe *-adell* est rare en bret. moy.; à *diuinadell* (et *rimadel*) on peut ajouter le nom de famille *Le Magadel* (registre de baptêmes de Plouha, Côtes-du-Nord, de 1580 à 1587), = van. *magadèll* f. pl. *eu* « nourrisson » l'A., *magadel* « non valant, sans souci » Chal., *magadel* et *magaden* « nourrisson » Chal. *ms*; Grég. donne *magadenn* pl. *ou*, van. *ëu*; Le Gon. *magadenn* f. pl. *ou*, *ed*; cf. gall. *magaden*, f.

Dans la langue moderne, cette terminaison n'est pas commune non plus en dehors du vannetais. *Cuzyadell* pl. *ou*, van. *cuhadell* pl. *eü*, « cachette » Gr. est un diminutif de *cuzyad* pl. *ou*, van. *cuëhyad* pl. *eü*, « cache » Gr., moy.-bret. *cuzyat* « provision, réserve », trég. *kujat* id., gall. *cuddiad* action de cacher. *Guycqadell* pl. *ou* « citadelle » Gr. est une imitation de ce mot français. *Vergadell* « stockfisch, poisson de mer salé et desséché » Gr. est le franç. *vergadelle* f. « petite espèce de morue dite autrement merluche » Littré, « stockfisck (gadus merlucius) » Sachs-Villatte, « un des noms de la merluche », *Complément du Dictionnaire de l'Académie*, Paris, 1876. Ce mot, qui manque dans la *Faune popul.* III, 110, 111, se trouve dans deux textes du XVIe siècle cités par Godefroy : « pour prendre des merlus, vergadelles ou stocfis » (1596); « nous avons en Languedoc un poisson à bon droit nommé *vergadelle*, à cause qu'il ha des traits comme verges sur le corps » (1558). Le *Trésor du félibrige* de M. Mistral donne *vergadello*, *bergadello* f. « saupe, poisson de mer ».

Le dialecte de Vannes a donné de l'extension à cette terminaison : *blinguadeell* f. pl. *eu* « clignement », *frintadell* « fricassée » l'A., *frintadel* (et *frittaden*) Chal., *toüadel* « jurement » Chal., *touadeell*, *tonïadeell* l'A.; *cousscadeéll-ronquennèc* « léthargie », *cousscadeell rohquennèc* « apoplexie » l'A., *mougadel* « suffocation » Chal. *ms*, *frougadeéll* « creux plein de pissat » l'A., *frougadel*, *frugadel*, *frigadel* « pissat, urine » Chal., *stleigeadeell* « carcasse, vieille personne maigre » l'A. (hors de Vannes *stlejadenn* « vieille femme qui a de la peine à marcher » Troude), *skrignadel* « ricaneuse » *Gram.* de Le Bayon, 14, *discadeœll* « apprentie » l'A., *Suppl.*; *effrontadeell* « effrontée » l'A., v. *mameluë*, *éffrontadell*, *divergondadell*, pl. *-llézétt* « audacieuse », *bossùadelle* pl. *-llétt* « bossue » l'A., etc.

É. ERNAULT.

(*A suivre.*)

VALEUR RELATIVE
DE L'IMPLOSION ET DE L'EXPLOSION
DANS LES CONSONNES OCCLUSIVES.

MÉCANISME DU REDOUBLEMENT.

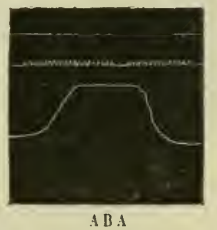
LES PLOSIONS PAR LE VOILE DU PALAIS; LES *YAMAS* HINDOUS.

§ 1. — *L'altération de la sensation auditive dans les consonnes juxtaposées.*

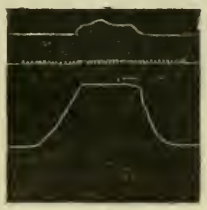
Dans mes premières recherches sur l'inscription des mouvements phonétiques[1], j'ai montré que le caractère sourd ou sonore

Fig. 1.

APA



ABA



AMA

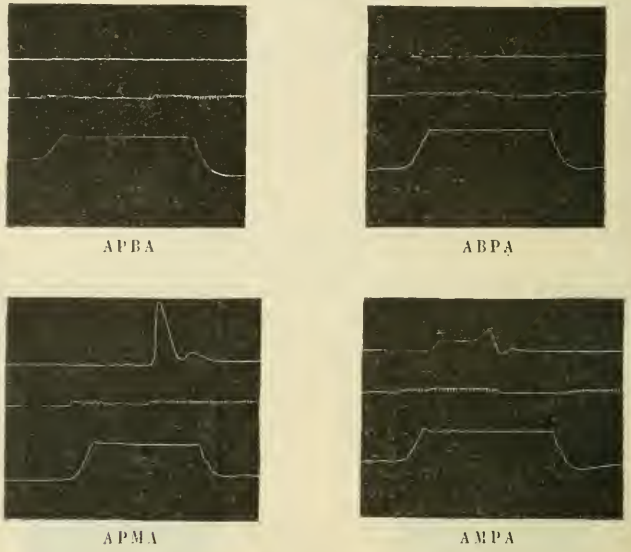
des consonnes persiste dans les graphiques des combinaisons telles que APBA, ABPA, APMA, AMPA, c'est-à-dire dans des

[1] Rosapelly, *Essai d'inscription des mouvements phonétiques;* dans *Travaux du laboratoire de M. Marey.* Paris, Masson, 1876.

juxtapositions de consonnes dont la première est composée de son implosion et de son vocaloïde, et la seconde de son vocaloïde et de son explosion. Les tracés des trois éléments fondamentaux des consonnes labiales à occlusion complète : *mouvements du voile du palais*, *vibrations du larynx*, *mouvements des lèvres*, donnent, pour APA, ABA, AMA, les graphiques de la figure 1.

Les graphiques des combinaisons ci-dessus énoncées se présentent sous la forme suivante (voir fig. 2) :

Fig. 2.



APBA ABPA

APMA AMPA

Ces résultats sont en contradiction, au moins en partie, avec la sensation auditive : en effet, si je prononce APBA, vous entendez ABBA; ABPA s'entend APPA. Au contraire, APMA et AMPA s'entendent tels qu'ils sont prononcés et comme ils sont inscrits. Ce fait n'est pas spécial aux consonnes labiales; tous les autres groupes de consonnes donnent des résultats identiques : ainsi ATDA s'entend ADDA; AKGA s'entend AGGA, etc. ATNA et AK̊NA (NG all.) s'entendent comme ils sont prononcés.

En interprétant les faits précédents d'après les seules données de l'audition, on arriverait nécessairement à conclure que les organes phonétiques sont impuissants, au moins pour les momentanées, à émettre deux consonnes successives de *genre* différent P et B, B et P, T et D, D et T; c'est-à-dire dont l'une est sourde et l'autre sonore, et que le mécanisme de la seconde entraîne forcément une altération dans le mécanisme de la pre-

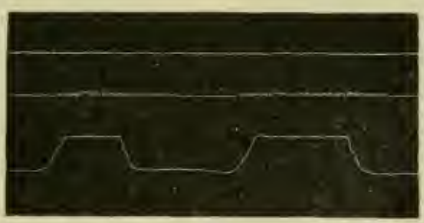
mière. En les interprétant, au contraire, exclusivement d'après les résultats constants des tracés, on serait tenté d'affirmer que l'altération provient d'une illusion de l'ouïe. Ces deux interprétations contradictoires montrent qu'il y a dans la question un point obscur et il est intéressant d'en rechercher l'explication.

§ 2. — *Les bruits d'implosion et d'explosion dans les consonnes simples et dans les consonnes redoublées.*

En passant en revue les résultats fournis par l'oreille dans les exemples précédents, nous voyons que, dans tous ceux où l'on peut constater une altération de l'impression auditive, cette altération se résume en un redoublement de la seconde consonne. Recherchons donc tout d'abord quels sont les graphiques fournis par les consonnes vraiment redoublées, de manière à pouvoir les comparer, d'une part, avec les graphiques de leurs combinaisons, et, d'autre part, avec ceux des consonnes simples correspondantes; nous pourrons ainsi arriver à établir le mécanisme exact des unes et des autres.

Or, si nous prenons comme exemples les consonnes labiales P, B, M et si nous examinons dans leurs deux formes simple et redoublée les graphiques fournis par les tracés de leurs trois éléments organiques fondamentaux, voile du palais, larynx, lèvres, nous voyons que les graphiques des consonnes redoublées ont, avec le graphique des consonnes simples correspondantes, une ressemblance presque complète. — Il suffit de jeter les yeux sur

Fig. 3.



ABA ABBA

les graphiques de ABA et de ABBA pour voir que la seule différence entre B simple et B redoublé consiste dans la durée du deuxième temps qui, dans la consonne redoublée, est augmentée d'environ un tiers. Il en est de même pour P et M dont, par conséquent, il est inutile de reproduire les graphiques. Mais cette prolongation du deuxième temps qui, dans les graphiques, est le seul caractère différentiel des consonnes simples et des consonnes redoublées, n'est certainement pas la cause principale du

redoublement; en effet, je puis prononcer APA en prolongeant le second temps, c'est-à-dire la période d'occlusion des lèvres, de manière à lui donner une durée égale et même supérieure à celle du second temps de la consonne redoublée. Dans cette expérience, qui nous donne un graphique semblable à celui de la consonne redoublée APPA, l'oreille éprouve cependant la sensation d'une seule consonne comme dans APA.

Quant à la durée et à la forme des mouvements d'implosion et d'explosion, elles sont identiques dans les consonnes simples et dans les consonnes redoublées; la fermeture des lèvres, en particulier, n'est pas plus rapide et, par conséquent, le mouvement d'occlusion n'est pas plus brusque dans la consonne redoublée que dans la consonne simple, comme on serait tenté de le croire en comparant l'impression auditive de APPA avec celle de APA.

On entend très nettement, en effet, que c'est au moment précis du temps d'implosion que se produit le phénomène du redoublement, et une observation, même sommaire, permet de s'assurer que, dans une consonne redoublée, la première consonne est un bruit *implosif* et la deuxième un bruit *explosif*.

Quel est donc ce bruit *implosif* sur lequel repose le phénomène du redoublement; est-ce un élément nouveau, ou se trouve-t-il déjà virtuellement dans la consonne simple?

Constatons d'abord que nous le trouvons dans les finales AP, AT, où la consonne est nettement implosive, et recherchons-le dans APA, ATA, etc. Pour cela, prenons par exemple APA; mais, pour avoir chance d'entendre le bruit implosif et de l'obtenir tel qu'il existe dans la consonne simple, ayons soin, au lieu de prononcer APA complètement, de nous arrêter avant l'explosion, c'est-à-dire pendant la période d'occlusion des lèvres : dans ces conditions, il est facile de s'assurer qu'il y a dans la consonne simple un bruit implosif très faible, une sorte de P embryonnaire beaucoup moins fort que dans la finale AP, mais cependant très appréciable et très caractéristique. Mêmes expériences et mêmes résultats pour AT, ATA; AK, AKA.

La présence d'un P implosif dans APA, d'un T dans ATA, en un mot d'un bruit implosif dans toute consonne simple, sourde et occlusive, est donc un fait constant; et si la consonne simple semble, pour l'oreille, localisée dans l'*explosion*, c'est en raison de la faiblesse du bruit *implosif* qui passe inaperçu pour elle, tandis que le bruit *explosif prépondérant* l'impressionne fortement.

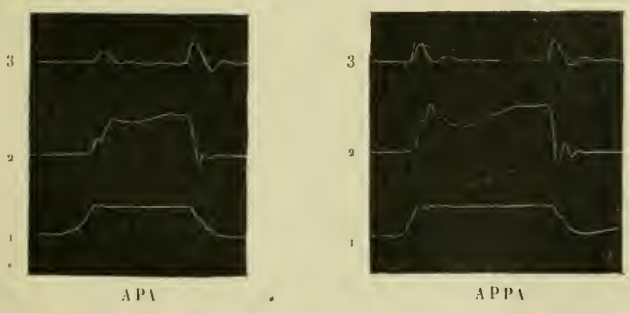
Le bruit *implosif* qui, dans la consonne redoublée, donne à l'oreille la sensation distincte de la première consonne n'est donc qu'une exagération, un renforcement d'un bruit préexistant dans la consonne simple, et c'est le mécanisme de ce renforcement que nous avons maintenant à rechercher.

§ 3. *Mécanisme du redoublement de la consonne.*

La disposition des masses musculaires qui concourent à *l'expiration* comme à *l'inspiration* nous permet de respirer plus ou moins fortement et, en ce qui concerne la voix, de la produire forte, moyenne ou faible, suivant que nous chassons plus ou moins fortement la colonne d'air qui doit traverser le larynx et les cavités phonétiques : c'est cette propriété que nous mettons en jeu pour le *renforcement du bruit implosif* dans une consonne redoublée; les observations suivantes permettent de s'en assurer.

D'abord, en prononçant APPA, ATTA, etc., nous sentons que nous faisons, au moment même de l'implosion, un effort destiné à chasser brusquement la colonne d'air vibrante qui traverse la bouche; nous pouvons rendre encore ce fait plus évident en prononçant APA, ATA de manière à faire entendre exclusivement le bruit de *l'implosion* AP-A, AT-A. Dans cette expérience, nous entendons nettement qu'un effort expiratoire porte sur le temps *d'implosion* comme pour la consonne redoublée, mais que, de plus, pour dissimuler le bruit de *l'explosion*, nous faisons un second effort en sens contraire, c'est-à-dire pour retenir le souffle expiratoire au moment de l'explosion. C'est donc bien l'effort ex-

Fig. 4.



piratoire qui, en renforçant artificiellement le bruit de l'implosion, détermine la sensation de la première consonne dans les redoublées. L'augmentation de la durée du deuxième temps ne paraît avoir d'autre but que de séparer suffisamment les deux bruits pour que l'oreille reçoive deux sensations bien isolées et bien distinctes.

J'ai cherché à démontrer par les tracés la réalité de cet effort implosif, en observant qu'il doit avoir pour résultat d'accélérer la sortie de l'air par l'orifice buccal pendant le temps d'implosion et aussi d'augmenter la pression de l'air dans la cavité buccale

au début du deuxième temps de la consonne lorsque cet air se trouve brusquement emprisonné par la fermeture des lèvres.

Les deux graphiques de la figure 4, sont composés : 1° par le tracé de lèvres; 2° par le tracé de la pression intrabuccale; 3° par le tracé de la vitesse de l'air au sortir de la bouche. Ces tracés nous donnent pour APA et APPA deux graphiques dans lesquels on voit, en effet, l'élévation plus grande des tracés 3 et 2 de APPA indiquer que dans la consonne redoublée la sortie de l'air (3) est plus rapide pendant l'implosion, et la pression (2) plus grande dans la bouche après la fermeture des lèvres (1).

§ 4. *La prépondérance de l'explosion sur l'implosion.*

En comparant les trois formes d'émission des consonnes dans AP-PA, AP-A, A-PA, nous voyons que la consonne redoublée comporte un bruit implosif renforcé par un effort expiratoire et un bruit explosif émis naturellement; que, dans AP-A, le bruit implosif est renforcé par un effort expiratoire et le bruit explosif atténué ou éteint par un effort en sens contraire, c'est-à-dire par une retenue du mouvement expiratoire au moment de l'explosion; enfin que, dans A-PA, le bruit implosif et le bruit explosif s'obtiennent tous les deux sans effort. En appliquant à ces trois modes de prononciation la loi du *moindre effort*, il est clair que c'est la forme A-PA qui a le plus de chances de subsister; en effet, sans parler de AP-A qui nécessite deux efforts en sens contraire et n'a, par conséquent, que peu de chances de vitalité, on voit que AP-PA doit se transformer peu à peu en A-PA par l'effacement progressif de l'effort implosif. Ceci nous permet de comprendre pourquoi A-PA est devenu la forme ordinaire du langage et aussi pourquoi APA s'entend avec une consonne simple, malgré la présence d'un bruit implosif. C'est la faiblesse relative de ce bruit qui le dissimule à l'oreille.

On peut faire la même comparaison pour ATTA, ATA; AKKA, AKA, en un mot pour toutes les consonnes occlusives sourdes. Nous les avons choisies, dans les expériences précédentes, parce que leur bruit implosif suivi d'un silence permet une observation plus nette des phénomènes; mais, une fois les faits bien constatés pour les sourdes, il est facile de retrouver dans les consonnes sonores, malgré le son qui se produit dès la fin du mouvement d'implosion et constitue leur vocaloïde, la production de faits identiques et de s'assurer que ABA et ABBA, AMA et AMMA, ADA et ADDA, etc., se distinguent l'un de l'autre par le même mécanisme que APA et APPA.

Il ressort clairement de la démonstration précédente que, dans

toute consonne occlusive *simple* (qui, nous le savons, est composée de trois temps : l'*implosion*, le *vocaloïde* et l'*explosion*), le *premier temps*, qui s'accompagne d'un bruit faible, est un *temps faible*, tandis que le *troisième temps* qui s'accompagne d'un bruit fort est un *temps fort*, et ceci nous amène à prévoir que, dans une combinaison de deux consonnes juxtaposées dont l'une est munie de son *implosion* et l'autre de son *explosion*, l'*explosive* l'emportera naturellement sur l'*implosive* et tendra à la modifier et à se l'assimiler. Tel est le phénomène qui se produit dans les deux premières combinaisons de consonnes labiales que nous avons signalées au début de cette communication, et qui se trouvent dans les conditions que nous venons d'exposer.

§ 5. *La prépondérance de l'explosive et l'altération de l'implosive.*

Nous avons vu que APBA est entendu ABBA, et que ABPA est entendu APPA. Or, en examinant les graphiques de ces deux combinaisons de phonèmes, nous voyons que la première consonne est munie seulement de son temps d'*implosion*, c'est-à-dire de son temps *faible*, tandis que la seconde est munie de son temps d'*explosion*, c'est-à-dire de son temps *fort;* de là, la sensation auditive de ABBA pour APBA; de APPA pour ABPA, le caractère sourd ou sonore de la seconde consonne masquant pour l'oreille le caractère sonore ou sourd de la première.

La prépondérance de *l'explosion* entraîne donc la prépondérance de la partie du vocaloïde qui lui est contiguë et, par conséquent, celle de la *consonne explosive* tout entière, puisque nous savons que celle-ci n'est composée que de son vocaloïde et de son troisième temps. La prépondérance de l'*explosion* a donc pour corollaire la prépondérance de la consonne *explosive* sur la consonne *implosive*. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que, dans APBA, ABPA, la prédominance de l'*explosion* et, par suite, de l'*explosive* subsiste malgré le renforcement de l'implosion qui permet à l'oreille d'entendre distinctement les deux bruits d'implosion et d'explosion, ou, en d'autres termes, d'avoir la sensation d'une consonne redoublée. Le renforcement de l'implosion établit donc une sorte d'équivalence entre les deux bruits, mais non une égalité complète; cette inégalité, comme nous le verrons plus tard, résulte de la différence radicale qui existe entre le mécanisme de *l'implosion* et celui de *l'explosion* : le mouvement d'implosion étant un mouvement d'occlusion et le mouvement d'explosion un mouvement de désocclusion.

§ 6. *La suppléance de l'organe d'explosion et le* YAMA *hindou explosif.*

Dans la combinaison APBA où les deux consonnes sont incomplètes, la première étant seulement *implosive* et la seconde seulement *explosive*, l'absence du temps *fort* ou d'*explosion* est si bien la cause de la sonorité apparente de la consonne sourde P, que cette altération ne se trouve plus dans la combinaison APMA, dans laquelle l'oreille entend la consonne P comme elle est prononcée et telle que la représentent les graphiques, c'est-à-dire avec son caractère propre de consonne sourde.

Or nous allons voir que, dans APMA, le troisième temps du P se trouve reconstitué grâce à un phénomène particulier qui n'avait pas échappé à la sagacité des observateurs hindous et dont la lecture des tracés va nous permettre de saisir et de préciser le mécanisme.

Il est facile de comprendre que, dans APMA comme dans APBA, les lèvres restant fermées pendant la durée des deux consonnes, il ne peut y avoir d'explosion *labiale* pour la consonne P; c'est ce que montre la lecture du tracé des lèvres dans les deux graphiques : le seul indice du passage du P au B dans APBA est la présence de vibrations dans la deuxième moitié du tracé du larynx, ce qui indique que la consonne, sourde dans la première moitié du tracé, se transforme alors en consonne sonore; la même transformation s'observe dans APMA. Mais, si les tracés des lèvres et du larynx sont identiques, au moins en apparence, dans APBA et dans APMA, nous trouvons dans le graphique de cette dernière combinaison une différence essentielle qui porte sur le tracé des pressions nasales.

Tandis que, dans APBA, la ligne nasale reste horizontale et indique l'immobilité du voile du palais, cette ligne monte, reste élevée et redescend pendant l'émission de l'M de APMA pour prendre l'apparence qu'elle a dans AMA; mais si l'on prend soin de comparer le graphique de AMA avec celui de APMA, on voit que, dans celui-ci, le premier temps de l'M est modifié.

Dans AMA, le premier temps de l'M est constitué par deux phénomènes : la *fermeture* des lèvres, qui est un mouvement d'*implosion*, et l'*ouverture* du voile du palais, qui est un mouvement d'*explosion*. La fermeture des lèvres arrête bien la sortie de l'air par l'orifice buccal comme pour le P ou pour le B, mais, en même temps, l'ouverture de l'orifice pharyngo-nasal lui donne issue par les cavités nasales et les narines : l'implosion de l'M est donc pour ainsi dire neutralisée et consiste simplement en un changement dans la direction de la colonne d'air qui traverse

les cavités phonétiques; mêmes phénomènes, mais opposés, pour le troisième temps de l'M; le voile du palais, en se relevant,

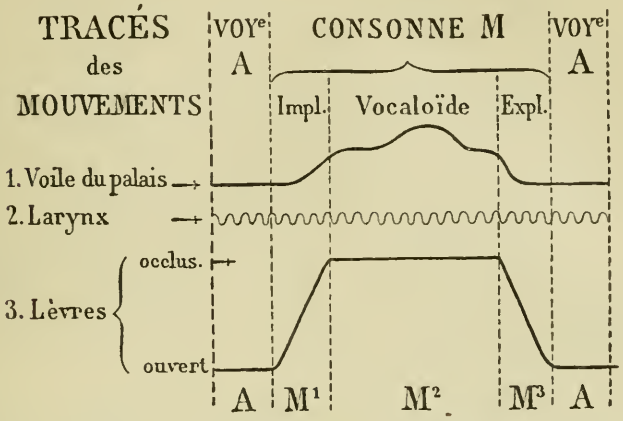


Fig. 5. — Analyse graphique de AMA.

ferme le passage par les voies nasales, mais en même temps la colonne d'air arrêtée de ce côté trouve l'orifice buccal qui s'ouvre pour lui donner issue. Ainsi le premier temps de l'M dans AMA n'est pas une véritable implosion, puisqu'il est constitué par une *implosion labiale* et une *explosion nasale;* il en est de même de

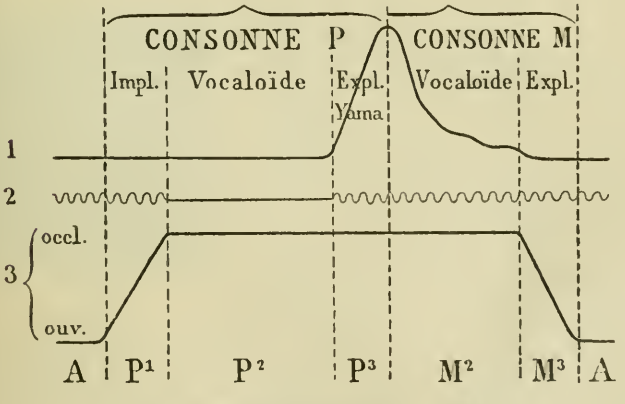


Fig. 6. — Analyse graphique de APMA.

son troisième temps qui est composé d'une *implosion nasale* et d'une *explosion labiale :* c'est cette opposition de phénomènes mécaniques qui produit la faiblesse des bruits d'*implosion* et d'*ex-*

plosion de l'M et de toutes les nasales qui n'ont pour ainsi dire ni implosion ni explosion.

Dans APMA, au moment où la ligne nasale s'élève pour représenter le premier temps de l'M et produire l'explosion par les voies nasales, la ligne des lèvres reste horizontale et indique l'absence du mouvement d'implosion labiale : l'explosion nasale n'étant plus contre-balancée par le mouvement contraire et simultané des lèvres, il y a issue brusque de la colonne d'air par les voies nasales, et cette explosion isolée ne donne plus à l'oreille la sensation d'un M, mais celle d'un P : PMA. (Fig. 6.)

Cette explosion par les voies nasales est, comme il est facile de le voir sur le graphique, le troisième temps ou explosion du P, pour laquelle l'ouverture de l'orifice pharyngo-nasal remplace l'ouverture de l'orifice buccal, le mouvement du voile du palais suppléant celui des lèvres, utilisées à maintenir l'occlusion pendant la durée des deux consonnes.

Cette suppléance des lèvres par le voile du palais n'est autre chose que le phénomène qui constitue le P *yama hindou*, ou plutôt une des formes du P *yama* : le P *yama explosif*.

§ 7. *Le P yama implosif.*
Analyse des consonnes jumelles.

On serait tenté de croire, après l'analyse que nous venons de faire du graphique de APMA, que la persistance du caractère

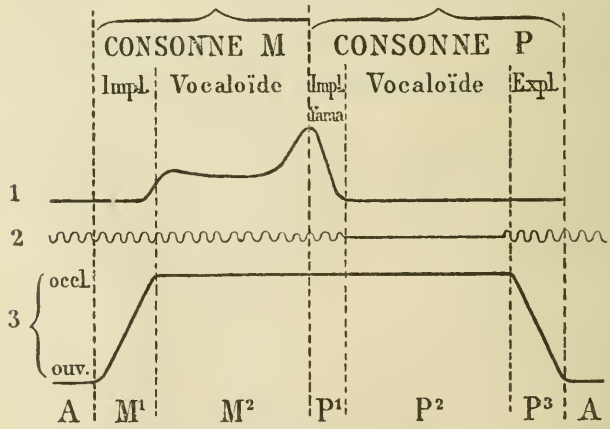


Fig. 7. — Analyse graphique de AMPA.

sonore de M dans AMPA est due à une cause analogue et que M retrouve dans cette combinaison son temps d'explosion comme

P le retrouve dans APMA; il n'en est rien, et l'analyse du graphique de AMPA va nous montrer que c'est encore le P qui récupère le temps qu'il avait perdu dans ABPA, c'est-à-dire son temps d'implosion. Nous voyons, en effet, en suivant dans le graphique de AMPA le tracé des pressions nasales, que l'élévation de la ligne nasale existe seule et que, par conséquent, le mouvement d'élévation du voile du palais n'est pas accompagné du mouvement d'écartement des lèvres, c'est-à-dire qu'il existe une implosion nasale sans explosion buccale. Ici encore le mouvement du voile du palais étant isolé, donne à l'oreille la sensation d'une consonne purement implosive, c'est-à-dire un P implosif.

L'analyse graphique de AMPA nous fournit donc un second exemple de P *yama*, c'est le P *yama implosif* comme dans AMP.

Il est intéressant de remarquer que, dans AMPA, le bruit du P *yama* AMP est beaucoup plus faible que celui du P labial PA, qui donne seul à l'oreille la sensation de la consonne. Or on ne peut pas attribuer ce fait à ce que le P de AMP est formé par le voile du palais; car dans APMA c'est justement le P *yama* formé par le voile du palais PMA qui l'emporte sur le P labial AP; mais, dans ce cas comme dans le précédent, nous remarquons que c'est le deuxième P, qu'il soit produit naturellement par les lèvres ou artificiellement par le voile du palais, qui l'emporte sur le premier, et cela parce qu'il est le second, c'est-à-dire qu'il est *explosif*. La loi de *prépondérance de l'explosion* se retrouve donc dans les consonnes *jumelles* comme dans tous les autres cas où nous l'avons déjà constatée.

Fig. 8.

AMPMA

Nous pouvons rendre les phénomènes plus sensibles à la fois à l'œil et à l'oreille en réunissant les deux *yamas* dans une seule combinaison de consonnes : AMPMA. L'oreille reconnaît sans hésiter que le P de AMP est beaucoup plus faible que le P de PMA, et que c'est ce dernier qui détermine la sensation de la consonne P dans AMPMA. (Fig. 8.)

L'analyse du graphique de AMPMA nous donne la succession des phonèmes suivants : voyelle A; M implosif. M vocaloïde; P yama implosif; P vocaloïde; P yama explosif; M vocaloïde, M explosif; voyelle A finale; ou plus simplement, en employant les exposants 1, 2, 3 pour les trois temps de la consonne et en désignant P *yama* par P′, la formule : A; M^1, M^2; P'^1, P^2, P'^3; M^2, M^3; A qu'on peut lire sur le schéma agrandi de AMPMA (fig. 9).

Nous nous contentons, pour le moment, de signaler le B *yama implosif* dans AMB, AMBA; le B *yama explosif* dans BMA, ABMA,

IMPRIMERIE DE L'ÉCOLE.

et les yamas de toute autre consonne occlusive juxtaposée à la

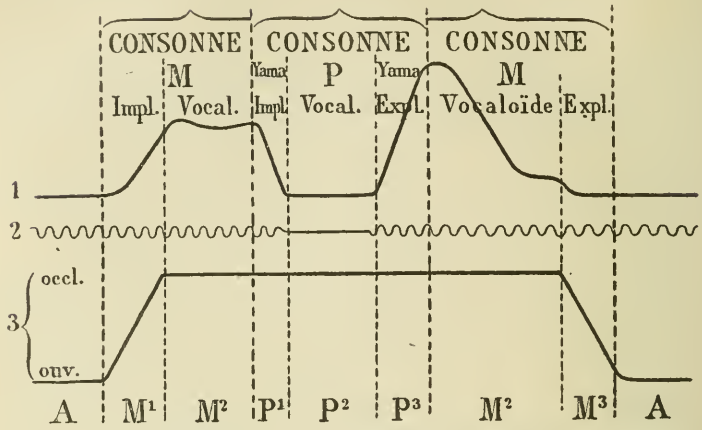


Fig. 9. — Analyse graphique de AMPMA.

nasale du même groupe : ATNA, ANTA, ANTNA; AKN̆A, etc. dont il est facile de comprendre le mécanisme en les comparant aux combinaisons analogues du groupe labial.

§ 8. *La persistance du caractère sonore de la consonne* M *et des nasales.*

L'analyse graphique de AMPA nous a permis de comprendre la formation du *P yama* implosif; mais, du même coup, elle nous interdit d'expliquer la persistance de la sonorité de l'M par la récupération de son temps d'*explosion*. C'est donc à la nature même de l'M et des autres nasales qu'il faut attribuer cette persistance de leur sonorité dans des combinaisons, où l'absence d'explosion devrait les soumettre à la loi de prépondérance de l'*explosive juxtaposée*.

On pourrait, il est vrai, expliquer cette dérogation à la loi en observant que la nasale sonore est seule usitée et que l'oreille, lorsqu'elle entend la consonne nasale sourde, ne sait pas la distinguer de la sonore et la confond avec elle.

Mais j'ai pu m'assurer que l'oreille est capable de distinguer l'M sourd (que j'ai appris à prononcer assez correctement) justement en faisant entrer cet M sourd dans la combinaison AMBA, où il devrait être modifié. Le caractère sourd de l'M se conserve dans cette combinaison comme le caractère sonore de l'M dans la combinaison AMPA. Cette particularité de l'M et des autres nasales me paraît être la conséquence du mécanisme qui préside

à leur implosion et à leur explosion : nous avons vu que cette implosion et cette explosion sont très faibles parce que chacune d'elles est accompagnée d'un mouvement en sens inverse du voile du palais qui neutralise leur effet.

Les nasales n'existent donc, pour ainsi dire, que par leur deuxième temps ou leur vocaloïde dont nous avons précédemment montré l'analogie avec les voyelles. La faiblesse des plosions dans les nasales les rapproche donc de certaines consonnes, particulièrement des consonnes voyelles et de la consonne L, dans lesquelles on remarque la même faiblesse des bruits de plosion et la même résistance à se laisser modifier par la consonne suivante juxtaposée, lorsque celle-ci est sourde et explosive. — Or cette propriété de conserver sa sonorité devant une consonne sourde est caractéristique pour les voyelles : AP, AT, etc. C'est là une similitude de plus entre les vocaloïdes des consonnes nasales et les voyelles pures.

Conclusions. — Déductions linguistiques.

L'analyse graphique de la consonne, qui nous a déjà permis de démontrer que toute consonne complète est composée de trois éléments successifs ou trois temps : l'*implosion*, le *vocaloïde*, et l'*explosion*, nous fournit aujourd'hui, sur la valeur acoustique des deux temps extrêmes de la consonne, un renseignement des plus importants :

Le *premier temps* est un temps *faible;* le *troisième temps* est un temps *fort.*

De la généralité de ce fait se dégage en effet une loi qui comporte des conséquences linguistiques variées et nombreuses : cette *loi* est la prépondérance de l'*explosion* sur l'*implosion.* C'est conformément à cette loi :

Que, dans une consonne simple et complète, l'oreille n'entend que le troisième temps et que la consonne semble associée à la voyelle suivante : A-PA;

Que, dans une consonne redoublée, il y a nécessité de renforcer artificiellement le premier temps pour lui permettre de fournir à l'oreille la sensation d'une première consonne associée à la première voyelle AP-PA;

Que, dans une consonne finale AP, AT, ce renforcement est également nécessaire lorsque la finale est purement implosive.

Enfin la *prépondérance* de l'*explosion* entraîne la prépondérance du vocaloïde ou de la partie du vocaloïde qui lui est contiguë, c'est-à-dire la *prépondérance* de la *consonne explosive* qui est composée, comme on le sait, de son explosion et de son vocaloïde : ABPA = APPA; APBA = ABBA.

La *loi* de *prépondérance* de l'*explosive* nous paraît fournir l'explication physiologique de la plupart des transformations linguistiques qui constituent le phénomène de l'assimilation et dont les modifications des *préfixes* nous présentent des exemples nombreux et variés.

Préfixes. — Le préfixe, lorsqu'il est terminé par une consonne et qu'il se trouve associé à un mot commençant par une autre consonne, se présente dans des conditions analogues à celles que nous avons trouvées pour APBA, ABPA; sa consonne, par sa position même devant le mot auquel il est associé, est une consonne *implosive*, tandis que la consonne du mot est *explosive :* de là une lutte entre ces deux consonnes lorsqu'elles sont différentes et, dans ce cas, modifications au profit de l'explosive prépondérante.

Quand les deux consonnes, celle du préfixe et celle du mot, appartiennent au même groupe, P et B, T et D, etc., ou inversement, nous savons déjà quel sera le sort de la consonne *préfixiale:* elle perdra pour l'oreille son *genre* de sonore ou de sourde, pour prendre celui de la consonne du mot associé, et cela au moment même où le phonème est émis; la consonne du mot s'entendra donc redoublée : APBA = ABBA; or nous savons qu'en vertu de la loi du *moindre effort* ou de *moindre action*, une consonne redoublée a tendance à se transformer, avec le temps, en consonne simple, ce qui nous donne la série des transformations : APBA, ABBA, ABA; ADTA, ATTA, ATA, etc.

Quand les deux consonnes sont de groupes différents, par exemple : une labiale et une linguale antérieure ADPA, ABTA, nous pouvons prévoir que la succession des transformations qui doivent aboutir à l'assimilation de la consonne préfixiale sera la suivante :

1° ATBA devient de suite ADBA par l'effet de la sensation auditive; 2° le D de AD étant *implosif* continue à présenter, vis-à-vis du B de BA qui est une *explosive*, un état d'infériorité qui fait que l'oreille l'entend plus ou moins confusément, hésite à le reconnaître et finit par l'entendre comme un redoublement du B, qui, en sa qualité d'*explosive*, l'impressionne beaucoup plus fortement et très nettement; 3° enfin la première consonne s'efface peu à peu comme dans toute consonne redoublée; la succession probable des transformations serait donc : ATBA, ADBA, ABBA, ABA; ADPA, ATPA, APPA, APA, etc.

Suffixes. — La théorie fondée sur la *loi* de *prédominance* de l'*explosive* indique que les phénomènes opposés doivent se produire dans les *suffixes* et que c'est la consonne du suffixe qui, lorsqu'il y a lutte avec la consonne du mot principal, doit l'em-

porter sur celle-ci et tendre à se l'assimiler. C'est, en effet, en raison de sa position après le mot associé, la consonne du suffixe qui est armée de son *explosion*, tandis que la consonne du mot est simplement *implosive*.

En vertu de la *loi* de *prédominance* de l'*explosive*, le *préfixe* aurait donc tendance à se laisser envahir par le mot principal; le *suffixe*, au contraire, tendance à envahir le mot auquel il est associé, et, si le langage obéissait exclusivement aux lois physiques, je crois que ces transformations ne comporteraient pas d'exception. Mais il est facile de comprendre que, si la consonne menacée de disparaître est indispensable à l'intelligence du mot composé, s'il existe d'autres raisons, euphoniques ou autres, qui nécessitent la conservation de la consonne implosive, ce sera celle-ci, au contraire, qui pourra soit imposer son mécanisme à l'explosive et se l'assimiler, soit amener dans le mécanisme du redoublement toute modification nécessaire à sa propre conservation.

L'impression auditive des YAMAS.

La lecture des graphiques nous montre avec une grande clarté le rôle que joue le voile du palais dans la formation des *yamas* des consonnes labiales et nous permet de comprendre leur production dans les autres groupes de consonnes. Or, en comparant le mécanisme des *yamas* dans ces différents groupes, on arrive à constater un résultat au moins surprenant : c'est que le voile du palais supplée indistinctement tous les organes d'*occlusion* en donnant à l'oreille la sensation du phonème que lui donnerait l'organe d'occlusion lui-même : PMA, TNA, K̊NA, etc.; en d'autres termes, que le voile du palais peut produire, à lui seul, le son de toutes les consonnes momentanées, sourdes ou sonores. Il faut remarquer, cependant, que ce fait n'a lieu que dans la combinaison d'une momentanée avec la nasale du même groupe : P ou B avec M; T ou D avec N, etc., et ceci nous amène à comprendre quel est le rôle du véritable organe d'occlusion dans la production des yamas.

Pour PMA, BMA, les lèvres sont fermées et les parois des cavités phonétiques sont dans la position qu'elles auraient si PA ou BA devaient être prononcés; pour TNA, DNA la langue et les parois des cavités sont disposées pour l'explosion du T ou du D dans TA ou DA; dans les *yamas*, l'explosion, au lieu de se faire en avant sur une voyelle pure, se fait en arrière sur un vocaloïde nasal; mais il résulte de ces constatations que, une fois le résonnateur adapté au vocaloïde de la consonne qui doit être prononcée, quel que soit le point des parois du résonnateur

où se fait l'explosion, toujours la sensation auditive sera la même : P ou B dans l'adaptation de la bouche aux labiales, T ou D dans l'adaptation de la bouche aux linguales antérieures, etc.

Ceci m'a amené à penser que, s'il existait un orifice accidentel ou pathologique dans un point quelconque des parois de la cavité buccale, l'*occlusion* ou la *désocclusion* de cet orifice amènerait la production d'une consonne comme dans les *yamas*. Or une observation purement phonétique nous permet de faire une expérience plus simple et très probante. Lorsqu'on prononce ATLA, le premier T, ou T implosif, résulte de l'occlusion ordinaire de la cavité buccale par la pointe de la langue, mais il est facile d'observer que le second T, ou T explosif, se produit sur les parties latérales de la langue, à l'endroit où se fait l'émission de l'L; il est préférable de faire l'expérience sur l'L unilatéral, l'interprétation du phénomène est plus concluante, et on peut se convaincre que le T de TLA est un véritable *yama* latéral, composé d'une explosion qui se fait sur le vocaloïde de L; ce vocaloïde joue le rôle d'une voyelle, rôle qui s'accentue encore dans TL où il existe seul à l'exclusion des autres temps de la consonne comme dans PM, TN. Nous trouvons un D yama latéral dans DLA, DL.

Le rôle de l'organe naturel d'occlusion dans AMPMA, ANTNA, etc., se réduit donc à maintenir les cavités phonétiques dans la disposition propre à chaque groupe de consonnes et c'est la disposition même de ces cavités qui, comme pour le vocaloïde, donne au son *yama* le caractère distinctif du groupe auquel il appartient et permet à l'oreille de ne pas confondre P yama avec T yama, K yama; B yama avec D yama, etc.

La voyelle devant une consonne redoublée.

Nous avons exposé, à propos du mécanisme de l'assimilation, les résultats éloignés de l'effort implosif; mais cet effort, par sa nature même, s'accompagne d'un effet immédiat que nous devons aussi signaler : c'est son influence sur les caractères de la voyelle qui précède une consonne redoublée. L'effort est un phénomène physiologique fort et de peu de durée, et il est facile de comprendre qu'il doit imposer à l'implosion qu'il est chargé de renforcer, et par conséquent à la voyelle qui précède et accompagne l'implosion, la force et la brièveté qui sont ses caractères essentiels. Il en résulte qu'une voyelle devant une consonne redoublée doit être forte et brève; or c'est là une loi qui a été depuis longtemps établie par les grammairiens en se fondant sur de nombreuses observations linguistiques, et cette concordance entre les résultats de la méthode expérimentale et ceux de la méthode historique ne peut qu'en confirmer l'exactitude.

Cette constatation et l'analyse des yamas qui les montre conformes à la description des Hindous nous donne l'assurance que, si les langues mortes ou vivantes sont essentiellement différentes et variables à l'infini, elles sont composées d'un certain nombre d'éléments permanents dont chacun est produit par un mécanisme identique et que ces éléments sont les *phonèmes*. Nous sommes donc autorisés à considérer l'étude des *phonèmes* et de leurs combinaisons comme la base scientifique de la PHONÉTIQUE GÉNÉRALE.

Dr ROSAPELLY.

ÉTUDE

SUR LA LANGUE LAZE.

(*Suite.*)

J̌orasule (At.), tournesol.

J̌ox (Bt. P.), *Čox* (Er.). Rac. appeler. Aor. *doǰoxi*; fut. *doǰoxamìnon*. (Er. 513), *dodčoxala* et *očuxuši*, appeler.

J̌oxo (Bt. P.), *Koxo* (At.), *Yoxo* (R.), nom. *J̌oxoskani mu ren* (Bt.)? quel est ton nom?

J̌oxoni (Bt.), *Koxoni* (At.), *Yoxoni* (R.), renommé. *A goči dido xatirli do ǰoxoni goči ren* (Bt.), cet homme est *un homme* estimé et renommé.

J̌u (R.). Rac. sauver, délivrer. Nom d'act. *ojuletinu*; fut. *vojuletinare*. Cf. *Š*, *Šku*.

J̌úbuli (Bt.), châtaigne.

J̌úbulišǰa (Bt.), châtaignier.

J̌ué (Bt.), *Čuve* (Tr.), usé, vieux, ancien. *J̌ué oxori*, une vieille maison; *ǰué Lazepe*, les anciens Lazes.

J̌um (R.). Voir *Šum*.

J̌um (Bt.). Rac. saler. Aor. *ǰumani*.

J̌uma (Bt. P. R. Er.), *Žuma* (Er. 79), frère (pl. irr. *ǰumalepe*).

J̌umabere (Bt. R.), neveu; le fils du frère.

J̌umačxa (R.), lundi. (Er. 391, *Čumašxa*, mercredi.)

J̌umadi (Bt. At.), frère aîné; oncle paternel.

J̌umani, *J̌umen* (At. Bt.), *Dčumen* (Er. 44), demain matin. *Oman ǰumani ínǰiru*, hier matin il s'est alité. *J̌umen si čaršisa idaginoni*? Demain matin iras-tu au marché?

J̌umari. Voir *J̌umori*.

J̌umenöč (R.), *Šumeneč*, *Šumeneš* (At. Bt.), soixante.

J̌umenöčdouit (R.), *Šumenečduit*, *Šumenešdovit* (At. Bt.), soixante-dix.

J̌ummuš (R.), *Šumeneri* (At.), *Mašuma* (Bt.), troisième.

Jumoni (At. Bt.), salé.

Jumor (R.). Rac. mettre du sel. Nom d'act. *onjumoru;* prés. *mjumorare*. Cf. le suivant.

Jumori (At. Bt. R.), *Jumari*, *Gumori* (Er. 110), vinaigre.

Jumu (At. Bt. R.), *Jim* (Er. 291), *Guimu* (K.), *Čumo* (Tr.), sel.

Jumukabi (At.), *Ojumale* (Bt.), salière (T. *kab*, vase).

Jun (Bt. P.). Rac. paître. Aor. *dovojuni*; fut. *dovojunaminon*.

Jund (Bt.). Rac. baiser, embrasser. Aor. *vajundi*; fut. *vajundaminon*.

Junju (R.). Voir *Čunču*.

Junjuli (Bt.), rude, grossier.

Juxapa (R.), *Čxopa* (Bt.), chaud; chaleur.

Jvabu (Bt.), *Jabu* (R.), *Žabu* (Er. 130), grenouille.

K

Ka. Voir *Ča*.

Kacaxi (At.), *Kacaxuri* (Bt.), suc de verjus (arm. *khaçax*, vinaigre.

Kač (R.). Rac. «greifen». N. d'act. *dokaču*; prés. *devikačare*; imp. *dikači*.

Kai (P. Er. 431). Voir *Gai*.

Kakali. Voir *Gagali*.

Kala (Bt. R.), *avec gén. ou acc.*, avec.

Kalamani (Bt.), sandale.

Kalati (R. Er. 210), corbeille.

Kale. Voir *Gale*.

Kale (At. X. Er. 225), fille; ô fille! *Kale bozo* (At.), ô fille!

Kami. Voir *Xami*.

Kamkuli (At. R. Er. 125), moucheron, mouche.

Kamsami, *Toli kamsami* (R.) cil.

Kan (Bt.). Rac. mouvoir.

1° Se mouvoir. Aor. *vinkani*; fut. *vinkanaminon*.

2° Remuer, agiter, balancer. Aor. *vomkani*; fut. *vomkanaminon*.

3° (R.) Tirer (fusil). N. d'act. *dokanu*; prés. *dovokanare*; aor. *kodovokani*; imp. *dokani*; pp. *dokaneri*.

Kanapura (Bt.), pie.

Kándara (At.), espèce de piège.

Kandǧu (R.), *Gandǧo* (Bt.), fraise.

Kap (Bt.). Rac. 1° exciter. Aor. *meunkapini*; fut. *meunkapinaminon*.
2° Marcher. Aor. *vukapi*; fut. *vukapaminon*.
3° Marcher vite; courir. Aor. *vunkapi*, *veunkapi*; fut. *veunkapaminon*.
4° (R.) «ablegen». N. d'act. *okapinu*; prés. *vokapinare*.

Kapča (At.), anchois.

Kapineri (Bt.), vite; (R.), «wohnbar». Rac. *Kap*.

Kaplya (R. Er. 299), tortue (T. *kaplum baġa*).

Kapót (Bt. At.), veste laze très courte et ordinairement grise.

Kapula (At. R.), dos.

Karavi (R. K.), vaisseau.

Kardala (Er. 204), chaudron (cuivre).

Kardali (Bt. At.), *Kartali* (Er. 264), papier.

Karfi (Bt. Er. 252), grand clou (T. *karfiča*, *karfica*).

Karmate (R. Er. 246), moulin.

Karsimal (R.), «nebelig».

Kassi. Voir *Kučxi*.

Katandġeri (R.), quotidien, journalier.

Katu (R. Er. 200, 201), *Ġatu* (At. Bt.), chat.

Kaxi (R.), moineau.

Kazari (R.), «Burg».

Kčiš (Bt.). Rac. atteindre, arriver. Aor. *mekčiši*; fut. *mekčišaminon*.

Ke (K. Tr.). Voir *Xe*.

Kebi. Voir *Tkebi*.

Kenji. Voir *Guinči*.

Kenjisxindi (R.), bec d'un oiseau.

Kenjitoma (R.), plume d'un oiseau.

Kepeneġi (At. Bt.), papillon (T. *kepenek*).

Keri (Bt. Er. 150), orge (arm. *gari*).

Kerindi (Er. 216), faux (arm. *gerandi*).

Kerki (Bt.). écorce.

Kevi (Bt.), fort (T. *kavi*).

Kia (At.), crête de coq.

Kib (Bt.). Rac. Mordre. Aor. *mivakibini*; fut. *mivakibinaminon*.

Kibiri (Bt. P. Er. 398), *Kibri* (K. Tr.), *Kibr* (R.), *Gibri* (At.), dent.

Kibričaer (R.), *Gibričairi* (At.), sauge.

Kibrizuni (R.), mal aux dents.

Kič (Bt). Rac. plier. Aor. *dobkiči*; fut. *dobkičaminon*; *aya mendili dobkiči*, j'ai plié ce mouchoir.

Kid Rac. (Bt.), pendre un homme. Aor. *gočovokidi*; fut. *gočovokidaminon*.

2° (Bt.), S'amuser. Aor. *ilovakidi*; fut. *ilovakidaminon*.

3° (At.). Fermer à clef.

Kideri, *Golakideri* (At.), fermé à clef.

Kikili (Er. 165), crochet.

Kima (R.), pluvieux.

Kimoji. Voir *Komoji*.

Kimoli. Voir *Komoli*.

Kinči (P.), *Kinši*. Voir *Guinči*.

Kiri (Bt.), chaux (arm. *kir*).

Kiri (Bt.), *Kueri* (At.), *Mkiri* (Er.), *Giöri* (Er. 234), farine.

Kiše. Voir *Če*.

Kiti (At. Bt. R. Er. 123), doigt.

— *Xekiti* (At. Bt.), doigt de la main.

— *Kučxekiti* (At. Bt.), doigt de pied.

— *Baši kiti* (At. Bt.), pouce (T. *baš* « chef »).

— *Žureneri kiti* (At.), index.

— *Šumeneri kiti* (At.), médius.

— *Oškenani kiti* (At.), annulaire.

— *Žulu kiti* (At.), petit doigt.

Kitx (Bt.). Rac. 1° lire. Aor. *doikitxi*; fut. *ikitxaminon*; cond. *kitxua*.

2° Gronder, blâmer, injurier. Aor. *givokitxi*; fut. *givokitxaminon*. Er. 514, nom d'act. *gekitxapa*.

3° Demander. Aor. *dobkitxi*; fut. *dobkitxaminon*; imp. *dokitxi*; prés. *dobkitxub*, *bkitxub*.

Kizi (Er. 224), *Guzi* (At.), *Kuzi* (R.), cuiller.

Kn. Voir *Gn*.

Koali (Bt.), *Kuali* (At. Er. 78), *Kobali* (X. Er.), pain de blé.

Kobo (Bt.), verjus.

Koči (Bt.), cuisse.

Koči (P.), *koži*. Voir *Goči*.

Kočon (R.), « aufrichtig ».

Kogoni (Er. 244), cousin (mouche).

Koji (R.), « Mensch; Ehemann ». Voir *Goči*.

Koji buzi (R.), « Brüste ».

Kola. Voir *Gila*.

Kolo (Bt.), amer.

Koma (At. R.), nuage, fumée.

Komi. Voir *Xami*.

Komoǰ (Bt.). Rac. prendre un mari. Aor. *dovikomoǰi*.

Komoǰi (At.), *Kimoǰi* (Bt. Er. 98), mari.

Komoli (At. K.), *Kimoli* (Er. 176, 228, 453), homme brave, courageux, héros.

Komoni (At.), pleine de fumée.

Kompa (R.), clair, serein.

Komz. Voir *Gomck*.

Konkši (At. Bt.), voisin (T. *konšu*).

Konkšiluǧi (At.), voisinage; voisin (avec mépris) (T. *konšuluk*).

Kons (R.). Rac. « auflösen ». N. d'act. *konsapu*; prés. *komsare*. Cf. *Gonck*. *Konz*.

Konsumer (R.), *Goncumeri* (Bt.) ouvert.

Konz (R.). Rac. « öffnen, aufdecken ». Voir *Gonck*.

Konzd (R.). Rac. « spannen ». N. d'act. *konzdumu*, *komzdapu*; prés. *komzdare*; imp. *konzdi*.

Kor (R.). Rac. 1° chercher. N. d'act. *okoru*; prés. *bkorare*; imp. *kori*; gér. *koridо*; pp. *koreri*.

2° « Ausforschen ». N. d'act. *okorapu*; prés. *vokorapare*; imp. *okorapi*.

Korba (At. Bt. R. Er. 65), ventre, matrice.

Korba ačxen (R.), facile à digérer.

Korba čxala (R.), dysenterie.

Korida (Er. 372), punaise.

Korme (At. R. Er. 179), poule.

Kos (Bt. Er. 511). Rac. balayer, nettoyer, effacer. Aor. *dobkosi*; fut. *bkosammon*; imp. *dokosi*; prés. *dobkosub*, *bkosub*; n. d'act. *kosva*, *okosu*. (R.), n. d'act. *okosu*; prés. *bkosare*, imp. *kosi*.

Kotula (R.), « Nacken ». Cf. *Kapula* (At. R.), dos.

Kotume (Bt.), poule.

Koxa (Bt.), vert, non mûr.

Koxo (At.), *J̌oxo* (Bt.), *Yoxo* (R.), nom.

Koxoni (At.), *J̌oxoni* (Bt.), *Yoxoni* (R.), renommé.

Kozd (R.). Rac. « heben ». Aor. *ekozdumu*; prés. *ebkozdare*; imp. *ekozdi*.

Kožі. Voir *Goči*.

Kra, *akra* (Er. 186. R.), corne.

Kromi (R. Er. 411), *Gromi* (At.), oignon.

Kruši (Bt.), *Kusi* (At.), coup de pied.

Ks. Voir *Xc.*

Ksaperi (R.), *Xcaperi* (Bt.), pourri, gâté.

Ksar (Bt.). Rac. marcher (en parlant de l'horloge). *Saatičkimi var iksars*, ma montre ne marche pas.

Kt (Bt.). Rac. 1° se retourner, revenir sur ses pas. Aor. *govikti*; fut. *goviktaminon.*

2° Retourner, faire tourner. Aor. *guvakti*; fut. *guvaktaminon.*

3° *Kokt* (R.). Rac. « umkehren ». N. d'act. *koktapu*; prés. *koviktare.*

4° Voir *Pt.*

Ktir (Bt.). Rac. changer. Aor. *dovuktiri*; fut. *vutkiraminon.*

Ku. Voir *Xu.*

Kuá (At. Bt. R. Er. 335), pierre (pl. irr. *kuálepe*).

Kuá (At. Er. 339), front.

Kuálepe (At. Bt.), roche. Voir *kuá.*

Kuali. Voir *Koali.*

Kuand. Voir *Rkuand.*

Kuari, *Kvari* (Er. 278), *Uri* (R. Er.), *Guri* (Bt.), *Kuaroji* (At.), corbeau.

Kuaroji. Voir *Kuari.*

Kuat (R.). Rac. « abhauen ». Nom d'act. *mekuatu*; prés. *nebkotare.*

Kuavili (At.), petite vérole.

Kučxa (R.), pied, sabot.

— *Sxeni-kučxa* (R.), sabot de cheval.

Kučxe. Voir *Kučxi.*

Kučxečunču (Bt. At.), nu-pied.

Kučxegzá (At. Bt. R. Er. 138), sentier.

Kučxekiti (At. Bt.), doigt de pied.

Kučxekuri (Bt.), la surface du pied.

Kučxetabu (Bt.), plante du pied.

Kučxete (Bt. At. R.), à pied.

Kučxi (At. Bt. Er. 136), *Kučxa* (R.), *Kučxe* (X. P.), *Kassi* (K.), *Kuska* (Tr. Er.), pied.

Kučxomodvalo (Bt.), soulier.

Kučxomodvalo (At.), jupe.

Kudeli. Voir *Gudeli.*

Kudi (Er. 249), bonnet.

Kuerdi (R.). Voir *Guér.*

Kueri (At.), *Kiri* (Bt.), farine.

Kukadi (At.), crochet.

Kukúf (At.), crête de coq.

Kun (Bt. R.). Rac. se vêtir, s'habiller. Nom d'act. *dolokunu*; prés. *dologokunare* (Bt.), *dolobokunare* (R.); aor. *kodolokuni.*

Kunse. Voir *Ginje.*

Kur. Voir *Gur.*

Kur (Er. 509). Rac. labourer. Nom d'act. *okuru.*

Kuresx (R.). Rac. s'éveiller. Nom d'act. *kokuresxinu*; prés. *kobkuresxare.*

Kurǧušumi (At. Bt.), plomb; balle de fusil (T. *kuršun*).

Kuri (At.), aigle.

Kurǰ (Er. 494), entendre. Nom d'act. *okurǰu.*

Kuršumi (Er. 75, 214), plomb; balle de fusil (T. *kuršun*).

Kusi (At.), *Kruši* (Bt.), coup de pied.

Kuska. Voir *Kučxi.*

Kusxu (R.), « munter » (T. *kušku*, dial. *xušxu*).

Kut (R.). Rac. 1° « sich entsetzen ». Nom d'act. *emkutinu.*

2° « Stehen ». Nom d'act. *dokutinu*; prés. *dobkutare*; imp. *dokuti.* Voir *Git*, *Gut.*

3° (At.). Rester, être abandonné. *Ma mendra gza dobguti* (At.), je suis resté dans un chemin lointain.

Kútali (Bt.), profond.

Kutavina (At.), petit d'une chienne.

Kutu (Bt.), membre viril.

Kuzi. Voir *Kizi.*

Kvali. Voir *Xoali.*

Kvanca (Er. 254), écuelle.

Kvari. Voir *Ĝuri.*

Kvili. Voir *Ĝuili.*

Kvinča (Er. 222), alouette. Voir *Guinči.*

Kvinči (Er. 326), moineau; (363), oiseau. Voir *Guinči.*

Kxeri (Er. 162), avoine.

Kxo. Voir *Ho.*

Kyudi (K.), pain.

Kza (Er. 499), courir. Nom d'act. *akzalu;* cf. *gza*, chemin.

L

L (Bt. At. R. Er. 487). Rac. 1° Aller, passer. Nom d'act. *olva* (R. Er.), aller; pp. *gololveri* (R.); *gololveri dra* (R.), jour, temps passé. *Mu golulvan* (At.)? pourquoi vont-ils? *Bulape nulun* (Bt.), les nuages s'en vont. *Uit xut migolape ren* (Bt.), il est dix heures cinq. *Ma tükyaniša var meğulu* (Bt.), je ne vais pas à la boutique. Voir *Il.*

2° Passer d'ici là. Aor. *mižoili*; fut. *mižoilaminon*; imp. *mižili*; prés. *mižoilab*; n. d'act. *mižoilapa.*

3° Passer de là ici. Aor. *mužoili*; fut. *mužoilaminon*; imp. *mužili*; prés. *mužoilab*; n. d'act. *mužoilapa.*

4° Rencontrer; passer chez qn. *Ar gulamili man* (Bt.), passe une fois chez moi.

5° Tomber (R. Er. 481). N. d'act. *giolapu*; prés. *gievolare*; imp. *gioli.*

6° Tuer (R. Er. 533). Nom. d'act. *oyilu*, *ilums*; prés. *pilare*; aor. *dopili*; imp. *ili.* Voir *Pil.*

Ladre (Bt.), humide.

Ladroba (Bt.), humidité.

Laf (Bt.). Rac. parler; raconter. Aor. *doblafi*, *doulafi*; fut. *lafaminon*, *blafaminon*, *vlafaminon*; imp. *blafi* (T. *laf*).

Lafi (Ab. Bt.), parole (T. *laf*).

Lafroni (R.), «leicht».

Lagami (Er. 220), corde.

Lagi (R.), *Laki* (At. K. Tr.), chien.

Laǧon (Bt.), Rac. mâcher. Aor. *doblaǧoni*; fut. *blaǧonaminon*. *Olaǧunaši* (At.), mastic à mâcher.

Laki. Voir *Lagi.*

Lal (Bt.). Rac. aboyer. Aor. *blali*; fut. *lalaminon.*

Lami (Bt.), couteau vieux, usé.

Lazi (At. Bt.), laze.

Lazistani (At. Bt.), le Lazistan.

Lazudi (At. Bt. R.), *Lazuti* (Er. 227), maïs (dont les Lazes se servent comme de blé).

Lazuri (Bt.), la langue laze. *Bitún lazuri blafat*, parlons toujours en laze. *Si lazuri gičkini?* Sais-tu parler le laze? Cf. *Dotamuriši.*

Le (At. Bt.), suffixe qui s'ajoute sur quelques noms de lieu; Ex. : *tude*, *tudele*; *ako*, *akole*; *heko*, *hekole*; *mendra*, *mendrale.*

Le (At. Bt.), suffixe des noms d'instrument. Ex. : *okosale*, balai; *ojumale*, salière.

Leb (Bt. R.). Rac. salir. Nom d'act. *olebu*; prés. *devilebare*; imp. *dolebi*.

Leba (R.), « später ».

Lebi (Bt.), ordure, tache, saleté (arm. *alb*).

Lebiari (R.), sale.

Leboni (Bt.), sale, malpropre. *Aya mu leboni mendili ren* (Bt.)! Quel sale mouchoir ! *Leboni goči* (Bt.), sale homme.

Lemsi (Er. 251), *Lemši* (At. Bt. R.), aiguille.

Lemuri (At.), crémaillère, chaîne pour suspendre le pot sur le feu.

Lénčkua (Bt.), salive.

Leri (At.), ail.

Leški (At. R.), lèvre.

Let, *Letin*, Suffixe verbal. Cf. *Ju*, *Š*, *Šku*.

Leta (At. K. R. Er. 108), *Lete* (X.), terre, sol; (Bt.), terre de champ broyée et propre.

Letaujeli (R.), argile. Cf. *Ujili*, pot.

Lete. Voir *Leta*.

Letin. Voir *Let*.

Lexera (Er. 301), ravin.

Libadi (Bt.), sorte de pardessus (T. *Xərxa*).

Limji (Er. 52), soir.

Limoni (At. Bt.), limon, citron.

Limxonona (At.), désert.

Lipt (Er. 536). Rac. surprendre. *Birdenbire liptat*.

Livada (At.), *Livadi* (R. Er. 142), jardin.

Livadi akra (R.), « Zaun ».

Lobya (Bt. R.), haricot (arm. *lubia*).

Loca (At.), peu aigre.

Loǧǧa (Bt.), *Loǧa* (Er. 452), *Lola* (R.), doux.

Loǧi. Voir *Luǧi*.

Lola (R.), doux.

Lu (R.), chou.

Luǧi (Bt.), *Loǧi* (R.), figue.

Luku (Bt.), *Lu* (R.), chou.

Lukuna (Bt.), bougie; chandelle.

— *Topuriši lukuna* (Bt. Er. 366), cire.

Lumj (At.). Rac. faire nuit. *Dogilumju*, il fait nuit.

M

M. Lettre prothétique; ex.: *Žora*, *Žoram*, *Mžora*.

M (Bt.). Rac. apporter. Nom d'act. *momala*. *Komoimar*, je t'en apporte un.

Ma (Bt.), préfixe de nombres cardinaux. Ex.: *mažura*, deuxième.

Ma, *man* (At. Bt. K. P. X. R. Er. 20), moi, je.

Maanša (Bt.), *Anšeneri* (At.), *Ašmuš* (R.), sixième.

Macicili (At.), cigogne.

Maeča (Bt.), vingtième.

Maġaġi (Er. 130), grenouille.

Maġali (P. Er. 434), haut.

Makoali, *Makvali*. Voir *Markuali*.

Mal, Rac. 1° (Bt.), ouvrir, déployer. *Mendiličkimi galémale*, j'ai ouvert mon mouchoir.

2° (At.), partir, s'en aller. *Šuri emale*, l'âme s'en va.

Malabe (At.), espèce de poisson (T. *Sazan*).

Mamuli (At. Bt. P. Tr. Er. 164), *Mumuli* (R. Er.), coq.

Man, *ma* (At. Bt.), moi, je.

Mančxoro (Bt.), *Čxoroneri* (At.), *Čxoromuš* (R.), neuvième.

Mandre (At. R.), étable, écurie (T. *Mandrá*).

Mandre (R.). Voir *Mendra*.

Manguri (Bt.), chaîne pour attacher les animaux à la mangeoire (arm. dial. *mangur*).

Maniši (Er. 428), sain, bien portant.

Manji (Bt.), sommeil. *Dido manji ren*, j'ai une grande envie de dormir.

Manškuyta (Bt.), *Škitmuš* (R.), *Škuyteneri* (At.), septième.

Maorvo (Bt.), *Ocromuš* (R.), *Orvoneri* (At.), huitième.

Maoša (Bt.), *Ošmuš* (R.), *Ošeneri* (At.), centième.

Maotxa (Bt.), *Otxumuš* (R.), *Otxeneri* (At.), quatrième.

Mapxe (R.), clair de lune.

Marango (R.), «Drechsler». (T. *marangoz*.)

Markati (At.), ferment de lait caillé.

Markuali (Bt. Er. 100), *Makoali* (Tr.), *Makvali* (R. At.), œuf.

Marti (Bt.), printemps (T. *mart*, mois de mars).

Marżguani (Bt.), le côté droit.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Mašuma (Bt.), *Jummuš* (R.), *Šumeneri* (At.), troisième.

Mašxorinu (R.), effroi.

Mavita (Bt.), *Uitmuš* (R.), *Uiteneri* (At.), dixième.

Maxuta (Bt.), *Xutmuš* (R.), *Xuteneri* (At.), cinquième.

Mažura (Bt.), *Žurmuš* (R.), *Žureneri* (At.), deuxième.

Mcilex (Bt.). Rac. tordre. Aor. *gomcilexi*; fut. *umcilexaminon*.

Mckili (Bt.), clou.

Mckiri. Voir *Ckidi*.

Mcxuli. Voir *Cxuli*.

Mčagani (Er. 299), tortue (T. *čaġanoz*, écrevisse).

Mčaji. Voir *Jaji*.

Mčen (Bt.). Rac. recommander. Aor. *mindaumčeni*; fut. *umčenaminon*; nom d'act. *mčenapa*.

Mčita. Voir *Čita*.

Mčxuri. Voir *Čxuri*.

Mdčita. Voir *Čitá*.

Mdčoxa (Er. 416), brun; (448), aigre.

Mebčamuši (Bt.), chose à donner.

Mebšonem (R.), espoir.

Mekdasi (R.), soie; de soie.

Melendo (Bt.), *avec gén.* contre; en face.

Meleni (Bt.), qui est en face. *Meleni soxaxis ren*, il est dans la rue en face.

Memskuaneri (R.), convenable.

Mendra (At. P. Bt.), *Mandre* (R.), loin. *Ma mendra gza dobguti* (At.), je suis assis dans un chemin lointain.

Mendrale (At. Bt.), de loin. *Mendrale komaziru* (At.), de loin je t'ai vue.

Mensxuri (R.), « Gelenk ».

Merogyá (At.), persil.

Mertak (Er. 87), *Mertek* (R.), toit (T. *mertek;* arm. *martak*).

Mespila, nom pr. d'un village laze.

Mesvarapu (At.), grande poutre de toit.

Metakse (Er. 315), étoffe de soie.

Metura (Er. 424), généreux.

Mevoyun (R.), « Neigung ».

Meyaperi (At. R.), lait caillé (T. *maya*, ferment).

Mezbuneri (R.), « erstaunlich ».

Mgar (Bt.). Rac. pleurer. Aor. *vimgari*; fut. *vimgaraminon*. (R.), *Bkar*. Nom d'act. *obkarinu*; prés. *vibkarare*; imp. *ibkari*. (Er. 541), *omgari*, *ömgaru*.

Mgeri. Voir *Güveri*.

Mi? (P. At. R. Er. 27), qui?

Milyon, *Milyoni* (Bt.), million.

Min (R.), «dursten». N. d'act. *ominu*; aor. *miaminu*; prés. *ma miaminasere*.

Minta (At. Bt. R.), menthe.

Missadovi (P.), «Stand».

Miškun (R.), «Meinung».

Miti (At. R.), quelqu'un.

Miti var (At. R.), personne, aucune personne.

Mkiri. Voir *Kiri*.

Mkupi. Voir *Ckupi*.

Mo (At. Bt.), ne...pas (prohibitif) : *mó jarub*, n'écris pas.

Modvalu (Er. 308), *Kučxomodvalo* (Bt.), soulier.

Mokideri (At.), chargé avec un fardeau. *Kapula mokideri* (At.), chargé sur mon dos.

Momantu (R.), odeur.

Mončaperi (At.), mûr. *Mončaperi meyvepe*, des fruits mûrs.

Mondo (At.), peut-être, je crains que.

Nanaskani gurite mondo doğuraseren, ta mère est fâchée, je crains qu'elle ne te tue.

Monta (R.), «Küchlein».

Mose (R.), *Mosa* (Er. 257), filet.

Mota? (Bt.), pourquoi. *Si ǰevabi mota momčab?* pourquoi ne me réponds-tu pas?

2° Comment (At.). *Si mot' kogalasen?* comment te promènes-tu?

Mota (At. Er.), suffixe diminutif; cf. *bozomota*, *cxeniš mota*.

Motvaleri (R.), couvert.

Motvalu (Er. 87), toit.

Mozdimei, *Mozdimeri* (Bt.), fermé.

Mskibu (Bt.), *Pskibu* (Er. 245, 246), *Bskibu* (R.), moulin. *Ckariši mskibu*, moulin à eau.

Mskueri (P.), bête fauve.

Mša, *Mža* (Bt.), lait.

Mšal (Bt.). Rac. étendre; aor. *komšali*; fut. *komšalaminon*.

Mškironi. Voir *Škorini*.

Mt (R. Bt.). Rac. s'enfuir, éviter. Nom d'act. *omtinu*; prés. *vimtare* (R.); imp., aor. *vimti*; fut. *vimtaminon* (Bt.).

Mtcudi (Er. 442), menteur.

Mti. Voir *Ti*.

Mtkuriġeji (Er. 383), sanglier.

Mtkuriqotame (Er. 112), faisan.

Mtkuriši? (Er. 352), animal, bête.

Mtugi. Voir *Tugi*.

Mtuta (R.), cendre.

Mtveri (Er. 333), poussière.

Mtxuritxa (Er. 283, 285), chevreuil.

Mu? (At. P. Bt.), quoi? (Er. 28, *Murc?*) *Mum kitxub* (Bt.), qu'est-ce que tu demandes.

Mučo (At. Bt. Er. 50), comment, de quelle manière. *Mučo rei, gai rei?* comment cela va-t-il, cela va bien?

Mučomperi (P.), combien.

Muia (R.), quoi.

Muk (Bt.), lui-même, en personne. *Amuk*, *emuk*, etc.

Muku (R.), combien.

Mula (At.), peuplier.

Mumuli. Voir *Mamuli*.

Munaperi (R. Er. 50), comment.

Munda, *Mundas*. Voir *Muntes*.

Mundi (At.), bout; fin; cul.

Munka (R.), «schwer».

Muntes (Bt.), *Mundas* (R.), *Munda* (Er. 45), quand?

Muntri (At.), ver.

Murc. Voir *Mu*.

Murġi (Bt.), mûron, framboise.

Muricxi (P. Er. 337), *Muručxi* (Bt.), *Muruki* (X.), *Muruncxi* (At.), *Murunsxi* (R.), étoile.

Mustaki (At.), moustache.

Muš (R.), suffixe des nombres ordinaux: *armuš*, premier; *jumuuš*, troisième.

Mušeni (Bt. Er. 49, 51), pourquoi, à quoi.

Muši (At. Bt.), son, sa.

Mútepek (Bt.), eux-mêmes.

Mútepeš (Bt.), leur.

Muti (At. Bt.), chose.

Mutu (R.), quoi.

Mútuvar (Bt. R.), rien. *Čkua mutu var minon*, je ne veux plus rien.

Muvaxtis (Bt. Er. 45), quand (T. *vakt*, dial. *vaxət*, temps).

Mxomins (Er. 96), soif.

Mzad (Bt). Rac. cuire. Aor. *domzadi*; fut. *mzadaminon*.

Mža, *Mša* (Bt.), *Bca* (X.), *Tca* (Tr.), *Bža* (Er. 238-240), lait.

Mžora. Voir *Žora*.

N

N (Bt.). Rac. vouloir, demander. Prés. *minon*, *ginon*, *unon*, *minonan*, *ginonan*, *unonan*; imparf. *mintu*, etc. (Er. 544), *minda* = ich wünsche.

Na (At. Bt.) si, quand (arm. dial., *ne*). *Minon na*, si je demande; *gopti na*, quand je me promène.

Nadiri (Er. 352), animal, bête.

Nadoskudu (R.), «übrig». Cf. Rac. *Skud*.

Nak (R. Er. 40), où («wohin»).

Nako, *Nakon?* (Bt. P.), combien. *Nakon tga ren?* Combien de jours y a-t-il? *Saati nako ren?* Quelle heure est-il?

Nalya (At.), grenier.

Nam (R.), *Namu* (Bt.), qui. *A goči namu...*, cet homme qui...

Nana (At. Bt. P. Tr. R.), mère.

Nanaocxe (At.), deuxième mère.

Nandìdi (At.), belle-mère.

Nani (R.), ceux qui, lesquels.

Nax (Bt.), Rac. 1° garder. Aor. *komišaenaxi*; fut. *komišaenaxaminon*.

Nefeli (At.), espèce de piège.

Nekna. Voir *Ekna*.

Nem (Tr.), *Nena* (At. Bt. K. X. P. R.), langue; parole, langage; mot; écho; voix.

Nezi (At. R.), noix.

Nišvelasere (R.), «behülflich». Rac. *Švel*.

Nógepe (Bt.), fil de coton, etc.

Noǧa (R. Er. 230, 231), bazar, marché, rive, mur. *Didi noǧa* (Er. 328), ville.

Noku (R.), menton. Cf. *Nuku*.

Nose (At.). Voir *Nosi*.

Nosei (Bt.). Voir *Nosite*.

Nosi (Bt. R.), *Nose* (At.), esprit.

Nosite (At.), *Nosei*, *Nosoni* (Bt.), sage, savant.

Nosoni (Bt. R.), sage, savant, prudent. *Peǧi nosoni*, très sage.

Nosoni (R.), sagesse, intelligence, esprit.

Nosoni xoǰa (R.), médecin.

Nosta (Bt.), saveur, goût.

Nostanei (Bt.), savoureux.

Noston (R.), goût, saveur.

Nostoni (Bt.), savoureux.

Noṣgeri, *Noškeri* (At. Bt. R.), charbon.

Note (Bt.), bois résineux pour allumer le feu.

Nuġame (Bt.), époux.

Nuǧepe? (Er. 352), bête, animal.

Nuku (P.), bouche. Cf. *Noku*.

Numkums (R.). *Teli numkums* (R.), vraisemblable; *hamu numkums*, pareil, semblable.

Numskun (R.), « werth ».

Nusa (At. R.), épouse; la femme du fils.

Nusava (At.), la femme du beau-frère.

Nuxondu (R.), vie. Rac. *Xond*.

O

Oba (At. Bt.), suffixe; ex. *badi*, méchant, *badoba*, méchanceté; *gaï*, bon, *gayoba*, bonté; *goči*, homme, *gočoba*, humanité.

Obǧ (R.). Voir *Bǧ*.

Obǧe (Bt.), nid.

Ocuale (Bt.), grenier à paille.

Očkomale (R.), *Oškomale* (At.), mets.

Óčxoǰi (Bt.), peigne.

Odro, *Otro* (Bt.), *Ordo* (At.), vite, vivement; de bonne heure. *Dido odro ren*, c'est trop tôt.

Of, ville des Lazes mahométans.

Ofridi (At.), *Ofrit* (R.), sourcil.

Oǧine (R. Er. 37), avant, devant.

Oǰgines (R.), victoire.
Oǰǧore (Bt.), *Ónǰǧore* (At.), honte.
Oǰumale (Bt.), salière.
Okačxele (P.), derrière. Cf. *Ukačxe*.
Oklim (R.), commerce.
Okomoči (At.), veuve.
Okonva (R.), bataille, combat.
Okori. Voir *Oxori*.
Okosale (Bt. Er. 70), balai.
Okro. (At.), or (mét.). *Okro do gümüši re*, tu es en or et en argent.
Okule (Bt.), *Šikule* (R.), *avec abl.*, après le...
Okurca, *Okurza*. Voir *Oxorǰa*.
Okvanduta (R.), volontaire, «freiwillig». Rac. *Kuand*, *Rkuand*.
Olaǧunaši (At.), mastic à mâcher. Rac. *Laǧon*.
Oman. Voir *Ġoman*.
Ombri. Voir *Xomuri*.
Ominer (R.), altéré, ayant soif.
Omini (R.), soif.
Omisura (R.), crèche, mangeoire (Arm. *msur*).
Omšolina (At.), fontainé (Rac. *Šol*).
Omtinu (R.), fuite.
Omvri. Voir *Xomuri*.
Ona. Voir *Xona*.
Oni (At. Bt.), suffixe. Ex. *bula*, nuage, *buloni*, nuageux; *šekeri*, sucre, *šekeroni*, sucré; *jumu*, sel, *jumoni*, salé.
Ónǰǧore (At.). Voir *Oǰǧore*.
Ónoseli (At.), stupide.
Onsori (R.), «Sieb».
Ontule (Bt. Er. 149), jardin potager.
Onu (R.), «seiend»; *Konu*, «sein». *Him kuaša ham kua daha bji onu* (R.), cette pierre est plus dure que celle-là.

2° Avoir (At.). Prés. *mionun*, *gionun*, etc.

Opatxaps (R.), pouls.
Opš (Bt.). Rac. remplir. Aor. *giopši*; fut. *giopšaminon*; imp. *giopši*; prés. *giopšab*. (R.), n. d'act. *opšapu*; prés. *vopšare*.
Opša (Bt. R.), *öbša* (Er. 456), plein; vif; (R.), «über».
— *opša tevul* (R.), divers, plusieurs.

Opša (Bt. R.), *opša tusa* (R.), très chaud.
— *opša vakit* (R.), «häufig».
Or. Voir *Xor.*
Ora (At. Bt.), temps.
Ordo (At. R.), vite, vivement, sans doute.
Órdoši (At.), de bonne heure.
Ore (At.). Voir *Ġoġore.*
Oreksi (R.), «Magen».
Ormoti. Voir *Ġormoti.*
Oropa (Tr.), «Liebe».
Oroperi (R.), saint, sacré.
Ortgapu (Er. 304), boucle (cf. *otkapu*).
Ortiki (At. R.), caille.
Oruba (Tr. Er. 127), fleuve.
Orvo (At. P. Bt.), *Ovro* (R. Er. 8), huit.
Orvoneri (At.). *Ovromuš* (R.), *Maorvo* (Bt.), huitième.
Orža (Er. 159), gruau.
Osuri (R.), fille.
Oš (At. R. Bt. Er. 17), *Oši* (P.), cent.
Ošeneri (At.), *Ošmuš* (R.), *Maoša* (Bt.), centième.
Oši. Voir *Oš.*
Oškena (R.), «Mitte, mittler».
Oškenani-kiti (At.), annulaire (doigt).
Oškeno (At.), dans; le milieu.
Oškomale (At.), *Očkomale* (R.), mets.
Oškuri. Voir *Úškiri.*
Ošmuš (R), *Ošeneri* (At.), *Maoša* (Bt.), centième.
Ošurat (R.), tempe.
Oti (Bt), que; pour que.
Otirtinuši (Bt.), qui fait trembler.
Otqapu. Voir *Otxapu.*
Otreb (R. Er. 172), foyer.
Otro otro (Bt.), vite, vivement, de suite.
Otx (At. Bt. R. Er.), *Otxo* (Er. 4), *Otxu* (P.), quatre.
Otxanöč, etc. Voir *Otxenöč.*
Otxapu (Bt.), *Otqapu* (Er. 160), ceinture.
Otxenéč, *Otxenéš* (At. Bt.), *Otxanöč* (R.), quatre-vingts.

Otxenečdovít, *Otxenešdvít* (At. Bt.), *Otxanöčdouit* (R.), quatre-vingt-dix.

Otxeneri (At.), *Otxumuš* (R.), *Maotxa* (Bt.), quatrième.

Otxo, *Otxu*. Voir *Otx*.

Otxumuš (R.), *Otxeneri* (At.), *Maotxa* (Bt.), quatrième.

Ovro. Voir *Orvo*.

Ovromuš (R.), *Orvoneri* (At.), *Maorvo* (Bt.), huitième.

Oxaparu (R.), mot. Voir *Xabar*.

Oxardčxali (Er. 53), champ.

Oxori (At. Bt. P. R. Er. 171), *Okori* (K. Er.), maison.

Oxorǰa (Bt. P. Er. 376), *Oxorza* (At.), *Xorza* (R.), *Xorsa* (Er. 99), femme (pl. irr. — *lepe*). *Okurca* (K.), *Okurza* (Er. 225), fille.

Oxvalu (R.), toux.

Ozopinuši (Bt.), quelque chose à dire. *Tkobaša ozopinuši laſi miǧun*, j'ai quelque chose de secret à dire. Rac. *Zop*.

Ö

Öbša (Er. 456). Voir *Opša*.

Öč. Voir *Eč*.

Öčdovit. Voir *Ečdouit*.

P

P (Bt. R. P.). Rac. faire. Aor. *dopi*; fut. *paminon*; *jarapaminon*, je ferai écrire; *jarapab*, je fais écrire; *kapineri pi*, je me suis dépêché; *kapineri paminon*, etc., je me dépêcherai; (R.), prés. *pare*, *are*; aor., *dopi*, *doi*; imp. *i*; part. prés. *iqums*; n. d'act. *diu*, d'où la racine I ou P. Cf. Rac. *il*, *pil*.

Pača (At.), pied. *Megotroxoy pača*, ton pied serait cassé (T. *pača*).

Paikale (Bt.), homme brave, courageux.

Pala (R.), muet.

Palakar (R.), *Palakur* (Er. 472). Rac. prier. Nom d'act. *opalakuru*, *opalakaru*; prés. *vopalakarare*.

Paluri (R.), flamme.

Pandaneri (R.), «beständig».

Panda, *Pandati* (At.), toujours.

Pausala (R.), rate.

Papu (R.), grand-père.

Papuli (At.), grand-père. (Bt.), roi.

Par (Bt.). Rac. disperser. Aor. *doúpari*; fut. *uparaminon*.

Paramit (Er. 526). Rac. parler. N. d'act. *oparamitu*.

Paraska (Er. 393), *Paraske* (R.), vendredi.

Paraskendra (R. Er. 42), hier.

Parpali (Er. 302), papillon.

Parto (Er. 417), large.

Pati (R.), mil, millet «Hirse».

Pati. Voir *Badi*.

Pavri (At. R.), feuille d'arbre.

Pax. Voir *Bax*.

Pčapare (R.), «Beredsamkeit» (doit être le résultat d'une erreur; c'est une 1re pers. du prés.).

Pečko (At.), cheminée.

Peĝi (At. Bt. R.), très. *Peĝi didi*, très grand (T. *pek*).

Pelaperi (R.), actif.

Peri (Bt.), couleur.

Picari (At. Bt.), charpente.

Piji (At. Bt. R. Er. 247), *Pixi* (K.), visage; joue; bouche.

Pijiši ckari, honte, pudeur (*eau de visage*).

Pil (Bt.). Rac. 1° éteindre. Aor. *mepili*.

2° (Bt.), tuer. Aor. *dopili*; fut. *pilaminon* (Bt.); prés. *pilare* (R.). (Er. 533, R.), ont *il*; *oyilu*, *ilums*. Cf. Rac. *P. I.*

Pimpili (At. Bt. Tr.), *Pinpili*, *pirpili* (Er. 64), barbe.

Pimpiloni (At. Bt.), barbu; (Bt.), roi.

Piperi (At. Er. 268), poivre.

Pipili (R.), «Kern».

Pir? (Bt.). Rac. pleuvoir. *Čüma upirebun*, il va pleuvoir.

Pirinji (At. Bt.), riz (T. *pirinj*).

Pirpili. Voir *Pimpili*.

Pixi. Voir *Piji*.

Platana, nom pr. d'une ville des Lazes chrétiens.

Podia (Bt.), bras, sein.

Pon (Er. 537). Rac. vendre. Aor. *uponi*.

Ponco (At.), barbue (espèce de poisson).

Pópoji (Bt.), écume.

Porča (At. Er.), *Borja* (R., Er.), *Borxa* (Er. 177), *Porxa* (K.), chemise.

Povari (R. Er. 277), source d'eau (T. *punar*, *ponar*, *punğar*).

Prike (R.), « bitter ».

Ps (Bt.). Rac. uriner. Aor. *kodopsi*; fut. *dopsaminon*.

Pseli (Bt.), urine.

Pskibu. Voir *Mskibu*.

Pskua. Voir *Sguali*.

Pšaperi (R.), plein, rempli.

Pširidoni (Er. 310), hirondelle.

Pt, *Kt*, *Xt*, *Ft* (Bt.). Rac. 1° venir. Aor. *komopti*; fut. *moptaminon*; imp. *moxti* (Bt. P.), *komoxti* (Bt.), *mokti* (K.); prés. *komoptab* (Bt.); nom d'act. (Er. 480, 487), *goxtimu*, aller.

2° Monter, sortir (aller en haut, en dehors). Aor. *kagamapti*; fut. *gamaptaminon*.

3° Entrer (aller dedans). Aor. *kamapti*; fut. *kamaptaminon*.

4° Descendre (aller en bas). Aor. *kagepti*; fut. *geptaminon*; *dumani hakeftu*, le brouillard est descendu. (R.), prés. *gyöftare*; aor. *gyöfti*.

5° Se promener (aller çà et là). Aor. *gopti*; fut. *goptaminon*.

6° Avoir honte, se retirer, se cacher. Aor. *kakumapti*; fut. *ukunaptaminon*.

7° Mêler. Aor. *koxoupti*; fut. *koxouptaminon*.

8° *Ma guri momixtu*, je suis fâché, irrité.

Puč (Bt.), jurer. Aor. *dopuči*; fut. *pučaminon*.

Puji (At. Bt. Tr. P. R. Er. 239), vache; bête sauvage.

— *pujiš yağı* (Er. 86), beurre.

— *puji tcuna* (Er. 215), vache.

Pukiri (At. Bt.), *Purki* (R.) fleur.

Pula (K.). Voir *Bula*.

Pupuli (R.), « Geschwür ».

Purk (R.). Rac. fleurir. N. d'act. *Opurku*; prés. *vipurkare*.

Purki. Voir *Pukiri*.

Purpu (R.), poumon.

Pušgundi (At.), bouse (= *Puji-gundi*).

Putoji, *Putuji*. Voir *Butkuji*.

Putx (Bt.). Rac. voler, s'envoler. Aor. *voputxi*; fut. *voputxaminon*. (Er.) *putxini*.

Pxapare (R.), « Beredsamkeit ».

Pxeni (Er. 77), broche.

Q

Qib. Voir *Gib.*

Qomuri. Voir *Xomuri.*

Qoqoxe. Voir *Ġoġore.*

Qvali. Voir *Xoali.*

Qvareli exeni (Er. 368), hongre.

R

R Rac. être (Bt. At.). 1° *Re, ren*, il est; *rti*, tu étais. (Er. 523), *ortiti* = être.

2° (R.), « aufgehen ». N. d'act. *dorinu*; prés. *dovarinare.*

Rato (P.). Voir *Katu.*

Raxna (R.), araignée.

Rd (Bt.). Rac. grandir. Aor. *doirdi*; fut. *doirdaminon*; n. d'act. *irdala.*

2° *Murd* (R.). Rac. « wachsen ». Nom d'act. *murdapu*; prés. *movurdare.*

Rele? (P.), esclave.

Rg (Bt.). Rac. planter. Aor. *kodovorgi*; fut. *kodovorgaminon.*

Rize. Voir *Irize.*

Rkuand (Bt.). Rac. 1° demander, désirer, prier. Aor. *varkuandi*; fut. *varkuandaminon.* (Er. 472, 544), *orkvandinu.* (R.), *Kuand.* Nom d'act. *okuandu*, *okuandinu*; prés. *vikuandare.*

2° Mendier. Aor. *virkuandi*; fut. *virkuandaminon.*

Rokseyd (Bt.). Rac. s'embarrasser, se confondre. Aor. *rokseydi*; fut. *rokseydaminon.*

Rosi (At. Bt.), doux, savoureux; d'une bonne façon.

S

Sabatandi (R.), mercredi.

Sabaton (R.), *sabatoni* (Er. 394), samedi.

Sačxa (Er. 392), *Čačxa* (R.), jeudi.

Sad (R.). Rac. regarder. N. d'act. *osadu*; prés. *vsadare*; imp. *sadi.*

Sadums (R.), regard.

Saġani (At.), *saġra* (R.), assiette (T. *sahan*).

Sale (R.), en bas, sous.

Saleni (R.), au-dessous de. . .

Sana (R.), année; âge. Voir *Cana*.

Sana aġani (R.), «Neujahr».

Sanas (R.), l'année prochaine.

Sando. Voir *Saymendo*.

Saneri (R.), vieux.

Sapu (R.), mousse.

Sargana (At.), anguille.

Saymendo, sando (Er. 457), vrai.

Sel (R.). Rac. se lever. Nom d'act. *moselu*; prés. *moviselare*; imp. *noiseli*.

Seri (At. Bt. R. Er. 250), nuit; soir.

Seriši (At. Bt. R.), nuptial.

Sguáli (At.), *Skuá* (At. Bt. R.), *Šua*[*ren*] (Tr.), *Bskua* (R.), *Pskua* (Er. 449), beau, joli.

Si (P.), si, quand.

Si, Sin (At. Bt. K. X. R. P. Er. 21), toi, tu.

Sifteri (At.), faucon.

Sija (R.), fiancé.

Sika. Voir *Cika*.

Sikiri, fils (Er. 347).

Simin (Bt.). Rac. écouter, entendre, obéir. Aor. *visimini*; fut. *visiminaminon*; prés. *visiminab*; nom d'act. *visiminua*. (Er. 488), *vsiminu*.

Sin. Voir *Si*.

Sindeki. Voir *Żendeki*.

Sipon (Bt.). Rac. penser. Aor. *vimsipoui*; fut. *vimsiponaminon*.

Sipri. Voir *Cipuri*.

Sirt (R.), vallée; *Sirti* (P.), «top of the hill».

Sisila (R.). Voir *Žižila*.

Sitipo (R.), aigre.

Siyaki (At.), turbot, rhombe.

Siyas (R.), «kürzlich».

Skafind (R.), «Trog».

Skalati (Bt.), drap.

Skani (Bt. P. At. R.), *Škani* (R.), ton, ta, tes.

Skembé (At. Bt.), intestins, entrailles (T. *iškembé*).

Skeri. Voir *Skueri.*

Skilimuntri (At.), nèfle.

Skir (Bt.). Rac. 1° éteindre. Aor. *hamiyoskiri*; fut. *hamiyoskiraminon.*

2° S'évanouir. Aor. *hameskiru.*

Sku (Bt.), Rac. pondre. Aor. *kogepskui*; fut. *gepskuaminon.*

Skua. Voir *Sguáli.*

Skud (R.). Rac rester. N. d'act. *doskudu*; prés. *dobskudare*; imp. *doskudi.*

Skueri (At.), *Skeri* (R. Er. 183), cerf.

Skurafi (Bt.), rasoir.

So (At. Bt. Er. 40), où (wohin).

So (R.), cette année.

Sojaman (R.), cordonnier.

Sola (Bt.), d'où. *Si sola mulu?* d'où viens-tu?

Sole (Bt.), où (wohin).

Som (Er. 39), d'où.

Somušis (R.), vers.

Sora (At.), lèpre.

So[*ren*] (Er. 38), où (wo).

Sotkorč (Er. 485). Rac. nourrir, donner à manger. Nom d'act. *sotkorčnu.*

Ster (Er. 530). Rac. 1° pousser. Nom d'act. *osteramu.*

2° (Er. 532), danser. Nom d'act. *osteramu.*

Stib (Er. 520). Rac. se taire. *Dostibi*, *dostibinu.*

Stim (K.), lui, il, elle.

Stol (Bt.). Rac. jeter, lancer. Aor. *vistoli*; fut. *vistolaminon*; imp. *istoli*; prés. *vistolab*; nom d'act. *vistolama.*

Stueli (Bt.), automne.

Sueli (Bt.), chanvre préparé.

Suǧatuti. Voir *Zuǧatuti.*

Suǰi (At.), lierre.

Sum. Voir *Šum.*

Suri (At. Bt. Er. 174), troupe, troupeau (T. *sürü*).

Sürmene, ville des Lazes mahométans.

Sv (Er. 545, R.). Rac. traîner. Nom d'act. *mesvalu*; prés. *mevusvare*; imp. *müsvi.*

Svar (Bt.). Rac. ranger. Aor. *dobsvari*; fut. *svaraminon* (T. *sıra*. rang).

Sxali. Voir *Cxuli.*

Sxeni. Voir *Cxeni.*

Sxindi (R.), « Schnauze ». *Kenji sxindi*, « Schnabel ».

Sxukumi (R.), gravier (T. *səkə kum*, sable dur).

Sxuli (R.). Voir *Cxuli.*

Š

Š (Bt.). Rac. délivrer. Aor. *kamovomšletini*; fut. *movomšletinaminon*; (Er. 465), *mešlitapu*, délivrer. Voir *Ju.*

Šamodgoma (Er. 180), automne.

Šampuri (Er. 77, 274), broche, pique, lance (Arm. *šamphur*).

Šaveri (At.), sale.

Šekeri (At. Bt.), *Šekari* (Er. 409), sucre.

Šekeroni (At. Bt.), sucré.

Šeni (At. Bt. R.), *avec gén.* pour.

Šikule. Voir *Okule.*

Šile (R.), en haut.

Šileni (R.), au-dessus.

Šilidón (R.), hirondelle.

Šilya (At. Bt. R. Er. 19), *Uitoš* (At. Bt.), mille.

Šin (At.), se rappeler. *Panda kogišinare*, je me rappellerai toujours de toi.

Šineri (R.), distingué.

Šir (Bt.). Rac. user. Aor. *dobširi*; fut. *širaminon*. V. passif. aor. *dumaširu.*

Šira (Bt. R. Er. 386), veuve.

Širi (Tr.), fils.

Šiši (Er. 57), crainte.

Šiši (Er. 342), autruche.

Šk. Voir *Čk.*

Ška (At. P.), reins, lombes; (R.), « Rückgrad ».

Škaguri (Bt.), *avec gén.* au milieu de.

Škala (R.), « mit ».

Škani. Voir *Skani.*

Škimi. Voir *Čkimi.*

Škini. Voir *Čkini.*

Škit. Voir *Škuyt.*

Škitmuš. Voir *Škuyteneri*.

Škorini (R.), « hungerig ». *Iškorini* (R. Er.), *mškironi* (Er. 192), faim.

Škoros (At. Bt.), affamé.

Šku. Voir *Čkin*.

Šku (Bt.). Rac. 1° avaler. Aor. *givaškui*; fut. *givaškuaminon*.

2° « Essen » (R.). Voir *Čkom*.

3° S'approcher (R.). Nom d'act. *oškuletinu*; prés. *voškuletinare*. Cf. *ju*.

4° (Er. 465), délivrer. Nom d'act. *meškvala*.

Škuid (Bt.). Rac. s'étouffer, se noyer. Aor. *doiškuidi*; fut. *viškuidaminon*.

Škuni. Voir *Čkini*.

Škur (Bt.). Rac. 1° craindre, avoir peur. Aor. *maškurino*; fut. *maškurinasun*. Nom d'act. (Er. 481), *škurinapa*.

2° Menacer (R.). Nom d'act. *oškurinu*; prés. *voškurinare*.

Škurina (R. Er. 57), crainte.

Škurineri (Bt. R.), peureux.

Škuyt (At. Bt.), *Škit* (R. P. Er.), *Škviti* (Er. 7), sept.

Skuyteneri (At.), *Škitmuš* (R.), *Manškuyta* (Bt.), septième.

Škviti. Voir *Škuyt*.

Šn (Er. 521), être debout? Nom d'act. *dodšnapu*.

Šol (Bt.) Rac. mouiller. Aor. *dovošoli*; fut. *vošolaminon*; nom d'act. *šolapa*.

Šoleri (Bt.), mouillé; (Er. 443), humide.

Šon (R. Er. 493), espérer. Nom d'act. *mešonu*; prés. *memašonem*.

Šu (Bt.), humide.

Šu (Bt.). Rac. 1° Boire. Aor. *kobšui*; fut. *bšuaminon*; imp. *šui*, *košui*; prés. *bšub*, *kobšub*; (Er. 535) nom d'act. *ošumu*, *švala*.

2° Filer, tresser. Aor. *dobšui*; fut. *bšuaminon*; imp. *dušui*. (Er. 531), nom d'act. *ošumala*, *švala*. 540, *ošumuši*, à tisser.

Šua[*ren*] (Tr.). Voir *Sguáli*.

Šuka (At. Bt.), concombre.

Šul (Er. 477). Rac. se souvenir. *Komišuls*, je me souviens.

Šum (At. Bt.), *Jum* (R.), *Žum* (Er. 3), *Sum* (Er. P.), trois.

Šum (R.). Rac. « berauschen ». Voir *Šu* 1. Nom d'act. *ošumu*; pré *višumare*.

Šumenéč, *Šumenéš* (At. Bt.), *Jumenöč* (R.), soixante.

Šumenečduít, *Šumenešdovít* (At. Bt.), *Jumenočdouit* (R.), soixante-dix.

Šumeneri (At.), *Jummuš* (R.), *Mašuma* (Bt.), troisième.

Šumeneri-kiti (At.), médius.

Šumeri (R.), ivre.

Šur (Bt.). Rac. sentir l'odeur. Aor. *miašuri*; fut. *miašuraminon*.

Šura (Bt.), odeur.

Šuri (At. K. R.), âme, vie, souffle.

Šuri gontams (R.), odoriférant.

Šuroni (At.), chèvre.

Šuronitikani (At.), chevreau.

Šüroni (R.), « Busentasche ».

Švel (Er. R.), aider, secourir; prés. *mevušvelare*; aor. *mevušveli*; imp. *nüšveli*. Nom d'act. (Er. 402), *mešvelapu*, *ošvelu*.

T

T (Bt.). Rac. 1° être. *Tas*, soit!

2° Aller mieux, s'améliorer. *Taroni gagettasunon*, le temps ira mieux.

3° Sentir, flairer. (R.) donne *gont*. Nom d'act. *gontumu*; prés. *gomtare*; prt. *gontams*.

4° (R.), arriver. Nom d'act. *etapu*; prés. *evotare*.

5° (R.), rencontrer. Nom d'act. *etapumu*; prés. *evotapare*.

Tağani (At.), poêle

Takuri. Voir *Tacxiri*.

Talaxi. Voir *Dalaxi*.

Tan (Bt.). Rac. 1° briller. *Tanun*, il brille.

2° Faire des éclairs. *Kapineri kapineri gontanups*, il fait des éclairs continuellement.

3° *Dotanu* (At.), matin, aurore. T. *tang*, même sg.

Tani (At.), petit lait (arm. *Than*).

Taroni (Bt.), air, climat, temps. *Taroni dido ğini ren*, il fait très froid. *Aya mu badi taroni*, quel sale temps!

Tas (Bt.). Rac. semer. Aor. *dobtasi*; fut. *btasaminon*; imp. *dotasi*.

Tasi (R.), semence.

Tašxiri. Voir *Dacxiri*.

Taveri (R.), orvet.

Tax (Bt.). Rac. 1° donner des coups de pied. Aor. *meuntxi*; fut. *meuntaxaminon*.

2° Moudre (Er. 505), *btaxat*.

IMPRIMERIE NATIONALE.

3° Fendre (Er. 525), *otaxu*.

4° « brechen » (R.). Nom d'act. *metaxu*; prés. *mebtaxare*; imp. *metaxi*.

5° Tomber (Er. 481). N. d'act. *gentxapu*.

Tca. Voir *Mža*.

Tcana. Voir *Cana*.

Tcindi. Voir *Čxindi*.

Tcineki. Voir *Żendeki*.

Tcoxle. Voir *Cóxule*.

Tcqari. Voir *Ckari*.

Tcuna (Er. 191), chienne.

Tcuna-cxeni (Er. 346), jument.

Tčindi. Voir *Čxindi*.

Te (Bt.), lumière.

Tebi (R.), « Rinde; Haut ». Voir *Tkebi*.

Teli (Bt.), *bteli* (R.), tout.

Teni (R.), « Feuchtigkeit ».

Tere (Bt.), *Teri* (At.), comme, semblable à. *Skanis teri sgualina*, belle comme toi.

Tere (R.), *avec gen.* ensemble, avec. Cf. *Te*, suffixe d'instrumental.

Tg (Bt.). Rac. 1° fouler, presser (avec le pied, etc.). Aor. *gebtgi*; fut. *gebtgaminon*.

2° Monter l'horloge. Aor. *kodobtgi*; fut. *dobtgaminon*.

3° Envelopper, entourer. Aor. *votgi*; fut. *votgaminon*.

4° S'embrasser, se coller, etc. Aor. *komobtgi*; fut. *komobtgaminon*.

5° S'arrêter, être debout. *Saatičkimi godotgine ren*, *godotgitu*, ma montre est arrêtée. (Er. 527), *didginu*.

Tgebi. Voir *Tkebi*.

Tĝa (Bt.), jour.

Tĝaeli (Bt.), la journée; midi.

Ti (At. Bt. Tr. K. P. R. Er. 209), tête.

Ti (At. Bt.), encore, aussi. *Ma ti skankala*, moi aussi avec toi.

Ti (Bt.), *mti* (Er. 217), pou.

Tiali. Voir *Xoali*.

Tib (Bt.). Rac. chauffer. Aor. *dovotibi*; fut. *votibaminon*.

Tiba. Voir *Diba*.

Tibu (Bt.), tiède.

Tičunču (At.), la tête nue.

Tikani (At. Bt. Tr.), petit d'un animal; agneau.
Tiki (R.), goutte.
Tilane (R.), vrai, certain.
Tip (Er. 504). Rac. faucher. N. d'act. *tipala*.
Tipi (Er. 156), herbe. *Xomula tipi* (181), foin.
Tirǧón (R.), tourterelle.
Tiri (Bt.), le père de la femme (beau-père).
Tirt (Bt.). Rac. trembler. Aor. *matirtinu*; fut. *btirtinaminon*.
Tišidudi (At. Bt.), sommet de la tête.
Titxu (Bt.), plat.
Tiyetvali (At.), bonnet de femme laze.
Tka (Bt.), herbe.
Tkebi (Bt.), *Tebi* (R.), *Tgebi* (Er. 115-117, 218), *Kebi* (Tr.), peau, cuir.
Tkir (Bt.). Rac. changer. Aor. *dovuktiri*; fut. *vutkiraminon*.
Tkóbaša (Bt.), *Tobaša* (R.), secret. *Tkóbaša ozopinuši lafi miǧun* (Bt.), j'ai quelque chose de secret à dire.
Tkoč. Voir *Toč*.
Tkom (Er. 516). Rac. tirer (schiessen). Nom d'act. *otkomalu*.
Tku (Bt.). Rac. 1° dire, chanter. Aor. *btkui*; fut. *btkuaminon*.
2° (R.), ordonner; prés. *btkuare*; imp. *btkui*.
Tkua (At. Bt. P. R.), *Tkuan* (At. Bt.), *Tqua*, *tqvan* (Er. 25), vous.
Tkuani (At. Bt. R.), votre, vos.
Tkueri (P.), marié. *Jumadičkimiši berre gamatkueri ren hemuš daša*, « the son of my uncle is married to his sister ». Cf. *Txu*.
Toba (R.), lac.
Tobaša. Voir *Tkobaša*.
Toč, *Tkoč* (Er. 542), jeter. Nom d'act. *metočala*, *etkočala*.
Toki (At. Bt.). corde.
Tokšari. Voir *Tuksali*.
Toli (At. Bt. K. X. Tr. P.R. Er. 61), œil.
Toličilami (At.), larme.
Toligoncumeri, *Tolikonsumer*. Voir *Torgomckimeri*.
Tolikamsami, *Kamsami*, (R.), cil.
Tolikonsumeri. Voir *Torgomckimeri*.
Toma (At. Bt. K. X. P. R. Er. 161), cheveu; plume d'oiseau.
Tomalari (R.), chevelu.
Tomoni (At. Bt.), chevelu, rempli de plumes.

Ton (Bt.). Rac. être enfoncé dans l'eau, dans la boue, etc. Aor. *givantoni*; fut. *givantonaminon*.

Tongoro (At.), sonnette de vache, etc.

Topri (R.), *Topuri* (Bt. Tr.), miel.

Topuriši lukuna (Bt. Er. 336), cire.

Tor (R.). Rac. monter. N. d'act. *otoru*; prés. *btorare*; imp. *tori*.

Torgomckimeri (Bt.), *Toligoncumeri* (Bt.), *Tolikonsumer* (R.), adroit, habile, discret.

Tori. Voir *Türi*.

Toroči (Bt.), colombe; pigeon.

Tqua, *Tqvan*. Voir *Tkua*.

Trabuzan, la capitale du Lazistan : Trébizonde.

Trak (Bt.). Rac. couvrir, cacher. Aor. *dobtraki*; fut. *dobtrakaminon*.

Tráuda (Bt. At.), chanson.

Trmon (At.), aliment préparé avec le suc de raisin.

Troni (Bt.), *Tropi*? (Er. 344), chaise.

Trox (At.) se casser. Aor? *megotroxoy*.

Truc (Bt.). Rac. se démolir, tomber en ruines; prés. *trucab*.

Tluže. Voir *Tude*.

Tu (R.), « Spanne ».

Tu (Bt.), neiger. *Otro otro türim tups*, *tuasunon*, il neige, il neigera continuellement.

Tubaġun (R.), suffisant.

Tubi (R.), jumeau, jumelle.

Tude, *Tudele* (At. P. Bt.), *Tluže* (Er. 35), *avec gén.*, au-dessous, sous, en bas.

Tuei (Bt.), cendre.

Tugi (Bt. R. Er. 232), *Mtugi* (Er.), souris. *Didim tugi*, rat.

Tuksali (R. Er. 76), *Tokšari* (Er. 76), arc.

Tulca (Tr.), chaud.

Tura (Er. 297), chacal.

Turi. Voir *Türi*.

Turi (R.), sauvage.

Tusa (R.), chaud.

Tuta (At. Bt. P. R. Er. 241, 242), lune; mois.

Tútaste (Bt. R.), la lumière de la lune; au clair de la lune.

Tutašxa (Er. 389), lundi.

Tuti (At. Bt. R. Er. 63), ours.

Tuti putoji (At.), *Tuti putuji* (R.), *Tuti butkuji* (Bt.), bourdon.

Tutjari? (Er. 179), poule.

Tutuli (R.), jambe.

Tutx (R.), « lose ».

Türi (At.), *Turi* (Tr.), *Tori* (R.), *Tviri* (Er. 305), neige. *Türim tups*, *türi mulun*, il neige.

Tv (R.). Rac. « legen ». N. d'act. *dotvalu*; prés. *dobtvare.*

Tvas (At.), éclater, crever. *Guri mitvasun*, mon cœur a éclaté. *Si gitvásasen guri*, ton cœur éclate.

Tvali. Voir *Xoali.*

Tx. Voir *Tax.*

Txa (Bt. Er. 405, 407), chèvre, bouc.

Txiri (Bt.), noisette.

Txor (Er. 466). Rac. arroser. N. d'act. *ontxoru.*

Txu (Bt.). Rac. marier. Aor. *kagovontxui*; fut. *kagovontxuanunon.*

U

U, *un* (At. Bt.), préfixe de négation.

Uba (At. R.), sein.

Učа (Bt. X. R. Er. 450), *Uša* (Tr.), noir; laid, vilain.

Učǧiši (P.), mieux; *iris učǧin*, meilleur.

Út (At. Bt. R.), *Vit* (P. Er. 10), dix.

Uiteneri (At.), *Uitmuš* (R.), *Mavita* (Bt.), dixième.

Uitoš (At. Bt.), *Šilya* (At. Bt. R. Er. 19), mille.

Uji. Voir *Ġuji.*

Ujili (R.), pot.

Ukačxe (At. Bt.), *Ukačxa* (R.), *avec gén.*, derrière; *avec abl.*, après.

Ukačxineri (R.), dernier.

Ukúdele (At.), sans queue.

Un. Voir *U.*

Unǰaru (At.), non écrit.

Unǰire (At. R.), qui ne s'endort pas; vigilant; sans dormir.

Unjumeli (Bt.), sans sel.

Unškuri (At.), sans peur.

Upere (R.), flétri, fané.

Upi (R.), *Upigi* (Bt.), sueur. *Upigi mo xups*, ma sueur coule. *Ma dido upigemčin*, je sue trop.

Uri. Voir *Ġuri.*

Urt (Bt.). Rac. distribuer. Aor. *dourti*; fut. *vurtaminon.*

Urzeni. Voir *Ġurǰeni.*

Uša. Voir *Učа.*

Uškiri (Bt. Er.), *Oškuri* (R. Er. 58), pomme.

Uva (R.), datte.

Uxuene (Bt.), enceinte; pleine.

Uži. Voir *Ġuji.*

V

Va (R.). Voir *Ġuá.*

Vačg ou *Čg?* (Bt.). Rac. commencer. Aor. *kogivačgi;* fut. *givačgaminon.*

Vag (Bt.). Rac. s'habituer. Aor. *kogivagi*; fut. *givagaminon.*

Vali. Voir *Xoali.*

Vamikoren (R.), éloignement.

Vamiškurduša (R.), soudain.

Vanč (Bt.). Rac. 1° S'approcher. Aor. *komivanči*; fut. *mivančaminon.*

2° Se retirer. Aor. *kagonuvanči*; fut. *ugonuvančaminon.*

3° Se méfier, se garder. Aor. *kakonuvančeni*; fut. *ukonuvančenaminon.*

Var (Bt. At. P. R. Er. 47), non, ne.

Var čileri (Bt. At.), non marié.

Var jareli (At. Bt.), non écrit.

Var onu (R.), absent. *Yasak var onu*, «erlaubt».

Vat (Bt.). Rac. tomber. Aor. *givati*; fut. *givataminon.*

Vela (Bt.), sangsue.

Vice, ville des Lazes mahométans.

Vilari (R.), lin.

Vimxona (Bt.), espèce d'herbe (T. *eyrelti*).

Vit. Voir *Uit.*

Vixelum (R.), joie.

Vog (Bt.). Rac. gagner. Aor. *komovogi*; fut. *movogaminon.*

Vorsi (R.), «gut, angenehm, lieblich». *Vorsi gza*, un bon chemin.

X

Xa, comme, pareil, semblable. *Babačkimiša xa* (R.), «verdienstlich (wie mein Water)»; *hamušaxa* (R.), *homušaxo* (Er. 48), ainsi.

Xa. Voir *A*.

Xabar (Bt.), parler, donner des nouvelles; *Xapar* (R.), parler. N. d'act. *oxaparu*; prés. *vixaparare*; imp. *ixapari* (T. *Xaber, Xabar*). *Dido bxapare* (R.), «laut».

Xabari (Bt.), *Xaberi* (At.), nouvelle. *Xaberi kogičopi* (At.), j'ai pris de tes nouvelles.

Xačg (Bt.). Rac. 1° creuser. Aor. *dobxačgi*; fut. *xačgaminon*; prés. *xačgups*; pp., *xačgeri*. (R.), pp. *xaškeri*; n. d'act. *oxašku*; prés. *bxaškare*; imp. *xaški*.

2° Herser (Er. 476), *pxačkat*.

Xaguri. Voir *Xojguri*.

Xale (R.), degré.

Xami (At. Bt. R. Er. 236), *Kami* (K.), *Komi* (X.), un couteau neuf.

Xamia (R.), bain.

Xamnela (Bt.), maladie.

Xamneli (Bt.), malade.

Xamsi (At. Bt.), melette; poisson très estimé chez les Lazes (T. *xamsi*).

Xamsi, nom pr. d'un village laze.

Xančali (At.), aisselle; *Xanjali* (R.), bras.

Xapar. Voir *Xabar*.

Xap (Bt.). Rac. atteler. Aor. *voxapini*; fut. *voxapinaminon*.

Xarai (At. R.), visage; joue.

Xarǰ (Bt.). Rac. dépenser. Aor. *dobxarǰi*; fut. *bxarǰaminon* (T. *xarǰ*).

Xašk. Voir *Xačg*.

Xaškakali. Voir *Xojgagali*.

Xaškeri (R.), *Xačgeri* (Bt.), creusé.

Xavi (R.), mauvais. *Xavi gza*, mauvais chemin.

Xaz (Bt.). Rac. tracer. Aor. *dobxazini*; fut. *bxazinaminon*.

Xc (Bt.), Rac. se gâter, pourrir. Aor. *dobxci*; fut. *xcaminon*; prés. *xcun*. (R.) *Ks*; n. d'act. *oksinu*; prés. *bksare*.

Xcaperi (Bt.), pp. pourri, gâté.

Xče. Voir *Če.*

Xčeja (Bt. Er. 73), bouleau.

Xčini (Er. 158, 412), vieille (s. et adj.).

Xe (At. Bt. P. Er. 273, 169), *Čeh* (R. Er.), *Xeb* (X. Er. 169), *Ke* (K. Tr.), main, bras, manche, patte.

Xed (At. Bt.). Rac. 1° s'asseoir. Aor. *kodobxedi*; fut. *dobxedaminon*. (R.) prés. *dobxadare*; imp. (R. P.) *doxedi*.

2° S'asseoir à côté de, se réfugier. Aor. *koylauxedi*; fut. *koylauxedaminon*; prés. *koylauxedab*.

3° (R.), «reiten»; prés. *gyebxedare*; imp. *gyexedi*.

Xejguri (Bt.), *Xaguri* (R.), paume. Cf. *Xe*, *Xĭji*, *Guri*.

Xekiti (At. Bt.), doigt de la main.

Xel (R.). Rac. «erfreuen». N. d'act. *oxelu*; prés. *vixelare*; imp. *ixeli*.

Xelajĭji (Bt.), aisselle.

Xeleri (R.), «erfreut».

Xeši (Er. 141), gerbe.

Xetabu (At.), paume.

Xĭji (R.), poing. Cf. *Xe*, *Xejguri*.

Xin (R. Er. 463, 471). Rac. faire. Nom d'act. *dulia oxinapu*, travailler; *ġuli oxinapu*, plier. (R.), prés. *voxinapare*; imp. *oxinapi*, *voxinapi*.

Xinji (Bt. R. Er. 79), pont.

Xir (Bt.). Rac. voler, dérober. Aor. *kameixiri*; fut. *meixiraminon*; nom d'act. (Er. 528), *mexirapu*.

Xirimi (Tr.), sable.

Xmar (R.). Rac. «benutzen». N. d'act. *oxmaru*; prés. *voxmarare*; imp. *oxmari*.

Xnaperi (R.), mûr. Rac. *Xin*; cf. *doxopume*, *dixopume*; rac. *Xop*.

Xoali (Bt.), *Xuali* (At.), *Kvali*, *Vali* (R.), *Qvali*, *Vali*, *Tiali* (Er. 199), *Tvali* (X.), fromage.

Xoc (Bt.). Rac. éplucher. Aor. *dobxoci*; fut. *xocaminon*.

Xod (Bt.), Rac. 1° faire, accomplir. Aor. *voxodi*; fut. *voxodaminon*; imp. *oxodi*; prés. *dovoxodab*, *voxodab*. *Dua voxodi*, etc., prier.

2° Faire coït. Aor. *dobxodi*; fut. *bxodaminon*; imp. *doxodi*.

Xodura (Bt.), pédéraste.

Xoduroba (Bt.), pédérastie.

Xójgagali (At. Bt.), *Xaškakali* (Er. 163), *Horšakali* (Er. R.), grêle.

Xoji (Bt. R. P. Er. 85, 259), *Xoži* (Er. 259), bœuf, taureau.

Xol (Bt.), *Xul* (R.). Rac. s'approcher. Aor. *duxoli*; n. d'act. *mexulapu*; prés. *mevaxulare*; imp. *naxuli*.

Xolo (At.), en arrière; de nouveau. *Xolo govikti*, je me suis retourné.

Xolo, *Xolos* (Bt. P.), *avec dat.* près de.

Xolura (R.), lézard.

Xom (R.). Rac. sécher. N. d'act. *oxominu*; prés. *dovoxominare*.

Xomola (R.), sec; terre ferme.

Xomula (Bt.), grand, gros.

Xomula (Bt. Er. 455), *Xomola* (R.), sec. *Xomula tipi* (Er. 181), foin.

Xomura, nom pr. d'un village laze.

Xomuri (Bt.), *Qomuri* (Er.), *Ombri* (R. Er.), *Omvri* (Er. 271), prune.

Xon (Bt.) Rac. 1° se réfugier. Nom d'act. *ilaxonua*.

2° Enterrer. Aor. *komišovoxoni*; fut. *mišovoxonaminon*; nom d'act. *mišoxonapa*.

3° (Er. 503), faire. Nom d'act. *oxonanu*, *oxvenu*. Voir *Xin*.

4° S'asseoir. (At.), *ar bozo koxen*, une fille est assise. (Er. 524), *doxunu*. (R.), n. d'act. *gyexonu*, « reiten »; *doxunu*, s'asseoir.

Xona (At.), *Ona* (R. Er. 53), *Ǵona* (Bt.) champ, ferme.

Xond (R.). Rac. vivre. N. d'act. *mexondu*; prés. *mevoxondare*.

Xop (Bt.), faire. Fut. *xopumaminon*; nom d'act. *xopuma*; pp. *doxopume*.

Xope (At. Bt. R. Er. 288), rame de bateau; pelle.

Xope, ville du Lazistan, près de *Vice*.

Xor (Bt.). Rac. 1° *žur saatiša xut degegé oxoreps*, il est 2 heures moins 5.

2° (Bt.), jouer. Aor. *bxoroni*; fut. *bxoronaminon*.

3° Danser. (Er. 532). N. d'act. *oxoronu*.

4° (Bt.), aimer. Aor. *xoropu*; fut. *xoropasun*. (R.), *Or*. N. d'act. *oropu*; prés. *maporum*: imp. *ori*.

Xosk (R.). Rac. « auslösen ». N. d'act. *mexoskinu*; prés. *mevoxoskinare*; imp. *noxoskini*.

Xorcca (At. Bt.), *Xorts* (R.), viande.

Xorza, *Xorsa*. Voir *Oxorja*.

Xrak (Er. 473). Rac. rôtir. *Dixraku*.

Xrock (Bt.). Rac. mourir, crever (avec mépris). Aor. *dobxrocki*; fut. *xrockaminon*.

Xt. Voir *Pt.*

Xu (Bt. Er. 523). Rac. 1° être, devenir. Aor. *vixui*; fut. *vixuaminon*; imp. *ixui*. *Gini ma xui*, j'ai froid. *Ar saati dixu oti*, voilà une heure que... *Ikven*, il devient. *Ma maxvenen borti* (P.), « I may be. »

2° Verser. Aor. *mebxui*; fut. *mebxuaminon*; nom d'act. *xumala*.

3° Couler. *Upigi moxups*, ma sueur coule.

4° (R.), enterrer. N. d'act. *doxvalu*; prés. *dovoxvare*; imp. *doxvi*.

5° (Er. 539), laver. *Onaxu*, *onaxĕu*, *onaxvapu*. (R.), nom d'act. *onaxu*; prés. *nabxvare*.

Xuac (Bt.). Rac. rencontrer. Aor. *komobxuaci*; fut. *xuacaminon*, *xuacaginon*, etc.

Xuaji (Bt.), aine.

Xuala (At. Bt. R.), seul; au moins, du moins.

Xuali. Voir *Xoali.*

Xudkuac? (P.). Rac. courir. Imp. *oxudkuacini.*

Xuec (Bt. Er. 472). Rac. prier. Aor. *voxueci*; fut. *voxuecaminon*; prés. *voxuecab*; nom d'act. *voxuecinua*. (Er.), *oxvecinu.*

Xul. Voir *Xol.*

Xumyari (R.), « sandig » (T. *Xum*, sable).

Xun (Bt.). Rac. cacher, garder. Aor. *xuni*; fut. *xunaminon.*

Xur (Bt.). Rac. crier. Aor. *dovixuri*; fut. *vixuraminon*; imp. *dixuri*; prés. *bxurab*, *doixurab*; nom d'act. *xurava.*

Xut (At. Bt. P. R. Er. 5), cinq.

Xutali (R. Er. 269), flèche.

Xuteneri (At.), *Xutmuš* (R.), *Maxuta* (Bt.), cinquième.

Xvil (R. 461). Rac. estimer. Nom d'act. *axvilu.*

Xvat (R.). Rac. mordre. Nom d'act. *mexvatinu*; prés. *mevoxvatare*; pp. *mexvateri*; imp. *noxvati.*

Y

Ya (R. Er. 38), où (« wo »).

Yaġi (At. Bt.), huile (T. *yaġ*).

Yamĕi (At. Bt. Er. 229), pardessus laze sans col.

Yamura, ville des Lazes mahométans.

Yan (Bt.). Rac. rester tard; *dido gamyantu*, je suis resté tard.

Yani (At. Bt.), *avec gén.* à côté de.
Yano (Bt.), tard. *Dido yano ren*, il est trop tard.
Yazi (At. Bt. Er. 322), l'été (T. *yaz*).
Yemarti (At.), après l'après-demain; dans trois jours.
Yendrani (R. Er. 44), demain.
Yeri (At. Bt.), place, lieu (T. *yer*).
Yešili (At. Bt. Er. 415, 430), vert; bleu (T. *yešil*, vert).
Yext (Bt.). Rac. paraître (pour le soleil). Aor. *yexti*; fut. *yextaminon*. *Acim žora yextasunon*, le soleil va paraître.
Yindr (R.). Rac. «kaufen». N. d'act. *oyindru*; prés. *viyindrare*; imp. *iyindri*; gér. *iyindrido*.
Yoman (Er. 42), hier.
Yoxo (R.), nom.
Yoxoni (dial. de Xope), renommé.

Z

Zaa. Voir *Ča*.
Zal (R.). Rac. aller. Prés. *vizalare*; aor. *vizali*; imp. *izali*; (P.), *tkzale*.
Zalva. Voir *Jalva*.
Zalvanana (R.), nourrice.
Zašxa (Er. 395), *Bjačxa* (R.), dimanche.
Zd (Bt.). Rac. 1° fermer. Aor. *mobzdi*; fut. *mobzdaminon*; pp. *mozdimeri*. *Ča skuyt tǧa ren mozdimeri ren*, il y a sept jours que le ciel est chargé.
2° Serrer. Aor. *ouzdi*; fut. *ouzdaminon*.
3° Garder. (R.), n. d'act. *ezdumu*; prés. *ebzdare*; imp. *ezdi*.
Zengini (At. Bt.), riche (T. *zengin*).
Zenginoba (At. Bt.), richesse.
Zerdoval (R.), blaireau. (T. *zerdeva*).
Zesku (At. R. Er. 54), aigle.
Zevle (At.), lanière pour fixer les branches du joug.
Zǧana, nom pr. de la chaîne des montagnes au sud du Lazistan.
Zǧaperi (R.), «satt». Voir *Žǧ*.
Zib. Voir *Gib*.
Zibili (At. Bt.), ordure (T. *zibil*).
Zipa (R.), nombril.
Zir. Voir *Žir*.

Zim (Bt.). Rac. mesurer. Aor. *dobzimi*; fut. *zimaminon*. Nom d'act. *ozimu*. (Er. 506).

Zin (R.). Rac. «schwellen». Nom d'act. *monzinu*; prés. *movunzinare*.

Zit (R.), ordonner. Nom d'act. *ozitu*; pp. *zitineri*.

Zmi (Er. 533). Rac. tuer. *Dozmidu*.

Zob (R.). Rac. suspendre. Nom d'act. *kozobumu*; prés. *kozovbare*; imp. *kozobi*.

Zobx (R.), Rac. construire. N. d'act. *ozobxu*; prés. *bzobxare*.

Zop (Bt.). Rac. parler, dire; prés. *bzopon*; nom d'act. *zopini*. *Ozopinuši*, quelque chose à dire, à parler.

Zuġa (At. Bt. R. Er. 233), *Cuga* (K.), mer.

Zuġatuti (At. Bt.), *Suġatuti* (R.), ours de mer.

Zulu (R.). Voir *Żulu*.

Zuna (R.), mal (subst.).

Zura (P.), jument. *Zura mskueri*, «a female deer».

Ž

Žabu. Voir *J̌vabu*.

Žari (Bt.), aigre, acide (arm. dial. *žur*).

Žd (Bt.). Rac. tirer. Aor. *kamoiždi*; fut. *moiždaminon*.

Žin (Bt. P. Er. 33), 1° *Avec gén.* au-dessus, en haut. *Oxoriš žin*, au-dessus de la maison.

2° *Avec abl.* plus haut. *Oxorišen žin*, plus haut que la maison.

Žoli (Bt.), mûre.

Žolišǰa (Bt.), mûrier.

Žum. Voir *Šum*.

Žuma. Voir *J̌uma*.

Žora (Bt.), *Mžora* (Bt. P. R.), *J̌ora* (At.), *J̌ara* (K.), *Bšora* (R.), *Bžora* (Er. 323), soleil.

Žur (Bt. At. P. Er. 2), *Żur* (R. Er. 2), *Djur* (une prononciation entre *Žur* et *J̌ur* à Khope), deux.

Žurenéč, *Žurenéš* (Bt. Er. 15), *Žurenöč* (R. Er. 15), etc., quarante.

Žurenečduit, *Žurenešdovít* (Bt.), *Żurenöčdovit* (R. Er.), *Žurenečdoviti* (Er. 16), *Žurneči davit* (P.), cinquante.

Žureneri (At.), *Żurmuš* (R.), *Mažura* (Bt.), deuxième.

Žureneri-kiti (At.), index (doigt).

Ż

Ża. Voir *Ča*.

Żana (At. R.), *Cana* (Bt. Er.), *Sana* (R. Er. 194), année.

Żanaša (At.), *Canaša* (Bt.), l'année prochaine.

Żari (At. R.), *Ckari* (Bt.), *Cxari* (Er. 96), *Tckari* (Er. 245, 373), eau.

Żariari (R.), aqueux.

Żaro (Bt.), nichet.

Żendeki (At.), *Żineki* (Bt.), *Tcineki* (Er. 343), *Sindeki* (R.), bas, chaussette.

Żgu (Bt.). Rac. chier. Aor. *kodobżgui*; fut. *dobżguaminon*.

Żgu (Bt.). Rac. croître (en parlant d'un arbre). Imparf. *Żgudu*. Nom d'act. (Er. 485), *Żguma*, nourrir, donner à manger.

Żg̈ (At.). Rac. se rassasier. Voir *Cx* (Bt.).

Żg̈eri (At.), *Cxeri* (Bt.), rassasié.

Żic (Bt.). Rac. rire. Aor. *vižici*; fut. *vižicaminon*. (Er. 498), nom d'act. *ožicinu*.

Żikva (Bt.), pantalon laze très serré sur les jambes, large aux cuisses. (T. *Zepxa*).

Żineki (Bt.). Voir *Żendeki*.

Żir (Bt.), *Zir* (R. At. Er. 522). Rac. 1° voir, trouver. Aor. *kobżiri*, *bżiri*; fut. *bżiraminon*; (At.), *komaziru*, je t'ai vu; prés. (R.), *bżirare*, *vižirare*; imp. *ižiri*; nom d'act. *ožiramu*, *ožiru*, *oziramu*. 2° (Bt.). V. ps. paraître. Aor. *kovižiri*; fut. *vižiraminon*.

Žžila (At. Bt.), *Sisila* (R.), *Cicila* (Er. 300), serpent.

Żu (Bt.). Rac. sucer. Aor. *dobżui*; fut. *bżuaminon*.

Żu (R.), laurier-cerise.

Żulu (At.), *Zulu* (R.), petit, mignon. *Żulu kiti* (At.), petit doigt.

Żur. Voir *Žur*.

Żurenöč. Voir *Žureneč*.

Żurenöčdovit. Voir *Žurenečduit*.

Żurmuš (R.), *Żureneri* (At.), *Mažura* (Bt.), deuxième.

H. Adjarian.

(*A suivre.*)

ÉTYMOLOGIES GRECQUES.

I. Αὐτόματος.

Un *automate*, disent les dictionnaires, est une machine qui *se meut* par ressorts. Ou bien encore : Une machine qui a en elle-même les principes de ses *mouvements*. Le mouvement, comme on voit, est la caractéristique propre de l'automate, avec cette particularité que le mouvement vient ou a l'air de venir du dedans.

C'est aussi le sens du grec *αὐτόματος*. Homère, en parlant des portes du ciel qui s'ouvrent d'elles-mêmes devant le char de Junon, dit :

> Αὐτόμαται δὲ πύλαι μύκον οὐρανοῦ [1].

Hésiode dit des maladies qui vont et viennent parmi les hommes :

> Νοῦσοι δ' ἀνθρώποισιν ἐφ' ἡμέρῃ ἠδ' ἐπὶ νυκτὶ
> Αὐτόματοι ῥοιτῶσι κακὰ θνητοῖσι φέρουσαι.

C'est donc un verbe signifiant « se mouvoir » qu'il faut chercher dans le second terme du composé *αὐτό-ματος*.

Je retrouve ce même verbe au participe *μεμαώς*. On l'explique ordinairement en y faisant entrer l'idée de « désir » (*μαίομαι*); mais, en beaucoup d'endroits, il exprime simplement un mouvement rapide :

> Τρῶες δὲ προΰτυψαν ἀολλέες, ἦρχε δ' ἄρ' Ἕκτωρ,
> Ἀντιφερὲς μεμαώς, ὀλοοίτροχος ὡς ἀπὸ πέτρης
> Ὅντε κατὰ σφέθεν ποταμὸς χειμάρροος ὥσῃ [2]...

Hector est comparé ici à un rocher entraîné par un torrent. Il ne peut être question de désir ni de volonté.

C'est le participe *μεμαώς* qui est habituellement employé en parlant d'un guerrier frappé au milieu de sa marche en avant :

> δάμασσε δέ μιν μεμαῶτα [3].

[1] *Iliade*, V, 749.
[2] *Iliade*, XIII, 136.
[3] *Ibid.*, XI, 98, etc.

En un vers où il est question d'un trait lancé par Ajax :

ἡ δὲ διαπρὸ
Ἤλυθεν ἐγχείη, σὶν θέλιξε δέ μιν μεμαῶτα.

Le même participe est employé en parlant des chevaux :

Ἦ καὶ ἐφ' ἵπποιϊν μάσλιν βαλεν· οἱ δὲ μάλ' ὦκα
Ἤιξαν πεδίονδε διὰ πλόλιος μεμαῶτες[1].

Ἵπποι γάρ με παρήιξαν πρόσσω μεμαυῖαι[2].

L'analogie de βεβαώς, γεγαώς, venant de racines à nasale, doit faire supposer un type *men* signifiant « mouvoir, courir ». C'est ce type que je crois reconnaître en latin dans les verbes composés *im-minere*, *e-minere*. On en fait quelquefois des composés de *manēre* : mais cela ne convient pas plus pour le sens que pour la forme. *Maneo* garde son *a* en composition : *remaneo*, *permaneo*. Il fait au parfait *mansi*. D'autre part, si l'on examine le sens, *maneo* ne convient pas mieux. *Immineo* (cf. *in-gruo*) suppose une idée de mouvement. *Emineo* exprime l'action de sortir de la foule. C'est probablement le danger de confusion avec d'autres racines de même son qui, dans les deux langues, a peu à peu fait disparaître ce verbe de l'usage ordinaire. Hésychius, selon son habitude, enregistre toutes les acceptions, sans songer autrement à y mettre de l'ordre, quand il dit : μεμαώς· ὁρμῶν, θέλων, σπεύδων, προθυμούμενος, πεποιθώς.

J'ajoute qu'un nom propre comme Μενέλαος s'explique mieux par un verbe exprimant une idée de mouvement que par l'idée de rester ou d'attendre.

Existe-t-il une parenté avec le verbe moyen μαίομαι « désirer, chercher »? La chose me paraît possible, et même probable. Nous avons pareil changement de signification pour ἵημι « envoyer, lancer » et ἵεμαι « désirer ». Mais, en ce cas, c'est le sens physique qui est le premier en date. On renverserait la véritable succession des sens en commençant par l'acception morale.

2. *Si quelquefois*... Εἰ ἄν.

A la conjonction *si*, pour en souligner la nature conditionnelle et hypothétique, le peuple ajoute le mot *quelquefois* :

Si quelquefois Monsieur voulait...
Je vous préviens, si quelquefois vous désiriez...

Et même sans la conjonction *si* :

Pour le cas où quelquefois il arriverait...

[1] *Odyssée*, XV, 182.
[2] *Iliade*, XI, 615.

Ce *quelquefois* (prononcez *quéq'fois*) est l'adverbe ἄν des Grecs. Ainsi qu'on l'a justement expliqué, l'adverbe ἄν est le débris du pronom indéfini ἀμός, qui a donné ἀμοῖ, ἀμόθεν, ἀμόθι, ἀμῆ... La voyelle finale étant tombée, ἄμ est devenu ἄν. Ἐάν (pour εἰ ἄν) est exactement notre *si quelquefois*.

En dehors de toute idée de condition, on rencontre ἄν avec le sens d'un adverbe de temps. Il équivaut alors à « quelque jour » ou « peut-être ». Priam, exprimant ses craintes au sujet de Troie, parle d'abord de ses fils qui seront massacrés, de ses brus qui seront emmenées en captivité. Puis il ajoute :

> Αὐτὸν δ' ἀν πύματόν με κύνες πρώτῃσι θύρῃσιν
> Ὠμησταὶ ἐρύουσιν...
>
> « Ipsum vero aliquando extremum me canes in primis foribus
> Cruda vorantes raptant... »

On entend dire pareillement en français : « Faites-y attention : vous y pourriez quelquefois laisser votre vie. »

Cette étymologie de ἄν, qui est due à M. G. H. Mueller (Hermes, 1890, p. 161), nous fait comprendre pourquoi nous trouvons ce petit mot associé à des conjonctions de diverses sortes. Il se joint à εἰ, ὅτε, ἐπεὶ δέ, pour faire : ἐάν, ὅταν, ἐπειδάν. Rien de tout cela n'a lieu pour la particule interrogative latine *an*, qui a un tout autre sens, un tout autre emploi, et qu'il serait temps de séparer définitivement de son sosie grec.

3. *Pronoms agglutinés aux prépositions.*

Le français *avec* nous présente l'exemple d'une préposition (*apud*) qui s'est annexé un pronom (*hoc*) dont la présence n'est plus sentie. Il en est de même de l'ancien français *poruec* (*pro hoc*).

Il s'est passé quelque chose de semblable en grec pour νόσφι, μέσφι et μέσφα; ces prépositions contiennent le même thème pronominal qui a donné σφεῖς, σφίν.

J'ai conjecturé une agglutination pareille pour les prépositions κατά et μετά. On peut la soupçonner également dans le sanscrit *prati* et *anti*. En latin, *antid* et *postid* n'ont pas d'autre origine.

C'est l'un des moyens employés par le langage pour donner du corps à d'anciennes particules qui, par suite de l'exiguïté de leur volume, sont menacées de disparaître.

Michel Bréal.

ÉTUDE

SUR LA LANGUE LAZE.

(*Suite.*)

II

GRAMMAIRE COMPARÉE

DES DIALECTES LAZES.

I. — Genre.

1. Le laze ignore toute distinction de genre.

2. Pour marquer le sexe des animaux, on se sert des mots *gobaxi* « mâle » et *ganǰuġi* « femelle ». Ce dernier est un emprunt au turc *kanǰɨk* « ânesse ». Ex. :

gobaxi aslani « lion », *ganǰuġi aslani* « lionne »;
gobaxi exeni « cheval », *ganǰuġi exeni* « jument ».

On peut dire aussi pour les objets :

gobaxi gila « clef mâle », *ganǰuġi gila* « clef femelle ».

D'après M. Peacock, on emploie, pour indiquer la femelle des animaux, le mot *zura* : *mskueri* « deer, a male deer », *zura mskueri* « a female deer ».

II. — Nombres.

3. Le laze distingue deux nombres : le singulier et le pluriel.

4. Le nominatif pluriel s'obtient en ajoutant le suffixe *-pe* à la forme du nominatif singulier. Ex. : *mskibu* « moulin », *mskibupe* « moulins »; *bozo* « fille », *bozope* « filles »; *bere* « fils, enfant », *berepe* « fils, enfants »; *nose* « esprit », *nosepe* « esprits, pensées »; *nana* « mère », *nanape* « mères ».

IMPRIMERIE NATIONALE.

III. — Remarques sur la formation du pluriel.

5. Les mots terminés par un *i* changent cet *i* en *e*. Ex. : *ckari* « eau », *ckarepe* « eaux »; *kiti* « doigt », *kitepe* « doigts ».

6. Les mots terminés par une consonne intercalent *e* devant le suffixe *-pe*. Ex. : *kukúf* « crête », *hukufepe* « crêtes ».

7. Quelques mots terminés par *a* intercalent *-le-*; voici les exemples que j'ai pu recueillir : *kuá* « pierre », *kualepe* « pierres »; *juma* « frère », *jumalepe* « frères »; *a*, *xa* « branche », *alepe*, *xalepe* « branches »; *oxorja*, *oxorza*, etc. « femme », *oxorjalepe*, *oxorzalepe* « femmes ».

IV. — Formes casuelles.

8. Le laze a huit formes casuelles : nominatif-accusatif, narratif, génitif, datif, illatif, ablatif, instrumental et sociatif.

9. Le nominatif-accusatif n'a pas de désinence qui le caractérise. Ex. : *bere* « fils », *nana* « mère », *ali* « cou », *Ali* « Ali, nom pr. », *türi xče ren* « la neige est blanche »; *türi doburtìni* « j'ai fait une boule de neige ».

10. Les autres cas s'obtiennent en ajoutant à la forme du nominatif les suffixes suivants :

Narratif : *-k*. Ex. : *Ġormotik*, *Tanrik* « Dieu », *babak* « le père ».

Génitif : *-ši* ou simplement *-š*. Ex. : *čxuriši mža* « du lait de mouton », *bereši kiti* « le doigt de l'enfant », *jogoriši kučxi* « pied de chien », *žoliš ja* « mûrier, arbre de mûre », *ališ toma* « poil de cou ».

Datif : *-s*. Ex. : *pujis* « au bœuf », *beres komebči* « j'ai donné à l'enfant ».

Illatif : *-ša*. Ex. : *oxoriša meġulu* « je vais à la maison », *čaršiša idaginoni?* « iras-tu au marché? ».

Ablatif : *-šen*. Ex. : *jašen mepcili* « j'ai cueilli à l'arbre ».

Instrumental : *-te*. Ex. : *bigate* « avec le bâton », *cxulite* « avec la poire », *cxenite* « avec le cheval ».

Sociatif : *-kala*. Ex. : *bérekala* ou *béreˌkála* « avec un enfant ».

11. Les cas du pluriel s'obtiennent en ajoutant à la forme du nominatif pluriel les mêmes suffixes qu'au singulier; toutefois l'ablatif pluriel est identique au datif : *berepes* « aux enfants, des enfants ».

12. Le génitif pluriel a plus ordinairement la forme brève en *-š*.

13. *Remarque.* — Dans la déclinaison des mots terminés par une consonne, tout se passe comme si ces mots étaient terminés par un *i* : *kukuf*, gén. *kukufiš*, dat. *kukufis*, abl. *kukufišen*, etc.

14. — Tableau de la déclinaison laze.

	singulier.		pluriel.	
Nom.-acc.	*bére*	*púji*	*bérepe*	*púǰepe*
Narr.	*bérek*	*púǰik*	*bérepek*	*púǰepek*
Gén.	*béreši*, *-š*	*púǰiši*, *-š*	*bérepeši*, *-š*	*púǰepeši*, *-š*
Illatif.	*béreša*	*púǰiša*	*bérepeša*	*púǰepeša*
Dat.	*béres*	*púǰis*	*bérepes*	*púǰepes*
Abl.	*bérešen*	*púǰišen*		
Instr.	*bérete*	*púǰite*	*bérepete*	*púǰepete*
Soc.	*bérekala*	*púǰikala*	*bérepekala*	*púǰepekala*

15. Cette déclinaison est celle qui est en usage dans les dialectes de Batoum et du village d'Atina. Les paradigmes de Rosen et de M. von Erckert présentent quelques différences.

16. Rosen ne signale ni le narratif ni l'ablatif. D'après lui, la forme du locatif avec mouvement (*Motativ*) sert aussi d'ablatif et s'emploie avec les comparatifs et les superlatifs (voir § 38), ainsi : *him kuaša ham kua da bǰi onu* « cette pierre est plus dure que celle-là »; *bteliša da skua* « le plus beau ». Le dialecte de la ville d'Atina qu'a étudié Rosen ne possède donc ni l'ablatif ni le narratif.

17. Rosen ne compte pas le sociatif pour un cas spécial; il indique à tort un suffixe *-škala* avec le sens de « avec », qui ne peut être que ce même suffixe *-kala* ajouté à la désinence du génitif *-š*.

18. M. von Erckert donne exactement les formes indiquées plus haut. Toutefois, d'après lui, la forme du génitif est identique à celle du datif et l'instrumental se forme avec un suffixe bref *-t*. Ex. : *babas cxeni* « le cheval du père »; *jumis da* « la sœur du frère »; *jumalepes* « des frères »; *cxenit* « avec un cheval »; *baba čakučit komoxtu* « le père est venu avec le marteau ».

19. De plus il ajoute deux autres cas :

Le premier s'appelle *élatif*; il se forme avec le suffixe *-še*; il est traduit par la préposition « sur ». Ex. : *kočiše* « auf dem Menschen ».

Le second se forme avec le suffixe *šeken*; il est traduit par la préposition allemande «zu» : *kočišeken* «zum Menschen».

20. Les formes données par M. Peacock sont identiques à celles qu'on a vues plus haut, sauf les différences suivantes :

Le datif singulier se forme avec les suffixes *-ssi* ou *-s*; le pluriel se fait régulièrement (*-pes*); l'ablatif n'a pas de forme spéciale; au pluriel, ainsi qu'au singulier, il est identique au génitif : sing. *-š*, *-ši*, *-še*, plur. *-peše*.

V. — Emploi des cas.

21. Le nominatif-accusatif est la forme du sujet : *oxori didi ren* «la maison est grande»; *babačkimi gai ren* «mon père est bon» et du complément direct : *aya goči dobaxi* «j'ai battu cet homme»; *ar kua vistoli* «j'ai jeté une pierre».

22. Suivant l'usage turc, il sert aussi pour le complément du nom, quand le mot est indéfini : *ali toma* «poil du cou»; *kučxe kiti* «doigt de pied».

23. Au lieu du nominatif, on emploie comme sujet de la phrase le narratif quand on veut insister sur le mot en question : *babak sikiris cxeni iċopu* (Er.) «le père a donné le cheval au fils»; *Ġormotik šifa mečas* «que Dieu te donne bonne santé».

24. Le génitif est la forme du complément du nom, quand le mot est défini; on peut s'en servir aussi pour le complément indéfini : *Ališ kitabi* «le livre d'Ali»; *bereši kiti* «le doigt de l'enfant»; *žoliš ja* «mûrier».

25. Le datif répond à plusieurs cas des langues indo-européennes :

α. Au datif : *bérepes úċċui* «dis aux enfants»; *jas* «à l'arbre».

β. A l'ablatif : *ma bakalis kaeúċopi* «j'ai acheté à l'épicier».

γ. Au locatif sans mouvement : *oxoris ren* «il est chez lui»; *meleni soxaxis ren* «il est dans la rue en face».

δ. A l'instrumental (selon Er., p. 351) : *babak argunis nokirapis* «le père frappe avec une hache».

26. L'ablatif indique l'éloignement : *ma oxorišen kaeúċopi* «je l'ai pris chez moi»; *čaršišen mógulu* «je viens du marché».

Il sert aussi à indiquer le comparatif et le superlatif (voir § 36 et § 37).

27. L'instrumental indique l'instrument : *čakujite* «avec un marteau»; *bigate* «avec un bâton».

28. Le sociatif indique que l'on fait quelque chose en compagnie de quelqu'un : *ma ti skánkala isa midavintu* «moi aussi je voulais venir avec toi».

29. L'illatif indique l'endroit où l'on va : *čaršiša idaginoni?* «iras-tu au marché?» Voir aussi § 38.

VI. — Article.

30. Le laze n'a pas d'article défini; pour exprimer la chose définie, il emploie les pronoms démonstratifs *a*, *aya* «ce» (objets rapprochés), *ia* «ce» (objets éloignés).

31. Le mot *ar* «un» sert d'article indéfini : *ar didi oxori* «une grande maison».

32. Quant un mot marque l'espèce en général, il ne prend pas d'article. Ex. : *türim xče ren* «la neige est blanche».

VII. — Adjectif.

33. L'adjectif précède toujours le substantif; il ne comporte aucune variation ni en nombre ni en cas : *didi oxori* «grande maison»; *didi oxorepe* «des grandes maisons»; *žulu bozo* «petite fille»; *žulu bozopete* «avec des petites filles»; *žulu bere* «petit fils»; *žulu berešen* «du petit fils».

34. Il ne peut être décliné que s'il est employé comme substantif. Ex. : *žulupete* «avec les petits»; *didišen* «du grand, de la grande»; *žulušen čopi do didis komebči* «j'ai pris au petit et je l'ai donné au grand».

35. Entre l'adjectif et le substantif, il s'intercale souvent un *m* : *nosei goči* ou *noseim goči* «un homme sage»; *cxeni girinišen maǧam ren* (Er. p. 348) «le cheval est plus grand que l'âne». Cette particule a parfois trompé les savants qui ont recueilli des mots lazes. Voir le dictionnaire sous le mot *doni*.

36. Le comparatif n'a pas de forme propre. Il suffit pour l'indiquer de mettre à l'ablatif le point de comparaison : *aya ayašen didi ren* «ceci est plus grand que cela». On peut aussi faire précéder l'adjectif des mots *dido*, *daha*, *daa*, *da* (les trois derniers empruntés au turc) qui signifient «plus». Ex. : *aya ayašen dido didi ren; aya gulani dačkimišen daha skua ren* «cette fille est plus belle que ma sœur».

37. Le superlatif est indiqué par le mot *telišen* «de tous». Ex. : *Ġormotik telišen nosei ren* «Dieu est le plus sage»; *iya soxaxis aya oxori telišen skua ren* «cette maison est la plus belle de la rue».

On peut dire aussi : *telišen dido, telišen daha*, etc. «plus que tous» : *aya soxaxis aya oxori telišen dido skua ren*; *Ġormotik telišen daha nosei ren.*

38. Au lieu de l'ablatif, Rosen enseigne l'emploi de l'illatif : *him kuaša ham kua daa bji onu* «cette pierre est plus dure que celle-là»; *teliša daa skua* «la plus belle».

39. Diverses formes de comparatifs et superlatifs sont :

Suivant Er. : *xolos* «près», *dea xolos* «plus près», *biad melika xolos* «encore plus près»; *kaï* «bon», *didi kaï* «très bon», *biade dido kaï* «bien bon». Ce mot *biad*, *biade* doit être le résultat d'une erreur; il existe une forme *ziadé* «plus» (emprunt turc).

Suivant M. Peacock : *kaï* «bon», *učǧiši* «mieux», *iris učǧin* «le meilleur»; *maǧali* «haut», *demušen maǧali* «plus haut», *teli maǧali* «le plus haut».

40. Le superlatif relatif est exprimé à Bt. et à At. par le mot turc *peǧi* «très». Ex. : *peǧi nosoni* «très sage»; *peǧi xče* «très blanc».

VIII. — Noms de nombres.

41. Les noms de nombres cardinaux sont :

1. *Ar* (At. Bt. R. P. Er. 1).
2. *Žur* (Bt. P. At. Er. 2), *Żur* (R. Er. 2).
3. *Šum* (Bt. At.), *Jum* (R.), *Žum* (Er. 3), *Sum* (Er. P.).
4. *Otx* (Bt. At. R. Er. 4), *Otxo* (Er.), *Otxu* (P.).
5. *Xut* (Bt. At. P. R. Er. 5).
6. *Aṇš* (Bt. At.), *Aš* (R. Er. 6), *Aši* (P.).
7. *Škuyt* (Bt. At.), *Skit* (R. P. Er. 7), *Skviti* (Er.).
8. *Orvo* (Bt. At. P.), *Ovro* (R. Er. 8).
9. *Čxoro* (Bt. At. R. Er. 9), *Čxolo* (P.).
10. *Uit* (Bt. At. R.), *Vit* (P. Er. 10).

42. Les nombres de 10 à 19 se forment en ajoutant au mot *uit* «dix» le nom de chacune des unités précédé de *do* «et» (At. Bt.) ou *o* (Er.); suivant Rosen et M. von Erckert par simple juxtaposition. Ex. :

11. *Uitdoar* (Bt. At.), *Uitvar* (R. Er.), *Vitoar* (Er.).
12. *Uitdožur* (Bt. At.), *Uitžur* (R. Er.), *Vitožur* (Er.).
13. *Uitdošum* (Bt. At.), *Uitjum* (R .Er.), *Vitožum* (Er.), etc.

43. Pour les dizaines jusqu'à 100, le laze a le système vigintésimal :

20. *Eč* (At. Bt. Er. 13), *Eš, Ež* (Bt.). *öč* (R. Er.), *Eči* (P.).

30. *Ešdouit, Ečdouit* (Bt.), *Ežduit* (At.), *Ečidovit* (Er.), *öčdovit* (R. Er. 14) = (20 + 10).

40. *Žureneš*, *Žurenеč*, *Žurenöč* (2 × 20).
50. *Žurenešdouit*, *žurenöčdovit*, etc. (2 × 20 + 10).
60. *Šumeneš*, *šumeneč*, *šumenöč* (3 × 20).
70. *Šumenešdouit*, *šumenöčdouit* (3 × 20 + 10).
80. *Otxeneš*, *otxeneč*, *otxanöč* (4 × 20).
90. *Otxenečdouit*, *otxenešdvit*, *otxanöčdouit* (4 × 20 + 10).

Le suffixe *en* sert pour la multiplication et *do* pour l'addition. Dans le dialecte étudié par Rosen ce *en* avec le mot *otx* devient *an*.

Avec les unités, on a :

21. *Ečdoar* (At. Bt.), *öčdoar* (R.), etc.
22. *Ečdožur* (At. Bt.), *öčdožur* (R.).
45. *Žurenečdoxut* (At. Bt.), *žurenöčdoxut* (R.), etc.
51. *Žurenečdouitdoar* (At. Bt.), *žurenöčdowitwar* (R.), etc.
99. *Otxenečdouitdočxoro* (At. Bt.), etc.

100. *Oš* (At. Bt. R. Er.), *ošı* (P.).
101. *Ošdoar* (At. Bt.), *ošidoar* (R.).
105. *Ošdoxut* (At. Bt.), *ošidoxut* (R.).
200. *Žur oš* (At. Bt.), *žur oš* (R.).
511. *Xutošdouitdoar*, etc.
1000. *Uitoš* (At. Bt.), *Šilya* (R. Er. At. Bt.), *Bini* (mot turc).
4000. *Otx šilya* (At. Bt.), *otxo šilia* (R. Er.).
1,000,000. *Milyoni*, *milyon*.
1,397,853 : *ar milyon šum-oš otxenečdouitdoškuyt-šilyam orvoš žurenečdouitdošum*.

44. Le mot *šilya* peut être suivi de *m* comme les adjectifs qualificatifs.

45. Les substantifs qui suivent les nombres cardinaux restent au singulier. Ex. : *škuyt tǧa* « sept jours »; *šilyam oxori* « mille maisons ».

46. Les adjectifs ordinaux ont différentes formes suivant les dialectes. A Batoum et à Xope, on ajoute aux nombres cardinaux le préfixe *ma-* et le suffixe *-a*. Ex. : *maxuta* « cinquième », *maeča* « vingtième », *maoša* « centième ».

Ce préfixe *ma-* a la forme *man-* devant *škuyt* et *čxoro*; les mots *orvo* et *čxoro* ne prennent pas le suffixe *-a* : *manškuyta* « septième », *maorvo* « huitième », *mančxoro* « neuvième ».

47. A Atina on ajoute le suffixe *-eneri*. Ex. : *žureneri* « deuxième », *šumeneri* « troisième », etc.

Après les nombres 8 et 9, ce suffixe perd son *e* initial : *orvoneri*, *čxoroneri*.

48. Dans le dialecte de la ville d'Atina (par opposition au

village dont il est question § 47), les ordinaux se forment avec le suffixe *-muš* (suivant Rosen). Ex. : *žurmuš* « deuxième ».

49. Le mot « premier », dans les dialectes de Batoum, de Xope et d'Atina, se dit *birinji* (emprunt turc), au lieu de **maara* ou **areneri*. Rosen a *armuš*. Mais on dit *mauitdoara* (Bt.), *uitdoareneri* (At.) « onzième ».

50. Voici le tableau des noms de nombres ordinaux :

	Bt.	At.	R.
1°	*Birinji*	*Birinji*	*Armuš*
2°	*mažura*	*žureneri*	*žurmuš*
3°	*mašuma*	*šumeneri*	*jummuš*
4°	*maotxa*	*otxeneri*	*otxumuš*
5°	*maxuta*	*xuteneri*	*xutmuš*
6°	*maanša*	*anšeneri*	(*ašmuš*)
7°	*manškuyta*	*škuyteneri*	(*škitmuš*)
8°	*maorvo*	*orvoneri*	(*ovromuš*)
9°	*mančxoro*	*čxoroneri*	(*čxoromuš*)
10°	*mavita*	*uiteneri*	(*uitmuš*)
11°	*mavitdoara*	*vitdoareneri*	(*uitvarmuš*)
12°	*mavitdožura*	*vitdožureneri*	(*uitžurmuš*)
20°	*maeča*	*ešeneri*	(*öčmuš*)
30°	*maečdovita*	*ešdoviteneri*	(*öčdovitmuš*)
52°	*mažurenečdovitdožura*	*žurenešdovitdožureneri*	(*žurenöčdovitdožurmuš*)
100°	*maošo*	*ošeneri*	(*ošmuš*)

IX. Pronoms.

51. Les pronoms personnels sont :

ma, *man* « je ».	*čkin*, *šku* « nous ».
si, *sin* « tu ».	*tkua*, *tkuan* « vous ».
emuk, *him*, *iya* « il, lui ».	*entepe*, *hini* « ils, eux ».
muk « lui-même ».	*mutupek* « eux-mêmes ».

52. Voici la déclinaison des pronoms personnels :

Nom.-Acc.	*ma* (Bt. At. R. Er.), *man* (Bt.).
Dat.	*ma* (Bt. Er.), *ma m-* (R.).
Gén.	*čkimi* (Bt.), *škimi* (R. At.).
Abl.	*čkimden*, *ma* (Bt.), *škimde* (At.).
Soc.	*čkimkala* (Bt.), *čkimi kala* (Er.).
Ill.	*škiminde* (R.).

Nom.-Acc.	*čkin* (Bt. Er.), *šku* (R. Er.).
Dat.	*čkin* (Bt. Er.), *šku m-* (R.).
Gén.	*čkini* (Bt.), *škuni* (At. R.).
Abl.	*čkinden* (Bt.).
Soc.	*čkinkala* (Bt.), *čkini kala* (Er.).
Ill.	*škuninda* (R.).

Nom.-Acc.	*si* (Bt. Er. R. A.), *sin* (Bt.).
Dat.	*si* (Bt. At.), *sin* (Er.), *si g-* (R.).
Gén.	*skani* (Bt. R. At.).
Abl.	*skanden*, *si* (Bt.).
Soc.	*skankala* (Bt.), *skani kala* (Er.).
Ill.	*skaninda* (R.).

Nom.-Acc.	*tkua* (Bt. Er. R.), *tqua*, *tquan* (Er.), *tkuan* (Bt.).
Dat.	*tkua* (Bt.), *tkuan* (Er.), *tkua g-* (R.).
Gén.	*tkuani* (Bt. R.).
Abl.	*tkuanden*, *tkuan* (Bt.).
Soc.	*tkuankala* (Bt.), *tkuani kala* (Er.).
Ill.	*tkuaninda* (R.).

Nom.	*emuk* (Bt.), *stim* (K.),	*him* (R. Er.).
Gén.	*emuš* (Bt.),	*himuši* (R.).
Dat.	*emus* (Bt.),	*himus* (R.).
Acc.	*iya* (Bt.), *eya* (X.),	*him* (R.).
Abl.	*emušen*, *emus* (Bt.),	—
Soc.	*emukala* (Bt. Er.),	—
Ill.	—	*himuša* (R.).

Nom.-Acc.	*éntepe* (At. Bt.), *emtepe*, *entebe*, *ten* (Er.),		*hini* (R.).
Gén.	*éntepeš* (At. Bt.),		*hiniši* (R.).
Dat.	*éntepes* (Bt.),	*emtepes* (Er.),	*hinis* (R).
Abl.	*éntepes* (Bt.),		—
Soc.	*éntepekala* (Bt.), *emtepe kala* (Er.),		—
Ill.	—		*hiniša* (R.).

Nom.-Acc.	*muk*,	*mútepek*.
Gén.	*muši*,	*mútepeši*, *-eš*.
Dat.	—	*mútepes*.
Abl.	*mušišen*,	*mútepes*.
Soc.	*mušikala*,	*mútepekala*.

Pour les datifs des pronoms personnels, voir aussi XIV α.

53. Les adjectifs et pronoms possessifs sont les génitifs des pronoms personnels :

čkimi (Bt.), *škimi* (At. R.) « mon, ma, mes ».

skani (Bt. R. At.) « ton, ta, tes ».
emuš (Bt.), *himuši* (R.), *muši* (Bt.) « son, sa, ses ».
čkini (Bt.), *škuni* (At. R.) « notre, nos ».
tkuani (Bt. R.) « votre, vos ».
éntepeš (At. Bt.), *hiniši* (R.), *mútepeš*, *-ši* (Bt.) « leur, leurs ».

54. Ils restent invariables quand ils sont employés comme adjectifs, suivant la règle générale. Ex. :

čkimi kítepes « de mes doigts ».
skani xeši kítepes « des doigts de ta main ».
éntepeš xépeši kítepes « des doigts de leurs mains ».

55. Ils se déclinent comme des substantifs, quand ils sont pronoms :

Mutepešiden, *mutepešišen* « des leurs ».
Oxoričkimiš ekna xče ren, *ama tkuaniši uča ren*, *do éntepešiši čita ren* « la porte de ma maison est blanche, mais celle de la vôtre est noire et celle de la sienne est rouge ».

56. Les possessifs peuvent aussi suivre les substantifs; dans ce cas ils deviennent enclitiques et se joignent au mot précédent. Les suffixes de la déclinaison s'ajoutent à l'enclitique et le substantif lui-même reste invariable :

nanačkimi « ma mère »; *jumačkimi* « mon frère ».
éknaskani « ta porte »; *jumaskani* « ton frère ».
timuši « sa tête »; *nanamuši* « sa mère ».
jumačkini « notre frère »; *nanačkini* « notre mère ».
timutepeš « leur tête »; *nanamutepeš* « leur mère ».

57. En patois At. :

škimi dulya, *dulyaškimi* « mon travail ».
skani axi-zari « ton soupir ».
nanaskani « ta mère ».
xališkuni « notre état »; *škuni oxori* « nos maisons ».

58. Formes déclinées :

nanačkimiša vidi (Bt.) « je suis allé chez ma mère ».
jumaskanepes kaeúčopi (Bt.) « je l'ai pris à tes frères ».
nanaskaniša idi (At.) « va chez ta mère ».

59. *Tkuani*, *émuš*, *éntepeš* font exception; on ne peut dire que :

tkuani leški « vos lèvres ».
emuš jumálepe « ses frères ».
éntepeš dálepe « leurs sœurs ».

60. Les démonstratifs sont :

aya (Bt.), *a* (Bt., peu usité à At.), *haya* (At.), *ham* (At.), *him?* (R.), *am* (Er., p. 348) « ce, cette, ces (objets approchés) ».

ia, *iya* (Bt.), *him* (At.), *ham?* (R.) « ce, cette, ces (objets éloignés) ». Ex. : *a goči* (Bt.) « cet homme »; *ham yeri* (At. R.) « cette place »; *am arabape dčita renan* (Er.) « ces voitures sont rouges »; *aya oxorišen* (Bt.) « de cette maison »; *iya goči* (Bt.) « cet homme-là »; etc.

61. *A* reste toujours invariable; *aya*, *ia*, *iya*, *ham*, *him* peuvent être déclinés s'ils sont pronoms.

	SINGULIER.	PLURIEL.
Nom.-Acc.	*aya* (Bt.)	*ántepe*
Narr.	*amuk*	*ántepek*
Gén.	*amuš*	*ántepeš*
Dat.	*amus*	*ántepes*
Abl.	*amušen*	
Soc.	*amukala*	*ántepekala*
Ill.	*amuša*	*ántepeša*
Nom.-Acc.	*ham* (R.)	*hani*
Dat.	*hamus*	*hanis*
Gén.	*hamuši*	*haniši*
Ill.	*hamuša*	*haniša*

Pour la déclinaison de *iya*, *him*, voir les pronoms personnels.

62. Le pronom relatif est *na* :

	SINGULIER. (Bt. At.)	PLURIEL. (R.)	
Nom.-Acc.	*namu*	*nam*	*nani*
Gén.	*namuši*	*namuši*	*naniši*
Dat.	*namus*	*namušeni?*	*nanis*
Abl.	*namušen*, *namus*	—	—
Soc.	*namukala*	—	—
Ins.	*namute*	—	—
Ill.	—	*namuša*	*naniša*

63. Les interrogatifs sont : *mi?* (Bt. At. R.) « qui? » *mu?* (Bt.) *muia?* (R.) « quoi? »

Nom.-Acc.	*mi*	*mu*	*muia*
Gén.	*miši*	*muši*	*muiaši*
Ill.	*miša*	*muša*	*muiaša*
Dat.	*mis* (Bt.), *mišonu* (R.)	—	*muiašeni*
Abl.	*mišen*	*mušen*	—
Soc.	*mi kala*	*mu kala*	—

64. Les pronoms réfléchis se forment à l'aide du mot *ti* « tête » :

ma tičkimi « je me »; *si tiskani* « tu te »; *emuk timuši* « il se ».

čkin tičkini « nous nous »; *tkuan tkuaniti* « vous vous »; *éntepe timútepeš* « ils se ».

On peut ajouter *buri* :

ma tičkimi buri « moi-même, par moi-même »;
tkuan tkuaniti buri « vous-mêmes, par vous-mêmes »;
éntepe timútepeš buri « eux-mêmes, par eux-mêmes », etc.

X. Prépositions.

65. Les principales prépositions sont :

Avec le génitif :

coxule (Bt.), *tcoxle* (Er.) « devant »; *melendo* « contre, en face »; *šeni* (Bt. At. R.) « pour »; *škaguri* « au milieu »;
žin (Bt. Er.) « en haut, au-dessus »; *yani* « à côté »;
ukačxe (Bt.), *ukačxa* (R.) « derrière »; *dude*, *tudele*, *tude* (Bt. At.), *ttuže* (Er.) « au-dessous, sous, en bas »; *doloxe* (Bt. R. Er.) « dans »; *gale* (Bt. At.), *kale* (R.) « en dehors, à l'extérieur »; *etrafi* « autour »; *gudeli* « au bout, à la fin »; *tere* (R.) « avec, ensemble ».

Avec l'ablatif :

coxle (Bt.), *coxre* (R.) « avant »; *okule* (Bt.), *šikule* (R.) « après »; *ukačxe* « après »; *žin* « plus haut que »; *gale* « hors de ».

Avec l'accusatif :

galaša « jusqu'à »; *dixo* (R.) « sans ».

Avec le datif :

xolo, *xolos* « près de »; *tere* (Bt.), *teri* (At.) « comme, semblable à ».

Avec l'illatif :

xa (R.) « pareil, semblable ».

Autres prépositions :

oğine (Er. R.) « devant, avant »; *oškeno* (At.) « dans »; *sale* (R.) « en bas, sous »; *saleni* (R.) « au-dessous »; *somušis* (R.) « vers »; *šile* (R.) « en haut »; *šileni* (R.) « au-dessus »; *škala?* (R.) « avec »; *xolo* (At.) « en arrière, du nouveau ».

XI. Verbe.

66. Le verbe laze distingue trois personnes et deux nombres.

67. Les temps et modes sont les suivants :

Indicatif : Présent. Imparfait. Aoriste. Futur. Futur passé.
Impératif : Présent.
Conditionnel : Présent. Imparfait.

68. De plus le verbe laze comporte :

Participe : Présent. Passé. Futur.
Gérondif : Présent.
Infinitif.

XII. Désinences.

69. Le verbe laze a deux sortes de désinences.

Les premières servent pour le présent des trois modes, et les secondes pour l'imparfait et l'aoriste.

70. La première et la seconde personne du singulier et du pluriel sont identiques l'une à l'autre dans tous les dialectes lazes.

Pour les distinguer, on met avant le verbe les pronoms personnels *ma*, *si*, *čkin*, *tkuan*, etc., ou quelques préfixes qu'on indiquera plus bas. Voir §§ 96 et 97.

71. Les désinences primaires sont, dans le dialecte de Batoum :

Sing.	1e	–	Plur. 1e *-t*
	2e	–	2e *-t*
	3e	*-s*	3e *-n*, *-an*

72. Dans le dialecte de la ville d'Atina, selon Rosen, le présent a les désinences suivantes :

Sing.	1e	*-áre*	Plur. 1e *-atére*
	2e	*-áre*	2e *-atére*
	3e	*-asére*	3e *-anéne*

73. Les formes données par Er. sont semblables à celles de Bt., et celles du village d'Atina (At.) aux formes données par sen.

74. Les désinences secondaires sont dans tous les dialectes :

Sing.	1e	*-i*	Plur. 1e *-it*
	2e	*-i*	2e *-it*
	3e	*-u*	3e *-es*

75. Pour les désinences des deux futurs, voir §§ 82 et 83.

XIII. Formation des temps.

76. Le présent de l'indicatif se forme en ajoutant à la racine du verbe les suffixes *-ub*, *-ab*, *-ib*, *-ob*, *-eb*, auxquels s'attachent les désinences primaires.

Le *b* devant l'*-s* de la 3e personne du singulier se prononce *p* (Er. écrit *p* partout). Ex. :

Rac. *jar* «écrire» : *ma bjarub* «j'écris», *si bjarub* «tu écris», *emuk jarups* «il écrit», *čkin bjarubt* «nous écrivons», *tkuan bjarubt* «vous écrivez», *entepek jaruban* «ils écrivent».

Rac. *kos* «balayer» : *ma bkosub*, *si kosub*, *emuk kosups*, *čkin bkosubt*, *tkuan kosubt*, *entepek kosuban* «je balaye, etc.».

Rac. *ck* «effacer» : *ma bckab*, *si ckab*, *emuk ckaps*, *čkin ckabt*, *tkuan ckabt*, *entepe ckaban* «j'efface, etc.».

Rac. *ck* «ouvrir» : *ma gómckib*, *si gonckib*, etc.

Rac. *čin* «connaître» : *ma vičinob*, etc.

Rac. *xor* : *oxoreps* «il est moins... (pour les heures)».

77. Pour le choix de ces suffixes, il n'y a pas de règles constantes; les trois derniers sont très rares; je n'en connais que les formes citées.

78. A Batoum, quelques présents sont formés sans le secours d'aucun suffixe, les désinences s'attachant directement à la racine. Les exemples sont :

3e pers. sing. : *iksars* «il marche (pour une montre)».

3e pers. sing. : *ubars* «il fait du vent».

79. Cette formation est normale dans le dialecte de la ville et du village d'Atina (R. At.); les désinences (différentes de celles de Bt.) s'attachent directement à la racine. Ex. :

Rac. *xašk* «creuser» : *ma bxaškare*, *si xaškare*, *xaškasere*, *bxaškatere*, *xaškatere*, *xaškanene* «je creuse, etc.».

80. L'imparfait du présent de l'indicatif se forme avec le suffixe *-t* ajouté au thème du présent; les désinences sont les désinences secondaires. Ex. :

Rac. *kos* «balayer» : *ma bkosubti*, *si kosubti*, *emuk kosubtu*, *čkin kosubtit*, *tkuan kosubtit*, *entepek kosubtes* «je balayais, etc.».

Rosen ne parle pas de l'imparfait du présent; j'ignore aussi quelle forme peut avoir ce temps dans le dialecte d'At.

81. L'aoriste s'obtient dans tous les dialectes en joignant simplement les désinences secondaires à la racine verbale. Ex. :

Rac. *kos* «balayer» : *do kosi*, *kosi*, *kosu*, *dokosit*, *kosit*, *koses* «j'ai balayé, etc.» (Bt.).

Rac. *xašk* «creuser» : *dobxaški*, *doxaški*, *doxašku*, *dobxaškit*, *doxaškit*, *doxaškes* «j'ai creusé, tu as creusé, etc.» (R.).

82. Dans le dialecte de Batoum, le futur se forme à l'aide du verbe «vouloir» qui s'ajoute à la racine suivie de *a*, selon le paradigme suivant :

Rac. *laǧon* «mâcher» :

Sing. 1e	*blaǧon-a-minon*	Plur. 1e	*blaǧon-a-minon-an*
2e	*laǧon-a-ginon*	2e	*laǧon-a-ginon-an*
3e	*laǧon-a-sunon*	3e	*laǧon-a-sunon-an*

83. Pour obtenir le futur passé, on remplace le présent du verbe «vouloir» par son imparfait *mintu*, *gintu*, *suntu*, *mintes*, *gintes*, *suntes* :

Sing. 1e	*blaǧon-a-mintu*	Plur. 1e	*blaǧon-a-mintes*
2e	*laǧon-a-gintu*	2e	*laǧon-a-gintes*
3e	*laǧon-a-suntu*	3e	*laǧon-a-suntes*

84. Ni Er., ni R., ni P. ne signalent la forme du futur. A At., c'est le présent qui sert de futur. Ex. :

kardali ginǰarare «je t'écrirai une lettre»; *panda kogišinare* «je me souviendrai toujours de toi».

85. La 2e pers. de l'impératif (sing. ou plur.) est identique à la 2e pers. de l'aoriste. Pour la 1re et la 3e pers. de l'impératif on recourt aux mêmes personnes du présent du conditionnel, même d'après Rosen; et, d'une manière générale, toutes les personnes du passé servent aussi d'impératif passé. Ex. :

Rac. *ǰar* «écrire» :

	AORISTE.	IMPÉRATIF.
Sing. 2e	*ǰari* «j'ai écrit».	*ǰari* «écris».
Plur. 2e	*ǰarit* «nous avons écrit».	*ǰarit* «écrivez».

86. Le présent du conditionnel se forme avec le suffixe *-a* et les désinences primaires. Au passé on ajoute à cet *a* le suffixe du passé *-t*. Ex. :

	CONDITIONNEL PRÉSENT.	CONDITIONNEL PASSÉ.
Sing. 1e	*ǰara*	*ǰarati*
2e	*ǰara*	*ǰarati*
3e	*ǰaras*	*ǰaratu*
Plur. 1e	*ǰarat*	*ǰaratit*
2e	*ǰarat*	*ǰaratit*
3e	*ǰaran*	*ǰarates*

Rosen, qui ignore le mode conditionnel, signale la 1re et la 2e pers. du présent du conditionnel comme formes d'impératif. Ex. :

Rac. *kan* « tirer » :

Impératif plur. 1e *do-vo-kanat*
2e *do-kan-it*
3e *do-kan-an*

XIV. Préfixes.

87. Il est rare que le verbe laze ne soit pas précédé d'un ou de plusieurs préfixes. Ces préfixes indiquent, les uns, un rapport entre le sujet et le complément direct : ce sont des pronoms infixes; les autres, diverses nuances de l'action : ce sont des préfixes proprement dits.

α. *Pronoms infixes.*

88. Première personne : *m*, *mi*, *mo*. Ex. :

do-mi-*cpi* « dis-moi »; *mo*-mi-*ǵi* « apporte-moi »; *ge*-m-*ču* « il m'a frappé »; *emuk ma ka-e*-mi-*čopu* « il l'a pris de moi »; *guri* mi-*tvasun* « mon cœur se brise »; *upigi* mo-*xups* « ma sueur coule ».

89. Deuxième personne : *gi*. Ex. :

do-gi-*baxčiši* « je t'ai fait cadeau »; gi-*u-ǰarare* « je t'écrirai »; *do*-gi-*cpab* « je te dis »; *mo*-gi-*ǵa* « que je t'apporte »; *ma si ka-e*-gi-*čopi* « je l'ai pris de toi »; *ko*-gi-*šinare* « je te rappellerai »; *si* gi-*tvasasen guri* « ton cœur se brise »; *xaberi ko*-gi-*čopi* « j'ai pris de tes nouvelles ».

90. Troisième personne : *u*. Ex. :

do-u-*baxčiši* « je lui ai fait cadeau »; *do*-u-*cpi* « je lui ai dit »; *do*-u-*cpab* « je lui dis »; u-*cpab* « je lui dis passablement »; *minda*-u-*ǰaraminonanna* « quand nous lui écrirons »; *entepek entepes minda*-u-*ǰarasunonanna* « quand ils leur écriront »; *ka-e*-u-*čopi* « je lui ai pris »; u-*mčenaminon* « je lui recommanderai ».

91. Devant cet *u* la voyelle finale du préfixe précédent s'altère parfois ou même tombe. Ex. :

ma emus mindauǰaraminon « je lui écrirai »; mais *emuk emus mindu̯ǰarasunon* « il lui écrira »; *doxedi* « je me suis assis »; mais *duxoli* « je me suis approché de lui ».

92. La présence d'une forme de pronom indépendante et isolée du verbe ne dispense pas de l'emploi du pronom infixe. Ainsi le complément se trouve exprimé deux fois. Ex. :

ma emus *mindauǰaraminon*, litt. « je lui écrirai à lui ».
tkuan ma *komomiǰaraginonan*, litt. « vous m'écrirez à moi ».

ma si *mindagijari* « je t'ai écrit ».
ma emus *mindaujari* « je lui ai écrit ».
si ma *komomijari* « tu m'as écrit ».
čí emus *ujari* « tu lui as écrit ».
emuk ma *makomomijaru* « il m'a écrit ».
emuk si *mindagijaru* « il t'a écrit ».
emuk emus *mindujaru* « il lui a écrit ».
čkin si *mindagijarit* « nous t'avons écrit ».
čkin tkua *mindagijarit* « nous vous avons écrit ».
entepek ma *komomijares* « ils m'ont écrit ».
entepek čkin *komomijares* « ils nous ont écrit ».
entepek entepes *mindujares* « ils leur ont écrit », etc.

93. Rosen signale le même procédé, sauf pour la 3e personne, pour laquelle il n'indique pas de pronom infixe; il donne simplement les pronoms *himus*, *hinis*.

mečari « tu donnes ».
memčari « tu me donnes ».
mečí « donne ».
mumčí « donne-moi ».
gyeču « il frappe ».
gyemču « il me frappe ».
him himus gyeču « il le frappe ».
mebčare « je donne ».
mekčare « je te donne ».
mejarare « j'écris ».
kinjarare « je t'écris ».
kinjari « je t'ai écrit ».

Le pluriel se forme de la même façon.

β. Préfixes proprement dits.

94. Il existe une vingtaine de préfixes verbaux. Quelques-uns sont formés d'une seule lettre, comme *b-*, *e-*, *o-*, *u-*; d'autres ont une ou deux syllabes, comme *do-*, *ye-*, *mindo-*, *minda-*; les autres préfixes sant formés d'une seule consonne, comme *g-*, *h-*, *k-*, *l-*, *m-*, *n-*, *š-*, *v-*, mais cette consonne peut toujours être suivie de l'une des voyelles *a*, *e*, *i*, *o*, *u*. Un même verbe peut recevoir un, deux, trois ou même quatre préfixes. Le nombre de ces préfixes, la variété de leurs formes et la quantité presque illimitée des combinaisons dans lesquelles ils peuvent entrer constituent la principale difficulté de la langue laze. Je n'ai pu réussir à me rendre entièrement maître de ce mécanisme et à trouver les nuances de signification que ces préfixes ajoutent aux verbes. Rosen n'a pu les indiquer davantage. Il s'exprime ainsi : « Ueber die Wirkung der präfigirten Sylben *o*, *do*, *ko*, *e*, *em* habe ich zu keiner bestimmten Ansicht gelangen können. Nur von *m-* ist mir durch Beispiele klar geworden, dass dadurch ein Transitivum entsteht. »

Seul M. von Erckert a osé préciser (?) le sens des quelques préfixes suivants :

IMPRIMERIE NATIONALE.

e-jar-ala « be-schreiben »
kem-jaru « aus-schreiben »
me-jar-ala « unter-schreiben »
dolo-jaru « an-schreiben »
mešo-jaru « über-schreiben »
gama-jaru « aus-schreiben »
do-jar-ala « auf- (zu-, be-) schreiben »
kome-jaru « Aufschrift »
kemi-jaru « Zahlungs- (Uebersichts-) schrift »
ga-jaru « Beglaubigungsschreiben »
(Er., p. 352).

95. Les préfixes verbaux sont :

a : — *a-cxonu*, *a-xvilu*, *ko-mu-a-ġori*.

b : — *b-eudi*, *b-jari*, *do-b-jari*, *ka-ga-ma-b-či*; on prononce *p* dans *me-p-eili*, etc.

d, *de*, *do* : — *do-epi*, *do-b-catxi*, *do-m-badi*, *do-i-badi*, *d-i-badi*, *do-vu-bġi*, *do-vi-čili*, *de-v-in-čiri*.

e : — *e-čopi*, *e-u-čopi*, *ka-e-ma-conu*, *ko-mi-ša-e-naxi*, *e-tapu*, *e-vo-tare*, *e-b-zdare*, *e-m-čopana*.

ga. *ge*. *gi*, *go*, *gu*, *gyö* : — *ka-go-vu-ckini*, *ka-ga-ma-b-či*, *ge-ču*, *ge-m-ču*, *ka-gu-čapxui*, *me-ga-čapxigo*, *gu-mo-čkondu*, *go-pti*. *gyö-ftare*. *go-ptaminon*, *go-n-tanups*, *gi-la-b-či*, *gi-lo-vo-čamapi*, *gi-va-škui*, *ko-gi-vagi*, *gi-opši*.

ha, *ho* : — *ha-ke-ftu*, *ho-mu-ġi*, *ha-mi-yo-skiri*, *ha-me-škiru*, *ho-ga-va-kni*.

i : — *ko-še-i-naxi*.

ka, *ke*, *ko* : — *ka-e-u-cini*, *ka-e-u-čopi*, *ha-go-vu-ckini*, *ka-e-ma-conu*, *ka-me-b-čkiri*, *ka-gu-čapxui*, *ko-mindo-vo-ckedi*, *ko-vo-curi*, *ko-b-čkomi*, *ko-mšali*, *ko-mo-pti*, *ko-do-psi*, *ka-ku-na-pti*, *ha-ke-ftu*.

la, *le*, *li*, *lo* : — *gi-la-b-či*, *gi-lo-vo-čamapi*, *ko-mu-lo-vo-jini*, *ko-do-lo-idi*, *ila-xonua*, *ko-y-la-u-xedi*, *ga-le-male*.

m, *ma*, *me*, *mi*, *mo*, *mu* : — *me-peili*, *me-u-bari*, *ko-me-b-či*, *me-čas*, *mi-va-čkui*, *ko-mi-ša-e-naxi*, *me-b-čkiraminon*, *ha-mi-yo-skiri*, *mo-b-čkuidi*, *mo-m-condu*, *mo-i-čamini*. *ka-mo-b-čidi*. *mo-küleri*, *mo-dvalu*, *mo-mi-xtu*, *mo-n-drukala*, *do-m-badi*, *ma-m-či*, *ma-conu*, *ka-ga-ma-b-či*, *ko-mu-lo-vo-jini*, *ka-mo-vo-m-šletini*, *ko-mu-ağori*, *ho-mu-ġi*.

mia : — *mia-minascre*, *mia-šuri*.

mind, *mindo*, *minda* : — *ko-mindo-vo-ckedi*, *minda-ckedi*, *minda-u-mčeni*, *minda-iġi*, *mind-iġi*, *mind-u-jaru*.

n, *na*, *ni*, *no*, *nü*, *nu* : — *do-in-čuiri*, *on-čiru*, *de-vi-n-čiri*, *do-vo-*

n-exunare, *me-u-n-txi*, *mo-vu-n-zinare*, *o-na-xu*, *na-b-xvare*, *ni-švelasere*, *ka-ku-na-pti*, *no-i-seli*, *nü-švi*, *nü-šveli*, *go-n-tanups*, *ka-go-nu-vanči.*

o : — *o-curi*, *o-bğare*, *o-u-zdi.* Devant *č* et *j* il devient *on* (R)?

ša, *šo*, *še* : — *ko-mi-ša-e-naxi*, *ko-mi-šo-vo-xoni*, *ka-i-ša-iği*, *ko-še-i-naxi.*

u : — *u-bars*, *me-u-bari*, *ye-u-čopi*, *ko-y-la-u-xedi.*

v, *va*, *ve*, *vi*, *vo*, *vu* : — *vi-badaminon*, *vi-cadi*, *do-vi-čili*, *me-vu-svare*, *me-vu-švelare*, *vu-cini*, *vo-bğare*, *vu-bğaminon*, *ve-ckedaminon*, *vo-ckedab*, *ko-vo-curi*, *do-vo-čodinare*, *mi-va-čkui*, *va-rkuandi.*

xo : — *ko-xo-u-pti.*

y, *ye*, *yo* : — *ye-čopub*, *ye-u-čopaminon*, *ha-mi-yo-skiri*, *ko-y-la-u-xe-di.*

žo : — *mu-žo-ili*, *mi-žo-ili.*

96. Exemples de l'emploi des préfixes :
Rac. *Pt.*
1° « venir »; aor. *komopti;* fut. *moptaminon.*
2° « monter, sortir »; aor. *kagamapti;* fut. *gamaptaminon.*
3° « entrer »; aor. *kamapti;* fut. *kamaptaminon.*
4° « descendre »; aor. *kagepti;* fut. *geptaminon.*
5° « se promener »; aor. *gopti;* fut. *goptaminon.*
6° « avoir honte »; aor. *kakunapti;* fut. *ukunaptaminon.*
7° « mêler »; aor. *koxoupti;* fut. *koxouptaminon.*
Rac. *tg.*
1° « Fouler, presser »; aor. *gebtgi.*
2° « Monter l'horloge »; aor. *kodobtgi.*
3° « Envelopper, entourer »; aor. *votgi.*
4° « S'embrasser, se coller »; aor. *komobtgi.*
5° « S'arrêter, être debout »; aor. *godotgi.*

De même, voir les nombreuses significations des racines *č*, *tax*, etc., dans le dictionnaire.

97. Ces préfixes peuvent, d'une manière générale, être joints à tous les temps et à toutes les personnes des verbes; néanmoins quelques-uns d'entre-eux ne peuvent se joindre qu'à certaines personnes et à certains temps; cela permet de distinguer parfois la première personne du verbe de la deuxième, et l'impératif de l'aoriste.

98. Ainsi le préfixe *b* ne peut jamais se joindre à l'impératif; de même le préfixe *v* ne se joint qu'à la première personne, tandis que les autres ont *i* comme correspondant de ce *v*, *vi.* Ces emplois fréquents de *v*, *do*, *b* ont trompé M. Rosen, qui croit que la pre-

mière personne doit toujours être accompagnée de *b* ou de *w*, et l'aoriste de préfixe *ko* ou *do;* de sorte que, pour lui, la forme de la première personne du présent est : sing. *b*, *w-áre*, plur. *b*, *w-atére;* de même, la première personne de l'aor. : sing. *ko*, *do-b*, *w-i*, plur. *ko*, *do-b*, *w-it*.

Mais il y a beaucoup de formes qui, tout en étant premières personnes ou aoristes, n'ont ni *b*, ni *v*, ni *ko* ou *do*. Ex. :

koylauxedi, *meubari*, *meči*, *hamiyoskiri*, *moičamini*, *eučopi*, *yečopub*, *yeučopaminon*, *mindackedi*, *ouzdi*, *giopši*, *homuǧi*, etc.

99. Flexion du verbe « être ».

(Toutes les formes autres que le présent et l'imparfait de l'indicatif appartiennent au verbe *xu* « devenir ».)

Présent de l'indicatif.

Bt.		P.		Er.	R.	
ma	*vore*	*ma*	*bore*	*ore*, *vore*	*ma*	*vora*
si	*re*	*si*	*ore*	*rei*	*si*	*ore*
ia	*ren*	*heya*	*ren*	*reni*	*him*	*onu*
čkin	*voret*	*čku*	*boret*	*oret*	*šku*	*voret*
tkuan	*ret*	*tkua*	*ret*	*reti*	*tkua*	*oret*
entepe	*renan*	*heutepe*	*renan*	*renan*, *-i*	*hini*	*oreran*

Imparfait.

vorti	*borti*	*orti*	*vorti*
rti	*orti*	etc. ?	*orti*
tu	*tu*		*ortu*
vortit	*bortit*		*vortit*
rtit	*tit*		*ortit*
tes	*tes*		*ortes*

Aoriste.

vixui	—	—	*deviyi*
dixui			—
dixu			*diu*
dovíxuit			—
díxuit			—
d'xues			—

Futur.

vixuaminon	*bortare*	*viqveri*	*viare*
ixuaginon		*iqveri*	*iare*
ixuasunon		*iqven?*	*iasere*
vixuaminonan		*viqveri*	*viatere*
ixuaginonan		*iqveri*	*iatere*
ixuasunonan		*iqvenan?*	*ianene*

Futur passé.

vixuamintu
ixuagintu
ixuasuntu
vixuamintes
ixuagintes
ixuasuntes

Impératif.

íǧui *boret*
var iǧua
díǧuit
moíǧopurt

Conditionnel présent.

vixua
ixua
ixuas, tas
vixuat
ixuat
ixuan

Conditionnel passé.

vixuati
dixuati
dixuatu
vixuatit
dixuatit
dixuates

Inf. *ortiti* (Er. 523), *konu* (R.). Rac. *o*.
Part. prés. *onu* (R.).
Part. passé *dixopume*, *doxopume* (Bt.), *diu* (R.).
Part. futur *iasere* (R.).

100. Paradigmes des verbes lazes.
Rac. *jar* (Bt.) «écrire».
Rac. *xašk* (R.) «creuser».

Présent.

jarub	*bxaškare*
jarub	*xaškare*
jarups	*xaškasere*
jarubt	*bxaškatere*
jarubt	*xaškatere*
jaruban	*xaškanene*

Imparfait.

jarubti
jarubti
jarubtu

ǰarubtit
ǰarubtit
ǰarubtes

Aoriste.

ǰari	*dobxaški*
ǰari	*doxaški*
ǰaru	*doxašku*
ǰarit	*dobxaškit*
ǰarit	*doxaškit*
ǰares	*doxaškes*

Futur.

ǰaraminon
ǰaraginon
ǰarasunon
ǰaraminonan
ǰaraginonan
ǰarasunonan

Futur passé.

ǰaramintu
ǰaragintu
ǰarasuntu
ǰaramintes
ǰaragintes
ǰarasuntes

Impératif.

ǰari	*xaški*
ǰarit	*xaškit*

Conditionnel présent.

ǰara	
ǰara	
ǰaras	
ǰarat	*bxaškat*
ǰarat	
ǰaran	*xaškan*

Conditionnel passé.

ǰarati
ǰarati
ǰaratu
ǰaratit
ǰaratit
ǰarates

Infinitif, *oxašku.*
Gérondif, *xaškido.*
Part. prés., *xaškams.*

Part. passé, *xaškeri*, *jareri*. *jarali*.
Part. fut., *xaškasere*, *jaramuši*.

XV. Verbes impersonnels.

101. Les formes qu'on a vues jusqu'ici sont celles des verbes personnels. Il existe en laze un autre type de verbes : les verbes impersonnels.

102. Les verbes impersonnels n'ont que la troisième personne (singulier et pluriel); le sujet se met au datif et comme pronom infixe. Ex. :

ma mičkin « je sais »; *si gičkin* « tu sais »; *emuk učkin* « il sait », etc., qui signifient littéralement : *moi, il y a science à moi; toi, il y a science à toi*, etc.; ou, comme dit Rosen : *mir ist Durst, dir ist Schmerz, mir ist Gehör*, etc.

103. Le présent des verbes impersonnels se forme avec les suffixes *un*, *on*, *in*, *en*, *s*. Ex. :

miğun « j'ai »; *mičkin* « je sais », etc.

L'imparfait avec le suffixe *tu*. Ex. :

miğutu « j'avais »; *gintu* « tu voulais ».

L'aoriste avec les suffixes *tu*, *du*, *u*, *o*, ou bien aussi comme les verbes personnels.

Le futur avec les suffixes *asun*, *tasun*, ou comme les verbes personnels.

Au pluriel on ajoute à la forme du singulier les terminaisons *on*, *an*, *tes*. Ex. :

miğunan, *gičkinan*, *kaemaconasunon*.

104. Voici les verbes impersonnels que je connais :

1. « Avoir. » Prés. *miğun*, *giğun*, *uğun*, *miğunan*, *giğunan*, *uğunan;* imp. *miğutu*, *giğutu*, *uğutu*, *miğutes*. *giğutes*, *uğutes*.
2. « Vouloir, désirer. » Prés. *minon*, *ginon*, *unon*, *minonan*, *ginonan*, *unonan;* imp. *mintu*, *gintu*, etc.
3. « Posséder, avoir. » Prés. *mionun*, *gionun*. etc. Suivant Er. : *miqonun*, *giqonun*, *iqonun*, *miqonuni*, *giqonuni*, *iqonuni;* imp. *miqonunu*, *miqonutu*, etc.

4. « Savoir. » Prés. *mičkin*. *gičkin*, *učkin*, *mičkinan*, *gičkinan*, *učkinan;* imparf. *mičkitu*, *gičkitu*, *učkitu*, etc.
5. « Pourrir. » Prés. 3e *xcun*; aor. 1er *dobxci*; fut. *xcaminon*, etc.
6. « Parler. » Prés. 1er *bzopon*.
7. « Briller. » Prés. 3e *tamun*.

8. « Vomir. » Aor. 1er *andxoro*.

9. « Avoir peur. » Aoriste 1er *maškurino*; fut. 1er *maškurinasun*.

10. « Rester tard. » Aor. 1er *gamiyantu*, *gamyantu*.

11. « Se fâcher. » Aor. 1er *ma guri momixtu*; 2e *si guri mogixtu*, etc.

12. « Oublier. » Aoriste 1er *gumočkondu*; fut. 1er *gumočkondasun*, pl. *-on*.

13. « Croire. » Prés. 1er *maconen*; aor. 1er *maconu*; fut. 1er *maconasun*.

14. « Se plaire. » Prés. 1er *kaymaconen*; aor. 1er *kaymaconu*; fut. 1er *kaymaconasun*, pl. *-on*.

15. « Se glisser. » Aor. 1er *gemiltu*; fut. 1er *gemiltasun*.

16. « Se trembler. » Aor. 1er *matirtinu*; fut. *btirtinaminon*, etc.

17. « Se souiller. » Prés. 1er *upigemčin*.

18. « Avoir froid. » Prés. 1er *ǧini momčun*.

19. « Se gratter. » Présent 1er *mačaminen*; aor. 1er *moičamini*; fut. *moičaminaminon*, etc.

20. « Se souvenir. » Prés. 1er *gvabinen*.

21. « Être cuit. » Prés. 1er *igiben*.

22. « Bâiller. » Aor. 1er *knolu*.

23. « Trouver beau. » Aor. 1er *momcondu*; fut. 1er *momcondasunon*.

24. « Avoir faim. » Prés. 1er *bčkirons*; aor. 1er *mamčkironu*.

25. Etre en délire. Aor. 1er *mabarbalu*; fut. *mabarbalaminon*, etc.

26. « Aimer. » Aor. 1er *xoropu*; fut. 1er *xoropasun*. R. a prés. *maporum*; impér. *ori*.

27. « Voir. » *komaziru* (At.) « je l'ai vue ».

28. « Espérer. » Prés. 1er *memašonem* (R. Er.).

29. « Être usé. » Aor. 1er *dumaširu*.

30. « S'éteindre. » Aor. 1er *hameskiru*.

31. « Se souvenir. » Prés. 1er *komišuls*.

32. « Délier. » Aor. 1er *galemale* (Bt.); prés. *šuri emale* (At.) « mon âme s'en va ».

105. Rosen indique le même mode de formation pour les verbes impersonnels : troisième personne avec les pronoms infixes, *ma* pour la première, *ga* pour la deuxième personne du singulier ou du pluriel. La troisième personne ne prend pas de pronom infixe.

Les terminaisons verbales sont :

Prés. : sing. *asere*, *en*, *um*; plur. *anere*, *ere*. *uran*.
Aor. : sing. *u*; plur. *es*.
Impér. : sing. *as*; plur. *am*.

106. Voici les exemples cités par Rosen :

1. Rac. *gur*. N. d'act. *doguru* « entendre ».

Prés.	Aor.	Impér.
ma do-ma-gur-asere	*ko-do-ma-gur-u*	
si do-ga-gur-asere	*ko-do-ga-gur-u*	*do-ga-gur-as*
himus do-gur-asere	*ko-do-gur-u*	
šku do-ma-gur-anere	*ko-do-ma-gur-es*	
tkua do-ga-gur-anere	*ko-do-ga-gur-es*	
hinis do-gur-anere	*ko-do-gur-es*	

2. Rac. *zun*. N. d'act. *ozunu* « avoir mal ».

ma ma-zun-asere	*ma ma-zun-u*
si ga-zun-asere	*si ga-zun-u*
himus a-zun-asere	*himus a-zun-u*
šku ma-zun-anere	etc.
tkua ga-zun-anere	
hinis a-zun-anere	

3. Rac. *min*. N. d'act. *ominu* « avoir soif ».

ma mia-min-asere	*ma miaminu*
si gia-min-asere, etc.	*si giaminu*, etc.

4. Rac. *kizkan*. N. d'act. *okizkanu* « être jaloux ».

ma ma-kizkan-en	*ma ma-kizkan-u*
si ga-kizkan-en	*si ma-kizkan-u*
himus a-kizkan-en	*himus a-kizkan-u*
šku ma-kizkan-ere	*šku ma-kizkan-es*
tkua ga-kizkan-ere	etc.
hinis a-kizkan-ere	

5. Rac. *šk*. N. d'act. *oškinu* « savoir ».

ko-mi-šk-um	
ko gi-šk-un	*gi-šk-urdas*
u-šk uu	
ko-mi-šk-uran	
ko-gi-šk-uran	*gi-šk-urdan*.
u-šk-uran	

XVI. — Verbes dérivés.

107. Le passif des verbes lazes se forme en préfixant *i* à la racine, la flexion étant identique à celle de l'actif. Ex. : *ibadi*. *doibadi*, *doibadaminon*.

Quand l'action retombe sur le sujet, c'est le passif qu'on emploie : *doicxi* «je me suis rassasié»; *icobuli* «j'ai sautillé»; *moičamini* «je me suis gratté»; *doirdi* «je suis grandi», etc.

108. Le causatif est caractérisé par le suffixe *ap* (du verbe *pa* «faire») ajouté à la racine : *jarapab*, *jarapi*, etc. Le présent a toujours la terminaison *ab*.

Pour le causatif on a aussi le suffixe *letin* (R.) : *voškuletinare*, *komovomšletini*.

109. L'interrogatif est indiqué par le suffixe *i* qui s'ajoute à la forme du verbe quelle que soit la voyelle qui le termine : *jaraminoni? jaratui? jarü? reni? si rei?*

110. Le négatif dans les dialectes de Bt. et de At. s'exprime par le mot *var* «non», suivi de la forme du verbe. Le prohibitif se forme par la particule *mó* suivie de la deuxième personne du singulier ou du pluriel du présent de l'indicatif : *var jari* «je n'ai pas écrit»; *var jaraminon* «je n'écrirais pas»; *mo jarub* «n'écris pas»; *mo jarubt* «n'écrivez pas».

111. Suivant Rosen, le négatif prend les suffixes *wa*, *wato*; de plus les finales *re*, *ere*, *ene* du présent et les préfixes *ko*, *do* de l'aoriste tombent devant ces préfixes. Le prohibitif a le préfixe *mó* et la terminaison *am*.

112. Les verbes dénominatifs se forment sans suffixe; les désinences de la conjugaison s'ajoutent directement aux noms :

dalax (Bt.) «boue», n. d'act. *odalaxu*, aor. *dobdalaxi* «plonger dans la boue»

disxir (R.) «sang», n. d'act. *odisxiru*, prés. *vodisxirare* «saigner».

De même les mots turcs :

laf (Bt.) «parole», n. d'act. *olafu*, aor. *doblafi* «parler»

pišman (R.) «repenti», n. d'act. *opišmanu*, prés. *vipišmanare* «se repentir».

113. Le suffixe *in* sert à former des verbes intransitifs : *doburtini*, *ošk'inu*, *očodinare*, *voškurinare*, *voxapini*, *dobxazini*.

114. Les verbes *oxodu* (Bt.), *oxapinu* (R.) «faire» et *mečamu* (Bt. R.) «donner» servent à former des verbes avec les mots empruntés au turc :

kabuli oxinapu «recevoir»
dulya oxinapu «travailler»
xizmet oxinapu «servir»

xaberi mečamu « avertir »
ǰevabi mečamu « répondre », *ǰevabi maměi* « réponds-moi »
kira mečamu « louer »
gza mečamu « laisser passer »
dua voxodi « j'ai prié »

115. Paradigme du verbe négatif :

Rac. *ǰar* (Bt.), *xašk* (R.) :

Présent.

vár ǰárub	*vato bxaška*
vár ǰárub	*vato xaška*
vár ǰárups	*vato xaškas*
vár ǰárubt	*vato bxaškat*
vár ǰárubt	*vato xaškat*
vár ǰáruban	*vato xaškan*

Imparfait.

vár ǰárubti
vár ǰárubti
vár ǰárubtu
vár ǰárubtit
vár ǰárubtit
vár ǰárubtes

Aoriste.

vár ǰári	*vabxaški*
vár ǰári	*vaxaški*
vár ǰáru	*vaxašku*
vár ǰárit	*vabxaškit*
vár ǰárit	*vaxaškit*
vár ǰáres	*vaxaškes*

Futur présent.

vár ǰaraminon
vár ǰaraginon, etc.

Futur passé.

vár ǰáramintu, etc.

Impératif.

mó ǰárub	*mó xaškat*
mó ǰarubt	

Cond. prés.

vár ǰára
vár ǰára
vár ǰáras, etc.

Cond. passé.

vár ǰárati
vár ǰárati
vár ǰáratu, etc.

Participes passés.

var ǰareri
var ǰarali

116. Paradigme de verbe causatif et de verbe passif :

CAUSATIF.	PASSIF.
Présent.	
ǰarápab	*íǰarub*
ǰarápab	*íǰarub*
ǰarápaps	*íǰarups*
ǰarápabt	*íǰarubt*
ǰarápabt	*íǰarubt*
ǰarápaban	*íǰaruban*

CAUSATIF.	PASSIF.
Imparfait.	
ǰarápabti	*íǰarubti*
ǰarápabti	*íǰarubti*
ǰarápapsti	*íǰarubtu*
ǰarápabtti	*íǰarubtit*
ǰarápabtti	*íǰarubtit*
ǰarápabanti	*íǰarubtes*

Aoriste.		Cond. prés.	
jarápi	*íjari*	*jarápa*	*íjara*
jarápi	*íjari*	*jarapa*	*íjara*
jarápu	*íjaru*	*jarápas*	*íjaras*
jarápit	*íjarit*	*jarápat*	*íjarat*
jarápit	*íjarit*	*jarápat*	*íjarat*
jarápes	*íjares*	*jarápan*	*íjaran*

Futur.		Cond. passé.	
jarapamínon	*íjaraminon*	*jarápati*	*íjarati*
jarapagínon	*íjaraginon*	*jarápati*	*íjarati*
jarapasúnon	*íjarasunon*	*jarápatu*	*íjaratu*
jarapamínonan	*íjaraminonan*	*jarápatit*	*íjaratit*
jarapagínonan	*íjaraginonan*	*jarápatit*	*íjaratit*
jarapasúnonan	*íjarasunonan*	*jarápates*	*íjarates*

Futur passé.

jarapamíntu, etc. *íjaramintu*, etc.

Impératif.

jarápi	*íjari*
mó jarapab	*mo íjarub*
jarápit	*íjarit*
mó jarapabt	*mo íjarubt*

XVII. — Verbes irréguliers.

117. En laze il n'y a pas de verbes irréguliers. Les seuls verbes qui montrent une certaine irrégularité dans leur conjugaison sont des verbes défectifs dont la conjugaison complète n'est obtenue que par l'emploi de plusieurs racines différentes.

118. Voici le tableau de ces verbes défectifs.

1. *molva* «venir».

Présent.

Bt.	R.	Er.
moğulu, mobtab	*meftare*	
mulu	*mextare*	
mulun	*mextasere*	
moğulut	*meftatere*	
mulut	*mextatere*	
mulunan	*mextanene*	

Bt.	R.	Er.
	Aoriste.	
komɔbti	*komɛfti*	
komoxti		
komoxtu		*komoxtu*
komobtit		
komoxtit		
komoxtes		
	Futur.	
mobtaminon		
—		
moxtasunon		
mobtaminonan		
—		
moxtasunonan		
	Impératif.	
moxti, *komoxti*	*mexti*	
moxtit		

2. *olva* « aller ».

	Présent.	
mɛgulu	*vizalare*	*meulur*
nulu	*izalare*	
nulun	*idasere*	
mɛgulut	*vidutere*	*meulurt*
nulut	*idatere*	
nulunan	*idanene*	*mulvan*
	Aoriste.	
vidi	*vizali*	
idi	*izali*	
	izalu	
vidit	*vulut*	
idit	*ulut*	
ides	*ulvan*	
	Futur.	
vidaminon		
idaginon		
idasunon		
vidaminonan		
idaginonan		
idasunonan		

Bt.	R.	Er.
	Futur passé.	
vidamintu		
idagintu		
idasuntu		
vidamintes		
idagintes		
idasuntes		
	Impératif.	
idi	*idi, izali*	

119. De même les dérivés de ce verbe : *giöftare* «herabsteigen», *kolaftare* «vorbeigehn», *eftare* «herausgehn», *ameftare* «hereinkommen», *vazi meftare* «zurückkommen» (R.) et d'autres formes qu'on trouvera dans le dictionnaire.

120. Comme verbes irréguliers, Rosen cite aussi les suivants :

Inf.		Rac.	Prés.	Impér.
gyexonu	reiten	*gyexed?*	*gyebxedare*	*gyexedi*
doxnnu	sitzen	*doxad?*	*dobxadare*	*doxedi*
ozitu	befehlen	*tku*	*btkuare*	*tkni* pp. *ziteneri*
orupu	lieben	*or*	*maporum?*	*ori*

Voir ces formes dans le dictionnaire.

XVIII. — Participes.

121. Pour former le nom d'action (ou l'infinitif suivant Rosen), on ajoute à la racine le préfixe *o* et le suffixe *u*. Ex. rac. *min* «avoir soif», n. d'act. *ominu*; Rac. *bau* «laver», n. d'act. *obamu*; Rac. *čop* «prendre», n. d'act. *očopu*.

122. Les mots empruntés peuvent aussi prendre la forme de noms d'action. Ex. : *xabar* «nouvelle», nom d'action *oxabaru*; de même *očališu* «travail», *obarišu* «se réconcilier», *okizkanu* «être jaloux», *šaš* (racine turque), *ošašu* «s'étonner».

123. La racine peut aussi être élargie à l'aide des suffixes *in*, *letin* ou du suffixe causatif *ap* ou encore du préfixe *n* :

-in — *oškinu*, *omtinu*, *obkarinu*, *očodinu*, *orkvaudinu*, *oksinu*.
-ap — *opšapu*, *ognapu*, *gorčvapu*, *ogyörapu*, *oškinapu*, *oxinapu*.
-letin — *oškuletinu*.
n- — *onšalu*, *anaxu*, *onjinu*, *outxoru*.

124. Parfois le préfixe *o* est omis, ou bien compensé par un préfixe verbal quelconque : *gogargalu*, *močodinu*, *doskudu*, *mejišinu*.

125. Au lieu du suffixe *u*, on peut ajouter aussi les suffixes suivants :

-*ua* — *eadinua*, *catxua*, *dalaxua*, *visiminua*, *ilaxonua*, *voxuecinua*.

-*uma*, -*umu*, -*amu*, -*ama*, -*imua* — *yečopuma*, *xopuma*, *žguma*, *oškumu*, *ǯopumu*, *gebumu*, *očumu*, *obǧumu*, *ognapumu*, *ezdumu*, *goxtimu*, *etapumu*, *mečamu*, *očamu*, *gamočamu*, *osteramu*, *mečama*, *vistolama*, *ckimua*.

-*va*, -*ava* — *mockuidava*, *xurava*, *kosva*, *ǯarva*.

-*la*, -*ala*, -*alu*, -*mala* — *gečala*, *dobčuala*, *dčkomala*, *irdala*, *tipala*, *očuala*, *mesvalu*, *otkomalu*, *moǧalu*, *xumala*.

-*nu*, -*ona*, -*ini* — *vičilona*, *sotkorčnu*, *zopini*.

Les suffixes -*alu*, -*mu*, -*amu*, -*umu* font des transitifs (R.).

126. Le participe présent (R.) se forme par le suffixe -*ms* : *dokanams*, *xaškams*.

127. Le gérondif (R.) par le suffixe -*do* : *dokanido*, *xaškido*.

128. Le participe passé se forme à l'aide du suffixe -*eri* (Bt. At. R.), qui à Bt. se prononce aussi comme *eyi* : *ǯareri*, *ǧazeri*, *mozdimeyi* = *mozdimeri*, *mokideri*, *moučaperi*, *omineri*, *xcaperi*, *škurineri*, *pšaperi*, *meyaperi*, etc.

Le participe passé a le sens actif ou passif.

129. Les suffixes -*eli*, -*li* (empruntés au turc -*lı*, -*li*) peuvent former des participes passés : *ǯarali*, *unǯumeli*, *donǯireli*, *gilaǧareli*.

130. Pour former le participe futur, on se sert du suffixe -*ši* (Bt.) ou -*asére* (R.) : *ozopinuši*, *olaǧunaši*, *mebčamuši*; *disasere*, etc.

Cette dernière forme n'est que la 3ᵉ personne du présent de l'indicatif; -*ši* s'ajoute sur les noms d'action.

131. Les formes du participe passé servent à former le parfait et le plus-que-parfait à l'aide des auxiliaires «être» et «avoir». Ex. :

ǯarali miǧun, *miǧutu* «j'ai, j'avais écrit, etc.»
ǯarali giǧun, *giǧutu*
ǯarali uǧun, *uǧutu*
ǯarali miǧunan, *miǧutes*
ǯarali giǧunan, *giǧutes*
ǯarali uǧunan, *uǧutes*.
ǯarali, *ǯareri vore*, *vorti* «je suis, j'étais écrit»
ǯarali, *ǯareri re*, *rti*, etc.
ǯarali, *ǯareri ren*, *tu*, etc.

XIX. — Mots composés.

132. Le laze a divers types de composés :

1. Deux substantifs, le premier ayant le sens du génitif. Ex. : *kučxekiti* « doigt de pied », *pušgundi* (pour *puǰi-gundi*) « bouse »; *ckar-toli* « source »; *xetabu*, *xekiti* « talon, doigt de pied »; *toli-čilami* « larme »; *kučxo-modvalo* « soulier »; *gur-puǰi* « poitrine »; *gibričairi* « sauge »; *gyene-xorts* « Kalbfleisch »; *kenǰi-sxindi* « Schnabel »; *zuğa-tuti* « ours de mer »; *toli-kamsami* « cil ».

2. Deux substantifs, le premier complément : *disxir-ǰopumu* « saignée »; *zalvanana* « nourrice ».

3. Substantif suivi de son adjectif : *toligoncumeri*, *tolikonsumer* « habile, adroit »; *nana-ocxe* « deuxième mère »; *nan-didi* « belle-mère »; *kučxe-čunču*, *xe-čunču*, *ti-čunču* « nu-pied, main nue, tête nue ».

4. Substantif servant de complément à l'adjectif suivant : *gola-kideri* « fermé à clé ».

5. Adjectif suivi de son substantif : *xče-ǰa* « bouleau »; *didogoči* « multitude »; *didi-kuri* « aigle »; *diškaš-xope* « pelle en bois ».

133. D'autres formes de composés sont :

dixo-nena « muet »; *dido-na-uškun* « listig »; *gai-guroni*, *badi-guroni* « qui a le cœur bon, méchant ».

XX. — Suffixes et préfixes.

134. Les suffixes principaux qui entrent dans la composition des mots lazes sont :

1. *-ura*, *-uri* — *lazuri*, *xodura*, *dotanuriši*.

2. *-oni* — forme des adjectifs; la signification est la même que celle du suffixe français *-eux* : *bulutoni* « nuageux »; *ġuiloni* « osseux »; *šekeroni* « sucré »; *jumoni* « salé »; *nosoni*, *nostoni* « sage ».

3. *-ale* — forme des noms d'instrument et de lieu : *okosale* « balai » de la racine *kos* « balayer »; *oǰumale* « salière », de *jumu* « sel »; *ocuale* « grenier de paille », de *cu* « paille ».

4. *-oba* — forme des abstraits : *ckupoba* « obscurité »; *zenginoba* « richesse »; *aǧnoba* « nouveauté »; *badoba* « méchanceté, vieillesse »; *gayoba* « bonté », etc.

5. *-te* — forme des adjectifs : *gurite* « fâché »; *nosite* « sage »; *ǰirite* « endormi ».

6. *-mota* — diminutif : *bozomata* « fillette »; *cxenis mota* « un petit cheval ». Cf. le suffixe d'instrumental *-te*.

7. *-lari* — *tomalari* « chevelu »; *dġaleri* « journalier », *gurigedvaler* « beherzt ».

8. *-eno*, *-eni*, *-ani* — *doloxeni* « innerlich »; *saleni* « au-dessous »; *oškena*, *oškeno* « milieu »; *oškenani* « moyen ».

9. *-en* — *išven* « potable »; *iziren* « visible »; *iškomen* « mangeable »; *ipelen* « effroyable ».

10. *-le* — (cf. *-ale*), forme des adverbes de lieu : *akole*, *ekole*, *coxle*, *coxule*, *mendrale*.

11. *-ms* — (cf. les gérondifs en *-ms*) : *eknanačums* « portier »; *gyarinačums* « Bäcker »; *gurgulams* « tonnerre »; *ilums* « tödtlich »; *sadums* « regard ».

12. *-li* (turc *-li*) — fait 1° des participes passés; 2° des habitants de pays; 3° fait des adjectifs : *Atinali*, *Batumli* « habitant d'Atina, de Batoum »; *jarali* « écrit »; *tg̊aeli* « journalier »; *onoseli* « qui n'est pas sage »; *donjireli* « endormi », etc.

13. *-eri*, *-eyi* (cf. le suffixe de part. passé *-eri*) — *g̊omaneri* « gestrig »; *saneri* « âgé »; *šaveri* « sale »; *nostanei*, *noseyi* « sage »; *žariari* « aqueux ».

14. *-ši* (cf. le suffixe *-ši* du participe futur) — *arguriši? mtkuriši? ordoši* « sans doute »; *seriši* « nuptial », *dotanuriši* « matinal, de bon matin ».

15. *-je* (turc *-je*) — *türkje* « langue turque »; *ermenije* « langue arménienne », *firengje* « le français », etc.

16. *-ša* (cf. le suffixe locatif *-ša*) — *tkobaša* « en secret », *vamiškurduša* « soudain ».

17. *-na* — s'ajoute à toutes les formes verbales sauf l'impératif et les participes et forme des subjonctifs : *mindaujarasunonanna*, « s'ils lui écriront »; *jarina* « si j'ai écrit »; *jaragintuna*, *i-jaratina*, *var jarapabtna*.

135. Les suffixes *-ko*, *-nai*, *-naši*, *-šo* font des adverbes : *ako*, *hako*, *eko*, *akonai*, *akonaši*, *ašo*, *išo*.

On trouve d'autres suffixes rares dans les mots suivants :

aya, *iya* « ceci, cela »; *pseli* « urine »; *xomula* « sec »; *sguali* « belle »; *omšolina* « fontaine ».

136. Les préfixes *-u*, *-un*, *-o*, *-var* servent de privatifs :

u-dudi, *u-kúdele*, *un-jaru*, *un-jire*, *un-jumeli*, *un-škuri*, *o-komoči*. *o-noseli*, *var čileri*, *var jareli*, *var onu*.

137. Le mot sur lequel le suffixe est ajouté ne subit aucun changement si le suffixe commence par une consonne : *jarali*, *atinali*, *seriši*, *hakole*, etc. Mais, s'il commence par une voyelle, l'*i* final du mot tombe, les autres voyelles restent : *ckupi*, *ckupoba*; *g̊uili*, *g̊uiloni*, etc.

IMPRIMERIE NATIONALE.

XXI. — Accent.

138. L'accent dans le dictionnaire de Batoum est toujours sur l'avant-dernière syllabe, comme on l'a dit plus haut.

Les cas assez rares où un mot est accentué sur une autre syllabe sont indiqués dans le dictionnaire.

139. Les mots turcs passés en laze gardent leur accent. L'accent turc étant toujours sur la dernière syllabe, si le mot turc emprunté est terminé par une voyelle, il en résulte une exception à la règle générale laze; au contraire, s'il se termine par une consonne, l'*i* laze qui s'ajoute au mot fait que l'accent tombe sur l'avant-dernière syllabe.

140. Les diverses formes casuelles du nom gardent toutes l'accent du nominatif. Ex. : *bére, bérepe, bérepete, bérepeš*, etc. Les pluriels irréguliers en *-álepe* portent l'accent sur l'*-a* : *jumálepe, oxorjálepes.*

141. Dans les verbes simples (sans préfixes verbaux) l'accent reste sur la racine dans le prés., l'imp. et l'aor.

Dans les deux futurs, c'est la racine de l'auxiliaire «vouloir» qui porte l'accent. Ex. : *jaramúnon, jaragínon, jarasúnonan, jarasúntes*, etc.

L'impératif s'accentue sur la première syllabe : *mó jarubt, dójari.*

Quand le verbe prend le suffixe subjonctif *-na*, l'accent reste invariable, mais *na* aussi prend un accent faible : *járanà, jaramínonnà, jaramúnonannà.*

Quand le verbe a un préfixe, l'accent reste en général invariable. Cependant, si l'on veut insister sur le suffixe, l'accent est transporté sur celui-ci. C'est ainsi que le préfixe *i-* du passif et le pronom infixe *u* de la troisième personne sont presque toujours accentués : *íjari, eúčopi, éčopi, kaeúčopi, újaraminon, mčénapa, mindaúmčeni*, etc.

142. Dans les mots composés, c'est le dernier mot qui garde son accent : *kučxekíti, kučxečúnču;* en prononçant *kúčxe kiti*, on a deux mots différents.

143. Quand le mot a un suffixe, l'accent tombe d'ordinaire sur l'avant-dernière syllabe suivant la règle générale. Ex. : *gibéri, olaǧunáši, anšenéri, nosóni, šekeróni, lazúri, xodúra.*

Mais parfois l'accent du mot primitif est conservé : *gúrite, ojúmale, okósale, ákole, ékole, tkóbaša.*

C'est ainsi qu'on a : *jumáčkimi, nanáckimi, oxorjáčkimi, nanáskani* (At. *nanaskáni*), etc.

144. Le préfixe privatif *u-*, *un-* est accentué très fort quand on veut insister : *údudi*, *únjire;* sinon on accentue de la manière ordinaire : *ukúdele*, *unjuméli*, etc.

Les préfixes négatifs *var*, *mo* sont toujours accentués fortement : *vár čiléri*, *mójarubt*, etc.

145. Chez Rosen, l'accent est sur l'avant-dernière syllabe dans tous les cas. Ex. : *karmatépes*, *karmatepéši*, *bozópe*, *xaškáre*, *xaškatére*, etc.

XXII. — Finales lazes.

146. Les mots lazes se terminent ordinairement par un *i* non accentué, plus rarement par les voyelles *a*, *e*, *o*, *u*. Les consonnes *š*, *s*, *k*, *b*, *t*, *n* ne se rencontrent à la fin des mots que dans les formes de la déclinaison et de la conjugaison.

L'*i* qui termine les mots est parfois tombé au nominatif : *kukuf*, *Batum*, *lazud;* mais il reparaît dans le reste de la déclinaison et dans les dérivés.

XXIII. — Emprunts turcs.

147. Les mots turcs empruntés par le laze subissent les changements suivants :

Si le mot est terminé par une voyelle, la finale reste telle quelle : *odá* « chambre » ; *havá* « air, climat », etc.

S'il est terminé par une consonne, un *i* non accentué est ajouté : *topáli* « boiteux » ; *kiremidi* « tuile », turc *topal*, *kiremid*.

Le *ə* turc devient *u* en laze dans les mots polysyllabes : *ganjuǧi* « ânesse » ; *kašuǧi* « cuillère », turc *kanjək*, *kašək*.

Dans les monosyllabes, il devient *i* : *ǧiši* « hiver » ; *kizi* « fille », turc *kəš*, *kəz*.

A la fin des mots, *ə* devient *i* ou *u* et, s'il y a d'autres *ə* dans le même mot, ils subissent le même changement : *kadí*, *kadú* « juge », *kiraǧí*, *kuraǧú* « gelée », turc *kadə*, *kəraǧə*.

ü étant très rare en laze, l'*ü* turc se change souvent en *u*, mais il peut rester aussi *ü* : *dušmani*, *düšmani* « ennemi » ; *dükyani*, *dukyani* « boutique » ; turc *düsmán*, *dükyan*.

Les consonnes *k* et *h* deviennent *ǧ* à la fin d'un mot : *kašuǧi* « cuillère » ; *kepeneǧi* « papillon » ; *ištaǧi* « appétit » ; turc *kašək*, *kepenék*, *ištáh*.

Au commencement des mots, *h* reste invariable : *havá*, *hunari;* mais *k* devient ou *g* ou *ǧ* ou bien il reste *k;* il reste *k* suivant la prononciation turque de Constantinople, il devient *g* d'après les patois turcs et *ǧ* suivant la loi laze.

La lettre *f* ne se rencontre en laze que dans les emprunts turcs et grecs : *funni*, *fara*, *kukuf*, etc.

III

QUELQUES TEXTES ORIGINAUX.

CONVERSATION.

(*Batumi nénate.*)	(En patois de Batoum.)
Si lazuri gičkini?	Sais-tu le laze?
Cika ou *árcika mičkin.*	Je le sais un peu.
Ma dido var mičkin, ama jumáč-kimi čkimden gai učkin.	Moi je ne le sais pas beaucoup, mais mon frère le sait mieux que moi.
Ma dido gai bzopon.	Moi je parle très bien.
Bitun lazuri blafat.	Parlons toujours en laze.
Mu gičkini? — Mutu var.	Que sais-tu? — Rien.
Mutu var mičkin.	Je ne sais rien.
Lazuri nena ar skua nena var ren.	Le laze n'est pas une belle langue.
Türkje lazúrišen daha skua ren.	Le turc est plus beau que le laze.
Nakon nena gičkini? Otx nena.	Combien de langues sais-tu? Quatre langues.
Si lazuri sola kodoviguri?	Où as-tu appris le laze?
Jevabi mamči.	Réponds-moi.
Mum kitxub?	Qu'est ce que tu demandes?
Si jevabi mota momčab?	Pourquoi ne me réponds-tu pas?
Var visimini.	Je n'ai pas entendu.
Mučo rei? gai rei?	Comment cela va-t-il, cela va-t-il bien?
Ma rahati miğun; gai vore.	Cela va bien.
Si ser mučo únjiri?	Comment as-tu dormi cette nuit?
Ma amseri dido gai vúnjiri.	Cette nuit, j'ai très bien dormi.
Jumáskani mučo ren?	Ton frère, comment va-t-il?
Jumáčkimi cika xamneli ren.	Mon frère est un peu malade.
Nakon tğa ren xamneli ren?	Depuis combien de jours est-il malade?
Žur sum tğa ren, var ren.	A peine depuis deux, trois jours.
Hekimi maluni?	Est-ce que le médecin arrive?

An tǧa hekimi moxtasunon. Aujourd'hui le médecin va venir.

Ġormotík šefá mečás. Que Dieu lui donne bonne santé!
Aya uča ambayi tu. C'était une mauvaise nouvelle.
Man ešo nungaps oti xut tǧa ren taroni ǧini ren, jumáskaniši xamneloba áyašen ren. Il me semble que la maladie de ton frère vient de ce qu'il fait froid depuis quatre-cinq jours.

Si ġoman mu jarubti? Qu'est-ce que tu écrivais hier?
Babáčkimiša mektubi bjaramintu. Je voulais écrire une lettre à mon père.

Si muntes jarubti? Quand l'as-tu écrite?
Žur tǧa jaralí miǧutu. Il y a deux jours que je l'ai écrite.

Oman jumani jarali miǧutu. Hier matin je l'avais déjà écrite.
Eger si jara na, ar mamči. Quand tu l'écriras, donne-la moi.

Ma emuš mindaujaraminon canaša. Je lui écrirai l'année prochaine.
Saati nako ren? Quelle heure est-il?
Tamam žur saati ren. Il est deux heures juste.
Sum do guér ren. Il est trois heures et demie.
Uit xut migolape ren. Il est dix heures cinq.
Žur saati eždoxút migolape ren. Il est dix heures vingt-cinq.
Zur saatiša uitdoxút degegé oxoreps. Il est deux heures moins un quart.
Žur do guér saatiš xut degegé oxoreps. Il est deux heures vingt-cinq.

Saatičkimi var iksars; godotgitu. Ma montre ne marche pas; elle est arrêtée.

Ser godotgine ren. Elle est arrêtée la nuit.
Dido yano ren. Odro ren. Il est trop tard. Il est tôt.
Dido gamiyantu. Je suis resté tard.
Ar saati dixu, si ako var re. Voici une heure que tu n'es pas ici.

An tǧa xut tǧa dixu. Voilà aujourd'hui cinq jours.
Ma dido guri momixtu. Je suis très fâché.
Jóxoskani mu ren? Quel est ton nom?
Jóxočkimi Hasan ren. Je m'appelle Hassan.
A goči dido xatirlí do joxoni goči ren. Cet homme est estimé et renommé.
Aya mu leboni goči ren! Quel homme malpropre!
A goči jumáčkimiš axbabi tu. Cet homme était l'ami de mon frère.

Jumáčkimi xče pimpiloni ar badi ren. Mon frère est un vieillard à barbe blanche.

Si ako otro son ulu?	Où vas-tu si vite?
J̌umáčkimiš oxóriša meğulu.	Je vais chez mon frère.
Tğas ar žur fara meğulu.	J'y vais une ou deux fois par jour.
J̌umen si čaršiša idaginoni?	Demain iras-tu au marché?
Ho, ma dulya miğun, vidaminon.	Oui, j'ai affaire, j'irai.
Ma dulya var miğun. ama ǰumáčkimi šeni vidaminon.	Je n'ai pas d'affaire, mais j'irai pour mon frère.
Mu dulya giğutu oti momkitxi?	Pourquoi l'as-tu demandé?
Ma ti skánkala isa midavintu.	Moi aussi je voulais venir avec toi.
J̌umen ar gulamili man.	Viens me voir demain.
J̌umáskaniš oxori dùdo mendra reni?	Ton frère habite-t-il très loin?
Var; xolos ren; meleni soxaxis ren; ar čitam oxori ren.	Non; tout près, dans la rue en face; une maison rouge.
Aya oxori muši reni?	Est-ce que cette maison lui appartient?
Var; Ališ ren, ama gamabčasunon.	Non, c'est à Ali, mais il va la vendre.
Tkuán nakon ǰuma ret?	Combien de frères êtes-vous?
Čkim anš ǰuma vortit, ama gococóx žur doğuru do acim otx voret.	Nous étions six frères; deux sont morts il y a deux ans, et maintenant nous sommes quatre.
J̌umaskani so ren?	Où est ton frère?
Ak var ren; ama ište mulun.	Il n'est pas ici; mais voici qu'il vient.
Si sola mulu?	D'où viens-tu?
Si ako otro son ulu?	Où vas-tu si vite?
Ma tükyániša ağne méğulu.	Je vais seulement maintenant à la boutique.
Ma tükyániša var méğulu.	Je ne vais pas à la boutique.
Čaršišen móğulu.	Je viens du marché.
Nanáčkimiša vidi.	Je suis allé chez ma mère.
Ma gavakni oti nanaskani xamneli ren.	On m'a dit que ta mère est malade.
Hekímepe uzopinunan oti aya badi ren.	Que les médecins ont dit qu'elle est mal.
Nako tğa ren donǰireli ren?	Combien de jours y a-t-il qu'elle s'est alitée?
Oman ǰumani ínǰiru.	C'est hier matin qu'elle s'est alitée.
Tanrik šifa mečás.	Que Dieu lui donne bonne santé!

Tkuanagžiri dido kaymáconu.	Je suis très content de te voir.
Ma tkóbaša ozopinuši lafi miğun.	J'ai quelque chose de secret à te dire.
Ašo ren na, domicpi.	Dis-le moi alors.
Ar kahveša vídati? Akonaši.	Veux-tu que nous allions dans un café? là.
Asteriša borji miğun.	Je dois à quelqu'un.
Antğa taroni gai ren.	Il fait beau aujourd'hui.
Ča škuyt tğa ren, mozdimeri ren.	Il y a sept jours que le temps est chargé.
Acim žora yextasunon.	Le soleil va paraître.
Búlape nulun.	Les nuages s'en vont.
Taroni gagettásunon.	Le temps ira mieux.
Ča bulutoni ren, ama galaši ren.	Le ciel est couvert de nuages; mais il fait du vent.
Aya mu ğini galaši ren.	Quel vent froid est-ce là!
Jibbeti galaši ubars.	Le vent souffle furieusement.
Dido ğini momčún.	J'ai froid.
Antğa ešo nungaps oti cüma upirebun.	Il semble qu'il va tomber de l'eau aujourd'hui.
Belki türüm tuasunon.	Peut-être qu'il va neiger.
Türüm tups.	Il neige.
Antğa taroni dido čxopa ren.	Il fait très chaud aujourd'hui.
Čxopa antğa dido ren.	Aujourd'hui la chaleur est excessive.
Antğa ğini didi ren.	Aujourd'hui le froid est grand.
Türi doburtüni.	J'ai fait une boule de neige.
Otro otro ou *kapineri kapineri gapanu.*	Il fait des éclairs continuellement.
Čašen dumani hákeftu.	Le brouillard est descendu du ciel.
Juma, ma dido bčkirons.	Mon frère, j'ai très faim.
Cika koali do xoali mogiğa?	Veux-tu que je t'apporte un peu de pain et de fromage?
Koali do cxuli momiği.	Apporte-moi du pain et des poires.
Aya meyvépe doxopume ren.	Ces fruits sont mûrs.
Ma dido meyvá kaymáconen.	J'aime beaucoup le fruit.
Očkomu šeni ašjixanaša vidati?	Veux-tu que nous allions dans un restaurant pour manger?
Tkuán mu gúnonan oti moğiğa?	Que voulez-vous que j'apporte?
Cika čorbá momiği.	Apporte-moi un peu de soupe.
Cika giberi xorcci momči.	Donne-moi un peu de rôti.
Ama gai giberi tas.	Mais qu'il soit bien rôti.
Tkuani gyárepe gai ren.	Tes mets sont bons.

Aya xorcci nostanéi xorcci ren, ama jumu var uğun.	Cette viande est bonne, mais elle n'est pas assez salée.
Ma xorcci momiği, ama yağli tas.	Apporte-moi de la viande, mais qu'elle soit grasse.
Čkuá mu mogiğa?	Que voulez-vous encore que j'apporte?
Čkuá mutu var minon, cünkü artuk doiexi.	Plus rien, car je n'ai plus faim.
Aya gyari jumoni ren.	Ce mets est trop salé.
Ojúmale momči.	Donne-moi la salière.
Tütüniskani momči, ar cigara xopumaninon.	Donne-moi ton tabac, je veux faire une cigarette.
Dido šekeroni kahvé momiği.	Apporte-moi un café bien sucré.
Ma ar kibriti momči, cigaráčkimi dobčua.	Donne-moi une allumette, pour que j'allume ma cigarette.
Aci komoimar.	Je vais l'apporter tout de suite.
Dido minon jíroma.	Je veux bien dormir.
Dido manji ren.	J'ai une grande envie de dormir.
Upigi moxúps.	Ma sueur coule.
Ma dido upigemčin.	Je sue trop.
Cika dóxedi do vídat.	Reste encore un peu, et puis nous irons.

ATINAŠI BIRAPA. CHANSONS D'ATINA.

I

Kale bozo miši re?	Ô fille, à qui es-tu?
Okro do gümüši re;	Tu es en or et en argent;
Mendrale komaziru,	De loin je t'ai vue;
Žulu bozo miši re?	Petite fille, à qui es-tu?
Xaberi kogíčopi,	J'ai pris de tes nouvelles,
Si škimi ore škimi.	Tu es à moi, à moi.
Škimde kale sevdalí,	Ô fille, un amant autre que moi,
Bozo! kogiónuni?	En as-tu, ô fille?
Skanis teri sguálina	Une petite sœur belle comme toi,
Žulu da giónuni?	En as-tu une?

II

Ela, komoxti, ela, ena vár mógalasen:
Megotróxoy pača do ena vár gógalasen;
Bozo gašgúrina do xuala vár gógalasen;
Amseri dogilumju, xuala vár gógalasen;
Komoči dogiguru, xuala vár gógalasen;

J̌umadi dogiǧuru, xuala mót' kógalasen?
Idas konkšiluǧiša, si mučo mógalasen?
Kal' bozo, dogilumǰu, mondo vár gógalasen;
Amseri dogilumǰu, xuala vár gógalasen;
Sevdalí vár gionun, si mučo gógalasen?
Kale var gogóčandru, si ordo mógalasen;
Kale dikomójana, pánda ti gógalasen;
Sira komogíxtana, škimda ti mógalasen;
Kal' bozo, dogilumǰu, mondo vár gógalasen,
Amseri dogilumǰu, xuala vár gógalasen;
Komoči dogiǧuru, xuala vár gógalasen;
J̌umadi dogiǧuru, xuala mot' kógalasen?

Viens, viens, viens, peut-être ne peux-tu pas venir;
Peut-être ton pied est-il cassé, tu ne peux pas te promener.
Ô fille, tu crains, tu ne te promènes pas seule;
Le soir a fait place à la nuit, tu ne te promènes pas seule;
Ton mari est mort, tu ne te promènes pas seule;
Ton frère aîné est mort, comment te promèneras-tu seule;
Tu vas chez ton voisin, comment en reviendras-tu?
Ô fille, il fait nuit, je crains que tu ne puisses pas revenir;
Le soir a fait place à la nuit, tu ne te promènes pas seule;
Tu n'as pas d'amant, comment en reviendras-tu?
Tu n'es pas mariée, tu es forcée de revenir;
Ô fille, si tu te maries, tu te promèneras toujours;
Quand mon tour en arrive, tu viendras chez moi aussi;
Ô fille, il fait nuit, je crains que tu ne puisses pas revenir;
Le soir a fait place à la nuit, tu ne te promènes pas seule;
Ton mari est mort, tu ne te promènes pas seule;
Ton frère aîné est mort, comment te promèneras-tu seule?

III

Odá ar bozo koxén, leški golakideri,
Ékčopa gionare kápula mokideri.
Sguali ti namu ore, kale miši anderi?
Skani axi zari góvulu geri geri.
Ékčopa gionare škuni oxori kale.
Skani sevdalúǧite guri mitvasun guri.
Kale vár emčópana, šuri émale šuri.
Ma mendra gza dobguti, si gitvásasen guri.
Uba mu melikixen, mučo makvali guri.
Bozope mu golulvan, kal' bozo, suri suri?
Uji mu gelégobu, mučo mčita altuni.
Ako gogagora, dobǧúrana dobǧura.

Gza kogelegíxedi dolumǰu dotanaša.
Helalluǧi kéčopi, kale, idi nanaša.
Xolo mogigorare, žulu bozo, žanaša.
Kardali ginǰarare, kale, mamúvitaša.
Panda gogišinare, kal' bozo, govitaša.

Une fille est assise dans la chambre, ses lèvres sont fermées,
Je la prendrai et je l'emporterai chargée sur mon dos,
Belle tête que tu es, ô fille, de qui es-tu la moitié?
Par mes soupirs pour toi, je vais en arrière.
Je te prendrai et je t'emporterai chez nous, ô fille!
De l'amour que j'ai pour toi, mon cœur éclatera.
Ô fille, si tu ne m'acceptes pas, mon âme va partir.
Je suis resté dans un chemin lointain, ton cœur éclate.
Qu'as-tu au sein? le cœur d'un œuf.
Ô fille, où vont-elles les filles en rang?
Que portes-tu accroché à ton oreille? De l'or rouge.
Que je te prenne une fois, et si je meurs tant pis.
Je suis assis sur ton chemin, du soir jusqu'à l'aurore;
Va chez ta mère pour prendre son consentement.
De nouveau je te prendrai, petite fille, l'année prochaine.
Je t'écrirai quand je reviendrai.
Je me souviendrai toujours de toi quand je me promènerai.

IV

Mamuli kodikiyu; haci dotanáseren.
Kal' bozo, xáliškuni hášo te mu ťasen?
Kale, vár emčópa na, mondo doǧuráseren.
Nanaskani gúrite, var gokomoǰáseren.
Bozo, ma var ékǰopi sole gionáseren.
Miši bozomota re, kua na mogatáseren.
Bozo, miši bozo re? guri gegatáseren.
Mamuli ukúdele zori uǧun tudele,
Ako megačapxigo úbapeši tudele.

Le coq a chanté, voici l'aube.
Ô fille, que deviendra donc notre état?
Ô fille, si tu ne m'acceptes pas, je crains que je ne te tue.
Ta mère est fâchée, elle ne te fera pas marier;
Et si je ne te prends pas, comment en auras-tu un?
De qui es-tu la fillette? il te jettera une pierre,
Ô fille, de qui es-tu la fille, ton cœur éclate.
Le coq sans queue se gêne par derrière,
Que je me plonge une fois sous tes seins.

POST-SCRIPTUM.

Au cours de l'impression de cette étude, j'ai appris l'existence d'un autre travail sur la langue laze. C'est une collection d'une centaine de mots publiée dans le *Journal asiatique de Londres*, XXIX (1887), par M. Peacock, consul d'Angleterre à Batoum. Ces formes sont presque toujours identiques à celles qui sont indiquées ici par Bt. J'ai pu intercaler une partie des formes de M. Peacock dans le *Dictionnaire*, en les indiquant par P. On trouvera les autres dans l'*Addenda* ci-dessous. Les formes grammaticales de M. Peacock sont citées dans la grammaire.

ADDENDA.

Andġa (P. Bt.). Voir *Antġa*.
Aši (P.). Voir *Anš*.
Berre (P.) « child ». Cf. *bere*.
Biji (P.) « son ». Cf. *biči*, *biši*.
Butkuji (Er. 380) « froment? ».
Cic (Bt.). Rac. tirer. Prés. *cicub*, *cicups*.
Ciraskua (P.) « a daughter ».
Čg. Voir *Vačg*.
Čkeši (P.). Voir *Češ*, *češi*.
Čuta (P.), petit.
Čxolo (P.). Voir *Čxoro*.
Dacxuri (P.), feu.
Eči (P.). Voir *Eč*.
Guruni (P.). Voir *Girini*.
Hemtepe (P.). Voir *Entepe*.
Jumadi (P.) « oncle ».
Kče (P.). Voir *Xče*.
Kedi (P.), village.
Kiy (At.). Rac. chanter (en parlant du coq). Aor. 3e *kodikiyu*.
Knol (Bt.). Rac. bailler. Aor. *knolu*.
Ko (P.). Voir *Ho*.
Kolba (P.). Voir *Korba*.

Mara (P.), mais.
Maxačkali (P.) «cultivateur, laboureur».
De plus, ajouter (P.) devant les mots : *ar*, *baba*, *badi* 1re, *boči*, *bozo*, *coxle*, *cxari*, *cxeni*, *čili*, *čxindi*, *da* 2e, *uji*.

CORRIGENDA.

Articles du dictionnaire :

Anšeneri.	Au lieu de	*maaša*,	lire *maanša.*
Biči, *Bičoba.*		(At.),	(Bt.).
Ck.		n. d'acc.	n. d'act.
Cxenis mota.		*boxomata*,	*bozomata.*
Č 1.		*komečkab*,	*komebčab.*
—		nom d'acc.	n. d'act.
Č 5.		*gilavočamapi*,	*gilovočamapi*
Čku.		*mivačkua*,	*mivačkui.*
Čoxre.		(B.).	(R.).
Ču 4.		*Berepeš*,	*Berepes.*
Gresta.		tondeur,	tandour.
Ǵuji.		(Bt. P.),	(Bt.).

Modifier ainsi l'article *Daži :*

Daži (Bt.), épine.
Danzi (R.) épine; «Ziege».

Mettre l'article *Gonck* sous *Ck* 2.

NOTES DE SYNTAXE COMPARÉE.

I

À PROPOS DE LA CONSTRUCTION DU COMPLÉMENT DU VERBE PASSIF EN LATIN.

L'espagnol, comparé au latin, présente dans sa syntaxe une innovation curieuse : il fait précéder de la particule *á* (latin *ad*) le complément qui, en latin, était à l'accusatif sans préposition, lorsque ce complément désigne une personne ou un être vivant en général : «le père aime le fils» *el padre ama al hijo*. Dans le latin des chartes d'Espagne on trouve, dès le XIe siècle, des phrases comme *ad illa una matabit*, ou *decepit ad suo germano*, qui pour être de mauvais latin sont d'excellent espagnol : *á la una mató*, *engaño á su hermano*[1].

Une même action était donc considérée comme tendant vers son objet en s'appliquant directement à lui, suivant que cet objet était ou non doué de la personnalité. C'est là une nuance de pensée dont l'expression peut sembler assez superflue. L'innovation de l'espagnol est un exemple de l'intrusion de la logique, venant rompre inutilement la tradition; c'est un fait du même ordre qu'en morphologie, le remplacement des formes synthétiques par des formes analytiques (comme le futur roman, p. ex.).

Il peut être intéressant de signaler qu'une innovation due à la même cause, et sinon directement comparable, au moins exactement symétrique, s'était déjà introduite dans la syntaxe latine, de même que la morphologie latine avait, elle aussi, remplacé par des compositions nouvelles quelques-unes des formes verbales qu'elle avait reçues de la tradition.

La formule logique de l'idée «le père aime le fils» sera, si l'on pousse l'analyse à l'extrême : action d'aimer ayant pour point d'arrivée le fils (c'est ce qu'exprime l'espagnol) et pour point de départ le père : *ad filium — a patre*.

L'espagnol s'est arrêté à mi-chemin dans la voie de la logique,

[1] Diez, *Grammaire des langues romanes*, t. III, trad. Morel-Fatio et G. Paris, p. 91.

il n'a pas exprimé l'idée de *point de départ*. Le latin, non plus, n'a pas été conséquent : il n'exprime jamais l'idée de *point d'arrivée;* mais il est un cas où il exprime le point de départ, c'est lorsque le sujet logique se trouve être le complément grammatical. Il adopte une construction qui est le pendant exact de la construction espagnole : *filius amatur a patre*. Dans l'une et l'autre langue, le nom accompagné de la préposition doit désigner une personne : la symétrie est donc parfaite.

Selon Diez[1], l'usage de l'accusatif « prépositionnel » se retrouve appliqué avec plus ou moins de rigueur en portugais, en catalan, en sarde et en sicilien. Le gascon présente quelque chose d'analogue, mais qui n'est pas entièrement comparable[2].

Nous ne faisons que rappeler ces faits, dont le détail concerne les spécialistes. On doit noter aussi l'emploi, en roumain, de la préposition *pre*[3] dans la même fonction que l'espagnol *á* : nous en dirons peu de chose, ce phénomène, au dire d'un juge compétent[4], attendant encore son historien. Mais son existence n'a rien que de naturel, dans une langue comme le roumain, entourée de tous côtés d'idiomes profondément différents. Il est tout simple que, dans ces conditions, la tradition latine ait été rompue sur plus d'un point. Quand deux courants traditionnels viennent à se rencontrer, il arrive nécessairement ou que l'un se substitue partiellement à l'autre, ou bien que la coexistence dans un même domaine de deux modes d'expression d'une même pensée provoque la réflexion, et amène le remplacement par un procédé logique de l'un et de l'autre des deux procédés traditionnels. Dans le cas spécial qui nous occupe, l'innovation du roumain peut s'être produit à la fois de l'une et de l'autre manière, les langues slaves voisines ayant pu agir à la fois comme agents de désorganisation — et c'est là que d'ordinaire la logique triomphe —, et comme modèles d'un nouveau procédé d'expression, puisque la distinction des personnes et des choses était devenue, à la suite d'une série d'innovations phonétiques et morphologiques[5], l'un des traits caractéristiques de leur syntaxe.

II

FRANÇAIS *TOUT* DANS LES EXPRESSIONS COMPOSÉES.

Toutes les langues germaniques possèdent, en plus ou moins

[1] Diez, p. 92.
[2] Antoine Thomas, *Essais de philologie française*, p. 128 et suiv.
[3] Diez, p. 92. — Aujourd'hui on prononce et on écrit *pe*.
[4] M. W. Meyer-Lübke, dans *Berliner philolog. Wochenschrift*, 1898, col. 277.
[5] Cf. A. Meillet, *Recherches sur l'emploi du génitif-accusatif en vieux-slave*.

grand nombre, des composés dont le premier terme est l'adjectif «tout» :

Gothique : *jah is dugann alaþarba waírþan* (Luc. xv, 14 : καὶ αὐτὸς ἤρξατο ὑστερεῖσθαι).

V. h. a.[1] iv, 35, 36, *in alaniuaz* [*grab*] (Matth. 27, 60, «in monumento suo nouo»); ii, 14, 65, *thaz uuir uuizzun alauuâr* (Joh. 4, 22, «quod scimus»); iv, 19, 20, *sprah ih auur alauuâr* (Joh. 18, 23, «si autem bene [locutus sum]), etc.

Anglo-saxon : *ealgrêne* «tout vert», *ealgylden* «tout en or», *ealiren* «tout en fer», *ealwundor* «chose toute merveilleuse», etc.

Vieil-islandais : *algrœnn* «tout vert», *algullin* «tout en or», *alkunna* «bien connu», *allfeginn* «tout content», *allmikil* «très grand», *allþarfr* «très utile», *allþurr* «tout sec», *alsvartr* «tout noir», etc.

L'emploi de l'adjectif (aujourd'hui semi-adverbe) *tout* est également très fréquent en français. Il apparaît dès les plus anciens textes (*tut blanc*, *tut suls*, etc., dans la *Chanson de Roland*).

Cette tournure ne remonte pas au latin : les rares composés d'*omni-* appartiennent au style soutenu et savant; elle semble, d'autre part, ne s'être, nulle part dans les langues romanes, à une exception près, celle du roumain, développée d'une façon comparable au français. Commune à tous les idiomes germaniques, restreinte, dans le domaine roman, au territoire le plus exposé à l'influence de ces idiomes, elle doit être considérée en français comme un germanisme.

A cause de sa situation isolée, le roumain doit toujours être étudié à part quand on traite une question de ce genre. Voici les renseignements que notre confrère M. le capitaine Léon Lamouche a l'obligeance de me communiquer à ce sujet :

«On trouve en roumain la locution *cu totul*[2], employée adverbialement dans le même sens que le français *tout*, devant un adjectif; par exemple :

cu totul negru «tout noir».
cu totul de aur «tout en or».

«Il ne semble pas cependant après réflexion que ces locutions doivent avoir la même origine que les expressions françaises, *tout blanc*, *tout noir*.

«Nous trouvons en effet dans les langues slaves et notamment

[1] Ces exemples sont empruntés à Otfrid; la comparaison du texte latin dont il s'est inspiré montre dans la plupart des cas qu'il y a bien dans l'emploi du *ala-* un germanisme et non une imitation du latin.

[2] «Tout» se dit en roumain *tot; totul* est la forme munie de l'article, mais elle n'a parfois que le sens de *tout* français sans article, par ex. : *Totul pentru popor*, «Tout (*litt.* le tout) pour le peuple!»

en serbe et en bulgare une locution semblable comme forme et employée dans le même sens : blg. съвсѣмъ (*sĕvsĕm*); srb. *sasvim*, composés de la préposition blg. съ, srb. *sa* « avec » (roum. *cu*), et de l'instrum. sing. du pron. blg. весь, srb. *sav*.

Ex. : blg. съвсѣмъ бѣло нѣщо, *sĕvsĕm bĕlo nĕšto* « une chose toute blanche » ; srb. *sasvim prirodno* « tout naturel ».

« Il est donc très vraisemblable que, dans ce cas, comme sur d'autres points de sa syntaxe, le roumain a subi l'influence du bulgare. Remarquons d'ailleurs que съвсѣмъ, bien qu'en usage dans la langue actuelle, est une formation ancienne, l'instrumental étant, comme presque tous les cas, disparu de la langue moderne. »

Louis Duvau.

INDEX.

GÉNÉRALITÉS.

Recherches expérimentales sur la phonétique, 1, 11. — La parole se compose d'éléments vocaliques et de plosions, 79. — Définition de la voyelle, ses caractères graphiques, 71, 72. — Définition et caractères graphiques de la consonne, 72-78; elle se divise en trois temps, dont le 2e a un élément vocalique, 71-79. — Vocaloïde, 2e temps d'une consonne; ses caractères, 78, 79. — Son propre ou timbre du vocaloïde, 123, 124. — Importance du vocaloïde dans la constitution de la consonne, 122, 123. — Constatation par l'oreille du timbre des vocaloïdes, 127, 128. — Ce timbre est influencé par le mécanisme propre de la consonne, 124, 125; et par les voyelles associées à la consonne, 125-127. — Coordination des mouvements phonétiques, 131-134. — Le résonnateur prend, pendant la consonne, la disposition nécessaire à la voyelle qui doit suivre, 128-130. — Influence mécanique de la voyelle qui suit une consonne, sur celle qui la précède, 122, 130, 131.

Valeur relative de l'implosion et de l'explosion dans les consonnes occlusives, 347-363. — L'altération de la sensation auditive dans les consonnes juxtaposées, 347-349. — Les bruits d'implosion et d'explosion dans les consonnes simples et dans les consonnes redoublées, 349, 350; mécanisme du redoublement de la consonne, 351, 352. — La prépondérance de l'explosion sur l'implosion, 352, 353. — La prépondérance de l'explosive et l'altération de l'implosive, 353. — La suppléance de l'organe d'explosion et le *yama* indou explosif, 354-356. — Le P *yama* implosif, analyse des consonnes jumelles, 356-358. — La persistance du caractère sonore de la consonne M et des nasales, 358, 359.

Déductions linguistiques tirées de l'analyse graphique de la consonne, 359-363. — Base scientifique de la phonétique générale, 363.

Influence réciproque du langage et des organes, 8, 9. — L'accent d'une langue, impression générale que fait sa prononciation; accent commun à plusieurs langues; accent individuel, 110.

Variétés de la prononciation; quelques-unes de leurs causes, 4. — Syllabes enfantines; leur succession, 41, 42. — Les lois de la phonétique sont-elles fatales et aveugles? 1-5. — Le changement phonétique atteint-il les organes avant d'atteindre les mots? 5-8. — Ce changement est d'abord individuel, 1, 2. — Altération pathologique des sons, 5, 6. — Direction des changements phoniques, 8. — Les petites

IMPRIMERIE NATIONALE.

forces en phonétique, 7, 8. — Principe de la fréquence, 4, 5. — La loi du moindre effort, 9, 10. — Assimilation; épenthèse; *umlaut*, 10. Dissimilation, 196, 276, 279, 280, 295. — Disparition de sons dans une langue, 7, 8. — Deux phonèmes qui arrivent à se confondre n'ont plus d'évolutions distinctes, 174, 187. — La connaissance d'un phénomène phonétique n'est pas précise si elle est isolée, 187. — Caractère inexact des transcriptions alphabétiques, 110, 111. — Le peuple phonéticien, 292-294.

C'est dans l'intelligence que se trouve la cause première des changements phoniques, 6, 7, 10, 11. — Sémantique, 143, 144, 403. — Erreurs de langage, 10, 11. — Parties de composés ou de dérivés distinctement senties comme telles, 5. — Agglutination et flexion, 5. — La perfection d'un mot, 5. — Croisement linguistique, 324. — Pas de dialecte absolument pur, 3, 4. — De la propagation des suffixes; action graduelle de l'analogie, d'après le sens, 67. 68.

Pourquoi le substantif s'altère plus rapidement que l'adjectif, le participe et l'adverbe, 5. — Le verbe «être» irrégulier et particulièrement exposé aux perturbations analogiques, 161, 163. — Difficulté de l'emprunt des noms de nombre, 140.

Les classifications de la linguistique sont ordinairement en harmonie avec les données de la géographie, 3.

Intrusion de la logique venant rompre la tradition linguistique sans avantage sensible, 449, 450.

A. — LANGUES INDO-EUROPÉENNES.

Vocalisme : alternance de *e* et *o*, 274. — Finales en *s* ou *z*, *t* ou *d*, selon la nature de l'initiale suivante, 135, 136. — Aspirées, 277.

Divergence des langues indo-européennes, pour les démonstratifs, 242; radicaux *s*, *n*, *a*, *u*, *l*, 244; particules, 260, 261, 271. — Pronoms agglutinés aux prépositions, 404. — Tmèse, 283-289. — Notation expresse de l'idée de corrélation, 337. — Suppression d'un des termes corrélatifs (en latin et en grec), 66. — Ellipses, 328.

Verbes neutres devenant transitifs, avec changement de signification, 59-62, 95, 99.

GREC ANCIEN.

Vocalisme, 141, 169; esprit rude amené par analogie, 140; accentuation, 289. — Consonnes, 276; échange des sons *g* et *y*, 64, 65; ρ venant de λ, 62-64. — Transcription du *tsade* phénicien, 34. — Signes des nombres et des monnaies, 57. — Formes cypriotes et pamphyliennes, 211, 212.

Nominatifs en -ϛ et -ας, 138; instrumentaux conservés à l'état d'adverbes, 65.

Tmèse, 283-288, anastrophe, 287.

Emprunts grecs en géorgien, 13-15.

ἀ-, 140.
ἀγκυλομήτης, 138.
ἀδελφός, 64, 66.
ἄζομαι, 281.
-άζω, 139.
ἀηδών, 13.
αἴθω, 277.
αἶλος, 254.
αἱρέω, 63.
ἄλοχος, 66.
ἀμέλγω, 63.
ἀμέργω, 63.
ἀμῆ, 404.
ἄμμο-, 80.
ἀμο-, 267.
ἀμοῖ, 404.
ἀμόθεν, 404.
ἀμόθι, 404.
ἄμφω, 328.
ἄν, 403, 404.
ἀνακλίθεται, 63.
ἄνευ, 140.
ἄνω, 65.
ἀνώγαιον, 65.
ἀνώγεον, 65.
ἀνωγέων, 65.
ἀνώγιον, 65.
ἅπαξ, 66.
ἀπάτορες, 274.
ἁπλόος, 66.
ἀραρεῖν, 140.
ἄρκτος, 281.
ἅρμα, 140.
ἁρμόζω, 140.
ἁρμός, 140.
ἀσβεσ͡τος, 13.
ἄτερ, 140.
ἄτερθε, 140.
ἄτερος, 140.
αὖ, 136, 244.
αὐτόματος, 402.
ἀφαλῆσθαι, 63.
ἄφρονες, 274.
ἀχλύς, 279.

βαύζω, 139.
βεβαώς, 403.
βήξ, 282.
βήρυλλος, 13, 15.
βρίζω, 279.
βύζω, 139.

γεγαώς, 403.
γέννου, 63.
γένος, 69.
γέντο, 63.
γόνατα, 68.
γόνυ, 67.
γρόϑος, 277.

δάπεδον, 137.
δέ, 285, 286.
-δε, 271.
δεκάς, 138.
δεσπόζω, 139.
δέσποινα, 137, 138.
δεσπόϑης, 137-139.
Δήμαρχος, 82.
δράκαινα, 68.

ἐάν, 404.
ἐγώ, ἐγών, 258.
ἐϑελοντί, 65.
εἰ ἄν, 403, 404.
εἴϑε, 261, 271.
εἰκῆ, 65.
εἴκω, 60, 61.
εἶλον, 63.
εἰς, ἐς, 139.
εἵς, 140.
ἐκεῖ, 244.
ἔκητι, 65.
ἐκκλησία, 13.
ἑκοντῆ, 65.
ἑκοντηδόν, 65.
ἑκοντήν, 65.
ἑκοντί, 65.
ἑκόντως, 65.
ἐκφεύγω, 288.
ἔλα, 62.
ἔλασι, 62.
ἔλασεν, 62.
ἐλαύνω, 62.
ἐλεύϑω, 62.
ἔλιπε, 269.
-εν-, -ην-, 274.
ἐναιλεϑέντος, 63.
ἔνεροι, 275.
ἐνϜατος, 281.
ἔνη, 244.
ἔνϑα, 259.
ἐννέα, 281.
ἐνωπῆ, 64.
ἐξ, 141.
ἐξ, 281.
ἐπειδάν, 404.
ἔπηλυς, 62.
ἐπίσκοπος, 13
ἐπίσ͡ταμαι, 59, 60.
ἐπισ͡τήμη, 59.
ἐρέσσω, 138.
ἐρέτης, 138.
ἔρρα, 140.
ἔρχομαι, 62, 63, 276.
Ϝε, 271.
Ϝέξ, 280.
Ϝοίπαδε, 138, 139.

ζυγόν, 21.
-ζω, 139.

ἧκω, 60.
ἦλθον, 62, 63.
ἦπαρ, ἥπατος, 67, 277
ἤραρε, 280.
-Θα, 277.
-Θε, 261, 271.
Θρέξω, 276.
Θύρα, 85.

-ι, 136.
Ἰακυνθοτροφος, 226.
-ιδ-, 138.
Ἴδας, 212.
ἵεμαι, 403.
-ίζω, 139.
ἰϑαρός, 277.
ἱκάνω, 60.
ἱκετεύω, 60.
ἱκέτης, 60.
ἱκνέομαι, 60.
-ινος, 275.
ἴον, 13.
-ιον-, 275.
Ἵππαρχος, 82.
ἱππότα, 138.
ἱππότης, 138.
ἴ-σ͡τος, 276.
ἰσχι, ἰσχίον, 277.
ιών, 64.

καλύπ͡τω, 63.
κάμηλος, 15.
κάρη, 68.
καρήατι, 68.
κατά, κατ-, 140, 404.

κε, 261.
κείρω, 269, 281.
κεχλάδειν, 280.
κλείς, 18.
κλέπλω, 63.
κόϊλος, 278.
κοκκύζω, 139.
κολοβός, 66.
κολοβότης, 66.
κολούω, 66.
κόοι, 278.
κράββατος, 13.
κρίζω, 139.
κρύπλω, 63.
κρυφῆ, 65.
κρώζω, 139.
κύαρ, 278.
κυλίνδω, 282.
κυλίω, 282.
κωφός, 282.

λάθρη, 65.
λαμπάς, 13.
λαφύσσω, 278.
λέαινα, 68.
Λητώ, 215.

μαίομαι, 402, 403.
μάραγδος, 66, 67.
μαργαρίτης, 13.
μεμαώς, 402, 403.
μενοῖται, 216.
Μενέλαος, 403.
μέσφα, μέσφι, 404.
μετά, 404.
μῆτις, 138.
Μινώταυρος, 273.
μνῆμα, μνημεῖον, 37.
μόθος, 276.
μόσχος, 282.
μύζω, 139.

-νε, 271.
νεαρός, 278.
νέος, 278.
νέρτερος, 275.
νόμος, 15.
νόσφι, 404.
νυ, 287, 288.

ξατράπης, 220.

ὁ, 135.
ὄδωδα, 280.
Οἰδιπόδης, 138.
οἰκεῖοι, 45.
οἶκος, 7.
οἰμώζω, 139.
οἷος, 66.
οἷος, 66.
οἷός τε, 271.
ὀλίος, 64.
ὁμαρτῆ, 65.
ὄξος, 13.
ὄπατρος, 66.
ὁρμος, 140.
ὀσλέον, 276.
ὅταν, 404.
οὐδαμῆ, 65.
οὔθατα, 68.
οὑτοσί, 136.
ὀχετός, 282.
ὀψ, 65.

ϖαθεῖν, 276.
ϖάντη, 65.
ϖαρένθες, 289.
ϖᾶς, 66.
ϖατέρες, 274.
ϖάτος, 276.
ϖέλομαι, 282.
ϖένθος, 276.
ϖετάννυμι, 276.
ϖλάθανον, 277.
ϖλατύς, 276, 277.
Πλούταρχος, 99.
Πλουτᾶς, 99.
Πλουτογένης, 99.
ϖλωτός, 174.
ϖοινή, 269.
Πολίαρχος, 82.
Πολύαρχος, 82.
ϖόντος, 276.
ϖοππύζω, 139.
ϖόρτις, 276.
ϖόσις, 138.
ϖότνια, 138.
ϖροσώπατα, 68.
ϖῦξ, 276.

ῥήγνυμι, 281.
ῥύζω, 139.

σήμερον, 244, 246.
σιγῆ, 64.
σίγλος, 38.
Σιδών, 34.
σίζω, 139.
σιωπῆ, 64, 65.
σκέπλομαι, 10.
σκότινος, 275.
σμάραγδος, 14, 15, 66, 67.
σορός, 34.
σπεύδω, 277.
σπουδή, 277.
σλα-, 276.
σλέγω, 276.
σλέλλω, 63.
σλόρυνμι, 63.
σλρατός, 63.
συνέκδος, 289.
σφεῖς, σφίν, 404.
σωρός, 34.

ταυθαλύζω, 279.
ταυθαρύζω, 279.
τε, 135, 262, 269, 271-273.
τελευτή, 245.
τέρμα, 281.
τέρμων, 281.
-τερος, 275.
τέταρτος, 276.
τήμερον, 244.
τηνεῖ, 245.
τις, 268.
τίς τε, 272.
τό, 135, 245, 258.
τοιθορύσσειν, 279.
τόνε, τάνε, 261.
τόνς, 137.
τρέχω, 276.
τρίζω, 139.
Τύρος, 34.
τυφλός, 282.

ὑάκινθος, 15.
Ὑακίνθος, 226.
ὕδωρ, ὕδατος, 277.
ὑπεκφεύγω, 288.
ὑπέξ, 288.
ὑπερώϊον, 65.

φάρμακον, 143.
φέρω, 143.
φεύζω, 139.
Φιαλεία, 64.
φορμός, 143.
φρένες, 274.
φύω, 279.

χάλαζα, 280.
χαλαρός, 282.
χαλάω, 282.
χαλίφρων, 282.
χλεύη, 280.

χρυσός, 217.
χωλός, 282.
-ω, -ων, 258.
ὥατα, 68.
-ων-, -ον-, 274.
ὥσ7ε, 271.

GREC MODERNE.

aderfo, 64.
armiro, 64.
ἔλα, 62.
ἐλᾶτε, 62.
ζῶγον, 65.
κάραβος, 13.
κλαίγω, 65.
korfos, 64.
orpida, 64.

LANGUES ITALIQUES.

OSQUE.

eizois, 244.
ekak, 258.
εκο, 258.
mamphur? 276.
nep, 272.

OMBRIEN.

neip, 272.

LATIN.

Vocalisme du latin vulgaire, 308. — *T* de *th*, 276. — Finales *s* et *d*, 136. — Rhotacisme, 8. — Le latin resserre les mots, 8. — Syntaxe, 449, 450.

a, ab, 270, 449, 450.
-abam, 162.
-abamus, 162.
-abatis, 162.
absque, 272.
ac, 272.
acipiter, 60.
ad, 272, 449.
albus, 326.
alius, 255.
aliuta, 272.
-am, 310.
Amphitruo, 69.
-amus, 161, 162.
an, 404.
antid, 404.
apponere, 199, 200, 320.
apud, 404.
arbor, 326.
arinus, 140.
artua, 67.
artus, 67.
-as, 310.
-at, 310.
-aticu-, 202.
atque, 272.
Basilica, 3.
beryllus, 3.
-c, 272.
camera, 200.
cantamus, 161.
cantasset, 308.
caprio, 343.
carabus, 13.
cauneas, 219.
caverna, 278.
cavos, 278.
-ce, 261.
cedere, 59-61.
-cinium, 68.
circellus, 340.
circulus, 340.
cippus, 343.
cis, 244.
claudere, 322.
clepo, 63.
cognoscere, 322.
colligere, 322.
compos, 138.
concedo, 61.
contio, 5.
convenire, 5.
corallum, 342.
cornua, 67.
cornum, 67.
crescere, 199.
-cumque, 261, 337.
-dam, 271.
-de, 259.
deliberare, 8.
deorsum, 5.
deversum, 5.
discedo, 61.
disciplina, discipulina, 8.
doctus, 333.
dominus, domnus, 8, 137, 138.
donec, 272.
donique, 272.
dorsum, 5.
draco, 68, 69.
-ebam, 162.
-ebamus, 162.
-ebatis, 162.
-em, 258.
eminere, 403.
eo, 243.
eodem, 258.
eques, 138.

esĭis, 164.
eum, 244.
ex, 141.

facere, 321.
flagellum, 169.
fores, 85.
frater, 174.
fundere, 199, 200.
Fusii, 8.

genua, 67.
genus, 69.
grando, 280.

habere, 8, 162, 166.
hebes, 282.
Hercles, Hercules, 8.
hic, 243.
hīc, 243.
hinc, 243.
hoc, 404.
hocce, 261.
huc, 243.

ibi, 243, 272.
idem, 258.
īdem, 243, 258.
ille, 243.
illic, 243.
illĭnc, 243.
illuc, 243.
imminere, 403.
impetus, 59, 60.
-īmus, 309.
in-, 140.
inde, 243, 259.
infans, 210.
infera, infra, 8.
infirmus, 210.
ingruo, 403.
invidium, 210.
involvere, 199, 200.
is, 243, 244.
iste, 243.
istic, 243.
istĭnc, 243.
-istis, 309.
istuc, 243.
ĭta, 272.
itaque, 272.

jecur, 68.
jocularius, 70.

latrocinium, 68.
legere, 321.
lenocinium, 68.
leo, 68, 69.
Liberitas, Libertas, 8.
libra, 8.

magenæ, magnæ, 8.
manere, 403.
margarita, 67.
melere, 200.
mordere, 320, 321.
mucro, 69.
mulgeo, 63.
musiela, 298.
mutuos, 276.

nam, 261.
namque, 272.
-ne, 261.
nec, 272.
nolumus, 161.
num, 261.
Numisii, 8.

ob vos sacro, 283.
obstare, 61.
omni-, 451.
omnino omnes, 341.
Oratorium, 3.
ossua, 67.
ossuarium, 67.

Papisii, 8.
parthicus, 327.
patēre, 276.
-pe, 271.
perdere, 321.
permaneo, 403.
petere, 59, 60.
petulans, 60.
piare, piatum, 44.
plerique, 262, 271, 272.
plerumque, 272.
pons, 19, 276.
posco, 281.
possumus, 161.
postid, 404.
potis, 138.
præire, 5.
præpes, 60.
prætor, 5.
pro, 404.
prorsus, 5.
prosa, 5.
-pte, 261.
pulsare, 189.
quam, 258, 269.
-quam, 261.
quandoc, quandoque, 272.
quantum, 66.
quartus, 276.
-que, 135, 261, 262, 269, 271-273, 337.
quicumque, 261.
quidam, 271.
quippe, 271.
quis, 271.
quisquam, 261.
quisque, 261, 262, 272.
quo, 243.
quotus, 66.

ramus, 161, 162.
ratiocinari, 68.
recedo, 61.
reducere, 321.
regina, 278.
remaneo, 403.
rota, 276.
rumpere, 199, 200.

scando, 336.
scintilla, 10.
Scipio, 69.
secare, 281.
sermocinari, 68.
sermocinatio, 68.
sero, 140.
seta, 309.
siccine, 261.
sim, 308, 309.
simus, 308.
sint, 308, 309.
sit, 308, 309.
sītis, 308, 309.
somnus, 183.
sonus, 278.
spectare, 10.
stare, 59.
stella, 277.
sternere, 63.
stlata (navis), 63, 64.
stlatus, 64.
sub, 270.
sub vos placo, 283.
sumus, 161-164.
supinus, 336.

tam, 261.
tantum, 66.
-te, 261.

tegere, 276.
temo, 69.
tempŭli, templi, 8.
termen, 281.
terminus, 281.
termo, 281.
-ti, 277.
tirocinium, 68.
torquere, 321.
totus, 66.
trans, 281.
tribunus, 138.
tribus, 138.
tu, 245.
tum, 261.
tunc, 261.
tute, 261.
uber, 68.
ubi, 243, 272.
ubique, 272.
ultra, 260.
unde, 243, 259.
ungere, 200.
urere, 144.
usque, 272.
ut, 272.
uterque, 272.
utique, 272.
væ, 281.
valde, 8.
valere, 320.
validus, 8.
vaticinari, 68.
vaticinium, 68.
-ve, 271.
venio, 321.
vesica, 335.
viam, 309.
vitis, 292.
vitulus, 292.
volvere, 321.

LANGUES ROMANES.

Syntaxe, 449, 450.

ITALIEN.

albereto, 326.
albero, 326.
annunziare, 308.
balare, 178.
bolso, 189.
chiesa, 13.
ciliegia, 181.
dotto, 10.
fatezze, 210.
grimaldello, 345.
tormento, 210.
vescovo, 13.

ESPAGNOL.

á, 449, 450.
anunciar, 308.
bispo, 13.
greda, 196.
hazer, 210.
hombre, 210.
nosotros, 337.
so, 165.
soe, soy, 165.
usted, 4.

PORTUGAIS.

annunciar, 308.
greda, 196.

FRANÇAIS.

Chute de *-e* final, 309, 310. — Prononciation des consonnes, 110, 119. — Échange de *s* et *r* dans le parler parisien, 2, 3; grasseyement, 3. — *R* venant de *z*, dans diverses variétés françaises, 3. — Associations nouvelles de consonnes, 10.

Conjugaison, 161-166.

Emprunts faits au français par plusieurs patois, par recherche de formes plus polies, 181.

Germanisme, 450, 451.

Voir 5, 297-303.

acolt, 310.
-age, 202.
ah! 78.
ai, 165.
aie, aies, 312.
aiet, 310.
aille, ailles, 310.
ains, 291.
ait, 310.

aller, 316.
almanach, 297.
amast, 310.
amoet, amot, 310.
annoncer, 308.
apporter, 295.
arismétique, 345.
artison, 295, 298.
assommer, 183.
astreiet, 310.
aube, 325.
aubier, 326.
aut, 310.
automate, 402.
auvent, 325.
avare, 194.
avec, 404.
avoir, 164, 165.
avuisset, 310.

barbe de bouc, 290.
Baroche, 3.
bêler, 178.
belin, 185.
besicles, 3.
bête, 197.
biscornu, 296.
buisine, 9.

cabaret, 296.
cabas, 296, 297.
cabri, 296.
cadre, 296.
cahoter, 327.
caleçon, 296.
calingue, carlingue, 342.
campène, 296.
camper, 296.
camphre, 296.
camus, 296.
canari, 296.
capital, 6.
capote, 296.
carafe, 296.
carcasse, 297.
carder, 296.
carême, 6.
carême entrant, 296.
carotte, 296.
carrefour, 6.
carrière, 6.
carte, 296.
carton, 295, 296.
casse, 299.
cavalier, 6.
caverne, 2
chaire, 3.
chaise, 3.
chaleur, 172.
chaloupe, 63.
chalumeau, 172.
chantasse, chantast, 308.
chanteriens, 162, 163.
chanterons, 163.
chanteront, 162.
chantiens, 162, 163.
chantons, 161, 163, 166.
chardon, 295.
Charles, Charlotte, 291.
charme, 201.
charogne, 172.
chaudeau, 345.
chef, 6.
cheval, 6.
chèvre, 6, 171.
chèvrefeuil, 292.
chevron, 171.
-ci, 260.
citadelle, 345.
coffre, 343.
commerce, 297.
confont, 310.
corneille, 295.
cracher, 296.
croître, 200.
cuider, 201.

deffent, 310.
déguiser, 341.
dental, 298.
derrée, 199.
deveit, 310.
diacre, 205.
diemenche, 291.
diemoine, 291.
dimanche, 291.
dire, 321.
doceiet, 310.
doins, 165.
doinse, doinses, 310.
doinst, 310.

-e, -es, 310.
église, 13.
égoïsme, 5.
-eie, 162.
-eit, 310.
enclume, 183.
-ent, 312.
eret, 310.
ert, 310.
escarlingue, 342.
escri, 69.
escrier, 69.
escroquer, 297.
esparcette, 297.
estoet, estot, 310.
estoie, 307.
estois, 165.
estoit, 308.
estomac, 296, 297.
étincelle, 10.
étranger, 198.
être, 164, 166, 316.
-eve, 162.
évêque, 13.
exclure, 297.
exercer, 297.

femme, 184.
fereiet, 310.
férir, 186.
fesist, 310.
feu, 292.
fors excepté, 330.
frappé, 299.
froid, 6.
fuiet, 310.
fumes, 164.
fundet, 310.
fustes, 164.

gagner, 296.
gai, 296.
gaine, 296.
gant, 296.
garantir, 296.
garce, 296, 297.
garde, 295, 296.
gart, 298.
gauche, 296.
gaupé, 296, 302.
geline, 185.
girofle, 172.
gisais, 172.
glaner, 184.
gonelle, 300.
gonfler, 189.
gras, 196.
guerre, 296.
guetter, 296.

hacher, 296.
hardi, 295.
hennir, 184.
herberc, 205.
hum! hem! 78.

-iens, 162.
-ier, -ière, 181.
-iez, 162.
impair, 328.
indemnité, 184.
insupportable, 295.
-isme, 5.

jaunet, 20.
joindre, 200.
jongleur, 69, 70.
juste, 296.

kiosque, 23.

-là, 260.
lanterne, 295.
libre, 292.
linge, 198.
livre, livre sterling, 58.

mais, 291.
malédiction, 329.
mandrin, 276.
mange, 202.
manotte, 186.
marais, 298.
maréchal des logis, 4.
mars, 297.
marteau, 295.
menotte, 186.
merrai, 199.
metreiet, 310.
mode, 334.
moine, 202.
mortaise, 295.
moustache, 296.

non, 328.

oh! 78.
oindre, 200.
oit, 310.
-oit, 308.
olénois, 8.
Olliens, 8.
-omes, 163.
-ons, 161-163, 166, 312.
ont, 311.
-ont, 166.
orge, 202.
Orléans, 8.
orteil, 295.
ossuaire, 67.
ôter, 61.
-oue, 162.
Ozoir, Ozouer, 3.

parche, 327.
parchemin, 327.
partager, 295.
partir, 295.
partout, 295.
penteiet, 310.
perdeit, 310.
perdesse, 310.
pertuis, 186.
pessimisme, 5.
pierrot, 300.
podist, 310.
porche, 202.
porte, 295.
poruec, 404.
poudre, 200.
puis, 165.
puisse, puisses, 310.
puisset, 310.
puist, 310.

quartier, 6, 295, 296.
quatre, 6.
que, 331.
quelquefois, 403, 404.
quérir, 186.

rains, 161.
rater, 292.
rats, 292.
réduire, 321.
ribaudelle, 344.
ricarde, 345.
ricardeau, 344, 345.
ricardot, 345.
rime, 345.
rompons, 200.
rompre, 200.
Royer, 191, 192.
ruis, 165.
ruisse, ruisses, 310.
ruist, 310.
rythme, 345.

-s, 165.
sable, 294.
sac, 169.
saint, 6.
sanglier, 87.
saveiet, 310.
sèche, 296.
seit, 308, 310.
serons, 163.
seront, 163, 166
si, 403.
s'il vous plait, 4.
soie, 307.
soit, 308.
sommes, 161, 163, 164, 166.
songe, 202.
sons, 161, 163, 164, 166.
sont, 163, 166.
sorcier, 297.
sostendreiet, 310.
sui, 164-166.

table, 23, 294.
tanner, 183.
terrible, 294.
tout, 450, 451.
triste, 296
truis, 165.
truisse, truisses, 310.
truist, 310.
turco, 68.

vergadelle, 345.
verne, 300.
vert, verte, 201.
vesprée, 291.
veste, 296.
vois, vais, 165.
voise, voises, 310.
voist, 310.
voyage, 333.

PATOIS DE LA FRANCHE-MONTAGNE.

Traitement de l'*a*, 167-182; du groupe *pl*, 177; des voyelles devant *nn*, 182. — Loi de Darmesteter, 184-186. — Résumé du vocalisme, 186, 187.

Consonnes simples : initiales ou appuyées, 188, 189; intervocaliques, 190-193; finales, 194, 195. — Dissimilation, 204-206.

Étymologie populaire, croisements, etc., 202, 205, 290-292. — Adaptation des emprunts français, 294-303.

Morphologie : pronoms personnels, 304; démonstratifs, 304, 305; article, 305; pronoms possessifs, 305, 306; démonstratifs, relatifs et interrogatifs, 306; verbe «être», 307, 310, 311; «avoir», 311, 312; «aller», 316; verbes en *-are*, 312-314; en *-ĭre*, 317, 318; en *-ēre*, 318-320; en *-ĕre*, 320-323.

ā, 311, 312, 318.
-a, 309.
-ā, 312, 314.
ābr, 168, 177, 204, 206.
āi, 312.
alûdròt, 205.
ān, 168, 173, 180, 189, 204.
arduaz, 295.
āspersèt, 297, 299, 300.
āt, 312.
ātlī, 298, 301.
ātr, 180.
atu, 299.
-āv, 313.

bal, 178, 298.
balcū, 178, 298, 303.
balistr, 178.
bār, 177.
bārb, 168, 177.
bārbèbu, 290, 291.
bascül, 299.
basès, 299.
basin, 299.
bāz, 173, 180, 314.
bāzèn, 298, 299.
bāzī, 180, 197, 314.
bè, 180.
bé, 195.
bèiòt, 191, 196, 206.
bèl, 195, 300.
bènîī, 198.
bèr, 204.
bèrā, 181.
bèrbèlü, 168, 181.
bèricòdā, 297.
bès, 180.
bés, 314.
bésī, 170, 174, 197, 314.
bèt, 307.
bét, 197, 299, 321.
bètē, 175, 195, 319.
bètèi, 175, 198, 298, 300.
bètr, 175, 204, 307, 320.
bètü, 319, 321.
bèv, 180, 314.
bèvā, 180, 298, 314.
bĭgü, 186, 321.
biā, 180, 294.
biāv, 194.
biē, 294.
biō, 294.
biscuònü, 296, 302.
blī, 185, 295.
blū, 295.
blūš, 295.
bnā, 299.
bó, 202.
bóbīn, 301, 302.
bòbuin, 302.
bód, 303.
ból, 303.
bòlā, 178.
bòlèn, 297, 301.
bólès, 178.
bòm, 204.
bòlū, 297, 298.
brār, 180, 321.
brāv, 194.
brè, 196, 203.
brēcā, 177.
brèi, 203, 206.
brèni, 317, 322, 323.
brènit, 317.
brètèn, brètnā, 315.
bròcā, 302.
bròcuònī, 302.
bròl, 314.
bròlā, 178, 184, 314.
bròlé, 178.
brü, 302.
bü, 171, 193.
bū, 188.
bua, buat, 312, 320.
Buanā, 177.
buar, 204, 320.
buarai, 299.
buarğī, 181, 201, 299.
bûb, 303.
bucè, 300, 303.
budaā, 315.
bugr, 204.
buğ, 314.
buğī, 201, 314.
būn, 303.
buòcī, 299.
buòcò, 290.
buòğé, 300.
buòğū, 299.
buòn, 190.
buòrā, 299, 303.
buòrèn, buòrnā, 315.
buòrğū, 299.
buòrlī, 181, 185.
buòš, 299.
busā, 189.
bušarg, 295.
būtā, 184, 201, 299.
bzé, 186.

ca, 296.
cā, 177, 203.
caba, 296, 297, 299.
caèī d bó, 295, 296, 299.
cačū, 295, 296, 299.
cādr, 296, 298.
cāğ, 203.
caiò, 296, 299, 303.
cansū, 296, 299, 303.
capòt, 296, 299.
captür, 299, 301.
cāsis, 298, 301.
cāv, 194, 298.
cazī, 197, 296, 299.

cé, 300.
cẽbèì, 315.
cèbèrè, 296, 298, 300.
cẽbiī, cẽbiī, 300, 303. 315.
cèbri, 296, 298.
cèbriolā, 298, 299, 230,
cécfua, 300, 404.
cédr, 199, 200, 204, 322.
cẽfr, 296, 303.
cèğ, 299.
cèmnō, 184.
cèmü, 296.
cènèri, 296, 298.
cẽpā, 296, 299, 303.
cẽpẽn, 296, 301, 303.
cèrā, 181, 196.
cèrcès, 296, 299.
cèrèf, 296, 298, 299.
cèréṁòtrò, 296, 298, 303.
cèròt, 296, 298, 300.
cèrutu, 302.
cès, 299.
cẽs, 300.
cèsè, 298, 300.
cèsrŏl, 299, 302.
cẽt, cẽtā, 314.
cẽtāv, 298,
cètr, 175, 189, 204, 296, 299.
cètūž, 175, 204, 298.
cèvr, cèvri, 184, 317.
cèvrit, 317.
cī, cīt, 318, 321.
cītrā, 318.
cĩz, 189, 204.
cmō, 186.
cmŏd, 186, 302.
cmŏditā, 299, 301, 302.
cnũi, 185.
c ŏ s ce, 296.
cō, 202.
cō, cōt, 316, 322.
cōcèl, 297, 300.
cōč, 295-298.
cōì, 297.
cōiẽ, 322.
cŏl ,177, 294.
cŏlic, 301, 302.
cŏpiā, 302.
còpũ, 302, 303.
còpuònā, 299, 302.
cōr, 204, 322.
còrpŏdŭ, 303.
cŏsā, 297, 298.
cosẽ, 301, 303.
cŏvān, 296, 297, 300.
cözẽ, 322.
cözèn, cöznā, 186, 315.
cŏzi, 297.
cra, 322.
craĉī, 296, 300.
craiŏ, 322.
crāp, 299.
crar, 204, 299, 322.
crèl, 203, 205.
crẽm, 301.
crès, 168, 175, 180, 196.
crètī, 301.
crèvā, 302.
cri, 186, 318.
criā, 191.
crō, 202, 322.
cròcā, 302.
crōiī, 191.
crŏl, 303.
crŏlā, 177.
crònlā, 178.
crōsŏ, 320.
crŭtr, 199, 200, 204, 307, 320, 322.
crū, 192.
crü, 191.
crüèl, 300, 301.
cu, 199.
cū, 190, 202.
cü, 189.
cuč, cučī, 184, 201.
cüdī, 201.
cŭdònā, 183.
cudr, 199, 204, 320.
cŭfru, 205, 206.
cŭgī, 198.
culòn, 183.
cumŏr, 181.
cumèrs, 297, 300.
cuò, 203.
cuòinā, 186.
cuònaì, 295.
cuònioltr, 173, 198, 199, 204, 307, 322, 323.
cuòrb, 188, 203.
cuòrnič, 296, 301.
cuòzlò, 186.
cŭpè, 298, 303.
cŭpér, 181.
curū, 193, 197.
cŭsèì, 300.
cut, 201, 314, 320.
cutā, 314.
cutẽ, 189, 303.
cŭtrār, 180, 181, 198, 203.
cüv, 190.
cuvā, 180.
cuvī, 191.
cŭvni, 317.
cuz, cuzès, 321.
cuzẽ, cuzü, 319, 321.
cvéš, 186, 203, 206.
cvŏtr, 186, 199.
čā, 177.
čārğ, 177.
čè, 168, 175, 195, 297, 300.
čẽ, 176, 189, 303.
čẽbr, 198, 296.
čécŭ, 179.
čẽdal, 179, 299.
čẽgī, 198.
čèğŭ, 168, 181, 295.
čèmī, 168.
čèmnā, 171.
čẽn, 301.
čènvā, 171, 185.
čèplò, 185.
čèpüā, 301.
čẽpuaiī, 193.
čér, 299.
čèrbŭ, 188.
čèrğī, 181, 201, 299, 300.
čèrmẽ, 201.
čèrpèuì, 181, 198.
čèrŭ, 181, 193.
čèrvẽcèl, čèrvẽclā, 315.
čèsī, 175, 197.
čẽt, 173, 314.
čẽtā, 167, 176, 190, 194, 299, 303.
čétẽ, 168, 179.
čẽtès, 180, 314.
čẽtī, 181.
čétrā, 179.
čèvīr, 190.
čévŏ, 168, 296-298.
čèvri, 171.
čī, 170, 189, 315, 316.
čĩ, 167, 170, 194, 309.
čiāv, 315.
čiẽ, 315.
čiès, 315.
čĩt, 315, 318.
čivr, 170.
čivrè fŭ, čivr è fŭ, 292.

čmī, 171, 185.
čò, 177, 202, 203, 302.
čŏ sòlā, 292.
čòčŭ, 191.
čòlmé, 168, 178, 184.
čòs, 197.
čŏz, 190.
čuazi, 317.
čûr, 191.
čvèi, 171, 185.
čvirŭ, 172.
čvò, 171, 177, 185, 195.

da, 318.
dat, 318, 320.
dé, 192, 194, 203.
dē, 318.
déguòrğī, 189.
dênû, 191.
dénuā, 191.
dépûgī, 201.
dèrā, 318, 319.
désirī, 301.
désirur, 301.
dētò, 298.
dévti, 186.
déziö, 194.
dézŏrèsnā, 186.
dir, 204, 321.
divèči, 317.
dmé, 185, 193.
dö, 203.
dŏ, 188.
dòmèğ, 183.
dònā, 183.
dòt, 201.
dŏtlā, 297, 299.
dòz, 204.
dòzîm, 302.
dra, 196.
dü, dür, 194, 204, 301.
dŭ, 202, 291.
dŭğī, 170, 198.
dümûn, 202, 291.
dut, dutā, 201.
duv, 192.
dva, 318, 319.
dvès, 319.
dvētī, 181.
dvŏ, 319,

è, 175, 182, 194, 311, 318.
é, 311.
ē, 311, 318.
èbā, 205.
èbēdnā, 186.
ébèn, 301.
ébuarğī, 206.
ècél, ècèlā, 189, 314.
écèrā, 189.
écèru, 302.
écól, 301, 302.
écrètūr, 302.
écsèprè, 297.
ècspédiā, 293, 301.
écspēr, 300, 301.
écspiā, 207, 299, 301.
ècu, 191.
écu, écut, 191, 316, 320.
ècuā, 191, 298.
écur, 320.
écŭrŏ, 301.
ècutā, 175, 189.
èč, 197.
éčai, 295.
éčèn, 189.
éčī, 193, 296.
éčīl, 179.
édī, 174, 184, 201.
èdra, 195.
èdusi, 317.
èfār, 175.
éfél, èflā, 315.
éfu, 203.
éfŭbiā, 294.
égèi, 192.
égnā, 186.
égózèl, égózlā, 315.
égrèfèn, égrèfnā, 315.
égüzī, 192.
égzèrsā, 297.
égzilā, 297.
-èğ, 201, 202.
èği, 181, 295.
égòlür, 189.
èii, 312.
èiī, 312.
èiŏ, 312.
èl, 195.
èlā, 316.
ēm, 301.
èmā, 181, 190, 194.
èmi, 181, 194.
émòdr, 204, 322.
èmŭ, 175.
èniē, 175.
èpēr, 175.
èpièti, 190, 294, 317.
èplā, 295.
éplü, 295.
épòl, 177.
èprèči, 197.
èpü, 171, 193, 316.
èpŭdr, 168, 175, 199, 200, 320.
èpuòčā, 295.
ër, 300.
èrā, 181, 190, 318, 319.
èrčò, 179.
èrèni, 175, 181, 198.
èrītā, 299.
éritā, 301.
èrivā, 301.
èrmuònè, 297, 299, 302.
èròtā, 189.
èrŭdi, 317.
ès, èsi, èsī, 312.
ésclür, 297, 301.
éscròcā, 297, 299, 301, 302.
èsèt, èsèt, 316.
èsī, 197.
ésòn, ésònā, 178, 183, 184.
èstā, 296, 316.
èstāv, 316.
èstē, 316.
èstès, 316.
èstŏ, 316.
éstrŏpiā, 299-302.
éstumè, 296, 297, 302.
ésŭ, 171, 193.
ésarlòt, 291.
éšérī, 174.
éšlòt, 185.
ésnā, 184.
ésozèn, ésoznā, 315.
ét, 307.
éta, 307, 308.
étal, 179, 298.
étévi, 317.
éti, 307, 309.
étī, 307, 309.
ètizŭ, 295, 298, 301, 303.
étó, 301, 307.
ètŏ, ètôt, 316.
ètŏdr, 320.
étŏdr, 319, 320.
étòl, 177.
étr, 199, 307.
étrē, 173, 176, 179.
étrēğī, 198.
étul, 177, 294.
èvò, 177, 188.
èvri, 181, 196.

èvü, 310-312, 316.
èvua, 190, 310, 311, 318.
èvuā, 298.
évuaīī, 170.

fā, 167, 173, 180, 188, 195, 202, 316, 318.
fabricā, 299, 301.
fār, 204, 321.
fāt, 316.
fē, 167, 176, 193, 301, 318, 321.
fèia, 320.
fèirè, 300, 302.
fèiür, 301, 302.
fèl, 315.
félā, 190.
fèlīr, 181.
fèmī, 181.
fēn, 301.
fèrèn, 168, 181.
fét, 299.
fi, 194, 290.
fī, fīn, 301.
fini, 312, 317.
finit, 312.
fīrā, 318.
fīt, 318.
flā, 186, 315.
fmèl, 185.
fmīr, 186.
fnétr, 185.
fó, 193.
fō, 177, 203, 310, 312, 313, 320.
fòfilā, 302.
fól, 302.
fon, 183.
fòra, 199.
fósā, 302.
fózèn, fóznā, 315.
fra, 203.
fraiī, 193.
fraiür, 191.
frān, 204.
frapā, 299.
frār, 180, 181, 196, 203.
frāz, 167, 180, 197.
frē, 185.
frēgal, 298, 301.
frèmi, 193.
frétīr, 181.
fri, 186, 318.
frōd, 302.
frústrā, 299, 301.
fū, 193, 292, 302.
fua, 192.
fuā, 298.
fúa, 321.
fuaiòt, 191, 193, 322.
fūd, fūdès, 321.
fūdr, 199, 320.
fūfèn, fūfnā, 315.
fuò, 203, 204.
fūō, 193.
fuòrmèğ, 175, 189.
fuòsī, 197.
fūr, 204, 321.
fūš, 303.
fūté, 301.
fzō, 185.

gā, 298.
gāğ, 295, 296, 298.
gār, 296, 299.
gars, 296, 297, 299.
gāzèt, 298, 300.
gé, 296.
gē, 296, 303.
gèğā, 181, 296.
gèğür, 296.
gèl, 302.
gēn, 296, 301.
gènīī, 300.
gēnīī, 296.
gèrēti, 296, 298, 303.
gèrni, 296.
gètā, 296, 299, 300.
glóriöz, 302.
gnē, 196.
gnī, 186, 196, 206.
gòbā, 299, 302.
gōč, 296, 302.
gōpā, 296, 300, 302.
gòržè, 300, 302.
grā, 180, 196.
graiū, 191, 196.
grās, 180.
grèbès, 196, 300, 302.
grémésé, 205.
grèvòt, 196, 298.
gró, 195, 196.
gròl, 300.
grós, 195.
grū, 190, 196.
gunē, 300.
gūsā, 189.
gut, 189, 195.
ğ, 189.
ğè, 197, 203.
ğémi, 301.
ğèrmā, 182.
ğést, 296.
ğèvé, 300.
ğèvèl, ğèvlā, 315.
ğmā, 171, 180.
ğòl, 300.
ğòlā, 178, 189, 302.
gōn, 189, 204.
ğu, 193.
gū, 171, 192, 193, 302, 316.
ğūn, 189.
ğürī, 171.

ï, ïn, 194.
-i, 309.
-ī, 181, 312, 314.
-ï, 309.
ièš, 175, 197.
ïèsū, 175.
imitā, 300, 301.
imōğ, 297.
iònā, 183, 184.
ïpósibi, 294, 301, 302.
-īr, 181.
-isó, 317.
-isō, 322.
ïsòlē, 301-303.
ïsūpuòčōbi, 294, 295, 297, 301, 302.
-īv, 313.

lā, 177.
lačī, 299.
lāčī, 298.
lağī, 170, 181.
laïī, 170, 193, 299.
lāvr, 180, 196.
lè, 182.
lé, 174, 189, 202, 312, 321.
léiō, 322.
lèn, 301.
lēp, 188.
lér, 321.
lèsé, 175.
lésū, 188.
lét, 312.
lētān, 295, 300.
letō, 168, 174.
lèvā, 180, 181, 190.
lèvu, 190.
lézāğ, 174, 191.

librèci̋, 292.
li̋ǧ, 198.
lmü̋, 186.
lniö, 186.
lö, 203.
lòbuòrā, 302, 303.
lsī, 186.
lu, 194.
lua, 298.
lvā, 185.

mā, 167, 180, 193, 194, 299.
māč, 180, 201.
māčī, 201, 298.
māčür, 191, 198.
māǧ, 298.
māl, 179, 180, 203, 298.
malbr, 178, 206, 298.
manéž, 299.
mār, 180, 181, 299.
marònī, 302.
mārs, 297.
māti̋, 298, 301.
mātr, 299.
mè, 182.
mé, 197.
mē̋, 173, 176, 291, 301.
mèbi, 302.
mèbiā, 294, 300.
mécanic, 299, 301.
mécǧi, 186, 206.
mē̋č, 201.
mèčé, 181, 295.
mèčē̋, 189.
mègèl, mèglā, 315.
mē̋ǧ, 194, 201, 202, 204, 314.
mē̋ǧī, 167, 168, 170, 173, 176, 190, 201, 300, 315.
mémür, 301, 302.
mèn', 315.
mènvèl, 186.
méprézī, 197.
mér, 180, 299.
mèrčò, 179, 186.
mèrè, 298, 300.
mèri, 317.
mèriā, 181, 191, 300.
mèrirā, 317.
méritā, 300, 301.
mèrő, 317.
mèsif, 298, 301.
mèšlò, 186.
mètèrī, 300, 301.
métī, 301.
mèti̋, 301.
mètnā, 186.
métsi̋, 301.
mèvür, 181, 190, 194, 201.
mèvürī, 171.
miāl, 179.
migè, 300, 301.
misér, 299.
mli̋, 186.
mnā, 315.
mnèsī, 175.
mnü, 186.
mnüzü̋, 197.
mȍ, 179, 297, 298.
mö, 322.
mödr, 199, 322.
mògrā, 177.
mòlāzī, 178.
mòlèt, 175, 178, 201, 302.
mólür, 177.
mòrpiü̋, 302.
mȍšā, 173, 184.
mótal, 298.
mótar, 290.
mótrā, 173.
mȍtrāt, motrātī, 180.
mözi, 191.
mozü̋, 297.
mū, mūt, 321.
mü̋, 317, 318.
mü̋, 189.
müā, 191.
muaiu, 299.
muarūn, 299, 301.
muasnā, 186.
mü̋dr, 204, 206, 320, 321.
mü̋dr, 199.
mūn, 202, 204.
muòč, 299.
muòčāz, 295.
muòčī, 299.
muòiī, 299.
muòrǧ, muòrǧès, 321.
muòrǧü, 321.
muslāü, 296, 298.
mūt, 317, 318.

na, 189, 204.
nā, 180, 203.
nāi, 191, 198.
naiī, 170, 193.
nar, 196, 204.
négligī, 300, 301.
négr, 299.
nèvö, 302.
ni, 194.
niȍ, 190.
niü̋, 193.
nivé, 206.
nō, 194, 202, 302.
nòs, 197.
nòtaiī, 202.
nözèi, 191.
nū, 192.
nü̋, 184.
nü̋br, 198.
nuiī, 192.
nü̋mā, 184.

ó, 193, 202.
ȍ, 168, 177, 179, 202, 297, 302.
-ó, 317.
-ö, 197.
-ő, 312.
őbrü̋, 302, 316.
ȍc, 177, 204.
őcāziü̋, 302, 303.
ődlè, 182.
ődsè, 182.
őfā, 188.
őfémrā, 186.
öfr, 317.
öfri, 296, 317.
őfü, 171, 192.
őgèn, őgènā, 314.
ȍǧ, 198, 203.
ògi, 317.
öi, 203, 204.
òl, 316.
ȍl, 167, 178, 179, 297.
őlétī, 170.
òlétr, 206.
òlü̋, 178.
őmē̋ǧī, 201.
ȍmūn, 177.
ònā, 168, 183, 195.
őpèiī, 175.
őpőnü̋, 183.
őpuòniī, 170.
òrbelőt, 300.
őrèǧī, 175.
őrèsèn, őrèsnā, 315.
őšòn, 183.
ȍstó, 186.

öt, 203, 302.
ȍtā, 168, 177, 180.
ȍtīr, 196.
ȍtō, 179, 184, 201.
ȍtr, 204.
ȍv, ȍvī, 193.
ȍvī, 316.
ȍvódr, 199, 321.
övri, övrirā, 317.
ȍvųagā, 188.
ȍvųòn, 190.
ȍzā, 297, 298.
ȍzé, 191.
özrȍl, 206.
ȍždō, 186, 193.

pā, 168, 175, 177, 180, 192, 203, 298, 317.
pādr, 204, 206, 298, 321.
paltò, 178.
pārč, 201.
pāsiōs, 298, 303.
pāt, 173, 180.
pātèr, 298.
pčü, 186, 203.
pčüzī, 301.
pè, 175, 182, 295.
pẹ, 318.
pē, 176, 188.
pèči, 181, 295, 317.
pèču, 181, 295.
pèǧén, 315.
pèii, 181, 191.
pèiī, 192.
pèlisēdr, 298, 301, 303.
pénāz, 180.
pènèl, 196.
pèpi, 294, 302.
pèplī, 295, 301.
pèr, 180, 181, 291, 299.
pēr, 199, 206.
pèrā, 199, 300.
pèrèplū, 295, 298.
pèrǧü, 321.
pērīr, 181.
pèrō, 181.
pésā, 168, 179, 180, 195.
pèsi, 181.
pèt, 175, 300.
pèt, 202, 318.
pètèǧī, 295, 298, 300.
pètųa, 298.
pètür, 173, 179.
pèvū, 181.
pèvüru, 302.
pèžnā, 181, 186, 315.
pī, 193, 301.
pia, 191, 319-321.
piā, 167, 180, 192, 193, 294, 300.
picā, 292.
picnōd, 292.
pidī, 170, 201.
piē, piēt, 316, 318.
piébi, 317.
piédī, 170, 174, 201.
piēdr, 199.
pièǧ, 198.
pièiī, 193.
piēn, 167, 173, 176, 191, 294, 301.
pièrò, 300.
piès, 175, 197, 319.
piézē, 174.
piézi, 191.
piǧ, 201.
pīǧū, 198.
pii, 319.
piī, 319.
pió, 319.
piō, 319.
piövr, 322.
piū, 303.
pnī, 181, 186.
pnī èčī, 205.
pó, 193.
pō, 179, 194, 297.
pō, 183.
pòčī, 189.
pōǧī, 201.
pol, 178.
pōmèl, 177.
pòn, 168, 183.
pònā, 183.
pònu, 183, 195.
pös, 303.
pòtā, 302.
pòté, 302.
pózū, 197.
prā, 180, 196.
praiī, 193, 299.
prèmī, 181, 302.
prèni, prènįès, etc., 199.
prèvōs, 303.
prō, 173, 202, 300.
prōt, 300.
pū, 203.
pųa, 192, 194.
pųara, 299.
pųarōzu, 299.
pųarū, 299, 301.
pųašī, 197, 201, 299.
pųazā, 190, 299.
pūč, 295.
pūi, 191, 203.
pumī, 302.
pųò, pųòr, 194, 195, 299.
pųò ca, pųòr ca, 195.
pųòča, pųò ta, 195, 299, 302.
pųòni, 302.
pųòniī, 198.
pųòrā, 319.
pųòrmō, 300.
pųòrmōtr, 300.
pūrā, 295.
pūrč, 201, 202, 204.
pūs, 204.
pūsī, 189.
putò, 303.

ra, 193, 194, 203, 297.
rā, 180, 193.
-rā, 318.
rač, 197.
rāti, 298.
rāv, 298.
rè, 297.
rébiā, 300.
rèč, 203.
rédü, rédül, 316.
rédüès, 193.
rédür, 321.
rèǧ, 198, 204.
rèiū, 316.
rélā, 189.
rèpil, 298, 301.
réprōlā, 291.
résā, 179.
rèsèn, 175, 184, 301.
rèsōbiā, 298, 300, 303.
réspirā, 300, 301.
résū, 174.
rèt cųòrb, 291.
rèt fųòrb, 291.
rèt tųòrb, 291.
rété, 173, 179.
rètī, 292.
rètlī, 185.
rèvódr, 321.
rézī, 168, 174, 191.
rézū, 174.
rǧònā, 183.

rlésī, 174.
rlür, 185, 204.
rnuòi, 186.
rŏ, 175, 189, 194.
röi, 303.
rŏpir, 295.
rsélu, 301, 302.
rsi, 322.
rsidr, 322.
rsònā, 183.
ršŏ, 186.
rŭ, 190, 192.
rŭ, 191, 301, 303.
rŭd, 188.
ruğ, 203.
rnıī, 191, 192.
rŭtr, 199, 200, 320.
rvŏ, rvŏt, 316.

sa, 188, 193, 194, 307, 308, 310.
sā, 203, 316-318.
sābi, 294.
sač, 296.
sačī, 170, 299.
saiī, 193.
saiò, 191, 309.
saš, 196, 203, 206.
sāt, 315, 317, 318, 320.
satu, 299.
sāv, 180, 298, 299.
scrè, 300.
sè, 175, 182, 318.
sĕ, 176, 318.
sèč, 175, 197.
séč, 206.
sèčòt, 206.
sédr, 299.
sèdr, 322.
sèğ, 175, 203, 299.
sèiī, 181, 191.
sépèrā, 298, 300, 301.
sèpĭ, 195.
sèrā, 318, 319.
sèrğĕ, 198.
sèrŏ, 319.
sèrpŏ, 182, 187, 291.
sèrvi, 188, 317.
sèšā, 181.
sèt, 316.
sĕlā, 176, 201.
sèvü, 168, 181, 193.
sèvua, 181, 190, 318.
si, 307-309.
sī, 193.
sĭ, 189, 307-309.
sĭcĕt, 189, 296.
siguònı, 301, 302.
sĭğ, 198.
siò, 192.
slézī, 181.
slīz, 181.
snèl, 185.
sò, 195.
sŏ, 307.
sŏ, 179, 292.
sòlā, 292.
sòlcrut, 292.
sòlīr, 181.
sŏm, 302.
sòn, 183.
sŏs, 177, 204.
sŏtré, 177, 300.
sòvā, 177.
sòvèğ, 177, 204.
sòz, 188, 204.
srai, 186, 203, 206, 299.
sri, 186, 192, 310.
srŏ, 319.
stā, 316.
stāv, 316.
sté, 300.
stĕ, 316.
stī, 186.
stimülā, 300, 301.
stò, 296.
stŏ, 316.
sū, 190, 193, 309.
sŭ, 307, 309.
suaniu, 298, 302.
suata, 298, 300.
sübi, 301.
sücsédā, 300, 301.
sŭğ, 202.
suòrsī, 297, 301, 302.
sŭr, 193, 194.
sutĭ, 315.
sutni, 315.
ša, 188, 202-204.
šat, 203.
šé, 169, 188, 192, 203.
šèl, 294.
šèm, 195.
šnèi, 171.
šni, 171.
štal, 298.
šū, šūt, 316, 318, 322.
šūiŏ, 322.
šupèn, šupnā, 315.
šūr, 323.
-t, 316.
ta, 202, 297.
tāč, 180, 298.
tār, 195.
tātr, 206.
tè, 182.
té, 300.
té, 317.
tĕ, 168, 176.
téni, 317.
tèrā, 199, 318.
tèribi, 294, 300, 301.
tési, 317.
tésrā, 317.
tét, 173, 188.
tèt, 317.
tĕtā, 300, 303.
tèvĕ, 176, 181, 190.
tĭ, 317.
tirī, 171, 301.
tni, 199, 317, 318.
tŏ, 188, 202, 303.
tòl, 177, 294.
tòlŭ, 178.
tònrī, 183.
tònu, 183.
trā, 194, 196.
trèvā, 203.
Trévlā, 295.
trist, 296.
trŏ, 175, 194.
trŏbi, trŏbiā, 303.
tròcâ, 300, 302.
tròs, 197.
trōz, 194.
trüit, 302.
tti, 186.
tū, 193, 203, 321.
tubac, 299.
tūdr, 303, 321.
tüé, 191.
tuònā, 302.
tuòrb, 188, 203.
tuòrčŭ, 302.
tŭr, 198.
ŭ, 311.
ŭ, ŭn, 311.
-ŭ, 311.
ūdr, 206.
ŭi, 203.
ûil, 302.
ŭn, 203.
uòrm, 203.
ûrfènò, 185.
ūrğ, 197, 202.

ūlu, 302.
ūzā, 300.

vă, 203.
vān, 300.
vè, 175, 316, 318
vė, 319.
vē, 193, 318.
vèč, 175, 195.
vèi, 320.
vêi, 203.
vèia, 319, 320.
vêlī, 292.
vèni, 198.
vêprā, 291.
vêprèlā, 291.
vèrā, 199, 318.
vèrvèn, 300, 301.
vêsé, 179.
vèst, 296.
vèt, 316.
veti, 173, 179.
vēzī, 205.
vī, 309.
vī, 188, 301.
via, 319, 320.
viē, 319.
viès, 319.
vii, 319.
vió, 319.
virī, 171, 301.
viū, 319.
vlèğ, 186, 204.
vni, 199, 318, 319.
vó, vóz, 194.
vo, 321.
vō, 320.
vö, vöd, 201, 302.
vŏ, 183.
vœēs, 297, 303.
vŏdr, 321.
vŏdū, 303.
voğ, 167, 180, 297.
vŏlò, 177.
vònā, 183.
vòr, 167, 180.
vora, 199.
vòš, 297.
vrā, 180.
vrī, 185, 206.
vrū, 186.
vū, 190, 191.
vua, 203, 204, 322.
vuā, 298.
vuağ, 180, 204, 314.
vuağā, 180, 182, 314.
vuaièğ, 309.
vuaīī, 191, 193, 322.
vuarā, 322.
vuarğ, 189.
vuarmīn, 322.
vuarŏiī, 302.
vuaš, 314.
vuašā, 182, 314.
vual, 322.
vudī, 170, 201, 301.
vuipēr, 291, 299.
vuivr, 188, 291.
vūn, 301.
vūni, vuniī, etc., 315.
vuòrā, 319.
vūr, 322.
vŭrdi, 198.

zél, 299.
žnèl, 171, 185.

PATOIS DE MONTBÉLIARD.

Voir 176,297-303.

cācèl, 297.
cāč, 297.
čŏ, 303.
čŏt, 173.
čŏtè, 173.
čn, 173.
črivè, 173.
čtròpè, 173.
čz, 173.
fè, 173.
fèr, 173.
ğòmè, 173.
māzū, 297.
mē, 173.
mŏcè, 173.
mŏğī, 173.
pā, 297.
pèt, 173.
piè, 173.
piēn, 173.
prè, 173.
prėtè, 173.
sōtè, 173.
šè, 173.
trètè, 173.

PROVENÇAL.

belar, 178.
Clapas, 4.
ëbejho, 210.
ëfans, 210.
eferms, 210.
es, 165.
est, 165.
soi, 165.
vergadello, bergadello, 345.

HAUT-BRETON.

bigorneau, bigueneau, 336.
devinadels, 344.
rimodelle, 344, 345.

IMPRIMERIE NATIONALE

ROUMAIN.

Influences slaves, 450-452.

cu, 451, 452. pre, pe, 450. totul, 451.

AUTRES LANGAGES ROMANS.

Voir 169, 170, 178, 196, 309.

LANGUES CELTIQUES.

Mot galate passé en arménien, 280.

Tmèse en irlandais, 284-289.

Redondance du verbe «être» en gallois et en breton, 338.

Breton : *wo* venant de *wa*, 344; alternance de *oa* et *oe*, 333; voyelles insérées, 335, 336. — *S* venant de *z*, 334; *v*, *f* de *z*, 326; *ch*, *j* de *sy-*, *zy-*, 332. — Suppression de *k*, *g* devant *s*, *z*, 329 — Métathèse de *f*, 326. — Dissimilation, 327. — Suffixes passant d'un mot au mot voisin, 331, 332.

Composés hybrides de synonymes français et bretons, 330.

IRLANDAIS.

achéle, 338.
ag, 278.
and, 259.
attotcomnicc, 286.
ba, 339.
bel, 336.
ben, 337.
cé, 244.
cé bé, cepé, 338.
céle, 338.
cenn, 337.
da, du, do, 286, 287.
dermanuamar, 288.
di, de, 288.
du, 288.
dundamroimnitese, 288.
etardamdibetsa, 286.
fa, 339.
fanacc, 339.
fé, 281.
fecht, 332, 335.
fo, 336.
fodamsegatsa, 286.
fodechtsa, 335.
foen, 336.
go mórmhór, 341.
immafolnget, 287.
nachib erpidsi, 288.
nímcharat sa, 288.
níterpi, 288.
no, 288.
notail, 288.
ro-, 286, 288.
romrir, 285.
romsóirsa, 285.
rotbia, 286.
rotgiuil, 286.
scendim, 336.
sech, 342.
secip, 342.
-sel, 336.

GAÉLIQUE D'ÉCOSSE.

caiteag, 341. cuairt, 333.

GALLOIS.

a chyd, 342.
be, bei, 339.
bynag, 338.
bynag pa, 338.
bynna, benna, 338
calaf, 343.
cat, 341.
ceibr, 343.
circhiun, 339.
cuddiad, 345.
cwrel, 342.
cychwyn, 336.
cyd, 340, 341.
cydgydio, 341.
cydio, 340.

cyffaith, 332.
cyffeithio, 332.
cybyr, 327.
cylch, 340.
cyn, 338.
cynnag pwy, 338.
cyrchell, 349.
chwaith, 334, 336.
chwarae, 336.
chwerthin, 336.
chwyn, 336.
chwynu, 336.
chwyrnu, 335.
chwysigen, 335.
chwythigell, 335.
darfod, 337.
egwyddor, 340.
eil, 254.
eilchwyl, 336.
eilwaith, 336.
gogryn, 327.
gogrynu, 327.
gwaith, gweith, 332.
gwarae, 336.
gwerthin, 336.
gwylar, 342.
gwysigen, 335.
gyd a, 342.
gynnag pwy, 338.
hyn, 337.
magaden, 345.
noswaith, 333.
patupinnac, 338.
pe, pei, 339.
pe na, penag, 339.
pinnac, 337-339.
po, 330.
pona, ponag, 339.
pwy bynnag, 338.
tua, tuag, 337.
weithiau, 336.

CORNIQUE.

bo, 339.
bythqnèth, bisqueth, 334.
ces-, 340.
gueth, gwyth, 332.
gusigan, 335.
gwen, 336.
kerghen, 339.
ketep tam, 342.
kettep onan, ketoponan, 342.
noswyth, 333.
ol, 339.
onan, 342.
pé, 339.
penag, pynag, 338.
penagol, 339.
pi, 339.
po, 339.
ponag, 339.
pûp, 339.
pyw penag, py-penag, 338.
war, 337.
wharfos, 337.
whâth, whèth, 334.
y ben, 337, 338.

BRETON.

ac, 337.
-adell, 343-346.
agoez, 334.
a-huéhieu, 332.
a huen, 336.
all, 337, 338.
allas! siwas! 339.
alvatt, ælvatt, 325
alvenn, allhuenn, 325, 326.
an hoaz, 334.
an tout, 330.
ar, 331.
arahoaz, 334.
arc'hoas, 334.
argoez, aroez, 334.
arhoaz, 334.
arismetic, 345.
arouah, arhoah, 334.
aroued-, 334.
arouéz, 334.
aruerc'h, 334.
ascrunol, 336.
a uoüe en ol, 334.
avairrein, 335.
a-yizyou, a-yeichou, 332.
be, 338, 339.
béage, béach, 332.
béch, béich, 332.
bedac, 337.
bééj, béj, 333.
benac, bennak, 331, 339.
bennaket, 331.
bereiguen, 335.
beteg re, 329.
bezgoaz, bescoaz, 334.
biaj, 333.
bigornen, 335.
bigourounet, 335.
biken jamez, 330.
birviken james, 330.
biscoaz, 334.
biscoeh, 334.
bisscoah, 334.
blinguadecll, 346.
boiaj, 333.
borgneell, 335.
born, 335.
borrigneell, 335.
bossùadelle, 346.
brao-distaill, 328.
brao-dreist, 329.
caher, 327.
cahératt, cahérein, 326, 327.
cahére, 326, 327.
cahillein, 327.
cahillourr, 327.
calavre, 343.
cârettet, 331.
cepriou, 342.
chaudel, 345.
c'hoarvout, 337.
c'hoaz, 334, 335.
c'houirinaden, 334, 335.
c'huezeguell, 335.
c'huezeguellicg, 335.
c'hüiziguenn, 335.
c'hüiziguenna, 335.
c'hüiziguennic, 335.
c'huyziguella, 335.
clouire, 326, 327.
co-, 342.
cof, cofr, 343.
colcet, 343.
colo, colon, 343.
compret, 342.
coronquat, 343.

cotibunan, 342, 343.
couli, 342.
couroncqa, 343.
cousscadeèl-ronquennêc, 346.
croëzr, 327.
cuëhyad, 345.
cuhadell, 345.
cuzyadell, 345.
cuzyat, 345.

darvezout, 337.
deueic'h, 333.
didailh, 328.
diffinadenno, 344.
digeiza, 340.
diget, 342.
digheis, dighich, 340.
digiz, digiza, 340.
diguech, 340.
diguegaff, 339, 340.
digueigein, 340.
dis, 327-329.
discadeæll, 346.
dision, 329, 330.
dispar, 327-329.
distaill, 328.
divergondadell, 346.
divinadell, dihuinadeell, 343-345.
divinadenn, 344.
dizañpar, 328.
dorguenn, dornguenn, 329.
Doue, 330.
dourdis, 328.
dourn, 328, 329.
dreist, 327, 329.
dreistordinal, 329.
dreist ret, 329.
dres, 329.
duah, dueh, 333.
dual, 338.
du toud ebet, 330.
du tout, 329, 330.

-eah, 333.
eben, 337, 338.
ebet, 330.
eces, 329.
eceuaff, 329.
ecitet, 329.
éd mez a zôd, 329.
efll, efflen, 326.
éffrontadell, 346.
egile, 337, 338.
egile-all, 337.
-eh, 333.
elf, 325, 326.
elfek, 326.
elfou, 326.
elo, 326.
elvach, 325, 326.
elveen, éluenn, 325.
elvicg, 326.
-er, 327.
esant, 329.
estrewit, 329.
ezlenn, 326.

frigadel, frugadel, 346.
frintadell, 346.
frittaden, 346.
frougadel, 346.

gardis, 327, 328.
garlincq, 342.
garsad, 327.
garsader, 327.
get, 331, 342.
get a, 330-332.
goah, 334.
Goariva, 336.
goaz, goez, 334.
-goaz, 334, 336.
goéh, 334.
goenn, 336.
goeskeden, 342.
goetebetam, 342, 343.
goez, 334.
golc'hed, 343.
gotibunan, 342, 343.
gou-, 336, 342.
gouèstad, goustad, 342.
goular, goularz, 342.
gouler, 342.
goural, 342.
gourinquat, 343.
gournat, gourneiñ, 327.
gourner, 327.
gournéria, 327.
gourrisiaden, 335.
gouzroncquet, 343.
grimandell, 345.
guarima, 336.
gueach, güeaich, 332, 333.
gueah, 333.
guech, gueich, 332, 333.
guéc'h, guer, 333.
guefret, 342.
gueh, 332-334.
guelcet, 339, 343.
güerlincq, güirlincq, 342.
guez, 332, 333, 336.
güezeguell, 335.
güezeguellicg, 335.
guhave, 332, 333.
guhauigueu, 332.
guich, 332.
güiffl, 339, 342.
güiffla, 342.
güifflecq, 342.
güifflenn, 342.
güifflicq, 342.
guïffr, 342, 343.
güiffrage, 342.
güiffragênn, 342.
güiffrênn, 342, 343.
guïoh, 332, 333.
guitebunan, guitibunan, 339, 341, 342.
guit eb un tam, 341.
guivragenn, 342.
gulcet, 343.
guycqadell, 345.
gwe-, 342.
gwech, 330, 332.
gwellaik, gwellika, 332.
gwes të, 334.
gwillastren, 343.

hallañ, hallikañ, 332.
heñderviac'h, 333.
henoaz, 333, 334.
hep, 342.
-(h)et, 331, 332.
hineah, 333, 334.
hineascouah, 334.
hineasouah, 333, 334.
hinihouah, 333, 334.
hinihuë, 333.
hinoac'h, 333.
hoah, 334.
hoari, 336.
hoaruout, 334, 336.
hoaz, 334, 336.
huehegell, 335.
huel, 327.
huennat, 334, 336.
huerzin, 336.
huezaff, 335.
huezeguell, 335.
huilér, hulér, 327.
huisicou, 334, 335.
huisiguel, 335.
huiziguenn, 335.
huzelya, huzelyaff, 327.

huzylha, 327.

ibén-all, 337.
-ik, 332.
inouretêt, 331, 332.

jamès-birvyqen, 330.
jamez ebed, 330.
jaudel, 345.

kac'helat, 326, 327.
kac'heler, 326, 327.
karet-dreist, 329.
ke, k', 331.
ked a, 331.
keit all, 337, 338.
kemend-all, 337.
kement ral, 337.
ken, 338.
ket, 341, 342.
kichen, kuchen, 340.
kirhienn, 340.
kivich, 332.
kivicha, kivija, 332.
koant-distaill, 328.
koñform, 329, 330.
kreur, 326, 327.
kuchun, 340.
kùhen, 340.
kujat, 345.

luch-loak, 330.

Magadel (Le), 345.
magadell, 345.
magadenn, 345.
mâles, 329, 330.
mâles-dision, 329, 330.
memes, 330.
mersi trugare, 330.
met sepet, 330.
miteniac'h, 333.
mougadel, 346.

na, nac, nag, 331, 338.
naouah, 334.
naouez, 334.
nelfecq, 326.
nep heni, 337.
nepen, 337.
neruaff, 326.
nervenn, 326.
nervennecq, 326.
nervennicq, 326.
neruou, 326.
noeh, 333.
nosvez, 333.
nozac'h, 333.
nozeah, nozeh, 333.
nozehueirc'h, 333.
nozeoh, nozoh, 333.
nozves, nozes, 333.
nuah, 333.

oar, 337.
ol, 339.
-ouah, 333, 334.

-p, 337.
pa, 337, 339.
pan, 339.
parche, 327.
pe, 337, 339.
pë, 339.
péder, 328.
peger ... bennag, 338.
penn, 337, 338.
pennac, 337.
pep, pop, 337, 339.
peurgnedqet, 339, 341.
piu penac, 338.
plean-dis, 328.

qebr, 343.
qelc'h, 340.
qelc'henn, 340.
qerc'henn, 340.
qichen, qichan, qichaon, 340.
qichenic, qichanic, 340.
qigeout, 340.
que-, 342.
queff, 343.
queffret, 342.
quelastren, 343.
quelch, 340.
quempret, 342.
quepr, 342.
querchenn, 339.
querrle, 340.
quet, 339, 341.
quet-, quez-, 340.
quezquement, 342.
quezquent, 341.
quibre, 343.
quibrieenn, 343.
quichen, 339, 340.
quylastrenn, 343.

rak-kar, 330.
ret dreist ret, 329.
ribaud, ribaudel, 344.
richodell, 344.
richodenn, 344.
rigadell, 343, 344.
rimadell, 343-345.
rimandeell, 344, 345.
rimostel, 343-345.
rismadel, 344, 345.

sao, sav, 344.
savodell, 343, 344.
scuiz las, 330.
skrignadel, 346.
stleigeadeell, 346.
stlejadenn, 346.

tam, 342.
teusak, 337.
toñadel, touiadeell, 346.
trémen zòd, 329.
tro, 333.

-uch, 333.

varc'hoaz, 334.
veach, viage, 332.
veij, véj, 332, 333.
vergadell, 345.
voiaj, 333.
'wecho, 336.

LANGUES GERMANIQUES.

L'*ō* germanique = *ō* et *ā* indo-européen, 174. — *L'umlaut*, 131, 164.

Substitution des consonnes; sa cause initiale, sa durée, 8, 9. — La seconde substitution des consonnes, 3. — Finales *-z* et *-d*, 136.

Confusion des trois personnes du pluriel dans d'anciens dialectes, 163.

Anastrophe en allemand, 287.

Noms de personnes chez les Germains, 81-83. — Voir 231, 259, 450, 451.

GOTIQUE.

ala-, 451.
arms, 140, 286.
azgo, 281, 282.
baubs, 282.
brōþar, 174.
brūþfadi-, 139.
dauſs, 282.
daúr, 85.
flōdus, 174.
ga, 142.
gamotjan, 278.
-h, 261.
hi-, 244.
himmadagâ, 246.
hlifan, 63.
hunsl, 92.
hwazuh, 272.
inu, 140.
-izan-, 275.
jains, 244, 255.
letan, 281.
-lūkan, 140.
nih, 272.
-ona, 274.
qairrus, 279.
sa, 135.
sah, 261.
sama, 267.
spill, 340.
spillon, 340.
sums, 267.
sundro, 140.
tiuhan, 140.
þa, 258.
þans, 137.
þata, 135, 136.
þragjan, 276.
þusundi, 8.
u, 261.
-u, 136.
un-, 140.
wai, 281.
watō, 277.

FRANC ET VIEUX GERMAIN.

Adalbadus, 81.
Aregundis, 81.
Charibercthus, 81.
Childebercthus, 81.
Childericus, 81.
Chilpericus, 81, 82.
Chlodomeris, 81, 83.
Chlodomiris, 83.
Chlodovechus, 81, 82.
Chlotchildis, 81, 82.
Chlothacharius, 81, 82.
Chlotsinda, 81.
Chramnus, 82.
Chrodechildis, 81, 82.
Chrothildis, 81.
Chunsina, 82.
Ercamberta, 81.
Gunthariüs, 81, 82.
Gunthramnus, 81.
Ingildis, 81.
Ingobadus, 81.
Ingomeris, 81.
Ingundis, 81, 82.
-meris, -miris, 82, 83.
Richmir, 82.
Richomeres, 82, 83.
Ricimeris, 82, 83.
Sigibercthus, 81.
Teudberta, 81.
Teudulfus, 81.
Theudomeres, 82.

VIEIL ISLANDAIS.

all-, 451.
aska, 281, 282.
dúfa, 140.
Frigg, 65.
konongr, 138.
lúka, 140.
súga, 140.
súpa, 140.
þrọm, 281.

VIEUX FRISON.

findath, 163. fundon, 163.

VIEUX SAXON.

findad, 163. fundun, 163. wiod, 336.

ANGLO-SAXON.

dúfan, 140.
eal-, 451.
findat, 163.
forstandan, 59.
fúndon, 163.
hwésan, 282.
hwósta, 282.
lúcan, 140.
súgan, 140.
súpan, 140.

ANGLAIS.

bishop, 13.
ford, 19.
forego, forgo, 62.
mankind, 69.
spell, 340.
understand, 59.
was, 344.
water, 344.

VIEUX HAUT-ALLEMAND.

ala-, 451.
āno, 140.
asca, 281.
bruoder, 174.
chuning, 138.
drenk ih, 164.
drum, 281.
fimf, 281.
firstān, 59.
fluot, 174.
Frija, 65.
fumfto, 281.
gesti, 164.
gouggilâri, 69.
gougulâri, 69.
hol, 278.
ih, 164.
laffen, 278.
lūchan, 140.
mâri, 83.
meg ih, 164.
Ricmari (-villa), 83.
skina, 189.
screi, 69.
scrîan, 69.
sūfan, 140.
sūgan, 140.
toup, 282.
warten, 182.
wazzar, 277.

MOYEN HAUT-ALLEMAND.

alber, 326.
gouchelêre, 69.
jaukeler, jokeler, 70.
krîgierre, 69.
verstân, 59.

ALLEMAND MODERNE.

abtreten, 60-62.
bischof, 13.
bist, 165.
blaue beere, 295.
blocksbart, 290.
brühe, 302.
bube, 303.
büttel, 9.
euter, 68.
furt, 19.
gaukler, 69, 70.
gegen, 65.
guten morgen, 4.
haben, 8.
Haydn, 78.
halt, 280.
helfen, 82.
kind, kinder, 69.
krebs, 196, 300, 302.
leber, 68.
melken, 63.
mond, 69.
morgen, 172.
niemand, 69.
panier, 9.
pedell, 9.
pokal, 9.
posaune, 9.
preisen, 69.
reich, 82.
sauerkraut, 292.
schlieszen, 69.
schrei, 69.
schreiben, 69.
schreien, 69.
stahl, 298.
stehen, 59.
tausend, 8.
verstand, 59.
verstehen, sich verstehen, 59, 60.
vier, 6.

DIALECTES ALLEMANDS.

esz gebts, 165.
mîr gemmer, 165.
mîr hammer, 165.
tobac, 299.

LANGUES LETTO-SLAVES

Vocalisme, 141, 142.

I. LANGUES LETTO-PRUSSIENNES.

Lituanien : tmèse, 289.

VIEUX PRUSSIEN.

aglo, 279.
asy, 282.
esse, 141, 142.
grandis, 277.
gurīns, 278.
is, 141.
kai, kāigi, 136.
kirscha, 280.
pirschdau, 280.
pogi.schnan, 281.
uschts, 280.
waispattin, 138, 139.

LITUANIEN.

-a, 136,
-ai, -aĩ, 135, 136.
aĩtrùs, 277.
akmũ, 270.
álkti, 270.
añs, 244, 259.
ansaĩ, 135.
antaĩ, 135.
ažu, 142.
baũ, 261.
bet, 261, 271.
bukùs, 282.
drebù, 279.
drugỹs, 279.
dùmti, 140, 141.
eĩksz, 261.
ežẽ, 282.
gẽra, 136.
geraĩ, 136.
gi, 261, 272.
gu, 136, 261.
idant, 261.
isz, 136, 141.
kadà, kadà, 136.
kadaĩ, 136.
kenczù, 276.
-ki, 272.
koksaĩ, 135.
koktaĩ, 135.
kósėti, 282.
kuĩ, 242.
kuĩsti, 282.
kurtinỹs, 282.
léidmi, 281.
maldýti, 277.
mentùrė, 276.
mi, 289.
nei, 261.
nepasìsuka, 289.
nesìsuka, 289.
net, 261.
-p, 271.
pamirodik, 289.
pasìsuka, 289.
pàsuka, 289.
pàts, 138.
platùs, 277.
ráižau, 281.
rẽžiu, 281.
si, s, 289.
skeliù, 281.
skinù, 281.
sùka, 289.
sùkas(i), 289.
sze, 261.
szẽnai, 135.
szia-, 258.
sziũtas, 140, 141.
szis, 244.
szisaĩ, 135.
szitaĩ, 135.
szventas, 92.
-t, 261.
taĩ, 136.
tasaĩ, 135, 136.
tataĩ, 135, 136.
tẽnai, 135.
tiktaĩ, 135.
toksaĩ, 135.
toktaĩ, 135.
-u, 136.
uszes, 280.
užu, 142.
varaũ, 280.
vẽszpats, 138.

LETTE.

aiz, 142.
áz, 142.
eža, 282.
gurstu, gurt, 278, 279.

II. LANGUES SLAVES.

Nasales voyelles, 140. — Emprunts iraniens, 140. — Mouillure des consonnes, chez les Slaves parlant français, 116, 117.

Distinction des personnes et des choses, trait caractéristique de la syntaxe slave, 450.

Polonais : le son *p*, 118.

Le parler russe est syllabique, régi par les voyelles, 121. — Ses variétés, 115. — Position et mouvement des organes, 111-117. — Sons de la langue, 117-120 : vocalisme, 119-121; nuance des consonnes, 118, 119; trois sortes d'*l* dur à Pétersbourg, 115, 116; trois *n* russes, 111; *p*, 117, 118; *n*, 114, 119; *z*, 117; *y*, 120; accent de phrase, 117. — Mots russes en géorgien, 23.

Serbe : *o* venant de *l* dur, 115.

Bulgare : influence sur le roumain, 452.

VIEUX SLAVE.

a, 135.
alkati, 270.
ašte, 135, 272.
azŭkŭ, 269.
byti, 140.
čito, 270.
chošta, 139.
chŭtěti, 140.
dati, 140, 141.
desęt-, 138.
dŭma, 140.
gorĭkŭ, 277.
gospodĭ, 137-139.
gradŭ, 280.
-gŭ-, 261.
jazŭ, 282.
ješte, 135.
jinŭ, 255.
jis, jiz, 136, 141.
jiskra, 282.
kamy, 270.
kašĭlĭ, 282.
kryti, 140.
kŭto, 270.
lakati, 270.
mazati, 279.
moga, 140.
moliti, 277.
mošti, 140.
mrěti, 140.
myti, 140.
na, 80
negŭli, 261.
nicĭ, 270.
no, 261.
nŭ, 261.
ognjĭ, 139.
onŭ, 244, 259.
ovŭ, 244.
pako, 270.
putĭ, 19.
razŭ, 281.
rěža, 281.
se-, 258.
sĭ, 244.
slaždĭsa, 276.
slaždĭši, 276.
sujĭ, 278.
sŭ, 140.
sŭto, 140, 141.
svętŭ, 92.
svěšta, 135.
šiti, 140.
ta, 136.
to-, 245, 258.
toporŭ, 140.
trŭti, 140.
vŭtorŭ, 140.
za, 142.
že, 261, 271, 272.
žĭ, 261, 272.
žruti, 140.

SERBE.

duti, 140.
sa, 452.
sasvim, 452.

TCHÈQUE.

ač, 135.
drhati, 279.

POLONAIS.

acz, 135.
biskup, 13.
držeć, 279.
grad, 280.
jeszcze, 135.
modlić, 277.
świeca, 135.

RUSSE.

bočka, 23.
drěgnutĭ, 279.
drožátĭ, 279.
dutĭ, 140.
grad, 280.
izumrud, 15.
izvestĭ, 13.
korablĭ, 13.
krovatĭ, 13.
pečatĭ, 23.
plut, 23.
uksus, 13.
yaxont, 15.

SLOVÈNE.

ozditi, 281.

LANGUE ALBANAISE.

erða, 277.
si-, 244.
viń, 277.

LANGUE PHRYGIENNE.

αινι, 244, 254.
σεμουν, 244.

LANGUE ARMÉNIENNE.

Transcription, 241. — Dialectes. 266. — Incertitude des étymologies, 274. — Caractère populaire de la langue, 241.

Vocalisme, 138, 254. — Consonnes, 276-278, 280, 281; traitement des finales, 137; de *k* et de *rs*, 269.

Trace du neutre, 270. — Thèmes en *-n-*, nom. plur. *-ikh* et *-unkh*, 274, 275. — Formations redoublées, 279, 280.

Parallélisme des anciennes formes grammaticales, 241. — Démonstratifs, 241-271. — Développement et emploi précis des moyens de détermination, 271.

Emprunt au galate, 280; emprunts au géorgien et au mingrélien, 21.

-a, 136, 137.
agarak, 17.
azazim, 281, 282.
azazun, 281.
azdr, 277.
azinkh, 275.
ayd, 242, 243, 245-247, 252-256, 259, 260.
aydr, 242, 250, 251, 259, 264.
aydrēn, 242, 250, 251, 260.
ayl, 254.
ayn, 242, 243, 246, 247, 252-256, 260.
aynm, 137.
aynorik, 254.
aynoçik, 254.
aynokhik, 137.
ayns, 137.
aynr, 137.
aynkh, 137.
ays, 242, 243, 246, 249, 252-256, 259, 260.
aysawr, 246.
aysr, 242, 250, 258, 259.
aysrēn, 250, 258, 260.
ayti, 242, 251, 259, 264.
akn, 269.
ahekin, 275.
ałay, 260.
ałamoł, 279.
ałb, 272.
ałjałj, 279.
ałjamułjkh, 279.
ambox, 16.
amethovs, 14.
amenayn, 138, 258.
amenesin, 258.
ameneçun, 258.
amenewin, 258.
amenekhin, 138, 258.
and, 242, 251, 259, 264.
andēn, 242, 251, 260.

andr, 242, 251, 259, 260, 264.
andrēn, 242, 251, 259, 260.
andust, andstin, 242.
anjinkh, 275.
anjuk, 269.
anti, 242, 251, 259, 264.
ašakert, 18.
apa, 270, 272.
apakhēn, 272.
ajin, 275.
arajin, 275.
ast, 242, 250, 258, 259, 264.
astēn, 242, 250, 258, 260, 272.
asti, 242, 250, 259, 264.
astł, 277.
astust, aststin, 242, 258.
arar, 280.
ard, 281.
arhamarh, 279.
armukn, 269.
arj, 281.
artakhin, 275.
artakhs, 270.
arçiv, 20.
awadik, 242, 251, 252.
awanik, 242, 251, 252.
awasik, 242, 251, 252.
awd, 245.
awthi, 245.

bal, 153.
bak, 151.
banir, 324.
baniwkh, 137.
bari, 269.
barjralerinkh, 275.
barwokh, 269.
beřinkh, 275.
berē, 260.
biur, 16.
biuret, 15.
boz, 152.
boys, 279.
boloreçun, 258.
bok, 269.
bołk, 20.
borot, 20.
buth, 282.
busanim, 279.

ganž, 16.
gařinkh, 274.
gařn, 274.
gari, 366.
garšim, 269.
getovkh, 137.
gerandi, 366.
gomeš, 16, 239.
gûthan, 20.
gûnd, 22.
gti, gtiç, 260.

-d, 137, 242, 243, 245, 249, 250, 252, 260-265.
da, 136, 137, 242, 243, 247, 248, 254-258.
dadarel, 280.
daxdak, 324.
danak, 17.
dandałim, 279.
dəžoxoç, 18.
džoxkh, 18.
džuarin, 275.
diwrin, 275.
diwçazunkh, 275.
dłrdem, dłordem, 279.
doyn, 136, 242, 243, 248, 254-258.
dołam, 279.
dorak, 17.
dpir, 22.
drduem, 279.
du, 245, 263.
duar, davar, 160.

-e, 260.
ezn, 278.
ezr, 282.
elikh, 269, 281.
ełanim, 282.
ekełeci, 13.
ełegnakhar, 15.
ełē, ełēç, 260.
ełungn, 280.
erbemn, 267.
erbekh, 260, 267, 268.
erg, 281.
ergicanem, 281.
ergicuçanem, 281.
erd, 20.
erewoyth, 245.
ertham, 276, 278.
ewthn, 281.

z, 265, 266.
zmrûxt, 15.
zoh, 16.
zûarak, 17.
zûg, 21.

-ēn, 260.
ənderkh, 260.
ənther, 281.
ənkerawkh, 137.

thagaworaznnkh, 275.
than, 389.
tharšamim, 269.
thakhčim, 269.
the, 261.
ther, 281.

žeth, 22.

i, 141.
i-, 282.
-ik, 252, 253.
im, 249.
imikh, 270.
imn, 267.
-in, 136, 137, 259, 260, 272, 275, 276.
inč, 268, 270.
-inkh, 274, 275.
inkhn, 137, 258.
inkhnin, 137, 258, 272, 276.
isk, 258.
iskoyn, 258, 276.
irikh, 270.
iwikh, 270.
ikh, 270.

laphem, 278.
lerinkh, 275.
lsem, 278.
luay, 278.
lubia, 372.

xand, 140.
xařn i xuřn, 279.
xařnamařn, 279.
xorin, 275.
xul, 282.

całik, 324.
całr, 280.
canrabeřinkh, 275.
cicałim, 280.

kamûrǧ, 19.

kařavar, 280.
kařkh, 280.
karap, 13.
karkut, 280.
kełakarc, 278.
kełc, 278.
kerakur, 279.
keçem, 138.
kin du, 245.
kir, 367.
koreay, 278.
korcanem, 278.
kornčim, 278, 279.
kupr, 22.

haz, 282.
hazar, 19.
hayraspan, 138.
hayreni, 138.
hak-, 270.
hakakay, 270.
hakařak, 270.
hačar, 159.
hačim, 80.
hačoy, 80.
hambav, 149.
hasak, 17.
harçanem, 281.
hawrutn ew mawrutn, 279.
hececem, 280.
hełjamǯjuk, 279.
him, 282.
himn, 274.
himunkh, 274.
hnčem, 278.
holovem, 282.
hototim, 280.
hůn, 19.
hunč, 278.
hup, 270.

jakinth, 14, 15.
jał, 280.
jałek, 324.
jałem, 280.
jałik, 324.
jaspis, 14.
jeřn, 138, 207.
jeřnarkel, 138.
jerkh, 138.
jukn, 269.

čči, 157.

malem, 280.
macanim, 279.
małthem, 277, 278.
mamul, 280.
mangur, 373.
mašk, 22.
margarit, 13.
martak, 374.
maçůn, 20.
menanoç, 138.
mošak, 17.
mi, 266-268.
miangamayn, 258.
miayn, 138.
mianjunkh, 275.
mijin, 275.
mozi, 282.
můř, 22.
msur, 379.
mucanem, 278.
mukn, 269.
mut, 278.

yetin, 275.

-n, 137, 242-245, 249, 250, 252, 260-265.
na, 135-137, 242, 243, 247, 248, 255-258.
naw. 16.
ne, 377.
nerkhin, 275.
nerkhs, 270.
nma. 137, 257.
nmayn, 137.
nmin, 137, 257.
noyn, 136, 242, 243, 248, 255-258, 272, 276.
noynžamayn, 258.
nosa, 137, 257.
nosin, 137, 257.
novaw, 257.
novin, 257.
nor, 278.
nora, 137, 257.
norin, 137, 257.
norun, 258.
noça, 257.
noçin, 257.
noçun, 258.
nokha, 137, 257.
nokhawkh, 257.
nokhimbkh, 257.
nokhin, 257.
nkhthim, 270.
nkhołim, 270.

šun, 278.
šunč, 278.

o-, 267, 269.
-oyth, 245.
ołormim, 280.
omankh, 267.
omn, 266. 267. 269, 270.
oč apakhēn, 273.
oč okh, 268.
oskr, 277.
otn, 267.
ov, 282.
orth, 276, 278.
orinak, örinek, 324.
ůłt, 15.
okh, 267-270, 272.

čanč, 21.
čikh, 270.
čšmarit, 18.
čorekhtasan, 137.
čorkh, 137.
črag, 17, 18.

panir, 324.
patiw, 16.
patšač, 80.
płnžagoyn, 15.

ǰənǰuł, 234.

šamphur, 387.
šaphiła, 14.
šēn, 20.
šoginog, 279.
-s, 137, 242-245, 249, 252, 260-262, 265.
sa, 136, 137, 242, 243, 247, 248, 255-258.
sakayn, 258.
saławart, 280.
sardion, 14.
sełan, 23.
selmel, sexmel, 324.
sēr, 138.
sirel, 138.
skayazunkh, 275.
soyn, 136, 242, 243, 248, 255-258.
sor, 278.
spař spuř, 279.
spitak, 17.
storin, 275.

vay, 281.
vaṙaṙ, 18.
varem, 280.
veštasan, 280, 281.
verin, 275.
verjin, 275.
veç, 280, 281.
višap, 21.
vnah, 17.
voskekhar, 15.
voski, 19, 20.
vstah, 17.

taxdak, taxtak, 324.
tanowtēr, 138.
taṙarn, 20.
tapar, 140.
tearn, 138.
teramb, 138.
tēr, 138.
tēr-d, 245.
-ti, 259.
tikin, 138.
tirasēr, 138.
tirel, 138.
tpazion, 14.

-r, 242, 259.

çan, 281.
çanem, 281.
çan ew çir, 281.
çelul, 281.
çir, 281.
çir ew çan, 281.

umemn, 267.
umekh, 267.
unkn, 269.
-unkh, 274, 275.
ustekh, 260, 268.
usti, 259.
ur, 242, 259.
uremn, 267.
urekh, 260, 267-269.
urumn, 267.
urukh, 267.

phoyth, 277.
phoł harkanel, 156.

-kh, 135, 137, 269.
khabanay, 22.
khałakh, 20.
khałem, 270.
khałç, 270.
khan, 258, 269.
kharawot, 13.
kharšem, 269.
khaçax, 365.
kherem, 269.
khēn, 269.
khil, khli, 270.
khrisoprasos, 14.

LANGUES INDO-IRANIENNES.

Substitution graphique de *ṣ* à *ç* dans le Véda, 92. — Ellipses védiques, 100, 101. — Jeux de mots, 103, 109. — Énigmes du folklore primitif, 93, 95. — Procédés littéraires des poètes védiques, 98. — Traduction d'un hymne, 99, 100.

Accent du féminin en *ī*, en sanscrit, 88. — Construction, 98. — Tmèse, 284-286.

Emprunts iraniens dans les langues ougro-finnoises, 19. — Emprunts persans en géorgien, 15, 16, 18; en arménien, 18; en magyar, 18, 19; emprunts au géorgien en ossète, 20, 21.

a initial tombé en persan moderne, 18; *z* venant de *č*, 18.

SANSCRIT.

a-, 140, 244.
aktór, 97.
áccha, 272.
atasá, 93, 94.
adharācīnas, 275.
adhvaréva, 84, 85, 108, 109.
anūcīnás, 275.
anti, 404.
anyás, 255.
ápāk, 270.
apācīnas, 275.
apramṛṣyá, 103, 104.
-am, 258.
amúm, 244.
ayám, 244.
aruṣá-, 88.
áruṣī, 88.
arvācinas, arvācīnás, 275.
avasám, 103.
avācīnas, 275.
ásthi, 276.
asmāka-, 80.
asyá, 244.
ahī, 278.
át, 135.
āmāsu, 103.
-it-, 138.
idānīm, 258.
índranāsatyā, 105.
indháte, 277.
-iṣṭha-, 275, 276.
-īna-, -īnā-, 275.
īm, 258.
ŭ, 136, 244, 261.
upalaprakṣiṇ-, 276.
uṣ, 144.
udhar, 68.
ṛksas, 281.

ṛbī́sa-, 91.

etá-, 245, 254, 255.
enam, 254.
enā́m, 107, 108.
eṣá-, 245, 254.

óṣadhī, 143, 144.

-ka-, 269.
karás, karáṣṇas, 270.
káçca, 268, 272.
káçcaná, 268.
káçcit, 268.
kás, 268, 271.
kāsati, 282.
kirati, 281.
kṛtás, 141.
kṛṣáti, 269.
kharvás, 282.

gīrṇás, 141.
grathnā́ti, 277.

ca, 135, 269, 271-273.
caturaṅga, 17.
caturthás, 276.
catvāras, 281.
caná, 271.

jánas, 69.
jā́nu, 67.
jaritā, 97.
jaritúr, 97, 109.
jātás, 141.
jāspátiṣ, 137-139.

tá-, 245, 254, 258.
tát, tád, 135, 136.
tadā́nīm, 258.
-tara-, 275.
-tarman-, 281.
taviṣá-, 88.
táviṣī, 88.
tiraçcīnas, 275.
tirás, 281.
tú, 261.
turīyas, 281.
tya-, 258.
tvátpitāras, 274.
tvám, 258.
tvāṣṭrám, 96.
-tha, 277.

dámpatiṣ, 137.
dardirat, 279.
dāru, 277.
dā́sī, 89.
dédiçat, 279.
draví-, 99.
draviṇas, 99.
draviṇodā́, 99.
drúṇas, 277.
drúhyati, 276.
dvā́r, 85, 109.
dvárā, 85.
dhāna, 97.
dhārāyati, 280.
dhā́sí, 93, 94.
-dhī, 144.
dhrájāmi, 276.
-dhvam, 277.

na, 261.
narakas, 275.
nā́satya, 104-106.
nivártanam, 103.
nīcá-, 270.
nílapṛṣṭha-, 94.
nú, 261.
nau, 80.

pátir dán, 137.
pátiṣ, 138.
pátnī, 138, 139.
pátyate, 139.
pathás, 276.
pánthās, 276.
parācínas, 275.
párivakṣ-, 97
pitáras, 274
púraṃdhi, 144.
prkṣá-, 99.
pṛthúkas, 276.
pṛthús, 276, 277.
pṓṣī, 89, 109.
prati, 404.
prá tilāmi, 276.
pratīcínas, praticínás, 275.
pramī́ṣe, 103.
prá yaj-, 95.

bhárman, 143.
bhujáti, 276.
bhṛti-, 143.

mánthati, 276.
marakata, 66.
mahás, 96, 97, 99, 100.
máhi, 92, 96.
máhikṣatra-, 92.
máhimati-, 92.
mahiṣá-, 86-88, 90.
máhiṣī, 86-90, 109.
máhiṣvantam, 90-93.
mahī́, 96.
menā, 108.

yakṛ́t, yaknás, 68, 277.
yā, 60.
yoṣít-, 138.

rayí-, 90.
raçmí-, 98.
rā́jan-, 278.

vaçā, 65.
vahátas, 96.
vāṇīḥ, 94.
viçpátiṣ, 137, 139.
viṣā́m, 100-103.
viṣucínas, 275.
vi-sām, 102, 103.
vīrúdh, 144.

çitipṛṣṭhá-, 94.
çunám, 92.
çuṣe, 278.
çúnam, 278.
çūnyás, 278.
çlókas, 279.
çvasiti, 278.
çvā, çúnas, 278.
çvātrá-, 92.
çvāntá-, 92.

sá, 135.
saṃskṛtas, 281.
sákthi, sakthnás, 277.
sadhrīcínas, sadhricínás, 275.
samīcínás, 275.
sumé̱ka-, 85, 86.
sétu-, 19.
stabhūyámānam, 96.
sthagayati, 276.
sthā-, 276.
spaç-, 10.
svanás, 278.

ha, 261, 271.
hatás, 141.
hrādate, 280.
hrādúṇiṣ, 280.

TSIGANE.

čergané, 19.

ZEND.

aētaṭ, 254, 255.
aēša, 254.
aēšma, 16.
azi, 278.
ahma-, 80.
ahmāka-, 80.
-āδa, 136.
āṭ, 135, 136.
uštra-, 15.
karapan, 282.
karəna-, 282.
kasnā, 261.
kārayeiti, 281.
xaoδa, 16.
ciθra-, 29.
tanūra, 22.
tarō, 281.
dəng paitiš, 137.
dužnxta, 18.
dvara-, 109.
paitiš, 138.
paiþyāiti, 139.
pairi, 10.
paþana-, 276.
baevare-, 16.
nā, 80.
-nā, 261.
nmānōpaitiš, 137.
vīspaitiš, 137.
sponta-, 92.
zaoθra, 16.
zantupaitiš, 137.
haetu, 19.
haxti, 277.
hacaintē, 80.

VIEUX PERSE.

aita-, 254, 255.
aθāga, 18.
abāčariš, 18.
avam, 244.
khaunda, 16.
ciθra-, 29.
tacara, 20.
Τισσαφέρνης, 29.
pātuv, 16.

PERSAN MODERNE.

ânbûh, 16.
astôdana, 224.
bâγ, 16.
bâng, 17.
bâzâr, 15, 18.
čâbuk, 18.
čerâγ, 17-19.
česm, 18.
dažand, 277.
dižan, 277.
dûzâx, 18.
fîrûz, 18.
gâuǧ, 16.
gâv, 16.
gâvmîš, 16.
gunâh, 17.
gustâx, 17.
gîl, 16.
guft, 21.
gund, 22.
khôd, khûd, 16.
nâv, 16.
pambak, 17.
pîrôčî, 18.
pûl, 16.
sâd, 19.
sâng, 18.
sârû, 16.
sarv, 19.
sâyâh, 17.
sazidan, 80.
sifîd, 17.
suluk, 16.
šâgird, 18.
tabar, 140.
taxta, 324.
tûrâh, 16.
uštur, 15.
xânəgî, 17.
xânâh, 17.
xûd, 16.
yex, 19.
zumurrud, 15.

PEHLVI.

-ak, 17.
-ek, 17.
čatrang, 17.
čirag, 17.
gunâh, gunâx, 17.
spêt, spêtak, 17.
tûrak, 16.
vunâh, 17.
vustah, 17.

PARSI.

astòdâu, 224. vastax, 17.

AFGHAN.

zâr, 19.

OSSÈTE.

betina, 21.
beurâ, 16.
bulk, 20.
èilaüi, cilaüi, 21.
fandag, 19.
sau, 21.
xed, 19.
yex, 19.
zazantro, 21.
żūg, żog, 21.

B. LANGUES NON INDO-EUROPÉENNES.

HÉBREU.

Voir 22, 23.

ARABE.

S, *t*, *k* étrangers rendus par les sons emphatiques, 18.

Emprunts faits à l'arabe par différents peuples sous l'influence de l'islam, 22, 23.

Voir 15-17, 20-23.

ASSYRIEN.

Voir 15, 22.

BABYLONIEN.

ḫurazu, 217, 218.

PHÉNICIEN.

Signes numériques, 56, 57.

SYRIAQUE.

Voir 13-15, 18, 21, 22, 46, 224.

LYCIEN.

Affinités des langues de l'Asie Mineure, 42, 225; les *Lallnamen*, 41-43.

Transcription du lycien, 217-221. — Distinction des deux lettres *ẽ* et *ẹ*, 32-34. — Signes numériques, 53-57; signes des monnaies, 57. —

Caractère conservateur de l'écriture lycienne, 44, 45. — Transcription en lycien de noms propres étrangers, 29.

Échange de *a* et *â*, 212, 213; *ë* venant de ⁿ, ᵐ, 209-213. — Horreur des Lyciens pour les aspirées, 217, 218.

Déclinaison, 25, 31, 35, 40, 48, 216, 217; conjugaison, 50, 51. — Noms d'hommes en *-iya*, 32. — Ordre des mots, 36.

Inscriptions lyciennes superposées, 45, 46. — Textes lyciens, 25-32, 38, 46, 47, 54, 55, 208, 213, 223. — Texte en grec de Lycie, 216.

Influence sémitique en Lycie, 46, 217, 218.

Voir 35, 207, 226.

ada, 53, 54, 57, 58.
adai[yë], 53.
adë, 49, 50, 208, 215, 216.
adi, 49, 50.
aladehqqone, 58.
alahadi, 50-53.
alahati, 50, 51, 53.
alahoti, alahhôti, 50, 53.
Ἀμοργῆς, 217.
araqa, 26.
Arᵐpa, 27.
Arᵐpp(?)lis(?)qa, 26, 27.
Arⁿna, 217.
Arⁿnaha, 217.
Arⁿnahe, 217.
Ἄρπαγος, 217, 219.
Arppaquh, -quhe, 217, 219.
Arttuᵐpara, -paro, 29, 34, 35.
Aspⁿtaza, 29, 33.
atla, 33.
atlahi, 52.
atli, 223, 225.
Atonas, 221.
Atonazi, 218, 221.
atro, atru, 33.
Ἀτ?-, 225.
ἄτ?ας, 225.
avahai, 215.
åᵐnâma, 212.

Βελλεροφοντείος, 44.
Blaudos, 44.

cbatri, 26, 38.
cbatru, 217.
cbi, 52.
cbi mei, 36.
cbiyehedi, 216.
cbiychi, 52.
cbiychis, 216.
Χρυσόβιον, 44.
Ciyczë, 218.
Cizzaprⁿna, 29, 33.
cᵐmis, 208.
Crupsseh, 218, 221.
Crzzonase, 218.
Crzzubi, 44, 209.
cumaza, 209.
Cuprlli, 27, 219.

Dapara, 40.
Ddakasa, 209.
Ddavahâmah, 213.
Ddavopartah, 52.
Ddepⁿneveh, 25.

ebe, ebë, 49.
ebëhë, ebeho, 49.
ebehi, 48, 49, 208, 215.
ebei, 53.
ebeiya, 48, 49.
ebeli, 54.
ebenë, 208.
ebeⁿnë, 53.
ebëⁿnë, 36, 48, 50, 52, 216, 223.
ebid, 53.
ebiyehi, 48, 53.
ebⁿnë, 20, 48, 216.
Ἑκαταῖος, 217, 219.
Ecatamla, 44, 213, 217, 219.
Ἑκατομνας, Ἑκατομνος, 44, 213, 217, 219.
ëce, 37, 208-210.
edi, 49.
ehbi, 48, 52-54, 214, 223, 225.
ehbiye, 50, 53, 208, 226.
Εἰδασσάλα, 211, 222.
Εἰδεθησσός, 211.
Ελμιδανα, 44, 45, 417.
Ἑλποά[τ]τ[ας], 223, 225
Elp[u]eti, 223, 225.
Ἔμβρομος, 31, 211, ?...
ënë, 30, 31, 47, 226.
ëni, 53, 54.
epⁿ, 40.
epttehe, 216.
Eqeteiya, 32, 217, 219.
eravaziya, 49.
Ἑρμασαλας, 211.
Erpemeh, 56.
Ἑρπιδάση, 217.
Ertuⁿpari, 29.
Erzesinube, 209.
ese, 34, 35.
esedëⁿnevi, 212.
Esedeplëmeye, 215.
eseri-tadi, 49.

-h, 217.
-ha, 216.
Haqlaza, 218.
-he, 216, 217.
-hedi, 216.
Hëpruma, Hᵐproma, 211, 217.
hericle, 217.
Herpidemi, 37.
-hi, 216.
-his, 216.
Hlah, 25, 218.
Hlᵐmideve, 217.
Hᵐproma, -meh, 217.

IMPRIMERIE NATIONALE.

-hⁿ, 217,
Hⁿtihâmah, 213.
hoto, 48.
hri, 51.
Hriqᵐma, 50, 216.
hrppi, 51, 53, 54, 213, 214, 225.
hrzzi, 207, 208.
Humrqqo, 217.
Hura, 217.

Ἰδαγρος, 211, 219.
Ἰδαρόη, 211.
Idazzala, 211, 222.
idâmaqzzä, 212.
Idâqre, 211, 219.
Ἰμβιαιμις, 40.
Ἰοβατείος, 44.
Itei, 208.
Iyamara, 40.
Iyetruqle, 219, 220.

Καδυανδα, 212, 219.
Καῦνος, 219.
Κινδαβυρις, 26, 211, 219.
Κινδανύβου, 219.
klahi, 53.
Κοάτα, 219.
Κοδάρας, 26, 40.
koⁿti, 50.
Κύβερνις, 219.
Κυβερνίσκος? 27.

Λᾶ, 218.
lada, 54, 216.
ladi, 53, 54, 208.
lado, 48, 52.
Λαπαρας, 40.
lati, 37, 208, 209.
Lusoⁿtrahⁿ, 44.

Μάμα, 41.
Maᵐmahaye, 40, 41.
maraziya, 215, 216.
me, 50, 52, 53.
Μεγίσ7ενις, 219.
mei, 52.
mën, 50.
mene, 35, 48-50, 52, 209.
Meqisttënë, 40, 219.
Μεριμαύα, 39.
Merimavay[e], 39, 41.
Mëseveh, 211.
mete, 48.
mëtë, 49.
meti, 52, 53, 208.
mëti, 54, 223, 225.
mey, 215.
mëyë, 50.
Midah, 25.
μίνδις, 216.
miⁿta, 216, 217.
miⁿtaha, 215-217.
miⁿtehi, 215, 216, 226.
miⁿti, 53, 214-216.
Mithrapata, 221.
Mizrpprtahe, 29.
Μλαανσει, 44, 45.
Μλας, 44.
Mleyeusi, 45.
Mloⁿnazi, 43, 44.
ᵐMiye, 40.
Mⁿnuhe, 209.
mohoi, muhoi, 45, 46, 52.
Μολλίσιος, 217.
Μορνα, 44-46.
Μόσχος, 219.
Μόξος, 213.
Mulliyeseh, 217.
Murazahe, Murâzah, 213.
Murⁿna, 46.
Murⁿnah, 53.
Mutlëi, 40.

ⁿce, 37, 50, 209, 210.
nëne, 50, 53.
ⁿtadë, 214.
ⁿtaiyatadë, 215.
ⁿtata, 36, 37.
ⁿtatadë, 214.
ⁿtato, 36, 37, 48, 49, 208, 223.
ⁿtatotë, 214, 215.
ⁿtatu, 36, 37, 223.
ⁿtatuti, 48.
ⁿte, 36, 37, 53, 209.
ⁿtene, ⁿtenë, ⁿtënë, 36.
ⁿtepi, 51.
ⁿtepi-tadi, 50, 52.
ⁿtepi-toti, 48, 50, 52.
ⁿtepo, 37.
ⁿtipa, 207, 208.
nuⁿtota, 47.

Ὀξάνδιν, 219, 225.
Odⁿniyëi, 40.
oᵐmoma, 47.
Ὄρας, 217.
Ὀρνέπειμις, 41.
Ὀρνιμυθου, 40, 41.
Ὀρτακία, 217, 221.
Ὀσαιμιος, 26, 40.

pablâdi, pabrati, 213.
pddata, pddâti, 213.
Pericle, 220.
Petënëneh, 39.
Πίγομος, 219.
Πίγρης, 219.
Piqᵐmah, 219.
Piqre, 219.
Πισας, 44.
Πιξώδαρος, 44.
piyatu, 43, 44, 216.
piyetë, 43, 53.
piyëtë, 216.
Plezziyeheye, 41.
Πριάνοβα, 217.
Prienubehⁿ, 217.
prⁿnavate, 47, 214.
prⁿnavatë, 35, 52, 53, 223-225.
prⁿnavi, 207, 208.
prⁿnavo, 49, 208.
prⁿnezi, 214.
prⁿnovu, 48.
Priyabuhâmah, 213.
Pttelezëi, -zeye, 40, 41.
Pulenyda, 217.
Purihimetehe, 217.
Πυριμάτιος, 217.

Qacbiya, Qocbiya, 32.
Qadavoti, 211, 212, 219.
qahha, qâhb, 213.
Qavales, 219.
Qeriga, 219.
Qisteriya, 32.
Qⁿtabura, 26, 40, 211, 219.
qⁿtavata, 30, 31.
Qⁿtennbeh, 211, 219.
Qⁿtlapa, 214.
Qⁿtlapone, 214.
Qrehënube, 216.
qssadrapa, 220.
Qssbezë, 35.
Qssëⁿziya, 29, 32, 220, 221.
qttadi, 50.
qttbadi, 50.
qttbo, 50.
Qudali, -liyë, 35, 40, 214.
Qudara, 40.
q[u?]laqa, 26.
qupa, 215.

qupo, 48, 50, 52, 53, 216.
Qupriya, 32.
qupu, 208.
Ququneye, 41.
Quriyona, 214.
Quvataye, 41, 219.

sa, 27, 28.
Σάλας, 211, 222.
Σαρπηδονιος, 44.
Sbicaza, 214, 215.
Sbiceziyëi, 40, 214.
se, 27, 28, 35, 48, 50, 52-54, 207, 223, 225.
sebeies, 208.
sei, 216.
seihriti, 208.
seiye, 49, 214, 215.
sene, 49, 53.
seri-tadi, 49.
Σεσκῶς, 213.
sët, 53.
seteteri, seteteris, 33.
sët[i], 50.
seve, 50, 53.
seyëni, 35, 53.
Sideriya, 32.
siqli, 58.
siyëni, 54.
-σκος, 27.
Sppartazi, 44.
Spp^{n}taza, 29, 33.
Sqquliya, 32, 39, 40.
Sqqutrazi, 207.
Suqinaye, 41.
Surezi, 44.

tadi, 51.
tasa, 214-216.
tava, 50, 51, 53.
tebete, 34, 35.
Tele, 54.
Telecuzi, 54,
teli, 33.
Tënegure, 218, 221.
ler^{n}ter^{n}, 33.
Terssiqleh, 220.
tesi, 214-216.
Tevinezëi, 40.
tezi, tezi, 33, 36, 207 208.
Thoi, 31.
ti, 36, 49, 50, 52, 53.
tibe, tibete, 52.
tice, 49, 50, 52.
Ticeucëprë, 211, 220.
tideime, 53, 54, 208, 226.
tideimi, 38, 52-54, 56, 207.
tideimis, 52.
Tilmezi, 45, 46.
tis, 50.
Τισευσέμβραν, 211, 220.
Tlava, 213.
Τλωεύς, 212.
Τλῶς, 213.
trbb, 50, 51, 53.
trbb-alahati, 53.
trbbeit, 51.
Trbbënimi, 51.
trbbës, 51.
trbbetë, 51.
trbbi, 51.
Τριένδασις, 211.
Triyatrbba, 51.
Triyëtezi, 214.
Trkkas, 209.
Tr^{m}mis^{n}, 34.
Τρωσοβιόν, Τόσαβιν, 209. 210.
Trzzubi, 44, 209.
tubeiti, 52.
tubidi, 209, 215.
tucedriya, 35.
Tuhas, Θόας, 53, 54, 218.
tuhe, 53.
tuhes, 38, 39, 53.
Tuhese, -si, 39.
tuhes^{n}, 217.
tuvete, 40.
tuvetë, 35-37.
τουξομενδυος, 216.
ter, 34.
teretere, 33.
ter^{n}, ter^{n}, 33-35.

Uhetëi, 208.
Upazi, -ziyëne, 213, 214.
uraziyë, 217, 218.
Urss^{m}mi, 39.
Urtakiyah^{n}, 217, 220.
Ὑρτιος, 217.
Urttiya, 32, 217.
Utevë, 35.
Uvi^{n}te, 219, 225.

Vazala, 56.
vedr[e]^{n}n[i], 52.
Veh^{n}tazi, 44.
Veqssere, 220.

Zahama, Zalhâmâ, Zalhâmah, 52, 212, 213.
Zëmuhu, 217.
Zetineri, 44.
-zi, 44.
Ziśkka, 213.
Zzala, 211.

CARIEN.

Signe de l'*e*, 211.

Ἰδάγυγος, 211.
Ἴδακος, 211.
Ἰδαρυη, 211.
Ἴδυμος, 211.
Meseve, 211.
σουα, 53.

PISIDIEN.

Ἰδαλώγβασις, 211.
Κωβέλλις, 27.
Λόγβασις, 211.
Τούης, Θουας, 39.

SUMÉRIEN.

guš kin, 19,

ÉTRUSQUE.

Arïaθα, 273. Θevrumines, 273. Mine, 273.

FINNOIS.

Voir 19, 20, 131.

MAGYAR.

Voir 16, 18, 19.

ESTHONIEN, MORDVIN, TCHOUVACHE, VOTIAQUE, YAKOUTE.

Voir 15, 19, 20.

TURC.

Mots turcs en géorgien, 23; accent des mots turcs en laze, 438.

aǧu, 149.
altûn, 20, 149.

baba, 151.
bardak, 153.
baš, 151, 367.
baxšiš, 151.
bəyək, 153.
bulut, 153.

čaganos, 156, 374.
čalgə urmak, 156.
čam, 156.
čepken, 157.
čift, 21.
čiftlik, 21.
čuxa, 158.
ćićek, 324.

da, de, 229.
daǧ, 160.
daha, 160.
dakika, 228.
davari, 160.
demir, 228.
doǧru, 229.
don, 229.
dükyan, 230, 439.
dümian, 230.
dümen, 230.
düšmen, 230, 439.

epeĭje, 237.
ešek, 231.
eyrelti, 394.

furun, 231.

gemi, 23.
geniš, 232.
genj, 236.
geri, 232.

hava, 439.
hič, 237.

iškembé, 385.
ištah, 238, 439.

jamus, 239.
-je, 437.

kab, 365.
kadə, 439.
kaïde, 232.
kanjək, 232, 439.
kapłum baǧa, 366.
karfica, karfiča, 366.
kašek, 439.
kavi, 366.
kepenek, 366, 439.
kəraə, 439.
kəš, 236, 439.
kəz, 439.
kiremid, 439.
konšu, 368.
konšuluk, 368.
köšk, 23.
kuršun, 370.
kušku, xušxu, 370.

laf, 371, 430.

-li, 437.

mandrá, 373.
marangoz, 373.
mart, 373.
maya, 374.
mertek, 374.

oda, 439.
örünek, 324.

pek, 382.
peynir, 324.
pirinj, 382.
punar, ponar, punǧar, 383.

sahan, 384.
sazan, 373.
sěkč, sěxě, 324.
səkə kum, 387.
səra, 386.
sürü, 386.
šab, 23.

tang, 229, 389.
taxta, 324.
topal, 439.

vakt, vaxət, 377.

xamsi, 395.
xarj, 395.
xərxa, 372.
xum, 398.

yağ, 398.
yaz, 399.
yer, 399.
yešil, 399.
yulaf, 149.
zengin, 399.
zerdeva, 399.
zəpxa, 401.
zibil, 399.
žur, 400.

GÉORGIEN.

Emprunts aux langues ougro-finnoises dans les langues caucasiques, 19.

Mots géorgiens empruntés aux langues sémitiques, au syriaque, à l'arménien, au grec, au persan, etc., 12-23. — Assimilation de consonnes, 18. — *-ri* = mingrélien *-di*, *ği*, 21.

agaraki, 17.
aguri, 22.
akhlemi, 15.
amaqi, 23.
ambux-eda, 16.
amethv'sto, 14.
amkhari, 17.
amxanagi, 17.
arçivi, 20.

bayi, 16.
barati, 22.
beçedi, 23.
bevri, 16.
bivriti, 15.
bočki, 23.
boloki, 20.
boroti, 20.
broli, 13, 15.
burna, burnaki, 17.

cecxli, 18.
cvari, 21.
cxviri, 21.

čabuki, 18.
čeda, 23.
češmariti, 18.
dana, 17.
dora, doraki, 17.
dukhani, 16.

ekklesia, 13.
erdo, 20.
ešmaki, 16.

gameši, 16.
ganži, 16.
gemi, 23.
girgali, 22.
glaxa, glaxaki, 17.
grgoli, 22.
grgŭali, 22.
gundi, 22.
guthani, 20.
gvelešapi, 21.
gveli, 21.
ğibe, 16.
ğogi, 21.
ğoğoxethi, 18.

hasaki, 17.

ia, 13.
iadoni, 13.
iagundi, 15.
iakanthe, 14, 15.
iaspi, 14.

khalakhi, 20.
khalkidoni, 14.
khani, 16.
khesa, 16.
khira, 16.
khisa, 16.
khudi, 16.
khuši, 16.
kliva, 19.
kliavi, 21.
klite, 18.
koški, 23.
kravati, 13.
kupri, 22.

lampari, 13.
laškhari, 16.

maçoni, 20.
margaliti, 13.
margariti, 13.
mçeri, 21.
mexi, 22.
muri, 22.
muša, mušaki, 17.

namusi, 15.
navi, 16.

okhro, 20.
okhroï khŭa, 14.

pasuxi, 16.
pativi, 16.
phuli, 16.
pitna, 21.
ploti, 23.

salami, 23.
samaragde, 14.
saphv'roni, 14.
sardios, 14.
sardonikhs, 14.
saro, 16.
sazamthro, 21.
sazoravi, 16.
spetaki, 17.
subukhi, 16.
šabi, 23.
šavi, 21.
šen-, 20.

tabli, 23.
tabri, 23.
tažari, 20.
thathbiri, 22.
thorne, 22.
tobazion, 14.
tura, 16.

vaci, vaciki, 17.
vačari, 18.
vešapi, 21.

xabazi, 22.
xati, 23.
xidi, 19.
xrisoprasos, 14.
zethi, 22.
ziri, 21.
-zor-, 16.
zŭaraki, 17.
zurmuxti, 15.

MINGRÉLIEN.

alkhemi, 15.
cunĭgi, 21.
cxvindi, 21.
čandi, čanĭgi, 21.
dačxiri, 18.
ĭginĭgi, 21.
orkho, 20.
phinie, 19.

SOUANE.

kka, 19.

LAZE.

Domaine géographique de la langue laze, 145. — Caractères phonétiques de ses dialectes, 145, 146; bibliographie, 146, 147; transcription et prononciation, 147, 148; accent, 148.

Dictionnaire laze-français : lettre *a*, 148-150; *b*, 151-153; *c*, 154, 155; *č*, 156-160; *d*, 160, 228-230; *e*, 230, 231; *f*, 231, *g*, 231-235; *ǧ*, 235-237; *h*, 237, 238; *i*, 238, 239; *ĭ*, 239, 240, 364, 365; *k*, 365-370; *l*, 371, 372; *m*, 373-377; *n*, 377, 378; *o*, 378-381; *ō*, 381; *p*, 381-383; *q*, *r*, 384; *s*, 384-387; *š*, 387-389; *t*, 389-393; *u*, 393, 394; *v*, 394; *x*, 395-398; *y*, 398, 399; *z*, 399, 400; *ž*, 400; *ż*, 401.

Grammaire comparée des dialectes lazes, 405-448 : genre, 405; nombres, 405, 406; déclinaison, 406-409, article, 409; adjectif, 409, 410; noms de nombre, 410-412; pronoms, 412-416; prépositions, 416; verbe, 416-420; préfixes du verbe, 420-424; flexion du verbe «être», 424-427; verbes impersonnels, 427-429; verbes dérivés, 424-431; paradigme du verbe négatif, 431; causatif et passif, 431, 432; verbes irréguliers, 432-434; participes, 434, 435; mots composés, 436; suffixes et préfixes, 436, 437; accent, 438, 439; finales, 439; emprunts grecs et turcs, 439.

Textes : conversation, 440-444; chansons, 444-446.

Addenda, 447, 448; *corrigenda*, 448.

TABLE DES AUTEURS.

Pages.

Adjarian (H.). — Étude sur la langue laze.... 145, 228, 364, 405
Croisements de mots en arménien..... 324

Arbois de jubainville (H. d'). — Les noms de personnes chez les Germains 81

L'infixation du substantif et du pronom entre le préfixe et le verbe en grec archaïque et en vieil irlandais..... 283

Bréal (Michel). — Des lois phoniques..... 1
Étymologies : 1. Verbes neutres et verbes transitifs : *verstehen, understand*, ἐπίσταμαι; *petere*, ἱκνέομαι, sanscrit *jā; cedo*, εἶκω, *ich trete ab*. 2. Changement de λ en ρ : ἦλθον, ἔρχομαι; εἷλον, αἱρέω; καλύπτω, κρύπτω; ἀμέλγω, ἀμέργω; στέλλω, στρατός — *stlata* (*navis*). 3. Du changement de γ en *j* et de *j* en γ : σιωπῆ, ἀνώγεον, ἔκητι. 4. Οἶος « seul ». 5. Κολούω. 6. Σμάραγδος. 7. De la propagation des suffixes. 8. *Sermocinari, ratiocinari*. 9. *Leo, draco*. 10. L'allemand *Kind*. 11. Allemand *schreien* « crier ». 12. Allemand *Gaukler*..... 59
Un composé étrusque..... 273
Étymologies grecques. 1. Αὐτόματος. 2. *Si quelquefois*... Εἰ ἄν. 3. Pronoms agglutinés aux prépositions..... 402

Duvau (Louis). — Remarques sur la conjugaison française..... 161

Notes de syntaxe comparée : I. A propos de la construction du complément du verbe passif en latin. II. Français *tout* dans les expressions composées..... 449

Ernault (É.). — Étymologies bretonnes. 1. *Alvenn; elf; elvou*. 2. *Cahératt; cahillein; parche*. 3. *Dis, gardis; dreist*. 4. *Dision; koñform; du tout*. 5. *Get a*. 6. *Guez, veag; nozeah; hineasouah*. 7. *Houz, an houz; huisicou; c'houirinaden; huemat; houarnout*. 8. *Pennac; ibén-all; pe, pa*. 9. *Quichen, querc'hen; diguegaff, quet, peurguedqet, guitebunan; güiffl; guelcet*. 10. *Rimostel, rigadell; savodell; -adell*..... 325

Grammont (Maurice). — Le patois de la Franche-Montagne, et en particulier de Damprichard (Franche-Comté) [*suite*]. 167, 290

Henry (V.). — Vedica (3e série). 10. Une survivance indo-européenne : **dhvar-*. 11. *sumēka*. 12. *mahiṣá* et *máhiṣī*. 13. *máhiṣvantam*. 14. R. V. III. 7. 15. *viṣám ebhyo asravo*. 16. *pramṛṣe* et *apramṛṣyá*. 17. *násatya* sg. 18. *enám*. 19. Addenda..... 83
Semantica. Φάρμακον, *óṣadhī*..... 144

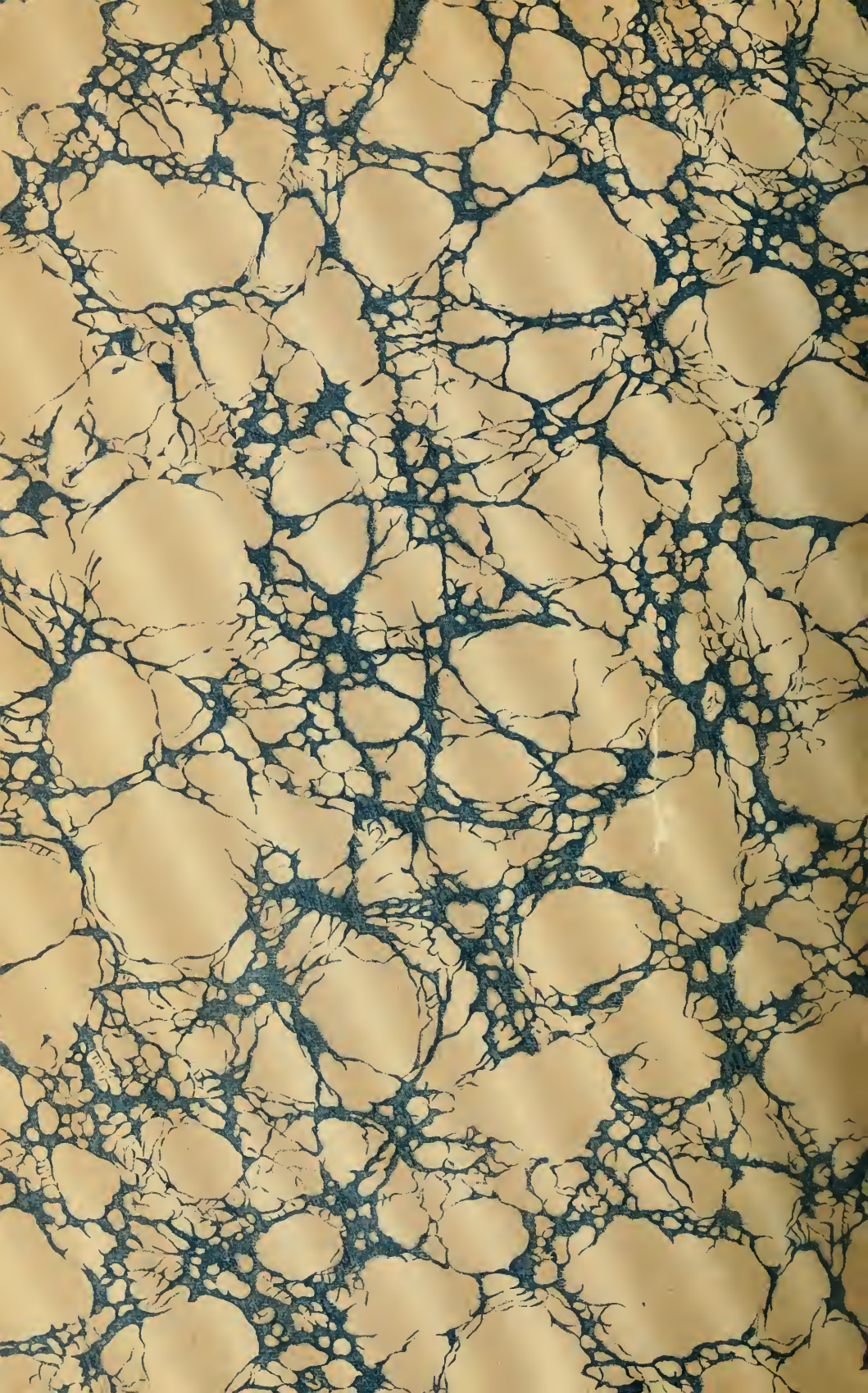
Imbert (J.). — De quelques inscriptions lyciennes..... 24, 207

Meillet (A.). — Yasna XLV, 2. Gath. *nā*..... 80
Letto-slavica. I. Lit. *tasaĩ*, *tataĩ*. — Arm. *na*. II. V.-sl. *gospodĭ*. III. V.-sl. *dati*. IV. V.-pruss. *esse*..... 142
Recherches sur la syntaxe comparée de l'arménien..... 241
Étymologies arméniennes..... 274

Montmitonnet (Jacques-R.). — Le parler russe..... 110

Riabinin (Michel). — Notes de lexicographie géorgienne : examen du matériel emprunté..... 12

Rosapelly (Dr). — Analyse graphique de la consonne : sa division en trois temps; caractère vocalique du deuxième temps.... 71
Caractères du vocaloïde : leur importance dans la distinction des consonnes..... 122
Valeur relative de l'implosion et de l'explosion dans les consonnes occlusives..... 347



191168
P Société de Linguistique de Paris
La Mémoires.
S t. 10

DATE | NAME OF BORROWER

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED